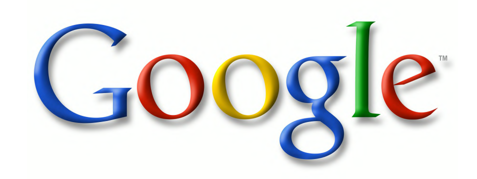
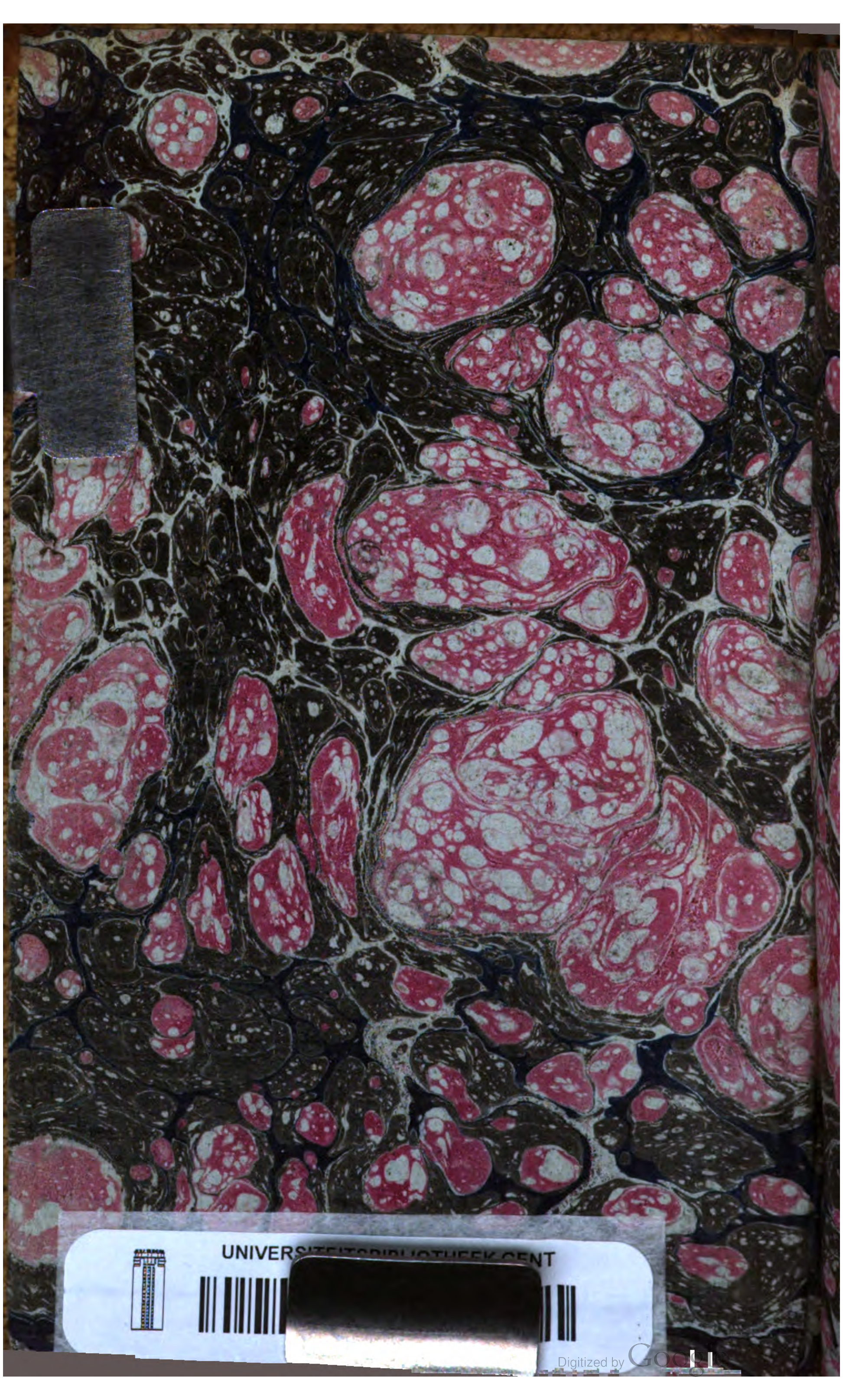
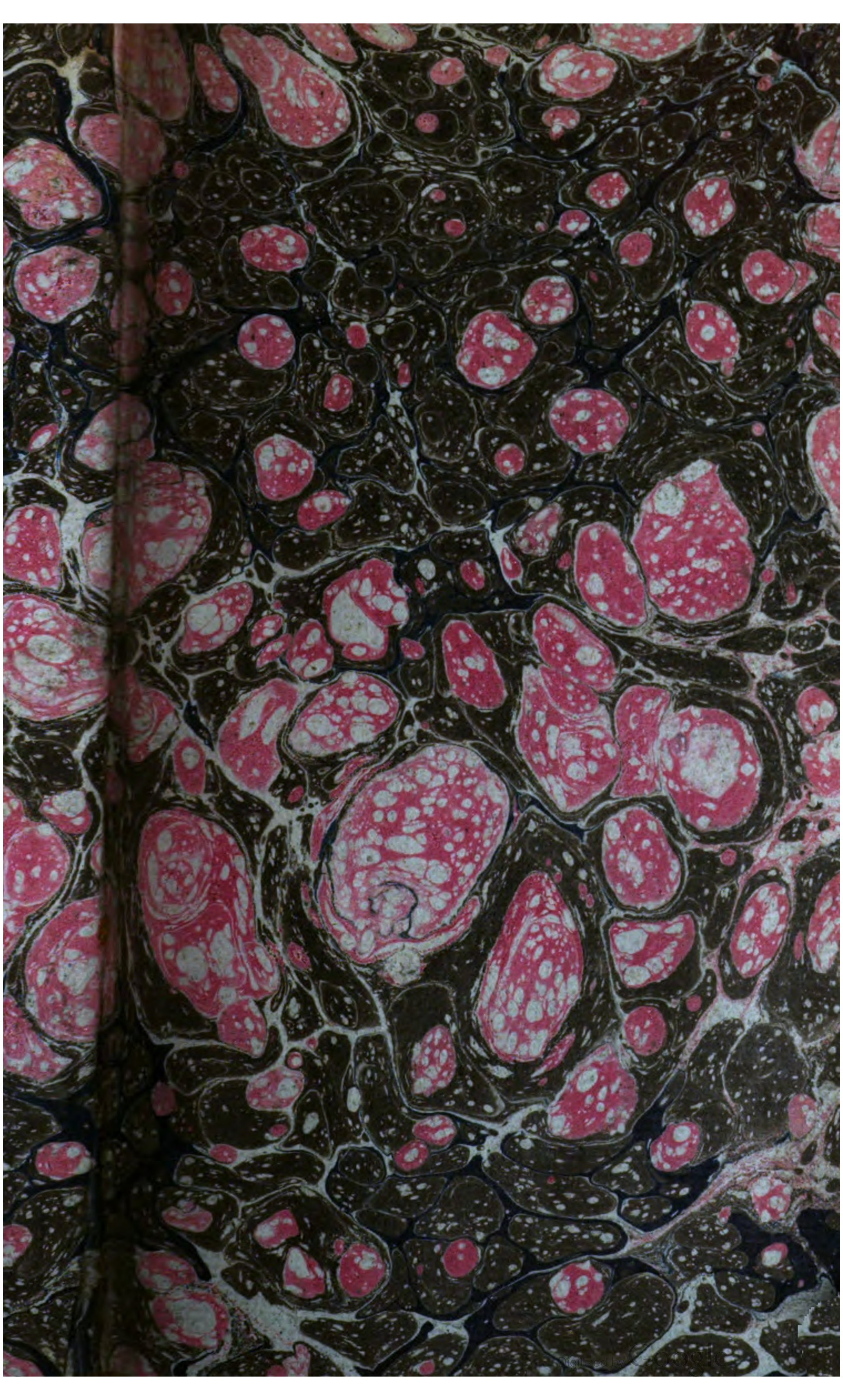





Digitized by



BIBLIOTHÈQUE D'APOLLODORE.

A Paris,

Chez HENRICHS, libr., rue de la Loi, N°. 1231;
JARDÉ, libr., rue de Vaugirard, N°. 1203, près l'Odéon;
DELANCE, imprimeur-lib., rue des Mathurins, hôtel Cluny.

A Londres, chez DEBOFFE.

A Leipzick, chez RECLAM.

A Hambourg, chez PERTHES.

ΑΠΟΛΛΟΔΩΡΟΥ

ΤΟΥ ΑΘΗΝΑΙΟΥ

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ.

BIBLIOTHÈQUE

D'APOLLODORE

L'ATHÉNIEN.

TRADUCTION NOUVELLE,

Avec le texte grec revu et corrigé, des Notes et une Table analytique,

PAR E. CLAVIER,

Membre de la Cour de Justice Criminelle séante à Paris.

TOME SECOND.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE ET LESUEUR.

AN XIII. — 1805.

NOTES
SUR APOLLODORE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

Note 1. Cette théogonie diffère un peu de celle d'Hésiode ; suivant lui, en effet (*Théogonie*, *v.* 116 *et suiv.*), le Chaos existoit avant tout ; la Terre naquit après, et ensuite le Tartare. Le Chaos produisit tout seul l'Erèbe et la Nuit. La Nuit eut de l'Erèbe Æther et le Jour. La Terre produisit toute seule Uranus ou le ciel, les montagnes et la mer. Elle eut ensuite d'Uranus les Titans, les Cyclopes et les Centimanes.

Il est très-difficile de connoître la véritable théogonie d'Orphée. Suivant le poëme des Argonautes, qui porte son nom, et qui, bien qu'il ne soit pas de lui, ne laisse pas d'être fort ancien, comme l'a prouvé Ruhnkenius (*Epistola critica secunda*, *p.* 129), la Nécessité et le Temps existoient avant tout. Il dit en effet qu'il a chanté :

Ἀρχαίου μὲν πρῶτα Χάους ἀμέγαρτον ἀνάγκην,
Καὶ Κρόνον, ὃς ἐλόχευσεν ἀπειρεσίοις ὑπὸ κόλποις.
Αἰθέρα, καὶ διφυῆ, πυρσωπέα, κυδρὸν Ἔρωτα,
Νυκτὸς ἀειγενέτης πατέρα κλυτόν· ὅν ῥα Φάνητα
Ὁπλότεροι καλέουσι βροτοί· πρῶτος γὰρ ἐφάνθη.

« J'ai chanté l'invincible nécessité de l'ancien Chaos;
» Cronus qui produisit Æther, et l'auguste Amour
» qui a les deux sexes et qui lance des traits de feu,
» le père célèbre de l'éternelle nuit, et que les hommes
» nomment Phanès, parce qu'il a paru le premier ».

Ce Phanès joue un grand rôle dans la théogonie d'Orphée, et dans son hymne V il lui donne les noms de *Protogone*, ou *premier né*, et de *Priape*. Il étoit probablement désigné par le Phallus qu'on portoit en grande pompe dans beaucoup de cérémonies religieuses. Φαλλὸς ou φαλὸς vient de φαω, primitif de φαίνω, d'où vient φάνης. Le membre viril étoit son symbole, parce qu'on le regardoit comme le principe de toute génération.

Suivant Proclus, dans son commentaire sur le Timée de Platon (*p.* 137 *et* 291), voici quelle étoit la théogonie d'Orphée. Phanès, la Nuit, Uranus, Cronus, Jupiter et Dionysus régnèrent successivement sur les dieux. Phanès se produisit lui-même, et comme il avoit les deux sexes, il produisit tout seul la Nuit. Ayant eu commerce avec elle, il en eut la Terre et Uranus, qui produisirent ensemble les Titans et les Titanides.

On trouve dans le poëme des Argonautes par Apollonius de Rhodes, une autre théogonie que ce poëte fait chanter à Orphée; il dit de lui : « il chantoit encore comment Ophion et Eurynome, fille de l'Océan, régnèrent sur l'Olympe, jusqu'à ce qu'ils en furent chassés et précipités dans les flots de l'Océan par Saturne et Rhéa, qui donnèrent des lois aux heureux Titans » (*L.* 1, *v.* 503 et *p.* 36, *traduction de M. Caussin*). On pourroit croire qu'Apollonius a in-

venté cette théogonie, si on n'en trouvoit pas des traces dans beaucoup d'autres auteurs ; il paroît en effet que c'étoit la théogonie de Phérécyde, et elle est expliquée un peu plus clairement dans le passage suivant de Celse, rapporté par Origène contre Celse (*L.* VI, *p.* 303 et 252 *de la traduction française*) : « Phérécyde, beau- » coup plus ancien qu'Héraclite, représente dans une » fable mystérieuse deux armées ennemies, dont l'une » a pour chef Saturne, et l'autre Ophionée : il raconte » leurs défis et leurs combats, suivis de cette con- » vention mutuelle, que celui des deux partis qui » seroit repoussé dans l'Océan, se confesseroit vaincu, » et que les autres qui y auroient précipité leurs en- » nemis demeureroient, comme vainqueurs, les maî- » tres du ciel ». Maxime de Tyr (*dissert.* X, § 4). » Voyez toute la mythologie de ce Syrien, Jupiter et » Chthonia, l'Amour parmi tout cela, la naissance » d'Ophion, le combat des Dieux et le manteau ». Boëce, dans son commentaire sur Porphyre, *L.* III, *p.* 73, *quantum enim ad veteres theologos, refertur Jupiter ad Saturnum, Saturnus ad cœlum, cœlum vero ad antiquissimum Ophionem ducitur, cujus Ophionis nullum principium est.* « Quant » aux anciens théologiens, ils font précéder Jupiter » par Saturne, Saturne par le Ciel et le Ciel par l'an- » cien Ophion, dont on ne connoît point le commen- » cement ». On peut voir aussi le scholiaste de Lycophron, *v.* 1191, celui d'Æschyle (*Prométhée, v.* 955), qui se trompe, à ce que je crois, en disant qu'Æschyle a entendu parler d'Ophion et d'Eurynome ; il est plus probable en effet qu'il parle d'Uranus et de Saturne, après lesquels Jupiter fut le troisième souverain du

ciel. Il est encore question de cette fable dans le scholiaste d'Homère (*Il.*, *L.* VIII, *v.* 479), qui dit que les Géans s'étant armés contre les dieux sous le règne de Saturne, Jupiter les défit, ensevelit sous une montagne qu'on nomme Ophione, Ophionée, le plus puissant d'entre eux, et rendit l'empire à Saturne. *Voyez sur cette théogonie la dissertation de M. Sturz, à la tête des fragmens de Phérécyde. Geræ,* 1798, 8°., *p.* 42 *et suiv.*

Athénagore (*Leg. pro Christ.*, *C.* XVIII) rend compte d'une autre théogonie qu'il attribue aussi à Orphée. Suivant celle-ci, l'Océan ou l'eau avoit existé avant tout; l'eau forma un limon; l'eau et le limon produisirent un serpent qui avoit trois têtes, l'une de serpent, l'autre de lion, et entre ces deux, celle d'un dieu qui se nommoit Hercule et Cronus. Ce dieu produisit un œuf, cet œuf s'étant rompu par l'effort qu'il fit pour le mettre au jour, sa partie supérieure forma le ciel, et sa partie inférieure forma la terre; ils produisirent ensemble les Parques, les Centimanes et les Titans. Proclus (*in Timæum, p.* 131) parle aussi d'un œuf d'où sortit Phanès, mais il ne dit point par qui il fut produit. C'est probablement à cette théogonie que fait allusion Aristophane dans sa comédie des oiseaux, *v.* 693, où il fait dire par le chœur des oiseaux: « dans » le commencement, il n'y avoit que le Chaos, la » Nuit, le noir Erèbe et le profond Tartare; la terre, » l'air et le ciel n'existoient pas encore. La Nuit au » manteau noir produisit, des embrassemens de l'E» rèbe, un œuf dont, au bout d'un temps déterminé, » sortit l'Amour ». On voit par toutes ces traditions que malgré les ouvrages qui nous restent sous le nom

d'Orphée, malgré les nombreux fragmens qu'on en trouve dans les Pères de l'église et dans les philosophes éclectiques, il est impossible de se former une idée juste de sa théogonie. Celle que nous donne Apollonius me paroît la plus vraisemblable; il vivoit à une époque où l'on devoit connoître la doctrine d'Orphée; il n'avoit aucun intérêt à la déguiser, n'étant attaché à aucune secte ni influencé par aucun esprit de parti, ce qu'on ne peut dire ni des premiers défenseurs du christianisme, ni des philosophes éclectiques. Il paroît d'ailleurs que cette théogonie étoit celle de Phérécyde, qui l'avoit probablement empruntée d'Orphée. Alors Hésiode n'auroit fait que substituer Uranus et la Terre, qui étoient les anciennes divinités des Pelasges, à Ophionée et Eurynome, dont Orphée avoit peut-être apporté les noms de l'Orient.

2. Ce Briarée est sans doute celui dont Homère parle dans l'Iliade (*L.* 1, *v.* 403). Il étoit aussi connu sous le nom d'Ægéon; Thétis l'amena au secours de Jupiter, et il fit trembler les dieux par sa seule présence. Il étoit, suivant le scholiaste (*ibid.*, *v.* 400), fils de Neptune. Eumelus, dans sa Titanomachie, disoit qu'il étoit fils de Pontus et de la Terre; il habitoit le fond de la mer, et il prit le parti des Titans dans la guerre qu'ils eurent contre les dieux (*Apollonii schol.* I, 1165). Il habitoit l'Eubée, suivant Arrien, cité par Eustathe (*t.* 1, *p.* 123); elle lui servoit de port, et il avoit soumis toutes les Cyclades; aussi lui rendoit-on, suivant Solin (*C.* 11), les honneurs divins dans plusieurs villes de l'Eubée. Il avoit étendu sa domination jusqu'aux colonnes qui prirent par la suite

le nom d'Hercule, et qu'il avoit nommées les colonnes de Briarée (*Eustathe sur Denys le Periegète, v.* 64, *et l'autre scholiaste. Ælien, hist. div., L.* V, C. 3. *Schol. de Pindare, Ném.* III, *v.* 40). On disoit aussi que c'étoit de lui que la mer Ægée avoit pris son nom (*Eustathe, t.* 1, *p.* 123). Il épousa, suivant Hésiode (*Theog., v.* 816), Cymopolie, fille de Neptune. Ce dieu et le Soleil le choisirent pour arbitre dans la contestation qu'ils eurent au sujet de l'isthme de Corinthe (*Pausanias, L.* II, *C.* I. *Dion Chrysostome, t.* II, *p.* 106). Conon dit que Neptune l'ayant vaincu, le précipita dans la mer, et l'on montroit son tombeau à l'embouchure du Rhyndacus, fleuve de Phrygie. Ce tombeau étoit, suivant Arrien, une colline de laquelle sortoient cent fontaines qu'on nommoit les bras de Briarée. Il paroît d'après toutes ces traditions que Briarée étoit un de ces anciens souverains de la Grèce, qu'on a souvent confondus avec les dieux Titans. On trouvera surement quelques éclaircissemens à cet égard dans les savantes recherches de Fréret sur les anciens peuples de la Grèce, qui vont paroître dans les derniers volumes des mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

3. On trouve, dans les anciens, trois races de Cyclopes. Les premiers et les plus anciens sont ceux dont il s'agit ici; ils étoient immortels suivant Hésiode (*théogonie, v.* 142).

Οἵ δὴ τὰ μὲν ἄλλα θεοῖς ἐναλίγκιοι ἦσαν.

Ils étoient dans tout le reste semblables aux dieux.

Cependant ils furent tués dans la suite par Apollon, pour avoir forgé la foudre dont Jupiter se servit pour

tuer Esculape (*Euripide, Alceste*, *v*. 5). C'est pourquoi Cratès, ancien critique, vouloit substituer à ce vers le suivant :

Οἱ δ' ἐξ ἀθανάτων θνητοὶ τράφεν ἀνδήεντες.

Ils naquirent mortels d'une race immortelle.

Phérécyde disoit que ceux qui avoient été tués par Apollon étoient les fils des anciens Cyclopes (*Euripidis schol. Alceste*, *v*. 1).

Les seconds Cyclopes sont ceux qui construisirent Tirynthe ; ils étoient au nombre de sept suivant Strabon (*L*. VIII, *p*. 572), et ils étoient venus de la Lycie.

Les troisièmes sont ceux dont Homère parle dans son Odyssée, et du nombre desquels étoit Polyphème.

4. Ceci est tiré de la théogonie d'Hésiode (*v*. 719 *et suiv*). Il se sert même d'une comparaison assez singulière : *une enclume d'airain*, dit-il, qui tomberoit du ciel, mettroit neuf jours et neuf nuits en chemin, et arriveroit à la terre le dixième jour ; et en tombant de la terre, elle mettroit également neuf jours et neuf nuits, et arriveroit au Tartare le dixième jour. Homère place le Tartare encore plus bas, car il dit qu'il est autant au-dessous des enfers que la terre est éloignée du ciel (*Il*., *L*. VIII, *v*. 16).

Τόσσον ἔνερθ' ἀΐδεω, ὅσον οὐρανός ἐστ' ἀπὸ γαίης.

Ce que Virgile a paraphrasé ainsi :

Tum Tartarus ipse
Bis patet in præceps tantum, tenditque sub umbras,
Quantus ad Ætherium, cæli suspectus Olympum.

5. Apollodore a suivi Orphée, en mettant Dioné parmi les Titanides. Voici ses vers qui nous ont été

conservés par Proclus (*comment. in Timæum, p.* 295),

Τίκτει γὰρ ἡ γῆ, λαθοῦσα τὸν Οὐρανὸν,
'Επλὰ μὲν εὐειδεῖς κούρας, ἑπλὰ δὲ παῖδας ἄνακτας.
Θυγατέρας μὲν, Θέμιν καὶ εὔφρονα Τηθὺν,
Μνημοσύνην τε βαθυπλόκαμον, Θείαν τε μάκαιραν.
'Η δὲ Διώνην τίκτεν ἀριπρεπὲς εἶδος ἔχουσαν,
Φοίβην τε 'Ρείην τε, Διὸς γενέτειραν ἄνακτος.
. . . .
Κοῖόν τε Κρῖον τε μέγαν Φόρκυν τε κραταιὸν,
Καὶ Κρόνον, 'Ωκεανόν θ' 'Υπερίονά τ' 'Ιαπετόν τε.

« La Terre enfanta, à l'insçu d'Uranus, sept belles » filles et sept puissans fils. Les filles étoient Thé» mis et la prudente Téthys, Mnémosyne à la longue » chevelure et l'heureuse Theia. Elle donna le jour à » la belle Dioné, à Phœbé et à Rhéa la mère du puis» sant Jupiter.................................
» Cœus, le grand Crius, le vaillant Phorcys, Cronus, » l'Océan, Hyperion et Japet ».

Hésiode, dans sa théogonie (*v.* 133 *et suiv.*), ne nomme que six fils et six filles; il ne parle en effet ni de Dioné ni de Phorcys, à qui il donne Pontus pour père. On trouve dans les anciens quelques autres Titans. Athénée (*L.* III, *p.* 78) parle, sur l'autorité de Tryphon dans son histoire des plantes et de Dotion dans ses géorgiques, de Sycéas, l'un des Titans qui, étant poursuivi par Jupiter, fut caché par la Terre sa mère; elle produisit le figuier pour le nourrir. Il donna le nom de Sycéa à une ville de la Cilicie. Le grand étymologiste, au mot Δίας, dit qu'il y avoit eu un Titan de ce nom. Il parle ailleurs (*v.* Τιτανίδα) d'un autre qui portoit le nom de Titan, et qui ne s'arma pas contre les dieux.

Plusieurs écrivains anciens avoient cherché à expliquer historiquement la généalogie des Titans, et Diodore de Sicile a rapporté trois opinions là-dessus. Suivant la première (*L.* III, *C.* 36 *et suiv.*), les Titans avoient réellement existé dans le pays des prétendus Atlantes. Uranus, roi de ce pays, avoit eu, disoit-on, de plusieurs femmes, quarante-cinq enfans, dont dix-huit étoient nés de Titée, et avoient pris d'elle le nom de Titans. Il raconte ensuite les principaux événemens de la Mythologie, comme étant réellement arrivés dans ce pays. Les Crétois prétendoient qu'ils étoient nés chez eux (*L.* V, *C.* 66) d'Uranus et de Titée, ou de Titée et de l'un des Curètes, et qu'ils habitoient les environs de Gnosse. Enfin, dans un fragment cité par Eusèbe (*prépar. Evang.*, *L.* II, *C.* 2), il dit, d'après Evhémère, qu'il y a dans l'Océan une île nommée Panchée, qu'Evhémère disoit avoir visitée; il y avoit vu un temple dans lequel étoit une colonne, sur laquelle étoit gravée l'histoire d'Uranus, de Saturne et de Jupiter. Uranus avoit régné le premier, il avoit eu de Vesta deux fils, Titan et Saturne, et deux filles, Rhéa et Cérès. Saturne lui succéda, et ayant épousé Rhéa, il en avoit eu Jupiter, Junon et Neptune. Il avoit ensuite arrangé à sa manière tout ce qu'on raconte de ces premiers temps, et on peut voir une partie de son récit dans les fragmens de la traduction d'Ennius que Lactance a rapportés (*Divin. Institut.*, *L.* I, *C.* 11, 13, 14, 22), et dans les fragmens d'Ennius par Hesselius. On peut voir aussi le jugement qu'en portoit le savant Fréret, dans les éclaircissemens de M. de Sainte-Croix sur son ouvrage intitulé : *Recherches sur les mystères*

du paganisme. On ne peut douter que toutes ces fables n'eussent un fondement historique, et ce qu'on peut dire de plus raisonnable là-dessus se trouve dans l'ouvrage que je viens de citer, section Ire., art. 2.

6. Καὶ νεώτατον ἁπάντων Κρόνον. Tous les manuscrits portent γενεώτατον, ce qui se rapproche beaucoup de γενναιότατον, et je crois que c'est la leçon qu'il faut adopter; Orphée qu'Apollodore a suivi, à ce qu'il paroît, ne dit point que Saturne fut le plus jeune des fils d'Uranus, et on voit par ses actions qu'il fut le plus courageux. J'ai mis dans le texte θυγατέρας δὲ au lieu de θ.... τε par opposition à παῖδας μὲν qui est un peu plus haut.

7. Ἀδαμαντίνην ἅρπην. Sevin, dans ses notes manuscrites, prétend que ἀδάμας est pris ici pour une sorte de fer, comme le disent Hesychius à ce mot, et le scholiaste d'Hésiode. *Bouclier d'Herc., v.* 137.

8. Apollodore a encore pris ceci d'Orphée, dont voici un fragment tiré de Proclus (*in Timæum, p.* 296): Τῶν ἄλλων Τιτάνων εἰς τὴν κατὰ τοῦ πατρὸς ἐπιβουλὴν ἱεμένων, ὁ Ὠκεανὸς ἀπαγορεύει τε πρὸς τὰς τῆς μητρὸς ἐπιτάξεις, καὶ ἐνδοιάζει περὶ τῆς τάξεως, (*l.* σἰάσεως ou πράξεως).

Ἔνθ' ἦν Ὠκεανὸς μὲν ἐνὶ μεγάροισιν ἔμιμνεν,
Ὁρμαίνων, ποτέρωσε νόον τράποι, ἠὲ πατέρα
Ὃν γυιώσῃ τε βίης, καὶ ἀτάσθαλα λωβήσαιτο
Σὺν Κρόνῳ ἠδ' ἄλλοισιν ἀδελφοῖς, οἳ πεπίθοντο
Μητρὶ φίλῃ, ἢ τούς γε λιπὼν μένοι ἔνδον ἕκηλος.
Πολλὰ δὲ πορφύρων, μένεν ἥμερος ἐν μεγάροισι,
Σκυζόμενος τῇ μητρὶ, κασιγνήτοισι δὲ μᾶλλον.

« Les autres Titans étant entrés dans la conjuration

» contre leur père, l'Océan répugne à obéir aux or-
» dres de sa mère, et délibère :

» *Mais l'Océan se tint dans son palais, déli-
» bérant de quel côté il se tourneroit ; s'il muti-
» leroit son père et partageroit ce crime odieux
» avec Saturne et ses autres frères, qui s'étoient
» laissé entraîner par leur mère, ou s'il resteroit
» tranquille chez lui ; après avoir long-temps ré-
» fléchi, il se décida pour le dernier parti, dé-
» testant la conduite de sa mère et plus encore
» celle de ses frères* ».

9. Hésiode, dans sa théogonie (*v.* 145), donne la même origine aux Furies. Epiménide, suivant le scholiaste de Lycophron (*v.* 406), les disoit filles de Saturne : Ἐπιμενίδης ἐκ Κρόνου, ὡς Ἡσίοδος, ταύτας φησὶ γενέσθαι, λέγων,

> Ἐκ τοῦ καλλίκομος γένετο χρυσῆ Ἀφροδίτη
> Μοῖραί τ' ἀθάνατοι, καὶ Ἐρινύες αἰολόδωροι.

« Epiménide dit, comme Hésiode, qu'elles étoient filles
» de Saturne. *De lui naquirent Vénus aux beaux
» cheveux, les Parques immortelles et les Furies* ».
Mais je crois qu'il faut lire ἐξ Οὐρανοῦ. Il y a en effet la même faute quelques lignes plus haut, ou il dit que les Furies naquirent, suivant Hésiode, ἐκ τῶν σταγόνων τοῦ αἵματος τῶν αἰδοίων τοῦ Κρόνου, ou il est évident qu'il faut lire τοῦ Οὐρανοῦ. Æschyle, suivant le même scholiaste, dit qu'elles étoient filles de la Nuit, et Virgile paroit l'avoir suivi dans ces vers, *Æneïde*, *L.* XII, *v.* 845 :

> *Dicuntur geminæ pestes, cognomine Diræ ;*
> *Quas, et Tartaream Nox intempesta Megæram,*
> *Uno eodemque tulit partu, paribusque revinxit*

Serpentum spiris, ventosasque addidit alas.
Hæ Jovis ad solium, sævique in limine Regis,
Apparent, acuuntque metum mortalibus ægris.

J'ai rapporté ce passage en entier, parce que, outre l'origine qu'il donne aux Furies, il les fait siéger tantôt auprès de Jupiter, tantôt auprès de Pluton, car c'est ce dernier qu'il faut entendre par le nom de *Sævi regis*, ce qui est contraire à l'idée qu'on se forme ordinairement des Furies, qu'on regarde comme des divinités infernales; mais comme Virgile n'étoit pas moins savant que bon poëte, il est probable qu'il a eu quelque autorité pour en parler ainsi.

10. Hésiode dit dans sa théogonie (*v.* 185 *et suiv.*) que la Terre reçut les gouttes de sang qui découlèrent de sa blessure, et qu'elle produisit les Furies, les Géans et les Nymphes Méliades; ses parties génitales tombèrent dans la mer, et Vénus naquit de l'écume qui s'amassa autour d'elles, comme nous le verrons par la suite.

11. Différens pays réclamoient l'honneur d'avoir vu naître Jupiter; les Crétois, comme le dit Apollodore, les Arcadiens, suivant Callimaque (*hymne à Jupiter, v.* 7) et Pausanias (*L.* VIII, *C.* 38); les Messéniens, suivant ce dernier (*L.* IV, *C.* 33); les Ægiens de l'Achaïe, suivant Strabon (*L.* VIII, *p.* 593); et les habitans de la Phrygie. Mais la Crète et l'Arcadie étoient les pays entre lesquels les opinions se partageoient le plus; et ceux même qui disoient, comme Callimaque, que Jupiter étoit né en Arcadie, convenoient qu'il avoit été élevé dans l'île de Crète. Cela a donné lieu de supposer qu'il y avoit eu plusieurs Jupiter. Cicé-

ron, dans son Traité de la Nature des Dieux (*L.* III, *C.* 21), en compte trois, dont deux sont nés dans l'Arcadie, le troisième étoit né dans l'île de Crète. Le premier, fils de l'Æther, fut père de Proserpine et de Bacchus; le second, fils d'Uranus, fut père de Minerve; et le troisième étoit celui dont les Crétois montroient le tombeau. Il en cite, outre cela, plusieurs autres. Tertullien dit que Varron en avoit compté jusqu'à trois cents (*Apolog.*, *C.* 14). Les Crétois montroient dans leur île le tombeau de Jupiter, ce qui a donné lieu à beaucoup de plaisanteries de la part des philosophes et des premiers défenseurs du christianisme. Mais les mots Ζεὺς, Ζὴν, Ζὰν, Δὶς, Δεὺς, que les Grecs employoient pour désigner leur principale divinité, ne sont le nom d'aucun personnage particulier, et ils y attachoient la même idée que nous attachons au mot *Dieu*, c'est-à-dire, celle d'un être métaphysique dont nous ne pouvons méconnoître l'existence, mais dont nous ignorons absolument la nature, et dont le culte a succédé, plus ou moins tard chez presque tous les peuples, à celui des objets qui tomboient sous les sens.

12. Il y a beaucoup d'opinions sur les nourrices de Jupiter : Hygin rapporte, sur l'autorité de Parmenisque (*Poet. Astronom.*, *L.* II, *C.* 13), que Mélissus, roi de Crète, avoit deux filles, auxquelles on confia Jupiter pour le nourrir; comme elles n'avoient point de lait, elles le firent nourrir par la chèvre Amalthée. Cette chèvre avoit coutume de produire deux chevreaux; et Jupiter, par reconnoissance, la plaça dans le ciel avec ses deux chevreaux. Ces deux filles de Mélissus,

se nommoient Mélissa et Amalthée, suivant Didyme dans ses commentaires sur Pindare, cité par Lactance (*Divin. Instit.*, *L.* I, *C.* 22); et elles le nourrirent avec du lait de chèvre et du miel. Je ne sais si ce fut cette Mélissa qui fut changée en abeille par Jupiter, comme le rapporte Columelle (*L.* IX, *C.* 2), d'après Hygin: *Atque ea quæ Hyginus fabulose tradita de originibus apum non intermisit, poeticæ magis licentiæ quam nostræ fidei concesserim; nec sane rustico dignum est sciscitari, fuerit ne mulier pulcherrima specie Melissa, quam Jupiter in apem converterit, an (ut Evhemerus poeta dicit) crabronibus et sole genitas apes, quas nymphæ Phryxonides educaverunt, mox Dictæo specu Jovis extitisse nutrices, easque pabula munere dei sortitas, quibus ipsæ parvulum educaverant alumnum.* (Sevin, dans son commentaire Manuscrit sur Apollodore, lit dans ce passage *Evenus poeta;* Evhemère, en effet, avoit écrit en prose). On voit par là que les abeilles avoient eu une grande part à l'éducation de Jupiter; c'étoit aussi l'opinion de Callimaque, qui dit qu'il fut reçu, à sa naissance, par Néda, nymphe de l'Arcadie, qui le porta dans un antre de l'île de Crète, et le confia aux nymphes Méliades, compagnes des Curètes; Adrastée le nourrit avec le lait de la chèvre Amalthée, et le miel que des abeilles, qui se présentèrent tout de suite, firent sur le mont Ida. Apollonius de Rhodes (*L.* III, *v.* 133) dit aussi qu'Adrastée fut sa nourrice. On voyoit dans l'île de Crète, suivant Bœus, dans son Ornithogonie citée par Antoninus Liberalis (*C.* 19), un antre sacré, dans lequel il n'étoit pas permis d'entrer, et qui étoit occupé par

des abeilles qui y avoient nourri Jupiter. Voyez aussi Servius sur Virgile, *Georg.*, *L.* IV, *v.* 153. Musée, cité par Eratosthène (*Catasterismes*, *C.* 13), disoit que Rhéa ayant accouché, confia son enfant à Thémis qui le remit à Amalthée, et cette dernière le fit nourrir par une chèvre; cette chèvre étoit fille du Soleil, et elle avoit un aspect si terrible, que les Titans en ayant peur, avoient prié la Terre de la cacher; elle l'avoit cachée dans un antre de l'île de Crète, et en avoit donné le soin à Amalthée, qui fit nourrir Jupiter par elle. Nous verrons par la suite, l'usage que ce dieu fit de sa peau. Athénée rapporte quelques vers de Mœro, de Bysance, femme célèbre par son talent pour la poésie, dans lesquels elle dit que Jupiter fut nourri par des colombes et par un aigle (*L.* IX, *p.* 491): « Jupiter, ce» pendant, s'élevoit dans l'île de Crète, et aucun des » immortels n'en avoit connoissance. Des colombes » le nourrissoient dans un antre sacré, et lui appor» toient l'ambroisie, des bords de l'Océan. Un aigle » aux serres aiguës, alloit tous les jours puiser le nec» tar à la fontaine, et le lui apportoit à travers les airs. » Aussi, Jupiter, ayant vaincu Saturne son père, don» na à l'aigle l'immortalité, et le plaça dans le ciel; et » il chargea les colombes de l'honorable emploi d'an» noncer l'arrivée des saisons. »

Enfin, comme il n'y a aucune idée, quelque singulière qu'elle soit, qui n'ait trouvé place dans la mythologie des anciens, Agathoclès le Babylonien, cité par Athénée (*L.* IX, *p.* 376), disoit que Jupiter avoit été allaité par une truie, qui empêchoit, par son grognement, que Saturne n'entendit ses cris.

CHAPITRE II.

NOTE 1. Ce fut en suivant les conseils de la Terre, suivant Hésiode (*Theog.*, *v.* 494), que Jupiter fit rendre à son père les enfans qu'il avoit avalés. Hésiode ne parle pas de Campé, mais il paroit qu'Apollodore a suivi d'autres auteurs. La guerre des Titans et des dieux avoit, en effet, été chantée par beaucoup de poëtes, qui y avoient tous ajouté des circonstances particulières. Musée, cité par Eratosthène (*Cataster.*, *C.* XIII), dit que la Terre promit la victoire à Jupiter, s'il se couvroit de la peau de la chèvre qui l'avoit nourri, et dont j'ai parlé, note 12. Au milieu de cette peau étoit la tête de la Gorgone, ce qui forma l'Egide, que Jupiter donna par la suite à Minerve. Avant de marcher contre les Titans, les dieux prêtèrent serment sur un autel que les Cyclopes fabriquèrent exprès, et que Jupiter plaça parmi les astres, en mémoire de cet événement. Les Cyclopes lui fabriquèrent aussi un voile de fer, pour que les Titans n'aperçussent pas l'éclat de la foudre (*Arati schol.*, *v.* 403, *p.* 96. *Germanici schol.*, *p.* 85. *Hyginus*, *Poet. Astron.*, *L.* II, *C.* 39).

2. L'histoire de ce partage se trouve dans les beaux vers qu'Homère met dans la bouche de Neptune (*Il.*, *L.* XV, *v.* 187 *et suiv*). La terre resta en commun aux trois frères.

3. Il est assez singulier que l'Océan soit l'un des plus anciens dieux des Grecs, qui le connoissoient si peu qu'Hérodote (*L.* II, *C.* 23) paroit ignorer ce qu'Homère a entendu par ce mot. Cela suffiroit pour prouver

que

que les premières idées de religion leur furent apportées par les Phéniciens, qui étoient les seuls peuples anciens qui connussent l'Océan.

4. Homère, dans l'hymne au Soleil, nomme Euryphaesse, l'épouse d'Hypérion, et il lui donne aussi pour enfans, le Soleil, la Lune et l'Aurore. Apollodore a suivi Hésiode (*Théog.*, *v.* 371 *et suiv.*)

5. Cicéron dit que l'on connoissoit cinq Soleils : le premier, fils de Jupiter, et petit-fils de l'Æther; le second, fils d'Hypérion; le troisième, fils de Vulcain et petit-fils du Nil : il avoit donné son nom à la ville d'Egypte qu'on nommoit Héliopolis, ou *ville du soleil;* le quatrième, né dans l'île de Rhodes, étoit père de Ialysus, de Camirus et de Lindus, et le cinquième fut père d'Æétès et de Circé. Mais il est aisé de voir qu'il s'agit d'une seule divinité à laquelle on avoit donné différentes généalogies.

6. Japet épousa, suivant Hésiode, Clymène, fille de l'Océan. Cependant, suivant Æschyle (*Prométhée*, *v.* 209), Thémis étoit mère de Prométhée, et par conséquent femme de Japet. Euphorion, cité par le schol. d'Homère (*Il.*, *L.* XIV, *v.* 295), dit que Junon étant jeune, fut violée par Eurymédon, l'un des géans, et qu'elle en eut Prométhée; Jupiter ayant appris cela après son mariage, précipita Eurymédon dans le Tartare, et prenant le larcin du feu pour prétexte, fit enchaîner Prométhée sur le Caucase.

7. Japet avoit eu vingt-neuf enfans, suivant Proclus, dans ses commentaires sur Hésiode (*Travaux* et *Jours*, *p.* 24, *a*). Nous ne connoissons que les quatre dont parle Hésiode, et une fille nommée Anchiale,

qui fonda la ville de ce nom (*Stephan. Byz.*, *in* Ἀγχιάλη).

8. Saturne ayant appris que Rhéa élevoit un de ses enfans, descendit sur la terre pour le chercher. En la parcourant, il rencontra, dans la Thrace, suivant les uns, ou dans une île du Pont-Euxin, suivant d'autres, Philyre, fille de l'Océan : il en devint amoureux, et parvint à s'en faire écouter; mais Rhéa étant survenue tandis qu'ils se donnoient des preuves de leur amour, Saturne pour s'échapper se changea en cheval, et Philyre s'enfuit dans la Thessalie (*Apollonius*, *L.* II, *v.* 1236 *et suiv. Virgile, géorgiques, L.* III, *v.* 93. *Servius et Philargyrius*). Phérécyde, cité par le scholiaste d'Apollonius de Rhodes (*L.* II, *v.* 1235), dit que Saturne avoit pris la forme d'un cheval pour jouir d'elle; c'étoit aussi l'opinion de l'auteur d'une Gigantomachie, cité par le même scholiaste (*L.* I, *v.* 554) : Philyre accoucha de Chiron, qui avoit la moitié du corps d'un homme, et la partie inférieure d'un cheval. Honteuse d'avoir produit un monstre pareil, elle pria les dieux de la métamorphoser, et ils la changèrent en tilleul (*Servius et Philargyrius, ib.*). Suidas, auteur d'une histoire de la Thessalie, disoit que Chiron étoit fils d'Ixion comme les autres Centaures (*Apollonii schol.*, *ibid.*); on lui attribuoit l'éducation de la plupart des héros. *Voyez le Traité de la Chasse*, par Xénophon, *C.* I.

9. Musée, cité par le schol. d'Apollonius (*L.* III, *v.* 1034), dit que Jupiter ayant joui d'Astérie, la donna en mariage à Persès; elle étoit déjà enceinte et elle accoucha d'Hécate après son mariage; cette Hécate, qui

n'est pas la déesse, épousa Æétès, et fut mère de Médée (*Apollonii schol.*, L. III, *v.* 200, *et Diodore de Sicile*, *L.* IV, *C.* 45). Cependant Hésiode dans sa Théogonie (*v.* 411), la confond avec la déesse, et il dit que Jupiter lui conserva les mêmes honneurs qu'elle avoit eus sous le règne des Titans. On peut consulter, sur Hécate, la savante dissertation de M. de Sainte-Croix, à la suite de ses recherches sur les Mystères des Anciens.

10. Pontus étoit fils de la Terre, suivant Hésiode, *Théog.*, *v.* 132.

11. Homère dans son Iliade (*L.* XVIII, *v.* 39 *et suiv.*); Hésiode dans sa Théogonie (*v.* 243 *et suiv.*), et Hygin (*p.* 7 *et* 8) donnent aussi la liste des Néréïdes. On peut voir toutes ces listes dans l'ouvrage intitulé: *les Siècles païens*, à l'article *Néréïdes*. L'auteur a oublié Proto dans celles que nomme Hésiode. Calypso, qu'Apollodore met au nombre des Néréïdes, étoit fille de l'Océan, suivant Hésiode (*Théog.*, *v.* 359), et d'Atlas, suivant Homère (*Odyssée*, *L.* I, *v.* 52). Outre toutes ces filles, Nérée avoit eu un fils nommé Nérites, qui étoit le plus beau des hommes et des dieux. Il étoit le favori de Vénus, tandis qu'elle habitoit la mer, et il prenoit part à tous ses plaisirs. Le temps étant venu où cette déesse devoit habiter le ciel, elle voulut emmener avec elle son bien-aimé; mais il refusa de la suivre, aimant mieux vivre avec ses parens que dans le ciel. Il négligea aussi de faire usage des ailes dont elle lui avoit fait présent; c'est pourquoi la déesse irritée le métamorphosa en un coquillage qui porte son nom, et donna ses ailes à l'amour, qu'elle prit pour être à sa suite (*Ælien, hist. anim.*, *L.* XIV, *C.* 28).

CHAPITRE III.

NOTE 1. Le mariage de Jupiter et de Junon avoit été célébré par les poëtes sous le nom de *ἱερὸς γάμος*, *le mariage sacré*. Ils avoient fait l'amour pendant trois cents ans, sous le règne de Saturne, suivant Callimaque, et ce fut durant cet intervalle que Junon eut Vulcain ; il passoit pour avoir été produit par Junon toute seule, parce qu'elle n'étoit pas mariée lorsqu'elle lui donna le jour (*Homeri schol.*, *Il.*, *L.* I, *v.* 609). On n'étoit point d'accord sur le lieu où elle accorda, pour la première fois, ses faveurs à Jupiter. Plutarque, cité par Eusèbe (*Præp. Evang.*, *L.* III, *C.* 1, *p.* 84), raconte que Junon étoit élevée dans l'Eubée ; Jupiter l'enleva et la conduisit sur le mont Cithæron, qui lui offroit en même temps un lieu couvert pour la cacher et un lit de gazon pour se livrer à son amour. Macris sa nourrice, étant venue pour la chercher, Cithæron l'empêcha d'approcher de l'endroit où ils étoient, en lui disant que Jupiter y reposoit avec Latone. Macris s'étant retirée, Junon, pour témoigner sa reconnoissance à Latone de ce qu'elle s'étoit prêtée à la cacher, voulut avoir un temple et un autel communs avec elle. D'autres disent que c'étoit Junon elle-même qui étoit honorée dans ce temple sous le nom de Latone ; de *λαθεῖν* *se cacher*. Suivant quelques auteurs, l'île d'Eubée avoit été le premier théâtre de leurs amours, et on y voyoit une montagne qui en avoit pris son nom. Ἐκλήθη δὲ, dit Etienne de Byzance (*in* Κάρυστος). Ὄχη, τὸ ὄρος ἀπὸ τῆς ἐκεῖ ὀχείας, ἤτοι τῶν θεῶν μίξεως, Διὸς καὶ Ἥρας. Suivant d'autres, Jupiter étant devenu amoureux de Junon, cherchoit à satisfaire sa

passion, mais il craignoit d'en être refusé. Junon, étant sur le mont Thornax un jour qu'il faisoit grand froid, il prit la forme d'un coucou, et vint se réfugier sur elle; Junon en ayant pitié le mit dans son sein pour le réchauffer. Il reprit alors sa forme, mais comme Junon se défendoit avec succès, il lui promit de l'épouser, et elle se rendit. Ce mont prit alors le nom de Coccygius (*Theocriti schol.*, *id.* 15, *v.* 64. *Pausanias*, *L.* II, *C.* 17 *et* 36). C'étoit pour cela que dans l'Argolide on représentoit Junon avec un sceptre, sur le sommet duquel étoit un coucou.

L'auteur du Traité des fleuves, attribué à Plutarque (*t.* x, *p.* 778), raconte qu'un nommé Haliacmon, Tirynthien de naissance, conduisant son troupeau sur cette montagne, surprit involontairement Jupiter avec Junon; il devint furieux sur-le-champ, et se précipita dans le fleuve Carmanor, qui prit de lui le nom d'Haliacmon, qu'il changea par la suite en celui d'Inachus. J'observerai que dans ce passage on lit : τῇ Ῥέᾳ συγγινόμενον τὸν Δία θεασάμενος. Il est évident qu'il faut lire τῇ Ἥρᾳ, comme le propose Sevin, et je suis surpris que cette faute ait échappé à Reiske.

Le scholiaste d'Homère, publié par M. d'Ansse de Villoison (*Iliade*, *L.* XIV, *v.* 296), dit que ce fut dans l'île de Samos que Jupiter eut les premières faveurs de Junon. Quelques autres disoient que cela s'étoit passé sur le mont Ida, dont l'un des sommets portoit le nom de Λέχτον, *couche*, à cause de cette aventure (*Ib.*, *v.* 284). Enfin, les Crétois disoient que c'étoit dans leur île et aux environs de Gnosse que s'étoit fait ce mariage, et on y célébroit tous les ans une fête dans laquelle on cherchoit à en rappeler les cérémo-

nies. On trouve dans Pausanias (*L.* IX, *C.* 3) et dans un fragment de Plutarque qu'Eusèbe nous a conservé (*L.* III, *C.* 1), des détails sur une fête qu'on célébroit à Platée en Bœotie, en mémoire de la réconciliation de Jupiter avec Junon. Je comparerai ces deux récits dans mes notes sur Pausanias. On montroit, suivant ce dernier (*L.* II, *C.* 38), dans l'Argolide, une fontaine où Junon, en s'y baignant, recouvroit chaque année sa virginité.

2. Hébé étoit une des anciennes divinités grecques; car Homère en parle dans son Odyssée (*L.* XI, *v.* 602). Elle avoit un temple à Phlionte, où elle étoit adorée sous le nom de Dia, suivant Strabon (*L.* VIII, *p.* 587), et de Ganymeda, suivant Pausanias (*L.* II, *C.* 13). M. l'abbé Marini croit, sur l'autorité de M. Zoega (*gli atti è monumenti de' fratelli Arvali*, *p.* 10), qu'il faut corriger Strabon d'après Pausanias; mais cette correction ne me paroît pas nécessaire. Au reste, j'entrerai dans plus de détails dans mes notes sur Pausanias. Natalis Comes raconte dans sa mythologie que Junon ayant été invitée par Apollon à un repas, y mangea des laitues sauvages, et qu'elle conçut Hébé. Il a pris cela, ainsi qu'une autre aventure d'Hébé que je rapporterai par la suite, dans l'ouvrage de Boccace, intitulé *Genealogiæ* (*L.* IX, *C.* 2). Mais je n'ai pas encore pu découvrir d'où Boccace a tiré ces deux fables.

3. Homère semble reconnoître plusieurs déesses de ce nom, toutes filles de Junon (*Il.* X, *v.* 270). Dans plusieurs endroits cependant il en parle au singulier. Les habitans de Délos prétendoient que cette déesse étoit venue du pays des Hyperboréens dans leur île,

pour assister Latone dans ses couches ; ils disoient que c'étoit chez eux que son culte s'étoit d'abord établi, et ils chantoient en son honneur un hymne composé par Olen de Lycie. Le premier hymne d'Orphée lui est adressé sous le nom de Προθυραία. Il la nomme aussi Ilithye et Diane.

4. Homère et Hésiode (*Iliade*, *L.* v, *v.* 892 ; *Théog.*, 921) disent que Mars étoit fils de Jupiter et de Junon ; mais quelques poëtes postérieurs lui avoient donné une autre généalogie ; les uns, suivant le scholiaste d'Homère (*Il.* v, *v.* 333), le disoient fils d'Enyo, qui étoit elle-même déesse de la guerre ; les autres, comme Ovide dans ses Fastes (*L.* v, 231 *et suiv.*), disoient que Junon l'avoit conçu par l'attouchement d'une fleur que Flore lui avoit fait connoitre.

5. Thémis avoit été la première femme de Jupiter, suivant Pindare dans les vers suivans :

Πρῶτον μὲν εὔβουλον Θέμιν οὐρανίαν,
Χρυσέαισιν ἵπποισιν Ὠκεανοῦ παρὰ παγαῖς,
Μοῖραι ποτὶ κλίμακα σεμνὰν ἄγον
Ολύμπου λιπαρὰν καθ' ὁδὸν,
Σωτῆρος ἀρχαίαν ἄλοχον Διὸς
Ἔμμεναι · ἀδὲ χρυσάμπυκας ἀγλαο-
Κάρπους τίκτεν ἀγαθὰς σώτειρας Ὥρας.

« Les Parques conduisirent dans un char d'or la » prudente Thémis vers les sources de l'Océan, et » sur le chemin brillant de l'Olympe, pour être la » première épouse de Jupiter, le protecteur des hu- » mains. Il en eut les bienfaisantes Saisons, qui pré- » sident à la production des fruits. *Clément d'Alex.*, » *stromates*, *L.* VI, *p.* 731 ».

6. J'ai traduit Ὧραι par Saisons. La double signification de ce mot, tant en grec qu'en latin, a trompé beaucoup de traducteurs, qui ont pris ces divinités pour celles des Heures. Mais les attributs que leur donne Orphée dans son hymne 42 ; le soin que leur donne Homère (*Il.*, *L.* v, *v.* 749), d'ouvrir et de fermer les portes du ciel ; enfin, l'épithète de ἀγλαοκάρπους, *aux beaux fruits*, que leur donne Pindare, ne laissent aucun doute sur leur attribution. Orphée, dans l'hymne que j'ai cité, et Hésiode (*Théog.*, *v.* 901) les nomment Eunomie, Dicé et Irène. Hygin (*Fable* 183) nous a conservé différens noms que leur donnoient les poëtes, mais ils sont en général très-corrompus, et je n'ose pas entreprendre de les rétablir. Je crois qu'il nous a conservé dans le même chapitre les noms des déesses qui présidoient aux heures du jour ; il dit en effet : *alii auctores tradunt decem his nominibus ; Auge, Anatole, Musia, Gymnasia, Nimpha, Mesembria, Sponde, Elete, Acte et Hecypris, Dysis. Auge* est αὐγή, la pointe du jour ; *Anatole*, ἀνατολή, le lever du soleil (*Musia* ; je crois qu'il faut lire *Lusia*, λουσία), l'heure à laquelle on se baigne ; *Gymnasia*, l'heure à laquelle on s'exerce. *Mesembria*, midi ; *Dysis*, δύσις, le coucher du soleil. Les autres noms sont corrompus, mais ceux-là suffisent pour prouver qu'il s'agit des parties du jour. Les Saisons avoient été, suivant le poëte Olen cité par Pausanias (*L.* II, *C.* 13), les nourrices de Junon.

7. Hésiode donne aux Parques deux origines différentes. Au *v.* 217 de sa Théogonie, il les fait naître de la

Nuit ; ensuite, au *v.* 903, il les dit filles de Jupiter et de Thémis, ce qui a été adopté par Apollodore ; mais il n'est pas probable qu'il se soit contredit ainsi dans le même ouvrage. Il faut donc croire qu'un de ces passages y a été inséré par la suite ; et Ruhnkenius (*Epist. crit. Ia.*, *p.* 91) pense que c'est le dernier ; il croit qu'il faut retrancher les vers 904, 905 et 906. Cela est aussi l'avis de Sevin, qui cite à l'appui de sa conjecture l'hymne 58 d'Orphée, où il dit que les Parques étoient filles de la Nuit ; ce qui prouve que cette tradition est la plus ancienne. Si nous en croyons Athénagore (*Leg.*, *C.* XVIII), Orphée les disoit filles d'Uranus et de la Terre. Le scholiaste de Lycophron (*v.* 144) les dit filles de Téthys, je ne sais sur quelle autorité.

8. Nous avons déjà vu qu'Hésiode faisoit naître Vénus de l'écume qui s'étoit amassée autour des parties génitales d'Uranus, lorsque Saturne les eut jetées dans la mer. Orphée (*hymne* 54) semble avoir suivi la même tradition ; car il la nomme ποντογενής. Apollodore a suivi Homère, qui la dit fille de Jupiter et de Dioné.

9. On n'est d'accord ni sur les parens, ni sur les noms, ni sur le nombre des Grâces. Apollodore a suivi Hésiode (*Théog.*, *v.* 906). Orphée auroit suivi la même tradition, si on admettoit la correction proposée par Sevin dans les mémoires de l'Académie des inscriptions, qui a été approuvée par Burman le 2e., dans ses notes sur l'Anthologie latine (*t.* 1, *p.* 55). Cette correction consiste à lire Εὐρυνόμης au lieu de Εὐνομίης dans son hymne 59, *v.* 2. Si l'on en croit le scholiaste de

Dosiade, sur son premier autel, ce poëte les disoit filles d'Uranus et de la Terre. Mais comme le mot ἔκγονος veut dire descendant, il est possible que Dosiade ne l'ait pris que dans ce sens là, sans déterminer le degré, pour augmenter l'obscurité, qui est à peu près le seul mérite de ces petits poëmes connus sous les noms d'*œufs*, *autels*, *coignées*, etc. Phurnutus ou Cornutus (*C.* xv) dit qu'elles étoient, suivant quelques auteurs, filles de Junon, et suivant d'autres, d'Eurydème ou Eurymèduse, ou d'Evanthé. Antimaque, cité par Pausanias (*L.* ix, *C.* 35), d'où tout ce qui suit est tiré, dit qu'elles étoient filles du Soleil et d'Æglé. « Les Lacédémoniens ne reconnoissoient que deux grâces, *Clita* ou *Clèta* et *Phaënna*. Les anciens Athéniens n'en reconnoissoient également que deux, *Auxo* et *Hégemoné*. La déesse qui leur étoit adjointe et qu'on nommoit Carpô, n'étoit pas une Grâce, mais une Saison. Pamphus, qui avoit le premier chanté les Grâces, n'avoit rien dit de leur nombre ni de leurs noms; et l'on s'accordoit à dire qu'Etéocle d'Orchoméne avoit été le premier qui avoit fixé leur nombre à trois. Il introduisit le culte de ces trois grâces dans la Bœotie, d'où il s'étendit dans l'Attique, où elles avoient un temple séparé de celui des deux dont nous venons de parler ». L'auteur des Géoponiques (*L.* xi, *C.* 4), semble donner à entendre qu'elles étoient filles d'Etéocle, et que le cyprès leur étoit consacré. On diroit qu'Homère reconnoissoit deux espèces de Grâces; Junon dit en effet au Sommeil, *Il.* xiv, *v.* 267 :

Ἐγὼ δέ κέ τοι Χαρίτων μίαν ὁπλοτεράων
Δώσω ὀπυιέμεναι, καὶ σὴν κεκλῆσθαι ἄκοιτιν,
Πασιθέην.

« Je te donnerai en mariage Pasithée, l'une des jeunes » Grâces ».

10. Apollodore est le seul qui fasse Proserpine fille de Jupiter et de Styx; et je crains bien qu'il n'y ait quelque faute dans son texte. Tous les auteurs, en effet, disent qu'elle étoit fille de Cérès, et Apollodore lui-même le dit un peu plus bas. C'est sans doute par erreur que M. Heyne dit que, suivant Hésiode et l'auteur de l'hymne à Cérès, elle étoit fille de Saturne et de Rhéa; car ces deux auteurs la disent fille de Jupiter et de Cérès.

11. On varie beaucoup sur la généalogie, les noms et le nombre des Muses; dans l'origine on n'en connoissoit que trois, suivant Plutarque (*Quæst. sympos.*, *L.* IX, *C.* 14), et elles étoient filles d'Uranus et de la Terre, suivant Alcman (*Diodore*, *L.* IV, *C.* 7) et Mnaséas (*Arnob.*, *p.* 121). Musée, cité par le scholiaste d'Apollonius (*L.* III., *v.* 3), et Mimnerme (*Paus.*, *L.* IX, *C.* 29) en reconnoissoient deux familles; les unes filles d'Uranus, et les secondes, filles de Jupiter. Eumelus n'en connoissoit que trois, mais il leur donnoit une origine différente. Apollon étoit leur père suivant lui, et il les nommoit Céphise, Apollonide et Borysthénide (*Tzetzes in Hesiodum*, *p.* 6). Elles étoient, suivant Aratus (*Tzetzes*, *ibid.*), au nombre de quatre, et filles de Jupiter, fils d'Æther, et de la nymphe Plousia; elles se nommoient Thelxinoé, Aœdé, Arché et Mélété. Cicéron parle de ces quatre Muses, et les nomme de même (*de nat. Deor.*, *L.* III, *C.* 21). Suivant Epicharme, dans la comédie nommée *les Noces d'Hébé*, elles étoient au nombre de sept, et elles avoient pour père Piérus, roi de Macédoine,

qui les avoit eues de la nymphe Pimpléïs. On les nommoit Nilô, Tritoé, Asope, Heptapole, Achéloïs, Tipoplô et Rhodie. Quelques autres, suivant Arnobe (*L.* III, p. 121), disoient qu'elles étoient au nombre de huit. Il paroît, à ce que dit Pausanias (*L.* IX, *C.* 29), que lorsque Otus et Ephialte, fils d'Aloès, introduisirent leur culte dans la Grèce, ils n'en reconnurent que trois, qu'on regardoit comme filles d'Uranus et de la Terre, et on les nomma *Mélété*, Composition; *Mnémé*, Mémoire; et *Aœdé*, Chant. Comme la mémoire étoit alors presque le seul moyen qu'on employât pour conserver la tradition des événemens, et que toutes les compositions étoient en vers, et par conséquent en musique (car la poésie et la musique furent long-temps inséparables); ces noms suffisoient pour personnifier les connoissances; ces connoissances s'étant multipliées par la suite, on créa de nouvelles Muses pour y présider. Piérus fut, suivant Pausanias (*L.* IX, *C.* 29), le premier qui en porta le nombre à neuf, soit que cela lui eût été ordonné par un Oracle, soit que cette idée lui eût été suggérée par les Thraces ses voisins, qui étoient beaucoup plus avancés en connoissances que les Macédoniens, et qui surtout s'occupoient beaucoup plus de religion. Strabon (*L.* X, p. 722) pense comme Pausanias, que le culte des Muses venoit de la Thrace; « on peut s'en convaincre, » dit-il, par les lieux dans lesquels les Muses sont honorées; Piérie, Olympe, Pimplée et Libéthre étoient » anciennement des cantons, ou des montagnes de la » Thrace qui sont maintenant occupées par les Macédoniens. Ce furent les Thraces qui habitoient la » Bœotie, qui consacrèrent aux Muses l'Hélicon et

» l'antre des Nymphes Libéthriades ; enfin, ceux qui » se livrèrent les premiers à la musique, Orphée, » Musée, Thamyris et Eumolpe, étoient Thraces ». Ce fut sans doute parce que Piérus avoit introduit leur culte dans la Grèce, qu'il passa pour leur père, comme le dit Cicéron (*de nat. Deor.*, *L.* III, *C.* 21). Cependant Nicandre, cité par Antoninus Liberalis (*Narr.* 9), distinguoit les Muses, des filles de Piérus ; elles étoient nées dans la Piérie, de Jupiter et de Mnémosyne, et Piérus avoit eu à la même époque neuf filles qui s'étoient livrées à la musique, et qui prétendoient l'emporter sur les Muses. On peut voir les suites de cette dispute dans les Métamorphoses d'Ovide (*L.* V, *v.* 268). On a beaucoup varié sur leurs attributions, ce qui semble prouver qu'elles ne sont pas aussi anciennes que leurs noms. Tout le monde connoît celles qu'on leur donne maintenant, mais en voici que j'ai tirées du scholiaste d'Apollonius (*L.* III, *v.* 1), qui me paroissent très-anciennes. Clio, suivant lui, avoit inventé l'histoire ; Thalie, l'agriculture et tout ce qui y a rapport ; Erato, la danse ; Euterpe, les sciences ; Terpsichore, les belles-lettres ; Polymnie, la lyre ; Melpomène, l'ode ; Uranie, l'astronomie, et Calliope, la poésie, probablement la poésie héroïque. Ces attributions ont été imaginées avant l'invention de la comédie et de la tragédie, qu'on donna à Thalie et à Melpomène. Jupiter employa, à ce que dit Nonnus (*Dionys.*, *L.* XXXI, *v.* 178), neuf nuits à créer les Muses.

12. Œagre étoit fils de Piérus et de la nymphe Méthone, suivant l'auteur du combat d'Homère et d'Hésiode. Il étoit fils de Mars, et roi de Thrace, suivant

Nonnus (*L.* XIII, *v.* 428). Enfin, suivant Pomponius Sabinus (*Comm. in Virg.*, *p.* 242), qui n'a par lui-même aucune autorité, mais qui avoit le commentaire de Servius plus complet que nous, il étoit fils d'Alcyone, l'une des Atlantides.

13. On disoit, suivant Pausanias (*L.* IX, *C.* 29), qu'il y avoit eu deux Linus; le premier, fils d'Uranie et d'Amphimarus, fils de Neptune, qui fut tué par Apollon, à qui il avoit osé se comparer; le second, fils d'Ismenias, fut le maître de Thamyris, et d'Hercule, qui le tua comme nous le verrons par la suite. Il y en a eu un troisième, fils d'Apollon et de Psamathé, fille de Crotopus, qui ayant été exposé par sa mère aussitôt après sa naissance, fut dévoré par les chiens. On peut voir son histoire dans Pausanias (*L.* I, *C.* 43), et dans la Thébaïde de Stace (*L.* I, *v.* 570; *L.* VI, *v.* 64). Ce fut le second, suivant Denys de Milet, cité par Diodore de Sicile (*L.* III, *C.* 66), qui inventa la musique et la poésie, et qui adapta à la langue grecque, en y faisant quelques changemens, les lettres que Cadmus avoit apportées de la Phénicie. Il fut le maître d'Orphée, de Thamyris et d'Hercule.

14. On a nié l'existence d'Orphée, d'après le passage suivant de Cicéron (*de natura Deorum*, *L.* I, 38): *Orpheum poetam, docet Aristoteles nunquam fuisse, et hoc orphicum carmen Pythagorei ferunt cujusdam fuisse Cercopis.* Mais Aristote ne nie point dans ce passage l'existence d'Orphée; il nie seulement qu'il eût été poëte, ou plutôt que les ouvrages qu'on avoit sous son nom fussent de lui. Il est difficile, en effet, de se refuser au témoignage unanime de l'antiquité, qui s'est accordée à lui attribuer la plupart des institutions

qui contribuèrent à tirer la Grèce de la barbarie où elle étoit plongée. Il étoit difficile d'amener les Grecs, divisés en une infinité de petits peuples, tous indépendans les uns des autres, à un genre de vie plus humain, par des lois qu'aucune autorité ne pouvoit faire respecter. Orphée entreprit de le faire par le moyen de la religion. « Orphée, dit Aristophane (*Grenouilles*, *v.* 1032), » nous enseigna les initiations, et à nous abstenir des » meurtres; » ce fut en effet le but des expiations, dont il établit l'usage (*Pausanias*, *L.* IX, *C.* 30). Avant cela, un meurtre, même involontaire, étoit la cause d'une infinité d'autres meurtres, parce que la vengeance ne trouvoit plus où s'arrêter. Mais lorsque les expiations furent établies, celui qui avoit commis un meurtre, même involontaire, étoit obligé de s'exiler pendant un an, pour donner à la colère des parens du mort, le temps de se calmer (*Voyez Euripide dans Oreste*, *v.* 513 *et suiv*). Il se faisoit ensuite expier, et les parens de celui qui avoit été tué, étoient alors obligés d'entrer en arrangement avec lui, et d'accepter une indemnité dont on convenoit. On en verra une foule d'exemples dans la suite de cet ouvrage. Toutes les pratiques religieuses dont il fut l'instituteur, avoient le même but, celui de contenir, par la crainte de la divinité, des hommes sur qui les lois civiles ne pouvoient avoir que très-peu d'empire, à cause de la facilité de les éluder, en passant d'un état dans un autre. Ce fut pour cela, sans doute, qu'il imagina cette foule de divinités chargées de surveiller les moindres actions de la vie. Enfin, pour les amener à des mœurs plus douces, et, sans doute, pour faire cesser l'usage des sacrifices humains, que les Grecs avoient reçu des Phéniciens, il

leur défendit de rien sacrifier qui eût vie; c'est au moins ce qu'on peut conjecturer, par les hymnes qui nous restent sous son nom, et qui contiennent sans doute sa doctrine; les parfums sont en effet les seules offrandes dont il y soit question. Il étoit, à ce qu'il paroît, contemporain des Argonautes.

15. *Voyez* les Métam. d'Ovide, *L.* IV, *v.* 86 *et suiv.*

16. Hermésianax, poëte élégiaque, du siècle d'Alexandre, est le plus ancien des poëtes que nous connoissons, qui ait parlé de cette descente d'Orphée aux enfers, dans une élégie rapportée par Athénée (*L.* XIII, *p.* 597), et que Ruhnkenius a publiée avec des notes à la fin de ses *Epistolæ criticæ;* mais il donne à la femme d'Orphée le nom d'Agriope, tandis que tous les autres la nomment Eurydice. Tout le monde connoît la description que Virgile a faite de sa mort, et de la descente d'Orphée aux enfers, dans ses Géorg., *L.* IV, *v.* 55 *et suiv.*

17. Diodore de Sicile (*L.* I, *C.* 23 et 96), Lactance (*Divin. instit.*, *L.* I, *C.* 22) et Théodoret (*T.* IV, *p.* 722) attribuent aussi à Orphée l'introduction dans la Grèce des mystères de Bacchus; mais Hérodote (*L.* II, *C.* 49) dit qu'ils y furent apportés par Mélampe, fils d'Amythaon. On peut concilier ces deux traditions, en supposant que Mélampe les apporta d'abord, et que par la suite Orphée y fit quelques changemens. Ce culte, en effet, subit plusieurs variations, comme on peut le voir dans le savant mémoire de Fréret (*Mém. de l'Acad. des Inscrip.*, *T.* XXIII, *p.* 242). Mais cela ne peut pas se concilier avec ce que disoit Æschyle, qu'Orphée ne rendoit aucun culte à Bacchus : que le Soleil, qu'il adoroit sous le nom d'Apollon, étoit, suivant lui, le plus grand des dieux, et qu'il alloit tous les matins sur le

le mont Pangée, pour lui rendre hommage à son lever; Bacchus en étant indigné, le fit déchirer par les Bassarides. Les Muses rassemblèrent ses membres épars, et leur donnèrent la sépulture à Libéthre; ne sachant que faire de sa lyre, elles obtinrent de Jupiter qu'elle seroit placée dans le ciel (*Eratosthenes, Catasterismes, C.* 24). Libéthre étoit une ville située sur le mont Olympe, du côté de la Macédoine; on y voyoit une statue d'Orphée, qui, suivant Plutarque (*Alexandri vita, C.* 14), sua, au commencement du règne d'Alexandre-le-Grand : ce fut donc postérieurement à cette époque qu'arriva l'inondation dont parle Pausanias (*L.* IX, *C.* 30) qui la ruina entièrement. On convient assez généralement qu'il fut mis en pièces par les femmes de la Thrace, mais on en donne différentes causes. Conon (*Narr.* 45) dit qu'il fut déchiré par les femmes de la Thrace et de la Macédoine, parce qu'il ne voulut pas les initier aux mystères de Bacchus. Il ajoute ensuite, que suivant d'autres, Orphée, inconsolable de la perte de son épouse, prit en horreur tout le sexe féminin; les Thraces et les Macédoniens se rendoient à certains jours à Libéthre, et se rassembloient dans une maison disposée pour la célébration des mystères, à la porte de laquelle ils laissoient leurs armes. Les femmes ayant observé cela, irritées de ce mépris, se rassemblèrent, s'emparèrent de ces armes, tuèrent les hommes à mesure qu'ils sortoient, mirent Orphée en pièces et jetèrent ses membres dans la mer; la peste ayant ensuite ravagé la contrée, l'Oracle dit que pour la faire cesser, il falloit donner la sépulture à la tête d'Orphée : elle fut trouvée par un pêcheur à l'embouchure du Melès; elle chantoit encore, et la mer l'avoit tellement respectée,

qu'elle n'avoit souffert aucune de ces altérations que la mort fait subir au corps humain, et qu'elle avoit même conservé ses couleurs. Ils l'enterrèrent et élevèrent dessus un monument qu'ils honorèrent d'abord comme celui d'un héros, mais ils en vinrent bientôt à lui rendre le même culte qu'à un dieu ; les femmes en étoient absolument exclues. Suivant d'autres (*Hygin poët. astron.*, *L.* II, *C.* 7), Vénus étant en contestation avec Proserpine, pour savoir à qui appartiendroit Adonis, Jupiter chargea Calliope de décider entre elles ; cette dernière ayant prononcé qu'il passeroit six mois de l'année avec Vénus, et six mois avec Proserpine, Vénus mécontente de ce jugement, rendit, pour s'en venger, toutes les femmes de la Thrace amoureuses d'Orphée son fils, de manière qu'en voulant se l'arracher les unes aux autres, elles le mirent en pièces. Sa tête ayant roulé dans la mer, fut portée par les flots dans l'île de Lesbos, dont les habitans lui donnèrent la sépulture. C'est depuis cette époque qu'ils ont de si grandes dispositions à la musique. Le même auteur dit ensuite, que suivant d'autres, il avoit été déchiré pour avoir, le premier, donné l'exemple de l'amour des garçons, et effectivement, nous voyons dans une élégie de Phanoclès dont Stobée nous a conservé un fragment, qu'il étoit amoureux de Calaïs, fils de Borée ; les femmes Thraces irritées lui coupèrent la tête, et l'enfermèrent dans sa lyre, qu'elles jetèrent dans la mer de Thrace, et les flots la portèrent à l'île de Lesbos. Elle étoit enterrée, suivant Myrsile de Lesbos, à Antissa, et les rossignols y avoient la voix plus mélodieuse qu'ailleurs (*Antigonus Carystius mirab.*, *C.* 5). Phanoclès ajoute, que ce fut en punition de ce meurtre, que les femmes Thraces prirent

l'usage de se marquer par des piqûres, usage qui duroit encore du temps de Plutarque (*De sera num. vind.*, *p.* 52, *édition de Wyttembach, et la note*) et de Dion Chrysostôme (*t.* 1, *p.* 442).

18. Piérus étoit Autochtone, suivant Nicandre, cité par Antoninus Liberalis (*Narr.* 9). Suivant le scholiaste d'Homère (*Il.*, *L.* XIV, *v.* 236), Macednus, fils de Jupiter et d'Æthria, s'étoit retiré dans le pays voisin de la Thrace, et lui avoit donné son nom. S'y étant marié, il eut deux fils, Piérus et Emathius, qui donnèrent chacun leur nom à une partie du pays. Enfin, Servius, sur Virgile (*Egl.* IX, *v.* 21), dit qu'il étoit fils d'Apollon. On peut voir ce que j'ai dit de lui dans la note 11 ci-dessus.

19. Apollodore est le seul qui dise qu'Hyacinthe étoit fils de Piérus et de Clio. Dans le livre III, C. 10, il le dit fils d'Amyclas et de Diomédé; il étoit célèbre par le culte que lui rendoient les Lacédémoniens. *Voy.* Pausanias, L. III, C. 19.

20. Philammon étoit, suivant Conon (*Narr.* 7), fils de Philonide, fille de Lucifer et de Cléobée, et il naquit à Thorique, dans l'Attique. Phérécydes, cité par le schol. d'Homère (*Odyssée* XIX, 432), dit que Philonide étoit fille de Déion; il faut peut-être lire Dædalion. Hygin dit, en effet (*Fab.* 200), que Philammon étoit fils de Chioné, ou, suivant d'autres, de Philonide, fille de Dædalion: Ovide (*Met.*, *L.* XI, *v.* 317) dit que ce Dædalion étoit fils de Lucifer. On peut voir l'histoire de sa naissance, et de celle d'Autolycus son frère de mère, dans Ovide (*Metam.*, *L.* XI, *v.* 317). Burman dit dans ses notes sur cet endroit, que Pausanias (*L.* X, *C.* 7)

lui donne Chrysothémis pour père, mais il a été trompé ainsi que Gédoin, par la traduction latine, qui est un peu obscure, tandis qu'il n'y a pas la moindre équivoque dans le texte. Pausanias dit que Philammon remporta le prix à Delphes, après Chrysothémis. Il demeuroit à Thorique, bourgade de l'Attique, suivant Conon, ou à Delphes, suivant Plutarque (*t.* x, *p.* 151). Il fut poëte célèbre et théologien, deux qualités qui alloient toujours ensemble à cette époque. On lui attribuoit la fondation des mystères qu'on célébroit à Lernes (*Pausanias*, *L.* II, *C.* 37), l'institution des chœurs de musiciens autour du temple de Delphes, et la composition des poëmes sur les divinités qu'on y adoroit (*Plutarque, t.* x, *p.* 651). Phérécydes disoit que c'étoit lui, et non Orphée, qui avoit suivi les Argonautes dans leur expédition (*Apollonii schol., L.* I, *v.* 23). Voici ce qu'on raconte de sa naissance.

Argiope, l'une des nymphes du Parnasse, étant devenue amoureuse de Philammon, lui accorda ses faveurs; lorsqu'elle fut enceinte, il ne voulut plus l'épouser; honteuse de sa situation, elle se retira dans la Thrace, dans le pays des Odryses, où elle accoucha de Thamyris (*Pausanias, L.* IV, *C.* 33). Conon, dont le récit est à peu près le même (*Narr.* 7), dit que cette nymphe demeuroit dans le Péloponnèse. Thamyris étoit, suivant Tzetzès (*sur Hésiode, p.* 7), fils de la Muse Erato, et d'Aethlius fils d'Endymion, ou de Philammon, et suivant Suidas (*v.* Θάμυρις), sa mère se nommoit Arsinoé.

21. On ne s'accorde pas sur celui qui se livra le premier à l'amour des garçons. Nous avons vu, note 17, qu'on attribuoit ce goût à Orphée; suivant quelques

autres (*Suidas, ibid.*), Talus dans l'île de Crète devint amoureux de Rhadamanthe, et ce fut la première passion de ce genre; suivant d'autres, l'amour de Laïus pour Chrysippe, fils de Pélops, en fut le premier exemple; enfin, d'autres disoient que les habitans de l'Italie étant souvent éloignés de leurs femmes par de longues guerres, se livrèrent les premiers à ce goût désordonné. J'aurai occasion d'en parler plus au long par la suite. Suidas (*ibid.*) dit que ce ne fut pas d'Hyacinthe, mais d'Hyménée fils de Magnès et de Calliope, que Thamyris devint amoureux. (Il faut en effet lire dans le texte de Suidas, Ὑμεναίου, au lieu de Ὑμναδου, comme l'observe Sevin). Antonius Liberalis parle aussi de cet Hyménée fils de Magnès; il étoit célèbre par sa beauté, et Apollon en étoit devenu amoureux, comme nous le verrons par la suite. D'après cela, je crois qu'il faut lire un peu plus haut Ὑμεναίον, au lieu de Ὑάκινθον, et retrancher tout le passage suivant: ἀλλ Ὑάκινθον μὲν ὕστερον Ἀπόλλων ἐρώμενον ὄντα δίσκῳ βαλὼν ἄκων ἀπέκτεινε; il aura été inséré ici par le copiste ou par l'abréviateur qui, ne s'apercevant pas que le nom de Ὑάκινθον étoit une faute, y aura ajouté ce qu'Apollodore dit *L.* III, *C.* 10, au sujet d'Hyacinthe fils d'Amyclas.

22. On lit dans toutes les éditions πλησιάσειν et στερεθήσεσθαι; ce qui est une faute. J'ai rétabli d'après le scholiaste d'Homère (*Iliade, L.* II, *v.* 595), πλησιάσαι et στερηθῆναι. Le même scholiaste ajoute que les Muses le privèrent aussi de son bon sens: τὸν νοῦν ἐσέρησαν.

23. Cette dispute se passa, suivant Homère (*Il., L.* II, *v.* 595), à Dorium, ville de la Messénie, mais il ne dit rien des conditions. *Voyez* Pausanias, L. IV, C. 33.

24. Rhésus étoit, suivant Homère (*Il.*, *L.* x, *v.* 435), fils d'Eionée. On peut voir, sur son extraction et sur le reste de son histoire, *Méziriac*, *sur Ovide*, *t.* I, *p.* 78 *et suiv.*

25. Les Sirènes étoient, suivant le schol. d'Homère, filles de l'Achéloüs et de Stérope, fille de Porthaon. Apollodore rapporte aussi cette tradition ci-dessous, C. 9. Libanius dit qu'elles naquirent du sang que perdit l'Achéloüs, lorsque Hercule lui arracha une de ses cornes (*t.* IV, *p.* 1198), et il paroît que Lucien a eu la même tradition en vue (*de Saltatione*, *t.* II, *p.* 297), lorsqu'en parlant des fables Ætoliennes, il met la naissance des Sirènes immédiatement après le combat d'Hercule contre l'Achéloüs. Elles se nommoient, suivant Lycophron (*Alexandra*, *v.* 712 *et suiv.*), Parthénopée, Leucosie et Lygie: Ulysse ayant résisté à leurs charmes, elles se précipitèrent dans la mer, et elles furent portées par les flots, savoir: Parthénopée, à l'endroit où est maintenant Naples, qui se nommoit jadis Parthénopée; Leucosie, à l'île qui prit son nom; et Lygie sur les côtes de l'Italie, où elle donna son nom à une ville. Il paroît qu'Homère n'en reconnoissoit que deux, car il emploie le *duel* en parlant d'elles. *Odyssée*, *L.* XII, *v.* 52.

26. Apollodore a suivi Hésiode, qui dit en parlant de Vulcain, *Théog.*, *v.* 927.

Ἥρη δ' Ἥφαιστον κλυτὸν οὐ φιλότητι μιγεῖσα
Γείνατο.

« Junon enfanta Vulcain sans avoir eu commerce
» avec aucun dieu. »

C'est ainsi qu'il faut lire ce vers, quoique les an-

ciennes éditions portent ἐν au lieu de οὐ, ce qui donne un sens tout contraire. Homère le dit fils de Jupiter et de Junon (*Il.*, *L.* I, *v.* 578). Il fut précipité deux fois sur la terre; d'abord, immédiatement après sa naissance, par sa mère honteuse d'avoir donné le jour à un fils aussi laid; il y fut reçu par Eurynome, fille de l'Océan, et par Thétis qui le cachèrent long-temps, ainsi qu'Homère le lui fait raconter dans l'Iliade (*L.* VI, *v.* 395); Junon le raconte aussi de la même manière dans l'hymne d'Homère à Apollon (*v.* 316). Il y fut précipité la seconde fois par Jupiter, pour avoir voulu délivrer Junon, que ce dieu avoit suspendue dans les airs, avec une enclume à chaque pied, pour la punir de ce que, pendant son sommeil, elle avoit excité une tempête terrible contre Hercule, et ce fut alors qu'il tomba dans l'île de Lemnos, où il fut reçu non par Thétis, mais par les Syntiens, comme il le dit lui-même dans l'Iliade (*L.* I, *v.* 580, et XV, *v.* 18).

27-28. L'histoire de la naissance de Minerve est racontée à peu près de même dans la Théogonie d'Hésiode (*v.* 885), excepté que, suivant lui, ce furent Uranus et la Terre qui firent à Jupiter la prédiction dont parle Apollodore. Elle est racontée un peu différemment dans quelques vers que Galien a cités (*de Hippocratis et Platonis dogmatum differentia*, *t.* I, *p.* 273, *ed. Basileensis*) comme étant de la Théogonie d'Hésiode, et que Ruhnkenius a corrigés (*Epist. crit.*, *p.* 100). Pindare dit que ce fut Vulcain qui ouvrit la tête de Jupiter, et cette tradition a été suivie par le plus grand nombre d'auteurs; mais Euripide, dans Ion (*v.* 455), a adopté celle qu'Apollodore rapporte ici, et

qui me paroît la plus ancienne, Prométhée ayant eu parmi les dieux Titans, à peu près les mêmes attributions qu'on a données par la suite à Vulcain. Minerve étoit, suivant Pausanias (*L.* I, *C.* 14), fille de Neptune et de la nymphe Tritonide. Diodore de Sicile, cité par Eusèbe (*Præp. evang.*, *p.* 60), dit d'après Evhémère, qu'elle étoit fille de Jupiter et de Thémis, mais il est très-possible qu'il y ait une faute, et je crois qu'il faut lire Métis au lieu de Thémis. Mnaséas, cité par Harpocratien (*v.* Ἱππία), parle d'une autre Minerve, qui étoit fille de Neptune et de Coryphé, l'une des filles de l'Océan. Cicéron fait mention de cinq Minerves différentes; mais il est aisé de voir qu'il ne s'agit que d'une seule divinité, à laquelle chaque peuple avoit donné une origine différente, pour satisfaire sa vanité. Suivant quelques auteurs, Minerve étoit sortie de la tête de Jupiter, non-seulement armée, mais encore montée sur un char (*Etym. magnum*, *v.* Ἱππία, *p.* 474).

CHAPITRE IV.

NOTE I. Ce fut Jupiter qui la transforma en caille, suivant Hygin (*Fab.* 53); il la précipita ensuite dans la mer, où il la changea en île. Ovide, dans ses Métamorphoses, semble donner à entendre que Jupiter, pour jouir d'elle, employa le secours d'un aigle (*L.* VI, *v.* 608).

Fecit et Asterien aquila luctante teneri.

Athénée parle d'un Hercule, fils de Jupiter et d'Astérie, à qui les Phéniciens sacrifioient des cailles, en mémoire de ce qui lui étoit arrivé en voyageant à travers la Lybie; il y fut tué par Typhon, et Iolas le ressuscita, en lui mettant une caille sous le nez. Nous

avons vu, note 9, C. 2, que suivant quelques auteurs, Hécate étoit fille d'Astérie.

2. Le schol. de Pindare (*Argum.* 1°. *in Pyth.*) dit que Jupiter se changea en caille pour la surprendre; suivant d'autres (*Servius in Æneid.*, *L.* III, *v.* 72), ce fut elle qu'il transforma ainsi, pour la soustraire aux perquisitions de Junon. Le scholiaste d'Apollonius (*L.* II, *v.* 124) dit que lorsqu'elle fut enceinte, elle se changea en loup, et qu'elle vint sous cette forme à Délos. Les Bœotiens disoient qu'elle avoit accouché à Tégyre (*Plutarque, de orac. defec., C.* 5).

3. Deux des manuscrits de Gale, et tous ceux que Sevin avoit consultés, portent Ὕϐριως, *contumeliæ*; et il paroît que Gyraldus (*Opera, t.* I, *p.* 452) avoit trouvé la même leçon dans ceux qu'il avoit suivis. Le schol. de Lycophron, qui a copié Apollodore (*v.* 772), a lu aussi de même. Il y avoit effectivement à Athènes un autel dédié à la déesse Ὕϐρις; mais on ne la connoissoit pas ailleurs. On ne connoissoit guères plus Thymbris, Θύμϐρις, que le schol. de Pindare lui donne pour mère; il dit en effet qu'il étoit fils de Jupiter et de Thymbris : Τοῦ Διὸς καὶ Θύμϐριως. Mais comme l'observe M. Visconti dans quelques notes qu'il m'a communiquées, les Grecs nommoient Θύμϐρις (*Etienne de Byzance, hoc v.*) le fleuve que nous nommons le Tibre. Il est vraisemblable que ce nom lui avoit été donné par les Arcadiens qui s'établirent sur le mont Palatin, sous la conduite d'Evandre, et ils avoient peut-être eu en vue la mère de Pan. Il y avoit beaucoup d'autres traditions sur la naissance de ce dieu; Epiménide, cité par le schol. de Théocrite (*id.* 1, *v.* 3), disoit

dans ses vers, que Jupiter avoit eu de Callisto deux fils, Pan et Arcas. Suivant plusieurs autres, Pénélope, pendant l'absence d'Ulysse, ayant couché avec tous les prétendans, en eut Pan (*Lycophron, v.* 772. *Theocriti schol., id.* 1, *v.* 3 *et* 123. *Servius sur l'Æneïd.*, *L.* II, *v.* 43); mais Lucien dit qu'elle avoit eu Pan avant son mariage avec Ulysse, de Mercure, qui s'étoit changé en bouc pour la violer (*Dialogues des dieux,* 22). Il y avoit eu, suivant le schol. de Pindare (*Argum.* 1°. *in Pythia*), deux dieux de ce nom, l'un, fils de Mercure et de Pénélope, et l'autre fils de Jupiter et de Thymbris; ce fut ce dernier qui enseigna l'art de la divination à Apollon. Nonnus, dans ses Dionysiaques (*L.* IV, *v.* 87), en reconnoît aussi deux, tous les deux fils de Mercure, qui les avoit eus, l'un, de Soso, et l'autre de la nymphe Pénélope. Suivant Pindare, cité par Servius (*Géorgiques*, 1, 16), il étoit fils d'Apollon et de Pénélope. Le même scholiaste dit que, suivant d'autres, il étoit fils d'Æther et de Junon. Le schol. de Théocrite (*id.* 1, *v.* 123) lui donne aussi Æther pour père, mais il lui donne pour mère Œnéis. Il dit ailleurs (*id.* 1, *v.* 3), que suivant Aristippe, il étoit fils de Jupiter et d'Œnéis. Hérodote dit que c'étoit le dieu dont le culte étoit le plus récent chez les Grecs, et il se fonde sur ce qu'ils le disoient fils de Mercure et de Pénélope, qui vivoit du temps de la guerre de Troyes; mais nous avons vu que ce n'étoit pas l'opinion des Arcadiens, qui étoient de tous les Grecs ceux chez qui le culte de ce dieu étoit le plus ancien, et qui le regardoient comme indigène. On peut voir dans Hérodote (*L.* VI, *C.* 109) comment son culte fut introduit à Athênes, lors de la guerre des Perses, d'après la vision d'un certain Phi-

dippides; mais de ce que son culte ne s'y établit qu'alors, il ne s'ensuit pas, comme l'a fort bien observé M. Larcher, que les Athéniens ne le connussent pas avant, comme le dit Clément d'Alexandrie.

On sait que Pan étoit le dieu des troupeaux et des forêts, et c'étoit probablement en cette dernière qualité qu'on disoit qu'il étoit le compagnon de Diane, qu'il avoit coutume de lui faire sortir les bêtes féroces de leurs retraites, et que c'étoit pour pouvoir mieux pénétrer dans les forêts qu'il avoit des pieds de chèvre : *comitem Dianæ, feras solitum et cubilibus excitare et ideo capripedem figuratum, quo facilius densitatem cursu posset evadere* (*Servius sur Virgile, Géorg., L.* I, *v.* 16; *édit. de Burman, dans les additions*). Il étoit en conséquence un des dieux qu'invoquoient les chasseurs, comme on le voit par plusieurs épigrammes de l'Anthologie, l'une de Léonidas (*Brunckii Analecta, t.* I, *p.* 224), dont voici la traduction :

« Que ta chasse soit heureuse, soit que tu pour-
» suives les lièvres ou qu'avec de la glu tu tendes des
» piéges aux oiseaux sous ce double mont ; et du haut
» des rochers, appelle-moi à ton aide; moi Pan, qui
» habite les forêts, je chasserai avec toi, soit avec les
» chiens, soit avec les baguettes. »

Elle a été imitée très-heureusement par Properce (*L.* III, *El.* 11, *v.* 43) dans les vers suivans :

Et leporem quicumque venis, venaberis hospes,
Et si forte meo tramite quæris avem :
Et me Pana tibi comitem de rupe vocato :
Sive petas calamo præmia, sive cane.

Dans une autre épigramme (*Analecta, t.* III, *p.* 184),

dont l'auteur nous est inconnu, on voit expressément que Pan montroit aux chiens les traces de la bête.

Κυνὶ Πὰν λασίου ποδὸς ἴχνια φαίνει.

Il y en a plusieurs autres que je ne citerai pas, pour ne pas être trop long. Il étoit aussi le dieu des pêcheurs, comme on le voit par deux épigrammes de l'Anthologie; l'une de Statyllius Flaccus (*Analecta, t.* II, *p.* 263), par laquelle un pêcheur lui offre un pagure, qui est une espèce de cancre; la seconde d'Agathias (*Anthologia, p.* 470. *Analecta, t.* III, *p.* 43), par laquelle Cléonicus offre un bouc à Pan, pour le remercier des succès qu'il lui a procurés soit à la chasse, soit à la pêche : il paroît qu'il ne se bornoit pas à protéger les pêcheurs, et qu'il étendoit son pouvoir sur toutes les mers, et sur les rivages, au moins à en juger par l'épithète que lui donne Sophocle, ἁλίπλαγκτε, *qui erre sur les mers* (*Ajax, v.* 695), et celle de ἄκτιος que lui donne Théocrite.

4. Cet oracle avoit d'abord appartenu en commun à Neptune et à la Terre, à qui Neptune le céda en entier, et elle le céda à Thémis (*Pausanias, L.* x, *C.* 5). Le scholiaste de Pindare (*Argum. in Pythia*) dit qu'il avoit d'abord appartenu à la Nuit, qui le céda à Thémis; elle y rendoit ses oracles par le moyen de Python. Hygin (*Fab.* 140) dit aussi que c'étoit Python qui y rendoit les oracles, mais il ne dit pas au nom de qui. Euripide, dans Iphigénie en Tauride (*v.* 1259 *et suiv.*), décrit les moyens qu'employa la Terre pour discréditer cet Oracle, lorsqu'Apollon

l'eut enlevé à Thémis sa fille. J'entrerai dans de plus grands détails dans mes notes sur Pausanias.

5. Ce serpent étoit femelle, suivant Homère, qui ne lui donne point de nom, et suivant Callimaque, qui le nomme Delphyné (*Apollonii schol.* II, 708). Homère dit qu'on donna à cet endroit le nom de Python, parce que le serpent y avoit pourri. Hygin dit, que lorsque Latone fut grosse, Python se mit à sa poursuite pour la tuer, mais Jupiter la fit enlever par l'Aquilon, et la fit porter à Neptune, qui fit sortir de la mer l'île de Délos, et l'y déposa pour faire ses couches: Apollon tua ce serpent quatre jours après sa naissance.

6. Apollodore a suivi sur la naissance de Titye, Phérécydes (*Apollonii schol.*, *L.* I, 761), qui avoit suivi lui-même Hésiode, au moins à ce qu'on peut conjecturer par ce que dit le grand Etymologiste (*v.* Ἀλέρα), qu'Hésiode nommoit Titye Εἰλαριάδης. Elare, suivant d'autres (*Homeri schol.*, *Odyss.* VII, 324. *Eustathe, p.* 1581), étoit fille de Minyée et par conséquent sœur d'Orchomène. Il paroît que ce Titye étoit un prince très-puissant, puisque, suivant Homère (*Odyssée*, *L.* VII, *v.* 324), Rhadamanthe s'embarqua pour aller le voir dans l'Eubée. On y montroit encore du temps de Strabon (*L.* IX, *p.* 648) la grotte d'Elara sa mère, et le monument de Titye.

7. Πόθῳ κατασχεθεὶς ἐπισπᾶται. Méziriac, cité par Sevin, propose de lire κρήδεμνον ἐπισπᾶται. Il fonde cette correction sur Suidas (*v.* Τιτυὸς), qui dit que Titye κατέσχεν αὐτὴν τοῦ κρηδέμνου, *la retint par son voile*, et sur celle de Nonnus, qui dit dans ses Dionysiaques, qu'il

déchira le voile de la déesse. Apollonius de Rhodes dit aussi (*ibid.*) qu'Apollon tua Titye,

Ἑὴν ἐρύοντα καλυπτρης
Μητέρα

« tirant violemment sa mère par son voile ». Je ne crois cependant pas cette correction nécessaire.

8. Aucun autre auteur ne dit que Marsyas fut fils d'Olympe, qui étoit son élève suivant Platon (*Sympos*, *t.* x, *p.* 257) et Plutarque (*Sympos.*, *t.* x, *p.* 157); et même suivant ce dernier, Marsyas en étoit amoureux. Hygin (*Fab.* 165) dit que Marsyas étoit fils d'Œagre, ce qui est sans doute une faute; Sevin propose d'y substituer le nom d'Olympe, mais cela me paroît un peu trop éloigné de la leçon reçue. Suivant Plutarque (*ibid.*), et Nonnus dans ses Dionysiaques (*L.* x, *v.* 235), il étoit fils d'Hyagnis; enfin, l'auteur des proverbes publiés par Schot d'après un manuscrit du Vatican (*cent.* I, 18) le dit fils du fleuve Mæandre; il avoit, suivant le même auteur, un frère nommé Babys, qui étoit aussi musicien, mais bien moins habile que lui. Marsyas jouoit le mode Phrygien sur deux flûtes, et Babys ne jouoit que sur une. Il voulut aussi disputer le prix de la musique à Apollon qui, l'ayant vaincu, vouloit le faire périr, mais Minerve intercéda pour lui, et comme il n'étoit pas à craindre par son talent, Apollon lui fit grâce. *Voyez* aussi Zénobius (*Proverb. cent.* VI, 81).

9. Pindare parle de l'invention de la flûte par Minerve, dans sa douzième olympique : il dit que ce qui lui en donna l'idée, fut le sifflement des serpens des

Gorgones, lorsque Persée eut coupé la tête à Méduse. Hygin (*Fab.* 165) dit que lorsqu'elle les eut inventées, elle alla en jouer à la table des dieux, mais Junon et Vénus se moquèrent d'elle, parce que cela la forçoit à enfler les joues d'une manière désagréable. Elle alla se mirer dans un ruisseau, vers le mont Ida, et voyant que c'étoit avec raison qu'on l'avoit raillée, elle jeta les flûtes (*Voy. aussi Ovide, Fastes, L.* VI, *v.* 697 *et suiv.*) Homère dans son hymne à Mercure (*v.* 509), en attribue l'invention à ce dieu, et la Chronique de Paros, (*Ep.* 19) l'attribue à Hyagnis, père de Marsyas, et contemporain d'Erichthonius, roi d'Athènes : on pourroit concilier ces auteurs, en supposant qu'il s'agissoit de l'invention de trois différentes espèces de flûtes. Celle dont Minerve passoit pour avoir été inventrice, se jouoit avec un bec, comme on peut s'en convaincre par un passage du scholiaste de Pindare, au commencement de l'ode que j'ai citée : il dit que Midas, en l'honneur de qui cette ode étoit faite, ne faisoit que commencer à jouer, lorsque la *languette* de son instrument se recourba ; il continua néanmoins à jouer. Ἱστοροῦσι δὲ τι ἴδιον σύμπτωμα συμβεβηκέναι περὶ τὸν αὐλητὴν τοῦτον. Ἀγωνιζομένου γὰρ αὐτοῦ, ἀνακλασθείσης τῆς γλωσσίδος ἀκουσίως, καὶ προσκολληθείσης τῷ οὐρανίσκῳ, μόνοις τοῖς καλάμοις τρόπῳ σύριγγος αὐλῆσαι. Γλωσσὶς est la partie du bec qui *vibre*, et qu'on nomme la languette. Strabon (*L.* XII, *p.* 866) parle d'un marais au-dessus d'Apamée, dont le roseau étoit préféré à tout autre pour faire des languettes. Ὑπέρκειται δὲ καὶ λίμνη φύουσα κάλαμον, τὸν εἰς τὰς γλώττας τῶν αὐλῶν ἐπιτήδειον. Mais je ne sais pas ce que le scholiaste entend par οὐρανίσκῳ ; c'est probablement un terme technique. Je ne conçois pas trop non

plus comment la languette étant recourbée, il put continuer à jouer. Je laisse cela à examiner à celui qui entreprendra de faire un traité sur les flûtes des anciens. Les deux autres espèces de flûtes étoient le chalumeau (σύριγξ), composé de plusieurs tuyaux de grandeurs inégales, et la flûte qui se jouoit de côté (πλαγίαυλος).

10. Il est possible de jouer de la cithare, en la tenant renversée, ce qu'on ne peut faire avec la flûte, mais je ne crois pas que ce passage doive être entendu ainsi. La cithare étoit un instrument à cordes, et quelque imparfaite qu'elle fût, on pouvoit, en la montant plus ou moins, jouer dans différens modes, ou tons; il n'en étoit pas de même de la flûte, et Pausanias (*L.* IX, *C.* 12) nous apprend qu'avant Pronomus, on étoit obligé d'employer trois flûtes différentes, pour jouer dans les trois modes, dorien, phrygien et lydien, et encore maintenant, la même flûte ne peut pas servir à jouer dans tous les tons. Ce Pronomus fut le premier qui arrangea la flûte de manière à ce qu'on pût jouer dans les trois modes sur la même; il est donc probable qu'Apollon changea de ton, en montant différemment sa cithare; ce que Marsyas ne put faire. *Voyez Saumaise sur Solin*, *p.* 84. Cette explication me paroît la seule vraisemblable. Diodore de Sicile dit qu'Apollon se mit à chanter en s'accompagnant avec la cithare, comme Marsyas ne put en faire de même, il perdit la gageure.

11. Il n'est pas inutile d'observer que plusieurs anciens peintres et sculpteurs sentant combien il étoit indécent de laisser le dieu exercer lui-même sa vengeance,

geance, lui avoit fait emprunter le ministère d'un Scythe, espèce d'esclaves qui étoient ordinairement, chez les anciens, chargés des exécutions. C'est ainsi que Philostrate le jeune décrit la chose dans le deuxième de ses tableaux. Hygin (*Fab.* 165) a suivi la même tradition. Quelques auteurs même, tels que Martial (*L.* x, *Ep.* 62), prétendent qu'Apollon se contenta de le faire frapper de verges, mais sa peau qu'on conservoit à Célænes en Phrygie, suivant Hérodote (*L.* VII, *C.* 22) et AElien (*Hist. div.*, *L.* XIII, *C.* 21), étoit une preuve en faveur de l'autre tradition.

12. L'histoire de la naissance d'Orion est racontée plus au long par le schol. d'Homère d'après Euphorion (*Il.*, *L.* XVIII, *v.* 486), Palæphate (*C.* 5), Ovide (*Fastes*, *L.* V, 499) et Hygin (*Fab.* 195, et *Poet. Astron.*, *L.* II, *C.* 34). Jupiter, Neptune et Mercure ayant été bien reçus par Hyriéus, fils de Neptune et d'Halcyone fille d'Atlas, qui demeuroit à Tanagre en Bœotie, voulurent lui donner des preuves de leur satisfaction. Hyriéus leur ayant demandé un fils, ils prirent la peau du bœuf qu'il venoit de leur sacrifier, et s'étant retirés à part, ils firent dedans cette peau, ce que, pour me servir de l'expression d'Ovide, *la pudeur défend de dire*; ils fermèrent la peau, l'enterrèrent, et Orion en sortit au bout de dix mois. On lui donna d'abord le nom d'Ourion. ἀπὸ τοῦ οὐρῆσαι τοὺς θεοὺς ἐν τῇ βύρσῃ καὶ γενέσθαι αὐτόν. (*Etymolog. magn.*, p. 823). Cette mauvaise étymologie a peut-être été le seul fondement de la fable que je viens de rapporter, qui étoit de l'invention des poëtes modernes; car Hésiode, que Phérécydes avoit probablement suivi, le disoit fils

de Neptune et d'Euryale fille de Minos (*Eratosthènes cataster*, 3; *Hygin, poet. astron.*, *L.* II, *C.* 34). On doit d'après cela, comme l'a déjà observé Muncker, dans ses notes sur Hygin, corriger le schol. d'Aratus, v. 324, où il faut lire Εὐρυάλης au lieu de Βρύλλης. Je suis surpris qu'on ait laissé cette faute dans la dernière édition; mais il paroît que l'éditeur s'est fort peu occupé de ce scholiaste et de celui de Germanicus. Il faut également corriger, d'après Eratosthènes, le schol. de Nicandre (*in Theriaca*, *p.* 6), dans lequel le nom de cette fille de Minos est écrit Ὑίλιν.

13. Apollodore est le seul qui nomme la femme d'Orion. On peut voir dans Antoninus Liberalis (*C.* 25) l'histoire de ses deux filles; mais il ne dit point le nom de leur mère.

14. Toute la suite de cette histoire est tirée d'Hésiode, comme on le voit par Eratosthènes et par le schol. d'Aratus. Œnopion étoit fils de Bacchus, suivant Théopompe, cité par Athénée (*L.* I, *p.* 25); sa mère étoit Ariane, suivant le schol. d'Aratus (*p.* 145); il étoit roi de l'île de Chio; cette île étoit alors tellement infestée de serpens, qu'elle en avoit pris le nom d'Ophiuse. Orion, célèbre chasseur, vint de Thèbes, par amitié pour Œnopion, et entreprit de purger cette île de ces reptiles. Tous les auteurs sont d'accord jusqu'ici avec Apollodore, mais il n'en est pas de même à l'égard de ce qui suit. Parthénius dit qu'Orion avoit promis à Œnopion de purger l'île des bêtes féroces qui la ravageoient, à condition qu'il lui donnât en mariage Hæro sa fille, qu'il avoit eue de la nymphe Hélicé. Il tint sa parole; et même dans ses courses, il fit un très-grand

butin, qu'il envoya à Œnopion pour présens de noces. Celui-ci cependant, redoutant un gendre pareil, différoit toujours l'exécution de sa promesse. A la fin Orion s'étant enivré, enfonça les portes de la chambre d'Hæro, et la viola (*Parthenius, narr.* 20). Il paroît qu'Apollodore a eu ce récit en vue, excepté qu'il nomme la fille Mérope, comme le font tous les autres auteurs; car c'est par une faute de copiste, comme je l'ai déjà observé, qu'on lit Μέροπην dans le schol. d'Aratus, *p.* 81. Eratosthènes, Hygin et le schol. d'Aratus qui l'ont copié, ne disent rien de la promesse qu'Œnopion avoit faite, ni de la demande d'Orion.

15–16. Il est aisé de voir que tout ceci a été mutilé par l'abréviateur; car il n'est pas probable qu'Œnopion eût privé de la vue Orion, seulement parce qu'il avoit demandé sa fille en mariage. Ce que j'ai rapporté ci-dessus d'après Parthénius, peut suppléer à ce qui manque au récit d'Apollodore. Ce qui suit n'est pas moins tronqué, et on peut le suppléer ainsi, d'après Eratosthènes: Œnopion, pour se venger de l'insulte faite à sa fille, creva les yeux à Orion; ou, suivant Parthénius, les lui brûla, et le mit hors de son île. Orion, errant, arriva à Lemnos, auprès de Vulcain, qui en ayant pitié, lui donna Cédalion, l'un de ses propres serviteurs, pour lui servir de guide. Orion l'ayant pris sur ses épaules, se fit conduire par lui: étant arrivé à l'endroit où le Soleil se lève, il alla auprès de ce dieu, qui lui rendit la vue. Il retourna alors vers Œnopion dans le dessein de se venger, mais ses sujets le cachèrent sous terre.

17. Il y a dans le texte Ἀλλὰ τῷ μὲν Ποσειδῶνι Ἡφαιστότευκτον ὑπὸ γῆν κατεσκεύασεν οἶκον. *Il éleva à Neptune un temple souterrain, bâti par Vulcain.* Méziriac, cité par Sevin, croit que cela doit se rapporter à Œnopion, qui s'étoit caché sous terre, suivant tous les auteurs que j'ai cités. Sevin, au contraire, pense que c'est d'Orion qu'il s'agit, et il cite à l'appui de son opinion Diodore de Sicile qui dit, d'après Hésiode, *qu'Orion étant en Sicile, y forma, par le moyen d'une jetée, le promontoire Pelore, sur lequel il éleva un temple à Neptune*, et il paroît que c'est ainsi que Gale a entendu ce passage. Mais je ne vois aucun rapport entre ce temple dont parle Diodore, et l'événement dont il s'agit ici. Il y a donc une lacune, ou plutôt, ce qui n'est pas rare dans cet auteur, une interpolation; et je crois avec M. Heyne, qu'il faut retrancher le mot Ποσειδῶνι. Mais je vais plus loin, et je crois aussi devoir retrancher le mot Ἡφαιστότευκτον, qui ne signifie absolument rien (car à quel propos Vulcain auroit-il fabriqué cette maison à Œnopion)? et je lis : Ἀλλὰ τῷ μὲν ὑπὸ γῆν κατεσκεύασαν οἶκον. Ils lui (les habitans de Chio, à OEnopion) fabriquèrent une maison souterraine. Cette correction est fondée sur Eratosthènes, qui dit en parlant d'OEnopion : Ὁ δὲ ὑπὸ τῶν πολιτῶν ὑπὸ γῆν ἐκέκρυπτο, *les habitans (de Chio) le cachèrent sous terre.*

18. Homère (*Odyss., L.* v, 21) parle de l'amour de l'Aurore pour Orion, qui, suivant Eustathe, étoit le plus beau des hommes. Je ne sais d'après qui Apollodore dit qu'elle avoit accordé ses faveurs à Mars; je ne me rappelle pas d'avoir vu cela ailleurs.

19. Il y a plusieurs traditions sur la mort d'Orion. Euphorion, cité par le schol. d'Homère (*Il., L.* XVIII, *v.* 486), Nicandre (*Theriaca, v.* 13) et Aratus (*v.* 635 *et suiv.*) disent qu'il avoit voulu violer Diane, qui chassoit avec lui; la déesse irritée, fit sortir de la terre, à Colonne, dans l'île de Chio, un scorpion qui le piqua, et il en mourut. Aratus invoque même à cet égard le témoignage des anciens poëtes, ce qui prouve que c'étoit une ancienne tradition. Elle a été suivie par le schol. d'Aratus, et par Nigidius Figulus, dans le schol. de Germanicus. Suivant Callimaque, cité par Hygin (*Poet. astron., L.* II, *C.* 34) et suivi par Horace (*L.* III, *ode* II, *v.* 70), ce fut Diane elle-même qui le tua à coups de flèches, pour le punir d'avoir voulu attenter à sa virginité. Eratosthènes (*C.* 32) raconte, probablement d'après Hésiode, qu'Orion désespérant de trouver Œnopion pour se venger, se rendit dans l'île de Crète, où il s'amusoit à chasser avec Diane et avec la Terre. Il osa dire, qu'il pouvoit seul détruire toutes les bêtes qui étoient sur la terre; alors la Terre indignée, fit sortir un scorpion énorme, qui le piqua et le fit périr. Suivant le poëte Hister, cité par Hygin (*Poet. astron., C.* 34), Diane étant devenue amoureuse d'Orion, s'étoit presque déterminée à l'épouser. Apollon en étoit très-fâché, et ne pouvoit cependant parvenir à la détourner de son projet. Un jour qu'Orion étoit dans les flots, et que sa tête ne paroissoit que comme un point noir, à cause de l'éloignement, Apollon parut mèttre en doute l'adresse de sa sœur, à tirer de l'arc, et la défia d'atteindre ce point. Diane ayant tiré, tua Orion; et pour se consoler de sa mort, elle le plaça dans les astres.

20. Opis, Loxo et Hécaergé furent les premières

vierges qui apportèrent à Delphes les offrandes des Hyperboréens (*Callimaque, hymne à Délos*, *v.* 292); Hérodote n'en nomme que deux (*L.* IV, *C.* 35). On peut consulter ces deux auteurs, et les notes de M. Larcher sur le dernier.

21. Pindare dit dans ses Olympiques (*Ode* VII, *v.* 25), que Rhode étoit fille de Neptune et de Vénus,

τὰν ποντίαν
Ὑμνέων παῖδ' Ἀφροδίτας,
Ἀελίοιό τε νύμφαν
Ῥόδον.

« En chantant Rhode habitante de la mer, fille de Vénus » et épouse du Soleil. »

Mais quelques critiques lisoient, suivant le scholiaste, Ἀμφιτρίτης au lieu de Ἀφροδίτας. Il ajoute que suivant Asclépiades, Rhode étoit fille d'Amphitrite et du Soleil, qui obtint les faveurs de cette déesse dans l'île qui prit le nom de Rhodes; mais on ne sait comment concilier cette tradition, avec celle qui fait Rhode épouse du Soleil; c'est pourquoi je crains que le scholiaste ne soit corrompu. Suivant Hérophile, elle étoit fille de Neptune et d'Amphitrite, et suivant Epiménide, elle étoit fille de l'Océan (*Pindari schol., ibid.*). Elle eut du Soleil sept fils, Cercaphus, Actis, Macareus, Ténagès, Triopès, Phaéthon, et Ochimus le plus jeune de tous; ou suivant d'autres, Phaéthon, Actis, Macar, Chrysippe, Candale et Triopès (*Pindari schol., ibid*, *v.* 131). Le scholiaste d'Homère dit, d'après les tragiques, que Rhode étoit fille d'Asope, qu'elle eut du Soleil un fils nommé Phaéthon, et trois filles, Lam-

petie, Æglé et Phaéthuse (*Odyssée*, 17, *v.* 208). Il raconte ensuite la fable de Phaéthon à peu près comme Ovide; mais suivant ce poëte, Phaéthon étoit fils du Soleil et de Clymène, que Nonnus dit fille de l'Océan, et que le schol. d'Homère dit fille de Minyas ou d'Iphis.

CHAPITRE V.

NOTE 1. L'enlèvement de Proserpine est une des fables les plus célèbres de l'antiquité; elle rappeloit aux Grecs l'époque la plus intéressante pour eux, celle où l'introduction de la culture les avoit tirés de la situation précaire où ils étoient, et de la vie sauvage qu'ils avoient menée jusqu'alors. Il n'est donc pas étonnant que leurs poëtes se soient plu à l'embellir. Hérodote dit que *Cérès étoit la même divinité* que l'Isis des Egyptiens, *mais je crois qu'il s'est trompé. Isis étoit en effet* la Lune, comme le prouve Jablonsky (*Panthéon Ægypt.*, *L.* III, *C.* I), et le nom que Cérès porte en grec, Δημήτηρ, *Déméter*, pour Γῆ μήτηρ, *la terre mère*, prouve qu'il n'y avoit aucune ressemblance entre ces deux divinités. Mais lorsque Danaüs vint dans la Grèce, où il apporta une partie des cérémonies égyptiennes, il ne crut ni facile, ni même nécessaire de faire adopter de nouveaux noms; il se contenta d'approprier le mieux qu'il put, le culte qu'on rendoit en Egypte à quelques divinités, à celles qui lui parurent avoir plus d'analogie avec elles par leurs attributs. Cérès étant censée présider à la végétation chez les Grecs, comme Isis chez les Egyptiens, il lui attribua le même culte. Ce culte fut d'abord établi à Argos, par ses filles, suivant Hérodote (*L.* II, *C.* 171), et il passa delà successive-

inent dans les autres villes de la Grèce, qui prétendoient presque toutes avoir été visitées par la déesse, dans le cours des voyages qu'elle fit pour chercher sa fille. On voit en effet dans Pausanias, qu'elle avoit été à Phigale dans l'Attique (*L.* I, *C.* 37), à Argos (*L.* I, *C.* 14) dans le pays de Sicyone (*L.* II, *C.* 2), à Célées dans l'Argolide (*L.* II, *C.* 14), à Phénée dans l'Arcadie (*L.* VIII, *C.* 15), dans le pays de Phigalie (*L.* VIII, *C.* 42), dans le pays des Cabires dans la Bœotie (*L.* IX, *C.* 25), et dans beaucoup d'autres endroits. Mais le plus célèbre par sa présence, étoit Eleusis, ville de l'Attique. Il est probable que c'étoit d'Argos que son culte y avoit été apporté; car Pausanias raconte d'après la tradition des habitans d'Argos, que Trochilus, prêtre de Cérès, ayant eu quelques différends avec Agénor, quitta cette ville, et vint dans l'Attique, où il épousa Eleusine; il en eut deux fils, Eubule et Triptolème. Les guerres occasionnées par les différentes invasions des Héraclides dans le Péloponnèse, et les émigrations qui en furent la suite, firent oublier ce culte presque partout, excepté dans l'Attique, qui jouit toujours de plus de tranquillité que le reste de la Grèce, et dont les habitans ne changèrent pas de pays, comme ceux de presque toutes les autres villes, de manière que l'antiquité non interrompue des mystères de Cérès, fit qu'ils purent se vanter de les avoir reçus de la déesse elle-même.

2. Les anciens ne sont pas d'accord sur le lieu où se fit l'enlèvement de Proserpine; l'opinion la plus ancienne, à ce que dit Cicéron, est que ce fut dans les champs d'Enna en Sicile, île qui, suivant son opinion, étoit entièrement consacrée à Cérès et à sa fille (*In*

Verrem, *Act.* 4ª., *C.* 48). Bacchylide disoit qu'elle avoit été enlevée dans l'île de Crète (*Hesiodi schol. Théog., v.* 913, *p.* 303). Suivant Phanodème, cet enlèvement s'étoit fait dans l'Attique (*ibid.*), et on voyoit même deux endroits, par où l'on disoit que Pluton étoit descendu aux enfers; l'un auprès d'Eleusis, suivant Orphée, ou plutôt Onomacrite (*Hymne* 17, *v.* 15); (c'est probablement celui dont parle Pausanias (*L.* I, *C.* 38) ;) l'autre auprès de Colone; le schol. de Sophocle dit en effet que, suivant quelques auteurs, Pluton étoit descendu aux enfers, dans l'endroit où Œdipe mourut par la suite (*OEdipe à Col., v.* 1590). Les habitans de l'Argolide disoient que cet enlèvement s'étoit fait dans leur pays (*Pausanias, L.* II, *C.* 36), et Apollodore paroît avoir adopté cette tradition, en disant que les Hermionéens donnèrent à Cérès la première nouvelle de l'enlèvement de sa fille. Suivant Conon, elle fut enlevée dans le pays de Phénée, en Arcadie (*Narr.* 15); enfin, l'auteur de l'hymne à Cérès, publié par Ruhnkenius, dit qu'elle fut enlevée dans les environs de Nysa, ce qui doit s'entendre de Nysa ville de Carie, où il y avoit un temple consacré à Pluton et à Proserpine, et dont les médailles représentent souvent cet enlèvement (*Spanheim, sur Callimaque, Hymne à Cérès, v.* 9). Ceux même qui disoient que Proserpine avoit été enlevée dans la Sicile, ne s'accordoient pas sur le lieu : car Cicéron, Arnobe et plusieurs autres, disent que ce fut dans les plaines d'Enna; les autres, comme Aristote (*de Mirab. Auscult., C.* 83) et Hygin (*Fab.* 146), que ce fut sur le sommet de l'Etna. *Voyez* les notes de Muncker et de Van-Staveren sur ce dernier auteur.

3. L'auteur de l'hymne à Cérès (*v.* 55), dit qu'Hécate annonça la première à Cérès l'enlèvement de sa fille, et (*v.* 75) que le Soleil lui apprit qu'elle avoit été enlevée par Pluton. Ovide, dans ses Métamorphoses (*L.* v, *v.* 487 *et suiv.*), dit qu'elle le sut de la nymphe Aréthuse.

4. Apollodore a suivi Nicandre (*Theriaca*, *p.* 35) et Callimaque (*Hymn. in Cerer.*, *v.* 16), qui avoient probablement suivi eux-mêmes des auteurs plus anciens; mais l'auteur de l'hymne à Cérès (*v.* 99) dit que ce fut auprès du puits Parthénius que Cérès s'assit d'abord. Pamphus, poëte Athénien, contemporain de Linus, et l'un des premiers qui aient chanté l'enlèvement de Proserpine, et les voyages de Cérès qui en furent la suite, nomme ce puits *Anthius*, suivant Pausanias (*L.* I, *C.* 39). Ruhnkenius croit qu'il faut y lire *Parthenius*, d'après l'hymne à Cérès, mais il me semble que ce changement n'est pas nécessaire; il peut en effet y avoir eu plusieurs traditions à cet égard. Le puits Callichore étoit, suivant l'auteur de l'hymne à Cérès (*v.* 271), et Pausanias (*L.* I, *C.* 38), celui autour duquel les femmes d'Eleusis avoient célébré le premier chœur de danse et de chant, en l'honneur de Cérès.

5. C'est ainsi que le nomment l'auteur de l'hymne à Cérès (*v.* 97), Pausanias (*L.* I, *C.* 39) et Hygin (*Fab.* 146). Plusieurs autres le nomment Eleusis, et disent que ce fut de lui que le pays prit son nom. Nicandre (*Alexiph.*, *v.* 131) dit que le mari de Méganire étoit Hippothoon; son scholiaste ajoute qu'il étoit fils de Neptune et d'Alopé, fille de Cercyon.

6. Iambé étoit née en Thrace, suivant Nicandre

(*Alexiph.*, *v.* 132), et elle étoit fille d'Echo et de Pan, suivant son scholiaste et celui d'Euripide (*Oreste*, *v.* 763). Ils ajoutent que les vers qu'elle chanta à la déesse en cette occasion, furent l'origine des vers Iambes. Il est aussi question d'elle dans l'hymne d'Homère (*v.* 195). Si l'on en croit Clément d'Alexandrie (*Cohort.*, *p.* 17), Eusèbe (*Præp. ev.*, *L.* II, *C.* 3) et les autres défenseurs du christianisme, qui ont pour la plupart copié Clément, ce fut Baubo, et non Iambé, qui fit rire Cérès; et elle la fit rire par ses gestes. Voici les vers que Clément cite comme étant d'Orphée :

> Ὣς εἰποῦσα, πέπλους ἀνεσύρατο δεῖξέ τε πάντα
> Σώματος οὐδὲ πρέποντα τύπον, παῖς δ' ἦεν Ἴακχος,
> Χεῖρα θ' ἑὴν ῥίπτασκε γελῶν Βαυβοῦς ὑπὸ κόλποις,
> Ἡ δ' ἐπεὶ οὖν εἴδησε θεά, μείδησ' ἐνὶ θυμῷ,
> Δέξατο δ' αἰόλον ἄγγος, ἐν ᾧ κυκεὼν ἐνέκειτο.

« En disant cela, elle leva sa robe, et fit voir les parties » de son corps qu'il convient le moins de montrer; le » jeune Iacchus arrive, et promène en riant sa main » sur ce que Baubo montroit; à cette vue le cœur de la » déesse s'épanouit de joie, et elle reçut le vase où étoit » le Cycéon) ». J'ai traduit ces vers le plus décemment que cela m'a été possible, quoique cela ne fut pas facile. Arnobe (*L.* v, *p.* 174) les a aussi traduits, ou plutôt paraphrasés et commentés d'une manière un peu trop libre pour que je puisse les rendre en français; cependant comme son ouvrage n'est pas commun, je vais en extraire ce qui a rapport à mon sujet.

Igitur Baubo illa, quam incolam diximus Eleusini fuisse pagi, malis multiformibus fatigatam accipit hospitio Cererem, adulatur obsequiis mi-

tibus, reficiendi corporis rogat curam ut habeat, sitienti adoris aggerit potionem cinnum, Cyceonem quam nuncupat Græcia : aversatur, et respuit humanitatis officia mœrens dea, nec eam fortuna perpetitur valetudinis meminisse communis. Rogat illa atque hortatur contra, sicut mos est in hujus modi casibus, ne fastidium suæ humanitatis assumat : obstinatissime durat Ceres, et rigoris indomiti pertinaciam retinet. Quod cum sæpius fieret, neque ullis quiret obsequiis ineluctabile propositum fatigari, vertit Baubo artes, et quam serio non quibat allicere, ludibriorum statuit exhilarare miraculis : partem illam corporis, per quam secus femîneum et subolem prodere, et nomen solet acquirere generi, tum longiore ab incuria liberat : facit sumere habitum puriorem, et in speciem levigari nondum duri atque striculi (l. hystriculi) pusionis : redit ad deam tristem, et inter illa communia, quibus moris est frangere ac temperare mœrores, retegit se ipsam, atque omnia illa pudoris loca revelatis monstrat inguinibus, atque pubi affigit oculos diva, et inauditi specie solaminis pascitur. Tum diffusior facta per risum, aspernatam sumit atque ebibit potionem : et quod diu nequivit verecundia Baubonis exprimere, propudiosi facinoris extorsit obscœnitas. Calumniari nos improbe, si quis forte hominum suspicatur, libros sumat Threicii vatis, quos antiquitatis memoratis esse divinæ, et inveniet nos nihil neque callide fingere, neque quo sint risui deûm quærere atque efficere sanctitates. Ipsos namque in medio ponemus versus, quos Cal-

liopes filius ore edidit Græco, et cantando (il faut lire *cantandos*) *per secula generi publicavit humano.*

Sic effata, sinu vestem contraxit ab imo,
Objecitque oculis formatas inguinibus res:
Quas cava succutiens Baubo (*l. Bacchi*)
manu, (*nam puerilis*
Ollis vultus erat,) *plaudit, contrectat amice,*
Tum dea defigens augusti luminis orbes,
Tristitias animi paulum mollita reponit:
Inde manu poclum sumit, risuque sequenti
Perducit totam cyceonis læta liquorem.

Il y a quelque différence entre cette traduction et les vers que Clément nous a conservés, et il paroit qu'Arnobe a ajouté de son chef les mots, *Nam puerilis ollis vultus erat*, que j'ai mis entre deux parenthèses, et qui sont suffisamment expliqués par ce qu'il a dit plus haut. On n'en trouve pas la moindre trace dans les vers grecs, ce qui a fait supposer à Saumaise (*Exercit. Plin.*, *p.* 527), qu'Arnobe ne les avoit pas entendus. Mais il paroît que les premiers défenseurs du christianisme se croyoient ces fraudes pieuses permises, et Saint Grégoire de Nazianze, en citant le premier vers, dans sa première invective contre Julien (*p.* 141), ne s'est pas fait scrupule de le défigurer, pour attribuer à la déesse ce que le poëte attribue à Baubo :

Ὣς εἰποῦσα θεὰ δοιοὺς ἀνεσύρατο μηρούς.

En disant cela, la déesse découvrit ses deux cuisses, et il ajoute par forme de réflexion : Ἵνα τελέσῃ τοὺς ἐραστὰς, *pour initier ses amants.* Leur peu de bonne foi lorsqu'ils cherchoient des armes pour combattre les païens,

me feroit presque croire que ce passage d'Orphée est forgé. Il est question de Baubo dans d'autres passages, et l'on n'y trouve rien qui ait rapport à ce qu'en dit Clément. Harpocration (*v.* Δυσαύλης) cite deux auteurs, dont l'un, qui étoit Asclépiades, disoit dans le quatrième livre des fables tirées des tragiques, que Baubo étoit la femme de Dysaulès, dont elle avoit eu deux filles, Protonoé et Nisa. Palæphate qui est l'autre, disoit dans le Ier. livre des Troïques, que Dysaulès et elle avoient donné l'hospitalité à Cérès. Enfin, Hésychius (*v.* Βαυβώ) dit qu'elle avoit été la nourrice de Cérès.

7. Cet enfant se nommoit Démophoon, suivant l'hymne à Cérès (*v.* 234); Ovide, dans ses Fastes (*L.* IV, *v.* 550), et Hygin (*Fab.* 147) le nomment Triptolème, et prétendent que c'est celui à qui Cérès enseigna par la suite l'agriculture. Le scholiaste de Nicandre (*Thériaca, p.* 24) lui donne le nom de Céléus. Cérès le nourrissoit en le frottant d'ambroisie, et le mettoit dans le feu pour le rendre immortel, en consommant en lui les parties mortelles, suivant l'auteur de l'hymne à Cérès (*v.* 237 *et suiv*). Apollonius paroît avoir eu ce passage en vue dans l'endroit où il parle de la manière dont Thétis élevoit Achilles.

8. On lit dans toutes les éditions Τίπράξει θεά, ce qui est une faute évidente. J'ai corrigé d'après l'avis de M. Coray, τὶ πράσσει ἡ θεά. Il faut en effet un présent, et l'article est absolument nécessaire.

9. On voit par Pausanias (*L.* I, *C.* 14) que suivant l'opinion reçue chez les Athéniens, Triptolème étoit

fils de Céléus. C'est probablement par inadvertance que M. Heyne dit, dans ses notes sur ce passage, que l'auteur de l'hymne à Cérès le fait aussi fils de Céléus et de Métanire, car dans les trois endroits où il en parle (*v.* 153, 479 et 482), il le met avec Céléus au nombre des principaux habitans d'Eleusis. La chronique de Paros (*Ep.* 12) lui donne aussi Céléus pour père, mais sa mère y est nommée Néæra. Il faut probablement rétablir ce nom ainsi, dans le scholiaste d'Héphæstion (*de Metris, p.* 81), qui la nomme Νῆρι, *Neri*. Outre les opinions que rapporte Apollodore, sur les parens de Triptolème, il y en avoit encore d'autres. Suivant Orphée, cité par Pausanias (*L.* 1, *C.* 24), Eubulus et lui étoient fils de Dysaulès, qui, suivant les Phliasiens, étoit frère de Céléus (*idem, L.* II, *C.* 14). Chœrilus, poëte tragique Athénien, disoit que Triptolème et Cercyon étoient fils d'une fille d'Amphictyon, mais qu'ils n'avoient pas le même père; que Rharus étoit celui de Triptolème, et Neptune celui de Cercyon (*id., L.* 1, *C.* 14). Aristote (*de Mirab. auscult., C.* 143) dit que, suivant quelques auteurs, sa mère se nommoit Déiopé; le scholiaste de Sophocles, dit que cette Déiopé étoit fille de Triptolème et mère d'Eumolpe (*Œdip. Col., v.* 1108). Pausanias en parle aussi, comme ayant quelque rapport avec Triptolème, mais il ne dit point en quoi (*L.* 1, *C.* 13). Il n'est pas question dans l'hymne à Cérès des voyages de Triptolème pour répandre la culture du blé; la tradition en étoit cependant restée chez quelques peuples de la Grèce. C'étoit lui, suivant les habitans de l'Achaïe, qui avoit appris à Eumélus, leur fondateur, à bâtir des villes, et à cultiver

la terre ; ils ajoutoient, qu'Anthius fils d'Eumélus, ayant voulu, tandis que Triptolème dormoit, monter sur son char, et semer comme lui, se laissa tomber et se tua (*Pausanias, L.* VII, *C.* 18). C'étoit aussi lui qui avoit enseigné à Arcas l'art de faire croître le blé (*idem, L.* VIII, *C.* 4). Ses voyages ne se bornèrent pas à la Grèce, suivant les mythologues ; Ovide dit qu'il alla jusque dans la Scythie, où le roi Lyncus voulut le tuer pour s'attribuer l'honneur de la découverte du blé ; mais Cérès le changea en lynx (*Métam., L.* V, *v.* 649). Cette fable est aussi rapportée par Servius (*sur l'Æneide, L.* I, *v.* 323), et sous un nom différent par Hygin (*Poet. astron., L.* II, *C.* 14), qui dit que ce roi étoit Cornabus, roi des Gètes. Diodore de Sicile dit que Triptolème étoit l'un des compagnons d'Osiris, qui l'envoya faire connoître l'agriculture dans l'Attique (*L.* I, *C.* 18 et 21). Je ne crois pas qu'il faille confondre ce Triptolème, avec Triptolème d'Argos dont parle Strabon (*L.* XVI, *p.* 1089), qui fut envoyé par les Argiens à la recherche d'Io, et dont le fils Gordys s'établit dans le pays qui prit de lui le nom de Gordyène. La chronique de Paros (*Ep.* 13) met les aventures de Triptolème sous le règne du premier Erecthée.

10. L'histoire d'Ascalaphe est racontée bien différemment par Antoninus Liberalis, d'après Nicandre ; il prétend que Cérès le changea en chat-huant, parce qu'il s'étoit moqué de l'avidité avec laquelle elle avaloit la boisson que lui avoit offerte Mismé sa mère (*Narr.* 24). Mais il est probable que ce compilateur a confondu deux fables que Nicandre avoit traitées séparément, et qu'Ovide nous a conservées ; l'une d'un enfant

enfant qui se moqua de Cérès, et qu'elle changea en lezard, en lui jetant de la bouillie au visage (*Met.*, *L.* v, *v.* 452); et l'autre d'Ascalaphe, qu'elle changea en hibou (*ibid.*, *v.* 345), comme le raconte Apollodore. Il étoit fils d'Orphné, suivant Ovide, ou de Styx, suivant Servius (*in Georg.*, I, 39).

11. Pluton avant d'enlever Proserpine, avoit pour concubine Minthé, nymphe du Cocyte. Irritée de la préférence que Pluton donnoit à la fille de Cérès, elle osa l'injurier, et se mettre au-dessus d'elle, tant pour la naissance que pour la beauté. Cérès la foula aux pieds et la changea en une plante nommée *menthe*, suivant Oppien (*de piscat.*, *L.* III, *v.* 484 *et suiv.*). Ovide dans ses Métamorphoses (*L.* x, *v.* 728), et Strabon (*L.* VIII, *p.* 529), disent que ce fut Proserpine qui la transforma ainsi. Sevin propose même sur le texte de ce dernier une correction très-vraisemblable. Voici le passage : πρὸς ἕω δ' ἐστὶν ὄρος τοῦ Πύλου πλησίον ἐπώνυμον Μίνθης, ἣν μυθεύουσι παλλακὴν τοῦ Ἅδου γενομένην, ἀπατηθεῖσαν ὑπὸ τῆς κόρης, εἰς τὴν κηπαίαν μίνθην μεταβαλεῖν. Il croit qu'il faut lire πατηθεῖσαν, *foulée aux pieds*, au lieu de ἀπατηθεῖσαν, trompée.

CHAPITRE VI.

NOTE I. La Terre ayant, suivant Hésiode, reçu les gouttes de sang qui découlèrent de la blessure d'Uranus, lorsqu'il fut mutilé par son fils, produisit les Géans. Il ne dit rien de leur combat avec les Dieux; on n'en trouve même aucune trace dans Homère. Ce dernier parle à la vérité dans l'Odyssée

d'un peuple de Géans, qui avoit pour roi Eurymédon, père de Péribée, mère d'Areté femme d'Alcinoüs, roi des Phæaques, et il ajoute qu'il périt avec son peuple impie (*Odyss.*, *L.* VII, *v.* 59); mais ils n'avoient rien de commun avec ceux dont il s'agit ici. Cette guerre avoit été le sujet d'un grand nombre de poëmes, dont il ne nous reste que le commencement d'un poëme latin de Claudien, et quelques vers de son poëme grec. On n'est d'accord, ni sur la situation de Phlégres, ni sur celle de Pallène. Les champs Phlégréens étoient, suivant Strabon (*L.* V, *p.* 373), dans la Campanie; d'autres les plaçoient dans les environs de Pallène en Thrace (*Strabon. Epitom.*, *L.* VII, *p.* 510; *Etienne de Byzance*, *v.* Παλλήνη). Le scholiaste d'Homère place le champ de bataille, à Tartesse en Espagne (*Il.*, *L.* VIII, *v.* 479).

2. Duris de Samos, cité par le schol. d'Apollonius de Rhodes (*L.* I, *v.* 501), dit, que des pierres que les Géans lancèrent contre les Dieux, celles qui retombèrent sur la terre, formèrent les montagnes, et celles qui tombèrent dans la mer, devinrent des îles. Mais suivant Valérius Flaccus (*L.* II, *v.* 18), les Géans furent eux-mêmes changés en montagnes par la Terre.

3. La Terre avoit prédit, suivant le scholiaste de Pindare (*Nem. Ode* I, *v.* 100), qu'on ne vaincroit jamais les Géans sans le secours de deux demi-dieux. En conséquence les Dieux appelèrent Hercules et Bacchus: et les troupes de ce dernier contribuèrent beaucoup à la victoire, suivant une fable rapportée par Eratosthènes (*Catastérismes*, *C.* XI; *Hygin*, *poet. astron.*, *L.* II, *C.* 23): les Satyres et les

Silènes étoient montés sur des ânes; ces animaux à l'approche des Géans se mirent à braire d'une manière si épouvantable, que les Géans effrayés crurent que c'étoit quelque monstre inconnu que les dieux amenoient contre eux, et ils prirent la fuite sur-le-champ.

4. Pindare parle en plusieurs endroits (*Nem.* IV, 43; *Isthm.* VII, 47) du combat d'Hercules contre Alcyonée; et il semble par ce qu'il dit, que ce combat n'avoit rien de commun avec la guerre des dieux et des Géans. Hercules étoit à la tête d'une armée, et il avoit Télamon avec lui; Alcyonée lui lança un rocher qui écrasa douze chars et vingt-quatre des héros qui le suivoient (*Nem.* IV, 43). On voyoit encore, à ce que dit le scholiaste, ce rocher vers l'isthme de Pallène, *à l'endroit où se livra le combat.* Hercules le tua *ensuite. On voit par là que* Pindare parle d'une guerre particulière; cependant il dit ailleurs (*Nem.* I, *v.* 100), qu'Hercules assista les dieux dans la bataille qu'ils livrèrent aux Géans dans les champs de Phlégres.

5. Porphyrion fut tué par Apollon, suivant Pindare (*Pyth.* IV, 15 *et suiv.*)

6. Bentley, dans ses notes sur Horace (*L.* IV, *Ode* XIX, *v.* 23), croit qu'il faut lire ici Ῥοῖτον au lieu de Εὔρυτον. Cependant Rhætus, dont parle Horace, fut bien tué par Bacchus, mais ce dieu avoit pris la forme d'un lion, et nous voyons ici qu'il avoit tué Eurytus d'un coup de thyrse. Les auteurs sont si peu d'accord sur les noms des Géans, qu'il est très-difficile de les corriger les uns par les autres.

7. Le combat de Minerve contre Encelade et les autres Géans, étoit ordinairement représenté sur le voile que les Athéniens offroient à cette déesse à la fête des Panathénées (*Meursius, Panathen.*, *C.* 18). Et même Aristide, dans son discours sur Jupiter, lui attribue la plus grande part dans la victoire que remportèrent les Dieux (*tom.* 1, *p.* 11). Cependant Silène dans le Cyclope d'Euripide (*v.* 5), se vante d'avoir tué Encelade d'un coup de lance.

8. Etienne de Byzance (*v.* Νίσυρος) dit que Polybotes ayant été frappé par Jupiter, se jeta à la nage dans la mer; alors Neptune lui lança son trident, mais il le manqua, et frappa l'île de Cos, dont il sépara une partie, qui forma celle de Nisyre. Ce que Strabon dit de cet événement, s'accorde avec le récit d'Apollodore; et il paroît que c'étoit la tradition la plus suivie: car suivant Pausanias (*L.* 1, *C.* 2), on avoit représenté à Athènes, Neptune frappant Polybotes de son trident.

9. Vénus contribua aussi à la défaite des Géans; et le scholiaste d'Aristophanes (*Oiseaux, v.* 554) dit qu'elle en tua un nommé Cébriones. Il y avoit à Phanagorie, suivant Strabon (*L.* x, *p.* 757), un temple de Vénus Apaturie ou *trompeuse*. On avoit donné ce nom à la déesse, parce que lors de la guerre contre les Géans, elle fit cacher Hercules dans une caverne; elle y attiroit les Géans les uns après les autres, on devine aisément par quel moyen, et Hercules les tuoit. Arsénius nous a conservé dans son recueil d'Apophthègmes quelques vers grecs de la Gigantomachie de Claudien, qu'on a mis dans toutes les éditions de ce poëte. Ils ont rapport à cette aventure de Vénus; et

Claudien y fait la description de la toilette qu'elle fit pour séduire les Géans ; ce qui n'a été remarqué par aucun des commentateurs de ce poëte.

10. Homère, dans son hymne à Apollon (*v.* 305 *et suiv.*), fait une histoire bien différente de l'origine de Typhon. Junon irritée contre Jupiter de ce qu'il avoit produit Minerve de sa tête, pria la Terre, le Ciel et les Titans de lui faire concevoir un enfant sans son mari, et cependant sans manquer à la foi conjugale. La Terre exauça ses vœux, et elle mit au monde Typhon qu'elle donna à élever au serpent qui gardoit Delphes. Stésichore, cité par le grand Étymologiste (*v.* Τυφωεὺς), s'accorde avec Homère. Mais cette histoire est racontée un peu différemment dans les scholies publiées par M. de Villoison (*Bœotie, v.* 290), qui ont été copiées littéralement par Eudoxie (*Violarium, p.* 406), et par Eustathe (*t.* 1, *p.* 345). La Terre irritée de la défaite des Titans parvint à brouiller Junon avec Jupiter. Junon ayant été raconter à Saturne les sujets de plainte qu'elle croyoit avoir contre Jupiter, ce dieu lui donna deux œufs enduits de sa propre semence, lui dit de les enterrer, et qu'ils produiroient un Génie assez puissant pour détrôner Jupiter. Junon persistant dans sa colère, les enterra à Arimes en Cilicie ; mais lorsque Typhon fut venu au monde, elle se réconcilia avec Jupiter et lui conta ce qui s'étoit passé ; ce dieu foudroya sur-le-champ Typhon, et l'ensevelit sous la Sicile. Le récit d'Apollodore est tiré de la Théogonie d'Hésiode (*v.* 820).

11. M. Visconti soupçonne dans ce passage une

transposition, qui n'a point été aperçue par M. Heyne, et il croit qu'il faut lire ainsi : Τὰ μὲν ἀπὸ μηρῶν, σπείρας εἶχεν ὑπερμεγέθεις ἐχιδνῶν, ὧν ὁλκοὶ πρὸς αὐτὴν ἐκτεινόμενοι κορυφὴν συριγμὸν πολὺν ἐξίεσαν, ἐκ τούτων δὲ ἐξεῖχον ἑκατὸν κεφαλαὶ δρακόντων. Il reste encore cependant une difficulté ; συριγμὸν πολὺν ἐξίεσαν devroit se rapporter à κεφαλαὶ et non à ὁλκοί. Tout cela aura été brouillé par l'abréviateur.

Antoninus Liberalis (*C.* 28), d'aprés Nicandre, dans le quatrième livre des Métamorphoses; Nigidius Figulus, cité par le schol. de Germanicus (*p.* 120); Ovide (*Métamorph.*, *L.* v, *v.* 327), et beaucoup d'autres auteurs parlent de cette fuite des dieux en Egypte, et de leur changement en divers animaux. Suivant Antoninus Liberalis, Apollon se changea en épervier, Mercure en ibis, Mars en un poisson nommé lépidotus, Diane en chat, Bacchus en bouc, Hercules en faon de biche, Vulcain en bœuf, et Latone en musaraigne.

12. J'ai traduit ἐφημέρων καρπῶν, par *fruits éphémères ;* il est difficile de savoir ce que notre auteur a entendu par là. Peut-être a-t-il voulu dire *des fruits à l'usage des mortels.* En effet, ceux dont les dieux faisoient usage, devoient être comme eux, non sujets à la corruption ; et en faisant manger à Typhon des fruits mortels, les Parques durent le rendre sujet à la mort.

13. On peut voir la description du combat entre Jupiter et Typhon, dans la Théogonie d'Hésiode (*v.* 837 *et suiv.*), et dans les deux premiers livres des Dio-

nysiaques de Nonnus, qui a presque tout puisé dans son imagination. Le récit d'Homère est le plus simple de tous ; il n'y est question d'aucun combat. Hésiode raconte celui de Jupiter et de Typhon, mais il n'y fait point intervenir les autres dieux, et ne parle point de la fuite de Jupiter. Æschyle, dans son Prométhée, semble donner à entendre qu'il fit la guerre à tous les Dieux.

Τυφῶνα θοῦρον, πᾶσιν ὃς ἀντέστη θεοῖς
Σμερδναῖσι γαμφηλῇσι συρίζων φόνον.

« Le vaillant Typhon qui résista à tous les Dieux,
» soufflant la mort de ses horribles mâchoires. »

Apollodore a beaucoup ajouté au récit d'Hésiode, et probablement d'après des poëtes plus modernes; je crois même pouvoir supposer que c'est d'après des poëtes du siècle des Ptolémées, qui voulant concilier les fables Égyptiennes avec les fables Grecques, confondirent deux personnages très-différens, car le Typhon des Grecs n'étoit pas le même que le Typhon des Egyptiens, comme le prouve très-bien Jablonsky (*Panthéon Ægypt.*, *L.* v, *C.* 2, § 2). Ce furent probablement ces poëtes qui imaginèrent la fuite des Dieux en Egypte, leur métamorphose en divers animaux adorés dans le pays, la victoire de Typhon sur Jupiter, et la manière dont il lui coupa les nerfs, ce qui ressemble beaucoup à ce que Typhon fit à Osiris.

On plaçoit la sépulture de Typhon en beaucoup d'endroits; Homère ne parle que de celui où il avoit pris naissance, et non de celui où il avoit été enterré. Hésiode dit que Jupiter le précipita dans le Tartare

(*Théog.*, *v.* 867). Pindare (*Pyth.* I, *v.* 29 *et suiv.*), et Æschyle (*Prométh.*, 355 *et suiv.*), sont à ma connoissance les deux premiers qui aient dit qu'il étoit enseveli sous la Sicile. Suivant Phérécydes, cité par le schol. d'Apollonius (*L.* II, 1214), il s'enfuit d'abord vers le Caucase : mais Jupiter ayant enflammé cette montagne, il se réfugia dans l'Italie ; et Jupiter lui jeta l'île Pithécuse sur le corps. Apollonius de Rhodes (*L.* II, *v.* 1219) dit qu'il est enseveli dans le lac Serbonite, près de l'Egypte, ce qui semble tenir à quelque tradition Egyptienne.

CHAPITRE VII.

NOTE 1. Nous avons déjà vu (*C.* II, *note* 6) la généalogie de Prométhée ; elle ne nous apprend point si c'étoit un personnage historique. Hérodore, cité par le schol. d'Apollonius de Rhodes (*L.* II, *v.* 1253), dit que ses Etats étoient dans la Scythie, ce qui me paroît peu vraisemblable. Les premiers pays où Deucalion son fils s'établit furent, suivant Denys d'Halicarnasse (*A. R. L.* 1, *C.* 17), l'Ætolie et la Locride ; et d'après cela, je crois qu'il étoit venu du Péloponnèse. Nous verrons effectivement par la suite qu'Atlas, frère de Prométhée, habitoit l'Arcadie. Le mot Προμηθεὺς, qui signifie *prévoyant*, me paroît un nom allégorique plutôt qu'un nom propre. Il n'est point question de lui dans Homère. Hésiode, qui est le premier qui en parle, ne lui attribue point la création de l'homme ; il semble seulement supposer que la première femme fut formée de son temps, ou

plutôt, qu'une nouvelle race de femmes fut créée à cette époque ; car il dit très-positivement que le genre humain existoit déjà, puisque Prométhée vola le feu pour le lui communiquer, et que ce fut pour l'en punir que Jupiter forma cette femme. Æschyle ne lui attribue pas non plus la création des hommes, mais Prométhée se glorifie, dans la tragédie qui porte son nom, de s'être opposé à ce que Jupiter détruisit le genre humain (*v.* 244 *et suiv.*); ce qui suppose qu'il étoit créé depuis long-temps. Ce n'est donc que postérieurement à Æschyle qu'on a imaginé cette création. Quoi qu'il en soit, il en est déjà question dans Platon, et l'on ne sera pas fâché de voir ici comment Protagoras la raconte dans le dialogue qui porte son nom. (*T.* 3, *p.* 107, *ed. Bip.*)

« Il fut un temps où les Dieux existoient, mais où » l'espèce humaine étoit dans le néant; l'époque fixée » par les destins pour sa création étant arrivée, les » Dieux formèrent les animaux dans l'intérieur de la » terre, d'un mélange de terre, de feu, et de tout ce » qui peut s'allier avec ces deux élémens. Le moment » de les produire à la lumière étant venu, les dieux » chargèrent Prométhée et Epiméthée de les orner et » de les douer des qualités qui convenoient à chacun. » Epiméthée pria son frère de lui laisser ce soin : » vous examinerez, lui dit-il, mon opération lors- » qu'elle sera terminée. Prométhée ayant consenti à » cela.... Epiméthée, qui n'étoit pas fort habile, épui- » sa en faveur des brutes toutes les qualités qu'il avoit » à distribuer, de façon qu'il se trouva très-embar- » rassé lorsqu'il en fut à l'espèce humaine. Prométhée » étant arrivé sur ces entrefaites, examina la distribu-

» tion ; il vit que les animaux étoient bien pourvus de
» tout ce qui pouvoit servir à leurs besoins, que
» l'homme seul étoit nu, sans défense et sans armes :
» cependant le jour fatal où il falloit que l'homme
» aussi sortît de la terre, approchoit ; ne sachant com-
» ment faire pour le mettre en état de se défendre, il
» déroba à Minerve et à Vulcain la science des arts
» avec le feu, sans lequel cette science auroit été inu-
» tile, et les donna aux hommes, qui se trouvèrent
» ainsi pourvus des sciences et des arts si nécessaires
» à la vie ; mais ils n'eurent point la science politique.
» Jupiter qui en étoit en possession, la tenoit enfer-
» mée dans sa citadelle, où il n'étoit plus permis à
» Prométhée d'entrer, et qui d'ailleurs étoit gardée
» avec la plus rigoureuse exactitude ; mais comme Mi-
» nerve et Vulcain avoient un atelier commun, il y
» pénétra sans beaucoup de peine, et ce fut pour ce
» larcin qu'il fut puni. »

Il paroît que cette fable est de l'invention de Platon. Æschyle dit aussi que ce fut pour le vol du feu que Prométhée fut puni, et ce dieu se glorifie dans la tragédie de ce poëte, de s'être opposé à ce que Jupiter détruisit les hommes ; de leur avoir fait présent du feu ; de leur avoir fait connoître l'usage des métaux ; de leur avoir appris à connoître l'avenir par l'inspection des entrailles des victimes ; enfin, de leur avoir donné les arts et d'avoir introduit la civilisation qui en est la suite (*Prométhée*, 442 *et suiv.*). Ælien, dans son histoire des animaux (*L.* VI, *C.* 51), raconte d'après Sophocle, Ibycus et plusieurs autres poëtes, que Jupiter, pour récompenser les hommes qui lui avoient découvert le vol du feu fait à Vulcain, leur fit don d'un remède

qui préservoit de la vieillesse. Ils mirent ce remède sur un âne : c'étoit dans l'été ; cet âne arriva mourant de soif auprès d'une fontaine; mais cette fontaine étoit gardée par un serpent qui ne vouloit pas le laisser boire. L'âne pressé par le besoin, lui offrit le remède qu'il portoit, s'il vouloit le laisser appaiser sa soif. Le serpent y consentit, et c'est depuis ce temps qu'il a acquis la faculté de se rajeunir.

On montroit à Panopée, dans la Phocide, des pierres qui avoient une odeur pareille à celle de la peau humaine; elles étoient, à ce que l'on prétendoit, le reste du limon avec lequel Prométhée avoit pétri les hommes (*Pausanias*, *L.* x, *C.* 4) ; Ésope disoit que Prométhée avoit employé des larmes pour humecter ce limon (*Thémistius dans Stobée*, *p.* 21).

2. Sa punition, quoique motivée sur le vol du feu, avoit, suivant Hésiode, une autre cause, qui ne faisoit pas beaucoup d'honneur à Jupiter. Les dieux étant assemblés à Mécone, qu'on croit l'ancienne Sicyone, Prométhée tua un bœuf, et ayant mis d'un côté dans la peau la chair et les intestins, et de l'autre les os qu'il avoit recouverts de graisse, il donna le choix à Jupiter qui se laissa tromper, et prit les os. C'est depuis cette époque que les hommes, lorsqu'ils offroient des sacrifices, ne faisoient plus brûler que les os qu'ils recouvroient de graisse, et qu'ils parsemoient de quelques morceaux de chair détachés de toutes les parties de la victime, usage dont il est à chaque instant question dans Homère, tandis qu'auparavant ils faisoient brûler les victimes en entier (*Hésiode Théog.*, *v.* 535

et suiv.; *Lucien dans son Prométhée*, *et Hygin*, *poet. astron.*, *L.* II, *C.* 15).

On a vu ci-dessus (*C.* II, *note* 6) une autre raison de la haine de Jupiter contre Prométhée. Duris de Samos disoit qu'il l'avoit attaché sur le Caucase, pour le punir de ce qu'il avoit osé devenir amoureux de Minerve, et c'étoit pour cela que les habitans du Caucase et des environs ne sacrifioient jamais à Jupiter ni à Minerve, mais bien à Hercules qui avoit tué l'aigle qui dévoroit le foie de Prométhée. On peut voir une autre tradition à cet égard dans le Traité des Fleuves attribué à Plutarque.

3. Deucalion étoit, suivant le catalogue des femmes célèbres, poëme attribué à Hésiode, fils de Prométhée et de Pandore. Strabon dit même qu'il donna à la portion de la Thessalie sur laquelle il régnoit, le nom de Pandore sa mère (*L.* IX, *p.* 677). Cependant Hésiode, dans son poëme des Travaux et des Jours, dit que ce fut Epiméthée qui épousa Pandore, malgré les avis de Prométhée. Deucalion étoit, suivant Denys d'Halicarnasse, fils de Prométhée et de Clymène, fille de l'Océan (*Ant. Rom.*, *L.* I, *C.* 17, *t.* 1, *p.* 47). C'est aussi ce que dit le scholiaste de Pindare (*Olymp.* IX, *v.* 68), où il faut lire, d'après la correction de Sevin : ἐκ μὲν Προμηθέως καὶ Κλυμένης Δευκαλίων ἀφ' οὗ Ἕλλην καὶ Ἕλληνες. J'ai déjà dit que Deucalion étoit probablement venu du Péloponnèse. Différentes circonstances me paroissent appuyer cette conjecture. Prométhée étoit, comme on le sait, frère d'Atlas (il y a effectivement neuf générations d'Atlas à Ænée et à Hector, qui descendoient de lui, de même que de

Prométhée à Idoménée, Glaucus et plusieurs autres chefs des Grecs au siége de Troyes). On verra dans ma note 2, *C.* 12, *L.* III, qu'Atlas étoit, suivant Arctinus de Milet, l'un des souverains de l'Arcadie. Prométhée étoit donc du même pays. Hésiode dit que ce fut à Mécone qu'il fit ce partage qui le brouilla avec Jupiter : or, Mécone étoit, suivant le scholiaste d'Hésiode, la même ville que Sicyone, qui étoit précisément vis-à-vis Delphes, dont les environs furent le premier pays où Deucalion s'établit. Les liaisons qui subsistèrent presque toujours entre les descendans de Deucalion et les habitans de l'Elide ; les égards que les Doriens eurent pour eux, lorsqu'ils s'emparèrent du Péloponnèse ; la vénération qu'ils témoignèrent pour le temple de Jupiter Olympien : tout me paroît venir à l'appui de cette conjecture, qui est encore confirmée par les expressions de Pausanias, qui parle en plusieurs endroits (*L.* III, *C.* I, *L.* V, *C.* 3, et *L.* VIII, *C.* 5) du retour des Doriens dans le Péloponnèse. Il les en supposoit donc originaires. Nous avons si peu de monumens, que je n'ose pas pousser mes conjectures plus loin ; mais ce que je viens de dire suffit pour donner quelque probabilité à l'opinion que j'avance.

4. Homère et Hésiode ne disent rien du déluge ; le dernier en avoit cependant une belle occasion, à l'endroit où il parle des âges qui avoient précédé le sien. Le premier auteur qui en parle, est Pindare dans sa neuvième Olympique; il paroît, d'après son récit, que Deucalion et Pyrrha se retirèrent pendant l'inondation sur le Parnasse, et que lorsque les eaux

se furent écoulées, ils descendirent à Opunte, qui fut leur première demeure. Apollodore, cité par le scholiaste de Pindare (*v.* 64), dit que ce fut à Cynos, ce qui est la même chose; car Cynos étoit le port d'Opunte. Au reste, Pindare ne dit rien qui puisse nous donner une idée de l'étendue de pays qui fut inondée. Platon parle aussi du déluge dans son Critias (*t.* x, *p.* 45), mais il n'entre dans aucun détail. Il en est enfin question dans un passage des Météorologiques d'Aristote, qui a souvent été cité, mais qui, à ce que je crois, a été mal entendu; c'est pourquoi je me vois forcé de m'écarter un peu de mon sujet pour l'expliquer. Aristote, en parlant des déluges qui reviennent à certaines époques, dit qu'ils n'arrivent pas toujours dans les mêmes endroits : ἀλλ' ὥσπερ ὁ καλούμενος ἐπὶ Δευκαλίωνος κατακλυσμός· καὶ γὰρ οὗτος περὶ τὸν Ἑλληνικὸν ἐγένετο μάλιςα τόπον· καὶ τούτου περὶ τὴν Ἑλλάδα τὴν ἀρχαίαν. Αὕτη δ' ἐςὶν ἡ περὶ τὴν Δωδώνην καὶ τὸν Ἀχελῷον. Οὗτος γὰρ πολλαχοῦ τὸ ῥεῦμα μεταβέβληκεν. ᾤκουν γὰρ οἱ Σελλοὶ ἐνταῦθα, καὶ οἱ καλούμενοι τότε μὲν Γραικοὶ, νῦν δὲ Ἕλληνες : « Comme le déluge qui arriva sous Deucalion; car ce déluge se fit sentir principalement » dans le pays des Hellènes, et surtout dans l'ancienne » Hellade, c'est-à-dire, le pays qui étoit aux environs » de Dodone et de l'Achéloüs (car ce fleuve a changé » plusieurs fois de cours). Ce pays étoit habité par » les Selles, et par ceux qu'on appeloit alors *les Grecs*, » et qu'on nomme maintenant *les Hellènes*. » En expliquant ce passage comme on l'a fait jusqu'à présent, il en résulteroit qu'Aristote auroit placé l'ancienne Hellade le long de la mer Ionique, depuis l'Epire jusqu'au golfe de Corinthe, à l'entrée duquel l'Achéloüs

se jette dans la mer, et qu'il lui auroit donné une situation absolument opposée à celle que lui donnent Homère et tous les anciens géographes. Aristote dit à la vérité que l'Achéloüs a changé plusieurs fois de cours, mais il ne peut pas en avoir changé au point de se jeter dans une mer opposée à celle où il se jetoit. On ne peut donc supposer qu'Aristote ait fait une faute aussi grossière ; pour le concilier avec les autres auteurs, il faut chercher dans la Thessalie une ville du nom de Dodone, et un fleuve qui porte celui d'Achéloüs, et nous trouvons justement l'un et l'autre dans le voisinage de l'ancienne Hellade. Strabon (*L.* IX, *p.* 663) place auprès de Lamia, ville de la Thessalie, un fleuve Achéloüs, sur les bords duquel habitoient les Paracheloïtes, qui portoient, comme il le remarque, le même nom que les Paracheloïtes de l'Ætolie, ce qui prouve qu'il entendoit parler de deux fleuves différens. Quant à Dodone, on ne peut placer ailleurs que dans la Thessalie celle dont Homère parle dans les vers suivans. (*Il.*, *L.* II, *v.* 748).

Γουνεὺς δ' ἐκ Κύφου ἦγε δύω καὶ εἴκοσι νῆας·
Τῷ δ' Ἐνιῆνες ἕποντο, μενεπτόλεμοί τε Περαιβοί,
Οἳ περὶ Δωδώνην δυσχείμερον οἰκί' ἔθεντο,
Οἵ τ' ἀμφ' ἱμερτὸν Τιταρήσιον ἔργ' ἐνέμοντο.
Ὅς ῥ' ἐς Πηνειὸν προΐει καλλίρροον ὕδωρ.

« Gounéus amena de Cyphos vingt-deux vaisseaux ; » il avoit sous ses ordres les Enianes et les cou- » rageux Perrhæbes ; ceux qui habitent la froide

» Dodone, et ceux qui cultivent les bords de l'ai- » mable Titaresius, qui verse dans le Pénée ses belles » eaux. » Le Titaresius et le Pénée sont des fleuves de la Thessalie, et on n'en connoît point de ce nom dans l'Epire; aussi ce passage a-t-il fort embarrassé M. Heyne qui, dans ses notes sur Homère, ne conçoit pas trop comment Gounéus pouvoit avoir sous ses ordres des peuples aussi éloignés, ce qui le porte à soupçonner dans sa note sur le vers 751, que ces cinq vers ont été ou ajoutés ou tout au moins interpolés par les Rhapsodes; mais je crois tout simplement qu'on a eu tort de les appliquer à Dodone de l'Epire, et qu'il faut les entendre de Dodone de la Perrhæbie, qui, suivant Etienne de Byzance, étoit la même ville que celle qu'on appela par la suite Βωδώνη, Bodone. Il paroît que Cinéas le Thessalien, qui avoit été long-temps à la cour de Pyrrhus, et qui devoit par conséquent bien connoître l'Epire et la Thessalie, la plaçoit aussi dans ce dernier pays; car Etienne de Byzance après avoir rapporté les opinions de ceux qui prétendoient qu'Homère avoit connu deux Dodones, l'une dans l'Epire où étoit l'Oracle, et l'autre dans la Thessalie, où étoit le Jupiter qu'Achille invoque dans l'Iliade, et dont je parlerai ci-après, ajoute : Κινέας δέ φησι, πόλιν ἐν Θεσσαλίᾳ εἶναι καὶ φηγὸν, καὶ τὸ τοῦ Διὸς μαντεῖον εἰς Ἤπειρον μετενεχθῆναι. « Cinéas dit que la ville et le hêtre sacré » étoient dans la Thessalie, et que l'oracle de Jupiter » avoit été transporté delà dans l'Epire. » Suidas, ancien écrivain, cité par Strabon (*L.* VII, *p.* 507), disoit aussi que l'ancienne Dodone étoit dans la Thessalie, et dans l'endroit où l'on bâtit par la suite Scotuse, c'est-

c'est-à-dire, dans la Pélasgiotide. Strabon, à la vérité, n'adopte pas cette opinion, mais ce n'est pas une raison pour la rejeter; car il s'est trompé très-souvent sur la situation des villes dont parle Homère. Epaphrodite et Philoxène, deux anciens commentateurs d'Homère, cités par Etienne de Byzance (*v.* Δωδώνη), supposoient aussi que c'étoit de celle de la Thessalie que parloit Homère, et il paroît que tous ces auteurs la regardoient comme la métropole de celle de l'Epire. En effet, Pyrrhus fut, à ce qu'il paroît, de tous les chefs des Thessaliens, le seul qui revint dans la Thessalie, et il ne put pas y rester, Acaste s'étant emparé de ses Etats pendant son absence; ce fut alors qu'il alla s'établir dans l'Epire, il dut y être suivi par tous ceux des Thessaliens qui avoient été au siége de Troyes, tant sous ses ordres que sous ceux des autres chefs. Comme Dodone de la Thessalie étoit célèbre par l'oracle de Jupiter, que cet oracle devoit avoir perdu beaucoup de son crédit par l'établissement de celui de Delphes, qui n'avoit précédé tout au plus que d'une génération le siége de Troyes, il ne leur fut pas difficile de le transporter en Epire; et ce fut peut-être par une suite de la rivalité entre ces deux oracles, que Pyrrhus alla attaquer celui de Delphes pour le piller, et l'on sait qu'il y fut tué. Je crois donc que lorsqu'Achille, dans l'Iliade (*L.* xv, *v.* 233), invoque Jupiter-Dodonæen et Pélasgique, c'est du Jupiter adoré à Dodone en Thessalie qu'il entend parler, et que c'étoit autour de son temple que demeuroient les Selles, qui, d'après la description qu'en donne Homère, n'étoient autre chose que les ministres de son culte.

Pour me résumer, il est évident qu'il y a eu dans la Thessalie une ville nommée Dodone, et un fleuve nommé Achéloüs; c'est donc entre cette ville et ce fleuve qu'il faut placer l'Hellade dont parle Aristote, et c'est là effectivement qu'étoit la Phthiotide, qui étoit l'Hellade proprement dite. Cette inondation ayant ravagé la Phthiotide, qui étoit la partie la plus basse de la Thessalie, Deucalion qui s'étoit établi dans la partie élevée entre l'Œta et le Parnasse, que ses descendans regardèrent long-temps comme leur métropole, profita de l'occasion pour s'établir dans le pays qui venoit d'être ravagé, et il ne l'occupa même pas en entier, comme nous le verrons par la suite; et comme ses sujets et lui sortoient d'un pays rempli de rochers, cela donna probablement lieu à la fable qui les faisoit naitre des pierres. Il ne chassa donc point les Pélasges de toute la Thessalie, comme le dit Denys d'Halicarnasse (*Ant. Rom., L.* I, *C.* 18); nous verrons même par la suite que ces derniers restèrent maîtres de presque toute la Grèce jusqu'à l'invasion des Doriens dans le Péloponnèse. On ne doit par conséquent avoir aucun égard à ce que dit la Chronique de Paros, que Deucalion, pour fuir l'inondation, se retira de Lycorée, ville qu'il avoit fondée sur le Parnasse, à Athènes, auprès de Cranaüs, et qu'il y fonda le temple de Jupiter-Olympien; ce récit est contredit, en effet, par les traditions les plus reçues, qui nous apprennent que Deucalion et ses sujets se retirèrent sur les sommets du Parnasse (*Pausanias*, *L.* X, *C.* 6). Suivant Arrien, dans ses Bithyniques, cité par le grand Etymologiste (*v.* Ἀφνειός), Deucalion s'étoit retiré pour se mettre

à l'abri du déluge, dans la citadelle d'Argos, où il bâtit un temple à Jupiter-Aphésius. On sent que cette tradition n'a aucune vraisemblance.

5. Sénèque parle de cette séparation dans ses questions naturelles (*L.* VI, *C.* 25). *Si velis credere, aiunt aliquando Ossam Olympo cohæsisse, deinde terrarum motu recessisse, et scissam unius magnitudinem montis in duas partes. Tunc effugisse Peneum, qui paludes quibus laborabat Thessalia, siccavit, abductis in se quæ sine exitu stagnaverant aquæ.* « Si vous voulez le croire, on » dit que jadis l'Ossa adhéroit à l'Olympe, qu'un » tremblement de terre les sépara, et que par là, » ce qui ne formoit qu'un mont, fut divisé en deux. » Le Penée se fit alors une issue, et laissa à sec les » marais, dont la Thessalie étoit couverte, en emme- » nant avec lui les eaux qui, jusque-là, faute d'issue » avoient été stagnantes. »

6. Euripides, cité par Dicæarque (*p.* 22), donne Jupiter pour père à Hellen, et Dicæarque suit lui-même cette opinion, car il dit : Ἑλλὰς μὲν οὖν ἐστὶν, ὥσπερ πρότερον εἰρήκαμεν, ἣν ὁ Διὸς Ἕλλην ἔκτισεν. L'Hellade est, comme je l'ai dit ci-dessus, la ville que fonda Hellen fils de Jupiter. Cela prouve qu'il faut lire avec Sevin, à la page précédente : ἡ γὰρ Ἑλλὰς τοπαλαιὸν οὖσά ποτε πόλις, ἀφ' Ἕλληνος τοῦ Διὸς ἐκλήθη τε καὶ ἐκτίσθη. « L'Hellade étoit anciennement une ville qui avoit pris » son nom de son fondateur Hellen, fils de Jupiter. » On lit dans toutes les éditions : ἀφ' Ἕλληνος τοῦ Αἰόλου, ce qui est une faute. Conon, dans Photius (*Narr.* 27), dit aussi que suivant quelques auteurs, il étoit fils de

Jupiter; Hygin dit la même chose dans un passage qui a été fort bien rétabli par Bachet de Méziriac, cité par Sevin. En parlant des fils que Jupiter avoit eus (*C.* 153), il dit *Helena ex Pyrrha Epimeti filia.* Il est évident qu'il faut lire *Hellen ex Pyrrha Epimethei filia.* Derichidas, cité par le schol. d'Apollonius de Rhodes (*L.* I, *v.* 118), dit qu'Hellen étoit fils de Jupiter et de Dorippe, mais le plus grand nombre d'auteurs le disent fils de Deucalion (*Hérodote, L.* I, *C.* 56; *Thucydides, L.* I, *C.* 3; *Chron. de Paros, ep.* 10).

7. Amphictyon me paroit un personnage imaginaire, car la plupart des auteurs qui parlent d'Hellen, n'en disent rien, et sa famille ne joue aucun rôle parmi les descendans de Deucalion. J'en parlerai plus au long dans mes notes sur le chap. XIV du troisième livre.

8. Pausanias (*L.* IV, *C.* I), le scholiaste de Pindare (*Olymp.* IX, 64), et Hygin (*Fab.* 165), disent que Protogénie étoit fille de Deucalion. Opuns, roi des Epéens, avoit une fille du même nom, dont Pindare parle dans sa neuvième Olympique (*v.* 63 *et suiv.*). Il y en avoit une troisième, fille de Calydon, dont Apollodore parlera bientôt.

9. Hésiode est un des premiers qui ait parlé des trois fils d'Hellen, dans son poëme intitulé *la Généalogie des Héros.* Le scholiaste de Lycophron (*v.* 284), et celui de Pindare, rapportent quelques vers de cette généalogie. Voici les deux premiers:

> Ἕλληνος δ' ἐγένοντο θεμιστοπόλου βασιλῆος,
> Δῶρος τε Ξοῦθος τε, καὶ Αἴολος ἱππιοχάρμης.

« D'Hellen, ce roi équitable, naquirent Dorus,
» Xuthus et Æolus le vaillant cavalier. »

10. Nous avons vu par un passage des Météorologiques d'Aristote, que les habitans de l'Hellade se nommoient *Grecs*, à l'époque du déluge de Deucalion. La Chronique de Paros dit aussi (*L.* 10 *et* 11), qu'il donna le nom d'Hellènes à ceux qui portoient avant celui de Grecs. Ce dernier leur avoit été donné, suivant Etienne de Byzance (*v.* Γραικὸς), par Græcus, fils de Thessalus. Thessalus étoit, suivant Rhianus, cité par le scholiaste d'Apollonius (*L.* III, *v.* 1089), fils d'Hæmon, fils de Pélasgus, l'un des chefs de la colonie qui vint d'Argos dans la Thessalie. Les habitans de la Thessalie étoient, à ce qu'il paroît, les seuls qui eussent pris le nom de Grecs, et il est très-probable qu'ils ne le quittèrent pas tous; car Hellen ne put donner le sien qu'à ses sujets, et ils n'étoient pas très-nombreux, l'Hellade proprement dite ne formant qu'une portion du royaume d'Achille, qui n'étoit lui-même qu'une portion de la Thessalie. Ce qui semble prouver qu'ils ne quittèrent pas tous le nom de Grecs, c'est que les colonies qui allèrent s'établir en Italie le conservèrent : or, ces colonies n'y passèrent que postérieurement à Hellen; ce nom existoit donc encore dans la Thessalie, d'où elles étoient parties pour la plupart. Je dis que ces colonies avoient conservé ce nom, parce que ce ne pouvoit être que d'elles que les Romains l'avoient appris, et l'on sait qu'ils le donnoient non-seulement aux Grecs de l'Italie, mais encore à ceux de la Grèce proprement dite, qui, très-probablement, ne s'étoient jamais nommés ainsi.

11. Euripides, dans la tragédie d'Ion, dit que Xuthus étoit fils d'Æole, et Æole fils de Jupiter. Comme il écrivoit durant la guerre du Péloponnèse, à une époque où la rivalité entre les Doriens et les Ioniens étoit dans toute sa force, il a sans doute mieux aimé s'écarter des traditions reçues, que de reconnoître que les Ioniens tenoient leur nom d'un descendant d'Hellen. Apollodore est le seul qui dise que Xuthus alla d'abord dans le Péloponnèse; Pausanias (*L.* VII, *C.* 1) dit qu'il fut chassé de la Thessalie par ses frères, qui l'accusoient de s'être approprié les trésors de leur père; il s'enfuit à Athènes où il épousa Creüse, fille d'Erechthée. Euripides (*Ion.*, *v.* 58) dit que ce prince lui donna sa fille, par reconnoissance des services qu'il lui avoit rendus dans une guerre contre les Chalcidiens de l'Eubée. Erechthée étant mort, ses fils s'en rapportèrent à lui pour le choix d'un successeur; il décida en faveur de Cécrops, qui étoit l'aîné, et les autres irrités de cette préférence, le chassèrent de l'Attique. Ce fut alors, suivant Pausanias, qu'il alla s'établir dans l'Ægialée. Strabon (*L.* VIII, *p.* 587) dit qu'Hellen laissa ses Etats à Æolus, l'aîné de ses fils, et envoya les deux autres chercher fortune dans d'autres pays: Dorus s'établit dans les environs du Parnasse, et Xuthus alla dans l'Attique, où il fonda quatre villes, ce qu'on nommoit la Tétrapole de l'Attique. Ces quatre villes étoient, Œnoé, Marathon, Probalinthe et Tricoryntha. Conon dit à peu près la même chose (*narr.* 27); Apollodore s'est donc trompé, ou plutôt son abréviateur aura supprimé une partie de son récit.

12. Ce n'étoit point d'Achæus fils de Xuthus, que

les Achæens tiroient leur origine. Denys d'Halicarnasse (*L.* I, *C.* 17) parle d'un autre Achæus qui alla avec Phthius et Pélasgus ses frères s'établir dans la Thessalie, six générations avant Deucalion, et c'étoit sans doute de lui qu'ils avoient pris leur nom. On les trouve, en effet, à l'époque du siége de Troyes, établis précisément dans le voisinage de la Phthiotide et de la Pélasgiotide, et ils étoient du nombre des sujets d'Achille. Cet Achæus eut un fils nommé Phthius, qui fut père d'Archandre et d'Architèles, qui épousèrent deux filles de Danaüs. C'est sans doute faute d'y avoir réfléchi, que Pausanias (*L.* VII, *C.* 1) leur donne pour père Achæus fils de Xuthus. Il est évident que cela ne peut être. Danaüs étoit antérieur de deux générations à Deucalion : il y en avoit quatre de Deucalion à Xuthus; les enfans de ce dernier étoient donc postérieurs de sept générations à Danaüs. D'après cela, il est impossible qu'ils aient épousé ses filles : mais comme le premier Achæus n'étoit antérieur à Danaüs que de trois générations, ses petits-fils se trouvoient contemporains de ce prince. Il n'est donc pas nécessaire, comme le fait M. Larcher (*Chronologie d'Hérodote, p.* 322 *et* 428), de supposer un second Danaüs dont on ne trouve aucune trace dans l'histoire; il faut seulement supposer qu'on a confondu les deux Achæus, ou peut-être, qu'on a inventé ce dernier pour donner aux Achæens une origine Hellène. Ces Achæens avoient pu venir dans le Péloponnèse avec Archandre et Architèles; mais il est beaucoup plus probable qu'ils n'y vinrent qu'avec Pélops, qui, suivant Strabon (*L.* VIII, *p.* 561), amena dans la Laconie des Achæens de la

Phthiotide. Ils donnèrent leur nom au pays ; et comme les descendans de Pélops s'emparèrent par la suite de presque tout le Péloponnèse, le nom d'Achæens devint commun à tous les habitans de cette contrée ; c'est par cette raison qu'Homère l'emploie assez souvent pour désigner les Grecs en général.

13. L'histoire d'Ion a encore été plus défigurée par les fables que celle d'Achæus ; ce qui n'est pas étonnant, cette histoire étant liée aux origines d'une des deux grandes divisions de la nation Grecque. C'étoit de lui, en effet, que les Ioniens tenoient leur nom, et comme les Athéniens en faisoient partie, les poëtes tragiques, qui étoient presque tous Athéniens, avoient dû s'exercer de préférence sur cette histoire. Euripides (*in Ione*), Strabon (*L.* VIII, *p.* 588) et Conon (*Narr.* 27) disent qu'il avoit été roi d'Athènes. Il paroît que les deux derniers l'ont dit sur l'autorité d'Euripides, car il n'en est question dans aucun historien. Hérodote dit à la vérité (*L.* V, *C.* 66) qu'il avoit donné les noms de ses quatre fils aux quatre tribus d'Athènes, mais il ne dit pas qu'il y ait été roi. Il avoit, suivant Pausanias (*L.* VII, *C.* I) et Strabon (*L.* VIII, *p.* 588), commandé les Athéniens dans une guerre qu'ils eurent à soutenir contre les Thraces qui habitoient Eleusine ; mais ce service étoit-il assez grand pour qu'ils lui eussent décerné la couronne au préjudice des fils d'Erechthée ? Cela ne paroît pas probable, et cela ne peut se concilier ni avec Apollodore, ni avec aucun des autres chronologistes, qui tous placent le règne du second Cécrops immédiate-

ment après celui d'Erechthée. D'après cela, je ne vois pas comment Ion avoit pu acquérir assez d'autorité pour donner son nom aux Athéniens, et celui de ses fils à leurs tribus. Aussi Plutarque (*vie de Solon*, *C.* XXIII ou XLV, de la *trad. d'Amyot*) dit-il que suivant quelques auteurs, ces tribus avoient pris leurs noms des professions de ceux qui les composoient, ce qui est plus vraisemblable. Ces noms à la vérité étoient les mêmes que ceux des tribus des Ioniens, comme on le voit par quelques inscriptions; mais les Ioniens ayant demeuré long-temps dans l'Attique, après leur expulsion du Péloponnèse, avoient dû s'incorporer dans les tribus Athéniennes, comme le firent par la suite les Platæens; et d'après cela, cette conformité de noms n'a rien de surprenant. Ce fut sans doute, ou pendant ce séjour, ou peut-être quelque temps après, que les Athéniens prirent le nom d'Ioniens; mais je ne crois pas qu'ils le portassent auparavant; et le passage d'Homère (*Il.*, *L.* XIII, *v.* 685) sur lequel on se fonde pour le leur donner, me paroît évidemment interpolé, d'après le vers 147 de l'hymne à Apollon. Dans ces deux passages, les Ioniens sont nommés Ἑλκεχίτωνες, *aux robes traînantes*; or, on sait que ces longs vêtemens sont propres aux peuples de l'Asie, et ils ne pouvoient convenir à un peuple belliqueux comme l'étoient alors les Grecs. D'ailleurs, si les Athéniens avoient été vêtus d'une manière aussi contraire à celle de tous les autres Grecs, Homère n'auroit pas manqué d'en dire quelque chose dans le Catalogue. Les Ioniens prirent sans doute l'usage de ces longues robes, après leur établissement dans l'Asie, et ils le communiquèrent aux Athéniens, qui le quit-

tèrent cependant dès qu'ils se virent obligés à des guerres plus fréquentes. D'après cela, tout ce qui me paroît probable dans l'histoire d'Ion, c'est qu'il étoit fils de Creüse, fille d'Erechthée, et qu'il fonda un Etat dans le Péloponnèse : tout le reste est de l'invention des poëtes tragiques, qui ne concevant pas comment Athènes pouvoit être la métropole de l'Ionie, sans que les Athéniens eussent eux-mêmes portés le nom d'Ioniens, imaginèrent toutes ces fables pour en rendre raison. On trouvera de plus grands détails dans ma dissertation préliminaire.

14. Il y a dans le texte : Δῶρος δὲ τὴν πέραν χώραν Πελοποννήσου λαϐὼν. J'ai traduit πέραν, par *vis-à-vis*, quoique je n'aie trouvé aucun exemple de ce mot employé dans cette signification. Il paroît cependant que c'est ce qu'Apollodore a voulu dire; le Parnasse, dans les environs duquel Dorus s'établit, suivant Strabon (*L.* VIII, *p.* 587), étoit effectivement vis-à-vis le Péloponnèse. Mais Strabon n'est point d'accord en cela avec Hérodote, dont je vais rapporter un passage concernant les Doriens : « Les Hellènes habitoient la Phthiotide sous le règne de Deucalion; et sous celui de Dorus fils d'Hellen, le pays appelé Histiæotide, au pied des monts Ossa et Olympe. Chassés de l'Histiæotide par les Cadméens, ils allèrent s'établir dans le Pinde, où ils furent appelés Macédnes; delà ils passèrent dans la Dryopide, et de la Dryopide dans le Péloponnèse, où ils furent appelés Doriens. » Je crois devoir faire quelques observations sur ce passage, qui est important pour l'histoire des Doriens. Nous avons vu en

quoi consistoit l'établissement des Hellènes dans la Phthiotide ; Strabon les fait passer immédiatement delà dans la Doride située dans les environs du Parnasse et du mont Œta ; mais il se trompe, ils avoient habité dans l'intervalle un autre pays qui avoit aussi porté le nom de Doride. Un fragment d'Andron, rapporté par Etienne de Byzance (*v.* Δώριον), et par Strabon (*L.* x, *p.* 729), nous apprend que Tectaphus (*Diodore de Sicile*, *L.* IV, *C.* 60, le nomme Tectamus), fils de Dorus, partit de la partie de la Thessalie, qui se nommoit alors Doride, et qui prit depuis le nom d'Histiæotide, avec une armée de Doriens, d'Achœens et de Pélasges, avec lesquels il alla s'établir dans l'île de Crète. Ce Tectamus avoit épousé, suivant Diodore de Sicile, une fille de Créthée, dont il eut un fils nommé Astérius, qui épousa Europe, mère de Minos. Scylax, cité par Etienne de Byzance (*ibid.*), dit aussi que Dorus eut pour sa portion la partie de la Thessalie au couchant du Pinde, qu'il nomma Doride, et qui prit depuis le nom d'Histiæotide. Enfin, Strabon lui-même reconnoît que l'Histiæotide avoit anciennement porté le nom de Doride (*L.* IX, *p.* 668). Les Doriens y étoient encore du vivant d'Hercules ; ce héros, en effet, assista Ægimius leur roi, dans une guerre contre les Lapithes qui habitoient le mont Olympe (*Apollodore*, *L.* II, *C.* VII ; *Diodore*, *L.* IV, *C.* 37), et Diodore dit expressément que les Doriens habitoient alors l'Histiæotide. Il est vrai que Strabon dit que ce fut à Æpalius roi de la Doride, entre l'Œta et le Parnasse, qu'Hercules donna ce secours, mais il est le seul qui parle de cet Æpalius. Ils furent chassés

de leur pays peu de temps après la mort d'Hercules, par les Thébains, qu'Hérodote nomme les Cadméens. Ces derniers ayant été vaincus à Glisante par les Argiens, ne voulurent plus rentrer dans leur ville, et une partie d'entre eux alla fondre sur les Doriens, ou plutôt alla se réunir avec eux, comme je le prouverai dans mes notes sur le chapitre 7 du livre II. Les Doriens se trouvant trop resserrés, à cause de ces nouveaux habitans, s'étendirent sur le Pinde, qui étoit alors habité par les Macednes, avec qui ils devoient avoir des liaisons, puisque les Macednes descendoient de Macédon, fils de Thya fille de Deucalion, suivant Hésiode; ou fils d'Æole, suivant Hellanicus (*Constantin Porphyr. Themata Imperii, L.* II, *p.* 22, *t.* I *Imperii Orient. Bandurii*); et c'est probablement à cause de cela qu'Hérodote dit qu'ils en prirent le nom. Ils n'y restèrent pas long-temps, car il paroît qu'ils furent entièrement chassés de leur ancien pays par les Histiæens de l'Eubée, et ils allèrent alors dans la Dryopide, où ils fondèrent trois villes, suivant Andron (*Strabon, L.* x, *p.* 729), Erinéum, Bœum et Cytinium. Strabon (*L.* IX, *p.* 654), Scymnus Chius (*v.* 591 *et suiv.*), et plusieurs autres y ajoutent une quatrième ville, qu'ils nomment Pindus, pour former ce qu'on appeloit la tétrapole Dorienne. Strabon reprend même Andron (*L.* x, *p.* 729), de ce qu'il n'a donné que trois villes aux Doriens, qui, suivant lui, en avoient quatre. Mais malgré toute l'autorité qu'il doit avoir en pareilles matières, je crois qu'il se trompe; car Thucydides (*L.* I, *C.* 107) dit en parlant de la guerre que les Phocéens firent aux Doriens de la Doride, qu'ils n'a-

voient que trois villes ; il leur donne les mêmes noms qu'Andron, et il ajoute qu'elles étoient la métropole des Doriens. Diodore de Sicile (*L.* XI, *C.* 79), en parlant de la même guerre, s'accorde avec Thucydides ; enfin, Conon, qui dit que ces villes furent fondées par Dorus lui-même, n'en nomme que trois. Strabon, Scymnus et les autres qui supposent que Dorus, au sortir de la Thessalie, alla s'établir auprès du Parnasse, auront cru que le Pinde, sur lequel on disoit que les Doriens avoient demeuré, étoit le nom d'une de leurs villes. Je ne conçois pas comment Hérodote a pu dire que les Doriens n'avoient pris ce nom qu'à leur entrée dans le Péloponnèse. Il est probable qu'il s'est trompé ; car Homère parle dans son Odyssée des Doriens qui étoient dans l'île de Crète, bien antérieurement à l'époque dont il s'agit, et ces Doriens venoient de la Thessalie, comme nous l'avons vu.

15. Strabon dit que le royaume d'Æole s'étendoit depuis le fleuve Asope jusqu'au Pénée, ce qui me paroit bien vague; car si c'étoit en suivant les bords de la mer, il auroit eu la plus grande partie de la Thessalie. Conon dit que ses Etats étoient situés entre l'Asope et l'Enipée; l'Asope étoit un petit fleuve qui se jetoit dans le golfe Maliaque, auprès de Trachine. Alors les Etats d'Æole auroient été à peu près les mêmes que ceux qu'Achille eut par la suite. Suivant la description qu'en donne Homère (*Il.*, *L.* II, *v.* 681 *et suiv.*), Trachine étoit à l'une des extrémités; Phthie, presqu'au confluent de l'Enipée et de l'Apidan, étoit à l'autre ; ils s'étendoient du côté de la mer, jusqu'à Larisse, qui

est, à ce que je crois, la même ville qu'Argos le Pélasgique, dont parle Homère. Larisse, comme on le sait, étoit le nom que portoient les citadelles des villes nommées Argos. Mais je ne crois pas qu'Æole ait régné sur tout ce pays; car il paroit que Myrmidon en avoit la plus grande partie, comme nous le verrons bientôt. D'après cela, le royaume d'Æole devoit se borner à l'Hellade proprement dite. Mais si un des fils d'Hellen y étoit resté, Hérodote n'auroit pas dit que les Hellènes, sous le règne de Dorus, avoient été habiter l'Histiæotide, ce qui suppose qu'ils avoient quitté l'Hellade. Je suis donc tenté de croire que le royaume d'Æole dans la Thessalie, étoit purement imaginaire; j'observerai à l'appui de cette conjecture, qu'on ne trouve aucune partie de la Thessalie qui ait porté le nom d'Æolide. Diodore de Sicile dit à la vérité (*L.* XIV, *C.* 67) que Mimas, fils d'Æole, gouverna, après la mort de son père, la partie de la Thessalie nommée Æolide; qu'il eut un fils nommé Hippotas, qui fut père d'un second Æole, dont la fille nommée Arné, eut de Neptune un fils nommé Bœotus, qui emmena une partie des Æoliens dans le pays auquel il donna son nom: mais on ne trouve nulle part dans la Thessalie cette Æolide; nous voyons, au contraire, par Thucydides (*L.* III, *C.* 102), que le pays de Calydon et la Pleuronie avoient anciennement porté le nom d'Æolide, et c'est probablement là qu'il faut chercher le royaume d'Æole. Nous avons vu que Deucalion s'étoit d'abord établi dans les environs du Parnasse; il s'étendit sans doute delà dans le pays des Curètes et des Léléges (c'est-à-dire l'Ætolie et la Locride), puisque ce fut avec eux, suivant Denys d'Halicarnasse (*L.* I, *C.* 17,

p. 47), qu'il chassa les Pélasges de la partie de la Thessalie dont il s'empara. Cette partie de la Thessalie devoit être très-peu considérable, puisque nous avons vu qu'Hellen son fils n'avoit donné son nom qu'à un très-petit canton; ses nouvelles conquêtes ne le firent sans doute pas renoncer à ses anciens Etats, et il paroit qu'ils furent gouvernés après sa mort par Orestheus son fils (*Pausanias, L.* x, *C.* 38), et Æole succéda probablement à ce dernier.

16. Euripides, dans des vers cités par Dicæarque (*De statu Græciæ, p.* 22, t. 1 *des petits Géogr.*), ne donne à Æole que quatre fils : Sisyphe, Athamas, Créthée et Salmonée. Nous verrons effectivement par la suite, que ces quatre sont les seuls dont l'origine ne soit pas contestée.

17. Myrmidon étoit fils de Jupiter et d'Eurymeduse fille de Clitor; on dit que pour la séduire, Jupiter se changea en fourmi, ce qui fut l'origine du nom de son fils (*Clément. d'Alex., Exhort., p.* 34; *Arnobe, L.* IV, *p.* 145). Actor son fils épousa Ægine mère d'Æaque, et laissa ses Etats à Pélée fils de ce dernier, comme nous le verrons par la suite. Ces Etats étoient précisément ceux sur lesquels on disoit qu'Æole avoit régné. Et c'est d'après cela que Prideaux, dans ses notes sur les marbres d'Arondel, suppose que Myrmidon ne régna qu'après la mort d'Achæus, à qui il succéda, comme époux d'une des filles d'Æole; mais les auteurs qu'il cite ne disent rien de cela.

18. Je n'ai pas besoin de rappeler ici la fable de

Céyx et d'Alcyone, telle qu'elle est rapportée dans les Métamorphoses d'Ovide (*L.* XI , *v.* 430 *et suiv.*), par Hygin (*Fab.* 65), et par d'autres. Il est probable qu'Hésiode est l'auteur qu'Apollodore a suivi ; ce n'est, en effet, qu'à l'histoire de Ceyx et d'Alcyone qu'on peut rapporter ce que dit Julien l'Empereur (*Orat.* VII, *p.* 235) : Τὸ δὲ ἐκ τῶν Ἡσιόδου λεγόμενον ὑπὲρ τῶν ὀνομασάντων ἑαυτοὺς τοῖς τῶν θεῶν ὀνόμασιν, Ἥρας τε καὶ Διός· εἰ μή που καὶ νῦν ἀκήκοας, ἔχω σοι συγγνώμην. « Si ce n'est que maintenant que tu » entends parler de ce qu'Hésiode raconte de ceux » qui se donnoient à eux-mêmes les noms des dieux, » et qui se nommoient Junon et Jupiter, je te le » pardonne. » Ovide a confondu ce Ceyx avec celui qui étoit contemporain d'Hercules et de Pélée.

19. Nérée et Oplée nous sont absolument inconnus; je parlerai d'Epopeus sur le chap. V du troisième livre. Triops ou Triopas étoit, suivant quelques auteurs, fils du Soleil et de Rhodé (*Diodore de Sicile, L.* V, 61); Callimaque le dit fils de Neptune et de Canacé fille d'Æole. Mais comme on trouve plusieurs Triopas dans la famille des rois de l'Argolide, il est très-probable que celui-ci étoit de la branche qui s'étoit établie dans la Thessalie. Effectivement, la ville de Dotium qu'il habitoit, avoit été fondée, suivant Mnaséas et Hérodien, cités par Etienne de Byzance (*v.* Δώτιον), par Dotus fils de Pélasgus, et il étoit sans doute l'un de ses descendans. Il étoit, suivant Callimaque, père d'Erysichthon, qui ayant fait couper un arbre dans une forêt consacrée à Cérès, en fut puni par la déesse, qui lui donna

donna une faim telle, que rien ne pouvoit l'assouvir; ce fut sans doute à la suite de cela que Triopas alla s'établir à Gnide, où il fonda Triopium. Diodore de Sicile dit que c'étoit Triopas lui-même qui avoit coupé ce bois, et qu'il avoit été obligé de s'enfuir pour se soustraire à l'indignation de ses sujets.

Aloée est bien moins connu par lui-même que par ses fils, dont Homère parle en plusieurs endroits. Il dit dans son Odyssée (*L.* xi, *v.* 304) qu'ils étoient fils de Neptune; mais Diodore de Sicile (*L.* v, *C.* 51) et Parthénius (*Narr.* 19) disent qu'ils étoient fils d'Aloée. Ils étoient, suivant Eratosthènes, fils de la Terre, et comme Iphimédie les avoit élevés, ils passoient pour fils d'Aloée (*Apollonii sch.*, 1, 482).

20. Hygin (*Fab.* 65) dit qu'ils croissoient tous les mois de neuf doigts chacun. Apollodore a suivi Homère (*Od.*, *L.* xi, *v.* 320).

21. On voit par là qu'ils habitoient la Thessalie, et c'étoit l'opinion de beaucoup d'auteurs, comme nous le verrons; mais suivant les Bœotiens, ils avoient habité la Bœotie, et Pausanias (*L.* ix, *C.* 29) cite des vers d'un ancien poëte nommé Hégésinoüs, dont les ouvrages étoient déjà perdus de son temps, qui disoit qu'ils avoient fondé la ville d'Ascra, de concert avec Æole, fils de Neptune et d'Ascré. Pausanias ajoute qu'ils fixèrent les premiers le nombre des Muses à trois, et établirent un culte en leur honneur.

22. Il est question de cette captivité de Mars dans l'Iliade (*L.* v, *v.* 385), et Eustathe dit qu'ils avoient enchaîné Mars pour le punir de ce qu'il avoit tué

Adonis, dont Vénus leur avoit confié la garde. Mais je crois que ce récit est allégorique, et qu'il a rapport à la guerre qu'ils eurent contre les Thraces, qui étoient spécialement sous la protection de Mars. Parthénius en dit quelque chose (*Narr.* 19); mais Diodore de Sicile la raconte plus en détail (*L.* v, *C.* 50). Borée avoit eu de deux femmes, Lycurgue et Butès; Lycurgue étant monté sur le trône, Butès conspira contre lui; ses projets ayant été découverts, il s'enfuit avec ses complices, et s'empara de Strongylé, l'une des Cyclades; comme ils n'avoient point de femmes, ils cherchèrent à s'en procurer en les enlevant. Dans une de leurs courses, ils débarquèrent dans la Phthiotide, où ils trouvèrent les nourrices de Bacchus occupées à célébrer les orgies de ce dieu. Butès enleva Coronis, l'une d'elles, et la viola; elle invoqua le secours de Bacchus, qui rendit Butès furieux à un tel point, qu'il se précipita dans un puits, et se tua. Les autres Thraces enlevèrent plusieurs femmes, parmi lesquelles étoient Iphimédie et Pancratis sa fille, que Parthénius nomme Pancrato, et ils retournèrent à Strongylé où ils choisirent pour roi Agassamène, à qui ils donnèrent en mariage Pancratis, et il donna Iphimédie à un de ses amis. Aloée envoya Otus et Ephialte ses deux fils à la recherche de sa femme et de sa fille; ils abordèrent à Strongylé, défirent les Thraces et prirent leur ville: Pancratis mourut quelque temps après. Ils restèrent dans l'île, qu'ils nommèrent Dia, et regnèrent sur les Thraces qui y étoient. La discorde s'étant mise entre eux quelque temps après, il y eut un combat où ils se

tuèrent l'un l'autre. Dia prit par la suite le nom de Naxos.

23. Homère dit qu'Apollon les tua à coups de flèches, avant qu'ils fussent parvenus à l'âge viril; il a été suivi par Apollonius (*L.* I, *v.* 484) et par plusieurs autres poëtes. Il paroit que c'étoit l'ancienne tradition, car le scholiaste d'Homère (*Od.*, *L.* XI, *v.* 317), après avoir raconté leur mort comme Apollodore, ajoute : *c'est une tradition des modernes.* Hygin (*Fab.* 28) dit qu'ils voulurent violer Diane, et que ce fut Apollon qui envoya la biche. Homère ne dit point où ils furent tués; mais Pindare (*Pyth.* 4, 156) et Diodore de Sicile (*L.* V, *C.* 51) disent que ce fut dans l'île de Naxos. Cependant les Bœotiens, suivant Pausanias, montroient leur tombeau auprès d'Anthédon. Philostrate semble dire qu'on voyoit leurs os dans la Thessalie (*Heroic.*, *C.* I, § 3).

24. Presque tous les auteurs sont d'accord sur les parens d'Endymion; mais il n'en est pas de même de son histoire, sur laquelle il y a trois traditions bien distinctes, dont deux se trouvoient dans des ouvrages attribués à Hésiode. Suivant la première, qui avoit été suivie par Pisandre, Phérécydes, Acusilas, Nicandre et Théopompe, Jupiter avoit fait Endymion le dispensateur du trépas, de manière qu'il pouvoit ne mourir que lorsque cela lui plairoit. Suivant la seconde, qui se trouvoit dans l'ouvrage nommé *Megalæ Eoæ*, il l'avoit admis dans le ciel; Endymion y étant devenu amoureux de Junon, fut trompé par une nuée, à qui Jupiter avoit donné la forme de cette déesse, et ce dieu le précipita dans le Tartare. Suivant Epiménides, il le condamna seu-

lement à un sommeil éternel. Suivant la troisième tradition, qui avoit été suivie par Sapho, Endymion demeuroit dans la Carie; la Lune en étant devenue amoureuse, l'endormit dans un antre de la montagne de Latmos, où elle alloit le voir toutes les nuits (*Apollonii schol.*, *L.* IV, 57), et elle en eut, suivant Pausanias (*L.* V, *C.* I), cinquante filles. Nicandre, dans son poëme sur l'Ætolie, avoit transporté cette scène sur une montagne auprès de Trachine. Comme cette montagne se nommoit *Aselena*, sans lune, il prétendoit qu'on lui avoit donné ce nom, parce que le reste de la terre étoit privé de lune, lorsque cette déesse dormoit avec Endymion (*Etym. magnum*, *v.* Ἀσέληνα). C'étoit probablement de la Lune qu'il avoit eu un fils nommé Phtheir, qui donna son nom à une montagne de la Carie (*Homeri schol.*, *Il.*, *L.* II, *v.* 868). Je crois que dans ces différentes fables il s'agit de plusieurs personnages qui ont porté le même nom. C'étoit sans doute de l'Endymion de Carie que le Sommeil étoit devenu amoureux, suivant Licymnius de Chio (*Athénée*, *L.* XIII, *p.* 564).

25. Pausanias (*L.* V, *C.* VIII) dit que, suivant les Eliens, l'Elide étoit alors gouvernée par Clymenus fils de Cardys, l'un des descendans d'Hercules Idæen. Clymenus étoit venu de l'Ile de Crète s'établir dans l'Elide, environ cinquante ans après le déluge de Deucalion. Il fut détrôné par Endymion.

26. Il y avoit dans le texte : Ἐνδυμίωνος δὲ καὶ Σηΐδος Νύμφης ἢ Νηΐδος. M. Heyne a renfermé les mots Σηΐδός νύμφης ἢ entre deux parenthèses, et il croit qu'il faut les retrancher; mais je ne retranche que

ἡ, et je lis Νύμφης Νηΐδος : nous voyons de même dans le L. III, C. 3, Νύμφης Νηΐδος Κλεοχαρείας. Pausanias (*L.* v, *C.* 1) dit qu'on n'étoit pas d'accord sur le nom de sa femme, qui étoit ou Astérodie, ou Chromie fille d'Itonus fils d'Amphictyon, ou Hypérippe fille d'Arcas. Il ajoute qu'il eut plusieurs enfans, savoir, trois fils : Pæon, Epéus et Ætolus ; et une fille nommée Eurycyda. Conon (*Narr.* 14) ne lui donne que deux enfans, Ætolus et Eurypyle ; cette dernière eut de Neptune un fils nommé Elis, qui est sans doute celui que Pausanias nomme Elius.

27. Ce fut Apis fils de Jason qu'Ætolus tua par mégarde aux jeux funèbres qui se célébrèrent à la mort d'Azan (*Pausanias, L.* v, *C.* 1), et non Apis fils de Phoronée, qui étoit antérieur de plusieurs générations à Deucalion. Cette faute ne peut être d'Apollodore, qui nous apprend lui-même (*L.* III, *C.* 1) qu'Apis fils de Phoronée fut tué par Thelxion et Thelchin. Strabon (*L.* VIII, *p.* 547) dit d'après Ephore, qu'Ætolus fut chassé de l'Elide par Salmonée son oncle. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il se retira dans le pays des Curètes, avec une partie des habitans de l'Elide, et qu'il lui donna le nom d'Ætolie ; et l'on voyoit encore du temps d'Ephore, à Thermes, ville où les Ætoliens tenoient leurs assemblées ; une statue d'Ætolus, avec une inscription que Strabon rapporte (*L.* x, *p.* 711). Etienne de Byzance parle d'un autre Ætolus père de Physcus, et fils d'Amphictyon : Φύσκος πόλις Λοκρίδος ἀπὸ Φύσκου τοῦ Αἰτωλοῦ, Ἀμφικτύονος τοῦ Δευκαλίωνος. Mais je crois que ce passage est tronqué ; l'oubli de l'article

τοῦ avant Ἀμφικτύονος me fait soupçonner qu'on y a oublié autre chose, et je crois qu'il faut y lire τῆς Χρομίας τοῦ Ἰτώνου, τοῦ Ἀμφικτύονος. C'est à la même tradition que se rapporte ce que dit Scymnus Chius, v. 586.

Ἀπέναντι δ' Εὐβοίας κατοικοῦσι Λοκροί·
Ὧν πρῶτος ἦρξεν, ὡς λέγουσιν, Ἀμφικτύων
Ὁ Δευκαλίωνος, ἐχόμενος δὲ ἀφ' αἵματος
Αἰτωλός· εἶτα Φύσκος ἐς γεννᾷ Λοκρόν.

« Vis-à-vis l'Eubée sont les Locriens, qui furent » gouvernés d'abord, à ce qu'on dit, par Amphictyon » fils de Deucalion; ensuite par Ætolus qui lui te» noit par les liens du sang; et après lui, par Phys» cus, qui fut père de Locrus. » Ætolus étoit fils de la petite-fille d'Amphictyon; c'est pour cela que Scymnus dit qu'il lui tenoit par les liens du sang.

28. Autocrates, cité par Athénée, racontoit dans ses Achaïques, que Jupiter s'étoit transformé en colombe pour jouir de Phthia, jeune fille d'Ægium, (*Athénée, L.* IX, *p.* 395; *Ælien, Hist. div., L.* I, *C.* 15): Etienne de Byzance parle d'une autre Phthia (*v.* Φθία); mais elles nous sont toutes les deux inconnues d'ailleurs. On ne connoît pas davantage les trois fils de celle-ci.

29. L'auteur du Traité des Fleuves, attribué à Plutarque, parle de deux autres Calydon; l'un fils de Thestius, et l'autre, fils de Mars et d'Astynomé. Ce dernier fut changé en rocher, pour avoir vu Diane au bain (*T.* V, *p.* 1046, *ed. de Wyttembach*). Etienne de Byzance (*v.* Καλυδών) dit que suivant quelques auteurs, Calydon étoit fils d'Endymion.

30. Homère (*Il.*, *L.* XIV, *v.* 115) et Antoninus Liberalis le nomment Porthéus. Pausanias le nomme Parthaon (*L.* IV, *C.* 35).

31. On peut voir sur l'extraction de Thestius, Bachet de Méziriac sur Ovide, T. I, p. 279.

32. Presque tous les auteurs donnent Mars pour père à Evénus, excepté Hygin (*Fab.* 167 *et* 242), qui le dit fils d'Hercules; mais il est probable qu'il s'est trompé. On lit dans les Petits Parallèles attribués à Plutarque (*C.* 40), qu'il étoit fils de Mars et de Stéropé : Εὔηνος Ἄρεως καὶ Στερόπης τὴν Οἰνομάου γήμας Ἀλκίππην. Il est évident qu'il faut corriger avec Sevin, Εὔηνος Ἄρεως, τὴν Οἰνομάου καὶ Στερόπης γήμας Ἀλκίππην. Tout le monde sait que Stéropé, fille d'Atlas, étoit la femme d'Œnomaüs.

33. La tradition que suit Apollodore, avoit été adoptée par Simonides, cité par le scholiaste d'Homère (*édition de Venise*, *Il.*, *L.* IX, *v.* 553). Ce poëte disoit que les chevaux qu'avoit Idas étoient ceux de Neptune lui-même, et qu'il avoit enlevé Marpesse à Ortygie en Chalcide, dans l'île d'Eubée. Suivant une autre tradition rapportée par le même scholiaste, et qui avoit été, à ce qu'il paroît, suivie par Bacchylides (*Pindari schol.*, *Isthm.* IV, 92), Evénus défioit à la course des chars ceux qui venoient lui demander la main de sa fille; il les tuoit après les avoir vaincus, et exposoit leurs têtes sur le haut de sa maison pour épouvanter ceux qui voudroient se présenter. Il en avoit déjà fait périr beaucoup; mais Idas

se fiant à la vitesse des chevaux que Neptune lui avoit donnés, se présenta à la course, et enleva Marpesse, qui étoit alors à danser dans le temple de Diane.

34. Les anciens n'étoient pas d'accord sur le nom de la femme de Thestius. Phérécydes disoit que Léda et Althée étoient filles de Thestius, qu'il nomme Thespius (ces deux noms étant très-souvent confondus), et de Laophonte fille de Pleuron (*Apollonii schol.*, I, 146). Le scholiaste d'Apollonius dit ailleurs qu'Iphiclus et Althée étoient enfans de Déïdamie, fille de Périérès. Hygin (*Fab.* 14, *p.* 48) dit aussi qu'Iphiclus et Althée avoient la même mère, mais il la nomme Leucippe. Suivant d'autres auteurs, Léda n'étoit point fille de Thestius, et voici ce que dit le scholiaste d'Apollonius de Rhodes (*L.* I, *v.* 146) : Εὔμηλος δὲ ἐν Κορινθιακοῖς Γλαύκου τοῦ Σισύφου θυγατέρα φησὶν αὐτὴν καὶ Παντειδυίας. Ἀπολομένων γὰρ τῶν ἵππων τῷ Γλαύκῳ, ἀφικνεῖται εἰς τὴν Λακωνικὴν κατὰ ζήτησιν αὐτῶν, κἀκεῖ συγγίνεται Παντειδυίᾳ, ἣν ὕστερον γήμασθαί φησι Θεσπίῳ. Τὴν δὲ Λήδαν, Γλαύκου οὖσαν, κληθῆναι Θεσπίου. « Eumélus dans ses Corinthiaques, dit que Léda étoit » fille de Glaucus, fils de Sisyphe. Glaucus, en effet, » ayant perdu ses chevaux, vint dans la Laconie » pour les chercher ; il y eut commerce avec Pan- » tidyia, que Thespius épousa ensuite, de manière » que Léda, qui étoit fille de Glaucus, passa pour » fille de Thespius. » J'ai corrigé ce passage d'après une copie tirée sur un Ms. de la bibliothèque nationale. Cette copie a été faite, à ce que je crois, par le savant M. Schneider, pour M. Brunck, lequel l'a donnée à M. Schwæighæuser le fils, qui a eu la com-

plaisance de me la prêter. Les fautes qui sont dans l'imprimé ont induit en erreur M. Heyne dans son commentaire sur Apollodore, p. 109 et 45 de la dernière édition. Le scholiaste imprimé ajoute ensuite, qu'il paroissoit que Phérécydes croyoit qu'Althée étoit aussi fille de Glaucus : Ὅτι δὲ Γλαύκου ἐστὶ θυγατὴρ καὶ Αλθαία αἰνίττεται λέγων, τοὺς τέκε θυγατὴρ Γλαύκου μάκαιρα. Φησὶ τὸν μὲν Πολυδεύκη Διὸς· τὸν δὲ Κάστορα Τυνδάρεω. « Il donne aussi à entendre qu'Althée étoit » fille de Glaucus; car il dit, *ceux qu'enfanta la » fille heureuse de Glaucus*, faisant allusion à Pol- » lux, fils de Jupiter, et à Castor, fils de Tyndare. » J'ai rétabli par conjecture ce dernier passage, qui ne se trouve pas dans le Ms. que j'ai cité, et qui me paroît mutilé, car il devroit y être question de Léda, qui étoit la mère de Castor et de Pollux.

35. Le scholiaste d'Homère (*L.* IX, *v.* 563, *Iliade*) donne cinq fils à Thestius, et il les nomme Iphiclus, Polyphantès, Phanès, Eurypylus et Plexippus. Ovide semble n'en reconnoître que deux, puisque dans l'énumération qu'il fait de ceux qui se rassemblèrent pour la chasse du sanglier de Calydon, il dit (*Métam.*, *L.* VIII, *v.* 304) :

Et duo Thestiadæ.

Et dans la suite, il les nomme Plexippus et Toxéus (*v.* 440, 441). Il n'y en avoit que deux sur le fronton du temple de Minerve Aléa à Tégée, dont Pausanias donne la description (*L.* VIII, *C.* 45), et il les nomme Prothoüs et Comètes. Hygin en compte trois (*Fab.* 173), qu'il nomme Plexippus, Ideus et Lyn-

ceus; mais il est probable que ces noms sont corrompus.

36. Homère ne donne à Porthaon, qu'il nomme Portheus, que trois fils : Agrius, Mélas et Œnée (*Iliade*, *L.* xiv, *v.* 115); et, suivant son scholiaste, Lycopeus et Alcathoüs étoient fils d'Agrius. Apollonius de Rhodes donne à Œnée un autre frère, nommé Laocoon, mais qui n'étoit pas de la même mère (*L.* I, *v.* 192).

CHAPITRE VIII.

Note 1. Hécatée de Milet, cité par Athénée (*L.* II, *p.* 35), dit qu'Oresthée, fils de Deucalion, étant venu s'établir dans l'Ætolie, sa chienne y mit bas d'un tronçon de bois; il le fit enterrer, et ce tronçon produisit un cep de vigne chargé de raisins. En mémoire de cet événement, il nomma Phytius le fils qu'il eut ensuite. Phytius fut père d'Œnée, qu'on nomme ainsi, parce que les Grecs nommoient alors la vigne *OEné*, οἴνη. Œnée fut père d'Ætolus. Pausanias raconte à peu près de même l'origine de la vigne; mais suivant lui, cela se passa dans le pays des Locriens Ozoles (*L.* x, *C.* 38). Au reste, cette fable ne peut avoir rapport à Œnée, dont il s'agit ici, qui étoit postérieur à Deucalion de sept générations. Suivant une autre tradition, rapportée par Servius (*Géorgiques*, *L.* I, *v.* IX), Œnée, roi d'Ætolie, avoit un berger nommé Staphylus. Ce berger s'étant aperçu qu'une de ses chèvres s'écartoit du reste du troupeau pour paître, et qu'elle devenoit de jour en jour plus grasse, la suivit, et ayant vu qu'elle mangeoit du raisin, il en goûta lui-même. Il trouva ce fruit si

agréable, qu'il en porta à son maître; Œnée en exprima le jus, et en fit une liqueur qu'il appela *Œnos;* et par reconnoissance pour le berger, il donna au fruit le nom de Staphylé. Hygin raconte la chose d'une manière plus simple. Bacchus étant venu chez Œnée, devint amoureux d'Althée. Œnée s'en étant aperçu, fit semblant d'être obligé de s'absenter pour un sacrifice, et les laissa seuls ensemble. Bacchus coucha avec Althée, dont il eut une fille nommée Déjanire, et pour récompenser Œnée de sa complaisance, il lui apprit à cultiver la vigne, et donna son nom au jus du fruit qui en provint.

2. Andræmon étoit fils d'Oxylus, suivant Antoninus Liberalis (*Narr.* 32). Cet Oxylus est probablement celui dont Apollodore vient de parler, qui étoit fils de Mars et de Protogénie, fille de Calydon. Andræmon étoit père de Thoas, qui commandoit les Ætoliens au siége de Troyes. Thoas eut pour fils Hæmon, père d'un autre Oxylus, qui ramena les Doriens dans le Péloponnèse. Cette généalogie est très-bien établie par Pausanias (*L.* v, *C.* 3), qui ajoute que la mère de Thoas et celle d'Hyllus étoient sœurs. C'est donc mal à propos que Werheyck a cherché des difficultés dans le passage d'Antoninus Liberalis que je viens d'indiquer; s'il s'étoit rappelé d'Oxylus, fils de Protogénie, il n'auroit pas dit que par ces mots *'Ανδραίμων ὁ Οξύλου*, il falloit entendre Andræmon, père d'Oxylus. Antoninus Liberalis dit qu'il avoit épousé Dryopé, fille de Dryops, fils du fleuve Sperchée et de Polydore, l'une des filles de Danaüs (*Narr.* 32). On montroit à Amphisse, à ce que dit Pausanias,

le tombeau d'Andræmon, et on disoit que Gorgé y étoit aussi enterrée (*L.* x, *C.* 38).

3. Comme les anciens n'étoient pas moins curieux de conserver la généalogie des animaux fameux, que celle des hommes célèbres, quelques auteurs nous apprennent que ce sanglier, ainsi que celui d'Erymanthe, avoient été produits par la laie de Crommyon, que Thésée tua par la suite (*Etienne de Byz.*, *v.* Κρομμύων). Athénée nous apprend que ce sanglier étoit femelle, et de couleur blanche (*L.* IX, *p.* 401).

4. Dryas est probablement celui que Nestor nomme comme un des héros qu'il avoit vus dans sa jeunesse (*Iliade*, *L.* I, *v.* 263). Il fut un de ceux qui combattirent avec les Lapithes contre les Centaures (*Ovide*, *Métam.* XIII, 290).

5. Il y avoit ici une faute dans le texte; Céphée étoit fils d'Aléus, et par conséquent frère de Lycurgue, comme nous le verrons ci-après, L. III, C. 9, et comme le disent Apollonius de Rhodes (*L.* I, *v.* 164), Hygin (*Fab.* 14), et Pausanias (*L.* VIII, *C.* 4). J'ai donc cru devoir corriger, comme le propose Bachet de Méziriac, Κηφεὺς, καὶ Ἀγκαῖος Λυκούργου. « Céphée, » et Ancée fils de Lycurgue. »

6. Pausanias (*L.* VIII, *C.* 45), Ovide (*Mét.*, *L.* VIII, 310) et Hygin (*Fab.* 173) mettent Iolaüs, fils d'Iphiclus, au lieu de son père.

7. Stace, dans sa Thébaïde, a mis au nombre des chasseurs, Ixion au lieu de Pirithoüs son fils. Il dit,

en effet, en parlant du sanglier (*L.* II, *v.* 473):

Jam Telamona solo, jam stratum Ixiona linquens,
Te Meleagre subit.

Ce seroit ici le lieu de dire quelque chose sur l'extraction de Pirithoüs, si Bachet de Méziriac n'avoit pas épuisé la matière dans ses commentaires sur Ovide, T. 1, p. 150 et suiv.

8. Actor père d'Eurytion, étoit fils de Myrmidon, comme on l'a vu ci-dessus. J'aurai occasion d'en parler plus au long par la suite, et de distinguer les différens Actor.

9. Atalante avoit amené avec elle une chienne célèbre, nommée *Aura;* elle fut tuée par le sanglier, et c'étoit pour honorer sa mémoire, qu'on avoit nommé *Cynos Séma* un endroit de l'Ætolie.

10. Aux héros dont Apollodore vient de parler, il faut joindre les suivans, d'après divers auteurs :

1. Eurytus et Echion, fils de Mercure, nommés par Hygin (*Fab.* 173), suivant la conjecture de Munkerus ;
2. Æsculape, fils d'Apollon (*idem, ibid.*) ;
3. Alcon, fils de Mars (*idem, ibid.*) ;
4. Euphémus, fils de Neptune ; Hygin (*Fab.* 173).
5. Laertes, fils d'Acrisius ; Ovide (*Mét.*, *L.* VIII, *v.* 315), et Hygin.
6. Deucalion, fils de Minos ; Hygin.
7. Hippothoüs, fils de Cercyon ; Pausanias (*L.* VIII, *C.* 45), et Hygin.
8. Cæneus, fils d'Elatus ; Ovide (*Mét.*, *L.* VIII, *v.* 305), et Hygin.

9. Mopsus, fils d'Ampycus; Ovide (*ibid.* 316), et Hygin.

10. Hippasus, fils d'Eurytus; Ovide (*ibid.* 313), et Hygin.

11. Phœnix, fils d'Amyntor; Ovide (*ibid.* 307), et Hygin.

12. Les fils d'Hippocoon; Ovide (*ibid.* 314), et Hygin.

13 Acaste, fils de Pélias; Ovide (*ibid.* 306).

14. Lelex; Ovide (*ibid.* 312).

15. Panopus, fils de Phocus; Ovide (*ibid.* 312).

16. Echépolis fils d'Alcathus, fils de Pélops (*Pausanias*, *L.* 1, 42).

17. Thersites, fils d'Agrius. Il étoit aussi à cette chasse, suivant Euphorion, cité par le scholiaste d'Homère (*Il.*, *L.* II, *v.* 212). La frayeur lui fit abandonner le poste où on l'avoit placé, et il alla se mettre en sûreté sur une hauteur. Méléagre indigné de sa lâcheté, lui dit des injures et le poursuivit. Thersites en fuyant, se laissa tomber sur des rochers, et sa chute le rendit tel que nous le dépeint Homère. Il est évident que cette chasse fut postérieure à l'expédition des Argonautes; car Ancée et Méléagre, qui étoient des deux expéditions, périrent, l'un à la chasse même, et l'autre peu de temps après.

11. Il sembleroit, d'après le schol. d'Apollonius (*L.* 1, *v.* 188), que, suivant Phérécydes, ce fut Ancée, fils de Neptune, qui fut tué par le sanglier; mais il a probablement attribué à un Ancée ce que Phérécydes disoit de l'autre. Celui qui étoit fils

de Neptune demeuroit à Samos, comme nous le ferons voir par la suite, et il fut aussi tué par un sanglier. Il aimoit beaucoup l'agriculture ; il avoit fait planter une vigne, et y faisoit travailler ses esclaves avec beaucoup de dureté. Un d'eux, irrité, lui dit qu'il ne boiroit pas du vin qu'elle produiroit. Le raisin étant mûr, Ancée se hâta de le faire vendanger, et l'ayant fait presser, il ordonna à ce même esclave de lui remplir une coupe, et lorsqu'il la tint à la main, il lui rappela sa prédiction. L'esclave répondit : *il peut arriver beaucoup de choses, avant que la coupe soit aux lèvres.* Au même instant, on annonce à Ancée qu'un sanglier monstrueux ravage sa vigne ; il laisse là sa coupe, et court attaquer le sanglier qui le tue (*Apollonii schol.* I, 188 ; *Zenobius, Cent.* V, 71). On voit qu'il ne s'agit point ici du sanglier de Calydon, et que la scène dut se passer à Samos. C'étoit de cet événement qu'il s'agissoit dans un tableau d'Aristophon dont parle Pline (*L.* XXXV, *p.* 706). *Aristophon* (sous-entendez *laudatus*) *Ancæo vulnerato ab apro, cum socia doloris Astypale.* « Aristophon est célèbre » par un tableau qui représente Ancée blessé par » un sanglier, avec Astypalée qui partage sa dou- » leur. » Astypalée étoit la mère d'Ancée de Samos, comme nous le verrons par la suite. Ce passage de Pline a été mal à propos appliqué par les commentateurs à Ancée, fils de Lycurgue.

12. Méléagre avoit consacré à Sicyone, dans le temple d'Apollon, la lance avec laquelle il avoit tué le sanglier. Elle avoit été brûlée avec le temple avant

l'époque où Pausanias voyagea dans la Grèce (*Pausanias, L.* II, *C.* 7).

13. Voici ce que Pausanias dit de la mort de Méléagre (*L.* x, *C.* 31) : « Homère dit au sujet de Méléagre, » que les Furies exaucèrent les imprécations de sa » mère, et lui donnèrent la mort; l'auteur du Poëme, » nommé *Megalæ Eoæ*, et celui de la Minyade racon» tent sa mort différemment; il fut tué, suivant eux, » par Apollon, qui étoit venu au secours des Cu» rètes contre les Ætoliens. Quant à la fable du tison, » que les Parques donnèrent à Althée, en lui disant » que son fils mourroit lorsque le tison seroit con» sumé, et ce qu'on ajoute, qu'elle le brûla dans un » mouvement de colère, Phrynichus, fils de Poly» phradmon, est le premier qui ait dit cela dans sa » tragédie de Pleuron. Il dit, en effet » :

Il ne put échapper à son malheureux destin, et il fut consumé avec le tison fatal, que son implacable mère mit dans le feu.

« Cependant Phrynichus ne s'étend pas sur ce sujet » comme il n'auroit pas manqué de le faire, si cette » fable avoit été de son invention; il n'en parle qu'en » passant, et comme d'un événement déjà célèbre » dans la Grèce. »

On voit par là qu'il y avoit trois opinions sur la mort de Méléagre; celle d'Homère, qui ne s'explique point sur la manière dont il périt : il dit seulement, que sa mère prosternée, et frappant la terre de sa main, pria Pluton et Proserpine de donner la mort à son fils, et que les Furies exaucèrent sa prière (*Il., L.* IX, *v.* 565 *et suiv.*) Mais ce qu'il dit par la suite (*v.* 595) qu'il

prouve qu'il ne périt pas dans cette guerre puisqu'il repoussa les Ætoliens. Apollodore, dans son second récit, paroît avoir suivi la tradition de l'auteur des *Megalæ Eoæ*, et de celui de la Minyade; ces deux auteurs disoient à la vérité que Méléagre avoit été tué par Apollon; mais il est possible que l'abréviateur ait oublié cette circonstance. La tradition de Phrynichus a été suivie par Æschyle (*Choëphores, v.* 602 *et suiv.*), par Ovide et par presque tous les poëtes. Nicandre, cité par Antoninus Liberalis (*Narr.* 2), paroît avoir mêlé ces deux dernières traditions.

14. Suivant l'auteur du poëme connu sous le nom de *Vers Cypriens*, Polydora, femme de Protésilas, étoit fille de Méléagre et de Cléopatre; cette dernière étoit, comme on l'a vu, fille d'Idas et de Marpesse; et Pausanias remarque que ces trois femmes se tuèrent après la mort de leurs maris (*L.* IV, *C.* 2).

15. Amaryncée étoit, suivant Pausanias (*L.* V, *C.* 1), fils de Pyttius, qu'Hésiode nomme Phycteus, dans un fragment que je vais rapporter. Il étoit venu de la Thessalie s'établir dans l'Elide, et Augias lui avoit donné une partie de ses Etats, pour s'assurer son alliance contre Hercules. Deux vers d'Hésiode, que cite le scholiaste de Pindare (*Olymp.* 10, *v.* 56), nous apprennent que Hippostratus étoit fils de Phyctée, et petit-fils d'Amaryncée.

Τὴν δ' Ἀμαρυγκείδης Ἱππόστρατος, ὄζος Ἄρηος,
Φυκτέως ἀγλαὸς υἱὸς, Ἐπειῶν ὄρχαμος ἀνδρῶν.

« Hippostratus, digne rejeton de Mars, fils de Phyc-
» tée, descendant d'Amaryncée, et chef des Epéens. »

Ruhnkénius, dans sa première lettre critique

(*p*. 3), croit que ces deux vers ont rapport à l'événement dont il s'agit ici. Diodore de Sicile (*L*. IV, *C*. 35) dit que Péribée prétendoit avoir été corrompue par le dieu Mars.

16. Il y a dans toutes les éditions : Ἱππόνουν τὸν πατέρα πέμψαι πρὸς Οἰνέα πόῤῥω τῆς Ἑλλάδος ὄντα, ἐντειλάμενον ἀποστεῖλαι. *Qu'Hipponoüs son père l'avoit envoyée vers Œnée qui demeuroit loin de la Grèce, le priant de l'envoyer.* Tannegui Le Febvre a proposé de lire ἀποκτεῖναι, *le chargeant de la tuer*, et ce changement a été approuvé par Wesselingius, dans ses notes sur Diodore de Sicile (*L*. IV, *C*. 35), et par M. Heyne, qui a même admis cette conjecture dans le texte. Mais je crois avec Sevin, qu'il faut seulement supprimer le mot ὄντα, et lire, πρὸς Οἰνέα, πόῤῥω τῆς Ἑλλάδος ἐντειλάμενον ἀποστεῖλαι; *l'envoya vers Œnée, le priant de la faire transporter loin de la Grèce.* On sait qu'il étoit ordinaire qu'on donnât les filles qui s'étoient laissées séduire à vendre dans des pays éloignés. *Voyez* au livre 2, chap. 7, l'histoire d'Augé; et au livre 3, chap. 3, § 3, celle d'Aérope et celle de Clymène.

17. On lit dans les Proverbes publiés par Schott, sous le nom d'*Appendix Vaticana* (*Cent*. 4, 25), et dans la collection des Proverbes d'Alexandrie, attribuée à Plutarque (*proverbe* 5), qu'Œnée ayant violé Péribée, fille d'Hipponoüs, le père, lorsqu'il s'aperçut qu'elle étoit grosse, la livra avec Tydée son fils à un porcher. Ils ont probablement tiré cette tradition de la Thébaïde d'Antimaque, car le scholiaste d'Homère, publié par M. de Villoison (*Il*.,

L. IV, *v.* 400), dit que, suivant ce poëte, Tydée avoit été élevé par des gardiens de porcs.

18. Les anciens ne sont pas trop d'accord sur les causes de l'exil de Tydée; Diodore de Sicile dit qu'il avoit tué Lycopéus et Alcathoüs ses deux cousins (*L.* IV, *C.* 65); Eustathe, qui dit la même chose, ajoute qu'il les tua parce qu'ils avoient conspiré contre son père, et qu'il tua par mégarde avec eux Mélas, frère d'Œnée. Apollodore a dit ci-dessus que Lycopéus et Alcathoüs étoient frères d'Œnée; mais il s'est sans doute trompé, car suivant Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 65) ils étoient cousins de Tydée, et Phérécydes, cité par le scholiaste d'Homère (*Il.*, *L.* XIV, *v.* 120), dit que Tydée, encore jeune, voyant son père déjà très-vieux prêt à être détrôné par les fils d'Agrius, prit sa défense et les tua, et qu'il tua involontairement son frère avec eux. Ce frère se nommoit Olénias suivant Apollodore; Hygin (*Fab.* 69) le nomme Mélanippus. Il nous est absolument inconnu d'ailleurs.

19. On a vu dans la note précédente, que suivant Phérécydes, c'étoit Tydée lui-même qui avoit tué les fils d'Agrius, et qui avoit rétabli Œnée sur le trône. Pausanias (*L.* II, *C.* 25), Antoninus Liberalis (*narr.* 37), le schol. d'Aristophane (*Acharn.*, *v.* 17), et Hygin (*Fab.* 175), attribuent tout cela à Diomèdes; et Ephore, cité par Strabon (*L.* X, *p.* 109), dit que ce fut au retour de la guerre des Epigones que Diomèdes, accompagné d'Alcmæon, alla remettre Œnée sur le trône. Quelques auteurs, tels qu'Antoninus Liberalis (*narr.* 37) et Hygin

(*Fab.* 175), ont même reculé cette expédition jusqu'après le siége de Troyes, et Hygin ajoute que Sthénélus s'y trouva avec Diomèdes; mais il paroît que toutes ces traditions étoient de l'invention des poëtes tragiques, qui s'embarrassoient très-peu de la vraisemblance, et Aristophane s'en moque avec raison dans ses Acharnéens (*v.* 417). Œnée étoit déjà vieux lorsque Tydée étoit venu au monde; il n'est donc pas probable qu'il ait vécu assez long-temps pour pouvoir être secouru par son petit-fils.

20. Pausanias dit que Diomèdes ayant tué les fils d'Agrius, voulut remettre Œnée sur le trône, mais comme il ne pouvoit pas rester avec lui, Œnée aima mieux le suivre à Argos; Diomèdes en eut très-grand soin, et après sa mort il lui donna la sépulture à Œnoé (*L.* II, *C.* 25). Cela prouve qu'il n'adoptoit point la tradition qui le faisoit tuer par les fils d'Agrius. M. Heyne, dans son savant commentaire (*p.* 131 *ou p.* 53 *de la dern. éd.*), cite pour prouver qu'Œnée vivoit encore pendant le siége de Troyes, le vers que dit Diomèdes dans l'Iliade (*L.* VI, *v.* 221).

Καί μιν ἐγὼ κατέλειπον ἰὼν ἐν δώμασ' ἐμοῖσι.

« Et je l'ai laissé en partant dans ma maison. » C'est aussi l'opinion du scholiaste publié par M. de Villoison. Cependant il semble qu'Homère dit (*Il.*, *L.* II, *v.* 641) qu'Œnée étoit mort, c'est pourquoi, je crois que Diomèdes parle ici de la coupe que Bellérophon avoit donnée à son grand-père.

21. Th. Gale propose de lire *Τέλφουσσαν* au lieu de *Τηλέφου ἑστίαν*. Il y avoit, en effet, dans l'Arcadie,

une ville nommée Telphusse ou Thelpuse, très-célèbre par le culte qu'on y rendoit à Cérès; et Sevin approuve cette correction. M. Heyne croit qu'il ne faut rien changer. Cependant, il paroit difficile que Télèphe eût déjà donné son nom à cet endroit, lors de la mort d'Œnée.

22. Homère (*Il.*, *L.* IV, *v.* 412) dit qu'Ægialée étoit fille d'Adraste; et c'est l'opinion la plus généralement suivie.

CHAPITRE IX.

NOTE 1. Presque tous les auteurs sont d'accord sur le nom de la mère de Phrixus et d'Hellé; cependant le scholiaste d'Apollonius de Rhodes (*L.* II, *v.* 1147), semble attribuer une autre opinion à Hérodore; car il dit que, suivant cet auteur, Athamas avoit eu de Thémisto, Schœnée, Erythrius, Leucon, Pœus, et Phrixus et Hellé qui étoient les plus jeunes : Νεωτάτους δὲ Φρίξον καὶ Ἕλλην. Mais je crois avec Sevin, qu'il faut lire Νεφέλης δὲ Φρίξον καὶ Ἕλλην. Presque tous disent aussi que Néphélé avoit été la première femme d'Athamas; cependant Philostephanus, contemporain de Callimaque, disoit qu'Athamas avoit d'abord épousé Ino, fille de Cadmus, dont il avoit eu deux fils, Léarque et Mélicerte. Junon lui ayant ordonné de répudier Ino, il épousa Néphélé, et il en eut deux enfans, Phrixus et Hellé; mais Néphélé s'étant aperçue qu'il continuoit à voir Ino, l'abandonna; Ino étant rentrée dans ses droits, chercha à faire périr les enfans de Néphélé; le reste de l'histoire est comme dans Apollodore. Suivant le scho-

liaste d'Aristophane (*Nuées, v.* 255), qui a probablement extrait le premier Athamas de Sophocles, Athamas avoit d'abord épousé Néphélé, dont il avoit eu Phrixus et Hellé, il la négligea par la suite pour se livrer à l'amour d'une mortelle; Néphélé indignée s'envola dans le ciel, et pour se venger affligea le pays d'une grande sécheresse; Athamas envoya consulter l'oracle de Delphes, sur les moyens de la faire cesser, et Ino gagna ceux qu'on y envoyoit, pour leur faire rendre la réponse dont parle Apollodore. On voit par là que Néphélé étoit une déesse; cependant Menécrates de Tyr, cité par Zenobius (*Cent.* 4, 38), disoit qu'Athamas n'avoit épousé Ino qu'après la mort de Néphélé.

2. Il y avoit plusieurs traditions sur le nom de la belle-mère de Phrixus et d'Hellé. Pélias dit dans la quatrième Pythique de Pindare (*v.* 283 *et suiv.*), que Phrixus lui a apparu en songe, et lui a ordonné de ramener dans sa patrie son ame, et d'y rapporter la toison du belier qui l'avoit sauvé des flots, et des poursuites impies de sa belle-mère.

> *Δέρμα τε κριοῦ βαθύμαλλον ἄγειν,*
> *Τῷ ποτ' ἐκ πόντου σαώθη,*
> *Ἔκ τε ματρυιᾶς ἀθέων βελέων.*

Le scholiaste dit à ce sujet : *Ἐκακώθη γὰρ διὰ τὴν μητρυιὰν, ἐρασθεῖσαν αὐτοῦ, καὶ ἐπιβουλεύθη, ὥστε φυγεῖν. Ταύτην δὲ ὁ μὲν Πίνδαρος ἐν ὕμνοις, Δημοτικήν φησιν, Ἱππίας δὲ, Γοργῶπιν, Σοφοκλῆς δὲ ἐν Ἀθάμαντι, Νεφέλην, Φερεκύδης, δὲ Θεμιστώ.* « Il fut en effet maltraité à cause » de sa belle-mère qui étoit amoureuse de lui, ce » qui l'obligea à s'enfuir. Pindare dans ses hymnes » la nomme Democicé; Hippias la nomme Gorgopis;

» Sophocles, dans son Athamas, lui donne le nom de » Néphélé; enfin, suivant Phérécydes, elle se nom- » moit Themisto. » On voit qu'il s'agit dans ce passage de la belle-mère de Phrixus, et non de sa mère, comme le dit M. Sturz, dans son recueil des fragmens de Phérécydes, p. 170. Mais il est probable que ce passage est tronqué. On y lit que, suivant Sophocles, Néphélé étoit la belle-mère de Phrixus; mais nous avons vu par le scholiaste d'Aristophane, que c'étoit sa mère elle-même que Sophocles nommoit Néphélé, comme tous les autres. Je ne crois pas non plus que Pindare ait nommé Démoticé, ou plutôt Démodicé la femme d'Athamas. Hygin dans son *Poeticon Astronomicon* (*L.* II, *C.* 20), nous apprend que, suivant quelques auteurs, Démodicé étoit femme de Crethée, frère d'Athamas; elle devint amoureuse de Phrixus son neveu, et comme elle ne put le faire consentir à ses désirs, elle l'accusa auprès de Crethée d'avoir voulu la violer; Crethée s'en plaignit à Athamas, et exigea de lui qu'il punît son fils; il s'y disposoit, lorsque Néphélé l'enleva avec Hellé sa sœur, et les mit sur le belier. Il est probable que cette histoire est celle que Pindare racontoit dans ses hymnes.

3. Suivant Phérécydes, cité par le scholiaste de Pindare (*Pyth.* 4, 288), Phrixus s'offrit lui-même pour être sacrifié pour son pays. Hygin dit la même chose dans sa deuxième fable.

4. Le belier que Néphélé donna à ses enfans étoit, suivant Hygin (*Fab.* 3 *et* 188), et le schol. de Germanicus

(*v.* 223), né de Neptune et de Théophane, fille de Bysalte. Théophane étoit très-belle, et elle étoit recherchée par beaucoup de prétendans; Neptune l'enleva et la transporta dans l'île Crimisse ou Cromyuse. Ses amans l'ayant suivie, Neptune se changea en belier, transforma Théophane en brebis, et tous les habitans de l'île en moutons. Les amans de Théophane ayant débarqués, et ne trouvant aucun homme, se mirent à tuer des moutons pour se nourrir. Alors Neptune les changea eux-mêmes en loups. Etant sous cette forme de belier il jouit de Théophane, qui en conçut le belier à toison d'or. La toison de ce belier étoit tantôt blanche, tantôt pourpre, suivant Simonides (*Apollon. schol.*, *L.* IV, 177). Philostephanus dit que ce fut le belier lui-même qui avertit Phrixus et Hellé du projet d'Athamas, de les sacrifier (*Homeri schol.*, *Il.* 7, 86); et en effet il étoit doué de la parole, suivant Hécatée et plusieurs autres auteurs (*Apollonii schol.*, 1, 250). Enfin, suivant Denys de Mytilène ou plutôt de Milet, cité par le scholiaste d'Apollonius (*L.* I, 256, *et* IV, 177), Crius ou *Belier* étoit le gouverneur de Phrixus; ayant eu connoissance du projet d'Athamas, il l'en avertit et s'enfuit avec lui. Voyez au reste sur ce belier Bachet de Méziriac sur Ovide, T. II, p. 131 et suiv.

5. On voyoit dans la Chersonnèse de la Troade le tombeau d'Hellé (*Hérodote*, *L.* VII, *C.* 58). Cependant, suivant quelques auteurs, elle fut sauvée par Neptune, qui en eut un fils nommé Pæon (*Eratosthènes Catastér.*, *C.* 19). Hygin, qui a traduit Eratosthènes, et qui l'avoit plus ample qu'il ne nous est

parvenu, dit que quelques auteurs y joignoient Hedonus. Suivant Etienne de Byzance (*v.* Ἀλμωπία), elle en avoit eu un autre fils nommé Almopius.

6. Hésiode, dans sa Théogonie, dit bien qu'Æétes et Circé étoient enfans du Soleil et de Perséis, mais il ne parle point de Pasiphaé. Je parlerai d'elle dans mes notes sur le troisième livre.

7. Æétes, suivant Apollonius de Rhodes, ne voulut recevoir Phrixus que lorsque Jupiter lui en eut fait donner l'ordre par Mercure (*L.* III, *v.* 584). Mais, suivant l'auteur du poëme d'Ægimius, Phrixus se présenta tenant la toison, ce qui le fit bien recevoir (*Apollon. schol., ibid.*) Hygin dit qu'Æétes fit périr Phrixus pour se garantir de l'effet d'une prédiction qui lui annonçoit qu'il devoit être tué par un des Æolides (*Hygin, Fab.* 3).

8. Apollonius de Rhodes (*L.* II, *v.* 1151) est d'accord avec Apollodore sur le surnom de Jupiter à qui Phrixus sacrifia le belier; mais Pausanias (*L.* I, *C.* 24) semble croire que ce fut à Jupiter Laphystius, qui étoit, suivant Hérodote (*L.* VII, *C.* 197) et Pausanias lui-même (*L.* IX, *C.* 34), celui à qui Athamas vouloit le sacrifier. Ce surnom lui venoit, à ce que dit Pausanias, d'une montagne de la Bœotie; il semble cependant, par ce que dit Hérodote, que son temple étoit dans l'Achaïe de la Thessalie. Eratosthènes dit que ce belier étoit immortel, et que lorsqu'il eut mis Phrixus en sûreté dans les Etats d'Æétes, sur les bords du Pont Euxin, il lui donna lui-même, dans le temple de Jupiter, sa toison pour la conserver en mémoire

de lui, et il alla ensuite se placer parmi les astres (*Eratosthènes Catast.*, *C.* 19).

9. La fille d'Æëtes que Phrixus épousa, se nommoit Iophossa, suivant Hésiode et Acusilas, cités par le schol. d'Apollonius (*L.* II, 1125). On pourroit soupçonner que Chalciopé n'étoit qu'une traduction de ce nom; car on trouve dans Hésychius : Ἰοφῶσσα· ἡ χάλκειος, ὥς φησι Φερεκύδης. Il paroit que, suivant Phérécydes, elle avoit plusieurs noms; car le schol. d'Apollonius (*L.* II, 1153) dit en parlant d'elle: Φερεκύδης ἐν ἕκτῳ Εὐηνίαν αὐτὴν φησὶ καλεῖσθαι. Ἐπώνυμον δὲ αὐτῇ Χαλκιόπη καὶ Ὀφιοῦσα. « Phérécydes, dans son » sixième livre, dit qu'elle se nommoit Evenia. Elle » étoit surnommée Chalciopé et Ophiusa. » Il est probable qu'il faut lire Ἰοφῶσσα au lieu de Ὀφιοῦσα.

10. Epiménides (*Apollonii schol.* II, 1125) ajoutoit à ces quatre fils un cinquième, nommé Presbon, dont Pausanias parle aussi, *L.* IX, *C.* 34.

11. La colère de Junon venoit de ce qu'Ino avoit été la nourrice de Bacchus, comme on le verra ci-après, (L. III, C. 4). C'étoit contre Athamas lui-même, suivant le scholiaste de Lycophron (*v.* 22), que la déesse étoit irritée, parce qu'il avoit reçu Bacchus de Mercure, et l'avoit élevé déguisé en fille. Philostephanus, cité par le schol. d'Homère (*Il.*, *L.* VII, 86), dit qu'Athamas ayant eu connoissance par la suite de la fraude qu'Ino avoit employée pour faire périr ses premiers enfans, voulut s'en venger sur ceux qu'il avoit eus d'elle. Il tua Léarque de sa propre main, et se mit à la poursuite d'Ino qui s'en-

fuyoit tenant Mélicertes. Ino se voyant prête à être atteinte, se précipita dans la mer. Hygin dit que la fraude fut découverte par celui qu'Ino avoit séduit, qui la fit connoître au moment où Phrixus et Hellé alloient être sacrifiés. Athamas la livra avec Mélicertes son fils, à Phrixus, pour en faire ce qu'il voudroit, et comme il alloit les faire conduire au supplice, Bacchus le priva de la vue, et enleva Ino sa nourrice. Jupiter ayant ensuite rendu Athamas furieux, il tua Léarque son fils, et Ino se précipita avec Mélicertes dans les flots. Ovide dit que ce fut une servante qu'il aimoit, qui découvrit à Athamas la fraude qu'Ino avoit employée pour faire périr ses enfans (*Fastes, L.* VI, *v.* 551), mais il paroît qu'il a voulu concilier deux traditions différentes; Plutarque (*Questions Rom.*, *t.* VII, *p.* 84) dit qu'Ino étant jalouse d'une servante Æolienne, nommée Antiphéra, dont elle croyoit son mari amoureux, devint furieuse, et fit périr son fils. Ils ajoutent tous les deux, que c'étoit par cette raison qu'on ne laissoit pas approcher les esclaves de son temple. Euripides dit dans Médée (*v.* 1284), qu'Ino tua ses deux fils. Il avoit fait lui-même une tragédie sur ce sujet, dans laquelle il s'écartoit de toutes les traditions reçues, au moins suivant l'extrait qu'Hygin en a donné. Ino, suivant lui, s'étant égarée dans les bois, en célébrant les Bacchanales, Athamas la crut perdue, et épousa Thémisto, fille d'une nymphe, dont il eut deux fils. Ayant appris ensuite qu'Ino étoit sur le Parnasse, il l'envoya chercher, et la fit venir chez lui sans la faire connoître. Thémisto ayant appris qu'Ino étoit retrouvée, mais ignorant qu'elle fut dans sa maison,

voulut faire périr ses enfans, et la prit elle-même pour confidente de son projet; elle lui dit donc de mettre des vêtemens noirs aux enfans d'Ino, et des vêtemens blancs aux siens. Ino fit tout le contraire, de manière que Thémisto trompée par les vêtemens tua ses propres enfans. Athamas étant ensuite devenu furieux, tua Léarque, et Ino se précipita dans les flots avec Mélicertes (*Hygin, Fab.* 4). Nonnus, dans ses Dionysiaques, raconte cette histoire à peu près de même, *L.* x et xi.

12. Athamas avoit, à ce qu'il paroît, donné son nom à plusieurs endroits : il y avoit, suivant Pausanias, dans la Bœotie, une plaine nommée Athamantium, qu'il avoit habitée. Un canton de la Bœotie portoit le même nom, suivant Apollonius de Rhodes (*L.* II, *v.* 516); le grand étymologiste (*v.* Ἀθαμάντιον) dit qu'il avoit été ainsi nommé, parce qu'Athamas y avoit erré long-temps, lorsque Junon l'eût rendu furieux. Il paroît que ce canton étoit dans la Phthiotide, et il y avoit fondé une ville qu'il avoit nommée Alos, soit en mémoire de ses longs voyages, soit par reconnoissance pour la servante qui lui avoit découvert le crime d'Ino, et qui se nommoit *Alos* (*Etienne de Byzance, v.* Ἄλος). On y montroit encore son palais, lors de l'expédition de Xerxès contre les Grecs, et on racontoit que les habitans voulant le sacrifier à Jupiter Laphystius, pour purifier le pays, probablement à cause du meurtre de Léarque, Cytisorus, fils de Phrixus, survint et le délivra, ce qui attira sur sa famille la colère des dieux. On peut voir cette histoire dans Hérodote (*L.* VII, *C.* 197).

Sophocles avoit sans doute tiré de là le sujet de son second Athamas, mais il avoit arrangé cette histoire différemment; c'étoit, suivant lui, Néphélé qui vouloit le faire sacrifier, et il étoit déjà couronné et auprès de l'autel, lorsqu'Hercules survint et le délivra (*Aristoph. schol. Nub. v.* 256). Enfin, il y avoit entre l'Epire et la Thessalie un pays qui se nommoit Athamantie ou Athamanie (*Scymnus Chius. v.* 613), et c'est sans doute celui dont il s'agissoit dans l'Oracle dont parle Apollodore.

13. Hypsée étoit probablement le roi des Lapithes, dont parlent Pindare (*Pyth.* 9; 23, *et le schol.*) et Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 69), qui étoit aussi père de Cyrène, mère d'Aristée. Nous avons déjà vu que, suivant Euripides et Nonnus, Athamas avoit épousé Thémisto, du vivant d'Ino, et il paroît par ce que dit Pausanias, qu'il avoit continué à rester dans la Bœotie, puisque Ptoüs, l'un des fils qu'il en avoit eus, avoit donné son nom à une montagne de cette contrée (*L.* IX, *C.* 23); il ne la quitta que lorsqu'aprés la mort de Leucon, il se crut sans enfans mâles, ne sachant pas que Phrixus étoit encore vivant (*ibid.*, *C.* 34).

14. Leucon étoit fils de Neptune et de Thémisto, suivant Hygin (*Fab.* 157). Dans le nombre des fils que ce dieu avoit eus, il met *Leuconoe ex Themisto Hypsei filia.* Il est évident qu'il faut lire, *Leucon.* Leucon mourut avant Athamas, et il ne laissa point de fils. Nous connoissons deux de ses filles, Evippé, qu'Athamas maria à Andréus, roi du pays qui prit par la suite le nom d'Orchomène (*Pausanias*, *L.* IX, *C.* 34), et Pisidice; on ne sait pas à qui cette dernière

fut mariée; mais elle eut, suivant les Mythologues, un fils nommé Argynnus, célèbre par l'amour qu'Agamemnon eut pour lui (*Etienne de Byzance, v.* Ἄργυννος; *Athénée, L.* XIII, *p.* 603; *Properce, L.* III, *El.* 6). Cependant Etienne de Byzance est le seul qui dise qu'Argynnus étoit fils de Pisidice, fille de Leucon, fils d'Athamas, mais comme ce passage est corrompu, on ne peut guères s'en autoriser.

15. Simson prétend dans sa chronologie, qu'il y a eu deux Sisyphes, l'un fils d'AEole, et un autre qui corrompit Anticlée, mère d'Ulysse, et de qui on prétendoit que ce dernier étoit fils. Mais cette histoire me paroît de l'invention des poëtes tragiques, qui, d'après la réputation de fourberie qu'avoit Sisyphe, avoient cru devoir le donner pour père à Ulysse, qui n'étoit pas moins renommé en ce genre. Il faudroit en supposer un second, si on adoptoit ce que dit Eumélus, cité par Pausanias (*L.* II, *C.* 3), que Médée, en quittant Corinthe, laissa ses Etats à Sisyphe; car il paroît difficile que le premier Sisyphe fût encore vivant à cette époque. Mais j'examinerai plus au long cette tradition par la suite. Apollodore est le seul qui dise qu'Ephyre avoit été fondée par Sisyphe; Homère dit seulement qu'il y demeuroit (*L.* VI, *v.* 157). J'examinerai l'origine de cette ville dans mes notes sur Pausanias.

16. Glaucus fut dévoré par ses jumens, si l'on en croit un très-grand nombre d'auteurs, qui racontent cependant cette fable avec quelque différence. Pausanias dit (*L.* VI, *C.* 20) que ses chevaux le tuèrent aux jeux qu'Acaste fit célébrer pour la mort de Pélias son père;

c'est aussi ce que donne à entendre Euripides, (*Phœnic. v.* 1131); car il dit que ses jumens étoient représentées sur le bouclier de Polynice, prenant le mors aux dents, et s'enfuyant épouvantées. Mais Strabon, Palæphate, Virgile et ses anciens commentateurs, et Hygin disent qu'il fut dévoré par ses jumens. Virgile attribue leur fureur à l'amour (*Georg., L.* III, *v.* 266).

Scilicet ante omnes, furor est insignis equarum :
Et mentem Venus ipsa dedit, quo tempore Glauci
Potniades malis membra absumsere quadrigæ.

Des Cavales surtout, rien n'égale les feux :
Vénus même alluma leurs transports furieux,
Quand, pour avoir frustré leur amoureuse ivresse,
Elle livra Glaucus à leur dent vengeresse.

DELILLE.

Strabon (*L.* IX, *p.* 627), le schol. d'Euripides (*Phœnic. v.* 1131) et Philargyrius (*Georg. ibid.*) disent qu'elles avoient bu dans une fontaine qui avoit la propriété de rendre furieux. Cette fontaine étoit à Potnie, dans la Bœotie; Pausanias (*L.* IX, *C.* 8) et Sotion (*Aristotelis Opuscula varia, p.* 123) en parlent. Enfin, Asclépiades, cité par Probus (*Virg., Georgic. ibid.*), dit qu'il nourrissoit ses jumens de chair humaine. On ne s'accordoit pas non plus sur l'endroit où il avoit été déchiré. Pausanias et Hygin disent que cela étoit arrivé aux jeux funèbres qu'Acaste faisoit célébrer en l'honneur de Pélias son père. Hygin ajoute même qu'Iolaüs, fils d'Iphiclus frère d'Hercules, y remporta le prix de la course des chars. Mais Strabon et le schol. d'Euripides disent que ce fut auprès de

Potnie même. Ce Glaucus étoit célèbre par son goût pour les chevaux; nous avons vu ci-dessus (*Chap.* VII, *note* 35) qu'il étoit allé jusque dans la Laconie pour les chercher, et le grand Etymologiste (*v.* Ἄκτωρ) rapporte qu'Azéus, père d'Actor, le vainquit aux jeux Olympiques en brisant son char. J'aurai occasion par la suite de parler de Bellérophon son fils, mais je dois remarquer ici que Sisyphe eut plusieurs autres fils dont Apollodore ne parle pas. Pausanias les nomme Ornytion, Thersandre et Halmus (*L.* II, *C.* 4). Ornytion fut père de Phocus et de Thoas; Phocus alla s'établir dans le pays de Tithorée, qui prit de lui le nom de Phocide, et je parlerai de lui par la suite. Thoas resta à Corinthe; il eut un fils nommé Démophoon, qui fut père de Propodas. Ce dernier eut pour fils Doridas et Hyanthidas, sous le règne desquels les Doriens s'emparèrent de Corinthe.

Thersandre eut trois fils; Haliartus, Coronus et Prætus; ce dernier ne laissa qu'une fille, nommée Mæro, qui mourut sans avoir été mariée (*Pausanias*, *L.* X, *C.* 30). Athamas croyant n'avoir plus de fils vivans, abandonna ses Etats à Haliartus et à Coronus, qui les rendirent à Phrixus ou à Presbon son fils; et ils allèrent fonder Haliarte et Coronée (*idem*, *L.* IX, *C.* 34). Il est probable qu'Anaxirrhoé, qu'Epéus épousa (*idem*, *L.* V, *C.* I), étoit fille de ce Coronus. On ne connoît pas le reste de leur postérité.

Almus ou Halmus, quatrième fils de Sisyphe, vint aussi s'établir dans la Bœotie, où Etéocle lui donna un canton; il ne laissa que deux filles, Chrysogénie et Chrysé. Celle-ci eut de Mars un fils nommé Phlégyas, qui succéda à Etéocle. Chrysogénie eut de Neptune

Neptune un fils nommé Chrysès, qui succéda à Phlégyas, et fut père de Minyas (*Pausanias, L.* IX, *C.* 36).

17. Phérécydes, cité par le schol. d'Homère (*Il. L.* VI, *v.* 253), entre dans des détails que je crois devoir rapporter ici. Jupiter ayant enlevé Ægine de Phliunte, pour la transporter à Œnone, passa avec elle à travers le pays de Corinthe; Asope étant allé à la recherche de sa fille, Sisyphe lui en fit connoître le ravisseur, et s'attira par là la colère de Jupiter, qui envoya la Mort le prendre. Mais Sisyphe la saisit elle-même, et l'enchaîna si bien, que personne ne mouroit plus; Mars ayant délivré la Mort, lui livra Sisyphe; mais avant de mourir, il recommanda à Mérope sa femme, de ne pas lui rendre les devoirs qu'on a coutume de rendre aux morts. Il descendit ensuite aux enfers, d'où Pluton le renvoya quelque temps après, pour réclamer ces devoirs; il revint à Corinthe, et y resta; il mourut enfin dans un âge extrêmement avancé, et on le condamna dans les enfers à rouler une très-grosse pierre, pour qu'il ne pût pas s'échapper de nouveau. Le même scholiaste raconte ailleurs (*Il. L.* I, *v.* 180) cette histoire d'une manière un peu différente, mais sans citer son auteur. Jupiter ayant enlevé Ægine, fille du fleuve Asope, la conduisit à Phliunte, où il eut commerce avec elle; mais sachant que son père la cherchoit, il l'emmena à Œnone. Sisyphe l'ayant aperçu lorsqu'il passoit à Corinthe, le dit à Asope, qui ayant poursuivi Jupiter, l'auroit surpris avec Ægine, si ce dieu ne l'eût changée en île, et ne se fût transformé lui-même en pierre. Dans la suite, pour punir Si-

syphe, il le condamna à porter dans les enfers une pierre aussi grosse que celle en laquelle il s'étoit transformé. Théognis parle du retour de Sisyphe sur la terre (*v.* 527 *et suiv.*), et il dit qu'il parvint par ses beaux discours à engager Proserpine à le laisser aller.

18. Il ne faut pas confondre Deion ou Deionée (car on le trouve écrit des deux manières) avec Eionée père de Dia, qu'Ixion épousa, que quelques auteurs nomment aussi Deionée. La conformité de noms est la seule raison pour croire que c'est le même personnage; et ce n'étoit pas une chose rare alors que de voir plusieurs personnages importans porter le même nom, c'est même une des principales causes de l'obscurité de l'histoire héroïque. Ixion étant fils de Périmèle, fille d'Amythaon, petit-fils d'Æole, étoit postérieur de quatre générations au Deionée dont il s'agit ici. Simson dans sa Chronologie, A°. 2596, propose de lire ici Φθιώτιδος, la Phthiotide, au lieu de Φωκίδος, et cette conjecture a été approuvée par Th. Gale et par M. Heyne. Mais il ne faut rien changer; nous verrons par la suite qu'Actor fils de Deionée étoit établi à Opunte, dans le voisinage de la Phocide; et Diodore de Sicile parle d'un fils de Céphale fils de Deionée, qui régnoit dans la Phocide même (*L.* IV, *C.* 49).

19. Le scholiaste d'Homère (*Il. L.* II, *v.* 520) la nomme Astérodie; elle étoit, suivant lui, mère de Crissus, et la ville de Crissa avoit pris son nom, Ἀπὸ Κρίσσου, τοῦ Τυράννου, καὶ Ἀστεροδίας τῆς Δηϊονέως. *De Crissus fils de Tyrannus et d'Astérodie, fille de Deionée.* Les mots τοῦ Τυράννου me paroissent une faute qui nous

cache le nom du père de Crissus. Mais il m'est impossible de deviner quel nom il faut mettre à la place. Celui de Φώκου me paroît en effet trop éloigné. Il étoit cependant le père de Crissus, suivant Pausanias (*L.* II, *C.* 29). Le scholiaste, publié par M. de Villoison, et Eustathe ont la même faute. Peut-être ce Tyrannus étoit-il le fils de Ptérélas dont il sera question, L. II, C. 4, § 3.

20. Eustathe dit que la femme de Magnès se nommoit Mélibée; il donna son nom à une ville de la Thessalie, et il eut d'elle un fils nommé Alector qui fut père d'Hæmon; celui-ci eut pour fils Hyperochus, ce dernier fut père de Tenthrédon; Tenthrédon fut père de Prothoüs qui commandoit les Thessaliens de la Magnésie au siége de Troyes (*Eustathe*, *p.* 338). Eustathe a pris cela d'un ancien scholiaste; mais il l'a eu plus entier que nous ne l'avons, car les noms d'Hæmon et d'Hyperochus manquent dans celui qui a été publié par M. de Villoison (*Il. L.* II, *v.* 756). Ils ne disent rien ni l'un ni l'autre de Dictys ni de Polydecte. Apollodore ne dit rien ici de Pierus, dont il a parlé ci-dessus (*C.* III; § 3); mais il est probable qu'il étoit fils d'un autre Magnès, peut-être de celui qui étoit fils d'Argus fils de Phrixus, et dont il est question dans Antoninus Libéralis (*Narr.* 23); je crois aussi que c'est d'un autre Magnès que parle Pisandre, cité par le scholiaste d'Euripides (*Phœnic.* *v.* 1748). Ce dernier avoit épousé Philodicé, dont il avoit eu deux fils, Eurynomus et Eionéus; Eurynomus avoit combattu contre les Centaures; il avoit eu un fils nommé Hippias, qui fut enlevé par le Sphinx. Eionéus fut un

des prétendans à la main d'Hippodamie, et il fut tué par Œnomaüs (*Pausanias, L.* VI, *C.* 21). Euripides, dans les vers que j'ai cité ci-dessus, ne met point Magnès au nombre des fils d'Æole.

21. Salmonée, suivant Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 68), partit de l'Æolide, avec une multitude considérable, et alla s'établir dans l'Elide, sur les bords de l'Alphée. Nous avons déja vu que l'Æolide étoit le pays de Pleuron et de Calydon, et il paroît que depuis Deucalion, il y avoit eu un échange presque continuel de population entre l'Æolide, les pays voisins tels que la Locride, la Phocide et même la Bœotie, et la partie du Péloponnèse située sur le golfe de Corinthe, d'où il paroît, comme on l'a vu, que Deucalion étoit originaire. Salmonée y épousa Alcidice, fille d'Aléus roi du pays, c'est-à-dire de l'Arcadie, dont l'Elide faisoit partie, et il y fonda une ville que Diodore nomme Salmonie, mais que Strabon (*L.* VIII, *p.* 545) et Etienne de Byzance (*v.* Σαλμώνη) nomment Salmoné; ce fut sans doute delà qu'il partit pour aller attaquer Ætolus; car il paroît par Ephore (*Strabon*, *L.* VIII, p. 548) que Salmonée étoit déjà roi des Eléens et des Pisæates lorsqu'il conquit l'Elide sur Ætolus. La ville qu'il avoit fondée existoit encore du temps de Strabon; Apollodore s'est donc trompé, en disant que Jupiter l'avoit détruite; ou plutôt il aura suivi, d'après sa coutume, les poëtes tragiques, à qui il avoit plu de faire de Salmonée un prince impie, tandis qu'Homère le nomme ἀμύμων, *irréprochable.*

22. Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 68) dit qu'Alcidice, mère de Tyro, étant morte, Salmonée épousa

Sidéro, qui accabloit Tyro de mauvais traitemens, ce qui lui fit prendre le parti de s'enfuir ; elle se retira, suivant Eustathe (*sur l'Odyssée*, *p.* 1685), auprès de Deionée, frère de son père, et ce fut tandis qu'elle étoit chez lui, que Neptune prit la forme de l'Enipée pour en jouir : Deionée la donna ensuite en mariage à Créthée. Diodore dit qu'elle n'étoit pas encore mariée lorsque Neptune coucha avec elle ; mais cela paroît difficile à concilier avec les expressions d'Homère, qui dit positivement qu'elle étoit déjà femme de Créthée lorsqu'elle devint amoureuse de l'Enipée (*Odyssée*, *L.* xi, *v.* 235). Au reste, quoiqu'en dise Strabon (*L.* viii, *p.* 546), il ne s'agit pas ici de l'Enipée de l'Elide, mais de celui de la Thessalie.

23. Voyez l'Odyssée d'Homère et les Dialogues marins de Lucien (*Dial.* 13). Ovide, dans ses Métamorphoses (*L.* vi, *v.* 116), semble attribuer à cette métamorphose de Neptune la naissance des Aloïdes.

Tu visus Enipeus
Gignis Aloïdas.

Nous avons vu un peu plus haut qu'Iphimédie, femme d'Aloée, étoit devenue amoureuse de Neptune, et alloit fréquemment sur les bords de la mer, comme Tyro alloit sur ceux de l'Enipée ; il seroit possible qu'Ovide eût confondu les deux fables. Bachet de Méziriac, dans une note citée par Sevin, dit qu'Ovide a pu désigner par ce mot *Aloïdas*, Pélias et Nélée, parce que Créthée et Salmonée étoient fils de Laodicé, fille d'Aloée : je ne sais pas où il a pris cette Laodicé, mais Aloée étoit lui-même petit-fils d'Æole ; il ne pouvoit

donc pas être le grand-père de Créthée et de Salmonée. On pourroit lire :

Gignis et Æolidas.

Mais l'expression me paroît bien générale pour désigner Pélias et Nélée; Heinsius et Burman n'ont fait aucune remarque sur ce vers.

24. Pausanias dit que Nélée étoit fils de Créthée, et il pensoit sans doute de même à l'égard de Pélias. Le scholiaste de Théocrite dit la même chose (*Idylle* 3, *v.* 45). Celui d'Homère, publié par M. de Villoison, dit aussi que Pélias et Nélée étoient fils de Créthée (*Bœotie*, *v.* 98).

25. Toute cette histoire est de l'invention des poëtes tragiques, et ne peut se concilier, ni avec Homère, ni avec les événemens postérieurs. Il faudroit, en effet, supposer que Tyro ne se maria avec Créthée, que lorsqu'elle eût été délivrée par ses fils; et cependant on voit par l'histoire des Argonautes, qu'il n'y avoit pas une grande différence d'âge entre Æson fils de Créthée et de Tyro, et Pélias. Sophocles avoit fait sur ce sujet une pièce, dont on peut voir les fragmens dans le recueil de Brunck. Voyez aussi Bachet de Méziriac sur Ovide, T. II, p. 27 et 28. On trouve dans Hygin une autre tradition, qu'il est impossible d'appliquer à la naissance de Pélias et de Nélée. Il dit que Sisyphe et Salmonée étoient ennemis; le premier demanda à Apollon le moyen de se venger : le dieu lui répondit que s'il parvenoit à avoir des enfans de la fille de son frère, ils seroient ses vengeurs. Sisyphe parvint à la séduire, et en eut deux fils, mais

Tyro ayant appris quelle étoit leur destinée, les fit périr. Comme il revient à trois fois sur cette fable (*Fab.* 60, 239 *et* 254), on ne peut pas soupçonner que le nom de Tyro soit corrompu, mais je n'ai rien trouvé ailleurs qui eût rapport à cette tradition.

26. On n'est point d'accord sur le pays où Nélée fonda Pylos, et Strabon paroît ne savoir à quoi se décider. Je crois que c'étoit dans l'Elide, et je discuterai cela dans mes notes sur le livre suivant.

27. Chloris étoit fille d'Amphion, fils d'Iasus roi d'Orchomène, comme le dit Homère (*Odyssée, L.* XI, *v.* 282). Les poëtes postérieurs disoient qu'elle étoit fille de l'autre Amphion. J'examinerai cette tradition dans mes notes sur le troisième livre.

28. Homère parle dans l'Iliade (*L.* XI, *v.* 691) des douze fils de Nélée, mais dans l'Odyssée (*L.* XI, *v.* 283) il dit que Chloris ne fut mère que de trois, Nestor, Chromius et Périclymènes, et d'une fille qui fut la célèbre Péro : quant aux autres, ils étoient nés de différentes femmes, suivant le scholiaste d'Homère (*Odyss.* II, *v.* 285), et celui d'Apollonius (*L.* I, *v.* 156). Mais le passage de ce dernier est tout différent dans le Ms. que j'ai cité; c'est pourquoi je vais le transcrire. Νηλέος παῖδες ἐγένοντο, ἐκ μὲν Χλωρίδος Νέστωρ, Περικλύμενος, Χρόμιος· ἐκ δὲ Φάρης, Σκύρος, Ἀστέριος, Λυκάων, Εὐρύβιος, Δάμαχος, Ἐπιμένης, Φράσις, Ἀντιμένης, Εὐαγόρας, ὡς Ἀσκληπιάδης φησί. « Nélée, suivant Asclépiades, eut de Chloris, Nestor, Périclymène et Chromius. Il eut de Pharé, Scyrus, Astérius,

» Lycaon, Eurybius, Domachus, Epiménes, Phrasis, » Antiménes et Evagoras.» Cette liste diffère, comme on le voit, de celle d'Apollodore; elle diffère aussi de celle du scholiaste imprimé, qui les nomme dans l'ordre suivant; Nestor, Périclymène et Chromius, de Chloris; de diverses femmes, Taurus, Astérius, Lycaon, Déimaque, Eurybius, Epiléon, Phrasis, Antiménes et Alastor. Il paroît qu'Eudoxie a fait usage d'un Ms. pareil à celui de la Bibliothèque nationale (*Villoison, Anec. græc.*, *t.* 1, p. 523), car elle les nomme à peu près de même. M. Heyne croit que son texte est corrompu, mais d'après sa conformité avec notre Ms., je crois plutôt que c'est le scholiaste imprimé qu'il faut corriger.

29. Sénèque le tragique (*Médée, v.* 635) semble dire que Périclymène étoit fils de Neptune.

Patre Neptuno genitum necavit,
Sumere innumeras solitum figuras.

Il a sans doute été trompé par les vers 306 et suivans de la quatrième Ode Pythique de Pindare, où ils sont nommés Euphémus, et lui,

Ἐννοσίδα γένος,

race de Neptune. Mais Pindare, comme l'observe le scholiaste, a seulement voulu dire qu'il descendoit de Neptune par Nélée son père. De tous les fils de Nélée, il étoit celui que ce dieu chérissoit le plus; et il l'avoit doué suivant Hésiode, qu'Apollodore a suivi, de la faculté de prendre la forme qu'il lui plairoit. Voici les vers de ce poëte qui nous ont été conservés par le scholiaste d'Apollonius, *L.* 1, *v.* 156:

Περικλύμενόν τ' ἀγέρωχον
Ὄλβιον, ᾧ πόρε δῶρα Ποσειδάων ἐνοσίχθων
Παντοῖ', ἄλλοτε μὲν γὰρ ἐν ὀρνίθεσσι φάνεσκεν
Αἰετός· ἄλλοτε δ' αὖτε πελέσκετο (θαῦμα ἰδέσθαι)
Μύρμηξ· ἄλλοτε δ' αὖτε μελισσάων ἀγλαὰ φῦλα·
Ἄλλοτε δεινὸς ὄφις καὶ ἀμείλιχος. Εἶχε δὲ δῶρα,
Παντοῖ' οὐκ ὀνομαστά, τά μιν καὶ ἔπειτα δόλωσε
Βουλῇ Ἀθηναίης.

« Et le vaillant Périclymène, heureux mortel, que le » puissant Neptune avoit doué des dons les plus pré- » cieux. Tantôt, il paroissoit en aigle parmi les oi- » seaux ; tantôt (chose admirable) il se changeoit en » fourmi ; quelquefois il devenoit une abeille, et quel- » quefois un serpent terrible et cruel : enfin il prenoit » mille formes qu'il est impossible de détailler ; mais par » les conseils de Minerve, il (*Hercules*) éluda tous ses » artifices. » C'est mal à propos, comme l'a déjà observé Ruhnkenius (*Epist. crit.*, *p.* 111), que D. Heinsius a mis à la tête de ce fragment un vers et demi, que le schol. d'Apollonius cite comme étant d'Homère. Le même scholiaste dit que, suivant quelques auteurs, Hercules, par le conseil de Minerve, l'écrasa d'un coup de massue, au moment où, transformé en mouche, il se disposoit à le piquer ; Hésiode disoit, qu'ayant pris quelqu'une des formes qui lui étoient ordinaires, il s'étoit placé sur le timon du char d'Hercules pour le provoquer au combat, mais que Minerve dirigea ce héros qui le tua d'un coup de flèche. Il étoit, suivant Ovide (*Métam. L.* XII, *v.* 556 *et suiv.*), sous la forme d'un aigle lorsqu'Hercules le tua. Il laissa un fils nommé Penthilus, qui fut père de Borus ;

celui-ci fut père d'Andropompus, qui eut pour fils Mélanthus. Ce dernier fut chassé de Pylos par les Héraclides, et il se retira à Athènes (*Pausanias L.* II, *C.* 18).

30. Nestor dit quelque chose dans l'Iliade (*L.* XI, *v.* 691) de la mort de ses frères. Elle étoit racontée plus en détail dans le Catalogue des Héros par Hésiode, d'où sont probablement tirés les vers que j'ai cités dans la note précédente ; il y parloit aussi de la retraite de Nestor dans le pays des Géréniens.

Κτεῖνε δὲ Νηλῆος ταλασίφρονος υἱέας ἐσθλοὺς
Ἕνδεκα· δωδέκατος δὲ Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ
Ξεῖνος ἐὼν ἐτύχησε παρ' ἱπποδάμοισι Γερήνοις

et

Νέστωρ οἶος ἄλυξεν ἐν ἀνθεμόεντι Γερήνῳ.

« Il tua (*c'est toujours d'Hercules dont il s'agit*) » onze vaillans fils de l'infortuné Nélée. Nestor le dou- » zième, se trouvoit alors chez les Géréniens. » Et, » Nestor, seul, se trouvant dans l'aride Gérène, évita » la mort. »

31. Eustathe, sur Homère (*Iliade*, *p.* 296), dit qu'Anaxibie étoit fille d'Atrée et sœur d'Agamemnon, et en conséquence, Bachet de Méziriac propose de lire ici τὴν Ἀτρέως au lieu de τὴν Κρατιέως : ce qui me paroit assez probable ; je sais bien que Pausanias dit que cette Anaxibie, sœur d'Agamemnon, avoit épousé Strophius, et étoit mère de Pylades ; mais Apollodore pouvoit avoir suivi une autre tradition. Il s'est en effet écarté d'Homère, qui dit (*Odyss. L.* III, 452), que la femme de

Nestor étoit Eurydice, fille de Clyménus. Eustathe cherche à la vérité à concilier ces deux traditions, en disant que Nestor avoit épousé Anaxibie après la mort d'Eurydice : mais on voit par Homère, qu'Eurydice vivoit encore lorsque Télémaque alla chez Nestor, c'est-à-dire, plusieurs années après le siége de Troyes; ainsi, il n'est pas probable que Nestor lui ait survécu assez long-temps pour se remarier. L'un des scholiastes publiés par M. de Villoison (*Il. L.* XI, *v.* 691), dit que Nestor avoit épousé Mnésioché (je crois qu'il faut lire Μνησιλόχη, *Mnèsiloché*), fille d'Amphidamas.

32. Suivant Hésiode, cité par Eustathe (*p.* 1796), Polycaste épousa Télémaque, fils d'Ulysse, et elle fut mère de Persépolis.

> Τηλεμάχῳ δ' ἄρ' ἔτικτεν Ἐΰζωνος Πολυκάστη
> Νέστορος ὁπλοτάτη κούρη Νηληϊάδαο
> Περσέπολιν, μιχθεῖσα διὰ χρυσῆν Ἀφροδίτην.

« La belle Polycaste la plus jeune fille de Nestor, fils » de Nélée, unie à Télémaque, lui enfanta Persé- » polis. »

Quant aux fils de Nestor, Pisistrate laissa un fils du même nom que lui, qui ayant été chassé du Péloponnèse par les Héraclides, se retira on ne sait où. Les fils de Pæon, fils d'Antilochus, et Alcmæon fils de Sillus, fils de Thrasymèdes, chassés du Péloponnèse à la même époque, se retirèrent à Athènes, où ils furent la souche de deux illustres familles; celle des Pæonides, et celle des Alcmæonides (*Pausanias, L.* II, *C.* 18).

33. Hygin (*Fab.* 14 *et* 51) dit qu'Anaxibie, femme de Pélias, étoit fille de Dymas. On a proposé de le

corriger d'après Apollodore, mais je n'en vois pas la nécessité. Le Bias dont Pélias épousa la fille, suivant Apollodore, est aussi inconnu que Dymas; car on ne peut pas le confondre avec Bias, fils d'Amythaon, qui épousa la fille de Nélée frère de Pélias. Il faudroit, en effet, supposer que Pélias ne se maria que très-âgé, ce qui n'est pas probable.

34. Pausanias (*L.* VIII, *C.* 11) dit qu'il n'avoit trouvé le nom des filles de Pélias dans aucun des anciens poëtes qu'il avoit lus, mais que Micon le peintre les avoit nommées Astéropée et Antinoé. Hygin (*Fab.* 24) en nomme cinq, Alceste, Pélopie, Méduse, Isidoce et Hippothoé. On croit que le nom d'Isidoce est corrompu, et qu'il faut lire Pisidice.

35. Iolcos avoit été fondée par Iolcus, fils d'Amyrus, suivant Etienne de Byzance (*v.* Ἰωλκός). Le schol. d'Homère, publié par M. de Villoison (*Bœotie, v.* 98), dit que Créthée s'y établit après en avoir chassé les Pélasges.

36. Il semble par ce que dit Apollodore, qu'Amythaon demeuroit tout simplement à Pylos, sans y avoir aucune autorité; il y avoit probablement suivi Nélée son frère : Diodore de Sicile ne nomme à la vérité que Mélampe et Bias, parmi ceux que Nélée emmena avec lui; mais il paroît qu'il emmena aussi Amythaon. Car Pindare dit que ce dernier vint de Messène, qui étoit auprès de Pylos, féliciter Æson, son frère, lorsque Jason revint de chez Chiron (*Pyth.* IV, *v.* 123). Pausanias donne cependant à entendre qu'il avoit quelqu'autorité dans l'Elide, car il y fit célébrer les jeux Olympiques (*L.* V, *C.* 8); et Rhianus, cité

par Etienne de Byzance, dit qu'une partie de l'Elide avoit pris le nom d'Amythaonie (*v.* Ἀμυθαονία).

37. Apollodore dit un peu plus bas (*L.* II, *C.* 2), probablement d'après quelque autre auteur, qu'elle étoit fille d'Abas, sans doute le roi d'Argos; et je crois que c'est d'après cette tradition que l'auteur du poëme des Argonautes, qui a pris le nom d'Orphée, dit en parlant des fils de Bias (*v.* 147): Ἀβαντιάδαι περιώνυμοι. Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 68) la nomme Aglaïre; elle se nommoit Rhodope, suivant le scholiaste de Théocrite (*Id.* 3, *v.* 43).

38. Sa mère, après sa naissance, l'exposa dans un endroit où son corps étoit à l'abri du soleil à l'exception des pieds qui furent noircis, et ce fut pour cela qu'on le nomma Μελάμπους, *Melampus*, ou *aux pieds noirs* (*Apollonii schol.* 1, 118; *Theocriti schol.*, *id.* 3, *v.* 43). Il fut la souche d'une famille qui se rendit célèbre dans la Grèce par ses connoissances dans l'art de prédire l'avenir; car c'est principalement à la branche qui sortoit de lui qu'il faut appliquer ce qu'Hésiode disoit des Amythaonides :

Ἀλκὴν μὲν γὰρ ἔδωκεν Ὀλύμπιος Αἰακίδῃσι,
Νοῦν δ' Ἀμυθαονίδαις, πλοῦτον δέ περ Ἀτρείδῃσι.

« Jupiter a donné la force aux Æacides, la sagesse aux » descendans d'Amythaon, et la richesse aux Atrides. » (*Suidas*, *v.* Ἀλκή).

Cette famille subsistoit encore durant la guerre du Péloponnèse, et Tisamène Elien, qui fit remporter aux Lacédémoniens plusieurs grandes victoires, en étoit.

39. Le traducteur latin s'est trompé sur le sens de ce passage : *Occisis a ministris serpentibus, cetera*

quidem reptilia congestis lignis concremavit, atque serpentium partus educavit. Il semble supposer qu'il y avoit des serpens, et d'autres reptiles; ce qui n'est point dans le texte. Cet endroit est tiré de quelque poëte, dont Apollodore a conservé les expressions. Les serpens que les domestiques de Mélampe tuèrent, sont les mêmes que ceux qu'il brûla pour leur rendre les honneurs funèbres. Comme Mélampe avoit, suivant Hérodote, appris beaucoup de choses des prêtres Egyptiens, il pouvoit avoir pris d'eux la coutume de donner la sépulture aux animaux. Voyez la note suivante.

40. Le schol. de Lycophron dit qu'Hélénus et la célèbre Cassandre reçurent par le même moyen l'art de la divination. On les porta après leur naissance dans le temple d'Apollon Thymbræen, pour sacrifier à ce dieu en action de grâces. On les laissa dans le temple pendant le banquet qui suivit le sacrifice; et ce banquet s'étant prolongé fort avant dans la nuit, on retourna à la ville sans penser à eux, de manière qu'ils passèrent la nuit dans le temple. Lorsqu'on revint le lendemain les chercher on trouva des serpens entortillés autour d'eux, qui, bien loin de leur avoir fait du mal, leur avoient purifié les organes de l'ouïe, en leur léchant les oreilles (*Argum. in Alexandram*). Le scholiaste d'Homère (*Il. L.* VII, *v.* 44) raconte la chose à peu près de même, d'après Anticlides. L'auteur du poëme intitulé *Megalæ Eoæ*, qu'on attribuoit à Hésiode, racontoit un peu différemment l'histoire de Mélampe. Comme ce passage est plus complet dans le Ms. que dans le schol. imprimé, je vais le rapporter en entier: Ἐν δὲ ταῖς καλου-

μεναις μεγάλαις ἠοίαις λέγεται ὡς ἄρα Μελάμπους φίλος ὢν τῷ Ἀπόλλωνι, ἀποδημήσας κατέλυσε παρὰ Πολυφάτῃ. Βοῦν δ' αὐτῷ θύοντι δράκων ἀνερπύσας κατέφαγε τὸν τοῦ Πολυφάτου θεράποντα. Χαλεπήνας δὲ ὁ βασιλεὺς ἀποκτείνει τὸν δράκοντα, Μελάμπους δὲ ἐκεῖνον μὲν θάπτει· τὰ δὲ ἔκγονα αὐτοῦ ἐκτρέφει· κἀκεῖνα περιλείχοντα τὰ ὦτα αὐτοῦ, ἐνέπνευσαν αὐτῷ τὴν μαντικήν. « L'auteur du poëme nommé » *Megalæ Eoæ*, dit que Mélampe étoit cher à Apollon. » Etant en voyage, il s'arrêta chez Polyphate. Celui-ci » ayant sacrifié un bœuf, un serpent s'approcha et » dévora son domestique ; le roi irrité, tua le serpent ; » Mélampe lui donna la sépulture, et éleva ses petits, » qui lui inspirèrent l'art de la divination, en lui lé- » chant les oreilles » (*Apollonii schol.* 1, 118). Ce passage confirme l'explication que j'ai donnée dans la note précédente, du texte d'Apollodore. Celui-ci dit en effet, que Mélampe leur donna la sépulture, ce que notre auteur a exprimé d'une autre manière, en disant qu'il les brûla.

41. Homère fait allusion à cette histoire dans deux endroits (*Odyssée, L.* II, *v.* 286, et *L.* XV, *v.* 225); mais elle avoit, à ce qu'il paroît, été traitée beaucoup plus au long par Hésiode, soit dans l'ouvrage que j'ai cité dans la note précédente, soit dans le poëme qu'il avoit fait sur Mélampe dont Athénée nous a conservé quelques fragmens (*L.* XI, *p.* 498), qui ont rapport au séjour de Mélampe chez Iphiclus. C'étoit de lui, sans doute, que Phérécydes et Apollodore avoient tiré ce qu'ils en racontoient. Comme le récit d'Apollodore est tronqué, je vais le suppléer par celui de Phérécydes, que le scholiaste d'Homère nous

a conservé (*Odyssée*, *L.* XI, *v.* 289). « Nélée, fils de » Neptune, avoit une fille nommée Péro, qui étoit cé» lèbre par sa beauté ; il ne vouloit la donner en ma» riage qu'à celui qui lui rameneroit les bœufs de Tyro » sa mère, qui étoient restés à Phylaque, en la posses» sion d'Iphiclus ; Bias seul osa les lui promettre, et il » chercha à engager Mélampe son frère, à exécuter ce » projet. Mélampe, quoique prévoyant par son art » qu'il seroit retenu prisonnier pendant un an, alla » vers le mont Othrys, où étoient ces bœufs. Les ber» gers et les gardes l'ayant surpris en flagrant délit, le » saisirent et le conduisirent à Iphiclus, qui le fit en» chaîner, et le renferma. Il mit auprès de lui deux de » ses esclaves, un homme et une femme : l'homme le » traitoit avec quelques égards, mais la femme n'en » avoit aucun. Il y avoit près d'un an que Mélampe » étoit renfermé, lorsqu'il entendit au-dessus de lui la » conversation de quelques vers, qui disoient que la » poutre étoit presque rongée. Il appela alors ceux qui » le servoient, et leur ordonna de le transporter ail» leurs ; il dit à la femme de prendre son lit par le » pied et à l'homme de le prendre par la tête : ils sui» virent ses ordres et l'emportèrent ainsi ; au même » instant la poutre se rompit, et tomba sur la femme, » qu'elle tua. L'homme alla raconter cela à Phylaque, » qui le dit à Iphiclus ; ils se rendirent alors tous les » deux vers Mélampe, et lui demandèrent qui il étoit, » il leur apprit qu'il étoit devin ; alors ils lui promi» rent de lui donner les bœufs, s'il trouvoit le moyen » de faire avoir des enfans à Iphiclus, et ils engagèrent » leur parole. Mélampe ayant sacrifié un bœuf à Jupi» ter, le coupa par morceaux, et invita tous les oiseaux.

Ils

» Ils y vinrent tous à l'exception d'un vautour. Mé-
» lampe leur demanda si quelqu'un d'eux connoissoit
» les moyens de faire avoir des enfans à Iphiclus ;
» ceux-ci ne sachant que répondre, amenèrent le
» vautour, qui trouva bientôt la cause de l'impossibilité
» où étoit Iphiclus d'avoir des enfans. Il étoit encore
» fort jeune lorsque Phylaque son père, lui voyant faire
» quelque chose qui ne lui convenoit pas, lui courut
» après, tenant un couteau à la main, et comme il ne
» pouvoit l'atteindre, il planta son couteau dans un sau-
» vageon, et l'écorce ayant crû par dessus, le recouvrit.
» La frayeur qu'eut Iphiclus, le rendit incapable d'avoir
» des enfans. Le vautour dit que pour le guérir, il falloit
» ôter le couteau de dedans le sauvageon, en racler la
» rouille, et lui en faire boire dans du vin, dix jours
» de suite. Iphiclus l'ayant fait, reprit ses forces, et
» eut un fils qu'il nomma Podarque. Il donna les bœufs
» à Mélampe [qui les ayant conduits à Pylos, les donna
» à Nélée, pour sa fille Péro] qu'il fit épouser à Bias,
» qui en eut deux fils, Périalcès et Arétus ; et une fille
» nommée Alphésibée ». Le scholiaste dit que ce pas-
sage est tiré du septième livre de Phérécydes. M. Sturz
l'a inséré dans son recueil des fragmens de Phérécydes,
p. 124, mais il y a laissé quelques fautes qu'il auroit pu
corriger en consultant l'édition de Barnès. Il y auroit vu
qu'au lieu des mots τὴν Ὀφρὺν qu'il cherche à expliquer
(*p.* 128), il falloit lire τὴν Ὄθρυν, correction qui est
confirmée par le schol. de Théocrite (*id.* 3, *v.* 45), qui dit
que Mélampe amena ces bœufs du mont Othrys, qui
étoit effectivement auprès de Phylaque (*Strabon, L.* IX,
p. 661). Il se seroit aussi servi des mots que j'ai mis
entre des crochets, que Barnès a pris sans doute dans

quelque manuscrit, et qui sont nécessaires au sens. Je dois d'ailleurs lui rendre justice en disant qu'il a fort bien corrigé quelques endroits de ce fragment, et que j'ai fait usage de ses corrections en le traduisant. Le scholiaste d'Apollonius, celui de Théocrite et Eustathe disent aussi quelque chose de cette histoire, mais aucun d'eux n'est entré dans d'aussi grands détails que celui que je viens de citer.

42. Il y a dans toutes les éditions : *τῶν κατὰ τὸ κορυφαῖον τῆς σἰέγης σκωλήκων.* Différens critiques ont proposé de changer *τὸ κορυφαῖον*, et Gale veut qu'on lise *τὸ κρυφαῖον.* M. Heyne a adopté cette correction, et l'a même insérée dans le texte. Mais je crois qu'il ne faut rien changer. Le schol. d'Homère, qui rapporte à peu près la même tradition, dit : *Μελάμπους ἀκούει ὕπερθεν τινων σκωλήκων.* *Ὕπερθεν* répond aux mots *κατὰ τὸ κορυφαῖον* d'Apollodore, *le faîte du toit*. De ce que cette expression n'est pas ordinaire, ce n'est pas une raison pour la rejeter; Apollodore extrait souvent les poëtes, sans se donner la peine de changer leurs expressions; et il suffit qu'il se fasse entendre pour qu'on ne doive pas chercher à le corriger.

43. Il nous paroît singulier de voir un roi s'occuper lui-même de détails aussi bas; mais si l'on fait attention à la quantité prodigieuse de petits Etats qui composoient alors la Grèce, on sentira que beaucoup de nos fermiers sont plus riches que ne l'étoient la plupart de ces souverains. Apollodore a sans doute pris ces détails dans quelque poëte très-ancien, et qui vivoit à une époque où l'on ne regardoit comme ignoble aucune occupation utile. Hésiode en fait même un pré-

cepte, car il dit dans son poëme des Travaux (v. 311)

Ἔργον δ᾽ οὐδὲν ὄνειδος, ἀεργίη δέ τ᾽ ὄνειδος.

Aucun travail ne déshonore, c'est l'oisiveté qui déshonore. D'après cela, je serois assez porté à croire que cette histoire, telle qu'Apollodore la raconte, est tirée de la Mélampodie d'Hésiode. Le scholiaste de Théocrite dit que Phylaque étoit alors occupé à couper un arbre, ce qui sembleroit pris de quelque poëte plus récent, qui a voulu lui donner une occupation plus noble. Mais je crois que ce scholiaste est corrompu en cet endroit; car Eustathe, qui le cite (*p.* 1685, *L.* 38 *et suiv*), dit que, suivant lui, Phylaque étoit occupé à tailler des bestiaux. Il ajoute qu'il a lu dans d'anciens auteurs, que Mélampe ayant retrouvé le couteau, offrit un sacrifice pour appaiser les dieux irrités de ce qu'on mutiloit ainsi les animaux.

44. Orphée (*Argon, v.* 146) et Apollonius de Rhodes (*L.* 1, *v.* 118 *et* 119), nomment trois fils de Bias; Laodocus, Talaüs et Areius. Ce dernier est sans doute celui que Phérécydes, dans le passage que j'ai cité (*note* 41), nomme Arétus.

45. Lysimaché étoit fille de Polybus, roi de Sicyone, suivant un passage de Menæchmus de Sicyone, que je rapporterai dans la note suivante. Hérodote ne la nomme pas, mais il dit qu'Adraste étoit fils de la fille de Polybus (*L.* v, *C.* 67); enfin Pausanias, qui la nomme Lysianasse (ce qui est peut-être une faute), lui donne également Polybus pour père (*L* II, *C.* 6). Cela paroît beaucoup plus probable que ce que dit Apollodore; Mélampe ne se maria que quelques temps après Bias, comme nous le verrons par la suite; il est donc im-

possible que Talaüs ait épousé sa petite fille. Hygin dit que Talaüs avoit épousé Eurynome fille d'Iphitus (*Fab.* 69 *et* 70).

46. Pronax succéda, à ce qu'il paroit, à Bias, et il fut tué dans une sédition excitée contre lui par Amphiaraüs et les fils d'Anaxagoras. C'est ce que nous apprenons d'un fragment de Menæchmus de Sicyone (*Pindari schol.*, *Nem.* 9; 30). Χρόνου παρελθόντος πολλοῦ, Πρώναξ μὲν ὁ Ταλαοῦ καὶ Λυσιμάχης τῆς Πολύβου, βασιλεύων Ἀργείων ἀποθνήσκει, κατασλαθεὶς ὑπὸ Ἀμφιαράου καὶ τῶν Ἀναξαγοριδῶν. « Long-temps aprés, Pronax fils de Talaüs » et de Lysimaché, fille de Polybus roi d'Argos, fut » tué dans une sédition qui fut excitée contre lui par » Amphiaraüs et les Anaxagorides ». Je crois qu'il faut lire dans ce passage κατασλασιασθεὶς au lieu de κατασλαθεὶς, qui n'offre aucun sens. Pindare parle de cette sédition, à la suite de laquelle Adraste et les autres fils de Talaüs furent chassés d'Argos par Amphiaraüs (*Nem.* 9, 30 *et suiv.*). J'en dirai encore quelque chose par la suite. Je ne sais si c'est à cette affaire qu'avoit rapport un des bas-reliefs qu'on voyoit sur le trône d'Apollon Amycléen. Il représentoit, à ce que dit Pausanias (*L.* III, *C.* 18), Adraste et Tydée séparant Amphiaraüs et Lycurgue, fils de Pronax, qui combattoient l'un contre l'autre. On pourroit supposer qu'il s'agissoit de ce qui se passa à Némée, lors de la mort d'Opheltes, surnommé Archemore, et que Pausanias a confondu Lycurgue fils de Pronax, avec Lycurgue, pére de cet enfant; mais le rôle que joue Amphiaraüs dans toute la guerre de Thèbes, et celui que Stace lui donne dans cette affaire, ne permettent pas de supposer qu'il se fût laissé emporter par la colère, au point de se battre avec un père justement

affligé de la mort de son fils. Je croirois plutôt que cela avoit rapport à quelque tradition sur la guerre de Thèbes, que nous ignorons, mais dont nous trouvons des traces dans Ælien (*Hist. div. L.* IV, *C.* 5), et dans le troisième argument des Néméennes de Pindare. Ces deux auteurs disent que les sept chefs avoient institué les jeux Néméens, non pas en l'honneur d'Archemore, comme on le croit ordinairement, mais pour honorer la mémoire de Pronax qui avoit perdu la vie pour eux. Voyez les notes de Perizonius sur Ælien, p. 337.

47. Athénée (*L.* XII, *p.* 528) nous a conservé des vers de Thyeste, tragédie d'Agathon, qui nous apprennent que Pronax avoit rassemblé chez lui tous les prétendans à la main de sa fille. Hygin (*Fab.* 71) donne à la femme d'Adraste le nom de Démoanasse, et non d'Eurynome, comme le dit M. Heyne, qui a pris le nom de la mère d'Adraste pour celui de sa femme.

48. Phéres avoit, suivant quelques auteurs, pris son nom de Phéra, fille d'Æole (*Voy. Etienne de Byz.*); mais la tradition qui lui donne Phérès pour fondateur, est la plus suivie. Il avoit pour épouse, suivant Hygin (*Fab.* 14, *p.* 40), Périclymène, fille de Minyas. Le scholiaste d'Euripides (*Alceste, v.* 16) dit qu'elle se nommoit Clymène, mais je crois qu'il faut le corriger d'aprés Hygin. Minyas avoit, en effet, trois filles, Clymène, Périclymène et Etéoclymène (*Apollonii schol.* 1, 230); et Clymène étoit la mère d'Iphiclus, comme nous le verrons par la suite.

49. Apollon avoit servi chez Admète, en punition du meurtre des Cyclopes, comme on le verra ci-après, L. III, C. 16. Phérécydes, cité par le schol. d'Euripides

(*Alceste, v.* I), dit que c'étoit parce qu'il avoit tué les fils des Cyclopes Brontès, Stéropès et Argès, pour se venger de ce que Jupiter avoit foudroyé Æsculape son fils. Suivant Anaxandride, il avoit été exilé pour avoir tué le serpent Python; enfin, suivant Rhianus, Apollon servoit volontairement chez Admète, dont il étoit amoureux (*ibidem*). La première opinion est la plus reçue, et elle avoit rapport à un usage des temps héroïques dont j'ai parlé ci-dessus, C. III, note 14.

50. Cette histoire étoit représentée dans l'intérieur du trône d'Apollon Amyclæen (*Pausanias*, *L.* III, *C.* 18). Voyez aussi Hygin (*Fab.* 50).

51. J'ai suivi dans ce passage la correction de M. Heyne, qui propose de lire τὸν θάλαμον ἀνοίξας, εὗρε δρακόντων σπειράμασι πεπληρωμένον. Peut-être vaudroit-il mieux lire : δρακόντων σπείραμα συμπεπλεγμένων, *un peloton de serpens entortillés.*

52. Cette dernière tradition a été adoptée par Euripides (*Alceste, v.* 846). Hercules y dit, qu'il épiera le moment où le roi des morts viendra boire le sang des victimes, pour le saisir. Et il raconte un peu plus bas, comment il s'est mis en embuscade auprès du tombeau, et comment il l'a saisi (*v.* 1145). Cela a rapport à l'opinion où étoient les anciens, que les ames erroient autour des corps, jusqu'à ce qu'on leur eût rendu les honneurs funèbres. C'est pourquoi Patrocles, dans l'Iliade, se plaint à Achille, de ce qu'en négligeant de lui rendre les derniers devoirs il retarde son entrée dans les enfers. C'étoit sur la même opinion qu'étoit fondée la fable de Sisyphe, dont j'ai parlé ci-dessus, note 17.

53. Le scholiaste d'Homère (*Odyssée*, *L.* XII, *v.* 70)

dit que, suivant Hésiode, la mère de Jason se nommoit Polymèle ; mais je crois qu'il faut lire Polymède, comme dans Apollodore et dans le schol. de Lycophron (*v.* 173) : le Δ et le Λ sont deux lettres qui se confondent fréquemment. Il en est peut-être de même d'Hérodore, cité par le schol. d'Apollonius (*L.* 1, *v.* 45). Il la nomme Polyphème; mais comme il dit aussi qu'elle étoit fille d'Autolycus, il paroît qu'il avoit suivi la même tradition, et que la différence de noms ne provient que de quelque erreur de copiste. Suivant une autre tradition, qui avoit été suivie par Phérécydes (*Homeri schol. Odyss.* 12, 70), et par Apollonius de Rhodes (*L.* 1, *v.* 45 *et* 230), Jason étoit fils d'Alcimède, fille de Phylaque et de Clymène, fille de Minyas. (Cette Clymène est sans doute la même que celle qui, suivant l'auteur du poëme des *Retours,* cité par Pausanias (*L.* x, *C.* 29), avoit épousé Céphale, fils de Deionée, dont elle avoit eu Iphiclus. Si ce qui suit dans Pausanias ne prouvoit pas que c'est bien de Céphale qu'il a voulu parler, on croiroit qu'il y a une faute dans son texte ; car nous voyons par Phérécydes, et par Apollonius de Rhodes, que Clymène, fille de Minyas, avoit épousé Phylaque et en avoit eu un fils nommé Iphiclus, ce qui établit une parfaite identité entre elle, et celle dont parle Pausanias; c'est pourquoi je serois tenté de croire qu'il avoit lu le poëme des *Retours* dans quelque exemplaire vicieux, ce qui n'étoit pas rare de son temps, et qu'occupé comme il l'étoit d'un ouvrage de longue haleine, il n'aura pas réfléchi sur la leçon qu'il y trouvoit). Suivant Stésichore, Alcimède étoit fille d'Etéoclymène, aussi fille de Minyas (*Apollonii schol.* 1, 230). On peut voir sur les

autres traditions relatives à la mère de Jason, Bachet de Méziriac sur Ovide, T. II, p. 16 et suivantes.

54. Pélias, suivant Pindare (*Pyth.* 4, *v.* 190), s'étoit emparé des Etats de Créthée, au préjudice d'Æson, qui en étoit le légitime héritier, et on ne sauva Jason, qu'en le faisant passer pour mort, et en l'envoyant en secret au centaure Chiron, qui prit soin de son éducation. On peut voir sur tout cela, Bachet de Méziriac, *ibid.*, p. 21 et suiv.

55. Apollonius de Rhodes dit aussi que ce fut en traversant l'Anaurus que Jason perdit sa chaussure (*L.* 1, *v.* 9 et 10). Pindare (*Pyth.* 4, *v.* 170) dit bien qu'il n'avoit qu'un soulier, mais il ne dit pas où il avoit perdu l'autre. Hygin (*Fab.* 13) dit qu'il l'avoit perdu en traversant le fleuve Evénus pour transporter Junon de l'autre côté; mais il est probable qu'il a, suivant sa coutume, confondu deux fables très-distinctes. Quelques poëtes ne croyant pas que la haine de Junon pour Pélias fut un motif suffisant de la protection qu'elle accordoit à Jason, avoient dit qu'elle étoit devenue amoureuse de ce héros; suivant les uns, c'étoit à cause de sa beauté (*Pindari schol. Pyth.* 4, 156); suivant d'autres, c'étoit par reconnoissance, parce que Junon se trouvant un jour sous la forme d'une vieille, sur les bords de l'Enipée enflé par un orage, Jason l'avoit transportée de l'autre côté. C'est sans doute de cette fable qu'Hygin veut parler. Mais Valérius Flaccus en parle comme d'une chose qui s'étoit passée long-temps avant. Comme tout ce qui concerne cette expédition a été traité de la manière la plus savante par Bachet de Méziriac, dans son commen-

taire sur l'épître d'Hypsipyle à Jason, et que cet ouvrage, qui est indispensable à tous ceux qui veulent connoitre à fond l'ancienne Mythologie, est très-commun, j'y renverrai mes lecteurs, toutes les fois que je n'aurai rien à y ajouter (*Voyez-le sur ceci*, *t. II*, *p.* 25 *et suiv.*).

56. Apollodore a suivi, à ce qu'il paroît, Phérécydes (*Apollonii schol.* 1, 4); mais Apollonius distingue deux Argus, l'un fils d'Arestor, qui fabriqua le vaisseau (*L.* 1, *v.* 112), et l'autre fils de Phrixus, que les Argonautes rencontrèrent dans leur voyage (*L.* II, *v.* 1125). Méziriac (*T.* II, *p.* 71) cherche à prouver que dans le premier passage d'Apollonius, il faut lire Alectorides, au lieu d'Arestorides; il est bien facile, en effet, de mettre l'un de ces noms pour l'autre, mais je ne crois pas cette correction nécessaire, il suffit seulement de savoir qu'il ne faut pas le confondre avec Argus aux cent yeux, qui étoit fils d'un autre Arestor. On peut voir aussi le même auteur (*ibid.* *p.* 69 et 76) sur les différentes étymologies du nom Argos qu'on donna au vaisseau. Je crois que ce nom lui fut donné en l'honneur de la ville d'Argos qui étoit, comme je l'ai prouvé, la métropole de toute la Grèce.

57. Voyez sur Tiphys, Bachet de Méziriac, t. II, p. 60.

58. Il y avoit eu, suivant Hérodore, deux Orphée, et ce fut le dernier qui alla avec les Argonautes; il ajoute que Jason l'emmena, tout foible qu'il étoit, parce que Chiron lui avoit prédit que sans lui ils ne pourroient pas passer auprès des Sirènes sans danger (*Apollonii schol.* 1, 27, 31).

59. Apollonius dit (*L.* 1, *v.* 101) que Thésée ne fut

point de cette expédition, se trouvant alors retenu aux enfers avec Pirithoüs ; c'étoit aussi l'opinion d'Hérodore qui disoit, que de toutes les expéditions qui s'étoient faites à cette époque, celle des Lapithes contre les Centaures étoit la seule à laquelle Thésée se fut trouvé ; cependant Plutarque ajoute que, suivant d'autres, Thésée s'étoit trouvé à la chasse du sanglier de Calydon, et à l'expédition contre Colchos (*Vie de Thésée*, *C.* 29) ; il n'est donc pas surprenant qu'Apollodore, qui étoit Athénien, l'ait mis dans le nombre des Argonautes. Il y est aussi mis par Stace (*Theb. L.* v, 431 ; *Achill.* 1, 156) et par Hygin (*Fab.* xiv, *p.* 42).

60. Orphée, Apollonius de Rhodes et Valérius Flaccus ne mettent point Amphiaraüs du nombre des Argonautes. Il en étoit cependant, suivant Deiochus (*Apollonii schol.* 1, 139) et Stace (*Theb. L.* III, *v.* 611). Quant à Hygin, le passage où l'on croit qu'il parle de lui (*Fab.* xiv, *p.* 50) est si mutilé que, bien que Bachet de Méziriac, cité par Sevin, l'ait suppléé de la même manière que Perizonius, je n'ose en tirer aucune conséquence.

61. Tous les Mss. portent Καινεὺς Κορώνου, mais il est évident qu'il faut lire Κόρωνος Καινέως. Coronus est, en effet, mis au nombre des Argonautes par Orphée (*L.* I, *v.* 136) et par Apollonius de Rhodes (*L.* I, *v.* 56). Le Cænée dont il s'agit étoit fils d'Atrax, et il ne faut pas le confondre, comme l'ont fait Ovide (*Met. L.* XII, *v.* 189 *et* 209) et différens scholiastes, avec Cænée fils d'Elatus. Le premier étoit Thessalien et roi des Lapithes. Ovide se contredit même à son égard, car

dans le vers 189, il le nomme *Elateius*, et dans le vers 209, *Atracides*. Peut-être a-t-il pris ce dernier nom pour un nom de ville. Antoninus Libéralis (*Metam*. *C*. XVII, *p*. 114) dit qu'il étoit fils ou plutôt fille d'Atrax (on sait qu'il fut changé de fille en homme), ce qui est plus exact. Atrax étoit probablement celui dont parle Etienne de Byzance (*v*. Ἄτραξ), qui étoit fils du fleuve Pénée et de Bura. (Diodore de Sicile (*L*. IV, *C*. 69) dit que ce fleuve étoit le père des Lapithes). Il avoit donné son nom à une ville de la Thessalie, dans le voisinage de Gyrtone, ville d'où presque tous les auteurs font venir Coronus, et dont les habitans allèrent au siége de Troyes sous les ordres de Leontéus fils de Coronus (*Homère*, *L*. II, *v*. 745.

L'autre Cænée étoit fils d'Elatus, qui étoit probablement le même que le fils d'Arcas. Hygin (*Fab*. 252) dit qu'il se tua lui-même, mais il ne nous en apprend pas la cause ; cela prouve cependant qu'il ne faut pas le confondre avec l'autre Cænée, qui fut tué par les Centaures. Celui dont nous parlons maintenant habitoit probablement l'Arcadie, car Hygin dit que Clyménus son fils étoit roi d'Arcadie, et qu'il se tua de désespoir d'avoir couché avec sa fille (*ibidem*). Quelques auteurs disoient que c'étoit Cænée lui-même qui s'étoit trouvé avec les Argonautes (*Apollonii schol*. 1, 57).

62. Palæmon, ou plutôt Palæmonius, comme le nomment Orphée (*v*. 208), Apollonius (*L*. 1, *v*. 202) et Hygin (*Fab*. XIV, *p*. 150), étoit, suivant tous ces auteurs, fils de Lernus. Orphée dit qu'on l'appeloit fils de Vulcain, parce qu'il avoit les deux pieds estropiés. Mais, suivant Apollonius, il n'étoit fils de Lernus que

de nom, et il étoit réellement fils de Vulcain. Ce Lernus n'est pas le même que celui dont Apollonius donne la généalogie (*L.* I, *v.* 135 *et suiv.*), et dont Nauplius, l'un des Argonautes, étoit l'arrière petit-fils. Ce dernier demeuroit dans l'Eubée, et Lernus, le père de Palæmonius demeuroit, suivant Apollonius, à Olen ; probablement dans l'Ætolie, car Palæmonius, suivant Hygin, étoit Calydonien. Comme ces deux pays sont très-voisins, il n'est pas nécessaire de lire dans Hygin, *Olenius* au lieu de *Calydonius*, comme le propose Muncker.

63. Apollodore est le seul qui mette au nombre des Argonautes, Laerte, plus célèbre par Ulysse son fils que par ses actions. On peut voir sur Arcisius son père et sur lui, Bachet de Méziriac, t. I, p. 12 et suiv.

64. Apollodore a confondu Autolycus, fils de Mercure, avec Autolycus, fils de Deïmachus, qui se joignit aux Argonautes, auprès de Sinope, ville sur les bords du Pont-Euxin, avec ses deux frères Phlogius et Deiléon. Ils y avoient suivi Hercules dans son expédition contre les Amazones, et ils s'étoient trouvés égarés lors du départ de la flotte (*Apollonius*, *L.* II, 957). On peut voir sur l'autre Autolycus, Méziriac, t. I, p. 16 et suiv.

65. Apollodore et Diodore de Sicile sont les seuls qui mettent Atalante au nombre des Argonautes. Apollonius de Rhodes dit qu'elle avoit envie de les suivre, mais que Jason l'en empêcha, craignant les suites de la présence d'une femme parmi tant d'hommes (*L.* I, *v.* 769).

66. Il ne faut point confondre cet Actor avec celui

qui étoit père de Menœtius. Comme l'identité de noms met souvent de la confusion dans l'histoire héroïque, je crois devoir faire ici une digression sur les Actors les plus célèbres. Le plus ancien étoit Actor, fils de Myrmidon et de Pisidice, fille d'Æole. Il étoit roi de la Phthiotide, et il épousa Ægine, mère d'Æaque, comme nous l'avons déjà vu. Pindare dit qu'il étoit père de Menœtius (*Olym.* IX, *v.* 106), mais je crois qu'il s'est trompé; Apollonius de Rhodes dit, en effet, que Menœtius avoit envoyé d'Opunte Menœtius son fils; or, Opunte étoit dans le voisinage de la Phocide, et Actor, fils de Myrmidon, demeuroit dans la Phthiotide. Je crois donc que le père de Menœtius étoit Actor, fils de Deionée; nous avons déjà vu que Deionée demeuroit dans la Phocide, il étoit tout naturel qu'un de ses fils eût été s'établir à Opunte. Il paroît que Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 72) avoit bien distingué ces deux personnages, car il dit qu'Actor, roi de la Phthiotide, n'ayant point d'enfans, laissa ses Etats à Pélée. On a cru qu'il s'étoit trompé; mais on a eu tort. Il avoit fort bien senti que l'Actor qui avoit laissé ses Etats à Pélée, ne pouvoit être le même que le père de Menœtius; on ne conçoit pas, en effet, comment ayant des fils, qui en avoient déjà eux-mêmes, il auroit laissé ses Etats à un étranger. On conçoit encore moins comment Patrocles, son petit-fils, auroit pu être si étroitement uni avec Achille, qu'il auroit dû regarder comme un usurpateur, puisqu'il auroit possédé les Etats de son grand-père. Le troisième Actor est celui qui étoit père d'Eurytus et de Ctéatus, plus connus sous le nom de Molionides, et dont je parlerai par la suite. Le quatrième est celui dont il s'agit ici,

qui nous est absolument inconnu, ainsi qu'Hippasus son père, car on ne peut pas supposer que cet Hippasus soit celui dont il a été question ci-dessus (*Chap.* VIII, *note* 10), comme s'étant trouvé à la chasse du sanglier de Calydon. L'expédition des Argonautes ayant précédé cette chasse de quelques années, le père auroit dû s'y trouver plutôt que le fils. Le cinquième enfin, est celui dont il est question dans Homère (*L.* II, *v.* 513). Il étoit, suivant Eustathe, fils d'Azéus, fils d'Erginus; mais suivant Pausanias (*L.* IX, *C.* 37), il étoit fils d'Azéus, fils de Clyménus; il étoit par conséquent frère et non pas fils d'Erginus.

67. Orphée (*v.* 133), Pindare (*Pyth.* 4, 319) et Apollonius de Rhodes (*L.* I, *v.* 52) le nomment Erytus. Valérius Flaccus et Hygin le nomment Eurytus comme Apollodore. Je suis surpris de ce que ce dernier ne parle point d'Echion son frère, qui, suivant tous les auteurs que j'ai cités, se trouva avec lui à cette expédition. Ils étoient, suivant Orphée, fils de Mercure et de Laothoé fille de Mérétus; ou d'Antianire, fille de Ménétus, suivant Apollonius de Rhodes et Hygin. Ils venoient d'Alopé en Thessalie.

68. Euphémus a été beaucoup moins célèbre par ses actions que par ses descendans, qui fondèrent Cyrène, dans la Lybie, et la gouvernèrent long-temps. Tous les écrivains le mettent au nombre des Argonautes, et tous le disent fils de Neptune : mais on varie beaucoup sur le nom de sa mère; suivant Pindare (*Pyth.* IV, *v.* 81), Europe lui avoit donné le jour sur les bords du Céphise, fleuve de la Bœotie. Apollonius de Rhodes (*L.* I, *v.* 179) et Hygin (*Fab.* XIV, *p.* 47) ont suivi la même

tradition. Ils s'accordent aussi tous les trois à dire qu'il demeuroit à Ténare, dans la Laconie. Il en étoit même roi, suivant Pindare. Mais l'auteur du poëme nommé *megala Eoa* (*Pindari schol. Pyth.* 4, 39), lui donnoit pour mère Mecionicé, qui lui avoit donné le jour à Hyries. Mecionicé étoit, suivant Tzetzès (*Chiliade* II, *hist.* 43), fille d'Orion; et suivant le scholiaste de Pindare, elle étoit fille de l'Eurotas; il est donc très-difficile de savoir s'il étoit né à Hyrie dans la Bœotie, ou à Hyrie dans l'Argolide, qui n'étoit pas très-éloignée de l'Eurotas. Neptune, suivant Apollonius de Rhodes, l'avoit doué de la faculté de courir sur les flots, sans se mouiller les pieds.

69. Apollodore est le seul qui fasse mention de Pœas. Burman, dans le Catalogue des Argonautes, veut qu'on lise ici Φυλάκου au lieu de Θαυμάκου, parce que, suivant le plus grand nombre d'auteurs, Pæas, père de Philoctète, étoit fils de Phylaque; mais il n'y faut rien changer. Etienne de Byzance dit que Thaumacie, ville de la Thessalie, avoit pris son nom de Thaumacus père de Pæas (*v.* Θαυμακία).

70. Butès étoit, suivant Hygin (*Fab.* 14), fils de Téléonte et de Zeuxippe, fille du fleuve Eridan. Burman croit qu'il faut lire *Apidani* au lieu d'*Eridani*; mais il n'y a rien à changer. Il y avoit, en effet, dans l'Attique un petit fleuve nommé Eridan, qui se jetoit dans l'Ilissus (*Pausanias, L.* I, *C.* 19); et comme Butès étoit de l'Attique, suivant Apollonius de Rhodes et Valérius Flaccus, on doit croire que c'étoit de ce Fleuve que sa mère étoit fille. Orphée semble lui donner une origine différente, car il le nomme Βούτης

'Αινειάδης, *Butès Ænéade.* Mais on ne sait pas à quoi cela peut avoir rapport.

71. Comme ce nom de Phanus est absolument inconnu, Hemsterhuis a proposé de lire Φλίας, *Phlias.* Et Sevin avoit fait la même conjecture. Effectivement Orphée (*v.* 192) et Apollonius (*L.* 1, *v.* 115) mettent au nombre des Argonautes Phlias, fils de Bacchus. Hygin le nomme Phliasus. Il avoit pour mère, suivant Pausanias (*L.* II, *C.* 12), Aræthyrée, fille d'Arans, le premier roi du pays de Phliunte. D'autres disoient qu'il étoit fils de Chthonophylé, fille de Sicyon (*Etienne de Byz. v.* Φλιοῦς; *Apoll. schol.* 1, 115); mais Pausanias dit que Chthonophylé étoit sa femme, et non sa mère, et qu'il en avoit eu un fils nommé Androdamas. Il étoit, suivant Hygin (*Fab.* 14), fils de Bacchus et d'Ariane.

72. Apollodore est le seul qui mette Staphylus au nombre des Argonautes. Mais d'après les diverses traditions qu'on a sur lui, il est impossible qu'il se soit trouvé à cette expédition. Il étoit, suivant Parthénius (*Narr.* 1), contemporain d'Io, fille d'Inachus, et par conséquent trop ancien; et suivant le poëte Ion, cité par Plutarque (*Thésée, C.* 20), il étoit fils de Bacchus et d'Ariane, et devoit par conséquent être trop jeune pour se trouver à cette expédition.

73. Burman, dans son Catalogue des Argonautes, a confondu mal à propos Erginus, qu'Orphée, Apollonius de Rhodes et Apollodore mettent au nombre des Argonautes avec Erginus, fils de Clyménus, et roi d'Orchomène. Celui dont il s'agit ici, étoit de Milet.

Erginus,

Erginus, dit Orphée (*v.* 150), *laissant les champs fertiles de Branchus, et les tours de Milet, y vint aussi.* Apollonius (*L.* 1, *v.* 186) et Hygin (*Fab.* 14) disent également qu'il venoit de Milet. Je ne conçois donc pas comment il a pu les confondre. Nous ne savons rien de plus sur cet Erginus; quant à celui qui fut roi d'Orchomène, j'en parlerai par la suite.

74. Euryalus, fils de Mécistée, étoit l'un des chefs des Argiens au siége de Troyes; il n'a donc pu être l'un des Argonautes. Il en est de même des deux suivans, qui commandoient les Bœotiens à ce même siége; je crois donc que leurs noms ont été ajoutés au Catalogue d'Apollodore.

75. Naubolus, le père d'Iphitus, est celui qu'Apollonius désigne par le nom d'Ornytide (*L.* 1, *v.* 207), pour le distinguer d'un autre Naubolus fils de Lernus, dont nous avons parlé. Il descendoit d'Ornytus, fils de Sisyphe, et voici sa généalogie suivant le scholiaste de Venise (*Homère Il. L.* 11, *v.* 517). Sisyphe : Ornytus : Phocus : Ornytion : Naubolus : Iphitus. Le schol. d'Apollonius (*L.* 1, *v.* 207) dit que la mère d'Iphitus étoit Périnice, fille d'Hippomachus.

76. Ascalaphe et Ialménus étoient petit-fils du cinquième Actor dont j'ai parlé ci-dessus (*not.* 66). Ils commandoient les Orchoméniens au siége de Troyes; ils étoient donc postérieurs à l'expédition des Argonautes, et cette faute ne peut être d'Apollodore.

77. Tous les critiques sont d'accord qu'il faut lire

ici Ἀστερίων, Astérion, au lieu de Ἀστέριος, pour ne pas le confondre avec Astérius, qui étoit aussi du nombre des Argonautes. C'est ainsi que le nomment Orphée, Apollonius de Rhodes et Pausanias: ce dernier nous apprend (*L.* v, *C.* 17) qu'il étoit représenté sur le coffre de Cypsèle. Comètès son père est sans doute le même que le frère d'Althée, qui étoit, suivant le même auteur (*L.* VIII, *C.* 45), représenté sur un des frontons du temple de Minerve Aléa.

78. Le scholiaste d'Apollonius (*L.* I, *v.* 40 *et* 1241) dit que, suivant Isocrate et Euphorion, Polyphême étoit fils de Neptune; mais il est probable, comme l'a observé St.-Amand dans sa note (*v.* 40), qu'il l'a confondu avec Polyphême le Cyclope. Je crois aussi que c'est par erreur qu'il dit qu'il avoit épousé Laonomé, fille d'Amphytrion et d'Alcmène; elle avoit, suivant le scholiaste de Pindare (*Pyth.* 4, *v.* 15), épousé Euphémus, fils de Neptune, avec qui Polyphême a souvent été confondu.

79. Voici les noms de ceux qu'Apollodore ne nomme pas, et que d'autres auteurs mettent dans le nombre des Argonautes:

1°. Acaste, fils de Pélias qui, suivant Apollonius (*L.* I, *v.* 224), se joignit aux Argonautes, à l'insçu de son père. J'en parlerai par la suite.

2°. Actoridès. Un Argonaute est désigné sous ce nom par Orphée (*v.* 136), qui dit:

Αὐτίκα δ' Ἀκτορίδης καὶ βουφάγος ἤλθε Κόρωνος,

« Vinrent ensuite Actoridès, et le vorace Coronus. »
Ce nom est-il un patronymique, ou un nom propre?

C'est ce que nous ignorons, et ce n'est pas là seule chose qu'on ne comprenne pas dans ce poëme obscur, qui est sans doute l'ouvrage de quelque ancien grammairien d'Alexandrie.

3°. Actorion, fils d'Irus, cité par le même (*v.* 177). Je crois avec Burman, qu'il faut y substituer le nom d'Eurytion. J'en parlerai par la suite.

4°. Æthalide fils de Mercure et d'Eupolémie, fille de Myrmidon, suivant Orphée (*v.* 131) et Apollonius (*L.* 1, *v.* 55). Il étoit le héraut des Argonautes, comme on peut le voir dans Apollonius (*L.* 1, *v.* 641), qui ajoute qu'il obtint de Mercure son père, que son ame en passant dans les enfers, ne perdit pas la mémoire de ce qui lui seroit arrivé dans les corps qu'elle auroit habités précédemment. C'étoit probablement d'après cette tradition rapportée par Phérécydes (*Apollonii schol.* 1, 641), que les disciples de Pythagore prétendoient que cette ame étoit celle qui avoit animé ce philosophe. Et Héraclide de Pont, cité par Diogène Laerce, dit que Pythagore disoit de lui-même, qu'il avoit été d'abord Æthalide, fils de Mercure; ce dieu lui ayant promis de lui accorder tout ce qu'il demanderoit, excepté l'immortalité, il lui demanda de conserver la mémoire de ce qui lui seroit arrivé dans les différens corps par lesquels son ame passeroit. Quelque temps après sa mort, elle revint sur la terre dans le corps d'Euphorbe, qui fut blessé au siége de Troyes par Ménélas; elle revint ensuite dans le corps d'Hermotime, et il reconnut dans le temple d'Apollon Branchide, son bouclier que Ménélas y avoit consacré. Elle revint ensuite dans le corps d'un certain Pyrrhus, pêcheur à Délos, et enfin, dans celui de Pythagore.

Le scholiaste d'Apollonius n'est pas tout-à-fait d'accord avec Diogène Laerce, car il dit qu'après la mort d'Euphorbe, son ame passa dans le corps de Pyrrhus le Crétois, de là dans celui d'un Elien dont le nom nous est inconnu, et ensuite dans celui de Pythagore. On peut voir dans le dialogue de Lucien, intitulé *Le Coq*, l'histoire des corps dans lesquels elle passa depuis.

5°. Amphidamas, fils d'Aléus, de Tégée en Arcadie, suivant Apollonius (*L.* I, *v.* 161) et Orphée (*v.* 148). Ce dernier le nomme Iphidamas, ce qui est probablement une faute de copiste.

6°. Amphion et Astérius, de Pallène, ville de l'Achaïe, selon Orphée (214) et Apollonius (*L.* I, *v.* 176). Ils étoient, suivant le scholiaste d'Apollonius, fils d'Hypérasius, qu'Hygin nomme Hippasus (*Fab.* XIV, *p.* 147). Mais quel que fût le nom de leur père, Apollonius nous apprend que leur grand-père étoit Pellen, le fondateur de Pellène. Il étoit, suivant Pausanias (*L.* VII, *C.* 26), fils de Triopas, fils de Phorbas, l'un des descendans de Phoronée. Valérius Flaccus ne parle point d'Astérius; il donne (*L.* I, *v.* 366) Deucalion pour frère à Amphion, et il ajoute que leur mère se nommoit Hypsa. Il ne parle point de leur père.

7°. Ancée, fils de Neptune et d'Astypalée, suivant Apollonius (*L.* II, *v.* 867). D'après le poëte Asius, cité par Pausanias (*L.* V, *C.* 4), Astypalée étoit fille de Phœnix et de Périmède, fille d'Œnée. Mais si ce Phœnix est le même que le fils d'Agénor, il paroît difficile qu'il ait épousé une fille d'Œnée, à moins qu'il n'y en ait eu un plus ancien que le père de Méléagre. Le scholiaste d'Euripides dit qu'Astypalée étoit fille de Téléphé, fille d'Epiméduse (*Phœnic.* *v.* 5). Ancée fut le fondateur

de la ville de Samos. Il étoit après Hercules le plus vigoureux des Argonautes, et on leur donna en conséquence les rames du milieu (*Apollon. L.* 1, *v.* 531).

8°. Amyrus. Il n'en est question que dans Etienne de Byzance (*v.* Ἄμυρος), qui dit qu'Amyros, ville de la Thessalie, avoit pris son nom d'un Argonaute. Le scholiaste d'Apollonius (*L.* 1, *v.* 596) dit qu'il étoit fils de Neptune.

9°. Areius, l'un des fils de Bias. Orphée, v. 147, et Apollonius, L. 1, v. 118.

10°. Arménus, suivant Strabon (*L.* XI, *p.* 802), d'Arménium, ville de la Thessalie, sur le lac Bœbéide, entre Phéres et Larisse, suivit Jason dans cette expédition, et donna son nom à l'Arménie. Justin (*L.* XLII, *C.* 2) le nomme Arménius.

11°. Æsculape, suivant Hygin (*Fab.* 14) et Clément d'Alexandrie (*Stromat. L.* 1, *p.* 282). Ce dernier cite pour son auteur, Apollonius de Rhodes, qui n'en parle point ; mais nous verrons par la suite qu'Æsculape étoit contemporain des Argonautes.

12°. Astérius. Voyez le n°. 6.

13°. Canthus, fils de Canéthus. Il venoit de l'Eubée, suivant Apollonius de Rhodes (*L.* 1, *v.* 77). Suivant son scholiaste, Canéthus étoit fils d'Abas, qui avoit donné son nom aux habitans de cette île. Abas étoit fils de Neptune, suivant quelques auteurs; suivant d'autres, il étoit venu d'Argos (*Etienne de Byz. v.* Ἄβαντις).

14°. Cius, l'un des compagnons d'Hercules, qui au retour de l'expédition fonda la ville de Cio, suivant Strabon (*L.* XII, *p.* 845).

15°. Clyménus, frère d'Iphiclus. Valérius Flaccus est le seul qui en parle (*L.* 1, *v.* 369).

16°. Clytius et Iphitus, fils d'Eurytus, roi d'Œchalie. Apollonius (*L.* I, *v.* 86). J'en parlerai ailleurs.

17°. Déiléon, Autolycus et Phlogius. Voyez la note 64.

18°. Deucalion, fils de Minos et de Pasiphaé. Hygin est le seul qui en parle (*Fab.* 14). Il l'aura peut-être confondu avec un autre Deucalion, frère d'Amphion, qui ne nous est connu que par Valérius Flaccus. Voyez ci-dessus, n°. 6.

19°. Echion, frère d'Eurytus et fils de Mercure. Voyez la note 67.

20°. Eribotes ou Eurybates, fils de Téléon. Apollonius le nomme Eribotes (*L.* I, *v.* 75), mais le scholiaste dit qu'Hérodore le nommoit Eurybates, et Hygin lui donne les deux noms. Il paroît qu'il s'entendoit à la médecine, car il pansa Oïlée lorsqu'il fut blessé par les oiseaux Stymphalides, suivant Apollonius (*L.* II, *v.* 1041). Canthus, dont j'ai parlé ci-dessus, et lui furent tués dans la Libye par le berger Céphalion, frère de Nasamon, et fils d'Amphithémis et de la nymphe Tritonide.

21°. Eumédon, fils de Bacchus et d'Ariane, fille de Minos. Hygin (*C.* 14) est le seul qui en parle.

22°. Eurydamas, fils de Ctiménus, de la Thessalie, auprès du lac Bœbeïde. Orphée (*v.* 164), et Apollonius de Rhodes (*L.* I, v. 67).

23°. Eurytion, fils d'Irus, frère de Ménœtius et fils d'Actor. Je prouverai dans mes notes sur le livre III, qu'Apollonius s'est trompé en disant Irus frère de Ménœtius.

24°. Glaucus d'Anthédon, en Bœotie. Posis, cité par Athénée (*L.* VII, *p.* 296), dit que c'étoit lui qui avoit fabriqué le vaisseau Argos, et que c'étoit lui qui le

gouvernoit. Les Argonautes eurent un combat à soutenir contre les Tyrrhéniens, dans lequel il fut le seul qui ne fut pas blessé. Il disparut à la fin de ce combat, et fut changé en dieu marin.

25°. Hippalcimus, fils de Pélops et d'Hippodamie. Hygin est le seul qui le mette parmi les Argonautes. Le scholiaste d'Euripides (*Oreste*, *v.* 5) le nomme Hippalmus ; celui de Pindare (*Olymp.* I, 144), Hippalemus. Je crois qu'il faut corriger ces deux derniers, d'après Hygin.

26°. Idmon, célèbre devin, dont Apollodore raconte la mort dans le pays des Mariandyniens ; il étoit, suivant Phérécydes, fils d'Apollon et d'Astérie, fille de Coronus (*Apollon. schol.* I, 139) ; d'Apollon et de la nymphe Cyrène, suivant Hygin (*Fab.* 14) ; ou d'Apollon et d'Antianire, fille de Phérès, suivant Orphée (*v.* 185). On lui donnoit Apollon pour père à cause de ses connoissances dans l'art de prédire l'avenir, mais il étoit réellement fils d'Abas, fils de Mélampe (*Orphée, Apollonius et Hygin, ibid.*), et il étoit par conséquent de la famille qui étoit en possession de fournir des devins à la Grèce. Il prit part à cette expédition, quoique son art lui eut appris qu'il devoit y périr (*Apollonius, ibidem*).

27°. Iolas, fils d'Iphiclus, frère d'Hercules. Hygin, (*Fab.* 14).

28°. Iphiclus, fils de Phylacus, fils de Déionée et de Périclymène, fille de Minyas, ou, suivant Pausanias (*L.* X, *C.* 29), fils de Céphale, fils de Déionée et de Clymène, fille de Minyas. Orphée (*v.* 137), Apollonius de Rhodes (*L.* I, *v.* 45) et Hygin (*Fab.* 14) le mettent au nombre des Argonautes ; cependant le scholiaste

d'Apollonius dit qu'Hésiode ni Phérécydes ne l'avoient point compris dans leurs Catalogues ; il ajoute que, suivant Hésiode, il étoit si léger à la course, qu'il couroit sur un champ de blé sans faire plier les épis, ou, comme le disoit Démarète, qu'il couroit sur la mer sans y enfoncer.

29°. Iphis, fils de Sthénélus, et frère d'Eurysthée. Valérius Flaccus le met au nombre des Argonautes (*L.* I, *v.* 441); et Wesseling a bien vu qu'il falloit mettre son nom à la place de celui d'Iphitus dans Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 48). Effectivement, le scholiaste d'Apollonius (*L.* IV, *v.* 428) nous apprend que, suivant Denys de Milet, Iphis, frère d'Eurysthée, avoit été tué dans un combat qu'il y avoit eu entre les Argonautes et des cavaliers qu'Æétes avoit menés à leur poursuite.

30°. Laocoon, fils de Porthaon, et par conséquent frère d'Œnée, mais né d'une esclave ; il étoit déjà vieux lors de cette expédition, et Œnée l'y envoya pour avoir soin de Méléagre (*Apollonius, L.* I, *v.* 191).

31°. Laodocus, fils de Bias, et frère de Talaüs et d'Areius. (*Orphée, v.* 146; *Apollonius* I, 118).

32°. Mélas, Argus, Cytisorus et Phrontis, fils de Phrixus. J'en parlerai par la suite.

33°. Mopsus, fils d'Ampycus et de la nymphe Chloris, suivant le scholiaste d'Apollonius (*L.* I, *v.* 65), ou d'Arégonis, suivant Orphée (*v.* 181). Ampycus étoit fils de Titaron, suivant le scholiaste d'Apollonius. Hésiode, dans le bouclier d'Hercules, le met au nombre des Lapithes qui combattirent les Centaures. Il étoit des environs du mont Titarus, dans la Thessalie ; il étoit célèbre devin, et c'est probablement pour

cela que Valérius Flaccus dit qu'il étoit fils d'Apollon (*L* I, *v.* 383). Il mourut dans l'Afrique de la piqûre d'un serpent (*Hygin, Fab.* XIV, *p.* 53). Il ne faut pas le confondre avec un autre Mopsus fils de Rhacius et de Manto, fille de Tirésias, également devin, mais qui vivoit à l'époque du siége de Troyes.

34°. Nauplius, fils de Neptune et d'Amymone, fille de Danaüs, suivant Orphée (*v.* 200) et Hygin (*Fab.* 14). Mais cela ne s'accorde point avec le nombre de sept générations qu'il y avoit entre ce Nauplius et Hercules qui descendoit aussi de Danaüs, et qui étoit l'un des Argonautes. La généalogie que lui donne Apollonius de Rhodes est beaucoup plus vraisemblable (*L.* I, *v.* 133); la voici : Nauplius l'Argonaute : Clytonéüs : Naubolus : Lernus : Prœtus : Nauplius : Amymone : Danaüs. J'en parlerai plus au long dans le livre suivant.

35°. Néléüs ou Miléüs, fils d'Hippocoon. Hygin est le seul qui en parle.

36°. Nestor, fils de Nélée. Valérius Flaccus le met au nombre des Argonautes (*L.* I, *v.* 380).

37°. Oïlée, beaucoup plus connu par Ajax son fils, que par ses actions. Il étoit, suivant Hygin, fils de Léodocus et d'Agrionomé, fille de Perséon ; mais, suivant Eustathe (*Il. L.* II, *p.* 277), il étoit fils de Hodœdocus et de Laonomé. Hodœdocus étoit fils de Cynus, qui avoit pour père Opuns, fils de Locrus. Lycophron semble avoir adopté cette généalogie, car il dit (*v.* 1150) :

Καὶ πᾶς Ὀδοιδόκειος Ἰλίως δόμος.

« Et toute la famille Hodœdocienne d'Iléus. »

Ἰλεὺς est le même nom que Ὀϊλευς, comme l'observe Eustathe. Quant à sa mère, Etienne de By-

zance (*v.* Καλλίαρος) dit aussi que Laonomé étoit la femme de Hodœdocus.

38°. Phalérus, fils d'Alcon. Orphée (*v.* 142) et Apollonius de Rhodes (*L.* I, *v.* 96). Alcon étoit fils d'Erecthée, suivant le scholiaste de ce dernier.

39°. Pirithoüs, fils d'Ixion. Hygin le met au nombre des Argonautes, mais Apollonius dit qu'il ne put se trouver à cette expédition. *Voyez* la note 59.

40°. Talaüs, fils de Bias. *Voyez* ci-dessus n°. 31.

41°. Télamon, fils d'Æaque, et frère de Pélée. Apollonius (*L.* I, *v.* 90), Valérius Flaccus (*L.* I, *v.* 351) et Stace. Theb. (*L.* V, *v.* 378).

42°. Philammon, fils d'Apollon et de Chioné. Le scholiaste d'Apollonius (*L.* 1, *v.* 24) dit que, suivant Phérécydes, c'étoit lui qui avoit suivi Jason dans cette expédition, et non Orphée.

43°. Philoctète, fils de Pœas. Hygin (*Fab.* 14), et Valérius Flaccus (*L.* I, *v.* 391).

44°. Thersanor, fils du Soleil et de Leuconoé, de l'île d'Andros. Hygin (*Fab.* 14).

On les nommoit en général les Minyens; il y a beaucoup d'opinions sur l'origine de cette dénomination. On peut les voir dans le commentaire de Bachet de Méziriac sur les Héroïdes d'Ovide (t. II, p. 56 et suiv.); mais j'avoue qu'il n'y en a aucune qui me satisfasse.

80. Tous ceux qui ont célébré cette expédition, ont parlé du séjour des Argonautes dans l'île de Lemnos. Hypsipyle raconte elle-même tous ces événemens dans le cinquième livre de la Thébaïde de Stace. On les trouve aussi dans le premier livre du Poëme des Argonautes

d'Apollonius, dont M. Caussin a donné une bonne traduction. Enfin, on trouvera les plus grands détails dans le commentaire de Bachet de Méziriac, sur l'Epître d'Hypsipyle à Jason. Comme ces livres sont entre les mains de tout le monde, je ne redirai pas ce qu'on peut y voir. Thoas, père d'Hypsipyle étoit, suivant tous les auteurs, fils de Bacchus et d'Ariane, ce qui paroît très-difficile à concilier avec l'enlèvement d'Ariane par Thésée, dont il est cependant question dans Homère.

81. Hygin les nomme (*Fab.* 15 *et* 273) Eunéus et Deïphile. Le scholiaste de Pindare, Eunéus et Thoas (*Argum. in Nemea*).

82. Cyzicus étoit fils d'Ænéus, fils d'Apollon et de Stilbé. Ænéus né dans la Thessalie, l'avoit quittée pour aller s'établir sur les bords de l'Hellespont. Il y épousa Ænété, fille d'Eusorus, roi Thrace, et il en eut Cyzicus, qui fonda une ville à laquelle il donna son nom (*Apollon. schol.* 1, 948). Stilbé, mère d'Ænéus, est sans doute la même que la fille du fleuve Pénée et de la nymphe Creüse qui, suivant Diodore de Sicile, avoit eu d'Apollon deux autres fils, Lapithus et Centaurus. Cyzicus épousa, suivant les uns, Clité, fille de Mérops, roi de Percote (*Apollonius*, 1, 978); suivant d'autres, Larissa, fille de Piasus, roi des Pélasges qui étoient établis sur les bords de l'Hellespont (*Parthenius*, *narr.* 28). Le scholiaste d'Apollonius (*L.* 1, 1063) dit que quelques auteurs la nommoient Thressa, Θρῆσσαν, et qu'elle étoit fille de Piasus; mais je crois qu'il est corrompu, et qu'il faut lire Λάρισσαν, Larissa. C'étoit, en effet, le nom de la fille de Pia-

sus, non-seulement suivant Parthénius, mais encore suivant Strabon (*L.* XIII, *p.* 922). Conon (*Narr.* 41) dit que c'étoit Cyzicus lui-même qui étoit fils d'Apollon, et qu'il étoit roi des Pélasges dans la Thessalie. Il en fut chassé par les Æolides, et il alla s'établir dans la Chersonnèse de l'Asie à qui il donna son nom; son Empire, qui étoit très-petit dans les commencemens, prit un très-grand accroissement par son alliance avec Mérops, roi des environs du fleuve Rhyndacus, dont Clité, qu'il épousa, étoit fille. Les Argonautes ayant abordé dans son pays, les Pélasges, qui surent qu'ils venoient de la Thessalie, les attaquèrent de nuit pour se venger de ce qu'ils les en avoient chassés : Cyzicus s'étant jeté au milieu d'eux pour faire cesser le combat, Jason le tua sans le connoître. Ephore et Callisthènes, cités par le scholiaste d'Apollonius (*L.* I, *v.* 1037), disent aussi que ce furent les Doliones qui attaquèrent les Argonautes; cependant il paroît que tous les poëtes qui avoient célébré cette expédition, avoient suivi la même tradition qu'Apollodore.

83. Apollonius de Rhodes les nomme les *Pélasges Macriéens* (*L.* I, 1024), et le scholiaste dit qu'ils étoient originaires de l'île d'Eubée, qui se nommoit anciennement Macris.

84. Cyzicus fut tué par Jason, suivant Apollonius de Rhodes (*L.* I, *v.* 1032) et Conon (*narr.* 41). Le scholiaste d'Apollonius (*L.* I, 1040) dit que ce fut par les Dioscures; et suivant Orphée, ce fut Hercules qui e tua d'un coup de flèche (*v.* 521). Il y avoit très-peu de temps qu'il étoit marié, et Clité son épouse se

pendit de regret (*Apollonius, L.* I, 1065; *Parthenius, narr.* 28).

85. Presque tous les auteurs sont d'accord avec Apollodore, sur le nom du père d'Hylas. Théodamas étoit fils de Dryops, suivant le scholiaste d'Apollonius (*L.* I, *v.* 131); et nous en parlerons par la suite. Cependant, suivant Hellanicus, son père se nommoit Theiomnestes (*Apollon. schol.* I, 131 *et* 1207); et suivant Nicandre, Hylas étoit fils de Céyx, roi de Trachine (*Antonin. Lib. narr.* 26). Anticlides, qui avoit écrit sur l'île de Délos, disoit que ce n'étoit pas Hylas, mais Hyllus, fils d'Hercules, qui ayant été chercher de l'eau avoit disparu. Mais le scholiaste d'Apollonius (*v.* 1207) qui rapporte ce fait, a probablement été trompé par quelque exemplaire vicieux de l'auteur qu'il cite. On voit par le même scholiaste (*ibid.*), qu'Onasus avoit raconté l'histoire d'Hylas dans le premier livre de son Amazonide, ce qui pourroit faire croire qu'il plaçoit cet événement dans l'expédition d'Hercules contre les Amazones, ce qui est plus vraisemblable.

86. Il faut expliquer, d'après cette tradition, un passage des Politiques d'Aristote qui n'a été entendu, ni par Dan. Heinsius, dans sa paraphrase, ni par les autres traducteurs. Il s'y agit de l'ostracisme que plusieurs républiques avoient admis pour se délivrer de ceux qui par leurs richesses, par le grand nombre de leurs amis, ou par leurs talens politiques pouvoient être dangereux pour la liberté. Il ajoute : Μυθολογεῖται δὲ καὶ τοὺς Ἀργοναύτας τὸν Ἡρακλέα καταλιπεῖν διὰ τοιαύτην αἰτίαν. Οὐ γὰρ ἐθέλειν ἄγειν αὐτὸν

τὴν Ἀργὼ μετὰ τῶν ἄλλων, ὡς ὑπερβάλλοντα πολὺ τῶν πλωτήρων. Je ne rapporterai pas les erreurs des traducteurs et des paraphrastes de ce passage ; je crois qu'il faut le traduire ainsi : « c'est par une raison pa- » reille que les Argonautes laissèrent, à ce qu'on dit, » Hercules ; Argo ne vouloit plus, en effet, le porter » avec les autres, parce qu'il surpassoit de beaucoup » en poids les autres passagers. » (*Politic. L.* III, *C.* 9, *p.* 342, *ex edit. D. Heinsii, et p.* 84, *ex edit. Sylburgii*). Outre Phérécydes qui est cité par Apollodore, le poëte Antimaque et Posidippe, cités par le scholiaste d'Apollonius de Rhodes (*L.* I, *v.* 1289), avoient suivi la même tradition. Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 41) et Antoninus Libéralis (*C.* 26) disent qu'Hercules étoit le chef des Argonautes, et que ce ne fut qu'après l'avoir laissé, qu'ils donnèrent le commandement à Jason. Denys de Mitylène (ou plutôt Denys de Milet), et Démarète, cités par le schol. d'Apollonius (*ibid.*), disoient qu'Hercules avoit fait toute l'expédition avec les Argonautes. Suivant Théocrite (*id.* XIII, *v.* 70), il fut laissé dans la Mysie ; mais il n'en alla pas moins à Colchos, et il fit le restant du chemin à pied. Enfin, Ephore disoit qu'il étoit resté volontairement dans la Lydie, auprès d'Omphale (*schol. Apollon. ibidem*).

87. Bithynis, mère d'Amycus, étoit, suivant Apollonius de Rhodes (*L.* II, *v.* 4), une nymphe Méliade.

88. J'ai suivi dans ma traduction la conjecture de Paulmier de Grentemesnil, adoptée par M. Heyne,

qui propose de lire πλήξας κατὰ τὸν αὐχένα au lieu de τὸν ἀγκῶνα. Epicharme et Pisandre disoient que Pollux n'avoit point tué Amycus, mais s'étoit contenté de le lier, et c'est ainsi qu'il est représenté sur un vase funéraire publié par Winckelman (*Hist. de l'Art, pl.* 18, *éd. de* 1789, *in*-8°). Théocrite, qui raconte ce combat dans le plus grand détail (*Idylle* 22), dit que Pollux ne le tua point, mais lui fit prêter le serment de ne plus maltraiter les étrangers qui passeroient dans ses Etats. Amycus fut, suivant Clément d'Alexandrie (*Stromates, L.* 1, *p.* 363), l'inventeur des cestes dont on fait usage au pugilat. Nicéphore Calliste (*Histoire Ecclés. L.* VII, *C.* 50) rapporte une ancienne tradition, qui n'est point à dédaigner. Les Argonautes ayant abordé au pays des Bébryces, se mirent à le ravager; mais Amycus leur fondit dessus avec ses sujets, et les mit en fuite. Ils se réfugièrent dans une forêt très-épaisse, d'où ils n'osoient plus sortir, lorsqu'une des puissances célestes, sous la forme d'un homme, avec des ailes d'aigle, leur apparut, et leur promit la victoire. Ils marchèrent alors contre Amycus, défirent ses troupes, et le tuèrent lui-même. Ils bâtirent dans cet endroit, en mémoire de cet événement, un temple qu'ils nommèrent *Sosthenium*, parce qu'ils y avoient recouvré leur valeur, et y érigèrent une statue pareille à la divinité qui leur avoit apparu. Constantin en fit par la suite l'église de l'archange Michel.

89. Phinée étoit fils d'Agénor, suivant Hellanicus (*Apollon. schol.* II, 178), Orphée (*v.* 678) et Apollonius de Rhodes (*L.* II, *v.* 178); mais Hésiode, Phérécydes, Antimaque et Asclépiades le disoient fils de

Phœnix, fils d'Agénor et de Cassiépée, fille d'Arabus (*Apollon. schol. ibid.*). Mais lequel de ces deux qu'on lui donne pour père, cela est également difficile à accorder avec la Chronologie. En effet, Hercules, qui étoit l'un des Argonautes, ou qui tout au moins étoit leur contemporain, étoit l'arrière petit-fils de Persée, qui avoit épousé Andromède, fille de Céphée, frère de Phinée. C'est ce qui avoit fait supposer à quelques auteurs, dont le scholiaste d'Apollonius rapporte l'opinion, qu'il y avoit eu deux Phinées, et que celui qui reçut les Argonautes, descendoit à la septième génération de Phœnix (*Apollon. schol. ibid.*). Etienne de Byzance semble avoir adopté cette opinion, car au mot *Sesamum*, il dit que c'étoit une ville de la Cappadoce qu'habitoit le premier Phinée. Apollodore est le seul qui dise que Phinée étoit fils de Neptune. Il y avoit deux traditions absolument opposées, sur la manière dont il avoit reçu les Argonautes. Suivant la plus ancienne, dont je parlerai dans les notes suivantes, il avoit été puni par les Argonautes de sa cruauté envers ses fils. Apollodore a suivi Apollonius de Rhodes, qu'on peut voir L. II, v. 177 et suiv.

90. Cette première opinion est celle d'Apollonius de Rhodes (*L.* II, *v.* 180 *et suiv.*); elle est probablement de son invention, car on ne trouve dans aucun auteur plus ancien, que Phinée fut doué du talent de prédire l'avenir.

91. Comme Apollodore a suivi Apollonius de Rhodes, il s'est beaucoup écarté de l'ancienne tradition; je vais la rapporter telle qu'on la trouve dans

dans Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 43 *et* 44). Phinée avoit d'abord épousé Cléopâtre, fille de Borée et d'Orithye, et il en avoit eu deux fils. Il épousa ensuite, du vivant même de Cléopâtre, Idæa, fille de Dardanus, roi des Scythes; elle vint à bout de le captiver entièrement, et lui dit que ses deux fils avoient voulu la violer, dans le dessein de venger leur mère. Phinée croyant ce qu'elle lui disoit, les envoya dans un endroit désert, où il les fit enterrer en partie, et il laissa auprès d'eux des gardes qui les frappoient fréquemment à coups de verges. Ce fut dans cet état que les Argonautes les trouvèrent; ils demandèrent grâce pour eux à Phinée, qui leur répondit avec aigreur, qu'ils ne devoient point se mêler de ce qui ne les regardoit pas. Alors les fils de Borée, qui étoient avec les Argonautes, prirent leurs armes, tuèrent ceux qui gardoient ces jeunes gens, et brisèrent leurs liens. Les Thraces ayant accouru de toutes parts, il y eut un combat dans lequel Hercules détruisit une grande partie de l'armée de Phinée, et le tua lui-même; il délivra ensuite Cléopâtre de la prison où elle étoit renfermée, et livra Idæa aux deux jeunes gens, pour la traiter comme ils le jugeroient à propos; mais comme ils vouloient se venger eux-mêmes, il leur conseilla de n'en rien faire, et de l'envoyer à son père, pour qu'il la punît des crimes dont elle s'étoit rendue coupable. Ils suivirent son conseil; et Dardanus fit mourir sa fille. Denys de Milet, qui avoit compilé, d'après les anciens poëtes, ce qu'on nommoit *le Cycle épique*, racontoit cette histoire à peu près de même; Hercules, suivant lui, ayant trouvé ces deux jeunes gens dans le désert, apprit que Phinée les avoit

chassés, d'après les calomnies d'une femme Scythe qu'il avoit épousée; il voulut les ramener à la maison paternelle, mais à leur approche Phinée s'étant levé et ayant voulu en précipiter un dans la mer, Hercules lui donna un coup de pied et le tua. Sophocles dit que Phinée leur avoit arraché les yeux, d'après les calomnies de leur belle-mère (*Antigone, v.* 978). Il avoit suivi la même tradition dans le Drame satirique de Phinée. Il disoit dans une autre pièce, qu'après leur avoir arraché les yeux, leur belle-mère les avoit enfermés dans un tombeau (*Schol. ad Antig. v.* 980). On n'étoit point d'accord sur le nom de ses deux fils. Le scholiaste d'Apollonius les nomme (*L.* II, *v.* 140), Parthénius et Crambis, et un peu plus bas (*L.* II, *v.* 178), Orithyus et Crambis. Celui de Sophocles, les nomme Plexippus et Pandion; ou Gérymbas et Aspondus (*Sophoclis schol. Antig. v.* 980). Il en est de même de sa seconde femme, que le scholiaste d'Apollonius (*L.* II, *v.* 168) nomme Dia, ce qui est peut-être une faute de copiste, pour Idæa, quoique ce nom se trouve écrit de même dans le Ms. dont j'ai parlé. Celui de Sophocles dit que, suivant quelques auteurs, elle se nommoit Idothée, et étoit sœur de Cadmus (*Antigone, v.* 980).

92. Il y a dans le texte : οἱ δὲ ὑπὸ Βορέου καὶ τῶν Ἀργοναυτῶν. *Ceux-là par Borée et les Argonautes.* Je crois que notre auteur a réuni mal à propos deux traditions différentes. Quelques mythographes disoient, suivant Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 44), que Phinée ayant privé ses deux fils de la vue, en avoit été privé lui-même par Borée; mais il n'étoit nullement question des Argo-

nautes dans ce récit. Orphée dit (*Argon. v.* 670) que Phinée, séduit par les calomnies de leur belle-mère, fit arracher les yeux à ses fils, et les exposa sur des rochers pour y être dévorés par les bêtes féroces; les Argonautes étant arrivés, les fils de Borée les délivrèrent, leur rendirent la vue et en privèrent leur père. Si c'est de cette dernière tradition qu'Apollodore veut parler, il faut lire ὑπὸ Βορεαδῶν καὶ τῶν Α.

93. Cette opinion se rapproche de celle du poëte Istrus, qui disoit qu'Æétes ayant appris que Phinée avoit, par le secours de son art, procuré aux fils de Phrixus les moyens de s'échapper de ses Etats, et de retourner dans la Grèce, supplia le Soleil son père de le venger, et ce Dieu aveugla Phinée. Hésiode, dans l'ouvrage intitulé *Mègalæ Eoæ*, disoit que les dieux l'avoient privé de la vue, pour le punir de ce qu'il avoit montré à Phrixus le chemin de la Colchide (*Apollon. schol.* II, 181).

94. Apollodore ne dit point pourquoi les Dieux envoyèrent les Harpyes; en voici la raison, suivant Asclépiades (*Homeri schol. Odyss. L.* XII, *v.* 70). Phinée ayant abandonné ses fils à la haine de leur belle-mère, Jupiter, pour le punir, lui donna le choix entre la mort ou la cécité. Phinée ayant choisi cette dernière punition, le Soleil irrité de ce qu'il avoit consenti si facilement à se priver de la vue de ses rayons, envoya les Harpyes, qui dévoroient et infestoient tout ce qu'il vouloit manger. Je crois qu'Asclépiades avoit suivi en cela Hésiode, car ce poëte disoit, suivant le scholiaste d'Apollonius (*L.* II, *v.* 178), que le Soleil avoit privé Phinée de la vue, pour le punir de ce qu'il avoit préféré une longue vie à l'usage de ses yeux.

Mais dans ce cas, la cécité n'auroit pas été une punition pour lui. Hésiode avoit donc dû parler d'une autre punition, et c'étoit probablement lui qui avoit imaginé cette histoire des Harpyes; on verra, en effet, dans la note suivante, qu'il leur avoit fait jouer un grand rôle dans l'histoire de Phinée.

95. Les anciens poëtes ne représentoient pas les Harpyes, comme des monstres aussi difformes que l'ont fait les poëtes plus récens. Hésiode dans sa Théogonie (*v.* 267) les nomme ἠϋκόμους, *aux beaux cheveux*, et Homère (*L.* XV, *v.* 150, *Il.*) en donne une pour épouse au Zéphyre, le plus aimable de tous les vents. Leur fonction, dans les anciens poëtes, étoit d'enlever ceux que les Dieux vouloient faire disparoître. Pénélope se plaint plusieurs fois dans l'Odyssée, de ce qu'elle n'entend pas plus parler de son mari, que s'il avoit été enlevé par les Harpyes (*Odyssée, L.* I, *v.* 241, *et* XIV, 371); elle dit ailleurs qu'elles avoient enlevé les filles de Pandare (*ibid. L.* XX, *v.* 77). C'étoit ainsi que, suivant Hésiode, cité par Strabon, elles avoient enlevé Phinée, et l'avoient transporté dans le pays des Galactophages (*L* VII, *p.* 463). C'est sans doute la même tradition qu'Orphée a suivie, en disant que Borée l'enleva στροφάδεσσιν ἀέλλαις, *par des tourbillons de vent*, et le transporta dans le pays des Bistoniens. Hésiode avoit probablement raconté cela de plusieurs manières, car le scholiaste d'Apollonius (*L.* II, *v.* 297) dit que, suivant lui, Zethès et Calaïs étant à la poursuite des Harpyes, adressèrent leurs prières à Jupiter. Leur poursuite ne pouvoit avoir pour but que de délivrer Phinée d'elles. Elles ne l'avoient donc point en-

levé comme il le dit dans le fragment cité par Strabon.

96. Orphée dit qu'au moment où les Argonautes se disposoient à passer entre les Symplégades, Minerve, par le conseil de Junon, envoya un héron qui y passa; mais les roches en se rejoignant, lui emportèrent le bout de la queue. Orphée, alors, se mit à chanter pour les appaiser, et le vaisseau passa sans accident (*Argonaut.* 692 *et suiv.*). Apollonius est le seul qui dise que Phinée leur donna des conseils sur la manière de passer à travers ces roches.

97. Les Mariandyniens avoient, suivant le scholiaste d'Apollonius (*L.* II, *v.* 140 *et* 181), pris leur nom de Mariandynus, frère de Thynus, et ainsi que lui, fils de Phinée et d'Idæa sa seconde femme. Ils ne pouvoient donc pas encore porter ce nom lorsque les Argonautes y passèrent. Suivant d'autres auteurs, Mariandynus étoit fils de Titye, et c'est peut-être d'après cette tradition, qu'Etienne de Byzance dit que le pays des Mariandyniens avoit pris son nom de l'un des Æolides. En effet, Elara, mère de Titye, étoit fille d'Orchoménus ou de Minyas, qui descendoient tous les deux d'Æole.

98. Lycus étoit, suivant Hérodore et Nymphis, fils de Dascylus fils de Tantale, et d'Anthemoïsia, fille du fleuve Lycus (*Apollonii schol.* II, 754).

99. Tiphys ne mourut qu'au retour, suivant Hérodore, qui ajoutoit que c'étoit Erginus qui avoit pris le gouvernail après sa mort (*idem.* II, 856; 897). Ancée qui, suivant Apollonius et Apollodore, prit le gouvernement du vaisseau, est le fils de Neptune et d'Astypalée, dont j'ai parlé ci-dessus note 79, n°. 7.

100. Vulcain avoit donné ces taureaux au Soleil, pour lui témoigner sa reconnoissance, de ce que le voyant fatigué lors du combat contre les Géans, il lui avoit donné place sur son char.

101. Nous avons vu plus haut qu'Æétes étoit fils du Soleil et de Perséïs, fille de l'Océan. c'est l'opinion d'Hésiode (*Théog. v.* 955 *et suiv.*), qui lui donne Circé pour sœur. Médée étoit, suivant lui, fille d'Æétes et d'Idyia, aussi fille de l'Océan. Denys de Milet, que Diodore de Sicile paroît avoir suivi (*L.* IV, *C.* 45), racontoit cette généalogie d'une manière toute différente (*Apollonii schol.* III, 200). Le Soleil avoit eu, suivant lui, deux fils, Perséus et Æétes; le premier étoit roi de la Tauride, Æétes régnoit sur les Palus Mæotides, et la Colchide. Perséus ayant épousé, suivant les uns, une femme du pays, ou, suivant d'autres, une nymphe, en eut une fille nommée Hécate, qui se livroit à la chasse comme un homme, et ne se faisoit aucun scrupule de lancer ses traits sur les humains, lorsqu'elle ne trouvoit pas des animaux. Elle fut la première qui se livra à la recherche des vertus des plantes, tant nuisibles qu'utiles, et elle en faisoit l'expérience sur les étrangers; elle découvrit ainsi l'aconit, et acquit une très-grande connoissance des plantes qui pouvoient donner la mort ou rendre la santé, et elle ôta par ce moyen la vie à son propre père. Elle épousa Æétes, dont elle eut deux filles, Circé et Médée, et un fils nommé Ægialus. Eumélus, poëte Corinthien, avoit suivi une tradition toute différente; le Soleil, suivant lui, avoit eu deux fils, Aloée et Æétes; il donna au premier

l'Asopie, ou autrement le pays de Sicyone, et au second le pays d'Ephyre. Æétes voulant aller chercher fortune ailleurs, confia le soin de ses Etats à Bunus, fils de Mercure et d'Alcidamie, à condition qu'il lés lui rendroit, à lui ou à celui de ses descendans qui viendroit les réclamer, et il s'en alla à Colchos (*Pausanias*, *L.* II, *C.* 3; *Lycophr. schol. v.* 174). Epiménides disoit aussi qu'Æétes étoit Corinthien, et il lui donnoit pour mère Ephyra (*Apollonii schol. L.* III, *v.* 242).

102. L'auteur du poëme nommé les *Naupactiques*, disoit qu'Æétes ayant conçu le projet de faire périr les Argonautes, Vénus, pour leur donner le temps de s'échapper, lui inspira des désirs pour Eurylyte, son épouse, et l'endormit dans ses bras.

> Δὴ τότ' ἄρ Αἰήτῃ πόθον ἔμβαλε δῖ' Ἀφροδίτη,
> Εὐρυλύτης φιλότητι μιγήμεναι, ἧς ἀλόχοιο·
> Κηδομένη φρεσὶν ᾗσιν ὅπως μετ' ἄεθλον Ἰήσων
> Νοστήσῃ οἶκονδε σὺν ἀγχεμάχοις ἑτάροισιν.

Idmon ayant deviné ses projets, avertit les Argonautes et les engagea à prendre la fuite; et Médée entendant le bruit qu'ils faisoient en marchant, se leva et hâta leur départ (*Apollonii schol.* IV, 86).

103. Apollodore a suivi Antimaque et Apollonius, qui disent que Médée s'étoit contentée d'endormir le serpent par ses enchantemens (*Apollonius*, *L.* IV, v. 156, *et le schol.*), et c'est sans doute d'après cette tradition, que quelques poëtes disoient que ce serpent avoit reparu par la suite dans l'île des Phæaciens, où il faisoit beaucoup de mal; Dioinèdes

étant venu dans cette île après le siége de Troyes, l'attira par la lueur du bouclier d'or de Glaucus, que le serpent prit pour la toison d'or, et le tua (*Lycophronis schol.* 615). Mais Phérécydes, dans son septième livre, disoit que Jason l'avoit fait périr, et il avoit été suivi par Hérodore. Ce dernier racontoit, en effet, que Jason l'ayant tué, apporta la toison à Æétes, qui alors invita les Argonautes à dîner pour les faire périr (*Apollonii schol.* IV, 87).

104. L'opinion la plus commune étoit que Médée avoit elle-même tué Absyrte, et l'avoit coupé en morceaux pour retarder son père dans sa poursuite; mais on n'est point d'accord sur l'endroit où il fut tué. Sophocles dans sa tragédie des *Colchidiennes*, disoit qu'elle l'avoit égorgé auprès de la maison de son père (*Apollonii schol.* IV, 288). Orphée dit qu'Absyrte étant allé, d'après les ordres de son père, à la poursuite de Médée, tomba dans une embuscade que les Argonautes lui avoient dressée près de l'embouchure du fleuve; il y fut tué, et son corps fut jeté dans la mer, qui le porta aux îles qui prirent son nom. Suivant Arrien, il fut tué à Absuras, où l'on montroit encore son tombeau (*Periplus Ponti Euxini, p.* 6). Ovide dit dans ses *Tristes* (*L.* III, *El.* 9) qu'il fut tué à Tomes, et que Médée éparpilla ses membres sur le rivage, pour qu'Æétes, occupé à les rassembler, n'eût pas le temps de la poursuivre. Apollodore a suivi à peu près la même tradition, excepté que, suivant lui, ce fut dans la mer qu'elle jeta les membres de son frère, ce qu'il a pris je ne sais où : M. Heyne, trompé par le scholiaste imprimé d'Apollonius, dit que c'est dans

Phérécydes, mais ce passage est écrit tout différemment dans le Ms. que j'ai cité : et comme M. Brunck l'a donné d'après ce Ms., dans ses fragmens de Sophocles (*Art.* Σκύθαι), je me contenterai d'en donner la traduction. « Phérécydes dit dans son quatrième » livre, que Médée prit Absyrte, encore enfant, dans » son berceau, Jason lui ayant dit de l'apporter aux » Argonautes : lorsqu'ils se virent poursuivis, ils l'é» gorgèrent, et l'ayant coupé par morceaux, ils le » jetèrent dans le fleuve » (*Apollonii schol, L.* IV, 223). M. Sturz, dans son recueil des fragmens de Phérécydes (*p.* 121), a cité ce fragment d'après le scholiaste imprimé, sans prendre garde qu'il y a une contradiction entre les deux passages qu'il rapporte, puisque dans l'un, Phérécydes dit qu'il fut tué par sa sœur, et dans l'autre, qu'il fut tué par les Argonautes.

Absyrte étoit, suivant Apollonius (*L.* III, *v.* 242), fils d'Æétes et d'Astérodie, l'une des nymphes du Caucase, et il étoit né avant le mariage d'Æétes et d'Idya. Nous avons vu que, suivant Phérécydes, il étoit encore enfant lors de l'arrivée des Argonautes; l'auteur des Naupactiques le disoit fils d'Eurylyte, la seconde femme d'Æétes (*Apollonii schol.* III, 242). Il étoit aussi plus jeune, suivant Sophocles, qui disoit dans la tragédie des Scythes : « ils n'étoient point de » la même mère, mais une Néréide venoit de donner » le jour à Absyrte, et Médée étoit née long-temps » avant, d'Idia, fille de l'Océan » (*idem, L.* IV, 223). Denys de Milet dit qu'Æétes poursuivit les Argonautes jusque sur les bords de la mer, où il y eut un combat dans lequel Iphis, fils de Sthénélus et frère

d'Eurysthée, fut tué par Æétes, les Colchidiens furent cependant repoussés (*ibidem, et v.* 228). Diodore de Sicile ajoute, probablement d'après le même auteur, que Méléagre tua Æétes et presque tous ceux qui étoient avec lui (*L.* VI, *C.* 48). Comme il ne dit rien d'Absyrte, il est probable que Denys de Milet n'en parloit pas.

105. Les îles Absyrtides sont sur les côtes de la Dalmatie; les anciens supposoient que le Danube, en sortant des montagnes des Gaules, se rendoit dans un grand lac, où il se divisoit en deux branches, dont l'une se rendoit dans le Pont Euxin, et l'autre dans la Mer Adriatique. Ce fut en remontant l'une de ces branches, et en descendant l'autre, que les Argonautes arrivèrent aux îles Absyrtides (*Apollonii schol., L.* IV. 259); on les faisoit revenir par d'autres routes non moins extraordinaires, et leur itinéraire a fourni le sujet de plusieurs dissertations très-étendues. Suivant Hérodore, Sophocles et Callimaque, ils étoient revenus par le même chemin que celui qu'ils avoient pris en allant (*idem*, IV, 284).

106. Th. Gale a proposé de lire ici : τὰ Λιγύων, au lieu de τὰ Λιβύων, et cette conjecture a paru si vraisemblable à M. Heyne, qu'il l'a admise dans le texte. Il se fonde sur ce que dit Apollonius de Rhodes :

δὶ ἔθνεα μυρία Κελτῶν
Καὶ Λιγυων περόωντες ἀδήϊοι (*L.* IV, *v.* 646).

« Passants sans dangers à travers des peuples nombreux » de Celtes et de Liguriens. » Mais il s'agit dans Apollonius, de la navigation des Argonautes sur l'Eridan, qui, suivant la description qu'il en donne,

traversoit les pays habités par ces deux nations. Ici, au contraire, il ne s'agit pas de l'Eridan, puisqu'Apollodore vient de dire que les Argonautes l'avoient passé. Ils étoient sur la mer, et tout auprès des îles Absyrtides, qui sont vis-à-vis la Dalmatie. Pour aller delà dans l'Ausonie, il falloit, ou qu'ils suivissent les côtes jusqu'au fond du Golfe Ionique, et vinssent faire le tour de l'Italie (et il paroît qu'ils ne prirent point cette route, puisque ce ne fut qu'à leur retour de l'Ausonie qu'ils passèrent auprès de la Sicile), ou qu'ils fissent le tour de la Méditerranée, en suivant les côtes, dont le peu de connoissance qu'on avoit alors de la navigation ne permettoit pas de s'écarter, et alors, ils passoient nécessairement devant la Libye. Mais sans leur faire faire tout ce circuit, nous savons par plusieurs traditions, que la tempête les jeta sur les côtes de la Libye. Hérodote dit que ce fut en allant à Colchos (*L.* IV, *C.* 179), et Pindare paroît être de la même opinion (*Pyth.* 4, 45 *et suiv.*); Apollonius, au contraire, dit que ce fut à leur retour, et après avoir quitté le pays des Phæaciens. Il est probable qu'Apollodore a suivi d'autres auteurs, qui les y faisoient passer en allant chercher l'Ausonie. Je crois donc qu'il ne faut rien changer, et comme je l'ai déjà observé, il faut être très-circonspect à proposer des corrections, pour accorder les Mythographes les uns avec les autres. Nous trouvons des traditions si opposées dans le petit nombre d'auteurs qui nous restent, qu'il seroit téméraire de supposer qu'un passage est corrompu, parce que le trait d'histoire auquel il fait allusion ne nous est pas connu d'ailleurs.

107. Apollodore a suivi, en ceci, Apollonius de

Rhodes (*L.* IV, *v.* 1114 *et suiv.*). Orphée dit que ce fut Junon elle-même qui, sous la forme d'une servante, alla avertir Jason de la résolution d'Alcinoüs (*Orphée, Argon. v.* 1328). Il y a plusieurs traditions sur l'endroit où se célébrèrent ces noces. Timonax disoit que Jason avoit épousé Médée à Colchos, et du consentement d'Æétes (*Apollonii schol. L.* IV, 1217). Suivant Apollonius, ce fut à Corcyre, dans l'antre où Macris avoit élevé Bacchus (*L.* IV, 1130 *et suiv.*); Orphée (*v.* 1331) dit qu'il l'épousa sur le vaisseau même. Denys de Milet disoit que leur mariage s'étoit fait à Byzance (*Apollonii schol.* IV, 1153). Timée, qui étoit dans l'opinion que ce mariage s'étoit fait à Corcyre, disoit qu'on y offroit encore de son temps, dans le temple d'Apollon, des sacrifices qui y avoient été institués par Médée, et qu'on y voyoit entre la ville et la mer, deux autels qu'elle avoit érigés, l'un aux Nymphes, et l'autre aux Néréïdes, en mémoire de son mariage (*idem*, IV, 1217).

108. Presque tout ce qu'Apollodore dit de Talus, est tiré d'Apollonius de Rhodes (*L.* IV, 1638 *et suiv.*); mais cela est exprimé avec une négligence qui prouve bien que ce que nous avons, n'est que l'ouvrage d'un abréviateur. Ὃς ἦν χαλκοῦς ἀνὴρ, *qui étoit un homme d'airain*, est tiré d'Apollonius, v. 1645, mais cela n'a point de liaison avec ce qui précède ni avec ce qui suit. Les mots, Οἱ δὲ Ταῦρον αὐτὸν λέγουσιν (*d'autres le nomment Taurus*) ont bien l'air, comme l'a déjà observé Mittscherlich, de n'être qu'une corruption du v. 1643 d'Apollonius.

Εὐρώπῃ Κρονίδης νήσου πόρεν ἔμμεναι οὖρον.

« Jupiter le donna à Europe, pour être le gardien de » l'île », et alors il faudroit lire οἱ δὲ οὖρον αὐτὸν λέγουσιν. *D'autres disent qu'il étoit le gardien* (de l'île).

109. Il y a dans le texte κατὰ δὲ τὸ δέρμα τῆς φλεβὸς ἧλος διήρειστο χαλκοῦς. Ce qui veut dire : *un clou d'airain étoit enfoncé dans la peau de cette veine.* Ce qui n'offre aucun sens. On lit cependant cela, précisément avec les mêmes expressions, dans les proverbes de Zénobius (*Cent.* v, 85). Je crois, quoi qu'en dise Tan. le Fevre, qu'il faut lire dans l'un comme l'autre : κατὰ δὲ τὸ τέρμα, *un clou d'airain étoit enfoncé à l'extrémité de cette veine.* Apollonius parle, à la vérité, de la peau de cette veine : λεπτὸς ὑμὴν, *une membrane mince.* Mais comme il ne dit rien du clou, il est évident qu'il s'agit ici d'une tradition différente.

110. Tous les auteurs ne sont pas d'accord sur la mort du père de Jason, et même l'auteur du poëme des *Retours* disoit que Médée l'avoit rajeuni par ses enchantemens (*Argum. in Medeam Euripidis*); et Ovide l'a suivi dans ses Métamorphoses.

111. Il y avoit dans toutes les éditions avant celle de M. Heyne, παῖδα, ὡς πρὸς πόλεμον πρόμαχον. Ces trois mots, ὡς πρὸς πόλεμον, ont sans doute été ajoutés par quelque copiste qui ne savoit pas que Πρόμαχος fut un nom propre. J'ai donc cru devoir les retrancher à l'exemple de M. Heyne, d'après l'autorité de Gale et celle de Wesseling (*sur Diodore de Sicile*) p. 293.

112. Ces noms ne sont pas les mêmes que ceux que nous avons vus ci-dessus, § 10. Cependant comme ils se trouvent dans quelques manuscrits, je n'ai pas cru devoir les retrancher. Apollodore ne suit pas toujours les mêmes traditions; on voit par Pausânias (*L.* VIII, *C.* 11.), que Micon leur avoit donné les mêmes noms, et il est probable qu'ils n'étoient pas de son invention.

113. Il est très-difficile de savoir quel est le roi de Corinthe, que les Mythologues ont voulu désigner par ce nom de Créon, qui me paroît plutôt un nom de dignité qu'un nom propre. Paulmier de Grentemesnil croit que ce Créon étoit le même que Glaucus fils de Sisyphe; mais l'expédition des Argonautes ne précéda que d'une génération le siége de Troyes, et il y en avoit au moins quatre entre Glaucus et ce siége, comme on le voit par la généalogie de Glaucus fils d'Hippolochus, dans le sixième livre de l'Iliade. Je croirois donc plutôt que le roi dont il s'agit ici, étoit Prœtus fils de Thersandre; je prouverai dans mes notes sur le livre suivant, qu'il fut roi de Corinthe et qu'il en chassa Bellérophon. Ce fut peut-être sous son règne que Médée arriva à Corinthe, et Glaucé sa fille, que d'autres nomment Creüse, étoit peut-être la même que Mæro dont parle Homère (*Od. L.* 11, *v.* 325), qui étoit fille de Prœtus, fils de Thersandre suivant Pausanias (*L.* x, *C.* 30), qui ajoute qu'elle étoit morte vierge, ce qui arriva aussi à Glaucé; Homère, dans sa description des enfers, la met avec les femmes qui avoient péri par quelque événement malheureux, savoir: Phædre, Procris, Ariane, Eriphyle; ce qui sembleroit prouver

qu'elle avoit éprouvé quelque chose de pareil. Au reste, je ne donne ceci que comme une conjecture.

114. Il paroît qu'Euripides est le premier qui ait dit que Médée avoit tué les enfans qu'elle avoit eus de Jason; et suivant Parmenisque, cité par le schol. d'Euripides (*Médée, v.* 5), il avoit reçu cinq talens des Corinthiens pour inventer cette fable. Le même Parmenisque dit (*ibid. v.* 273) que Médée s'étoit emparé du trône de Corinthe, comme lui appartenant, à cause d'Æétes son père (*voyez* la note 102). Les Corinthiens ne voulant pas être gouvernés par une femme étrangère et magicienne, se soulevèrent contre elle, et la chassèrent. Avant que de s'enfuir, elle mit les enfans qu'elle avoit eus de Jason (qui étoient au nombre de quatorze, sept garçons et sept filles), sur l'autel de Junon Ascræénne. Les Corinthiens les égorgèrent sur l'autel même. La peste étant survenue peu de temps après, et faisant beaucoup de ravages, les Corinthiens consultèrent l'Oracle, qui leur dit qu'il falloit appaiser les mânes des enfans de Médée; et ils instituèrent en leur honneur une fête, dans laquelle sept jeunes garçons et sept jeunes filles des premières familles de la ville, la tête rasée et vêtus de noir, offroient des sacrifices dans le temple de la déesse pour appaiser la colère qu'elle avoit conçue de la violation de son temple. Pausanias (*L.* II, *C.* 3) parle aussi de ce meurtre, et des cérémonies qu'on institua pour l'expier, mais il dit qu'elle n'avoit que deux fils. Suivant Eumélus, cité par le même auteur, Bunus, à qui Æétes avoit laissé ses Etats, étant mort sans enfans, Epopée, fils d'Aloée, frère d'Æétes, lui succéda; Corinthus, fils de Marathon, prit

ensuite la couronne, et comme il ne laissa point de postérité, les Corinthiens appelèrent au trône Médée, et elle le partagea avec Jason. Elle eut plusieurs enfans de lui, et elle avoit coutume de les cacher dans le temple de Junon, espérant par là les rendre immortels, ce qui ne lui réussit pas. Jason s'en étant aperçu, l'abandonna et retourna à Iolchos. Médée alors s'en alla aussi, et laissa le trône à Sisyphe dont elle étoit amoureuse, suivant Théopompe cité par le scholiaste de Pindare (*Olymp.* 13, *v.* 75). Le même scholiaste dit que Médée étant à Corinthe, Jupiter devint amoureux d'elle, mais Médée n'ayant pas voulu céder à sa passion, dans la crainte de déplaire à Junon, cette déesse lui en sut tant de gré, qu'elle lui promit de rendre ses enfans immortels, et c'étoit comme tels qu'on les honoroit à Corinthe. Il est aisé de sentir que cette tradition relative à Sisyphe, est contraire à toute la Chronologie. Il en est de même de celle relative au mariage de Médée avec Ægée ; Thésée, fils de ce dernier, étoit contemporain des Argonautes, ainsi Ægée devoit être mort avant cette expédition.

115. Médée avoit eu Médus de Jason, suivant Hésiode (*Théog. v.* 1000). Il ne lui donne pas même d'autres enfans : il ajoute que Médée fut élevée par Chiron, ce qui prouve qu'il ne connoissoit pas les fables qu'on inventa depuis sur Médus. Justin dit que Jason se réconcilia par la suite avec Médée, qu'il retourna à Colchos avec elle et Médus, le fils qu'elle avoit eu d'Ægée, et que, de concert, ils rétablirent sur le trône Æétes qui en avoit été chassé.

NOTES

NOTES

SUR APOLLODORE.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

NOTE I. C'est ici que commence réellement l'histoire de la Grèce. Inachus étoit antérieur de plusieurs générations à Deucalion. Tous les auteurs disent qu'il étoit fils de l'Océan et de Téthys; et comme les Grecs ne pouvoient connoître l'Océan que par leurs relations avec d'autres peuples, il est évident qu'Inachus étoit étranger. On pourroit conjecturer qu'il étoit Ægyptien, par le titre d'un ouvrage d'Istrus, disciple de Callimaque, qui nous a été conservé par Etienne de Byzance. Ἀιγιαλὸς μεταξὺ Σικυῶνος καὶ τοῦ Βουπρασίου καλούμενος τόπος, ἀπὸ Ἀιγιαλέως τοῦ Ἰνάχου, ὡς Ἴστρος ἐν ἀποικίαις τῆς Ἀιγύπτου. « Ægialus, endroit » ainsi nommé entre Sicyone et Buprasium. Il a pris » son nom d'Ægialéus, fils d'Inachus, comme le dit » Istrus, dans son ouvrage sur les colonies des Ægyp- » tiens. » Mais il paroît que dans ces temps reculés, on confondoit très-souvent l'Ægypte avec la Phénicie, et que ces pays étoient souvent gouvernés par les mêmes souverains. D'après cela, je croirois plutôt qu'Inachus venoit de la Phénicie, ce qui s'accorde

mieux avec les relations de commerce que ce pays conserva avec la Grèce.

2. Il est très-peu question d'Ægialéus dans les anciens; les Sicyoniens prétendoient qu'il étoit né dans leur pays, et qu'il étoit bien antérieur à Inachus. Eusèbe, en effet, le met sept générations avant Inachus : mais il paroît que c'étoit une tradition qui leur étoit particulière, et qui n'étoit point reçue par les autres peuples de la Grèce. Elle ne se lioit même à aucune des traditions connues; et c'étoit probablement pour les accorder ensemble, que quelques auteurs avoient supposé qu'Ægialéus étoit frère de Phoronée, ce qui a été adopté par Istrus et par Apollodore. Ce dernier dit qu'il donna le nom d'Ægialée à tout le Péloponnèse; mais suivant Pausanias (*L.* II, *C.* 5), il ne le donna qu'à la partie qui prit par la suite celui d'Achaïe; et il dit même ailleurs (*L.* VII, *C.* 1) que beaucoup de personnes prétendoient que ce pays avoit été ainsi nommé à cause de sa situation le long de la mer : ce qui est aussi l'opinion de Strabon et de Pline.

3. Phoronée fut, suivant Acusilas, le premier mortel qui régna à Argos (*Clem. Alex. Stromat. L.* I, *p.* 380). C'étoit aussi, à ce qu'il paroît, l'opinion de Platon dans le Timée (*T.* IX, *p.* 290). Mais ceux qui suivoient cette tradition, ne nioient pas pour cela l'existence d'Inachus : ils prétendoient seulement qu'il n'étoit pas un homme, mais qu'il étoit le dieu du fleuve qui portoit son nom. Phoronée étoit Ægyptien, suivant Arnobe (*L.* VI, *p.* 191) : *quorum (templorum) si quæris audire*

quis prior fuerit fabricator; aut Phoroneus Ægyptius, aut Merops tibi fuisse monstrabitur. « Si » vous recherchez qui le premier a fondé des temples, » on vous dira que c'est Phoronée l'Ægyptien, ou Mé» rops ». Il n'est point nécessaire de changer la ponctuation de ce passage, comme le propose Hérault dans ses notes sur cet auteur, pour lire *Ægyptius aut Merops.* On peut conjecturer en effet, par le passage d'Istrus que j'ai cité, que quelques auteurs faisoient Phoronée Ægyptien, ou originaire d'Ægypte. Il rassembla le premier les habitans de l'Argolide, et leur donna des lois. Les fleuves Cephissus, Astérion, Inachus et lui, furent choisis pour arbitres dans le différend qu'eurent Junon et Neptune, au sujet de l'Argolide. Ils prononcèrent en faveur de Junon, qui devint la divinité tutélaire d'Argos; et Neptune irrité en fit disparoître toutes les eaux (*Pausanias, L.* II, *C.* 15). Phoronée fut, suivant plusieurs auteurs, le premier qui éleva des temples aux dieux (*Clément Alex. Protrept. p.* 38. *Arnobius ubi supra*).

Phégée, qui fonda dans l'Arcadie la ville de son nom, étoit aussi fils d'Inachus, suivant Charax cité par Étienne de Byzance (*v.* Φήγεια). Mycène, dont il est question dans l'Odyssée (*L.* XI, *v.* 120), étoit aussi fille d'Inachus, suivant l'auteur du poëme nommé *Megalæ Eoœ* cité par Pausanias (*L.* II, *C.* 16). Mais comme il ajoute que Mycène étoit femme d'Arestor, qui étoit postérieur de plusieurs générations à Inachus, il est probable qu'elle étoit fille d'un autre personnage du même nom; et nous verrons par la suite, qu'il y en a eu plusieurs.

4. Phoronée ne régna point sur tout le Péloponnèse,

si nous en croyons Denys d'Halicarnasse, qui dit qu'Œnotrus descendoit à la cinquième génération de Phoronée et d'Æzéus, les premiers qui régnèrent dans le Péloponnèse (*Ant. Rom. L.* 1, *C.* 6, *p.* 30). Mais il est très-probable qu'Æzéus est le même qu'Azan fils d'Arcas, et par conséquent très-postérieur à Phoronée. Au reste, Denys d'Halicarnasse a fait à ce sujet des anachronismes que je releverai par la suite.

5. Plusieurs manuscrits portent ici Τηλοδίκης, au lieu de Λαοδίκης. On lit dans celui du Vatican Λοδίκης; mais le scholiaste de Lycophron (*v.* 177), qui paroît avoir copié Pausanias, lit aussi Τηλοδίκης. J'ai cru d'après cela devoir rétablir ce nom dans le texte. La femme de Phoronée se nommoit Cerdo, suivant Pausanias (*L.* II, *C.* 21). Le scholiaste d'Euripides la nomme Pitho (*Oreste, v.* 930 et 1246). Il dit ailleurs qu'Apis étoit fils de Pitho, et que Niobé étoit fille d'Europe (*Oreste, v.* 930).

6. Tatien, dans la liste qu'il donne des rois d'Argos, fait succéder Apis à Phoronée, mais sans dire s'il étoit son fils. Eusèbe, qui le fait aussi succéder à Phoronée, dit qu'il étoit fils de Jupiter et de Niobé. Argus succéda à Phoronée suivant Pausanias, qui ne dit rien d'Apis dans le catalogue des rois d'Argos, mais qui, dans celui des rois de Sicyone, parle d'un Apis fils de Telchin, lequel donna son nom au Péloponnèse. Æschyle, dans ses Suppliantes (*v.* 268 *et suiv.*), dit qu'Apis étoit fils d'Apollon, et qu'il étoit venu de l'Ætolie dans le Péloponnèse; mais la tradition que suit Apollodore, étoit la plus générale. Elle avoit été suivie par Rhianus, dans des vers qui nous ont été conservés par Étienne de Byzance (*v.* Ἀπία).

7. Pausanias (*L.* II, *C.* 5) parle de Telchin et de Thelxion, rois de Sicyone, l'un père et l'autre fils d'Apis, aussi roi de Sicyone ; mais il paroît difficile qu'ils aient conspiré ensemble contre Apis, roi d'Argos. Si nous en croyons Eusèbe et Orose, Phoronée avoit eu la guerre avec les Telchines ; ce qui feroit supposer que le prince de ce nom étoit plus ancien qu'Apis. Ces Telchines étoient peut-être quelque peuple barbare du Péloponnèse ; car il est probable que Phoronée ne régnoit guère que sur l'Argolide, et que le reste étoit occupé par les anciens habitans du pays.

8 Eusèbe dit qu'Apis céda ses Etats à Ægialéus son frère, et alla conduire une colonie en Ægypte, où il fut adoré sous le nom de Sérapis. Mais cela paroît un des contes qu'inventa la vanité des Grecs, lorsqu'Alexandre se fut rendu maître de l'Ægypte.

9 Phoronée eut plusieurs autres enfans : d'abord Europs, père d'Hermione, qui donna son nom à la ville d'Hermione. Il étoit fils naturel de Phoronée suivant Hérophanes (*Pausanias*, *L.* II, *C.* 34).

Clymenus et Chthonia sa sœur, qui bâtirent auprès d'Hermione un temple à Cérès. Pausanias est le seul qui en parle (*L.* II, *C.* 35).

Car, qui avoit donné son nom à la citadelle de Mégare ; il en est question dans Pausanias (*L.* I, *C.* 40 *et* 44), qui dit même un peu plus loin, qu'on voyoit encore son tombeau sur le chemin de Mégare à Corinthe. Etienne de Byzance en parle aussi (*v.* Καρία).

Parthenius, dans ses narrations amoureuses (*C.* I),

parle d'un autre fils de Phoronée, nommé Lyrcus, qu'Inachus envoya à la recherche d'Io sa fille; mais il n'en est question dans aucun autre auteur.

Eustathe, dans ses commentaires sur l'Iliade (*p.* 385), dit que, suivant Hellanicus, Pelasgus, Iasus et Agenor étoient fils de Phoronée; mais nous verrons par la suite qu'il s'est trompé.

Strabon (*L.* x, *p.* 723) parle d'une autre fille de Phoronée, qu'il ne nomme pas, et qui, suivant Hésiode, étoit la mère des nymphes Oréades, des Satyres et des Curètes.

10. Diodore de Sicile (*L.* iv, *C.* 14) et Denys d'Halicarnasse (*L.* i, *C.* 17, *p.* 416) disent aussi que Niobé fut la première mortelle dont Jupiter eut des enfans. Je crois devoir, à ce sujet, rapporter une correction de Sevin sur un vers de Nonnius, où il est question de cette Niobé. On y lit (*L.* xxxii, *v.* 67):

Οὗτος, ὃν ἠρασάμην Νιόβης παρὰ γείτονι Λέρνῃ
κούρης ἀρχεγόνοιο Φορωνέος.

il faut lire : οὐ τόσον ἠρασάμην Νιόβης.

« L'amour que je conçus auprés de Lerne pour Nio-
» bé fille de Phoronée, auteur d'une race nombreuse,
» ne fut jamais aussi violent. »

11. Argus étoit fils d'Apis, suivant Saint-Augustin (*de civitate Dei, L.* xviii, *C.* 6), qui a probablement copié Varron. Tatien le place aprés Triopas (*Oratio ad Græcos, C.* lix, *p.* 131), c'est-à-dire, deux générations plus bas que ne le fait Saint-Augustin. Apollodore dit ici qu'il succéda à Phoronée, et il semble oublier ce qu'il vient de dire d'Apis. Peut-être que, comme ce der-

nier avoit été un tyran, on ne le mettoit pas au nombre des rois ; ce qui expliqueroit le silence de Pausanias à son égard.

12. La femme d'Argus se nommoit Pitho, suivant Phérécydes ; et elle étoit fille de l'Océan (*Euripidis schol. Phœniss. v.* 1123).

13. Le nom d'Iasus, qui est dans toutes les éditions, est une correction d'Ægius, qui convient qu'il a trouvé ἵκασσον dans tous ses manuscrits. Commelin a trouvé dans ceux de la bibliothèque Palatine ἄκασσον et ἵκασ7ον. Enfin il n'y a qu'un seul manuscrit de la bibliothèque nationale où l'on trouve Ἴασον. C'est pourquoi Sevin propose de lire, d'après le scholiaste d'Euripides (*Oreste, v.* 930), Ἔκϐασον. Il propose aussi de corriger Hygin où on lit (*Fab.* 145) : *ex Argo et Evadne, Criasus, Piranthus et Basus nati.* Il croit qu'il faut lire *Ecbasus*, au lieu de *et Basus*. Charax, cité par Etienne de Byzance (*v.* Παῤῥασία), dit aussi qu'Ecbasus étoit fils d'Argus, ce qui donne à cette correction la plus grande certitude : je n'ai donc pas balancé à l'admettre dans le texte.

14. Le scholiaste d'Euripides et Hygin le nomment aussi Piranthus. Pausanias le nomme Pirasus (*L.* II, *C.* 16 et 17), et suivant Plutarque cité par Eusèbe (*Præp. evang.*, *L.* III, *C.* 8), il se nommoit Piras ; et je crois que c'est le même qu'Apollodore nomme Piren, un peu plus bas.

15. Pausanias dit (*L.* II, *C.* 25) que, suivant la tradition des Argiens, et suivant l'auteur des *Megalœ*

Eoæ, Epidaurus étoit fils d'Argus, fils de Jupiter. Voyez aussi le scholiaste d'Euripides (*Oreste*, *v.* 930). Apollodore oublie ici Tiryns, qui étoit aussi fils d'Argus, suivant les mêmes auteurs.

16. Le scholiaste d'Euripides (*ibid. et Phæniss. v.* 1123), Eusèbe, dans sa chronique, et St.-Augustin disent aussi que Criasus fut le successeur d'Argus. Suivant Tatien, il avoit succédé immédiatement à Apis. Pausanias n'en parle pas du tout; et suivant lui, Phorbas fut le successeur d'Argus (*L.* II, *C.* 16).

17. Tous les manuscrits portent ici ἐκ Βάσου. Ægius en a fait ἐξ Ἰασου, je ne sais sur quel fondement. Hellanicus, cité par le scholiaste d'Homère (*Il. L.* III, *v.* 75), le scholiaste d'Euripides (*Oreste*, *v.* 930), et Pausanias (*L.* II, *C.* 16), disent qu'Agenor et Iasus étoient tous les deux fils de Triopas; mais on ne trouve nulle part qu'Agenor fut fils d'Iasus. Je crois donc qu'il faut lire ἐξ Ἐκβάσου (*voy. la note* 13). Le successeur de Criasus fut Phorbas, suivant Pausanias, Eusèbe, Varron cité par St.-Augustin, et le scholiaste d'Euripides. Suivant Phérécydes, ce fut Ereuthalion, qui donna son nom à Ereuthalia, ville de l'Argolide; enfin, suivant Tatien, ce fut Triopas.

18. Denys de Milet, cité par le scholiaste d'Euripides (*Phéniciennes*, *v.* 1123), disoit dans le premier livre du *Cycle*, qu'Argus étoit vètu d'une peau, et qu'il avoit des yeux tout autour du corps. Διονύσιος δὲ ἐν τῷ πρώτῳ τοῦ Κύκλου βύρσαν αὐτὸν ἠμφιέσθαι φησὶ, καὶ κύκλῳ τὸ σῶμα ὅλον ὠμματῶσθαι. On n'est pas d'ac-

cord sur le nombre de ces yeux. Æschyle, dans son Prométhée (*v.* 471), l'appelle μυριωπὸν, c'est-à-dire, *avec des yeux innombrables.* Ovide lui en donne cent autour de la tête (*Métam. L.* 1, *v.* 625). Tous les auteurs ne lui en donnoient pas autant; l'auteur d'Ægimius, poëme attribué à Hésiode par les uns, à Cercops de Milet par d'autres, mais qui étoit un poëte très-ancien, ne lui en donnoit que quatre.

Καί οἱ ἐπίσκοπον Ἄργον ἵει κρατερόν τε μέγαν τε,
Τέτρασιν ὀφθαλμοῖσιν ὁρώμενον ἔνθα καὶ ἔνθα.
Ἀκάματον δέ οἱ ὦρσε θεὰ μένος, οὐδέ οἱ ὕπνος
Πίπτεν ἐπὶ βλεφάροις, φυλακὴ δ᾽ ἔχεν ἔμπεδον αἰεί.

« Elle lui donna pour surveillant le grand et redou-
» table Argus, qui voyoit de tous les côtés par le moyen
» de ses quatre yeux. La déesse lui inspira un courage
» indomptable; le sommeil ne fermoit jamais ses pau-
» pières, et il étoit toujours tout entier à la garde qui
» lui étoit confiée (*Phœniss. schol. v.* 1123) ». Phérécydes, cité par le même scholiaste (*ibid.*), dit seulement que Junon lui avoit donné un œil derrière la tête, et l'avoit rendu inaccessible au sommeil.

19. C'est probablement cette peau que Denys de Milet appelle Βύρσαν, dans le passage que j'ai cité ci-dessus; et c'est à cela, sans doute, que fait allusion Aristophanes dans ses Harangueuses (*v.* 80).

Ἐπιτήδειος γ᾽ ἂν ἦν
Τὴν τοῦ Πανόπτου διφθέραν ἐνημμένος,
Εἴπερ τις ἄλλος, βουκολεῖν τὸν δήμιον.

Le scholiaste dit sur ce vers qu'Aristophanes fait allusion à Argus qui paroissoit dans l'Inachus de Sophocles.

20. Une fausse interprétation d'un passage d'Hésiode, a fait croire à quelques savans que l'Echidne étoit fille de Géryon et de Callirhoé (*M. Heyne sur Apollodore, p.* 249), ou de Chrysaor et de Meduse (*le Clerc sur la Théog. v.* 295); ou enfin de Chrysaor et de Callirhoé (*M. Sturz*, *fragm. de Phérécydes*, *p.* 95); mais il me semble qu'ils ont mal pris le sens de ce passage. Hésiode (*Théog. v.* 270) dit que Céto eut de Phorcus les Græes et les Gorgones. Il dit ensuite que Méduse, l'une de ces dernières, eut de Neptune Chrysaor et Pégase : de Chrysaor et de Callirhoé naquit Géryon; il revient ensuite à Céto par ces vers (*v.* 295) :

Ἡ δ' ἔτεκ' ἄλλο πέλωρον, ἀμήχανον, οὐδὲν ἐοικὸς
Θνητοῖς ἀνθρώποις, οὐ δ' ἀθανάτοισι θεοῖσι.

« Elle enfanta ensuite un autre monstre horrible, » et qui ne ressembloit en rien ni aux hommes, ni » aux dieux immortels ». Ces deux vers ne peuvent se rapporter qu'à Céto; et c'est ainsi qu'ils ont été entendus par Phérécydes cité par le scholiaste d'Apollonius (*L.* II, *v.* 1252), par Bachet de Méziriac dans ses notes manuscrites, par Muncker dans ses notes sur Hygin (*p.* 15), et par de la Barre dans un mémoire sur la théogonie d'Hésiode (*Acad. des inscr. T.* XVIII, *p.* 7). L'Echidne étoit, suivant Hésiode, moitié femme et moitié serpent. Presque tous les monstres qui désolèrent la terre, étoient nés d'elle et de

Typhon. Suivant Epiménides cité par Pausanias (*L.* VIII, *C.* 18), elle étoit fille de Piras et de Styx.

21. Les anciens sont si peu d'accord sur la généalogie d'Io, que quelques savans (*Scaliger sur Eusèbe, chron. n°.* 481 ; *Burman sur Ovide Métam. L.* 1, *v.* 588) ont conjecturé qu'il y avoit eu deux Io ; l'une fille d'Inachus, qui fut changée en vache par Jupiter, et l'autre fille d'Iasus, qui fut emmenée en Ægypte par des Phéniciens, et dont parle Hérodote (*L.* 1, *C.* 1); et M. Larcher semble adopter cette opinion dans sa chronologie d'Hérodote (*C.* IX, § 2); mais je ne crois pas cette supposition nécessaire. L'erreur est venue de ce qu'Iasus étoit nommé Inachus par quelques auteurs, comme on le voit par Hygin, qui nous a conservé d'excellentes traditions. Il dit en effet (*Fab.* 145) *ex Triope et Oreaside Xanthus et Inachus.....; ex Inacho et Argiâ, Io.* « De Triopas et d'Oreaside naquirent Xanthus et » Inachus..... ; d'Inachus et d'Argie naquit Io. On voit qu'il nomme Inachus celui que d'autres écrivains nomment Iasus, mais qu'il ne l'a pas confondu avec le premier Inachus. C'étoit sans doute de la même manière que l'entendoient Castor et les poëtes tragiques que cite Apollodore. Il me semble au moins que c'est ainsi qu'il faut entendre un fragment de l'Inachus de Sophocles, que Denys d'Halicarnasse nous a conservé (*Antiqu. Rom. L.* 1, *C.* 25, *p.* 68) :

Ἴναχε γεννᾶτορ, παῖ κρηνῶν
Πατρὸς Ὠκεανοῦ, μέγα πρεσβεύων
Ἄργους τε γύαις Ἥρας τε πάγοις
Καὶ Τυρσηνοῖσι Πελασγοῖς.

« O! Inachus notre père, né dans les eaux de l'Océan, » qui es solennellement honoré, dans les champs fer- » tiles d'Argos, sur les montagnes consacrées à Ju- » non, et par les Pelasges Tyrrhéniens ». Ce passage étoit récité par le chœur, suivant Denys d'Halicarnasse ; et il étoit probablement une invocation adressée au fondateur de la ville, ce qui étoit très-fréquent dans les poëtes tragiques ; mais ce n'étoit point lui qui étoit le héros de la pièce, c'étoit Inachus, père d'Io, comme on le voit par plusieurs autres fragmens ; et il paroît que Sophocles ne les avoit pas confondus, car il est question, dans cette invocation, des Pelasges Tyrrhéniens. On ne peut entendre par là que les Pelasges qui étoient allés s'établir en Italie, et leur première colonie n'y alla que six générations après le premier Inachus, et un peu avant Inachus, père d'Io. Or, quelque peu de respect qu'on suppose aux poëtes tragiques pour les anciennes traditions, on ne peut croire que Sophocles les eût violées au point de mettre des Pelasges en Italie, avant qu'il y en eût même dans la Grèce ; car ils ne prirent ce nom que sous Pelasgus, fils de Niobé, et arrière petit-fils du premier Inachus.

22. Piras qui, suivant Hésiode et Acusilas, étoit le père d'Io, est sans doute le même que Pirasus ou Piranthus dont j'ai parlé ci-dessus, note 14. D'après cette tradition, Io seroit la même que Callithya, qui fut la première prêtresse de Junon. Voyez Hesychius au mot Ἰὼ, et Joseph Scaliger sur la chron. d'Eusèbe, p. 24.

23. Il est probable qu'il y a ici une transposition, et qu'il faut lire ὃν Ἀσκληπιάδης μὲν Ἰνάχου λέγει υἱὸν,

Φερεκύδης δὲ Ἀρέστορος. « Asclépiades le dit fils d'I-
» nachus, et Phérécydes, fils d'Arestor ». En effet, le scholiaste d'Euripides nous a conservé la généalogie que lui donnoit Phérécydes, et la voici : Argus 1er. — Criasus, — Ereuthalion, — Phorbas, — Arestor, — Argus Panoptès. Inachus qu'Asclépiades lui donnoit pour père, est sans doute celui qui, suivant d'autres, étoit père d'Io.

24. Junon, suivant Anticlides, poursuivit Mercure en jugement, pour le meurtre d'Argus ; mais les dieux lui firent grâce par considération pour Jupiter, qui étoit le principal auteur de ce meurtre (*Etym. magn. v.* Ἑρμαῖον. *Homeri schol. Odyss.* XVI. 471).

25. Io étoit poursuivie par l'ombre d'Argus, suivant Æschyle (*Prométhée*, *v.* 570). Il met ensuite dans sa bouche et dans celle de Prométhée le détail des voyages qu'elle a faits, et de ceux qui lui restent à faire. On en peut voir l'explication dans le quatrième *Excursus* de M. Schulz, sur cette pièce.

26. Io, suivant quelques auteurs, accoucha d'Epaphus dans l'île d'Eubée, et Strabon dit (*L.* X, *p.* 682) qu'on y montroit l'antre où elle avoit accouché. Je crois que c'étoit aussi l'opinion de l'auteur du poëme d'Ægimius, qu'Etienne de Byzance cite sous le nom d'Hésiode : Ἀβαντὶς ἡ Εὔβοια, ὡς Ἡσίοδος ἐν Αἰγιμίου δευτέρῳ περὶ Ἰοῦς

Νήσῳ ἐν Ἀβαντίδι δίῃ
Τὴν πρὶν Ἀβαντίδα κίκλησκον θεοὶ αἰὲν ἐόντες,
Τὴν τότ' ἐπώνυμον Εὔβοιαν βοὸς ὠνόμασεν Ζεύς

« Abantis, l'Eubée, suivant Hésiode dans le second » livre d'Ægimius, en parlant d'Io. *Dans la divine » Abantide, île que les dieux nommoient alors ain» si, et que Jupiter a nommée Eubée, en mémoire » de cette vache* ». j'ai adopté dans ce passage la correction de Jacques Gronovius, en lisant Αἰγιμίου δευτέρῳ. On a vu en effet, par le passage que j'ai cité ci-dessus, note 18, et par Apollodore qui cite ce poëme sous le nom de Cercops, qu'il y étoit question d'Io et d'Argus.

27. Hygin attribue aux Titans ce qu'Apollodore dit des Curètes. Jupiter, suivant lui (*Fab.* 150), ayant donné à Epaphus l'empire de l'Ægypte, Junon indignée de ce que le fils d'une concubine avoit un si beau royaume, souleva contre lui les Titans, qui le tuèrent à la chasse, et se liguèrent pour chasser Jupiter du trône, et y rétablir Saturne. Mais Jupiter, avec le secours de Minerve, d'Apollon et de Diane, qui lui étoient restés fidèles, les précipita dans le Tartare, et condamna Atlas, leur chef, à porter le ciel sur ses épaules.

28. Suivant Andron d'Halicarnasse, cité par le scholiaste d'Æschyle (*Persæ, v.* 185), l'Océan avoit épousé deux femmes, Pompholygé et Parthenopé; et il en eut quatre filles qui donnèrent leur nom à des parties du monde. Il eut, de la première, Asie et Libye; et de la seconde, Europe et Thrace.

29. J'ai mis le mot τῆς entre deux crochets, parce que je crois avec M. Heyne qu'il faut le retrancher. En le laissant, il faudroit traduire : *de la grande famille.* Ce qui sembleroit supposer que cette famille

étoit la plus considérable ; et cependant celle de Belus méritoit bien mieux ce nom, puisque c'étoit d'elle que descendoient les Héraclides, qui gouvernèrent la Grèce pendant plusieurs siècles.

30. Hippostratus, suivant Phlegon de Tralles (*Mirab. hist. L.* XXXI, *C.* 32), disoit dans son ouvrage sur Minos, que Danaüs avoit eu ses cinquante filles, et Ægyptus ses cinquante fils, chacun d'une seule femme ; mais la tradition que suit Apollodore est la plus généralement reçue.

31. Manethon cité par Josephe contre Appion (*L.* I, *C.* 15), dit qu'Ægyptus étoit le même que Sethosis roi d'Ægypte ; et que son frère, que les Grecs nomment Danaüs, se nommoit Armaïs. Sethosis ayant entrepris une expédition contre les habitans de l'île de Chypre, les Phéniciens, les Assyriens et les Médes, laissa le soin de ses Etats à son frère qui, durant son absence, abusa de son autorité, et chercha même à usurper la couronne. Sethosis en ayant été averti, revint et le chassa. On peut voir là-dessus la chronologie d'Hérodote, par M. Larcher. Suivant le scholiaste d'Euripides (*Hécube, v.* 885), ils étoient rois tous les deux : mais Danaüs n'ayant que des filles, fut jaloux d'Ægyptus son frère, parce qu'il n'avoit que des enfans mâles ; et craignant qu'il ne lui enlevât la couronne, lorsque ses fils seroient devenus grands, il le chassa de ses Etats. Cela n'empêcha pas que ses craintes ne se réalisassent. Ægyptus revint en effet par la suite avec ses fils, et chassa à son tour Danaüs, qui alla s'établir à Argos. Il y eut même, suivant un ancien poëme sur Danaüs, cité par Clément d'Alexandrie (*Stromates*, *L.* IV, *p.* 618), un combat sur les bords

du Nil, dans lequel les filles de Danaüs prirent les armes, et combattirent vaillamment.

καὶ τότ' ἄρ' ὡπλίζοντο θοῶς Δαναοῖο θύγατρες
Πρόσθεν εὐῤῥεῖος ποταμοῦ Νείλοιο ἄνακτος.

« Alors les filles de Danaüs s'armèrent promptement » sur les bords du Nil ».

Il paroît au contraire, par les suppliantes d'Æschyle, que loin de chasser Danaüs et ses filles, Ægyptus s'opposa à leur départ, et qu'il les envoya redemander dans la Grèce. La première tradition, qui me paroît la plus ancienne, est aussi la plus vraisemblable.

32. Il y a dans toutes les éditions qui ont précédé celle de M. Heyne : *ναῦν πρῶτος κατεσκεύασε* [*τὴν κληθεῖσαν ὡς ἀπὸ τοῦ ἀριθμοῦ τῶν θυγατέρων αὐτοῦ πεντηκόντορον*]. Les mots enfermés entre des crochets ne se trouvent dans aucun manuscrit; et il est probable qu'Ægius les avoit ajoutés d'après le scholiaste d'Homère (*Il. L.* 1, *v.* 42), qui les cite comme étant tirés du second livre d'Apollodore : ce qui prouve qu'ils étoient dans le manuscrit dont ce scholiaste s'étoit servi. M. Heyne, en retranchant tout cela de son édition, a cependant conservé le mot *πεντηκόντορον*; il a senti probablement qu'il étoit nécessaire : mais il me semble qu'il n'y a aucun inconvénient à tout conserver. L'absurdité de cette étymologie ne suffit pas pour prouver que ce passage ne soit pas d'Apollodore ; car on en trouve d'aussi ridicules dans son ouvrage : et l'autorité d'un scholiaste plus ancien qu'Eustathe vaut bien celle des manuscrits. La chronique de Paros (*Lignes* XIV et XV) dit aussi que ce vaisseau fut nommé *Πεντηκόντορος*.

Πεντηκόντερος. Hygin dit la chose un peu différemment (*Fab.* 148) : *tunc primum dicitur Minerva navem fecisse biproram, in qua Danaüs profugeret.* « Ce » fut alors, à ce qu'on dit, que Minerve fit pour la » première fois un vaisseau à deux proues, dans lequel » Danaüs s'enfuit ». Je ne sais pas ce qu'il entend par un vaisseau *à deux proues*. On voit par là que le vaisseau qui servit à la fuite de Danaüs, n'étoit pas le premier qu'on eût vu, mais seulement qu'il étoit d'une construction nouvelle pour les Grecs.

33. Diodore de Sicile (*L.* v, *C.* 58) attribue aussi à Danaüs la fondation du temple de Minerve à Lindos ; mais Hérodote (*L.* II, *C.* 182) et la chronique de Paros l'attribuent à ses filles. On avoit même inséré dans la chronique les noms de celles qui avoient été nommées au sort pour ériger ce temple, mais l'inscription étant mutilée, on ne peut plus lire que ceux d'Hélice et d'Archédice : on devine celui d'Amymone ; quant aux autres, on ne peut les rétablir. Cette statue étoit tout simplement un morceau de bois, suivant quelques vers de Callimaque, conservés par Plutarque dans Eusèbe (*Præp. evang.* *L.* III, *C.* 8), corrigés par Bentlei (*Callim. fragm.* 105), et encore mieux par Toup (*Emendat. in Suidam*, *T.* III, *p.* 92). On peut voir, sur ce temple, la note 596 de M. Larcher, sur le deuxième livre d'Hérodote.

34. On n'est point d'accord sur le nom du roi qui régnoit à Argos, lorsque Danaüs y vint. Plutarque (*Vie de Pyrrhus*, *C.* 32), Pausanias (*L.* II, *C.* 19) et Eusèbe disent comme Apollodore, que Gélanor y

régnoit alors; mais Tatien (*Oratio ad Græc. C.* 59, *p.* 131), Castor cité par Eusèbe, Syncelle, et Varron dans la Cité de Dieu de St.-Augustin, ne font aucune mention de Gélanor; et Danaüs avoit, suivant eux, occupé le trône immédiatement après Sthénélus. On n'est pas d'accord non plus sur la manière dont il y monta. Apollodore dit que Gélanor lui céda de bon gré la couronne; suivant Pausanias (*L.* II, *C.* 19), Danaüs se présenta devant le peuple pour disputer le trône à Gélanor, probablement comme descendant d'Inachus par une branche aînée. En effet, Iasus père d'Io étoit le frère aîné d'Agénor, père de Crotopus, grand-père de Gélanor (*Pausanias*, *L.* II, *C.* 16). Le peuple fort embarrassé remit la décision au lendemain. Au point du jour, un loup s'étant jeté sur un troupeau de vaches qu'on menoit paître, il s'engagea un combat entre lui et le taureau qui étoit à la tête du troupeau. A ce spectacle, les Argiens s'accordèrent à dire qu'il falloit assimiler Danaüs au loup, et Gélanor au taureau; et donner le trône à celui des deux dont l'animal qui le représentoit seroit victorieux. Le loup ayant vaincu le taureau, on donna le trône à Danaüs qui, dans l'idée que c'étoit Apollon qui avoit envoyé le loup, lui éleva un temple, sous le nom d'Apollon Lycien. Plutarque, dans la vie de Pyrrhus (*C.* 32), raconte cette histoire un peu différemment: Danaüs ayant abordé à Pyramie, dans le territoire de Thyrée, se disposoit à aller à Argos, lorsqu'il aperçut un loup qui se battoit contre un taureau. Il supposa que le loup étoit pour lui, et resta jusqu'à la fin du combat. Le loup ayant eu l'avantage, il adressa ses vœux à Apollon Lycien; et

étant parvenu à soulever le peuple contre Gélanor, il s'empara du trône. Il paroît, d'après le récit de Pausanias, que Gélanor n'étoit pas encore en possession de la royauté ; ce qui explique comment plusieurs auteurs font succéder Danaüs immédiatement à Sthénélus.

35. J'ai rétabli dans le texte ce passage que M. Heyne a retranché de son édition. Il se trouve dans trois manuscrits de la bibliothèque nationale, et dans le scholiaste d'Homère (*Il. L.* I, *v.* 42) ; il est probable qu'Apollodore a eu en vue les vers suivans de l'Archelaüs d'Euripides, qui nous ont été conservés par Strabon (*L.* IV, *p.* 339).

Δαναὸς ὁ πεντήκοντα θυγατέρων πατὴρ
Ἐλθὼν εἰς Ἄργος, ᾤκισεν Ἰνάχου πόλιν.
Πελασγιώτας δ᾽ ὠνομασμένους τὸ πρὶν,
Δαναοὺς καλεῖσθαι νόμον ἔθηκεν.

« Danaüs, le père de cinquante filles, étant venu à » Argos, fonda la ville d'Inachus, et donna le nom » de Danaens à ceux qu'on nommoit auparavant les » Pélasges ».

36. On a vu ci-dessus que c'étoit Junon qui avoit disputé à Neptune l'Argolide ; il est donc probable qu'il faut lire ici Ἥρας au lieu de Ἀθηνᾶς. Minerve n'a jamais été regardée comme la divinité tutélaire d'Argos, tandis que cette ville étoit une de celles que Junon protégeoit le plus spécialement, comme elle le dit elle-même dans l'Iliade (*L.* IV, *v.* 80).

37. Neptune, suivant Euripides (*Phœnic. v.* 195), fit sortir cette fontaine d'un coup de son trident. Le scholiaste dit qu'elle jaillit de l'endroit où ce dieu l'avoit fiché, tandis qu'il étoit avec Amymone : mais suivant Hygin (*Fab.* 169), Neptune ayant lancé son trident contre le satyre qui la poursuivoit, il entra dans la terre et en fit sortir cette source. On peut voir cette fable dans les dialogues de Lucien (*Dial. mar.* VI), et dans les images de Philostrate (*L.* 1, *C.* 8). Elle avoit sans doute rapport à l'ancienne tradition d'après laquelle les Grecs croyoient que les filles de Danaüs avoient appris l'art de faire des puits aux habitans d'Argos, qui manquoient souvent d'eau dans l'été : la mémoire en est conservée par ce vers que cite Strabon (*L.* VIII, *p.* 570) :

Ἄργος ἄνυδρον ἐὸν Δαναὰὶ θέσαν Ἄργος ἔνυδρον.

« Argos étoit sans eau, les Danaïdes l'en pourvurent » abondamment ». Eustathe, qui cite ce vers dans ses Commentaires sur l'Iliade (*p.* 461), l'attribue à Hésiode, et il y lit Δαναὸς au lieu de Δαναὰὶ. Mais on doit plutôt s'en rapporter à Strabon, qui ajoute qu'on leur éleva des temples, et qu'on leur rendit de grands honneurs en mémoire de ce bienfait. C'est probablement à la même tradition qu'avoit rapport la fable du tonneau percé qu'elles étoient condamnées à remplir dans les enfers. Pline (*L.* VII, *C.* 56) dit que ce fut Danaüs qui apporta dans la Grèce l'art de faire les puits.

38. Hygin rapporte aussi les noms des filles de Danaüs, et des fils d'Ægyptus (*Fab.* 170); et il n'est

pas toujours d'accord avec Apollodore. Mais comme cette nomenclature n'a rien de fort intéressant, je ne parlerai que de celles qui pourront fournir matière à quelque observation.

39. Architéles fils d'Achæus épousa Automate dont il est ici question, Archander son frère épousa Scaea dont Apollodore va parler; et ils vinrent tous les deux s'établir à Argos (*Pausanias, L.* VII, *C.* I).

40. Il y a ici dans toutes les éditions αὗται δὲ ἐκ βασιλίδος ἐγένοντο Δαναῷ. Ἐκ δὲ Ἐλεφαντίδος, Γοργοφόνη καὶ Ὑπερμνήστρα. Λυγκεὺς δὲ καὶ Καλύκην ἔλαχεν. « Danaüs les avoit eues d'une reine; il avoit eu d'Elé- » phantis Gorgophone et Hypermnestre. Lyncée eut » aussi en partage Calycé ». Ce passage, s'il est d'Apollodore, est certainement hors de sa place. Je crois qu'il en faut mettre une partie ci-dessus, à l'endroit où il parle de Lyncée et de Protée, et lire le passage ainsi : οὗτοι γὰρ ἐκ βασιλίδος γυναικὸς Ἀργυφίης ἐγεγένεισαν Αἰγύπτῳ. Αὗται δὲ ἐκ βασιλίδος Ἐλεφαντίδος ἐγένοντο Δαναῷ Γοργοφόνη καὶ Ὑπερμνήστρα. » Ils » étoient tous les deux fils d'Argyphie, reine et femme » d'Ægyptus. Danaüs avoit eu Gorgophone et Hy- » permnestre de la reine Eléphantis ». Il faut retrancher, comme l'a fort bien observé M. Heyne, Λυγκεὺς δὲ καὶ Καλύκην ἔλαχεν. Cette Calycé, en effet, ne peut être une Danaïde, puisque le nombre des cinquante se trouve complet sans elle.

41. Iphiméduse est probablement la même que celle que le scholiaste d'Homère (*Il. L.* II, *v.* 499) nomme Amphiméduse, et qui, suivant lui, eut de Neptune

un fils nommé Erythras, qui fonda Erythres, ville de la Bœotie.

42. Simson, dans sa chronologie (A°. 2532), croit qu'il faut lire ici Βεόρύκη, d'après Eustathe sur Denys le Périégète (*v.* 805), qui dit qu'elle épargna aussi son mari, et qu'ils s'enfuirent tous les deux dans le pays qui prit d'elle le nom de Bebrycie. Il ajoute que c'est pour cela que Pindare, dans sa neuvième Ode Pythique, dit, en parlant du second mariage des Danaïdes :

Ἄκουσεν Δαναόν ποτ' ἐν Ἄργει
Οἷον εὗρεν τεσσαράκον-
τα καὶ ὀκτὼ παρθένοισι,
Πρὶν μέσον ἆμαρ ἑλεῖν,
Ὠκύτατον γάμον.

« Il avoit appris comment, jadis, Danaüs à Argos, » avoit trouvé des maris à ses quarante-huit filles, » avant que le jour fût parvenu à sa moitié ». Mais il faut plutôt croire le scholiaste de Pindare, qui dit que ce poëte ne parle que de quarante-huit, parce qu'il excepte Hypermnestre qui étoit mariée à Lyncée, et Amymone, qui avoit déjà été corrompue par Neptune.

43. Célæno eut de Neptune un fils nommé Célænus, qui fonda dans la Phrygie une ville de son nom (*Strabon, L.* XII, *p.* 868).

44. Le scholiaste d'Euripides (*Hécube, v.* 887) dit au contraire que Lyncée, en usant des droits de mari, s'acquit l'affection d'Hypermnestre, et que ce fut pour cela qu'elle l'épargna ; ce qui paroît plus naturel. Cependant tous les autres auteurs sont d'accord avec Apollodore.

45. Pausanias ne parle point de l'emprisonnement d'Hypermnestre. Il dit que Danaüs la mit en jugement pour avoir désobéi à ses ordres ; mais elle fut justifiée, et elle érigea une statue à Vénus, en mémoire de ce jugement (*Pausanias, L.* II, *C.* 19).

46. Ce furent leurs corps, suivant Pausanias, qui furent enterrés à Lernes. Leurs têtes furent portées à Argos ; et l'on voyoit encore de son temps le monument qu'on avoit élevé dessus (*L.* II, *C.* 24).

47. Le scholiaste d'Euripides (*Hécube, v.* 885) dit que Lyncée vengea la mort de ses frères, en tuant Danaüs et ses autres filles ; mais cela est contraire à toutes les traditions reçues. Il dit ailleurs (*Orestes, v.* 870) qu'Ægyptus vint à Argos pour venger la mort de ses fils. Danaüs marcha contre lui, à la tête des Argiens ; mais Lyncée s'étant présenté, les fit consentir à s'en rapporter à des juges choisis parmi les principaux des Argiens et des Ægyptiens. Euripides fait allusion à cette tradition dans son Orestes (*v.* 869 *et suiv.*). Mais le scholiaste dit sur ce passage que, suivant Hécatée, Ægyptus n'étoit jamais venu à Argos. Les habitans de Patras disoient qu'après la mort de ses fils il s'étoit enfui à Aroé, ville qui faisoit partie de Patras ; et ils montroient encore son tombeau du temps de Pausanias (*L.* VII, *C.* 21).

48. Nous avons vu ci-dessus, note 42, la tradition de Pindare. Il n'est point d'accord avec Pausanias (*L.* III, *C.* 12), qui dit que Danaüs fit annoncer partout qu'il donneroit ses filles en mariage à ceux à qui elles plairoient, sans en exiger de présens. Plu-

sieurs personnes s'étant présentées, il établit, pour éviter toute contestation, un combat à la course; et ordonna que celui qui arriveroit le premier au but, choisiroit d'abord, que le second choisiroit après, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils fussent tous pourvus; et que celles de ses filles qui resteroient, attendroient un autre combat.

49. Il y a eu deux Nauplius, qui sont bien distingués par Apollonius de Rhodes (*L.* 1, *v.* 134). Nauplius, fils de Neptune et d'Amymone, — Prœtus, — Lernus, — Naubolus, — Clytoneus, — Nauplius. Ce dernier étoit le père de Palamèdes; et ce fut lui qui fit périr une partie des Grecs, à leur retour du siége de Troyes, pour venger la mort de son fils.

50. Ce passage est fort obscur, et il paroît avoir été mutilé par l'abréviateur. Il est si naturel de plaindre ceux qui font naufrage, que cela ne valoit pas la peine d'être rapporté, et que cette pitié ne méritoit pas une punition. Je suis donc tenté de croire avec Sevin, que ceci se rapporte à la manière dont Nauplius fit périr les Grecs à leur retour du siége de Troyes. C'est pourquoi il propose de lire ἐπυρφόρει. Ce fut, en effet, en élevant des feux, comme pour leur indiquer un abordage, qu'il les fit périr. Comme Hygin est celui qui nous donne le plus de détails, je vais rapporter ce qu'il en dit (*Fab.* 116): *Ilio capto et divisa præda, Danai cum domum redirent, ira deorum, quod fana spoliaverant, et quod Cassandram Ajax Locrus a signo Palladio abripuerat, tempestate et fluctibus ad saxa*

Capharea naufragium fecerunt ; in qua tempestate Ajax Locrus fulmine est a Minerva ictus, quem fluctus ad saxa illiserunt, unde Ajacis petræ sunt dictæ. Cœteri nocte cum fidem deorum implorarent, Nauplius audivit, sensitque tempus venisse ad persequendas filii sui Palamedis injurias. Itaque, tanquam auxilium eis adferret, facem ardentem eo loco extulit, quo saxa acuta et locus periculosissimus erat. Illi credentes humanitatis causa id factum, naves eo duxerunt. Quo facto, plurimæ earum confractæ sunt; militesque plurimi cum ducibus tempestate occisi sunt, membraque eorum cum visceribus ad saxa inlisa sunt : si qui autem potuerunt ad terram natare, a Nauplio interficiebantur. « Troyes étant » prise, et le partage du butin étant fait, les Grecs » s'embarquèrent pour retourner dans leur pays. Mais » les dieux irrités de ce qu'ils avoient dépouillé leurs » temples, et de ce qu'Ajax le Locrien avoit arraché » Cassandre de la statue de Minerve, soulevèrent des » tempêtes et des vents contraires, qui leur firent » faire naufrage contre les roches Capharées. Ajax, » durant la tempête, fut foudroyé par Minerve, et » les flots brisèrent son corps contre le rocher qu'on » nomme le rocher d'Ajax. Lès autres implorant, au » milieu des ténèbres, le secours des dieux, Nauplius » les entendit, et vit que le moment étoit venu de se » venger des injures qu'on avoit faites à Palamèdes son » fils. En conséquence, feignant de leur prêter assis- » tance, il éleva une torche allumée à l'endroit où il » y avoit des rochers très-aigus et très-dangereux. » Les Grecs croyant que c'étoit par humanité, y con-

» duisirent leurs vaisseaux ; et il en résulta qu'ils se » brisèrent pour la plupart, que le plus grand nombre » des soldats et même des chefs y périt, la tempête » les ayant froissés contre les rochers ; et ceux qui » purent nager jusqu'à terre, y furent tués par Nau- » plius ». Dictys de Crète (*L.* VI, *p.* 124) parle aussi de cet événement, ainsi que le scholiaste d'Euripides (*Orestes, v.* 432), et celui de Lycophron (*v.* 384). Tous ces auteurs disent, à la vérité, que c'étoit des bords de la mer, que Nauplius élevoit cette torche ; de manière qu'on ne sauroit comment expliquer ces mots πλέων τὴν θάλασσαν : mais il paroît que suivant d'autres c'étoit de dessus un petit bateau ; et il seroit difficile d'expliquer autrement les vers suivans d'Euripides :

Πολλοὺς δὲ πυρσεύσας
Φλογερὸν σέλας ἀμφὶ ῥυτὰν
Εὔβοιαν, εἷλ' Ἀχαιῶν
Μονόκωπος ἀνὴρ πέτραις
Καφηρίαις ἐμβαλὼν,
Αἰγαίαις τ' ἐναλίοις ἀκταῖς
Δόλιον ἀστέρα λάμψας

(*Hélène, v.* 1136 *et suiv.*)

« Un seul homme dans un petit bateau, en faisant » luire une torche enflammée autour de l'île d'Eu- » bée, a fait périr, par cette lumière trompeuse, un » grand nombre de Grecs sur les roches Capharées, » et sur les rivages de la mer Ægée. » Je crois, d'après cela, qu'il faut corriger ainsi le passage d'Apollodore. Πλέων τὴν θάλασσαν, τοῖς ἐμπίπλουσιν ἐπὶ θανάτῳ ἐπυρ-

φόρει· Συνέβη οὖν καὶ αὐτὸν τελευτῆσαι ἐκείνῳ τῷ θανάτῳ, ᾧ περ ἄλλων τελευτησάντων ἐπυρφόρει. « Navi» guant sur la mer, il élevoit des feux pour faire pé» rir ceux qui y étoient tombés ; mais il lui arriva » de périr de la même mort de laquelle il avoit » fait périr les autres. » Cela est encore fort décousu ; mais il faut supposer que ce passage faisoit partie d'un récit que l'abréviateur a supprimé. Apollodore racontoit probablement que, dans le dessein de faire périr les Grecs, Nauplius s'étoit mis sur un petit bateau, pour promener ses signaux de côté et d'autre, et les attirer tous dans les endroits les plus dangereux, et qu'il avoit fini par être lui-même victime de son artifice, la tempête l'ayant fait périr. On ne doit pas être étonné de le voir se mettre seul dans un petit bateau, puisque Lycophron dit qu'il étoit allé seul dans un bateau à deux rames, pour corrompre les femmes des chefs de l'armée grecque (*Lycophron*, *v.* 1217 *et le schol.*)

51. Il y avoit dans toutes les éditions *Clymène fille d'Atrée*. J'ai mis, à l'exemple de M. Heyne, *fille de Catrée*, d'après Apollodore lui-même (*L.* III, *C.* 2, *p.* 257).

CHAPITRE II.

Note 1. Tatien met Abas après Prœtus ; ce qui est sans doute une faute de copiste : car tous les autres auteurs sont d'accord avec Apollodore. Il y a eu deux autres Abas, l'un fils de Neptune, et l'autre fils de Mélampe. Ce fut sans doute ce dernier qui tua Mé-

gapenthès fils de Prœtus; et Hygin (*Fab.* 144) se trompe en attribuant cette action à Abas fils de Lyncée. Il est probable aussi que c'étoit le dernier qui avoit fondé Aba dans la Phocide (*Pausanias*, *L.* x, *C.* 35). En effet, la consécration de cette ville à Apollon, l'oracle que ce Dieu y avoit, tout semble indiquer un fils de Mélampe.

2. Il y a eu trois Prœtus, comme l'a fort bien observé le savant Fréret dans son Mémoire sur l'époque à laquelle a vécu Bellérophon (*Académ. des Inscript. T.* VII). Celui dont il s'agit ici; le fils de Nauplius, qui descendoit de Danaüs, à la quatrième génération comme celui-ci; et enfin, Prœtus, fils de Thersandre fils de Sisyphe, dont il est question dans Pausanias. Fréret croit qu'Apollodore a confondu le premier et le troisième; ce qui sera examiné dans les notes suivantes.

3. Fréret dit dans le mémoire que j'ai cité, que le Prœtus dont il s'agit ici, n'a pas pu aller dans la Lycie, puisqu'elle ne portoit pas encore ce nom, à l'époque où il vivoit. D'ailleurs Pausanias dit qu'ils combattirent seulement avec des troupes du pays; et il ajoute que, comme ceux qui avoient péri de part et d'autre étoient tous du même peuple, on convint de leur élever un tombeau en commun; et comme l'avantage fut à peu près égal de part et d'autre, ils se décidèrent à partager le royaume (*L.* II, *C.* 25). Mais suivant le schol. d'Euripides (*Orestes*, *v.* 963), Acrisius ayant eu l'avantage, Prœtus s'engagea à s'embarquer aussitôt que la saison seroit favorable, et à aller chercher for-

tune ailleurs. Mais durant la mauvaise saison, il parvint à se concilier l'esprit des Argiens. D'un autre côté, il reçut des secours de la Lycie et du pays des Curètes ; de manière que lorsque le printemps fut venu, Acrisius craignant les forces de Prœtus, consentit à partager avec lui les Etats de son père, et on convint qu'il conserveroit Argos, et que Prœtus auroit Tirynthe. Pausanias et le scholiaste sont d'accord avec Apollodore sur l'invention des boucliers ; et ils disent que ce fut la première bataille où l'on en fit usage.

4. Je crois qu'il faut lire πρὸς Ἀφείδαντα « vers Aphidas ». Il étoit le père de Sthénébée, comme on le verra ci-après, L. III, C. 9, et il étoit roi d'une partie de l'Arcadie. Les poëtes tragiques, qui confondoient tout, ayant une fois mêlé l'histoire des deux Prœtus, auront fait régner cet Aphidas dans la Lycie, pour s'accorder avec Homère, qui dit que Prœtus envoya Bellérophon dans la Lycie vers son beau-père.

5. Fréret semble douter qu'il y ait jamais eu un roi de Lycie nommé Jobates ; et effectivement le scholiaste de Venise (*Il. L.* VI, *v.* 170) dit que c'étoient les poëtes tragiques, οἱ νεώτεροι, qui l'avoient nommé Jobates. Homère ne lui donne pas de nom ; il dit seulement qu'Antée, femme de Prœtus, étoit fille d'un roi de Lycie. Plutarque (*De virtut. mul.*) et Hygin (*Fab.* 57 *et* 243 ; *Poet. Astronom. L.* II, *C.* 18) le nomment aussi Jobates.

6. On n'est point d'accord sur les noms des filles de Prœtus. Ælien, dans ses histoires diverses (*L.* III,

C. 42), les nomme Elegé et Célæné. Suivant Servius sur Virgile (*Eglogue* VI, *v.* 48), elles se nommoient Lysippe, Hipponoé et Cyrianasse. On est encore moins d'accord sur les causes de leur folie. Il paroit que quelques auteurs l'attribuoient à la colère de Vénus. C'est au moins ce que dit Ælien. Μάχλους δὲ αὐτὰς ἡ τῆς Κύπρου βασιλὶς εἰργάσατο. *La reine de Cypre* (je suppose que c'est Vénus) *les rendit impudiques*. Je crois qu'Hésiode étoit de la même opinion; je me fonde sur ce vers cité par Suidas (*v.* μαχλοσύνη):

Εἵνεκα μαχλοσύνης στυγερῆς τέρεν ὤλεσαν ἄνθος.

« Leur honteuse impudicité leur fit perdre la fleur de » leur teint. »

Je crois que c'est à la même tradition que se rapportent les vers suivans que le grand Etymol. (*p.* 523. 8) et Eustathe (*p.* 1746) citent comme étant tirés de l'un de ses catalogues.

Καὶ γάρ σφιν κεφαλῇσι κατὰ κνύος αἰνὸν ἔχευεν.
Ἀλφὸς γὰρ χρόα πάντα κατέσχεν· ἐν δέ νυ χαῖται
Ἔῤῥεον ἐκ κεφαλέων· ψίλωτο δὲ καλὰ κάρηνα.

« Elle répandit sur leurs têtes une lèpre affreuse; leur » peau fut entièrement couverte de dartres, et leurs » cheveux en tombant laissèrent à découvert leurs » belles têtes. »

Je serois, d'après cela, tenté de supposer qu'Apollodore s'est trompé en disant qu'Hésiode attribuoit leur démence à la colère de Bacchus. La maladie que ce poëte décrit a plutôt l'air d'une vengeance

de Vénus. Mais comme on sait que la plus grande partie des poëmes qui étoient sous le nom d'Hésiode n'étoient pas de lui, on ne doit pas être surpris si l'on trouve souvent le même fait raconté sous son nom, de plusieurs manières différentes. Les vers que je viens de citer sont tirés d'un de ses catalogues. On avoit aussi sous son nom un poëme sur Mélampe (*Pausanias*, *L.* IX, *C.* 31). Il y étoit sans doute question du culte de Bacchus, que ce devin avoit beaucoup contribué à répandre dans la Grèce (*Hérodote*, *L.* II, *C.* 49); et c'est probablement de là qu'Apollodore a tiré la tradition qu'il cite sous le nom d'Hésiode, que j'examinerai dans les notes suivantes.

Phérécydes, suivant le scholiaste d'Homère (*Od.* *L.* XV, *v.* 225), avoit suivi la même tradition qu'Acusilas. La colère de Junon venoit, suivant lui, de ce qu'étant entrées dans son temple, elles s'en étoient moquées en disant que la maison de leur père étoit bien plus richement ornée.

7. Cette guérison, qui est l'époque du partage du royaume d'Argos en trois Etats, est un des points de l'histoire héroïque qui offre le plus de difficultés, par les contradictions qu'on trouve entre différens auteurs.

Phérécydes place, comme Apollodore, ce partage sous le règne de Prœtus; mais il ne lui donne que deux filles, dont il maria l'une à Mélampe, en lui donnant une portion de ses États. Il ne dit rien de Bias. Mais, suivant Pausanias (*L.* II, *C.* 18) et Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 68), ce fut sous Anaxagoras fils de Mégapenthès, et petit-fils de Prœtus,

ou même son arrière petit-fils, suivant Pausanias, que ce partage eut lieu ; et il ne s'agit point, dans ces deux auteurs, des filles de Prœtus, mais des femmes d'Argos, qui étoient tombées en démence, au point d'abandonner leurs maisons pour aller courir les champs. Hérodote (*L.* IX, *C.* 34) ne dit point sous quel roi cet événement eut lieu ; mais il le raconte de même que Diodore et Pausanias, et ne parle point des Prœtides. Et effectivement, ce partage n'a pas pu avoir lieu sous le règne de Prœtus, qui n'étoit pas roi d'Argos, mais seulement de Tirynthe. Nous verrons bientôt, que Mégapenthès son fils devint roi d'Argos par l'échange qu'il fit avec Persée. Pourquoi donc est-il question des Prœtides dans presque tous les auteurs qui parlent de cet événement ? Pourquoi Pausanias lui-même attribue-t-il, en plusieurs endroits, leur guérison à Mélampe ? On ne peut concilier toutes ces contradictions, qu'en supposant qu'il s'agit de deux événemens différens. Il paroît par les vers d'Hésiode que j'ai cités, que la maladie des filles de Prœtus étoit une espèce de lèpre. C'étoit aussi l'opinion des Eléens, qui disoient, suivant Strabon (*L.* VIII, *p.* 533), que Mélampe les avoit guéries en les baignant dans le fleuve Anigrus, dont les eaux avoient la vertu de guérir la lèpre et les dartres. Quant aux femmes d'Argos, tous les auteurs sont d'accord sur leur maladie, qui étoit une démence réelle. Mélampe a pu guérir d'abord les filles de Prœtus, et en épouser une. Mais ce mariage ne lui donnoit aucun droit à la couronne. C'est pourquoi Anaxagoras, petit-fils de Prœtus, ayant été obligé d'avoir recours à lui pour guérir les femmes d'Argos, il exigea pour récompense

deux

deux portions du royaume d'Argos : l'une pour lui, l'autre pour Bias son frère. Comme Mélampe étoit postérieur à Prœtus d'une génération, il pouvoit avoir vécu quelque temps sous le règne d'Anaxagoras, qui étoit le petit-fils de Prœtus. Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 68) dit que Mégapenthès, fils de Prœtus, donna à Mélampe sa fille les deux tiers de ses Etats, pour le récompenser de ce qu'il avoit guéri les femmes d'Argos, que Bacchus avoit rendues furieuses. Mélampe donna à Bias son frère la moitié des Etats qu'il venoit d'acquérir. Hérodote (*L.* IX, *C.* 33) raconte la chose à peu près de même, mais il ne dit pas sous quel roi cela se passa.

8. Pausanias (*L.* VIII, *C.* 18) dit qu'elles se réfugièrent dans une caverne des monts Aroaniens, entre l'Arcadie et l'Achaïe; d'où Mélampe, par des sacrifices mystérieux et par des enchantemens, les força à descendre à Luses, qui étoit alors une ville, où il les guérit dans le temple de Diane. Etienne de Byzance (*v.* Λουσοὶ) dit que ce fut en les baignant; et il paroît que c'étoit delà que cette ville avoit pris son nom. Pausanias dit ailleurs (*L.* V, *C.* 5) que Mélampe jeta dans l'Anigrus les choses qui avoient servi à les purifier; ce qui fit contracter à ce fleuve la mauvaise odeur qu'il eut par la suite. Enfin il dit, dans un autre endroit (*L.* II, *C.* 7), qu'on voyoit à Sicyone, sur la place publique, un temple que Prœtus avoit érigé à Apollon, parce que c'étoit là que ses filles avoient été guéries de leur démence; et il paroît que cette tradition est celle qu'Apollodore a suivie. Mélampe, suivant Dioscorides (*De materia medic.* *L.*

IV, *C.* 61), employa l'ellébore noir pour les guérir. Pline dit la même chose, mais avec cette différence que, suivant lui, Mélampe leur fit seulement boire le lait des chèvres qui avoient mangé de cet ellébore. On voyoit à Clitore, en Arcadie, une fontaine dont l'eau avoit la vertu de faire prendre le vin en horreur à ceux qui l'avoient goûtée. Cela venoit, disoit-on, de ce que Mélampe y avoit jeté ce qui avoit servi à guérir les filles de Prœtus (*Sotion. p.* 125; *Vitruve, L.* VIII, *C.* 3; *Ovide, Métam. L.* XV, *v.* 322). On trouve dans Clément d'Alexandrie des vers de Diphile, poëte comique, dans lesquels il décrit, d'une manière assez plaisante, la manière dont Mélampe les purifia (*Stromates, L.* VII, *p.* 844).

9. Mélampe épousa, suivant Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 68), Iphianire, fille de Mégapenthès; tous les autres auteurs disent qu'il épousa une fille de Prœtus. Quant à Bias, Apollodore est le seul qui dise qu'il épousa une fille de Prœtus; et c'est sans doute une erreur, car il étoit déjà marié à Péro, fille de Nélée, comme nous l'avons vu plus haut.

CHAPITRE III.

Note 1. On peut voir toute l'histoire de Bellérophon dans l'Iliade d'Homère, L. VI, v. 144 et suiv. Il étoit fils de Neptune suivant Asclépiades (*Homeri Schol. Il. L.* VI, v. 155). On le nommoit d'abord Asclépiades; mais ayant tué Bellérus, roi de Corinthe, il prit le nom de Bellérophon.

2. Fréret a très-bien prouvé, dans le mémoire que j'ai cité, que le Prœtus dont il s'agit ici ne pouvoit être Prœtus fils d'Abas, mais qu'il étoit probablement le même que Prœtus fils de Thersandre, et petit-fils de Sisyphe. Bellérophon, en effet, doit être postérieur à Persée, puisqu'il se servit du cheval Pégase, qui étoit sorti du corps de la Gorgone lorsque ce dernier lui eut coupé la tête. Fréret s'est ensuite donné beaucoup de peine pour savoir où placer ce Prœtus auprès de qui Bellérophon s'étoit retiré. Mais je crois qu'en suivant exactement le récit d'Homère, et en l'expliquant comme il doit être expliqué, on dépouillera facilement cette histoire de toutes les circonstances dont les poëtes tragiques et les commentateurs l'ont surchargée. Il paroît, par ce que dit Homère, que Prœtus étoit roi d'Ephyre ou Corinthe : car il dit que Bellérophon demeuroit dans cette ville ; et on ne voit point qu'il en fût sorti pour se rendre auprès de Prœtus. Il falloit donc que celui-ci y demeurât aussi. Quant à l'expression qui a induit en erreur les poëtes tragiques et les commentateurs :

Ἐπεὶ πολὺ φέρτερος ἦεν
Ἀργείων,

le mot Argiens désigne ici les Grecs en général, comme l'a fort bien observé Fréret ; et cela signifie que Prœtus étoit le plus puissant des souverains qui régnoient à cette époque : ce qui n'étoit pas difficile, le royaume d'Argos étant divisé en quatre parties, comme nous le verrons par la suite : en la prenant même dans la signification stricte, cette expression ne pourroit pas s'appliquer au Prœtus dont parle Apollodore, qui étoit roi de Tirynthe, et non d'Argos. Fréret dit que Ther-

sandre, père de Prœtus, avoit quitté Corinthe pour passer dans la Bœotie auprès d'Athamas; mais Pausanias qu'il cite ne dit point cela: il dit seulement (*L.* IX, *C.* 34) qu'Haliartus et Coronus fils de Thersandre, se rendirent auprès d'Athamas qui leur laissa ses Etats. Prœtus, qui étoit probablement l'aîné, resta à Corinthe, et succéda à son père. On m'objectera sans doute qu'il sembleroit, par ce que dit Pausanias (*L.* II, *C.* 4), que la couronne resta dans la branche d'Ornytion, l'un des fils de Sisyphe. Mais comme il ne le dit pas positivement, j'observerai que cela n'est pas probable. Car, si Ornytion avoit été roi de Corinthe, Phocus son fils aîné n'auroit point abandonné l'espoir de la couronne pour aller fonder une colonie, comme il le fit suivant le même auteur (*ibid*). Je crois donc que la couronne n'entra dans cette branche que par la mort de Prœtus qui, n'ayant point d'enfans, laissa ses Etats à Thoas fils d'Ornytion, ou à Damophoon fils de Thoas.

Voici maintenant comment cette fable a été dénaturée. Prœtus, roi de Tirynthe, dont les descendans régnèrent à Argos jusqu'après le siége de Troyes, étant beaucoup plus connu que Prœtus roi de Corinthe, après la mort duquel la couronne étoit passée dans une autre branche, on mit sur son compte l'histoire de Bellérophon; mais comme il falloit faire passer celui-ci d'Ephyre, où Homère dit très-positivement qu'il étoit né, à Argos ou à Tirynthe où régnoit Prœtus, on imagina un meurtre et un exil dont il n'est nullement question dans Homère; meurtre qui étoit si peu fondé sur une ancienne tradition, qu'on ne s'accordoit pas même sur le nom de celui qui avoit été tué.

3 Sthénébée étoit femme de Prœtus roi de Tirynthe. Celle dont il s'agit ici étoit Antée fille d'un roi de Lycie, et femme de Prœtus roi de Corinthe.

4. Apollodore a rendu par le mot ἐπιστολὰς, épîtres, les mots σήματα λυγρὰ d'Homère; ce qui prouve qu'on croyoit alors qu'il s'agissoit de véritables lettres, et non de caractères hiéroglyphiques, ou de signes, comme le suppose M. Wolf dans ses Prolégomènes sur Homère. Il paroît que l'alphabet étoit, dès la plus haute antiquité, en usage chez les Phéniciens et chez les Ægyptiens. D'après cela, il seroit difficile qu'il ne se fût pas introduit chez les Grecs, qui avoient pris d'eux la plupart de leurs cérémonies religieuses. J'aurai occasion de discuter cette opinion dans quelque autre ouvrage.

5. Ce passage a très-certainement été altéré, ou par les copistes, ou par l'abréviateur. Il y a dans le texte: εἶχε δὲ προτομὴν μέσην αἰγὸς, δι' ἧς πῦρ ἀνίει. « Elle » avoit le devant du corps d'un lion, la queue d'un » serpent et une troisième tête au milieu, qui étoit » une tête de chèvre, par laquelle elle vomissoit du » feu. » L'auteur de cette description l'a prise sans doute dans la théogonie d'Hésiode. Ce poëte dit, en parlant de la Chimère (*Théog. v.* 321):

Τῆς δ' ἦν τρεῖς κεφαλαί· μία μὲν, χαροποῖο λέοντος,
Ἡ δὲ χιμαίρης, ἡ δ' ὄφιος κρατεροῖο δράκοντος.
Πρόσθε λέων, ὄπιθεν δὲ δράκων, μέσση δὲ χίμαιρα,
Δεινὸν ἀποπνείουσα πυρὸς μένος αἰθομένοιο.

« Elle avoit trois têtes: l'une d'un lion terrible, la se- » conde d'une chèvre, et la troisième d'un redoutable

» dragon. Elle avoit le devant du corps d'un lion, le » derrière d'un dragon, et le milieu d'une chèvre qui » vomissoit du feu. » Mais il est évident que le troisième et le quatrième vers de ce passage n'ont aucun rapport à ceux qui précèdent. Ils sont tirés de l'Iliade d'Homère (*L.* VI, *v.* 181), où ils offrent un sens raisonnable. Dans ce poëte, en effet, δεινὸν ἀποπνείουσα se rapporte au v. 180, où il y a ἡ δ' ἄρ' ἔην θεῖον γένος. Mais dans celui d'Hésiode, cela paroît se rapporter à μέσση δὲ χίμαιρα ; ce qui est absurde. Je crois qu'Apollodore avoit pris sa description dans Homère, et j'ai traduit en conséquence.

6. Voyez Homère, Iliade, L. XVI, v. 328. Le scholiaste dit que cet Amisodare étoit roi de la Carie, et que Bellérophon avoit épousé sa fille. Plutarque qui, dans son ouvrage sur les vertus des femmes (*T.* VII, *p.* 18), cherche à expliquer l'histoire de Bellérophon, dit que cet Amisodare, que les Lyciens nommoient Isarus, demeuroit à Zélée, colonie des Lyciens.

7. Bellérophon prit le cheval Pégase tandis qu'il s'abreuvoit à la fontaine Pirène, près de Corinthe, suivant Strabon (*L.* VIII, *p.* 582). C'est aussi ce que Pindare semble dire dans sa treizième Olympique (*v.* 90). Il ajoute que Bellérophon ne sachant comment faire pour le prendre, Polyidus, célèbre devin, lui conseilla de dormir dans le temple de Minerve : la déesse lui apparut en songe, et lui donna un frein, dont l'usage n'étoit pas encore connu, et par le moyen duquel il parvint à dompter Pégase. Homère ne parle point de Pégase ; il dit seulement que Bellérophon tua la Chimère, θεῶν τεράεσσι πιθήσας, « se fiant aux prodiges

» des dieux. » Hésiode, dans sa théogonie, dit bien que Pégase et Bellérophon vainquirent la Chimère; mais il n'entre dans aucun détail. On peut voir, sur toute cette fable, les remarques de Fréret, Histoire de l'académie des inscr. T. VII, p. 37.

8. Eustathe (*p.* 635) dit que Bellérophon fit périr la Chimère, en lui jetant dans la gueule du plomb, que le feu qu'elle vomissoit fit fondre; ce qui la fit périr.

9. Apollodore ne rendant pas compte de la fin de la vie de Bellérophon, je vais suppléer à son silence. Il revint à Corinthe, suivant Suidas (*v.* Τραγικώτερος); et pour se venger de Sthénébée, il lui fit croire qu'il la prendroit pour femme, la fit monter sur Pégase, et la précipita dans la mer. On pourroit soupçonner, par quelques fragmens qui nous restent de la Sthénébée d'Euripides, que, suivant cet auteur, Sthénébée s'étoit tuée de honte de ce que son projet n'avoit pas réussi (*Aristoph. schol. ranæ, v.* 1080). Quant à Bellérophon, Homère dit que sur la fin de ses jours il s'attira la haine des dieux, et qu'il erra tout seul dans les champs Aléens, évitant le commerce des hommes. Mais les poëtes plus récens ne s'en tinrent pas là; ils voulurent trouver la cause de la colère des dieux. Ils prétendirent qu'enflé de ses succès il avoit voulu monter au ciel, et que Jupiter irrité envoya un *taon* qui piqua Pégase; et il précipita Bellérophon dans les champs Aléens, où il finit sa vie malheureusement, étant devenu aveugle à la suite de sa chute. Pégase retourna au ciel, et Jupiter le donna à l'Aurore (*Asclépiades, dans le schol. d'Homère;*

Il. VI, 163, *et le schol. de Lycophron, v.* 17). Il eut, suivant Homère, trois enfans : Isandre, qui fut tué du vivant de son père, en combattant contre les Solymes ; Hippolochus qui lui succéda et fut père de Glaucus qui se trouva au siége de Troyes ; et Laodamie de qui Jupiter eut Sarpédon.

CHAPITRE IV.

NOTE 1. Apollodore a tiré presque tout ceci de Phérécydes, dont le scholiaste d'Apollonius nous a conservé plusieurs extraits relatifs à Persée, que je crois devoir placer ici, parce qu'on y trouve beaucoup plus de détails que dans Apollodore. « Acrisius » ayant épousé Eurydice, fille de Lacédæmon, en » eut une fille nommée Danaé. Il consulta l'oracle » pour savoir s'il auroit un fils ; le dieu lui répondit » qu'il n'en auroit point, mais que sa fille en auroit » un, qui seroit cause de sa mort. En conséquence de » cet oracle, Acrisius, de retour à Argos, fit faire » dans la cour de sa maison une chambre souterraine » en airain, et y enferma Danaé avec sa nourrice, » pour empêcher qu'elle n'eût d'enfans. Jupiter en » étant devenu amoureux, passa à travers le toit, sous » la forme d'une pluie d'or, qu'elle reçut dans son sein. » Jupiter alors ayant repris sa forme, jouit d'elle ; et » elle en eut Persée, qu'elle éleva de concert avec » sa nourrice, en le cachant soigneusement à Acrisius. » Mais Persée ayant atteint trois ou quatre ans, les cris » qu'il jetoit en jouant frappèrent les oreilles d'Acri- » sius, qui s'étant fait amener Danaé avec sa nourrice, » fit mourir sur-le-champ cette dernière ; et ayant con-

» duit Danaé vers l'autel de Jupiter Hercius, il lui demanda en secret de qui elle avoit eu cet enfant: elle » répondit que c'étoit de Jupiter; mais Acrisius ne voulant pas la croire, la renferma avec son fils dans un » coffre qu'il jeta à la mer. Les flots portèrent ce coffre » vers l'île de Sériphe, et Dictys fils de Péristhènes, » qui étoit alors à pêcher, le recueillit dans ses filets. » Danaé s'étant fait entendre, il ouvrit le coffre; et » ayant appris qui ils étoient, il les emmena chez lui, » et les traita comme ses parens. Car Dictys et Polydectes étoient fils d'Androthoé, fille de Castor, » et de Péristhènes, fils de Damastor, fils de Nauplius, fils de Neptune et d'Amymone. Persée étant » resté avec sa mère à Sériphe auprès de Dictys, et » étant devenu grand, Polydectes, frère de Dictys et » roi de l'île, devint amoureux de Danaé. Ne sachant » pas comment parvenir au but de ses désirs, il prépara » un festin, où il invita plusieurs personnes, du nombre » desquelles étoit Persée. Celui-ci demanda de combien » étoit l'écot de chacun? d'un cheval, dit Polydectes. » S'agit-il de la tête de la Gorgone, répliqua Persée! » je ne refuserois pas. Le lendemain, chacun des » convives amena un cheval: Persée en amena un » aussi; mais Polydectes ne voulut pas le prendre, » et il lui demanda, suivant sa promesse, la tête de » la Gorgone, en le menaçant de prendre Danaé sa » mère, s'il ne l'apportoit pas. Persée, affligé, se retira dans une des extrémités de l'île, pour y déplorer son infortune. Mercure lui ayant apparu, » s'informa de la cause de son chagrin; et en étant instruit, il l'encouragea et s'offrit à le conduire. Il » le conduisit d'abord, suivant le conseil de Minerve,

» auprès des Græes, filles de Phorcus, Pemphrédo,
» Enyo et Dino. Persée leur prit leur œil et leur
» dent, tandis qu'elles se les tendoient l'une à l'autre;
» dès qu'elles s'en aperçurent, elles jetèrent de grands
» cris, et le prièrent de les leur rendre; car elles n'a-
» voient entre elles trois que cet œil et cette dent,
» et elles s'en servoient tour à tour. Persée leur dit
» qu'il les leur rendroit, si elles lui enseignoient
» la demeure des nymphes qui avoient le casque de
» Pluton, les souliers ailés et la Cibise. Elles la lui
» enseignèrent, et il leur rendit leur œil et leur dent.
» Il alla ensuite trouver les nymphes; et ayant obtenu
» d'elles ce qu'il désiroit, il mit les souliers ailés à ses
» pieds, la Cibise autour de ses épaules, et le casque
» de Pluton sur sa tête. Il prit alors son vol sur l'O-
» céan, et se rendit, toujours accompagné de Mer-
» cure et de Minerve, auprès des Gorgones qu'il trouva
» endormies. Ces dieux lui montrèrent comment il fal-
» loit couper, en se détournant, et en regardant dans
» un miroir qu'il avoit reçu de Minerve, la tête de
» Méduse, qui étoit la seule des Gorgones qui fût
» mortelle: il la coupa en regardant dans ce miroir;
» et l'ayant serrée dans sa Cibise, il s'enfuit. Les
» Gorgones s'étant aperçues de la mort de leur sœur,
» se mirent à sa poursuite; mais le casque de Plu-
» ton les empêcha de le voir. Persée étant de re-
» tour à Sériphe, se rendit auprès de Polydectes, et
» lui dit de rassembler ses sujets pour voir la tête de
» la Gorgone. (Il savoit bien que tous ceux qui la
» verroient seroient pétrifiés.) Polydectes les ayant
» réunis, il tira la tête de sa Cibise, la leur présenta
» en se détournant; et tous ceux qui la regardèrent,

» du nombre desquels étoit Polydectes, furent changés » en pierres. Il la donna ensuite à Minerve, qui la plaça » au milieu de son Ægide; il donna la Cibise à Mer- » cure, et rendit aux nymphes les souliers ailés et le » casque de Pluton. Ayant ensuite donné à Dictys » le gouvernement des habitans qui restoient à Sé- » riphe, il se rendit par mer à Argos, avec les Cy- » clopes, Danaé et Andromède. Il n'y trouva pas » Acrisius qui, craignant de le voir, s'étoit retiré à » Larisse chez les Pélasges. Alors Persée ayant laissé » Danaé, Andromède et les Cyclopes auprès d'Eu- » rydice, se rendit à Larisse, où il se fit recon- » noître par Acrisius, qu'il engagea à revenir à Ar- » gos. Comme ils se disposoient à partir, Persée » trouva des jeunes gens qui disputoient un prix de » gymnastique : il quitta ses vêtemens, prit un dis- » que (car le pentathle n'étoit pas encore en usage, » et l'on disputoit séparément le prix de chaque exer- » cice), le lança, et le disque, en roulant, alla frap- » per le pied d'Acrisius, et le blessa. Acrisius mourut » à Larisse même des suites de cette blessure, et Per- » sée et les Larisséens lui érigèrent un monument de- » vant la ville. Persée se retira ensuite à Argos. »

J'ai fondu ce qui se trouve dans le scholiaste sur les vers 1091 et 1515 du quatrième livre d'Apollonius de Rhodes. Ce récit est tiré, à ce qu'il paroît, du second livre de Phérécydes; le scholiaste dit, à la vérité, sur le vers 1091, qu'il est tiré du douzième livre, et sur le vers 1515, qu'il est tiré du second; mais comme, suivant Suidas, l'ouvrage de Phérécydes n'avoit que dix livres, il est évident qu'il y a une erreur dans la première citation, et qu'il faut lire dans le second

livre. Tout ce récit est rapporté d'une manière souvent plus correcte dans le manuscrit que j'ai cité. Beaucoup de ces différences ne roulent, à la vérité, que sur des mots, mais en voici quelques-unes plus importantes; on lit dans le scholiaste imprimé, *v.* 1091: Ὅτι μετὰ τὴν ἀπολίθωσιν Πολυδέκτου τῶ σὺν αὐτῷ ἐκ τῆς κεφαλῆς τῆς Γοργόνος ἐν Σερίφῳ, κ. τ. λ. Il faut lire d'après le manuscrit: μετὰ γὰρ τὸ ἀπολιθωθῆναι (φησὶ) Πολυδέκτην καὶ τοὺς σὺν αὐτῷ ἐν Σερίφῳ, ἐκ τῆς Γοργόνος κεφαλῆς. On lit dans le scholiaste sur les vers 1515: Τὴν δὲ κίβησιν Ἑρμῇ ἀποδίδωσι, καὶ τὰ πέδιλα καὶ τὴν κυνῆν ταῖς Νύμφαις. On lit dans le manuscrit: τὰ δὲ πέδιλα καὶ τὴν κυνῆν, καὶ τὴν κίβησιν ἀποδίδωσιν ὁ Περσεὺς ταῖς Νύμφαις. « Il rendit aux Nymphes les souliers » ailés, le casque et la Cibise. »

2. C'étoit l'opinion de Pindare et de quelques autres, suivant le scholiaste d'Homère (*Iliade, L.* XIV, *v.* 319).

3. Danaé le nomma d'abord Eurymédon, suivant Apollonius de Rhodes (*L.* IV, 1514), et il ne prit que par la suite le nom de Persée. C'est probablement à cette tradition qu'ont rapport deux vers que cite le grand Etymologiste (*v.* Περσεὺς), sans en nommer l'auteur.

Τὸν μὲν καὶ Περσῆα μετακλήϊσαν Ἀχαιοὶ,
Οὕνεκα ἄστεα πέρθεν ἀπειρεσίων ἀνθρώπων.

« Les Achæens le nommèrent par la suite Persée, » parce qu'il avoit détruit un très-grand nombre de » villes. »

4. Les poëtes latins prétendoient que les flots avoient porté Danaé sur les côtes de l'Italie, où

elle fut trouvée par un pêcheur qui la présenta au roi du pays. Ce roi l'épousa, et ils fondèrent Ardée, ville d'où étoit Turnus (*Virgile Enéide, L.* VII, *v.* 370 *et* 410 ; *Servius, v.* 362, *et M. Heyne, L.* VII, *Excursus* 7, *édit. de* 1788). Denys d'Halicarnasse nous a conservé des vers admirables de Simonides, qui expriment les plaintes que faisoit Danaé lorsqu'elle étoit ainsi exposée sur les flots avec son fils. (*Denys d'Halic. t.* V, *p.* 221 ; *Brunck, Analecta, t.* I, *p.* 121 ; *Hermannus de metris, p.* 452.)

5. On avoit élevé à Athènes, dans l'enceinte consacrée à Persée, un autel à Dictys et à Clymène ; on les nommoit *les sauveurs de Persée* (*Pausanias, L.* II, *C.* 18). Clymène étoit probablement la femme de Dictys.

6. Apollodore a suivi une tradition différente de celle de Phérécydes. Voici le passage de ce dernier tel qu'on le lit dans le manuscrit que j'ai cité : *ποιήσας δὲ ἄριστον καλεῖ ἄλλους τε πολλοὺς ἐπὶ τούτῳ καὶ Περσέα αὐτόν. Παραγενόμενος δὲ ὁ Περσεὺς πυνθάνεται τοῦ Πολυδέκτου ἐπὶ τίνι εἴη ὁ ἔρανος εὐωχεῖσθαι ; τοῦ δὲ Πολυδέκτου εἰπόντος ἐπὶ ἵππῳ, ὁ Περσεὺς [καὶ] ἐπὶ τῇ τῆς Γοργόνος ἔφη κεφαλῇ.* Ce passage, dont la traduction se trouve dans une des notes précédentes, me paroît mieux conçu ainsi, que dans le scholiaste imprimé : il faut seulement ajouter le mot *καὶ* que j'ai enfermé entre deux crochets. La phrase *ἐπὶ τίνι εἴη ὁ ἔρανος εὐωχεῖσθαι*, est un peu embarrassante ; cependant je crois l'avoir bien rendue par ces mots : *de combien étoit l'écot de chacun?* *ἔρανος* signifie la contribution elle-même qu'on devoit payer,

et Persée demande *de combien seroit la contribution pour être régalé ?* Il s'agit donc dans Phérécydes d'un repas, mais dans Apollodore, c'est une contribution d'un autre genre. Il demande en effet que ses amis contribuent à lui former un présent digne d'être offert à Œnomaüs pour obtenir la main d'Hippodamie. Tzetzès sur Lycophron (*v.* 838), et Zénobius (*Cent.* I. 44), ont suivi Apollodore. Le scholiaste de Pindare (*Pyth.* XII, 72) me paroît avoir eu sous les yeux le récit de Phérécydes.

7. La garde des Gorgones leur étoit confiée suivant Eratosthènes (*Catastérismes*, *C.* 22), qui dit que Persée jeta leur œil dans le lac Tritonide.

8. J'ai mis ce passage entre deux crochets; il ne me paroît pas appartenir à l'auteur de cet abrégé, qui ne rapporte presque jamais les termes des poëtes qu'il cite. Quelqu'un aura mis cela en marge de son exemplaire, et les copistes l'ont ensuite inséré dans le texte. Le passage de Pindare, dont il parle, nous est inconnu; celui d'Hésiode se trouve dans le bouclier d'Hercules, *v.* 233. Κίβισις étoit, suivant Hésychius, un mot en usage dans l'île de Chypre, pour dire *une valise*.

9. Homère parle de ce casque (*Il. L.* V, *v.* 845), que Minerve prit pour se cacher aux yeux de Mars. Ἄϊς ou Ἀΐδης signifie invisible; et c'est probablement à cause de son nom qu'on disoit que ce casque rendoit invisible ceux qui s'en couvroient. Eratosthènes (*Catastérismes*, *C.* 22) dit que ce fut Mercure qui donna à Persée les souliers ailés et le casque,

et que Vulcain lui donna une faux de diamant, ἅρπην ἐξ ἀδάμαντος. Suivant Artémidore (*L.* IV, *C.* 65), Mercure ne lui prêta qu'un de ses souliers.

10. Les Anciens ne s'accordoient pas tous à représenter les Gorgones comme des monstres hideux, et tels que nous les dépeint Apollodore. Voyez Winckelman, *Hist. de l'art chez les Anciens*, *L.* IV, *C.* 2, *t.* II, *p.* 87, *édit. de* 1789. On peut voir diverses traditions sur Méduse, dans Pausanias, *L.* II, *C.* 21.

11. Eratosthènes (*Catastér. C.* 15) dit en parlant de Céphée que, suivant Euripides, il étoit roi d'Ethiopie; s'il avoit eu quelqu'auteur plus ancien à citer, il l'auroit fait sans doute; il est donc très-probable qu'Euripides étoit l'auteur de cette tradition. Il étoit, suivant Hérodote (*L.* VII, *C.* 61), roi des Artéens qui prirent par la suite le nom de Perses, de Persès, fils de Persée et d'Andromède. Hellanicus, qui étoit un peu plus ancien qu'Hérodote, étoit, à ce qu'il paroît, de la même opinion; car il disoit dans le premier livre de ses Persiques, qu'après la mort de Céphée, les Perses avoient marché contre les Babyloniens, les avoient chassés de leur pays, et s'en étoient emparé (*Stephanus Byz. v.* Χαλδαῖοι). Suivant d'autres auteurs (et cette tradition paroît la plus probable), il étoit roi des Phœniciens, et demeuroit à Joppé (*Strabon, L.* XVI, *p.* 1100; *Conon. narr.* 40, *et Saumaise exercit. Plin. p.* 401).

12. Conon dit qu'Andromède étoit demandée en mariage par Phinée, frère de Céphée, et par Phœ-

nix. Céphée donnoit la préférence à ce dernier, mais ne voulant pas qu'on le sût, il lui dit de l'enlever. Phoenix, en conséquence, enleva Andromède, lorsqu'elle étoit dans une petite île déserte où elle alloit faire ses prières à Vénus, et l'embarqua sur un vaisseau qu'on nommoit le *Cetos* (la baleine), soit par hasard, soit qu'il en eût effectivement la forme ; Andromède ne sachant pas que c'étoit de la volonté de son père qu'on l'enlevoit, jetoit les hauts cris, et appeloit tout le monde à son secours. Persée se trouvant par hasard auprès, voulut savoir de quoi il s'agissoit, et dès la première vue, la pitié et l'amour s'étant emparés de son cœur, il attaqua le bâtiment, tua ceux qui le montoient, et prit Andromède, qu'il emmena dans la Grèce.

13. Teutamius ou Teutamidès, comme le nomme Denys d'Halicarnasse (*L.* I. *C.* 28), étoit fils de Phrastor, fils d'Amyntor, fils de Pélasgus, l'un de ceux qui avoient conduit la première colonie de Pélasges de l'Argolide dans la Thessalie. Larisse, capitale de cet Etat, avoit été fondée par Pélasgus, suivant Hellanicus (*Homeri schol. Il. L.* III, *v.* 75) ; c'est donc par erreur qu'Etienne de Byzance (*v.* Λάρισσα) et le scholiaste d'Apollonius de Rhodes (*L.* I, *v.* 40), disent qu'elle avoit été fondée par Acrisius. Il est vrai que, suivant Clément d'Alexandrie (*Protrept. p.* 39), on lui avoit élevé un tombeau dans le temple de Minerve, dans la citadelle même de Larisse, honneur qu'on ne rendoit en général qu'aux fondateurs. Mais peut-être le lui rendit-on comme au principal des descendans du fondateur d'Argos, métro-

pole

pole des Pélasges. Phérécydes dit qu'il fut enterré devant la ville.

14. Phérécydes dit très-positivement que le Pentathle n'étoit pas encore en usage, et il ne commença, suivant Pausanias (*L.* v, *C.* 8), qu'en la dix-huitième Olympiade; le mot πένταθλον pourroit donc bien être une addition de quelque copiste. Il en est de même de ce que dit Apollodore, qu'Acrisius mourut sur-le-champ de sa blessure. Il paroît difficile qu'une blessure au pied fasse périr sur-le-champ, et le récit de Phérécydes est plus vraisemblable.

15. Persée conserva sans doute les prérogatives attachées à sa qualité de chef de la métropole, comme l'aîné des descendans de Danaüs. Car il paroît que quoique l'Argolide fut partagée entre cinq ou six souverains, il y en avoit un que les autres regardoient comme leur chef; c'est ce qu'on doit conclure des paroles de Jupiter (*Il. L.* XIX, *v.* 99 *et suiv.*), lorsqu'il dit en présence de tous les dieux: *que ce jour-là alloit naître de sa race* (c'est-à-dire de la race de Persée, comme le dit Junon un peu plus bas, v. 123 et 124) *un prince qui régneroit sur tous les peuples circonvoisins*, περικτιόνεσσιν. On sait comment Junon le trompa, en faisant naître Eurysthée à sept mois, pour qu'il fût l'aîné d'Hercules. Cela prouve que parmi les descendans de Persée, il y en avoit toujours un qui avoit, pour ainsi dire, la *suzeraineté* sur tous les autres rois de l'Argolide, et même sur ceux du reste de la Grèce; et il paroît que ce fut à cette prérogative qu'Agamemnon dut le

commandement de l'armée Grecque à la guerre de Troyes. Il ne descendoit pas à la vérité de Persée, mais Eurysthée avoit cédé tous ses droits à Atrée, et les Héraclides étoient alors trop peu puissans pour les lui disputer. C'est donc avec raison qu'Homère dit (*Il. L.* II, *v.* 108) qu'Agamemnon régnoit sur tout Argos, Ἄργεϊ παντὶ ἀνάσσειν, quoique Diomèdes fut roi de la ville qui portoit ce nom. Argos étoit le nom général de tout le Péloponnèse, et Agamemnon étoit le chef de tous les rois de cette contrée.

16. Xerxès, suivant Hérodote (*L.* VII, *C.* 150), rappella aux Argiens cette origine commune pour les empêcher de se réunir aux autres Grecs pour la défense de la Grèce. Platon, dans son premier Alcibiade (*T.* II, *p.* 120), rappelle aussi cette fable, d'après laquelle les rois de Perse et ceux de Lacédémone avoient la même origine. Tout cela n'étoit probablement fondé que sur la ressemblance des noms.

17. Hérodore ne donnoit que quatre fils à Persée et Andromède : Alcée, Sthénélus, Mestor et Electryon ; il ne parloit point de Hèlius. Cependant, Strabon (*L.* VIII, *p.* 559) et Pausanias (*L.* III, *C.* 20) le mettent au nombre des fils de Persée, et disent qu'il avoit fondé Hélos dans la Laconie. Pausanias dit qu'il étoit le plus jeune des fils de Persée ; les Cynuréens, suivant le même auteur (*L.* III, *C.* 2), prétendoient avoir pour fondateur Cynurus, fils de Persée. Mais il n'en est pas question ailleurs.

18. Apollodore ne dit rien de la guerre de Persée contre Bacchus, dont je parlerai sur le livre III.

Il ne dit rien non plus de sa mort; et la seule tradition que je trouve à cet égard, c'est dans Hygin, qui dit (*Fab.* 244) : *Megapenthes Prœti filius, Perseum Jovis et Danaes filium propter patris mortem (occidit)*, « Mégapenthès, fils de Prœtus, » tua Persée, fils de Jupiter et de Danaé, pour ven- » ger la mort de son pére ». Ovide dit, en effet, dans ses métamorphoses (*L.* V, *v.* 236), que Persée avoit changé Prœtus en pierre, pour venger Acrisius qu'il avoit chassé de ses Etats.

19. Les Phénéates disoient, suivant Pausanias (*L.* VIII, *C.* 14), qu'Amphitryon étoit fils d'Alcée et de Laonomé, fille de Gunéus. Il ajoute que, suivant d'autres, Alcée avoit épousé Lysidice, fille de Pélops. Mais la tradition qu'Apollodore a suivie, me paroît la plus vraisemblable. Le Ménœcée, dont il épousa la fille, étoit sans doute le pére de Créon et de Jocaste, et ce fut probablement à cause de cette alliance qu'Amphitryon se retira à Thébes.

20. Il paroît qu'Alcée eut une autre fille nommée Périmède, dont Apollodore va bientôt parler.

21. Cette généalogie étoit toute différente, suivant le scholiaste d'Apollonius de Rhodes (*L.* I, *v.* 747), dont je vais rapporter le passage tel qu'il se lit dans les Mss. Μήστορος δὲ θυγάτηρ Ἱπποθόη, ἧς καὶ Ποσειδῶνος Πτερέλας, τοῦ δὲ, Τηλεβόας καὶ Τάφος· ἀπὸ τοῦ μὲν Τάφου ἡ νῆσος ἐκλήθη Τάφος, μία οὖσα τῶν Ἐχινάδων, ἣν ᾤκουν. Ἀπ' ἀμφοτέρων δὲ Τάφιοι καὶ Τηλεβόαι οἱ κατοικοῦντες τὴν νῆσον· ἐλθόντες οὖν τοῦ Πτερέλου παῖδες ᾔτουν παρὰ τοῦ Ἠλεκτρύωνος τὰ τῆς μάμμης αὐτῶν Ἱπποθόης χρήματα, ὡς

δὲ ἐνέστη Ἠλεκτρύων, αὐτόν τε οἱ Τηλεβόαι καὶ τοὺς υἱοὺς ἀνεῖλον, καὶ τοὺς βοῦς ἐκεῖθεν τοῦ Ἠλεκτρύωνος ἀπήλασαν. « Hippothoé étoit fille de Mestor ; elle eut de Neptune un fils nommé Ptérélas, qui fut père de Téléboas et de Taphus. Ce dernier donna son nom à Taphos, l'une des îles Echinades dans laquelle ils s'établirent, et les habitans de cette île prirent de tous les deux, le nom de Taphiens et de Téléboens. » Les fils de Ptérélas allèrent vers Electryon, lui demander les biens d'Hippothoé, leur grand'mère. » Electryon les leur ayant refusé, les Téléboens le » tuèrent, lui et ses fils, et emmenèrent ses bœufs. » Ce passage est tiré d'Hérodore, comme le scholiaste le dit un peu plus haut. Cette généalogie est un peu plus vraisemblable que celle qu'Apollodore rapporte. Les Téléboens, suivant Strabon (*L.* VII, *p.* 495), tiroient leur nom de Téléboa, fils d'une fille de Lélex ; ils habitoient d'abord une partie de l'Acarnanie, ils se retirèrent ensuite dans les îles Echinades, du nombre desquelles étoit celle de Taphos. Il paroît par ce qu'Homère en dit (*Odyss. L.* XV, 426), qu'ils étoient de grands pirates.

22. Acusilas, cité par le scholiaste d'Homère (*Od. L.* XVII, *v.* 207), donnoit à Ptérélas deux autres fils, Ithacus et Néritus, qui peuplèrent l'île d'Ithaque.

23. La mère d'Alcmène étoit, suivant Plutarque (*Vie de Thésée, C.* 7), Lysidice, fille de Pélops. Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 9) la nomme Eurydice; mais comme il dit aussi qu'elle étoit fille de Pélops,

et que parmi les noms de ses filles, que le scholiaste d'Euripides nous a conservés (*Oreste*, *v.* 5), on trouve bien celui de Lysidice, mais non celui d'Eurydice, il est probable qu'il faut corriger Diodore d'après Plutarque. Euripides dit aussi dans les Héraclides (*v.* 212) qu'Alcmène avoit pour mère une fille de Pélops; mais il ne la nomme point.

24. Suivant Phérécydes, cité par le scholiaste d'Homère (*Il. L.* XIX, *v.* 116), la mère d'Eurysthée étoit Amphibia, fille de Pélops; et suivant Hésiode, cité par le même scholiaste, Artibia, fille d'Amphidamas.

25. Iphis, dont j'ai parlé dans le catalogue des Argonautes, étoit aussi fils de Sthénélus. Ménodote, cité par Athénée, lui donne une autre fille nommée Admète; mais il est probable qu'il s'est trompé, et que c'est de la fille d'Eurysthée qu'il a voulu parler.

26. Tout cela est tiré d'Homère, Il. L. XIX, v. 95 et suiv.

27. Il y avoit dans toutes les éditions, avant celle de M. Heyne, μετὰ Ταφίου; il a mis dans son texte: μετὰ Ταφίων; mais cette correction n'est pas nécessaire. Taphius en effet, suivant quelques auteurs, étoit venu avec ses petits-fils redemander les Etats de Mestor; et *Jean-le-Diacre*, dans ses Scholies sur le bouclier d'Hercules (*p.* 189), dit que ce fut lui qui tua les fils d'Electryon. Les mots τῷ μητροπάτορι n'offrent aucun sens, comme l'a fort bien observé M. Heyne;

car on ne voit pas à qui ils se rapportent ; mais ce n'est pas une raison pour les retrancher, comme il le propose. Il faut tout simplement lire : τοῦ μητροπάτορος, *du père de sa mère.* Cela a rapport à Taphius qui étoit venu avec ses petits-fils, et qui demandoit la portion du royaume qui avoit appartenu à Mestor, père d'Hippothoé sa mère. Mestor n'avoit point laissé d'enfans mâles.

28. Hésiode parle de la mort d'Electryon dans le Bouclier d'Hercules (*v.* 10). Il semble dire qu'il fut tué à la suite d'une dispute qui s'éleva au sujet des bœufs, et M. Heyne paroît l'avoir ainsi entendu. Cependant, je crois qu'on peut expliquer ce passage d'une autre manière, savoir : qu'Amphytrion se mit en colère contre les bœufs, et qu'en voulant les frapper, il frappa Electryon. Il paroît qu'Hésiode disoit dans un autre ouvrage, qu'il avoit été tué avec ses fils dans le combat contre les Taphiens (*Apollonii schol.* 1, 747) ; ce qui étoit aussi l'opinion d'Hérodore. Voyez la note 21.

29. Alcée, Sthénélus, Mestor et Electryon avoient, suivant Hérodore (*Apollonii schol.* 1, 747), gouverné en commun les Etats de leur père. Mestor n'ayant point laissé d'enfans mâles, Sthénélus chassa Amphitryon fils unique d'Alcée et Licymnius fils unique d'Electryon, et se mit en possession de la totalité des Etats de Persée. Il paroît qu'Alcée, comme l'aîné, étoit resté à Tirynthe, capitale du royaume de Prœtus. Electryon faisoit sa résidence à Midée, suivant Pausanias (*L.* II, *C.* 25). Mestor demeuroit sans doute à Mycènes ; et ce fut

probablement parce qu'Electryon s'en étoit emparé après sa mort, que Taphius et ses petits-fils vinrent l'attaquer. Je ne vois pas trop où pouvoit régner Sthénélus.

30. On voyoit encore à Thèbes, du temps de Pausanias (*L.* IX, *C.* 11), à la gauche des portes Electrides, les ruines de la maison qu'Amphitryon avoit occupée. Ce fut sans doute peu de temps après son arrivée à Thèbes, qu'il entreprit l'expédition contre les Euboeens, dont parle Plutarque dans le passage suivant (*Plutarchi amat. narr. T.* IV, *p.* 104, *éd. de M. Wittembach*, 8°.). Il s'agit dans ce passage de la bataille de Leuctres : il dit que les Lacédémoniens ayant déclaré la guerre aux Thébains, ceux-ci leur allèrent au-devant jusqu'à Leuctres. *Αἰσιούμενοι τὸ χωρίον, ὅτι καὶ πρότερον ἐνταῦθα ἠλευθερώθησαν, ὅτε Ἀμφιτρύων ὑπὸ Σθενέλου φυγὰς ἐλαθεὶς εἰς τὴν Θηβαίων ἀφίκετο πόλιν, καὶ Χαλκιδεῦσιν ὑποφόρους λαβὼν, ἔπαυσε τὸν δασμὸν, Χαλκώδοντα τὸν βασιλέα τῶν Εὐβοέων ἀποκτείνας.* « Regardant cet endroit comme heureux pour » eux, parce qu'ils y avoient déjà une fois combattu » avec succès pour leur liberté, lorsqu'Amphitryon, » chassé de l'Argolide par Sthénélus, vint dans la » ville de Thèbes, alors tributaire des Chalcidéens, » et la délivra de ce tribut en tuant Chalcodoon roi » des Euboeens. » On lit dans toutes les éditions de Plutarque, même dans celle que publie maintenant M. Wittembach Ἀμφικτύων, Amphictyon, au lieu de Ἀμφιτρύων. Il est évident que c'est une faute ; et le nom de Sthénélus, qui étoit de beaucoup postérieur à Amphictyon, l'indique assez. Pausanias (*L.* IX, *C.* 19)

parle du tombeau de ce Chalcodoon qui fut tué, à ce qu'il dit, par Amphitryon, dans une bataille qui se donna entre les Thébains et les Euboeens. Cette correction a été tirée par Sevin, des notes de Bachet de Méziriac sur Apollodore.

31. Hérodote (*L.* v, *C.* 59) paroît croire que l'expédition d'Amphitryon contre les Téléboens eut lieu du vivant de Laïus. Il paroît que les poëtes tragiques, qui sont les auteurs qu'Apollodore a suivis de préférence, mettoient le nom de Créon, qui signifie *roi*, toutes les fois qu'ils ne connoissoient pas le véritable nom de celui qui régnoit alors.

32. Il y a ici une ellipse, il faudroit *ὑποστάντος δέ τινός. Si quelqu'un l'attendoit pour la combattre.* Car c'est ce que signifie le mot *ὑποστάντος*. Voyez ci-dessus pag. 116 du texte, au sujet du Satyre qu'Argus tua, et pag. 146 et 160.

33. Ce renard se retiroit dans les montagnes de Teumesse, et il n'enlevoit que les enfans mâles, suivant Antoninus Libéralis (*Fab.* 41).

34. Vulcain, suivant Pollux (*L.* v, *C.* 5), avoit fabriqué ce chien en bronze, et après l'avoir animé, il l'avoit donné à Jupiter, qui l'avoit donné à Europe. Elle le laissa à Minos, et nous verrons (*L.* III, *C.* 15) comment il étoit parvenu à Procris. C'étoit de lui, suivant Pollux, que descendoient les chiens Molosses et Chaoniens.

35. Panopéus étoit, suivant le scholiaste de Lycophron (*v.* 939), fils de Phocus fils de Sisyphe, et

d'Astérodie. Pausanias (*L.* II, *C.* 29) prétend que ce Phocus étoit fils d'Æaque ; mais outre que Phocus fils d'Æaque, fut tué, à ce qu'il paroît, avant de s'être marié, ses fils, s'il en avoit eus, devoient être contemporains d'Achille et d'Ajax.

36. Clément d'Alexandrie (*Protrept. p.* 28) et Arnobe (*contra Gent. p.* 145), qui l'a sans doute copié, disent que Jupiter passa neuf jours et neuf nuits avec Alcmène pour créer Hercules. Ovide (*Amorum, L.* I, *El.* 13, *v.* 415) et Properce (*L.* II, *El.* 18, *v.* 25) disent qu'il n'en avoit passé que deux ; mais l'opinion la plus commune étoit qu'il en avoit passé trois : c'est pourquoi Hercules étoit nommé τριέσπερος par plusieurs poëtes. Voyez les notes d'Hemsterhuis sur Lucien, tom. I, pag. 21. Alcmène fut, suivant Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 14), la dernière mortelle dont Jupiter eut des enfans.

37. Apollodore ne dit rien de l'aventure de Galanthis, qu'Antoninus Libéralis (*Narr.* 29) nomme Galinthias. Comme Ovide la raconte dans ses Métamorphoses (*L.* IX, *v.* 306 et suiv.), qui sont entre les mains de tout le monde, je n'en dirai rien ici.

38. Alcmène ayant exposé Hercules aussitôt après sa naissance, par crainte de la colère de Junon, cette déesse vint à passer avec Minerve ; elle fut tellement frappée de la beauté de cet enfant, qu'elle se laissa engager par Minerve à lui donner à teter. Mais comme il tiroit la mamelle avec force, il lui fit mal, et elle le laissa tomber. Minerve alors le reporta à sa mère, et lui recommanda de l'élever avec le plus

grand soin (*Diodore*, *L.* IV, *C.* 25). Pausanias (*L.* IX, *C.* 25) dit qu'on montroit auprès de Thèbes le champ où cela s'étoit passé. Suivant Eratosthènes (*Catastérismes*, *C.* XLIV), ce fut Mercure qui l'approcha de la mamelle de Junon, et comme elle se retira dès qu'elle le reconnut, elle laissa tomber du lait, qui forma la Voie-Lactée. L'auteur des Géoponiques (*L.* XI, *C.* 19) dit que Jupiter voulant lui donner l'immortalité, l'approcha lui-même du sein de Junon tandis qu'elle dormoit. Hercules s'étant rassasié, laissa le sein, et le lait continua à couler : ce qui tomba dans le ciel forma la Voie-Lactée, et ce qui tomba sur la terre donna naissance aux fleurs de lis.

39. On peut voir sur l'enfance d'Hercules la vingt-quatrième Idylle de Théocrite. Son aventure avec les deux serpens y est décrite d'une manière très-agréable.

40. Il se nommoit, suivant Théocrite (*id.* XXIV, *v.* 104), Harpalycus; il étoit fils de Mercure, et étoit né à Phanotée.

41. Il avoit appris à tirer de l'arc de Teutarus, Scythe, qui gardoit les troupeaux d'Amphitryon, suivant Hérodore et Callimaque (*Theocriti schol.* XII, *v.* 56).

42. Il ne peut pas s'agir ici de Castor, fils de Tyndare, qui étoit plus jeune qu'Hercules. Celui-ci étoit d'Argos et fils d'Hippalus ou d'Hippasus, suivant Théocrite, qui dit (*id.* XXIV) :

Κάστωρ Ἱππαλίδας ἔδαεν, φυγὰς Ἄργεος ἐνθών,
Ὁππόκα κλᾶρον ἅπαντα καὶ οἰνόπεδον μέγα Τυδεὺς
Ναῖε, παρ' Ἀδρήστοιο λαβὼν ἱππήλατον Ἄργος.

« Il apprit cela de Castor, fils d'Hippalus, exilé » d'Argos. »

On trouve dans toutes les éditions le mot Ἱππαλίδας, rendu par *eques, cavalier*. Mais d'après l'analogie, ce mot ne peut venir de Ἵππος. Il faut qu'il vienne de Ἵππαλος, et alors il signifie fils d'Hippalus; ou peut-être faut-il lire Ἱππασίδας, fils d'Hippasus, nom qui nous est beaucoup plus connu. Il paroît, par ce que dit Théocrite dans la même Idylle (*v.* 131), qu'il étoit déjà vieux lorsqu'il enseignoit Hercules. On ne voit donc pas quel rapport il pouvoit avoir eu à Argos avec Tydée, qui devoit être plus jeune que ce héros. D'après cela, je ne conçois pas trop ce que Théocrite a voulu dire dans les deux vers suivans qui me paroissent très-difficiles à expliquer, et sur lesquels aucun commentateur n'a daigné faire de remarque.

43. Linus, suivant Théocrite, ne lui enseigna que les lettres; et ce fut Eumolpe, fils de Philammon, qui lui apprit à chanter et à jouer de la lyre.

44. C'est à ce meurtre que se rapporte un fragment d'un ancien écrivain qu'on trouve dans Suidas (*v.* Ἐμβαλόντα). D'après ce fragment, Hercules le tua d'un coup de pierre.

45. Cette loi est probablement celle qu'Aristote cite (*Moral. ad Nicom. L.* v, *p.* 85, *C.* 5) comme étant de Rhadamanthe :

Εἴκε πάθοι τά κ' ἔρεξε, δίκη τ' ἰθεῖα γένοιτο.

« Il est juste qu'on souffre ce qu'on fait souffrir à un » autre. »

46. Il y a dans le texte : ἦν δὲ καὶ θεωρηθεὶς φοβερὸς, ὅτι παῖς Διὸς ἦν. M. Heyne trouve que ces mots ὅτι παῖς Διὸς ἦν sont mal placés ici, et il a raison : aussi suis-je persuadé que, pour les y conserver, il faut lire ἦν δὲ καὶ θεωρηθεὶς φανερὸς ὅτι παῖς Διός ἦν. « En le regardant, on » voyoit évidemment qu'il étoit fils de Jupiter. »

47. Cela fait environ cinq pieds et deux pouces ; ainsi c'est avec raison que Pindare (*Isthm.* IV, 89) dit qu'il étoit μορφὰν βραχὺς, *petit de taille.* Mais il paroît que les poëtes ne s'en tinrent pas là ; car Hérodore, cité par le scholiaste de Pindare (*ibid.*), avoit ajouté un pied à sa taille. On peut voir dans Aulugelle (*Nuits Att. L.* I, *C.* 1) les moyens que Pythagore employa pour connoître la taille d'Hercules, par la comparaison du stade d'Olympie que ce héros avoit mesuré par la longueur de ses pieds, avec les autres stades ; mais il ne nous a pas conservé le résultat que Pythagore avoit obtenu.

48. Le scholiaste de Théocrite (*id.* XIII, *v.* 6) dit que Hercules tua trois lions dans sa vie : celui de l'Hélicon, celui de Lesbos et celui de Némée. Le lion dont Apollodore parle ici, est sans doute le même que celui que Ptolémée-Héphæstion et le scholiaste de Théocrite nomment le lion Héliconien. Comme l'Hélicon et le Cythæron étoient tous les deux dans la Bœotie, on les aura confondus. Ptolémée-Héphæstion (*L.* II, *apud Phot. p.* 245) dit qu'Hercules fut aidé dans cet exploit par Nirée, dont il étoit amoureux. Stace parle dans sa Thébaïde (*L.* I, *v.* 485) d'un lion qui avoit son repaire sur la montagne de Teumesse, et qu'Hercules tua avant celui de Némée ; c'est sans doute le même que celui-ci.

49. On varie beaucoup sur le nom de ce roi. Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 29) le nomme Thespis; Tatien et Hygin le nomment Thespius; mais Ephore, cité par Théon (*Progymn. p.* 16), Athenée (*L.* XIII, *p.* 556), Clément d'Alexandrie (*Protrept. p.* 28), Arnobe (*contra gent. L.* VI, *p.* 145), et plusieurs autres (*Suidas v.* Θεστιάδης) le nomment Thestius. Pausanias (*L.* IX, *C.* 26) paroît mettre une différence entre le fondateur de la ville de Thespie, et le pére des cinquante filles dont il s'agit ici. Il nomme Thespius le premier, et Thestius le second; et ce qui prouve que ce n'est pas une faute de copiste, c'est qu'il en parle dans deux endroits : d'abord dans la description de la statue d'Apollon Amyclaeen, où il dit qu'on avoit représenté sur cette base Hercules enlevé au ciel par Minerve èt les autres Dieux, et tout auprès les filles de Thestius; ce qu'on ne peut pas entendre de Léda et de ses sœurs, qui n'avoient aucun rapport avec Hercules. Il en parle ensuite en racontant le trait dont il s'agit ici, et il les nomme également les filles de Thestius. D'après cela, je crois qu'il ne faut rien changer dans le texte.

50. Pausanias (*L.* IX, *C.* 27), Tatien (*contra Gr. p.* 78), le scholiaste d'Hésiode (*p.* 235), et plusieurs autres disent qu'il les rendit toutes méres dans une seule nuit; et l'auteur d'une épigramme de l'Anthologie (*L.* IV, *Tit.* 8, *Ep.* 6) dit avec raison que ce fut le plus rude de ses travaux. Hérodore, cité par Athénée (*L.* XIII, *p.* 556), disoit qu'il y avoit employé sept nuits, ce qui est encore assez fort. Diodore (*L.* IV, *C.* 29) en parle aussi; mais il n'entre dans aucun

détail. Pausanias dit que, suivant les Thespiens, une seule de ces filles se refusa aux embrassemens d'Hercules qui, pour la punir, la condamna à rester fille, et à servir de prêtresse dans un temple qu'il éleva à Thespies.

51. Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 10) et l'inscription connue sous le nom de l'Apothéose d'Hercules (*Doni Inscript. p.* 32, *Corsini dissert. ad calcem libri notæ Græc. expl.*) s'accordent avec Apollodore sur la mort d'Erginus; mais Pausanias dit (*L.* IX, *C.* 39) qu'Erginus, las de la guerre, fit la paix avec Hercules, et qu'il vécut très-long-temps après. Il fut même du nombre des Argonautes, si l'on en croit le scholiaste de Pindare (*Olymp.* IV, 51 *et suiv.*), qui prétend que le fils de Clyménus qui, malgré ses cheveux blancs, remporta, suivant Pindare, le prix de la course avec les armes, étoit cet Erginus; mais comme Pindare ne le nomme pas, il peut avoir voulu parler d'un autre fils de Clyménus. Je ne trouve en effet aucun auteur qui le mette au nombre des Argonautes; car j'ai prouvé dans ma note 73 sur le chap. IX du livre précédent, que l'Erginus qu'Orphée, Apollonius et Valérius Flaccus mettent parmi les Argonautes, étoit différent de celui-ci. Pausanias dit que Clyménus avoit été tué à la fête de Neptune Onchestius par quelques Thébains, qui, à une très-légère occasion, s'étoient portés aux plus grands excès.

52. Comme les forces des Minyens consistoient principalement en cavalerie, Hercules, pour les rendre inutiles, boucha avec de grosses pierres l'ouverture

dans laquelle le Céphise s'engouffroit avant de se rendre dans la mer : il le fit ainsi refluer dans la plaine, qui devint dès lors impraticable pour la cavalerie (*Polyen*, *L.* I, *C.* 3, § 5 ; *Pausanias*, *L.* IX, *C.* 28, *et l'inscription citée*).

53. Alcmène, suivant Phérécydes, n'épousa Rhadamanthe qu'après sa mort ; et Antoninus Libéralis (*Fab.* 33) raconte d'après lui, qu'Alcmène s'étant retirée à Thèbes avec les Héraclides, après la mort d'Hercules, elle y mourut ; et lorsqu'on la portoit pour l'enterrer, les Dieux firent enlever son corps par Mercure, et la firent transporter aux Champs Elysées, où elle épousa Rhadamanthe. Cette tradition étoit celle qu'on avoit adoptée dans les bas-reliefs qui ornoient le temple que les fils d'Apollonia avoient élevé à leur mère à Cizyque, dont la description et les épigrammes qui y sont relatives nous ont été conservées dans le manuscrit de l'Anthologie, qui avoit passé de la bibliothèque d'Heidelberg dans celle du Vatican, et qui est maintenant dans la Bibliothèque Nationale. Le treizième de ces bas-reliefs représentoit Hercules, déjà au nombre des Dieux, et conduisant Alcmène sa mère aux Champs Elysées pour la marier à Rhadamanthe.

54. Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 14) dit que les Dieux ne lui firent ces dons que long-temps après, et lorsqu'il institua les jeux olympiques. Minerve lui donna un manteau ; Vulcain, une massue et une cuirasse ; Neptune, des chevaux ; Mercure, une épée ; Apollon, un arc, et il lui apprit la manière de s'en servir ; et Cérès institua les petits mystères pour le purifier du meurtre des Centaures. Mais il est ridicule de

supposer qu'Hercules avoit exécuté la plus grande partie de ses travaux sans savoir tirer de l'arc. Théocrite dit (*Idylle* XXV, *v.* 207) que sa massue étoit un tronc d'olivier sauvage qu'il avoit arraché lui-même au pied de l'Hélicon. Elle étoit d'airain, suivant Pisandre (*Apollonii schol.* I, 1196). Enfin, Euripides dit qu'elle étoit de bois, et que Dædale en avoit fait présent à Hercules.

55. Diodore de Sicile dit aussi que ce fut avant de commencer ses travaux qu'Hercules devint furieux; mais cela paroît peu probable : il n'épousa Mégare qu'après l'expédition contre les Orchoméniens, et cependant il en avoit déjà plusieurs enfans lorsqu'il devint furieux. La tradition qu'Euripides et Asclépiades ont suivie, paroît plus vraisemblable ; ils disent qu'il ne devint furieux qu'après son retour des enfers; mais les autres circonstances qu'ils ajoutent, et qu'on voit dans l'Hercules furieux d'Euripides, ne sont pas vraisemblables. Au reste, ces accès de fureur ressemblent assez à cette maladie que les anciens écrivains Irlandais nomment *Berserker*, qui étoit très-commune chez les peuples du Nord, avant qu'ils fussent civilisés. On en peut voir la descriptiou dans les notes sur l'ouvrage intitulé *Kristni Saga*, *Hafniæ*, 1773, in-8°., p. 142. Apollodore a suivi Phérécydes, qui disoit qu'Hercules avoit jeté ses enfans dans le feu (*Pindari schol. Isthm.* IV, 104). Suivant Lysimaque, ces enfans avoient été tués non par Hercules, mais par quelques étrangers. Socrates disoit qu'Augias les avoit fait périr par trahison; enfin, suivant quelques auteurs, ils avoient été tués par Lycus (*ibid.*).

On

On ne s'accorde ni sur les noms, ni sur le nombre de ces enfans, et on varie depuis deux jusqu'à huit; mais comme cette discussion seroit peu intéressante pour les lecteurs, ceux qui voudront en savoir davantage, pourront se satisfaire en consultant le scholiaste de Pindare (*ibid.*), et Hygin (*Fab.* 162 *et les notes*).

56. Alcides Ἀλκείδης étoit plutôt un nom patronymique qu'un nom propre, et il est probable qu'il se nommoit Alcée, comme son grand-père; ce qui est l'opinion de Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 10), de Sextus-Empyricus (*p.* 557) et de plusieurs autres auteurs. C'est ainsi qu'il est nommé dans l'inscription que j'ai citée, où on lit Ἀμφιτρύων ὑπὲρ Ἀλκαίου τρίποδα Ἀπόλλωνι ἀνέθηκε. Le grand Etymologiste (*v.* Ἡρακλῆς) et Ptolémée-Héphæstion (*apud Photium*, *p.* 245) disent qu'il se nommoit d'abord Nilus, et qu'on le nomma Hercules parce qu'il avoit tué un géant qui vouloit violer Junon. Voyez aussi Eustathe (*p.* 949), qui dit que ce géant étoit Porphyrion. Le schol. de Lycophron (*v.* 662) dit qu'on le nommoit d'abord Palémon; mais toutes ces traditions ont rapport à d'autres personnages auxquels on a cru trouver quelque ressemblance avec Hercules; et c'est sur cette prétendue ressemblance qu'on a forgé un Hercules Tyrien et un Hercules Ægyptien qui n'ont jamais existé. C'est au moins ce que paroît croire Plutarque qui, dans son traité de la Malignité d'Hérodote (*Tom.* IX, *p.* 404), dit qu'aucun des anciens poëtes, tels que Homère, Hésiode, Archiloque, Pisandre, Stésichore et Pindare, n'a connu d'autre Hercules que l'Hercules Bœotien. Ἡρακλῆς est un nom grec, qui n'a ja-

mais pu être celui d'une divinité Ægyptienne ou Phoenicienne. Mais il est arrivé à son égard, ce qui étoit arrivé à l'égard de Cérès, qu'on a confondue avec Isis, quoique ces deux divinités fussent bien différentes; de même, on aura vu à Tyr un dieu qui avoit quelques attributs pareils à ceux que les Grecs donnoient à Hercules, tels, par exemple, que la massue ou la peau de lion; et cela aura suffi pour faire conclure que c'étoit la même divinité.

CHAPITRE V.

Note 1. Ce lion étoit né, suivant Hésiode (*Théog. v.* 327), de l'Echidne et d'Orthros, le chien de Géryon: Junon avoit pris soin de l'élever, et l'avoit mis dans les collines de Némée. Ce passage d'Hésiode n'est pas très-clair, et l'article ἡ doit peut-être se rapporter à la Chimère dont il est question dans les vers précédens, et c'est ainsi que l'ont entendu les deux scholiastes de ce poëte, qui font naître le lion de Némée de la Chimère et d'Orthros. Le scholiaste d'Apollonius (*L.* 1, 498) et Hygin (*Fab.* 30) disent qu'il étoit tombé de la Lune; ils ont suivi en cela Epiménides, dont voici les vers qui nous ont été conservés par Ælien (*Hist. Anim. L.* XII, *C.* 7).

Καὶ γὰρ ἐγὼ γένος εἰμὶ σελήνης ἠϋκόμοιο,
Ἣ δεινὸν φρίξασ' ἀπεσείσατο θῆρα λέοντα
Εἰς Νεμέαιαν ἄγουσ' αὐτὸν διὰ πότνιαν Ἥραν.

« Je tire mon origine de la Lune à la belle chevelure
» qui, en frémissant d'horreur, secoua loin d'elle le
» monstrueux lion qu'elle plaça à Némée, pour plaire

» à l'auguste Junon. » Plutarque, ou plutôt l'auteur du Traité des fleuves qui porte son nom, a suivi la même tradition; et comme il entre dans quelques détails qu'on ne trouve pas ailleurs, on fera bien de le consulter (*article Inachus*). Anaxagoras avoit tiré de cette tradition, la conséquence que la Lune étoit un pays habité (*Apollonii schol.* I, 498). Hercules raconte lui-même ce combat dans Théocrite (*id.* 25, *v.* 194 *et suiv.*), si toutefois ce morceau et le précédent ne sont pas plutôt des fragmens d'un poëme sur Hercules (*voyez la note de Reiske et celle de Warton*, *v.* 84). Mais je ne crois pas, comme le soupçonne Reiske, qu'ils soient de Pisandre de Camire : car il est aisé d'y reconnoître le génie du siècle des Ptolémées. Hercules, suivant ce poëme, se servit de l'un des ongles de ce lion pour fendre sa peau; elle étoit en effet impénétrable à tout autre instrument tranchant, c'est pourquoi il la porta toujours pour sa défense. Ptolémée-Héphæstion (*dans Photius*, *p.* 244) dit qu'Hercules perdit dans ce combat un de ses doigts que le lion dévora, et qu'on voyoit à Lacédémone le tombeau de ce doigt. On avoit placé sur ce tombeau un lion de marbre.

2. Il est question de ce Coprée dans l'Iliade (*L.* xv, *v.* 639), et Homère n'en fait pas l'éloge, car il dit de Périphètes son fils, qu'il étoit bon fils d'un méchant père. Coprée fut, suivant Philostrate (*Vies des Sophistes*, *L.* II, *p.* 550), tué par les Athéniens, lorsque, pour exécuter les ordres d'Eurysthée, il cherchoit à arracher les Héraclides de l'autel de la Pitié.

3. L'Hydre étoit née de Typhon et de l'Echidne, suivant Hésiode (*Théog.* *v.* 313), Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 11), et Ovide (*Métam.* VII, *v.* 658). Hésiode ne dit point qu'elle eut plus d'une tête. Pisandre de Camire a été, suivant Pausanias (*L.* II, *C.* 37), le premier qui lui en ait donné plusieurs; et les poëtes qui vinrent ensuite se permirent d'en augmenter ou d'en diminuer le nombre à plaisir. Elle en avoit neuf suivant Alcée; cinquante suivant Simonides (*Hesiodi schol.* *p.* 257), et cent, suivant Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 11); mais sur les médailles on ne lui en donnoit que sept. Nicandre (*Theriaca*, *p.* 48) dit qu'Iolas fut blessé par l'Hydre; d'autres disent qu'Hercules lui-même le fut, et Etienne de Byzance (*v.* Ἄκη) rapporte d'après Claudius Julius, dans son histoire de la Phoenicie, que ce héros étant couvert d'ulcères produits par les morsures de l'Hydre, alla consulter l'oracle de Delphes, qui lui dit d'aller à l'Orient, jusqu'à ce qu'il eût trouvé une plante qui ressemblât à l'Hydre, et que cette plante le guériroit. Il se mit en marche d'après cet oracle, et il arriva vers un fleuve où il trouva la plante qu'il cherchoit. Ayant été guéri, il y bâtit une ville qu'il nomma Ἄκη; ce qui veut dire guérison.

4. Cette biche avoit été consacrée à Diane par Taygète, l'une des filles d'Atlas, suivant Pindare (*Olymp.* IV, 53). Le scholiaste dit qu'Hercules la poursuivit jusque dans le pays des Hyperboréens. Quelques auteurs disoient, suivant Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 13), qu'Hercules l'avoit prise au filet.

5. On n'est point d'accord sur l'origine des Cen-

taures. Ils étoient, suivant l'opinion commune, fils d'Ixion et de la Nuée qu'il embrassa, la prenant pour Junon (*Diodore de Sicile, L.* IV, *C.* 69). Le scholiaste d'Apollonius (*L.* III, *v.* 62) dit qu'Ixion étoit fils de Phlégyas, suivant Euripides; fils de Mars, suivant d'autres auteurs, et fils d'Aiton suivant Phérécydes. Cependant le scholiaste de Pindare (*Pyth.* II, 40) dit que, suivant Phérécydes, Ixion étoit fils de Pision; mais on doit plutôt s'en rapporter à celui d'Apollonius qui, en général, est plus correct. Aiton est probablement le même personnage qu'Antion, père d'Ixion suivant Diodore, qui ajoute qu'Antion étoit fils de Périphas fils de Lapithès. La mère d'Ixion étoit Polymèle fille d'Amythaon. Il eut de la Nuée, suivant Pindare (*Pyth.* II, 78 *et suiv.*), un fils nommé Centaure, que les Dieux et les hommes avoient dans un égal mépris, et qui, ayant assouvi sa passion avec les jumens du mont Pélion, en eut les Hippocentaures. Ce qu'il y a de plus vraisemblable dans tout cela, c'est que les Centaures étoient un peuple de la Thessalie, gouverné par un des fils d'Ixion. Ils soutinrent une guerre avec Pirithoüs. Les mythologues disent que ce fut parce qu'étant invités au festin de noces, ils avoient voulu violer Hippodamie. Dans ce cas, il faut que la guerre ait duré quelque temps, car il paroît par Homère (*Bœotie, v.* 249) qu'ils ne furent chassés du mont Pélion, que le jour de la naissance de Polypœtes; et ils se réfugièrent, suivant lui, auprès des Æthiques, qui étoient, à ce que dit Strabon (*L.* IX, *p.* 664), un peuple voisin de l'Epire, et bien éloigné par conséquent du mont Pholoé, où Diodore de Sicile

(*L.* IV, *C.* 70) dit qu'ils se retirèrent, et où Apollodore suppose qu'ils étoient, lorsqu'ils attaquèrent Hercules. Je crois que le séjour de Pholus sur le mont Pholoé, n'est fondé que sur la ressemblance des noms. Polyen dit en effet (*L.* I, *C.* III, *p.* 16) qu'il demeuroit sur le mont Pélion avec les autres Centaures, et qu'Hercules voulant trouver un prétexte pour les en chasser, alla chez lui, et se fit ouvrir un tonneau de vin, espérant bien attirer par ce moyen les autres Centaures, et donner lieu à quelque rixe.

6. Il y a dans le texte : *αὐτος δὲ ὠμοῖς ἐχρῆτο.* On ne sait pas si cela doit se rapporter à Hercules ou à Pholus. Je l'ai rapporté à Hercules, d'aprés l'anonyme publié par Léon Allatius, p. 527, dont voici les expressions : *Φόλος μὲν οὖν ὀπτὰ κρέα παρεῖχε φιλοφρονούμενος, ὁ δὲ τοῖς ὠμοῖς μᾶλλον ἐκέχρητο.* « Pholus voulant » le bien recevoir, lui présenta des viandes cuites, » mais il aimoit beaucoup mieux de la viande crue. » On verra par la suite que ce heros eut un défi avec Léprée, à qui auroit le plutôt mangé un bœuf. Il n'est pas probable qu'ils aient pris la peine de le faire cuire ; ce qui prouve son goût pour la viande crue. Passerat a rendu ce passage de même.

7. Bacchus avoit donné ce vin à Pholus, pour lui témoigner sa reconnoissance de ce que, choisi pour arbitre entre Vulcain et lui, au sujet de l'île de Naxos, il avoit prononcé en sa faveur (*Theocriti schol. id.* VII, 149). Mais Diodore dit (*L.* IV, *C.* 12) qu'il le lui avoit donné, sachant qu'Hercules devoit passer chez lui, et qu'il lui avoit recommandé de ne l'ouvrir qu'alors.

8. Diodore de Sicile ajoute que la Nuée, leur mère, fit tomber durant le combat une pluie très-abondante; ce qui nuisoit beaucoup à Hercules, qui n'avoit que deux pieds, tandis que ses adversaires en avoient quatre.

9. On ne voit nulle part ailleurs que Chiron ait jamais habité le Péloponnèse. Tous les poëtes, au contraire, s'accordent à dire qu'il demeuroit dans la Thessalie. Ce fut dans la Thessalie qu'il fit l'éducation d'Achille, qui étoit postérieur à Hercules. Quelque ancien poëte aura confondu Malée, promontoire de la Laconie, avec le pays des Maliéens, qui étoit dans la Thessalie, et dans lequel il est beaucoup plus probable que quelques Centaures s'étoient retirés. Eratosthènes (*Catastérismes*, *C.* 40) dit qu'Hercules ne tua point Chiron avec les autres Centaures. Il ajoute qu'il demeura même quelque temps chez lui, et qu'il se plaisoit beaucoup à sa conversation; mais Chiron, en touchant le carquois d'Hercules, se laissa tomber une flèche sur le pied, et il mourut de sa blessure. Jupiter le plaça dans le ciel, où il forma une constellation. Ovide a suivi la même tradition dans ses Fastes (*L.* v, *v.* 380 *et suiv.*).

10. Il y a dans les manuscrits ἀντιδόντος Διὶ Προμηθέως; ce qui n'offre aucun sens. J'ai mis dans le texte la correction proposée par Hemsterhuis, dans ses notes sur Lucien, *t.* 1, *p.* 434; *Dialogues des morts*, 26.

Eratosthènes et Ovide ne parlent point de l'immortalité de Chiron. Il paroît cependant qu'elle avoit passé en tradition parmi les poëtes, car Aristote dit

dans ses Morales (*L.* III, *C.* 1, *p.* 116) que, suivant les poëtes, Chiron, quoique immortel, auroit désiré mourir à cause des douleurs que lui faisoit éprouver sa blessure. Quant à Prométhée, il étoit un des dieux Titans, et par conséquent immortel; comme il le dit lui-même dans Æschyle, où il se console de ses tourmens, en disant que, malgré toute sa puissance, Jupiter ne peut le faire mourir. On ne conçoit donc pas trop ce que veut dire Apollodore.

11. Antisthènes, cité par Eratosthènes (*Catast.* 40), disoit qu'Hercules avoit tué tous les Centaures, excepté Chiron; mais Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 12) dit qu'il y en eut beaucoup qui échappérent, et Hercules les tua presque tous par la suite. Nous verrons dans Apollodore même, la mort de Nessus et d'Eurytion; et il tua, dans l'Arcadie, Homadus, pour venger Hercynie, sœur d'Eurysthée, qu'il avoit violée (*Diodore de Sicile, ibid.*).

12. Ptolémée-Héphæstion (*dans Photius, p.* 250) dit que les Centaures se réfugièrent dans la Tyrrhénie, où ils se laissèrent charmer par le chant des Sirènes, et ils y périrent de faim. Lycophron semble faire allusion à cette fable (*v.* 670). Ils se réfugièrent, suivant Hésychius (*v.* Πυῤῥαία), dans la partie de la Thessalie nommée Pyrrhæa; mais ce qu'il dit paroît plutôt avoir rapport à leur défaite par les Lapithes. Strabon dit (*L.* VIII, *p.* 533) que, suivant quelques auteurs, ils allèrent laver leurs plaies dans l'Anigrus, rivière de l'Arcadie, qui contracta alors la mauvaise odeur qu'elle conserva toujours depuis. Ovide

dit la même chose dans ses Métamorphoses (*L.* XV, *v.* 288); mais, suivant Pausanias (*L.* V, *C.* 5), il n'y en avoit qu'un seul qui s'y fût lavé : c'étoit Chiron, suivant les uns, et Polémon, suivant d'autres.

13. Il y a certainement quelque faute ici; le combat avoit eu lieu à Pholoé, il n'est donc pas probable qu'Eurytion s'y fût réfugié. Gale propose de lire εἰς Ὤλενον, *à Olène ;* et effectivement, nous verrons bientôt qu'il y fut tué par Hercules. Bachet de Méziriac avoit eu la même idée ; M. Heyne prétend que ces deux mots sont trop différens pour qu'on ait pu mettre l'un à la place de l'autre. Mais ce n'est pas une raison pour rejeter une correction aussi évidente.

14. M. Heyne propose de lire ici εἰς Λευκωσίαν ὄρει κατεκάλυψεν. Leucosia étoit en effet le nom de l'une des îles des Sirènes, et le scholiaste de Lycophron (*v.* 670) dit que les Centaures s'y réfugièrent, mais il ajoute qu'ils y périrent de faim, et il ne parle point de Neptune. Je crois qu'Apollodore a suivi ici quelque tradition ignorée, comme il l'a fait dans toute cette histoire des Centaures.

15. Tout ce passage est corrompu ; Sevin propose de lire ἐπανελθὼν δὲ εἰς Φολόην Ἡρακλῆς Φόλον τελευτῶντα ἐθεάσατο μετὰ καὶ ἄλλων πολλῶν· ἑλκύσας γὰρ ἐκ νεκροῦ τὸ βέλος, ἐθαύμαζεν, εἰ τοὺς τηλικούτους, τὸ μικρὸν διέφθειρεν, κ. τ. λ. M. Heyne ne fait presque aucun changement, il met seulement ἑλκύσας γὰρ jusqu'à ἀπέκτεινεν αὐτὸν entre deux parenthèses. Comme le sens est le même, de quelque manière qu'on corrige, on peut

choisir. Cependant, ce passage est plus clair en adoptant les corrections de Sevin. Le sens est indiqué par Diodore de Sicile, qui dit que Pholus, donnant par commisération, en faveur de la parenté, la sépulture à quelques-uns des Centaures qui avoient été tués, se laissa tomber une flèche sur le pied, et se fit une blessure dont il mourut. Hygin raconte la même histoire sur Chiron (*Poet. Astron. L.* II, *C.* 38).

16. Voici, suivant Polyen (*L.* I, *C.* 3, *p.* 17), le stratagème qu'Hercules employa pour le prendre vivant. Ce sanglier avoit sa bauge au-dessous d'une ravine qui étoit pleine de neige; Hercules monta au-dessus de la ravine et se mit à le harceler à coups de pierres; le sanglier furieux, se lança sur lui, et se précipita ainsi dans la neige, où il enfonça, et Hercules le prit. Ce passage est mal rendu dans la traduction latine, qui ne fait pas sentir que la ravine étoit entre Hercules et le sanglier.

17. Augias étoit, suivant le schol. d'Apollonius (*L.* I, 172), fils de Phorbas et d'Hyrminé fille de Nélée. Suivant d'autres, il étoit fils de Nyctée ou d'Epochus. Phorbas étoit le même que le père d'Actor père des Molionides dont je parlerai par la suite. Mais suivant Pausanias (*L.* V, *C.* 1), Augias étoit fils d'Elius fils de Neptune et d'Euricyde fille d'Endymion. Comme ce nom ressembloit à celui d'Hélius, qui signifie le soleil, on donna ce dieu pour père à Augias. Suivant le grand Etymologiste (*v.* Ἦλις), la fille d'Endymion, qui fut mère d'Elius, se nommoit Euripyle. Elius, suivant lui, eut deux fils, Alexis et Epéius; mais il ne parle point d'Augias. Alexis

est probablement le père d'Œnomaüs, que Pausanias nomme Alxion (*L.* v, *C.* 1).

18. Augias avoit trois mille bœufs, suivant Lucien (*Pseudomantis, C.* 1). Il est aussi question de ses richesses en ce genre dans la 25ᵉ. Idylle de Théocrite, qu'on fera bien de consulter.

19. Pausanias (*L.* v, *C.* 1) raconte la chose un peu différemment : Augias avoit tant de bestiaux de toutes les espèces, que le pays, encombré par le fumier, ne produisoit presque plus rien. Il engagea Hercules, soit en lui promettant une portion de ses Etats, soit par l'appas de quelque autre récompense, à les nettoyer, et ce héros y parvint en y faisant passer le fleuve Minyée. Augias a été, suivant Pline (*L.* XVII, *C.* 9), le premier qui ait imaginé de fumer les terres pour les rendre plus productives. Comme le territoire de l'Elide étoit naturellement gras et fertile, il se peut qu'en y mettant trop de fumier, il l'eût rendu stérile, et alors le véritable moyen de le dégraisser, étoit d'y faire passer des eaux courantes, comme le fit Hercules.

Ælien (*Hist. div. L.* 1, *C.* 24) raconte que Leprée, fils de Caucon, fils de Neptune et d'Astydamie, fille de Phorbas, conseilla à Augias d'emprisonner Hercules lorsqu'il viendroit demander son payement, ce qui le brouilla avec ce héros. Cependant Hercules, passant quelque temps après dans le pays des Caucons où il demeuroit, se réconcilia avec lui, à la prière d'Astydamie ; mais il s'éleva bientôt entre eux une rivalité de jeunes gens, et ils se défièrent

d'abord à qui lanceroit le plus loin un disque, ensuite à qui tireroit le plus d'eau d'un puits, à qui auroit le premier mangé un bœuf, et enfin à qui boiroit le plus. Hercules ayant eu l'avantage en tout, Leprée, irrité, prit ses armes, et défia au combat Hercules, qui le tua. Ælien a pris cette histoire dans Athénée (*L.* x, *p.* 412). Pausanias (*L.* v, *C.* 5) parle aussi de cette dispute, mais il dit que Leprée eût achevé aussitôt qu'Hercules de manger son bœuf, ce qui lui donna la hardiesse de le défier au combat. J'aurai par la suite occasion de parler de la voracité d'Hercules.

20. Mégès son fils, conduisit les habitans de cette île au siége de Troyes, suivant Homère (*Bœotie, v.* 134), qui parle en passant de la colère de Phylée contre son père. Eustathe dit, d'après Porphyre, que Mégès étoit allié des Atrides, étant né de Timandre, sœur d'Hélène et de Clytemnestre, que Phylée son père avoit séduite, et avoit emmenée à Dulichium.

21. Dexamène étoit fils d'Oicée, et non d'Oinée, comme on le lit dans les éditions de Callimaque (*Hymnus in Delum. v.* 102), où il faut lire Οἰκιάδα, comme l'a fort bien observé Sevin (*Académ. des Inscript. hist. T.* v, *p.* 157). Il croit que Dexamène étoit frère d'Hipponoüs, qui étoit aussi d'Olène, comme nous l'avons vu L. I, C. 8, et il se fonde sur un passage d'Hésychius, où on lit Οἰκιάδης. Σιμωνίδης· καὶ Ἱππονόου πατήρ. Il croit qu'il faut lire Οἰκιάδης· Σιμωνίδης· Δεξαμενοῦ καὶ Ἱππονόου πατήρ. Alberti, qui a adopté cette correction, croit avec

raison qu'il faut ajouter Οἰκεύς. Οἰκιάδης est en effet un patronymique, et ne peut que désigner le fils d'Oicée. Le scholiaste de Callimaque (*ibid. v.* 102) dit que ce Dexamène étoit lui-même un Centaure, et je crois avec Spanheim, que le grand Etymologiste a suivi la même tradition. On y lit en effet : Βοῦρα πόλις τῆς Ἀχαΐας, ἣν ᾤκισεν Ἐξάδιος ὁ Κένταυρος· καὶ ἐκεῖ αὐτοῦ τὰ βουστάσια ἐφυλάττετο. « Bura, ville de l'Achaïe, fondée » par Exadius, le Centaure, et c'étoit là qu'étoient » ses étables à bœufs. » Il cite ensuite, pour preuve de ce qu'il dit, le vers de Callimaque, dont j'ai parlé.

Βουρά τε, Δεξαμενοῖο βοόστασις Οἰκιάδαο.

« Et Bura, l'étable à bœufs de Dexamène, fils d'Oicée. » Ce qui prouve que c'est de Dexamène qu'il a voulu parler, et qu'il faut mettre son nom au lieu de celui d'Exadius, qui nous est absolument inconnu.

22. Bacchylides, cité par le scholiaste d'Homère (*Odyssée, L.* XXI, *v.* 295), prétendoit que cet Eurytion n'étoit pas le même que celui dont il est question dans Homère. Mais Sevin (*Hist. de l'Académ. des Inscript. t.* v, *p.* 158) a fort bien observé que c'étoit faute d'avoir lu avec attention le texte d'Homère, qui ne dit point qu'Eurytion fut tué chez Pirithoüs, mais seulement qu'on lui coupa le nez et les oreilles. Ce fut sans doute pour le venger, que les Centaures déclarèrent la guerre aux Lapithes, guerre à la suite de laquelle ils furent chassés du mont Pélion qu'ils habitoient, comme nous l'avons vu, note 5. Le gros de la nation se retira dans le voisinage des Æthiques, comme le dit Homère ; mais il est pro-

bable que quelques individus se dispersèrent de côté et d'autre. De ce nombre étoient Eurytion, que nous voyons ici dans l'Achaïe; Pholus et quelques autres que nous avons vus ci-dessus dans l'Arcadie.

23. La fille de Dexamène se nommoit Hippolyte, suivant Diodore de Sicile, qui place cet événement après la première expédition d'Hercules contre Augias. Dexamène l'avoit mariée à Azan; Eurytion qu'on avoit invité à la noce voulut la violer, et Hercules le tua. Mais, suivant Hygin (*Fab.* 33), qui a été copié par le scholiaste de Stace (*Thébaïde* 5, 263), « la fille » de Dexamène étoit Déjanire qu'Hercules épousa par » la suite. Ce héros dans un voyage précédent, l'avoit » séduite, et lui avoit promis de l'épouser à son retour. » Durant son absence, Eurytion le Centaure la de- » manda en mariage, et Dexamène craignant sa vio- » lence, n'osa pas la lui refuser. Il vint avec ses frères, » au jour convenu, pour célébrer la noce, mais Her- » cules survint et le tua ». Il ne paroît pas qu'il y ait de fautes dans le texte; Hygin rapporte en effet deux fois la même tradition. Il faut qu'il ait suivi quelque auteur qui nous est inconnu.

24. Il y avoit dans le texte : ὄρνεις συνέφυγον πλωΐδες, ce qui étoit sans doute une correction d'Ægius. M. Heyne a rétabli ἄπλετοι d'après tous les manuscrits. Ἄπλετον, suivant Hésychius, signifie μέγα, ἀμέτρητον, *grand*, *immense*.

25. On ne conçoit pas trop comment des oiseaux ont besoin de chercher à se garantir des loups, surtout lors-

qu'ils sont eux-mêmes assez féroces pour attaquer les hommes et les dévorer, comme le dit Pausanias (*L.* VIII, *C.* 22). Aussi M. Heyne a-t-il proposé diverses corrections, mais je ne les crois pas nécessaires. Ce n'étoit pas aux oiseaux mêmes que les loups en vouloient, c'étoit à leur proie, et, pour la mettre à l'abri, ils s'étoient retirés dans des marais où les loups ne pouvoient pas pénétrer. Apollonius de Rhodes, qui les nomme Πλωάδας, *Ploades*, dit qu'en volant ils lançoient contre les passans leurs plumes, qui étoient pointues comme des flèches (*L.* II, *v.* 1054 *et suiv.*) Hercules les ayant chassés du lac Stymphalide, ils se retirèrent dans l'île Arrétias, d'où ils furent chassés par les Argonautes. Pisandre de Camire a été, suivant Pausanias (*L.* VIII, *C.* 22), le premier qui ait dit qu'Hercules les avoit chassés en faisant du bruit avec des cymbales. Phérécydes et Hellanicus avoient suivi la même tradition (*Apollonii schol.* 2, 1055). Mais, suivant Mnaséas, les Stymphalides n'étoient point des oiseaux. On donnoit ce nom aux filles de Stymphale et d'une femme nommée *Ornis*. Hercules les tua, parce qu'après lui avoir refusé l'hospitalité, elles l'avoient donnée aux Molionides (*Apollonii schol. ibid.*)

26. Hellanicus (*idem*, *ibid.* 1057) disoit qu'Hercules avoit fabriqué lui-même ces cymbales, et il a été suivi par Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 13).

27. Voyez sur ce taureau le livre suivant, Ch. I.

28. Apollodore est le seul qui nomme la mère de Diomèdes; il est deux fois question de lui dans l'inscription de Farnèse, ce qui n'est probablement qu'une

répétition, car il y est dit à chaque fois, qu'Hercules le tua. Il n'y est point du tout question de ses chevaux. Hésychius (*v.* Διομήδειος ἀνάγκη) dit d'après Cléarque, que les jumens de Diomèdes n'étoient autre chose que ses filles qui étoient fort laides; il forçoit les étrangers qui passoient dans ses Etats, à coucher avec elles, et il les tuoit ensuite. Suidas et le scholiaste d'Aristophanes (*Concion.*, *v.* 1021) répètent la même histoire. Le mot Ἵππος, qui signifie une jument, s'employoit souvent, suivant Ælien (*Hist. anim.*, *L.* IV, *C.* 11), pour désigner une femme débauchée; ce qui pourroit donner quelque vraisemblance à l'explication de Cléarque.

29. On lit Ἑρμοῦ dans tous les manuscrits, excepté dans le deuxième du Vatican, cité par Sevin; on y lit en effet Ἡρίμου, de même que dans Etienne de Byzance (*v.* Ἄβδηρα). Tzetzès sur Lycophron (*v.* 304) lit Ἡρίνος. Il est d'après cela difficile de se déterminer. Cependant j'ai suivi M. Heyne, qui lit Ἑρμοῦ. Il ajoute que, suivant l'inscription Farnèse, le père d'Abdérus se nommoit Thronicus, mais comme cette inscription est mutilée, et qu'elle n'a jamais été copiée exactement, il est difficile d'en tirer aucune conséquence. Hellanicus racontoit la mort d'Abdérus de la même manière (*Stephanus*, *Byz. ibid.*). Hercules en étoit amoureux suivant Philostrate, Images, L. II, C. 25.

30. Eurysthée les consacra à Junon, suivant Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 15).

31. Admète étoit fille d'Eurysthée et d'Admète fille d'Amphidamas, et prêtresse de Junon dans le temple célèbre

célèbre qu'elle avoit dans l'Argolide, suivant l'inscription que j'ai déjà citée.

32. Il y a ici une petite lacune dans le texte : on ne voit pas, en effet, de qui Hercules reçut l'hospitalité. Ægius avoit mis ὑπὸ Ἀμύκου. Mais Amycus étoit frère du roi des Bebryces, à qui Hercules fit la guerre. Il n'est donc pas probable qu'il lui ait donné l'hospitalité. Sevin propose de lire ὑπ' αὐτοῦ, τοῦ Βεβρύκων βασιλέως συμβαλόντος ; ou τῶν Βεβρύκων μετὰ τοῦ βασιλέως συμβαλόντων. Comme la suite prouve que ce fut Lycus qui lui donna l'hospitalité, on peut adopter celle de ces deux corrections qu'on préférera. Apollonius parle du séjour que fit Hercules dans la Mysie, et du secours qu'il donna, non pas à Lycus, mais à Dascylus son père (*L.* II, 780 *et suiv.*).

33. Il y eut, suivant Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 16), un combat dans lequel il y eut beaucoup d'Amazones de tuées, et où quelques-unes furent faites prisonnières. Du nombre des dernières étoient Ménalippe leur reine, qui racheta sa liberté en donnant son baudrier, et Antiope, qu'Hercules donna à Thésée. Apollonius dit (*L.* II, *v.* 913) que Sthénélus, fils d'Actor, fut tué dans ce combat.

34. Junon, Neptune, Minerve et Apollon, et les autres Dieux avoient formé le projet d'enchaîner Jupiter; Thétis en ayant été instruite par Nérée son père, lui amena Briarée aux cent bras, autrement nommé Ægéon, qui épouvanta les Dieux, et les fit renoncer à leur projet. Jupiter condamna Neptune et Apollon à aller servir Laomédon. Neptune lui construisit les murs de Troyes, et Apollon garda ses troupeaux (*Homère*,

Il. L. I, *v.* 400; *L.* XXI, *v.* 442, *et le scholiaste sur ces deux endroits, ainsi que celui de Pindare, Olymp.* 8, 41). Pindare dit dans sa huitième Olympique, que Neptune et Apollon travaillèrent tous les deux à ces murs, mais comme il étoit déterminé par les Destins qu'ils seroient ruinés un jour, et qu'ils auroient été imprenables, s'ils avoient été entièrement l'ouvrage des Dieux, ils se firent aider par Æaque. Diodore de Sicile et Valérius Flaccus disent que ce fut en allant à Colchos avec les Argonautes, qu'Hercules tua ce monstre.

35. Homère (*Il. L.* XX, *v.* 145 *et suiv.*) dit que Minerve et les Troyens construisirent à Hercules un mur, derrière lequel il se retiroit lorsqu'il étoit poursuivi par le monstre. Mais suivant Hellanicus cité par le scholiaste, il entra dans son corps et lui ouvrit les flancs. Tzetzès (*sur Lycophron*, *v.* 34) va plus loin : il dit qu'Hercules demeura trois jours dans le corps du poisson ; mais je soupçonne qu'il a pris cela de l'histoire de Jonas. On peut voir la description de ce combat dans Valérius Flaccus, L. II, v. 497 et suiv.

36. Protée fils de Neptune, et né en Ægypte, étant venu à Pallène en Thrace, y épousa Coroné, dont il eut deux fils, Tmolus et Télégone, qui abusant de leur force attaquoient les voyageurs, les forçoient à lutter avec eux, et les tuoient. Leur père ne pouvant supporter leurs excès, pria Neptune de le faire repasser en Ægypte, et ce dieu lui fit par dessous la mer un chemin par lequel il s'y rendit sans se mouiller (*Lycophr. schol. v.* 124). Ce scholiaste nomme Tmolus celui qu'Apollo-

dore nomme Polygone ; mais Philargyrius (*sur les Géorgiques, L.* IV, 387), le nomme aussi Polygone. La femme de Protée se nommoit Phœnice, suivant Etienne de Byzance (*v.* Τορώνη), et Toroné étoit sa fille. Conon raconte cette histoire plus en détail et avec quelque différence (*narr.* 32). Lorsque Cadmus partit pour aller chercher Europe, Protée, voulant se soustraire à la tyrannie de Busiris, abandonna l'Ægypte et le suivit ; après avoir erré long-temps sans trouver Europe, il vint à Pallène, où demeuroit Clitus, roi des Sithoniens, peuple Thrace, prince très-sage et très-équitable. Protée lui ayant fait des présens contracta une amitié très-étroite avec lui, et épousa Chrysonoé sa fille. Quelque temps après les Bisaltes ayant été chassés de leur pays par Clitus et Protée, ce dernier y fonda un royaume. Il eut deux fils qui ne marchèrent pas sur ses traces, car ils devinrent si méchans, qu'Hercules fut forcé de les tuer. Le père leur donna la sépulture ; mais cela ne l'empêcha pas de purifier lui-même Hercules de ce meurtre. Virgile paroît croire que ce Protée étoit le même que celui qui fut par la suite un dieu marin, célèbre par la faculté qu'il avoit de prendre toutes sortes de formes, et par sa connoissance de l'avenir. *Voyez* ses Géorgiques, L. IV, v. 390.

37. Apollodore a suivi Phérécydes qui croyoit, suivant Strabon (*L.* III, *p.* 221 *et* 257), qu'Erythie étoit la même île que celle où l'on bâtit Cadix par la suite. On croit cependant qu'il s'étoit trompé, et l'on peut voir à ce sujet les Tables Géographiques de M. Larcher sur Hérodote. Au reste les Anciens n'étoient point d'accord sur la situation des Etats de Géryon. Hécatée de Milet, cité

par Arrien (*De expedit. Alexandri, L.* II, *C.* 16), dit qu'ils étoient dans l'Epire; et l'auteur du livre attribué à Aristote (*de Mirabilibus auscultationibus, C.* 145), rapporte une inscription trouvée de son temps à Hypate, dans le pays des Æniaues, qui sembleroit prouver qu'Erythie n'étoit pas très-loin delà. Mais comme cette inscription est très-corrompue, et qu'elle peut avoir été mal lue dans le temps, il est difficile d'en tirer quelque conséquence, malgré les conjectures de divers savans qui ont cherché à la rétablir (*Voyez leurs notes dans la dernière édition de ce traité, donnée par M. Beckman à Gottingue, en* 1786, *in*-4°.); et d'ailleurs il paroît que, suivant les anciennes traditions, cette île étoit dans l'Océan ; Hésiode dit (*Théogonie, v.* 294) en parlant de Géryon, qu'Hercules le tua.

Σταθμῷ ἐν ἠερόεντι, πέρην κλυτοῦ Ὠκεανοῖο.

On voit par ce vers qu'Hercules, pour aller gagner l'île d'Erythie, avoit traversé le détroit de Gibraltar (car c'est ainsi qu'il faut entendre ces mots πέρην Ὠκεανοῖο, et ceux διαβὰς πόρον Ὠκεανοῖο, qui sont un peu plus haut), et qu'il avoit ensuite été au delà; ce qui prouve qu'elle étoit dans l'Océan, au delà du détroit.

38. Hésiode (*Théogonie, v.* 287) dit seulement que Géryon avoit trois têtes. Ce fut, à ce qu'il paroît, Stésichore qui imagina de lui donner six jambes et six bras, et Apollodore l'a suivi. Stésichore lui donnoit aussi des ailes (*Hesiodi schol. p.* 256).

39. Eurytion étoit, suivant Hellanicus (*ibid. p.* 257), fils de Mars et d'Erythie. Celle-ci étoit, suivant Pausanias (*L.* x, *C.* 17), fille de Géryon, et elle avoit eu de Mercure un autre fils nommé Norax.

40. Tzetzès sur Lycophron (*v.* 653), dit qu'Orthros avoit sept têtes de chien et deux têtes de serpent. Apollodore a suivi Hésiode (*Théog.* *v.* 304 *et suiv.*) pour sa généalogie.

41. J'ai traduit ἄγρια πολλὰ, *peuples sauvages*; je ne sais cependant si l'on ne devroit pas plutôt entendre par là les bêtes féroces dont Hercules purgea l'île de Crête. Diodore de Sicile dit qu'Hercules voulant partir pour cette expédition, donna pour rendez-vous à ses troupes l'île de Crête, qui par sa situation offroit le point de départ le plus avantageux; il s'y rendit lui-même, et avant que de partir, voulant récompenser les Crétois des honneurs qu'ils lui avoient rendus, il détruisit les bêtes féroces qui étoient dans leur île, et c'étoit depuis ce temps-là qu'on n'y en voyoit plus. Καθαρὰν ἐποίησε τὴν νῆσον τῶν θηρίων. Διόπερ ἐν τοῖς ὕστερον χρόνοις οὐδὲν ἔτι τῶν αγρίων ζώων ὑπῆρχεν ἐν τῇ νήσῳ (*L.* IV, *C.* 17). Apollodore rapportoit sans doute cette tradition, et il avoit peut-être donné à l'île de Crête le nom d'Europe, qui a dû être son nom primitif; ce qui aura trompé l'abréviateur: car on ne voit pas pourquoi Hercules auroit traversé l'Europe pour aller dans la Lybie. D'ailleurs, toutes les traditions qui nous restent sur cette expédition, nous apprennent qu'il traversa l'Europe en revenant, mais on ne voit dans aucune qu'il l'eût traversée en allant. Je crois donc qu'il faut corriger ce passage ainsi: διὰ τῆς Εὐρώπης, ἄγρια πολλὰ παρελὼν, Λιβύην ἐπέβαινε. « Il se » rendit dans la Lybie, par l'île de Crête, où il détrui- » sit beaucoup de bêtes féroces. »

42. Il y a dans la première édition: ἔστησε σημεῖα τῆς πορείας ἐπὶ τῶν ὅρων Εὐρώπης καὶ Λιβύης ἀντιστοίχων δύο

στήλας. J'a cru devoir conserver cette leçon, qui est celle de tous les manuscrits, en mettant seulement ὀρῶν *montagnes,* pour ὅρων *limites.* L'Afrique et l'Europe sont effectivement terminées chacune par une montagne, et ces montagnes sont vis-à-vis l'une de l'autre. Le scholiaste de Platon, dont M. Heyne s'appuie pour corriger ce passage, n'est pas assez ancien pour que son autorité soit de quelque poids.

43. Phérécydes, qu'Apollodore paroît avoir suivi dans la plus grande partie de ce récit, ne dit point que ce fut contre le Soleil qu'Hercules tendit son arc, si toutefois le passage qu'Athénée (*L.* XI, *p.* 470) nous a conservé n'est pas corrompu. Comme on y trouve plusieurs particularités dont Apollodore ne parle pas, je vais en donner la traduction. « Phérécydes, dans le » troisième livre de son histoire, après avoir parlé de » l'Océan, ajoute : Hercules tendit son arc contre lui, » comme pour lui tirer dessus; mais le Soleil lui ordonna de rester tranquille, et Hercules craignant ses menaces s'arrêta. Le Soleil, pour le récompenser de son » obéissance, lui donna la coupe d'or qui, lorsqu'il est » couché, le transporte pendant la nuit avec ses chevaux, à travers l'Océan, à l'endroit où il se lève. Hercules s'embarqua dans cette coupe pour se rendre dans » l'île d'Erythie. Lorsqu'il fut en pleine mer, l'Océan, » pour éprouver son courage, parut agiter la coupe : » Hercules alors se mit en devoir de lui tirer dessus; » l'Océan eut peur, et appaisa les flots. » J'ai suivi pour la traduction de ce passage les corrections de Casaubon, et celles de M. Heyne, dans son commentaire sur Apollodore, mais il y reste encore des fautes;

je suis persuadé que Phérécydes disoit qu'Hercules avoit voulu tirer contre le Soleil, car il n'est pas probable qu'il eût voulu tirer deux fois contre l'Océan. Peut-être que le savant éditeur d'Athénée nous donnera quelque lumière à ce sujet. C'est sans doute à cette action que fait allusion Clément d'Alexandrie, dans un passage qui est corrompu (*Protrep. p.* 31). *Ναὶ μὴν, καὶ τὸν Ἀϊδωνέα ὑπὸ Ἡρακλέους τοξευθῆναι Ὅμηρος λέγει· καὶ τὸν Ἠλεῖον Αὐγέαν Πανύασις ἱστορεῖ.* « Hercules blessa » d'un coup de flèche Pluton, suivant Homère, et Au- » gias Eléen, suivant Panyasis. » Clément vient de dire que les dieux des païens pouvoient être blessés par les mortels, et pour le prouver il fait l'énumération de ceux qui l'avoient été ; il ne peut donc être question d'Augias, qui n'étoit pas un dieu. Ainsi je crois qu'il faut lire *καὶ τὸν Ἥλιον Πανύασις ἱστορεῖ.* Quelque copiste, qui ne connoissoit pas le trait de mythologie dont il s'agit, aura cru que Clément parloit d'Augias, et aura corrigé ce passage en conséquence. On voit par le fragment de Phérécydes que j'ai cité, par ceux de Pisandre, de Stésichore et d'Æschyle, qu'Athénée cite dans le même endroit, que le *δέπας* dont parle Apollodore n'étoit pas une coupe, mais que c'étoit un navire assez grand pour pouvoir porter le Soleil, son char et ses chevaux. Les poëtes postérieurs avoient changé le sens de ce mot, et Panyasis en avoit fait une coupe, car il employoit, suivant Athénée, le mot *φιάλην*; c'étoit Nérée, suivant lui, qui l'avoit prêtée à Hercules. Suivant l'auteur de la Titanomachie, il avoit fait ce trajet dans une chaudière de cuivre, et cette tradition avoit été suivie par quelques poëtes: *Voyez Eustathe, sur Denys le Périégète, v.* 559

et Agatharchides, périple de la Mer Rouge, p. 7, t. 1 des petits Géographes.

44. Ptolémée-Héphæstion (*dans Photius*) dit que Junon ayant voulu venir au secours de Géryon, fut blessée par Hercules.

45. Il y avoit dans l'Ibérie, auprès de Cadix, une ville nommée Abdère (*Stephanus Byz. v.* Ἄϐδηρα; *Strabon, L.* III, *p.* 336).

46. Toutes les éditions antérieures à celle de M. Heyne, portent ici Λιϐύην, la Libye; ce qui ne sauroit convenir. Méziriac proposoit de lire Λιγυστίνην ou Λιγυστικήν. Is. Vossius, dans ses notes sur Pomponius Méla (*p.* 750), lit Λιγύην; et M. Heyne a adopté cette conjecture, qu'il a insérée dans le texte. Sevin croit qu'il faut laisser Λιϐύην; il se fonde sur ce que dit Aviénus, *Ora maritima, v.* 683 *et suiv.*

Multa nos Rhodano super
Narrare longo res subegerunt stylo.
At nunquam in istud animus inclinabitur,
Europam ut isto flumine et Libyam adseram
Determinari; Phileus hoc quanquam vetus
Putasse dicat incolas.

« J'ai été forcé de parler beaucoup du Rhône, mais » je ne me laisserai jamais persuader que ce fleuve » sépare l'Europe et la Libye, quoique Philéus dise » que c'étoit anciennement l'opinion de ceux qui ha- » bitent ses bords. » Et sur le passage suivant de Pline, qui dit, en parlant des Bouches du Rhône (*L.* III, *p.* 146, *t.* 1): *Libyca appellantur duo ejus ora modica. Ex his alterum Hispaniense, alterum Metapium.* Mais ces deux Bouches por-

toient probablement ce nom parce qu'elles étoient vis-à-vis la Libye. Quant au passage d'Aviénus, il ne prouve rien. J'ai donc adopté la conjecture de Vossius.

47. Ces deux chefs se nommoient Albion et Bergius, suivant Pomponius Méla (*L.* II, *C.* 5, *p.* 200). Ils avoient armé tous les habitans du pays. Hercules se défendit long-temps, et en tua beaucoup à coups de flèches ; mais ses traits étant épuisés, et se voyant blessé lui-même en plusieurs endroits, il se trouva réduit à toute extrémité. Il implora alors le secours de Jupiter son père, qui fit tomber une grêle de pierres ; et ces pierres lui servirent à repousser ses ennemis ; on les voit encore dans les champs de la *Crau* ; et comme l'observe Pomponius Méla, elles y sont en si grande quantité, qu'elles ont l'air d'être tombées en forme de pluie. On peut voir sur cette fable Strabon (*L.* IV, *p.* 277), qui cite des vers d'Æschyle, dans lesquels Prométhée prédit à Hercules cet événement. Voyez aussi Denys d'Halicarnasse (*L.* I, *C.* 41) et Hygin (*Poet. astron. L.* II, *C.* 6). Au reste, il eut des aventures plus agréables dans les Gaules : la fille d'un des rois du pays, célèbre par sa beauté, et qui jusque-là avoit méprisé tous les hommes, devint amoureuse de lui, et il en eut un fils nommé Galatus, qui donna son nom au pays (*Diodore, L.* V, *C.* 24). Elle se nommoit Celtiné suivant Parthénius (*Narr. Amour. C.* 30), qui dit qu'elle cacha les bœufs qu'Hercules conduisoit, et qu'elle ne voulut les lui rendre qu'à condition qu'il coucheroit avec elle ; et il en eut un fils nommé Celtus. On peut voir dans Hérodote (*L.* IV, *C.* 9) l'histoire d'une aventure à peu près pareille qu'il eut avec l'Echidne.

48. Le passage d'Hercules par l'Italie, est célèbre par plusieurs aventures dont Apollodore ne parle pas, et que je me contenterai d'indiquer. Il tua, dans le Latium, Cacus, fils de Vulcain, qui lui avoit dérobé une partie de ses bœufs (*Denys d'Halic. L.* I, *C.* 39; *Virgile, Æneïde, L.* VIII, *v.* 190 *et suiv.*; *Ovide, Fastes, L.* I, *v.* 545 *et suiv.*). Il eut aussi un combat à soutenir contre les Lestrigons, et il en tua un grand nombre à coups de flèches (*Lycoph. schol.* 662). Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 21) place à la même époque le combat contre les Géants, les champs de Phlégre étant, suivant lui, en Italie. Il y tua Lacinius, fils de Cyrène, qui avoit voulu lui dérober quelques bœufs (*Diodore, L.* IV, *C.* 25; *Servius sur Virgile, Æn. L.* III, *v.* 552); il y tua aussi par mégarde Croton, à qui il éleva un tombeau, sur lequel fut fondée Crotone (*Diodore, ibid.*; *Conon. Narr.* 3). Il y fonda la ville de Pompeia (*Servius, Æneïde, L.* VII, *v.* 662); et celle d'Héraclée (*Denys d'Halic. L.* I, *C* 44). Il y laissa deux fils, Palans, qu'il eût de Lavinie, fille d'Evandre, et Latinus qu'il eût d'une fille du pays des Hyperboréens, qu'il maria ensuite à Faunus, roi des Aborigènes.

49. Toute cette histoire est composée de pièces et de morceaux qui souvent n'ont aucune liaison ensemble; ce qui prouve bien que tout ceci est l'ouvrage d'un abréviateur. Pour donner un sens raisonnable à ce passage, il faudroit l'arranger ainsi : *ἀπὸ Ῥηγίου δὲ εἰς ἀποῤῥήγνυσι ταῦρος, καὶ τὴν πλησίον χώραν διελθὼν, τὴν ἀπ' ἐκείνου κληθεῖσαν Ἰταλίαν (Τυῤῥηνοὶ*

γὰρ Ἰταλὸν τὸν ταῦρον ἐκάλεσαν.) ταχέως εἰς τὴν θάλασσαν ἐμπεσὼν, καὶ διανηξάμενος εἰς Σικελίαν, ἦλθεν εἰς πεδίον Ἔρυκος. Il est évident, en effet, qu'il avoit dû parcourir l'Italie, avant de se jeter dans la mer pour passer en Sicile. Je ne reconnois donc point là la main d'un interpolateur, comme le fait M. Heyne, mais plutôt celle d'un abréviateur très-mal-adroit. L'étymologie du nom de l'Italie est d'Hellanicus, comme on le voit par Denys d'Halicarnasse (*Ant. Rom. L.* I, *C.* 35). Il est donc tout naturel qu'Apollodore l'ait rapportée. On ne voit point ici comment Hercules se rendit dans la Sicile; Pausanias (*L.* III, *C.* 16) dit qu'il y passa dans la coupe que le Soleil lui avoit prêtée. Suivant Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 22), il y conduisit tout son troupeau, et il traversa lui-même le détroit en se tenant à la corne d'un taureau. Ce fut sans doute dans ce trajet que Scylla lui enleva quelques-uns de ses bœufs; Hercules la poursuivit, et la tua; mais elle fut ressuscitée par Phorcus, son père (*Homeri schol. Odyss.* XII, 85; *Lycophron, v.* 45, *et le schol.*)

50. Eryx étoit fils de Butés, l'un des Argonautes, et de Vénus, suivant Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 23), et plusieurs autres auteurs (*Etienne de Bysance, v.* Ἔρυξ; *Hygin, Fab.* 26), ce qui n'est pas probable, puisque Butés ne fut transporté en Sicile qu'au retour de l'expédition des Argonautes, expédition qui n'eut lieu que peu de temps avant celle d'Hercules contre Géryon. Diodore ajoute qu'Eryx ayant défié Hercules à la lutte, il fut convenu

que s'il étoit vainqueur il auroit les bœufs de Géryon, et que s'il étoit vaincu il céderoit l'île à Hercules. Ce héros ayant remporté la victoire, laissa l'île aux habitans, à condition qu'ils la remettroient à ses descendans, lorsqu'ils viendroient la réclamer; ce qui arriva quelques siècles après, lorsque Doriéus, fils d'Anaxandrides, alla y chercher un établissement (*Pausanias*, *L.* III, *C.* 16). Pausanias dit qu'Eryx n'avoit abandonné à Hercules que le pays qui lui appartenoit; ce qui ne formoit qu'une portion de la Sicile. Hercules amena dans la Grèce, suivant le même auteur (*L.* VIII, *C.* 24), Psophis, fille d'Eryx, et il en eut deux fils, Echéphron et Promachus.

51. Apollodore a tiré la plus grande partie de ce récit du dixième livre de Phérécydes (*Apollonii schol. L.* IV, 1396). La Terre avoit, suivant lui, donné ces pommes, ou plutôt les pommiers qui les portoient, à Junon, pour présent de noces, lorsqu'elle épousa Jupiter. Eratosthènes rapporte un peu différemment ce passage de Phérécydes; il dit que Junon allant se marier avec Jupiter, tous les Dieux s'empressèrent de lui offrir des présens; la Terre lui donna des pommes d'or, que Junon trouva si belles, qu'elle ordonna de les planter dans le jardin des Dieux, qui étoit chez Atlas; mais comme ses filles déroboient toutes ces pommes, Junon y mit pour les garder le serpent dont parle Apollodore.

52. Phérécydes dit aussi que ce serpent étoit né de Typhon et de l'Echidne; mais, suivant Hésiode (*Théogonie*, *v.* 333 *et suiv.*), il étoit le dernier

des enfans de Phorcus et de Céto. C'est donc par erreur que le scholiaste d'Apollonius (*L.* IV, 1396) dit que, suivant ce poëte, il étoit né de Typhon, à moins qu'il n'ait lu le passage d'Hésiode différemment que nous ne le lisons; ce que je serois assez tenté de croire, surtout d'après l'autorité de Phérécydes. En retranchant, en effet, le vers 333 et le vers 336, qui peuvent avoir été ajoutés après coup, comme il y en a tant d'exemples dans ce poëme, la naissance de ce serpent se rapporteroit à Typhon et à l'Echidne. Il étoit né de la terre, suivant Pisandre de Camire (*Apollonii schol. ibid.*); et le scholiaste d'Apollonius dit qu'il se nommoit Ladon.

53. Les Hespérides étoient filles de la Nuit, suivant Hésiode (*Théogonie, v.* 215). Diodore (*L.* IV, *C.* 27) dit qu'elles étoient filles d'Atlas et d'une fille d'Hespérus, son frère.

54. Le Cygnus dont Mars voulut venger la mort, fut tué dans le voisinage de Trachine, comme on peut le conjecturer par le vers 353 du poëme intitulé *le Bouclier d'Hercules*, tandis que le fleuve Echedorus étoit dans la Macédoine. Voyez la Table Géographique d'Hérodote, par M. Larcher, au mot Echidore. Il est donc évident que l'abréviateur s'est trompé, et que d'un seul combat il en a fait deux, car il en parle encore ci-après, p. 229. Le récit qu'il fait ici est si abrégé, qu'on pourroit à peine en tirer quelque sens, si l'on ne connoissoit pas cette histoire d'ailleurs. Ce ne fut qu'après que Cygnus eût été tué, que Mars provoqua Hercules au combat.

55. Pindare parle dans ses Pythiques (*Ode* 9, *v.* 185), d'Antée, roi d'Irasse en Lybie, qui, voulant marier sa fille, la proposa pour prix de la course, et l'ayant placée à l'extrémité du stade, parée de ses plus beaux habits, la promit pour femme à celui qui la toucheroit le premier; mais le scholiaste a observé que cet Antée n'étoit pas le même que celui qui avoit été tué par Hercules. Celui dont il s'agit ici, coupoit la tête aux voyageurs, à ce que dit Pindare (*Isthm.* IV, 87 *et suiv.*), pour en couvrir un temple qu'il élevoit à Neptune. Hercules l'ayant tué, coucha avec Iphinoé sa femme, dont il eut un fils nommé Polémon (*Phérécydes dans le grand Etym. v.* Πολέμων, *et le scholiaste de Lycophron, v.* 662). Le scholiaste de Lycophron dit qu'Antée avoit soixante coudées de hauteur. Ce combat n'eut lieu, suivant Philostrate (*Images, L.* II, *C.* 21), qu'au retour de l'expédition pour les pommes des Hespérides; et il raconte, dans la description du tableau suivant, qu'Hercules s'étant endormi après sa victoire, fut attaqué par les Pygmées, qui voulurent venger la mort d'Antée, leur frère. Hercules s'étant éveillé, les mit dans sa peau de lion, et les porta à Eurysthée.

56. Busiris étoit, suivant Isocrates (*p.* 223, *Éd. H. Steph.*), fils de Libye, fille d'Epaphus, et il tire de là un des moyens qu'il emploie pour le justifier, en prouvant qu'il étoit beaucoup plus ancien qu'Hercules. Il étoit, suivant Plutarque, dans ses petits parallèles (*T.* VII, *p.* 50), fils d'Anippé, fille du Nil.

57. M. Heyne a mis mal à propos dans le texte

Φράσιος au lieu de Θράσιος. Car ce devin se nommoit Thrasius. Ovide, dans l'Art d'aimer (*v.* 647, *L.* I):

> *Dicitur Ægyptus caruisse juvantibus arva*
> *Imbribus; atque annos sicca fuisse novem.*
> *Cum Thrasius Busirin adit, monstratque piari*
> *Hospitis effuso sanguine posse Jovem.*
> *Illi Busiris, fies Jovis hostia primus,*
> *Inquit, et Ægypto tu dabis hospes aquam.*

Voyez Hygin (*Fab.* 56), et les notes des divers savans qui ont bien vu, d'après ce passage d'Ovide et celui d'Apollodore, qu'il falloit lire dans cet auteur, *Thrasius* au lieu de *Thasius*.

58. Le scholiaste d'Apollonius (*L.* IV, 1396) qui rapporte la même histoire, d'après Phérécydes, dit que son fils se nommoit Iphidamas.

59. Nous verrons bientôt le récit d'une aventure pareille qui lui arriva dans le pays des Dryopes; c'est sans doute le même événement dont quelque poëte Rhodien, peut-être Pisandre de Camire, aura placé la scène dans l'île de Rhodes, pour donner l'origine de la coutume dont Apollodore parle, et dont il est question dans Origènes contre Celse (*p.* 378), dans Lactance (*Divin. Instit. L.* I, *p.* 99), et dans plusieurs autres auteurs. Conon (*Narr.* 11), qui raconte la même histoire, dit qu'Hercules avoit alors avec lui son fils Hyllus, qui étoit encore jeune, et qui le suivoit pour la première fois. Au reste, M. Heyne a très-bien vu que cette histoire n'étoit point à sa place; on ne voit pas en effet pourquoi Hercules,

pour passer de l'Ægypte dans l'Arabie, seroit venu dans l'île de Rhodes. Peut-être cela avoit-il rapport à quelque tradition différente sur la route qu'Hercules avoit prise. Apollodore l'avoit sans doute distingué ; mais l'abréviateur aura tout confondu.

60. Phérécydes, cité par le scholiaste d'Apollonius de Rhodes (*L.* IV, *v.* 1396), raconte « qu'Hercules, » après avoir tué Busiris, s'étoit rendu à Thèbes, et » delà à travers les montagnes, dans la Libye exté- » rieure, dans les déserts de laquelle il tua à coups de » flèches beaucoup de bêtes sauvages. Ayant ainsi purgé » la Libye, il descendit vers la mer, qui est à l'extérieur, » et ayant pris la coupe d'or du Soleil, il s'embarqua et » traversa à Perges, en naviguant sur la mer extérieure » et sur l'Océan. » Cette dernière phrase est ainsi conçue : Διαβαίνει ἐν αὐτῷ εἰς Πέργην, διά τε τῆς ἔξω τῆς γῆς θαλάσσης, καὶ διὰ τοῦ Ὠκεανοῦ πλέων. Perges étoit une ville de l'Asie Mineure ; il n'étoit donc pas possible qu'Hercules s'y rendit en ne naviguant que sur l'Océan ; aussi M. Heyne propose-t-il de lire εἰς περαίαν en sous-entendant γῆν ou ἤπειρον; mais j'aimerois mieux corriger διά τε τοῦ Ὠκεανοῦ, καὶ διὰ τῆς ἔσω τῆς γῆς θαλάσσης πλέων, « naviguant à travers l'Océan et la » mer qui est dans l'intérieur des terres. » En adoptant ce changement, on voit comment Hercules se rendit à Perges, d'où il put prendre sa route sur le continent pour aller gagner le mont Caucase, qui est entre le Pont-Euxin et la Mer Caspienne.

61. Hémathion étoit fils de Tithon et de l'Aurore, suivant Hésiode (*Théog.* *v.* 984), et le scholiaste

(*p.* 310)

(*p.* 310) dit que, suivant Phérécydes, Hercules l'avoit tué en allant chercher les pommes d'or des Hespérides; il n'en est cependant pas question dans le passage que le scholiaste d'Apollonius nous a conservé. L'Arabie, où Apollodore le place, est sans doute le pays que Phérécydes nomme τὴν ἔξω Λιβύην, *la Libye extérieure*, c'est-à-dire, l'Æthiopie. Emathion étoit en effet roi d'Æthiopie, suivant Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 27). *Voyez* aussi Apollodore, L. III, *C.* XII, qui dit qu'il étoit né dans l'Æthiopie.

62. Cette histoire est racontée d'une manière si succincte, qu'elle seroit presque inintelligible sans le passage de Phérécydes que j'ai cité dans ma note 60, d'après lequel il faut suppléer à ce qui manque ici. Il n'y est point question du *Continent* opposé. C'est pourquoi je croirois qu'il faut lire ici διὰ τῆς Λιβύης πορευθεὶς ἐπὶ τὴν ἔσω θάλασσαν. Car on ne voit pas comment il auroit pu, de la partie de l'Afrique qui est sur l'Océan, traverser à un continent opposé, tandis qu'en traversant l'Æthiopie, où il avoit tué Emathion, il devoit arriver à la Lybie proprement dite, qui étoit sur les bords de la Méditerranée, et le continent vis-à-vis étoit l'Asie Mineure. Les Anciens supposoient que l'Océan faisoit le tour de la terre: on ne conçoit pas trop d'après cela comment ils auroient pu supposer qu'on le traversât.

63. J'ai traduit d'après la correction de Gale, δεσμὸν ἑλόμενον τὸν τῆς ἐλαίας, qui est la seule qui donne un sens raisonnable à ce passage. Jupiter ayant consenti à ce que Prométhée fût délivré de ses fers,

voulut cependant qu'il portât quelque chose qui lui rappelât son forfait; et Prométhée prit, suivant Athénée, une couronne de saule (*L.* xv, *p.* 672). On donnoit une autre raison de la délivrance de Prométhée : il en sera question dans le troisième livre.

64. Il y a dans toutes les éditions *καὶ παρέσχε τῷ Διὶ Χείρωνα θνήσκειν ἀθάνατον ἀντ' αὐτοῦ θέλοντα*. Je me suis permis une légère transposition que je crois nécessaire pour le sens. On a vu ci-dessus (*C.* v, *p.* 178) que Chiron, quoiqu'immortel, désiroit mourir, et qu'il céda son immortalité à Prométhée.

65. Il y a ici une lacune, qu'il faut suppléer par Phérécydes. Voici ce qu'il dit, suivant le scholiaste d'Apollonius de Rhodes (*L.* IV, *v.* 1396) : Δοὺς δὲ Ἄτλας ἐπὶ τῶν ὤμων Ἡρακλεῖ τὸν Οὐρανὸν, καὶ ἐλθὼν πρὸς τὰς Ἑσπερίδας, δεξάμενος παρ' αὐτῶν τὰ μῆλα, ἐλθών τε πρὸς τὸν Ἡρακλέα, τὰ μὲν μῆλα αὐτός φησιν ἀποίσειν Εὐρυσθεῖ, τὸν δὲ Οὐρανὸν ἐκέλευσεν ἐκεῖνον ἔχειν ἀντ' αὐτοῦ· ὁ δὲ Ἡρακλῆς ὑποσχόμενος, δόλῳ ἀντεπέθηκεν αὐτὸν τῷ Ἄτλαντι, κατὰ τὴν τοῦ Προμηθέως ὑποθήκην· κελεύει γὰρ, ὥσπερ ἐκεῖνος ὑπέθετο, τὸν Ἄτλαντα δέξασθαι τὸν Οὐρανὸν, ἕως οὗ σπεῖραν ἐπὶ τὴν κεφαλὴν ποιήσηται. « Atlas ayant donné à Hercules le Ciel » à porter sur ses épaules, alla vers les Hespérides, et » ayant reçu d'elles les pommes, il revint vers Hercules; » mais il lui dit qu'il porteroit lui-même les pommes » à Eurysthée, et qu'il pouvoit continuer à porter le » Ciel à sa place. Hercules le lui ayant promis, le re- » mit cependant sur la tête d'Atlas, par l'effet d'une « ruse qui lui avoit été conseillée par Prométhée; il » pria Atlas de reprendre le Ciel, jusqu'à ce qu'il eût

» fait un bourrelet pour mettre sur sa tête. » Le reste de l'histoire est comme dans Apollodore. J'ai suivi dans ce passage les corrections de M. Heyne, qui sont confirmées par Eudoxie (*Violarium, p.* 217), et par le manuscrit que j'ai cité.

66. Ce serpent étoit, suivant Hésiode (*Théog. v.* 312), né de l'Echidne et de Typhon, et il avoit cinquante têtes.

67. J'ai mis dans le texte, d'après l'anonyme publié par Léon Allatius, μετατεθῆναι, qui signifie être transposé, au lieu de τεθῆναι, être qui signifie simplement posé; μετὰ, qui est nécessaire pour le sens, se sera confondu avec αὐτὰ qui précède.

68. Il y a eu plusieurs Eumolpes, comme on peut le voir dans le scholiaste de Sophocles (*OEdipe à Colone, v.* 1051), et dans *Meursii Eleusinia,* (*C.* 2). Il est difficile de savoir par lequel Hercules fut initié. Il l'avoit déjà été aux petits mystères, que Cérès avoit inventés pour le purifier du meurtre des Centaures (*Diodore, L.* IV, *C.* 14). Il paroît que cette fois-ci il fut initié aux grands mystères, et Diodore de Sicile dit qu'il le fut par Musée, fils d'Orphée (*L.* IV, *C.* 25). Apollodore a confondu ces deux initiations.

69. Il y a dans toutes les éditions, τὸν Κενταύρου φόνον, *du meurtre du Centaure,* ce qui n'offre aucun sens; car Hercules avoit tué plusieurs Centaures. J'ai donc cru devoir corriger le texte d'après le scholiaste d'Homère (*Iliade, L.* VIII, *v.* 368). J'ai laissé entre deux crochets le mot ἐπειδήπερ que j'aurois re-

tranché, si j'avois pu trouver un autre mot à mettre à la place.

70. Suidas (*v.* Λίσπος) et le schol. d'Aristophanes (*Chevaliers, v.* 1365) disent que Thésée y laissa une partie de ses fesses, ce qu'Eudoxie (*Viol. p.* 47), probablement par erreur, dit de Pirithoüs. Virgile, dans son Æneïde (*L.* VI, *v.* 617), a suivi une opinion contraire :

> *Sedet æternumque sedebit*
> *Infelix Theseus.*

Il paroît qu'il avoit pris cela de Panyasis, cité par Pausanias (*L.* X, *C.* 29), comme l'observe fort bien M. Heyne, dans son Commentaire sur Virgile, et non pas d'Homère, comme il le donne à entendre dans son Commentaire sur Apollodore (*p.* 433 ou 177 de la nouvelle édition). Ulysse, dans l'endroit que M. Heyne a en vue (*Odyssée, L.* XI, *v.* 630), dit qu'il auroit pu voir Thésée et Pirithoüs dans les enfers, s'il n'en avoit pas été empêché par la foule des morts; mais il ne dit rien de leur supplice. Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 28) et Hygin (*Fab.* 79) disent que Pirithoüs fut aussi délivré.

71. Il y avoit à Trœzène, suivant Pausanias, un temple de Diane, dans lequel on voyoit des autels dédiés aux Dieux infernaux, parce qu'on disoit qu'Hercules étoit revenu par là des Enfers. Suivant plusieurs auteurs (*Denys Périégètes, v.* 788, *et Eustathe; Pomponius Mela, L.* I, *C.* 19), il étoit sorti par une caverne qui étoit dans le pays des Mariandy-

niens ; et Cerbère, transporté de rage à la vue du Soleil, y vomit de l'écume, qui produisit l'aconit.

72. Ces mots, que j'ai mis dans le texte entre deux crochets, me paroissent, ainsi qu'à M. Heyne, ajoutés par des copistes. J'ai parlé d'Ascalaphe *L.* I, *C.* V, *not.* 10.

CHAPITRE VI.

Note 1. Plusieurs villes avoient porté le nom d'Œchalie, et Strabon (*L.* X, *p.* 688) en connoissoit cinq : l'une dans l'île d'Eubée, une autre dans la Trachinie ; la troisième près de Tricca, dans la Thessalie ; la quatrième dans l'Arcadie ; la dernière enfin dans l'Ætolie ; et l'on n'étoit point d'accord, de son temps, sur celle dont Eurytus avoit été roi. Les trois, cependant, qui paroissoient les mieux fondées dans leurs prétentions, étoient celle de la Thessalie, celle de l'Eubée et celle de l'Arcadie. La première avoit pour elle l'autorité d'Homère, qui, dans le catalogue des vaisseaux (*v.* 236), met parmi les villes de la Thessalie, Œchalie, Tricca et Ithome, dont les troupes marchoient sous les ordres des fils d'Æsculape. Ce passage est le seul sur lequel se fondent ceux qui mettent dans la Thessalie l'Œchalie d'Eurytus. Ceux qui la plaçoient dans l'Eubée, avoient pour eux les poëtes tragiques. Οἰχαλίαν δὲ οἱ μὲν νεώτεροι ἐν Εὐβοίᾳ φασὶν εἶναι (*Apollonii schol.* 1, 87 ; *Stephanus Byzant. v.* Οἰχαλία). *Les modernes disent qu'Œchalie étoit dans l'Eubée.* Par ces mots, *les modernes*, il faut entendre les poëtes tragiques, qui

étoient très-récents, en comparaison d'Homère, d'Hésiode, de Créophyle et autres anciens poëtes héroïques; effectivement, Sophocles, dans ses Trachiniennes (*v.* 74), met Œchalie dans l'île d'Eubée, et il paroît que c'est lui qu'Apollodore a suivi. Les habitans de l'Eubée fondoient leurs prétentions, à ce que dit Pausanias (*L.* IV, *C.* 2), sur le témoignage de Créophyle, auteur d'un poëme nommé la *Conquête d'OEchalie;* mais il falloit que le passage dont ils s'autorisoient ne fût pas très-clair, puisque Strabon (*L.* IX, *p.* 669) dit qu'on ne s'accordoit pas de son temps sur la situation de l'Œchalie, dont ce poëte avoit chanté la prise. Celle dont les prétentions paroissoient les mieux fondées, étoit, suivant Pausanias, celle de l'Arcadie, ou autrement de la Messénie. C'est d'elle que parle Phérécydes dans un passage cité par le scholiaste de Sophocles (*Trachin. v.* 354). Phérécydes dit: « Après le » combat, Hercules se rendit dans l'Œchalie auprès » d'Eurytus, fils de Mélas, fils d'Arcésilas: cette ville » étoit située à Thulé (ἐν Θούλῃ), dans l'Arcadie, et il » lui demanda sa fille en mariage pour Hyllus son fils. » Eurytus n'ayant pas voulu la lui donner, Hercules » prit Œchalie, et tua tous ses fils; Iphitus s'enfuit dans » l'Eubée. » Θούλῃ est sans doute un nom corrompu, et je croirois qu'il faut lire Ἰθώμῃ; on en verra la raison par la suite. Mais il résulte de ce passage, que, suivant Phérécydes, Œchalie étoit dans l'Arcadie. Or il est évident que c'étoit la Messénie qu'il entendoit par le nom d'Arcadie, et Strabon (*L.* x, *p.* 688) ne nous laisse aucun doute à cet égard: καὶ τῇ Ἀρκαδικῇ (Οἰχαλίᾳ) ἣν Ἀνδανίαν οἱ ὕστερον ἐκάλεσαν, *et OEchalie dans l'Arcadie, qu'on nomma par la*

suite Andanie. Or on sait qu'Andamie étoit dans la Messénie. Le même auteur observe ailleurs (*L.* VIII, *p.* 522) que c'est de celle-ci qu'on doit entendre le passage d'Homère (*Il. L.* II, *v.* 596). — « A Dorium » où les Muses rencontrèrent Thamyris de Thrace, qui » venoit d'Œchalie, de chez Eurytus. »

Dorium étoit dans la Messénie, et l'on doit supposer qu'Œchalie, d'où venoit Thamyris, n'en étoit pas très-éloignée. Cependant Homère, dans un passage que je vais citer, semble placer cette ville dans la Thessalie; et il paroîtroit d'après cela qu'il auroit reconnu deux Œchalie, toutes deux villes d'Eurytus, ce qui n'est pas vraisemblable. Il faut donc qu'un de ces deux passages soit transposé; ce ne peut pas être le premier, on sait trop bien que le royaume de Nestor étoit dans le Péloponnèse, pour avoir le moindre doute à cet égard; je crois donc que c'est le second, et je pense que ces cinq vers (*Il. L.* II, *v.* 729)

Οἳ δ' εἶχον Τρίκκην, καὶ Ἰθώμην κλωμακόεσσαν,
Οἵ τ' ἔχον Οἰχαλίην πόλιν Εὐρύτου Οἰχαλιῆος,
Τῶν αὖθ' ἡγείσθην Ἀσκληπιοῦ δύο παῖδε
Ἰητῆρ' ἀγαθὼ, Ποδαλείριος ἠδὲ Μαχάων.
Τοῖς δὲ τριήκοντα γλαφυραὶ νέες ἐστιχόωντο,

ont été transposés et doivent être placés après le vers 602, de manière à ce que les villes dont il y est question, se trouvent dans le voisinage de celles qui obéissoient à Nestor. En effet, le soin que Nestor prend de Machaon lorsqu'il est blessé (*Il. L.* XI, *v.* 511 *et suiv.*), prouve, comme l'a fort bien observé Pausanias (*L.* IV, *C.* 3), qu'ils avoient de

très-grandes liaisons ; il paroît d'ailleurs par la suite, que leurs tentes, et par conséquent leurs vaisseaux, étoient auprès les unes des autres. On montroit dans la Messénie, suivant Pausanias, le tombeau de Machaon, et on avoit érigé à Phares, dans la Messénie, un temple à ses deux fils. C'étoit dans le Péloponnèse que le culte d'Esculape étoit le plus répandu, et il avoit deux temples célèbres à Epidaure et à Titane, ce qui semble prouver qu'il en étoit originaire, comme nous le verrons par la suite. D'un autre côté, nous voyons dans l'Odyssée (*L.* XXI, *v.* 15) qu'Ulysse rencontra dans la Messénie Iphitus, qui étoit à la recherche des jumens qui lui avoient été volées. Homère ajoute que ce fut en faisant cette recherche, qu'il vint chez Hercules, qui le tua. S'il avoit demeuré dans l'Eubée ou dans la Thessalie, il n'auroit pas été chercher ses jumens dans des pays aussi éloignés, avant de s'être assuré qu'elles n'étoient pas dans son voisinage ; il se seroit donc rendu à Tirynthe d'abord ; et comme il y fut tué par Hercules, il n'auroit pas pu pousser ses recherches plus loin. Il est bien plus naturel de penser qu'il étoit parti de la Messénie, d'où il étoit allé à Tirynthe, que de le faire aller de l'Eubée ou de la Thessalie dans la Messénie, et revenir delà à Tirynthe. Cette transposition a été d'autant plus facile, que lorsque Pisistrate s'occupa à recueillir et mettre en ordre les poëmes d'Homère, les Messéniens depuis long-temps ne formoient plus un peuple dans le Péloponnèse, et comme les Lacédémoniens y étoient très-puissans, et qu'ils avoient la plus grande influence dans le reste de la Grèce, Pisistrate, qui avoit besoin d'eux pour maintenir sa tyrannie, n'aura pas

été fâché de trouver une occasion de leur plaire, et il ne pouvoit rien faire qui leur plût davantage que d'abolir tout ce qui pouvoit conserver la mémoire d'un pays qui leur rappeloit les événemens les plus fâcheux; et comme il y avoit dans la Thessalie une ville nommée Tricca, et une montagne nommée Ithome, ou plutôt *Thômé*, on leur appliqua, par une simple transposition, les cinq vers d'Homère, qui parut ainsi avoir passé sous silence la Messénie, qui lui étoit cependant bien connue, puisqu'il en parle dans l'Odyssée. C'est donc d'après ces vers d'Homère que je crois qu'il faut lire Ἰθώμη ou plutôt Θώμη (car il paroît par le grand Etymologiste (*v.* Ἰθώμη), que c'étoit son ancien nom) dans le passage de Phérécydes que j'ai cité, au lieu de Θεύλη.

2. Je crois qu'Apollodore a suivi en ceci Hérodore (*Euripidis schol. Hippol. v.* 545), qui racontoit qu'Eurytus avoit proposé sa fille pour prix à celui qui tireroit le mieux de l'arc; Hercules ayant remporté le prix, il ne voulut pas la lui donner; alors Hercules irrité de ce refus, prit la ville, la mit au pillage, et tua tous les fils d'Eurytus, qui s'enfuit lui-même dans l'Eubée. Nous avons vu ci-dessus que, suivant Phérécydes, c'étoit Iphitus, l'un des fils d'Eurytus, qui s'étoit enfui dans l'Eubée; mais nous verrons par la suite que ce passage est probablement corrompu, et qu'il faut y substituer le nom d'Eurytus à celui d'Iphitus. On a vu dans le même passage que c'étoit pour Hyllus, son fils, qu'Hercules demandoit Iole; cependant, le scholiaste d'Homère (*Odyssée, L.* XXI, *v.* 23) dit, éga-

lement, sur l'autorité de Phérécydes, que c'étoit pour lui-même, et il parloit aussi du combat à l'arc dont elle devoit être le prix. Je ne supposerai pas pour cela, comme le fait M. Sturz (*Pherecydis fragm. p.* 189), qu'il s'agit de deux Eurytus, et de deux Œchalie, j'aime mieux croire qu'un des deux scholiastes s'est trompé, ce qui est d'autant plus possible, qu'en général ceux qui ont rédigé les anciennes scholies qui nous restent, n'avoient point sous les yeux les auteurs qu'ils citoient, et qu'ils se contentoient d'extraire les commentateurs anciens; ils se permettoient même d'en changer les termes, comme j'en ai la preuve par le scholiaste d'Apollonius de Rhodes, qui passe cependant pour un des moins altérés; on a vu par quelques passages que j'en ai cités, qu'il y a une très-grande différence tant pour les mots que pour le sens, entre les imprimés et le manuscrit de la Bibliothèque nationale. D'après cela, je crois qu'il faut adopter la tradition rapportée par le scholiaste de Sophocles. Il paroît en effet constant que Hyllus étoit déjà adulte, lorsque son père mourut; et si Hercules avoit demandé pour lui-même Iole en mariage avant d'épouser Déjanire, elle se seroit trouvée beaucoup trop âgée, lorsqu'il mourut, pour épouser Hyllus.

3. C'étoit des jumens et non des bœufs, suivant Homère, qui a été suivi par Phérécydes (*Homeri schol., Od.* 21, 23), Sophocles (*Trachin., v.* 270) et Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 31). Aucun de ces auteurs n'attribue le crime d'Hercules à un accès de démence, et Homère donne même à entendre qu'Her-

cules le tua pour s'approprier les jumens à la recherche desquelles Iphitus étoit allé, et qu'Hercules avoit dans son écurie, soit qu'il les eût volées lui-même, soit qu'elles lui eussent été vendues par Autolycus, comme le dit Eustathe (*p.* 1899) d'après je ne sais quelle autorité; Phérécydes dit que Polyidus, le devin, avoit conseillé à Iphitus de ne point aller à Tirynthe chercher ses jumens, parce qu'il y étoit menacé de quelque grand malheur; Iphitus ne tint aucun compte de cette prédiction, et Hercules l'entraîna par adresse sur un endroit très-escarpé, d'où il le précipita, pour se venger du refus qu'Eurytus et ses fils lui avoient fait d'Iole (*Homeri schol. Odyss.* 21, 23).

4. Ce Déïphobe étoit roi d'Arcadie, suivant le schol. d'Homère (*Il. L.* V, *v.* 392).

5. On peut voir Pausanias (*L.* X, *C.* 13), sur sa querelle avec Apollon. Il paroît, d'après ce qu'Apollodore et lui disent, qu'Hercules rendit le trépied presque sur-le-champ. Mais il y avoit une tradition différente; car Plutarque (*de Sera Numinis vind. p.* 51) dit qu'on attribua l'inondation qui couvrit de son temps le pays des Phénéates, peuple de l'Arcadie, à la vengeance d'Apollon, qui voulut les punir de ce que plus de mille ans auparavant Hercules ayant enlevé son trépied, l'avoit porté dans leur pays.

6. Il fut vendu trois talents, suivant Phérécydes (*Homeri schol. Odyss.* 21, 23). Diodore de Sicile dit qu'il se fit vendre par un de ses amis.

7. Hercules, durant sa captivité, se revêtit quelquefois d'habits de femme, comme on peut le voir dans Properce (*L.* III, *El.* 9, *v.* 17), Lucien (*de la manière d'écrire l'Histoire*, *T.* II, *p.* 15), Sénèque (*Hercules fur. v.* 465; *Hippolyte*, *v.* 317), ce qui donna même lieu à une méprise assez plaisante du dieu Faune, racontée d'une manière très-agréable dans les Fastes d'Ovide (*L.* II, *v.* 205).

8. Je crois que les Cercopes n'étoient pas un peuple particulier, mais qu'on donnoit ce nom à ceux qui, soit par force, soit par adresse, cherchoient à vivre aux dépens des autres. Les premiers qui portèrent ce nom, furent sans doute les enfans de Théia, fille de l'Océan (*Zenobius cent.* 5, 10; *Eustathe*, *p.* 1864). Ils habitoient quelques îles voisines de la Sicile. Jupiter les changea en singes, pour les punir de l'avoir trompé, et on donna le nom de Pithécuses aux îles qu'ils habitoient (*Harpocration*, *v.* Κέρκωψ; *Ovide*, *Métam. L.* XIV, *v.* 92). Natalis Comes dit, dans sa Mythologie (*p.* 86), que Jupiter les prit à sa solde lorsqu'il voulut faire la guerre à son père, pour le détrôner; lorsqu'ils eurent reçu leur payement, ils se moquèrent de lui, et ne voulurent plus marcher; et ce fut pour les en punir, que ce Dieu les changea en singes. Il cite Callimaque à l'appui de ce qu'il dit, mais je n'ai trouvé cela dans aucun auteur ancien. Il paroît, au reste, que ceux-là n'avoient aucun rapport avec Hercules. D'autres Cercopes, nommés Passalus et Achmon, étoient fils de Limné, suivant Suidas (*v.* Μελαμπύγου τύχοις), ou de

Memnonis, suivant Nonnus (*συναγωγὴ ἱστοριῶν*, *p.* 140); ce fut avec eux qu'Hercules eut l'aventure qui lui fit donner le nom de Mélampyge, qu'on trouve racontée partout. Je pense que ces Cercopes étoient les mêmes que ceux dont il étoit question dans un poëme de Diotime, sur les travaux d'Hercules, dont Suidas nous a conservé les vers suivans :

> Κέρκωπές τε πολλὰ κατὰ τριόδους πατέοντες
> Βοιωτῶν σίνοντο· γένος δ' ἦσαν Οἰχαλιῆες
> Ὦλός τ' Εὐρύβατός τε, δύο βαρυδαίμονες ἄνδρες.

« Les Cercopes parcourant les chemins, ravageoient » le territoire des Bœotiens. Ces hommes féroces se » nommoient Olus et Eurybatus. Leur pays étoit » l'Œchalie. » Æschine, ou plutôt Aischrion de Sardes, cité par Harpocration (*v.* Κέρκωψ), parle de deux autres Cercopes, nommés Candolus et Atlantus; et comme, suivant le scholiaste de Lycophron (*v.* 688), il en parloit dans un ouvrage sur Ephèse, il est probable que ce sont ceux dont il s'agit ici. Diodore de Sicile semble supposer qu'ils étoient assez nombreux, car il dit qu'Hercules en tua une partie, et enchaîna les autres (*L.* IV, *C.* 31). C'étoient sans doute ceux-là qu'Homère avoit faits les héros d'un poëme comique, où il les dépeignoit comme des gens qui parcouroient toute la terre, pour chercher à faire des dupes.

> Ψεύστας, ἠπεροπῆας, ἀμήχανά τ' ἐργάσαντας
> Ἐξαπατητῆρας· πολλὴν δ' ἐπὶ γαῖαν ἰόντες,
> Ἀνθρώπους ἀπάτεσκον, ἀλώμενοι ἤματα πάντα.

« Ils sont menteurs, fourbes, trompeurs, et com-

» mettent des actions incroyables ; ils parcourent tous » les pays pour chercher à tromper quelqu'un, et sont » toujours errans. » Suidas (*v.* Κέρκωπες). D'après le caractère qu'il leur donne, on ne doit pas être surpris de les trouver dans plusieurs endroits.

9. Diodore raconte cette histoire à peu près comme Apollodore ; mais il dit que cela se passa dans la Lydie ; et comme Hercules étoit alors chez Omphale, cela ne put pas se passer ailleurs. Il est donc probable qu'il y a une faute dans le texte d'Apollodore, et je crois, avec Sevin et Pierson, qu'il faut lire ἐν Λυδίᾳ au lieu de ἐν Αὐλίδι. Il me semble même, quoiqu'en dise M. Heyne, que cette conjecture se rapproche assez du texte, pour pouvoir être admise. Conon (*Narr.* 17) raconte la chose d'une manière toute différente : « Syléus et Dicæus, tous les deux » fils de Neptune, habitoient le mont Pélion, dans » la Thessalie : ce dernier étoit très-juste, et par » cela digne de son nom. Syléus, au contraire, étoit » très-méchant, et il fut tué par Hercules, qui étant » ensuite venu loger chez Dicæus, devint amoureux » de la fille de Syléus, et l'épousa. Hercules ayant » été obligé de partir, elle tomba, durant son absen- » ce, malade d'amour et de chagrin, et elle mou- » rut. Hercules revint au moment où l'on alloit brû- » ler son corps, et il fut si affligé de sa mort, qu'il » voulut se jeter dans le bûcher ; mais ses amis l'en » empêchèrent. » De si grandes différences dans la narration, viennent sans doute de ce que chaque poëte qui célébroit Hercules, vouloit attribuer à son pays quelqu'une de ses actions. Ce fut probablement

à la même époque qu'il tua Lithyersès, fils naturel de Midas, roi de Phrygie. Il forçoit les passans à moissonner avec lui, et, sur la fin du jour, il leur coupoit la tète, et enveloppoit leur corps dans les gerbes. On avoit fait sur lui une chanson, qui étoit celle des moissonneurs (*Théocrite, Id.* x, *v.* 41, *et le schol. Athénée, L.* x, *p.* 415). Casaubon a rapporté dans ses notes sur Théocrite, d'après un scholiaste non publié, quelques vers d'un drame satirique de Sosibius nommé Daphnis ou Lithyersès. J'aurois voulu pouvoir en offrir la traduction, mais malgré les conjectures de plusieurs savans, ce fragment me paroît à peu près inintelligible; ceux qui savent le grec, peuvent consulter les deux ouvrages suivans : *d'Arnauld, specimen animadvers. critic. C.* 9, *et Commentarii societatis Philologicæ Lipsiensis, T. I, p.* 256 *et suiv.*

10. Je parlerai de Dædale dans mes notes sur Pausanias. Cet auteur dit que ce fut à Thèbes qu'il plaça la statue qu'il érigea à Hercules, pour lui témoigner sa reconnoissance.

11. On lit dans tous les manuscrits εἰς τὸν Ἰσθμὸν καθᾶραι, ce que Gul. Cantérus (*Novæ Lectiones, L.* III, *C.* 13) a changé en κατᾶραι, et M. Heyne a mis cette conjecture dans le texte. Mais Thésée vint par terre de Trœzène à Athènes, comme nous le voyons dans Plutarque (*Vie de Thésée*) et dans Apollodore lui-même; le mot κατᾶραι, qui signifie *aborder*, est donc mal placé ici. J'ai cru devoir adopter la conjecture de Sevin, et j'ai mis dans le texte καὶ Θηρία παραγινόμενον ἐκ Τροιζῆνος τὸν Ἰσθμὸν καθᾶραι.

« Et que Thésée, venant de Trœzène, nettoya l'Isthme » des brigands qui l'infestoient. » Il y tua en effet Sinnis, la Laie de Crommyon, et Sciron. Voyez sa vie dans Plutarque.

12. Homère dit (*Il. L.* v, *v.* 641) qu'Hercules n'avoit que six vaisseaux et un petit nombre d'hommes. Il en avoit douze, suivant Darès de Phrygie (*L.* I, *C.* 2). Suivant d'autres, il en avoit dix-huit (*Diodore de Sicile, L.* IV, *C.* 32).

13. On montroit, suivant Pausanias (*L.* VIII, *C.* 36), le tombeau d'Oïclée ; il ajoute cependant que, suivant la tradition la plus reçue, il avoit été tué au siége de Troyes. Hercules y perdit un autre de ses compagnons, Déïmachus, fils d'Eléon (*Plutarque, Quest. grecques, C.* 41).

14. Isocrates, dans son Discours à Philippe (*p.* 105), dit qu'Hercules prit Troyes en moins de jours, que les Grecs ne mirent par la suite d'années à l'assiéger, sous le commandement d'Agamemnon. Sénèque dit la même chose dans sa tragédie d'Agamemnon (*v.* 865).

CHAPITRE VII.

NOTE 1. Toute cette histoire se trouve dans l'Iliade, au commencement du quinzième livre.

2. Cette histoire est aussi tirée en partie de l'Iliade d'Homère. Ce poëte dit, dans un endroit (*L.* XIV, *v.* 250), que Junon ayant profité du sommeil de

de Jupiter, sépara Hercules de ses compagnons, et le jeta dans l'île de Cos; et il dit ailleurs (*L.* xv, *v.* 28) que Jupiter le tira du péril où il se trouvoit. Le scholiaste de Venise dit sur ce dernier passage, d'après Phérécydes, qu'Eurypyle, fils de Neptune, chercha à s'opposer à son débarquement, mais qu'Hercules l'effectua malgré lui, le tua avec ses fils, et coucha avec Chalciopé, sa fille, dont il eut un fils nommé Thessalus. Pindare semble avoir suivi la même tradition, soit dans un Hymne cité par Quintilien (*L.* VIII, *C.* 6, *p.* 412), où il disoit : « Qu'Hercules étoit tombé sur les Méropes, habitans de l'île de Cos, avec la même impétuosité que la foudre; » soit dans sa quatrième Ode Néméenne (*v.* 40), où il dit que Télamon ravagea avec lui Troyes et l'île des Méropes. Plusieurs écrivains disent qu'il fut repoussé à la première attaque, et il est probable qu'Apollodore a suivi cette tradition, car il suppose qu'il y avoit eu deux combats, puisqu'il dit que Jupiter l'enleva lorsqu'il eût été blessé. Plutarque raconte cela plus en détail dans ses Questions Grecques (*C.* 58) : « Hercules revenant de Troyes avec ses six vaisseaux, fut surpris par la tempête, qui détruisit toute son escadre, à l'exception du navire qu'il montoit, qui fut jeté par les vents sur le Promontoire Lacter, et il ne sauva du naufrage que ses hommes et ses armes. Ayant rencontré un troupeau, il demanda un mouton à acheter; Antagoras, berger de ce troupeau, plein de confiance en ses forces, lui proposa de lutter avec lui, et lui promit un mouton s'il étoit victorieux. Hercules accepta le défi;

» mais le combat s'étant engagé, les Méropes vinrent au secours d'Antagoras, et les Grecs à celui d'Hercules. Comme ces derniers étoient en petit nombre, ils se virent bientôt forcés de prendre la fuite, et Hercules se réfugia chez une femme Thrace, où il prit un vêtement de femme pour mieux se cacher. Ayant ensuite vaincu les Méropes, il se fit purifier, et épousa Chalciopé. » D'après les notes de Méziriac et Strabon (*L.* XIV, *p.* 971), j'ai corrigé dans le texte de ce passage Λακτῆρα au lieu de Λακητῆρα. Je lis aussi τὴν Χαλκιόπην au lieu de τὴν Ἀλκιόπου ; cette correction, qui est tirée des notes du même savant, est fondée sur le passage de Phérécydes que je viens de citer, et sur le scholiaste de Pindare (*Nemea* IV, 40). Ce dernier ajoute, je ne sais d'après quel auteur, que ce fut pour avoir Chalciopé, dont il étoit amoureux, qu'Hercules ravagea l'île de Cos.

3. Il y a dans tous les manuscrits τὴν νύκτα, que j'ai changé en τὴν νῆσον, comme l'avoit déjà fait Ægius. M. Heyne lit βιασάμενος, τὴν νύκτα, εἷλε, et il croit qu'il faut suppléer διὰ avant τὴν νύκτα ; mais cette ellipse me paroît un peu trop forte.

4. Ce Chalcodoon est peut-être le même que Chalcon, fils d'Eurypyle et de Clytie, fille de Mérops, dont parle le schol. de Théocrite (*Id.* VII, *v.* 5).

5. Phérécydes, cité par le scholiaste d'Homère (*Il.* *L.* II, *v.* 708), dit tout le contraire d'Apollodore ; car, suivant lui, ils étoient doubles (διφυεῖς), c'est-à-dire, qu'ils avoient chacun deux têtes, quatre bras, quatre

pieds et un seul corps. Il ne faut cependant rien changer au texte d'Apollodore; car il paroît qu'Hésiode les avoit représentés réunis de manière à ne former qu'un seul corps entre eux deux. C'est au moins ce que semblent dire le schol. d'Homère publié à Venise (*Il. L.* XXIII, *v.* 638), et Eustathe (*p.* 1321) qui l'a copié suivant sa coutume. C'est sans doute aussi ce qu'entend Plutarque dans son traité de l'Amitié Fraternelle, lorsqu'il dit « que » de son temps, on n'est pas moins surpris, lorsqu'on » voit deux frères qui vivent d'un bon accord, que si » l'on voyoit les Molionides dont les corps étoient » réunis en un (*T.* II, *p.* 290, *éd. de Wyttemb.* » in-8°.). » Et c'est aussi ce que vouloit dire le poëte Ibycus, dans des vers qui nous ont été conservés par Athénée (*L.* II, *p.* 57, *ou Tom.* I, *p.* 221, *édit. de M. Schweighæuser*), où il les nomme ἐνιγύιους. Il ajoute qu'ils étoient sortis tous les deux d'un œuf d'argent, ce qu'on ne trouve dans aucun autre auteur.

6. Actor et Augias étoient fils de Phorbas et d'Hyrminé, comme on l'a vu ci-dessus chap. V, note 16. Il faut, d'après cela, corriger le texte de Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 69) : ἐκ δὲ Φόρβαντος ὑπῆρξαν υἱοὶ δύο, Αἰγεὺς καὶ Ἄκτωρ, οἱ τὴν Ἠλείων βασιλείαν παραλαβόντες. Il est évident qu'il faut lire Αὐγέας au lieu de Αἰγεύς. « Phorbas eut deux fils, Augias et Actor, qui » régnèrent sur les Eliens. » Phorbas étoit, suivant Diodore de Sicile (*ibid.*) et Pausanias (*L.* V, *C.* 1), fils de Lapithus dont j'ai déjà donné la généalogie.

7. Pindare parle de cette défaite dans sa dixième Ode Olympique (*v.* 40 *et suiv.*), et le scholiaste dit même que, suivant Mnaséas, Hercules fut pris

par les Molionides, mais qu'il trouva le moyen de se tirer de leurs mains. Il dit aussi que Télamon, Chalcodoon, et Iphiclus frère d'Hercules, périrent dans ce combat. Mais Pausanias, qui nous apprend (*L.* VIII, *C.* 15) qu'on montroit dans l'Arcadie, sur le chemin de Phénée à Pellène et à Ægire, les tombeaux de ceux qui avoient péri dans cette expédition, prétend que ce Télamon n'étoit pas le même que le père d'Ajax, ni ce Chalcodoon, le même que le père d'Eléphénor. Ælien dit (*Hist. diverses*, *L.* IV, *C.* 5) que trois cent soixante habitans de Cléones, qui étoient dans l'armée d'Hercules, périrent dans ce combat, et que ce héros, pour honorer leur mémoire, céda à cette ville les honneurs que les Néméens lui avoient accordés dans leurs jeux, pour les avoir délivrés du lion qui ravageoit leur pays. Pausanias (*L.* V, *C.* 2) donne à entendre qu'Hercules fut repoussé plusieurs fois.

8. Il paroît, par ce que dit Pausanias (*ibid.*), qu'il n'y avoit point eu de trève particulière entre Hercules et les Molionides; mais Hercules saisit le moment où, sur la foi de la suspension d'armes qui avoit ordinairement lieu pour la célébration des jeux Isthmiques, les Molionides se rendoient à ces jeux, comme députés de leur pays. On montroit encore, du temps de Pausanias (*L.* II, *C.* 15), leur tombeau auprès de Cléones, à l'endroit où l'on disoit qu'Hercules les avoit tués à coups de flèches. On peut voir dans le même auteur (*L.* V, *C.* 2), comment Molione, leur mère, se vengea de leur mort.

9. Hercules, suivant Aristote (*de Mirabilib. auscult. C.* 59), prit la ville d'Elis, par le moyen d'une

femme dont Augias avoit tué le père, et à qui l'Oracle avoit ordonné de le conduire. Il dédia, en mémoire de cet événement, à Phénée en Arcadie, des statues nommées *Orichalci*, du nom du métal dont elles étoient faites, et sur lesquelles il y avoit une inscription qui portoit qu'Hercules les avoit érigées après la prise d'Elis. Je dois observer que dans toutes les éditions de ce traité, et même dans la dernière donnée par M. Beckmann (*à Gottingue, en* 1786), on lit : ἡγουμένης κατὰ χρησμὸν γυναικὸς, ἧς τὸν πατέρα Αὐγείαν ἀπέκτεινεν. Ce que tous les traducteurs ont rendu : *Cujus patrem Augiam obtruncaverat.* Mais il est facile de voir qu'il faut lire ἧς τὸν πατέρα Αὐγείας ἀπέκτεινεν. *Cujus patrem Augias obtruncaverat.* Il y avoit dans l'Elide un endroit qu'on nommoit δαιτήριον, parce que Hercules y avoit fait le partage du butin à ses soldats (*Etymologicum magnum, p.* 251, où il faut lire Δαιτήριον; τόπος ἐν Ἤλιδι au lieu de τόπος ἐν Ἰλιάδι). Le scholiaste d'Homère dit (*Il. L.* II, *v.* 697), d'après Callimaque, que les Eléens ayant presque tous péri dans cette guerre, Hercules fit coucher ses soldats avec les veuves, et repeupla ainsi le pays. Pausanias semble aussi le donner à entendre ; car il dit (*L.* V, *C.* 3) que les femmes voyant que presque tous les hommes en âge de porter les armes avoient péri à la guerre, prièrent Minerve de les faire concevoir dès la première fois qu'elles auroient commerce avec un homme, et que la Déesse exauça leur prière.

10. Diodore de Sicile dit aussi (*L.* IV, *C.* 33)

qu'Hercules tua Augias, et donna ses Etats à Phylée son fils ; mais nous voyons dans l'Iliade (*L.* II, *v.* 628) que Mégès, fils de Phylée, commandoit les troupes de Dulichium et des Iles Echinades, ce qui prouve que Phylée y étoit resté. On doit donc plutôt croire Pausanias (*L.* V, *C.* 3), qui assure qu'Hercules pardonna à Augias en faveur de Phylée, et qu'Augias laissa ses Etats à Agasthènes son fils, père de Polyxène, qui commandoit les Eléens au siége de Troyes, avec Amphimachus, fils de Ctéatus, et Thalpius, fils d'Eurytus (*Il. L.* II, *v.* 620 *et suiv.*)

11. Voyez sur l'institution de ces jeux, Pausanias (*L.* V, *C.* 7 *et* 8). Je renvoie à mes notes sur cet auteur, ce que j'ai à dire à ce sujet.

12. M. Heyne croit qu'il faut lire ici, καὶ θεῶν δώδεκα βωμοὺς ἓξ ἰδείματο, *et il érigea six autels aux douze Dieux.* Effectivement, Pindare dit, en parlant de ces autels (*Olymp.* V, 10), βωμοὺς ἓξ διδύμους, *six autels doubles ;* et le scholiaste donne, d'après Hérodore, les noms des Dieux auxquels ils étoient consacrés ; j'entrerai dans plus de détails dans mes notes sur Pausanias (*L.* V, *C.* 14).

13. Cet événement est un de ceux qu'on a rendu invraisemblables, en les chargeant de circonstances qui leur sont étrangères ; ce qui ne seroit pas arrivé, si l'on s'en étoit tenu au récit d'Homère. Nestor rend compte, dans le onzième livre de l'Iliade, d'une expédition qu'il fit contre les Epéens de l'Elide, qui peut servir à fixer l'époque de la guerre qu'Hercules fit à Nélée. Nestor dit que les

Epéens croyant les Pyliens hors d'état de se faire rendre justice, parce qu'ils avoient été réduits à la dernière extrémité par la guerre qu'ils avoient soutenue contre Hercules, dans laquelle Nélée avoit perdu onze fils de douze qu'il avoit, refusèrent de payer ce qu'ils leur devoient, et qu'Augias, leur roi, osa même prendre par force un char et quatre chevaux que Nestor envoyoit en Elide pour y disputer le prix. Nestor irrité, rassembla quelques troupes, fit une irruption dans l'Elide, tua Itymonéus, fils d'Hypérochus, qui voulut faire quelque résistance, et enleva en bœufs, en moutons, en porcs et en chèvres, cinquante troupeaux de chaque espèce, et cent cinquante jumens, dont beaucoup avoient des poulains ; il amena tout ce butin à Pylos. Les Epéens se rassemblérent sur-le-champ pour tirer vengeance de cette injure, et vinrent avec toutes leurs forces camper sur la frontière du pays des Pyliens ; ils avoient avec eux les deux Molionides, qui étoient encore très-jeunes et peu exercés dans le métier des armes. On peut voir dans Homère même, les détails de la victoire que remporta Nestor ; mais d'après ce récit, il est évident que l'expédition d'Hercules contre les Pyliens, précéda de beaucoup celle contre l'Elide, puisque les fils de Molione qui, dans cette dernière, furent ses adversaires les plus redoutables, étoient encore des enfans lors de la première. Ils prirent les armes pour la première fois dans la guerre contre les Pyliens, qui n'eut lieu que quelque temps après l'expédition d'Hercules contre ces derniers. En second lieu, il paroît que Nélée ne fut pas tué, comme le dit Apollodore, puis-

qu'il vivoit encore à l'époque de la guerre contre les Epéens, comme le dit Nestor lui-même, et cela s'accorde avec ce que rapporte Pausanias (*L.* I, *C.* 2), que Nélée étant venu à Corinthe, y mourut de maladie, et fut enterré dans l'Isthme, mais qu'on ne savoit pas où étoit son tombeau. Quelle fut donc la cause de cette querelle entre Hercules et Nélée ? Ce ne put être, comme on le dit, le refus qu'avoit fait ce dernier de purifier Hercules du meurtre d'Iphitus. En effet, Ulysse étoit beaucoup plus jeune que Nestor, et cependant il avoit vu Iphitus dans la Messénie peu de temps avant qu'il fût tué. Nestor lui-même étoit très-jeune lorsqu'il fit la guerre aux Epéens, puisque son père cacha ses chevaux pour l'empêcher d'y aller, sous prétexte qu'il n'étoit pas encore assez exercé au métier des armes. Or si Iphitus avoit été tué avant cette guerre, il s'ensuivroit que Nestor et Ulysse auroient été à peu près du même âge, ce qui est contraire à toutes les traditions. Hygin (*Fab.* 31) dit que ce fut parce que Nélée avoit refusé de le purifier lorsqu'il eût tué Mégare, sa femme et ses enfans, ce qui seroit plus vraisemblable. Mais la véritable cause de cette guerre est sans doute celle que nous trouvons dans le scholiaste de Venise (*Il. L.* XI, *v.* 689), qu'Eustathe a copié (*L.* XIX, *p.* 869), et dans une scholie publiée par M. Heyne, (*Notes sur Homère, T.* VI, *p.* 633). Les Pyliens avoient donné du secours aux Minyens d'Orchomène, contre les Thébains, et ce fut pour s'en venger qu'Hercules porta la guerre chez eux. On peut voir sur Nélée et sur ses fils qui furent tués dans cette guerre, ce que j'ai dit dans mes notes sur le premier livre.

14. Cette tradition est fondée sur les vers suivans d'Homère (*Iliade, L.* v, *v.* 395):

Τλῆ δ' Ἀΐδης ἐν τοῖσι πελώριος ὠκὺν ὀϊστὸν,
Εὖτέ μιν ωὐτὸς ἀνὴρ, υἱὸς Διὸς αἰγιόχοιο
Ἐν πύλῳ ἐν νεκύεσσι βαλὼν ὀδύνῃσιν ἔδωκεν.

mais Aristarque, cité par le scholiaste d'Homère, sur cet endroit, et Didyme, dans le scholiaste de Pindare, observent très-bien que ἐν πύλῳ doit être pris pour ἐν πύλῃ, *à la porte*, parce que Homère ajoute ἐν νεκύεσσι, ce qui ne peut s'expliquer autrement que *parmi les morts*, ou *dans l'empire des morts* : expression qui n'a aucun sens, s'il s'agit de la ville de Pylos ; mais qui s'entend fort bien s'il est question des enfers. En effet, le scholiaste de Venise (*Il. L.* v, *v.* 395) nous apprend que Pluton permit à Hercules d'emmener Cerbère, s'il parvenoit à le prendre sans faire usage de ses armes. Hercules y ayant réussi, ce dieu s'opposa à sa sortie ; et ce fut alors qu'Hercules le blessa. Un passage de Pindare paroît autoriser la tradition qu'Apollodore a suivie. Ce poëte dit dans sa neuvième Olympique : « Hercules osa agiter sa massue contre le trident, lorsque Neptune le repoussa en défendant Pylos ; Apollon tendit aussi contre lui son arc d'argent, et Pluton lui-même ne laissa pas immobile son redoutable sceptre, avec lequel il conduit les ames des hommes dans les chemins souterrains des enfers. » On a cru que, parce qu'il étoit question de Pylos au commencement de ce passage, le reste avoit également rapport à cette guerre. Mais le scholiaste a fort bien observé que Pin-

dare parle de trois aventures différentes, savoir : du siége de Pylos, où Hercules eut pour adversaire Neptune qui défendit Nélée son fils; de l'enlèvement du trépied d'Apollon, pour lequel ce dieu tendit alors son arc contre Hercules; et de sa descente aux enfers pour y prendre Cerbère, dans laquelle il blessa Pluton. Les Eliens, dont la vanité étoit flattée de ce que Pluton étoit venu à leur secours, lui rendoient de grands honneurs, comme au défenseur de leur pays (*Pausanias, L.* VI, *C.* 2). Ce fut dans le même combat qu'Hercules blessa Junon suivant Homère, (*Il. L.* V, *v.* 592, *et le scholiaste*), et Panyasis (*dans Clément d'Alex. Protrept. p.* 31). Il y blessa aussi Mars, comme il s'en vante lui-même dans le poëme nommé le *Bouclier d'Hercules* (*v.* 360).

15. Cette guerre fut bien antérieure à l'époque où la place Apollodore, si nous en croyons Andron cité par le scholiaste d'Homère (*Il. L.* I, *v.* 32). Il raconte qu'Hercules se préparant à aller attaquer Laomédon, pour le punir de lui avoir manqué de parole, voulut emmener avec lui Argius fils de Licymnius, et par conséquent son parent. Lycimnius ayant déjà perdu Æonus, qui avoit été tué dans l'expédition d'Hercules contre Lacédémone, ne vouloit point laisser partir Argius. Alors Hercules s'engagea par serment à le lui ramener. Argius ayant été tué, Hercules, pour acquitter sa promesse, le fit brûler, et apporta ses cendres à son père. Pausanias dit (*L.* III, *C.* 15) que la haine d'Hercules contre Hippocoon, venoit de ce qu'il avoit refusé de l'expier du meurtre d'Iphitus, et que le meurtre d'Æonus la fit éclater en

une guerre ouverte. Il raconte ce meurtre à peu près de même qu'Apollodore ; si ce n'est que, suivant lui, les fils d'Hippocoon le tuèrent à coups de massue. Enfin, suivant Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 33), ce fut pour rétablir Tyndare sur le trône dont Hippocoon l'avoit chassé, qu'Hercules entreprit cette guerre ; et comme Déjanire, la seconde femme d'Hercules, étoit fille d'Althée sœur de Léda, et par conséquent nièce de Tyndare, cette cause pourroit bien être la véritable. Alors cette expédition seroit postérieure au mariage d'Hercules avec Déjanire.

16. Il faut lire ici Ἀερόπῃ, comme dans Pausanias (*L.* VIII, *C.* 44).

17. On trouve dans les deux manuscrits du Vatican, χαλκοῦς ; mais il est évident qu'il faut lire χαλκῇ, ou plutôt comme le propose Sevin, χαλκίῃ. Pausanias dit que ce fut Minerve elle-même qui donna à Céphée ce cheveu de la Gorgone, pour rendre Tégée imprenable ; et on le conservoit avec soin dans le temple de Minerve Poliatide (*Pausanias*, *L.* VIII, *C.* 47).

18. Apollodore ne parle que d'un combat, mais il y en avoit eu deux, suivant Pausanias (*L.* III, *C.* 15 *et* 19). Hercules irrité de la mort d'Æonus, attaqua sur-le-champ Hippocoon et ses fils ; mais il fut repoussé, et fut même blessé à la cuisse. Sosibius, cité par Clément d'Alexandrie (*Protrept. p.* 31), dit que ce fut à la main ; mais les Arcadiens avoient adopté l'autre tradition, car ils l'avoient représenté à Tégée avec les marques de cette blessure à la cuisse (*Pausanias*, *L.* VIII, *C.* 53).

19. Pausanias (*L.* VIII, *C.* 14) dit qu'Iphiclus ayant été blessé dangereusement par les Molionides, dans le combat contre Augias dont il a été question ci-dessus, fut transporté à Phénée, où il mourut; et l'on montroit encore de son temps le tombeau de ce héros auprès de cette ville.

20. Je parlerai d'Augé et de Téléphe dans mes notes sur le troisième livre.

21. Voyez sur Déjanire le L. I, C. VIII, note 1. Hercules, comme nous l'avons vu, avoit promis à Méléagre, qu'il avoit rencontré dans les enfers, d'épouser Déjanire. On peut lire la description de son combat contre l'Acheloüs, dans le neuvième livre des Métamorphoses d'Ovide, au commencement.

22. Presque tous les auteurs disent que cette corne étoit celle de la chèvre qui avoit allaité Jupiter, et sur laquelle on peut voir la note 12, Chap. I du premier livre. Ovide, dans ses Métamorphoses (*L.* IX), dit que ce fut la corne même de l'Acheloüs qui devint celle d'Abondance.

23. Diodore de Sicile le nomme Phylée, et donne, ainsi que Pausanias et l'inscription Farnèse, le nom de Phylas au roi des Dryopes, qu'Apollodore nomme Laogoras. Wesseling soupçonne qu'il y a quelque faute de copiste dans le nom qu'Apollodore et Diodore de Sicile donnent au roi d'Ephyre. Ce nom se trouve écrit Φύδας dans presque tous les manuscrits d'Apollodore. Il y avoit un Phidon, Φείδων, roi des Thesprotes, du temps d'Ulysse. Il y en avoit un

autre nommé Euphétes, Ἐυφήτης, qui régnoit sur l'Ephyre dont il est ici question. Il étoit contemporain de Phylée fils d'Augias, et par conséquent d'Hercules (*Iliade, L.* xiv, *v.* 531). Ce doit être le même roi que celui dont il s'agit ici.

24. Voyez sur Astyoché et sur Tlépolème le commentaire de Méziriac sur Ovide (*T.* I, *p.* 43). Il expose très-bien les diverses opinions des anciens sur l'Ephyre dont parle Apollodore, mais il ne prend aucun parti. Comme Apollodore et Diodore de Sicile (*L.* iv, *C.* 34) disent très-positivement qu'elle étoit dans la Thesprotide, je crois devoir préférer leur autorité à celle de Strabon, qui la place dans l'Elide, sous prétexte qu'on ne connoissoit point dans l'Epire, de fleuve qui portât le nom de Selléis; mais les anciens donnoient le nom de fleuves à des ruisseaux qu'on apercevoit à peine, il est donc possible qu'il y en ait eu dans l'Epire un de ce nom, qui fut inconnu du temps de Strabon.

25. Pindare (*Olymp.* vii, *v.* 36) dit que Tlépolème étoit fils d'Astydamie, fille d'Amyntor. Le scholiaste dit qu'il a suivi en cela Achæus l'historien. Mais l'autre tradition est la plus reçue.

26. Voyez sur la colonie qui passa en Sardaigne, Pausanias, L. x, C. 17. J'entrerai dans de plus grands détails dans mes notes sur cet auteur.

27. Diodore de Sicile le nomme Eurynomus; ce qui est probablement une faute de copiste. Car Hé-

rodore, cité par Athénée (*L.* IX, *p.* 410), le nomme Eunomus. Le scholiaste d'Apollonius (*L.* I, 1212) le nomme Cyathus, et il dit qu'Hercules le frappa, parce qu'il lui avoit versé sur les mains l'eau qui étoit destinée à lui laver les pieds. Hellanicus, cité par Athénée (*ibid.*), le nommoit Archias, et racontoit cette histoire à peu près de la même manière. Il le nommoit ailleurs Chérias, suivant le même auteur; ce qui étoit peut-être une faute de l'exemplaire qu'il avoit entre les mains, comme l'observe Casaubon. Tous ces auteurs disent que cela se passa à Calydon; mais suivant les Phliasiens, cela s'étoit passé dans leur ville, où Hercules, de retour de l'expédition pour les pommes d'or des Hespérides, s'étoit rendu pour quelques affaires. Œnée, qui étoit déjà son beau-père, étant venu le voir, ils se donnèrent mutuellement des repas; et ce fut dans un de ces festins, qu'Hercules n'étant pas satisfait de la manière dont Cyathus, l'échanson d'Œnée, lui versoit à boire, lui donna sur la tête un coup dont il mourut (*Pausanias, L.* II, *C.* 13). Athénée semble croire qu'il s'agit de deux enfans qui furent tués dans deux différentes circonstances. Il observe que suivant Nicandre, Cyathus étoit fils de Politus, et frère d'Antimachus. Hercules lui consacra une enceinte à Proschium en Ætolie (*Athénée, L.* IX, *p.* 410 *et* 411).

28. Suivant un fragment cité par Suidas (*v.* περθμεύει), il paroît qu'Hercules avoit aussi Alcmène avec lui. Archiloque avoit traité ce sujet suivant le scholiaste d'Apollonius (*L.* I, 1212), et Dion Chrysos-

tòme (*Discours* 60, *T.* II, *p.* 308) lui reproche les longs discours qu'il faisoit tenir à Déjanire qui, tandis que Nessus cherchoit à la violer, rappeloit à Hercules les prétentions que l'Acheloüs avoit eues sur elle, et tout ce qui s'étoit passé alors; de manière que le Centaure devoit avoir eu tout le temps d'exécuter son projet. Il reproche aussi à Sophocles de ce qu'il fait blesser le Centaure par Hercules, dans le fleuve même; ce qui devoit exposer Déjanire à se noyer. Le passage de Sophocles qu'il a en vue, est dans les Trachiniennes, *v.* 571 et suiv. Déjanire y raconte elle-même qu'étant au milieu du fleuve, le Centaure porta sur elle une main téméraire : elle appela Hercules, qui le tua d'un coup de flèche. Ptolémée-Héphæstion (*dans Photius, p.* 244) dit que ce fut Vénus qui, pour se venger de ce qu'Hercules aimoit aussi Adonis, apprit à Nessus ce qu'il falloit faire pour le perdre.

29. Sophocles, dans ses Trachiniennes (*v.* 581 *et suiv.*), Ovide, dans ses Métamorphoses (*L.* IX, *v.* 124 *et suiv.*), et Sénèque, dans Hercules furieux (*v.* 514), ne parlent que du sang de Nessus, probablement pour ménager l'honneur de Déjanire; mais il paroit, par ce que dit Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 36), que l'affaire étoit bien avancée. ὁ δὲ Νέσσος μεταξὺ μισγόμενος, καὶ διὰ τὴν ὀξύτητα τῆς πληγῆς εὐθὺς ἀποθνήσκων, ἔφησε τῇ Δηϊανείρᾳ δώσειν φίλτρον ὅπως μηδεμιᾷ τῶν ἄλλων γυναικῶν Ἡρακλῆς θελήσῃ πλησιάσαι· παρεκελεύσατο οὖν, λαβοῦσαν τὸν ἐξ αὐτοῦ πεσόντα γόνον, καὶ τούτῳ προσμίξασαν ἔλαιον, καὶ τὸ ἀπὸ τῆς ἀκίδος ἀποστάζον αἷμα, χρίσαι τὸν χιτῶνα τοῦ Ἡρακλέους. « Nessus fut blessé

» dans le moment même de l'action, et la blessure » fut si vive, qu'il mourut presque sur-le-champ; » mais avant d'expirer, il dit à Déjanire qu'il alloit » lui donner un filtre tel, qu'Hercules ne voudroit » plus approcher d'aucune autre femme. Il lui re- » commanda donc de prendre sa semence, de la » mêler avec de l'huile et avec le sang qui décou- » loit de la plaie, et d'en frotter la tunique d'Her- » cules. » Suidas (*v.* Θορὸς) rapporte un fragment d'un ancien écrivain, qui racontoit cela à peu près de même. Quelques auteurs prétendoient que Nessus n'étoit pas mort sur-le-champ, et qu'il avoit eu la force de s'enfuir jusque dans le pays des Locriens, surnommés Ozoles (*Pausanias*, *L.* x, *C.* 38).

30. Nous avons vu, chap. VI, le récit d'une aventure pareille qui s'étoit passée dans l'île de Rhodes. Philostrate (*Imag. L.* II, *C.* 24) nomme aussi Thiodamas l'habitant de l'île de Rhodes dont Hercules mangea le bœuf, ce qui prouve que c'étoit la même aventure. Mais le plus grand nombre d'auteurs disent que cela arriva dans le pays des Dryopes, et voici comment le scholiaste d'Apollonius (*L.* I, 1212) en fait le récit, peut-être d'après Phérécydes : « Hercules s'étant condamné à l'exil, à cause du » meurtre dont nous venons de parler, passa dans le » pays des Dryopes avec toute sa famille. Hyllus, » son fils, et Lichas, son gouverneur, étant prêts » à se trouver mal de besoin, il demanda quelques » vivres à Thiodamas qu'il trouva sur son chemin. » Thiodamas les lui ayant refusés, Hercules irrité, » prit l'un de ses bœufs, et l'ayant offert en sacri- » fice,

» fice, il le mangea avec sa famille. Thiodamas courut sur-le-champ à la ville des Dryopes, et les ameuta » contre Hercules, qui se trouva réduit à une si grande » détresse que Déjanire elle-même fut obligée de pren- » dre les armes, et elle fût blessée à la mamelle. Cepen- » dant Hercules les défit, tua Thiodamas, et prit avec » lui Hylas, son fils, qu'il éleva; et pour ôter aux » Dryopes l'occasion de se livrer à leur brigandage » habituel, il les força à s'établir dans les environs » de Trachine et du mont Œta, auprès de la Do- » ride, espérant qu'ils deviendroient plus humains » par la fréquentation de gens plus civilisés. » Apollonius a suivi la même tradition dans le poëme des Argonautes (*L.* I, 1213 *et suiv.*); mais il dit qu'Hercules ne chercha à prendre un des bœufs de Thiodamas, que pour avoir un prétexte d'attaquer les Dryopes, et les punir de leurs brigandages. Diodore de Sicile ne parle point de Thiodamas; il dit seulement (*L.* IV, *C.* 37) qu'Hercules, avec le secours des Méliens, attaqua les Dryopes pour les punir de quelque impiété dont ils s'étoient rendus coupables envers le temple d'Apollon, à Delphes. Suivant Suidas (*v.* Δρύοπες *et* Κάπρος Ἐρυμάνθιος), ce fut en apportant le sanglier d'Erymanthe, qu'Hercules leur demanda des vivres qu'ils lui refusèrent; mais Erymanthe étoit dans l'Arcadie, et pour apporter ce sanglier à Mycènes, où demeuroit Eurysthée, Hercules ne devoit pas passer par le pays des Dryopes. Si ce fut dans cette expédition qu'Hercules prit Hylas, elle dût précéder de beaucoup l'époque à laquelle la placent Apollodore et Diodore de Sicile, puisqu'Hylas périt encore très-

jeune dans l'expédition des Argonautes. Voyez la note 34 ci-après.

31. Ovide a confondu ce Céyx, avec celui qui avoit épousé Alcyone, fille d'Æole. Mais comme il y avoit au moins cinq générations entre Æole et Hercules, il est aisé de voir qu'il s'est trompé. Celui dont il s'agit ici, étoit père de Thémistonoé, femme de Cygnus (*Bouclier d'Hercules*, *v.* 356).

32. Les Doriens habitoient encore à cette époque l'Histiæotide, comme le dit très-positivement Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 37). Strabon, qui nomme leur roi Æpalius, et Etienne de Byzance, qui le nomme Ægimius, disent qu'il avoit été chassé de ses Etats, et qu'il y fut rétabli par Hercules; mais Diodore de Sicile est absolument d'accord avec Apollodore : il ajoute seulement, qu'Ægimius promit à Hercules le tiers de son pays pour l'engager à prendre sa défense. Hercules avoit une armée d'Arcadiens qu'il avoit employée dans presque toutes ses expéditions.

33. Ce Coronus étoit probablement celui qui avoit été du nombre des Argonautes, et dont j'ai parlé L. I, C. IX, not. 61. Il paroit que précédemment il avoit eu quelques liaisons avec Hercules, qui étant venu une fois chez lui, y mangea, suivant Pindare, cité par Philostrate (*Images*, *L.* I, *C.* 24), un bœuf tout entier. On peut voir dans Athénée (*L.* X, *p.* 411) ou dans les fragmens de Pindare (*Pindari opera ex edit. Heynii*, *T.* III, *p.* 110), quelques-uns des vers dans lesquels il racontoit cela.

34. Pausanias (*L.* IV, *C.* 34), Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 37) et l'Inscription Farnèse, nomment ce roi Phylas, ce qui me feroit croire qu'il y a eu deux peuplades de Dryopes, ou qu'Hercules leur fit deux fois la guerre; et cette dernière opinion me paroît la plus vraisemblable. Les Dryopes en effet, suivant Phérécydes (*Apollonii schol.* I, 1213), avoient pris leur nom de Dryops, fils du fleuve Pénée, et de Polydore, fille de Danaüs. (Plusieurs critiques veulent substituer le nom du Sperchée à celui du Pénée, dans le passage de Phérécydes dont il s'agit, d'après Antoninus Libéralis, C. XXXII. Mais je crois que ce dernier a confondu Polydore fille de Danaüs, avec Polydore fille de Pélée, qui, suivant Homère (*Il. L.* XV, *v.* 173), eut du fleuve Sperchée un fils nommé Ménesthius. Le Pénée étoit regardé comme le père de tous les peuples de la Thessalie : nous en avons déjà vu plusieurs exemples, et d'après cela je crois qu'il ne faut rien changer). Pour en revenir aux Dryopes, ils habitoient en premier lieu les bords du fleuve Sperchée; ce fut tandis qu'ils étoient là, qu'ils attaquèrent Hercules, comme nous l'avons vu (not. 30). Après les avoir vaincus, il les força à s'établir dans les environs de Delphes; mais il est probable qu'ils reprirent leur train de vie ordinaire, et qu'ils profanèrent même le temple d'Apollon, comme le disent Apollodore et Diodore de Sicile, ce qui força Hercules à les chasser encore de ce pays; et ce fut alors qu'Eurysthée leur donna une retraite dans l'Argolide, d'où ils passèrent dans la Messénie (*Pausanias, L.* IV, *C.* 34). Ces deux guerres ont dû se faire à des époques assez éloignées l'une de l'autre; et Hercules prit probablement

Hylas dans la premiére. Il est très-possible qu'ils aient eu à chacune de ces deux époques un roi différent. On n'étoit pas d'accord sur leur origine. Le scholiaste de Lycophron (*v.* 480) et le grand Etymologiste (*v.* Δρύοψ), disent que Dryops, leur fondateur, étoit fils d'Apollon et de Dia, fille de Lycaon, ce qui semble être aussi l'opinion d'Aristote, cité par Strabon (*L.* VIII, *p.* 573), qui disoit que Dryops étoit Arcadien ; et celle de Pausanias (*ibid.*) qui le dit fils d'Apollon.

35. Je crois que ce Cygnus est le même que celui dont il a été question un peu plus haut, et qu'Apollodore a été trompé par la diversité qu'il a trouvée entre les auteurs sur le nom de sa mère. C'est le combat d'Hercules contre celui-ci, qui est le sujet du poëme intitulé Bouclier d'Hercules. Il avoit, suivant ce poëme, épousé Thémistonoé, fille de Céyx. Stésichore avoit aussi fait un poëme sur lui (*Pindari schol. Olymp.* x, *v.* 19) ; il y racontoit que Cygnus coupoit la tête aux voyageurs, et que, de ces têtes, il en construisoit un temple à Apollon : il ajoute qu'avec le secours de Mars, son père, il avoit repoussé Hercules; mais ce héros revint à la charge, et le tua. Pindare parle de cette fuite d'Hercules (*ibid.*); Hésiode n'en dit rien.

36. Amyntor étoit, suivant Strabon (*L.* IX, *p.* 670), fils d'Orménus, qui avoit pour pére Cercaphus, fils d'Æole. Mais suivant Achaeus, cité par le scholiaste de Pindare (*Olymp.* VII, *v.* 43), Hypérochus fut père d'Eurypyle ; de celui-ci naquit Orménus, qui eut pour fils Phérès, pere d'Amyn-

tor; la première généalogie me paroît plus vraisemblable. Homère en effet parle en deux endroits d'Amyntor, sous le nom de Ἀμύντορος Ὀρμενίδαο, *Amyntor, fils d'Orménus*. Il étoit père de Phœnix, qui éleva Achille; il le chassa d'auprès de lui par les raisons qu'on peut voir dans l'Iliade (*L.* IX), et il eut pour successeur, Evæmon son frère, ou Eurypyle, fils d'Evœmon, qui commandoit les troupes d'Orménium au siége de Troyes. Orménium est sans doute la même ville qu'Eléones, dont Homère parle dans l'Iliade (*L.* X, *v.* 266), et dont on étoit si embarrassé à trouver la position du temps de Strabon; elle avoit pris d'Orménus le nom d'Orménium, mais elle avoit aussi conservé son ancien nom, ce qui arrivoit assez souvent. Diodore de Sicile dit (*L.* IV, *C.* 37) qu'Hercules lui demanda Astydamie sa fille en mariage; Amyntor sachant qu'il étoit marié à Déjanire, la lui refusa; Hercules alors marcha contre lui, prit sa ville, le tua, et enleva Astydamie, dont il eut un fils nommé Ctésippus. Eurypyle, au retour du siége de Troyes, ayant été obligé par un oracle d'aller s'établir dans l'Achaïe, comme on le voit dans Pausanias (*L.* VII, *C.* 19); Ctésippus, à ce qu'il paroît, prit la couronne, car nous voyons dans le même auteur (*L.* III, *C.* 16), que les fils d'Aristodème épousèrent Lathria et Anaxandra, filles de Thersandre, descendans à la quatrième génération de ce Ctésippus, et roi d'Eléones. On peut voir la correction que j'ai faite sur ce dernier passage, dans le Magasin Encyclopédique, septième année, T. III. Pindare dit qu'Astydamie, fille d'Amyntor, étoit mère de Tlépolème. Voyez ci-dessus, note 25.

37. Diodore de Sicile ne dit rien de la mort d'Eurytus qui, suivant Homère (*Odyssée, L.* VIII, *v.* 226), fut tué à coups de flèches par Apollon. Il paroît, d'après Phérécydes, qu'il s'étoit enfui dans l'Eubée; car je suis persuadé que dans le passage cité par le scholiaste de Sophocles, dont j'ai donné la traduction ci-dessus (C. VI, note 1), il faut lire : Εὔρυτος δὲ ἔφυγεν εἰς Εὔβοιαν, *Eurytus s'enfuit dans l'Eubée.* On y lit Ἴφιτος, mais c'est mal à propos, puisque le scholiaste d'Homère (*Odyss.* XXI, 23) nous apprend que Phérécydes avoit raconté la manière dont Iphitus avoit été tué par Hercules. C'est probablement cette retraite dans l'Eubée, qui avoit donné lieu à supposer qu'il y avoit dans cette île, une ville nommée Œchalie ; peut-être même qu'Eurytus y en avoit fondé une de ce nom. Voici les noms des fils d'Eurytus, dans un fragment d'Hésiode, que le scholiaste de Sophocles nous a conservé (*Trachin. v.* 263) :

Ἡ δ' ὑποκυσσαμένη καλλίζωνος Στρατονίκη
Εὔρυτον ἐν μεγάροισιν ἐγείνατο φίλτατον υἱόν.
Τοῦ δ' υἱεῖς ἐγένοντο Δηΐων τε Κλύτιός τε,
Τοξεύς τ' ἀντίθεος, ἠδ' Ἴφιτος ὄζος Ἄρηος.
Τοὺς δὲ μεθ' ὁπλοτάτην τίκτετο ξανθὴν Ἰόλειαν
Ἀντιόπη κρείουσα Πύλωνος Ναυβολίδαο.

« La belle Stratonice eut de lui Eurytus, son fils chéri ;
» Eurytus eut d'Antiope, fille de Pylon fils de Naubolus, Déïon, Clytius, le vaillant Toxéus et Iphitus, » le digne rejeton de Mars. Il eut ensuite la blonde Iole, » qui fut le dernier de ses enfans. » Le nom du père d'Eurytus ne nous est pas resté dans ce fragment

d'Hésiode, mais il est probable qu'il le nommoit Mélas, comme Phérécydes dans le passage que j'ai cité (C. VI, note 1). Plutarque dit dans la vie de Thésée, que ce héros maria Périgounis, fille de Sinis, à Déion, l'un des fils d'Eurytus; ce qui prouve qu'ils ne furent pas tués tous, comme le disent Apollodore et Phérécydes.

38. L'auteur des Petits Parallèles, attribués à Plutarque (*C.* XIII, *p.* 263, *t.* II, *édit. de Wyttembach*), dit d'après Nicias, qu'Iole sachant que c'étoit à cause d'elle qu'Hercules assiégeoit Œchalie, se précipita du haut des murs de cette ville; mais que le vent s'étant engouffré dans ses vêtemens, la soutint de manière qu'elle ne se fit aucun mal en tombant.

39. Dans l'Argument des Trachiniennes de Sophocles, qui est tiré de la Bibliothèque d'Apollodore, comme l'indique son titre, on lit καὶ προσορμισθεὶς Κηναίῳ τῆς Εὐβοίας ἀκρωτηρίῳ, et M. Heyne pense qu'il faut corriger conformément à ce passage le texte d'Apollodore, mais cela ne me paroît pas nécessaire. Il y a d'autres différences entre cet argument et le texte que nous avons, qui prouvent, ou qu'il a été fait d'après l'ouvrage même d'Apollodore, ou que s'il a été fait sur l'abrégé que nous avons, l'auteur s'est permis d'y changer quelques mots.

40. Il y a dans toutes les éditions qui ont précédé celle de M. Heyne, εἰς Τραχῖνα τὸν Κήϋκα ἔπεμψε. M. Heyne a mis dans le texte Λίχαν ἔπεμψε; j'en suis d'autant plus surpris, qu'il avoit deviné la véritable leçon, qui étoit indiquée par l'article τὸν. Car il conjecture qu'on pourroit lire τὸν κήρυκα. Cette correction est

d'autant plus heureuse qu'il ne faut ajouter qu'une lettre, qui a pu facilement être oubliée. On sait que Lichas étoit le héraut d'Hercules. Sophocles dans ses Trachiniennes, v. 188.

> Ἐν βουθερεῖ λειμῶνι πρόσπολος θροεῖ
> Λίχας ὁ κῆρυξ ταῦτα,

« Lichas son héraut, raconte cela dans les prés. » D'après cela, j'ai crû pouvoir admettre cette leçon dans le texte.

41. Ces mots εἰς τὴν Εὐβοϊκὴν θάλασσαν manquent dans quelques manuscrits, et ils ne sont pas non plus dans l'Argument des Trachiniennes de Sophocles. Les mots ἀπὸ τῆς Βοιωτίας qui précèdent, n'ont aucune liaison avec le récit d'Apollodore, d'après lequel tout cela se passoit dans l'Eubée. Il en est de même de ce qu'il a dit un peu plus haut : προσορμισθεὶς Κηναίῳ τῆς Εὐβοίας, *abordant à Cénée dans l'Eubée.* En effet, suivant Sophocles qu'Apollodore suit dans tout le reste, Œchalie étoit dans l'Eubée ; on ne voit donc pas comment Hercules put y aborder au retour de son expédition. Je n'ai cependant rien voulu retrancher ; il me paroît probable qu'Apollodore avoit raconté d'autres traditions sur la mort d'Hercules, et ces mots peuvent y avoir rapport ; ils auront été conservés par l'abréviateur, qui n'aura pas remarqué qu'ils contredisoient le reste de son récit.

42. Diodore (*L.* IV, *C.* 38) dit qu'Hercules envoya Licymnius et Iolas consulter l'oracle de Delphes sur sa maladie : le dieu répondit qu'il falloit le porter sur le

mont Œta, avec tout son appareil militaire, élever un bûcher auprès de lui, et laisser le soin du reste à Jupiter. Le bûcher étant dressé, Hercules pria quelqu'un de ceux qui étoient présens d'y mettre le feu. Personne ne voulut s'en charger, à l'exception de Philoctète, fils de Pœas; et Hercules, pour lui marquer sa reconnoissance, lui laissa son arc et ses flèches. Mais suivant Sophocles, ce fut Hyllus lui-même qui mit le feu au bûcher de son père. Le même poëte suppose qu'Hercules avoit dejà usé avec Iole des droits de vainqueur; ce héros recommande en effet à Hyllus de l'épouser, et de ne pas souffrir que celle qui avoit couché avec lui, eût aucun autre homme que son fils à ses côtés (*Trachiniennes*, *v.* 1241).

> Μηδ' ἄλλος ἀνδρῶν τοῖς ἐμοῖς πλευροῖς ὁμοῦ
> Κλιθεῖσαν αὐτὴν, ἀντὶ σοῦ λάβοι ποτέ·
> Ἀλλ' αὐτὸς, ὦ παῖ, τοῦτο κήδευσον λέχος.

Sénèque lui fait dire à peu près la même chose dans son Hercules Œtéen (*v.* 1495) :

> *Tibi illa pariat, quidquid ex nobis habet.*

Ainsi Hercules, suivant ces poëtes, auroit commandé l'inceste à son fils, ce qui n'est guères dans les mœurs des siècles héroïques. Phérécydes y avoit mis plus de vraisemblance, en disant que c'étoit pour son fils que Hercules avoit demandé Iole en mariage, et il est probable qu'il avoit suivi en cela l'ancienne tradition. Il avoit sans doute raconté aussi d'une manière différente, la mort d'Hercules, et il est malheureux que le talent de Sophocles ait fait adopter la tradition qu'il avoit suivie, et nous ait fait perdre toutes les autres.

43. Voyez ce que j'ai dit sur Pœas (L. I, C. IX, note 69). Apollodore est le seul qui dise qu'il mit le feu au bûcher d'Hercules. Diodore de Sicile, le scholiaste d'Homère, Ovide et les autres disent que ce fut Philoctètes son fils. Aristote dit dans ses Problèmes (*Sect.* 30, *Probl.* I, *p.* 212), que la maladie d'Hercules étoit l'épilepsie, et que ce fut à cause de lui qu'on la nomma *le mal sacré*. Dicæarque, cité par Zénobius (*Cent.* IV, *prov.* 26), dit la même chose, mais Aristote prétend qu'elle lui étoit naturelle; et suivant Dicæarque, elle étoit la suite de ses longs travaux. C'étoit aussi l'opinion de Plutarque cité par Arnobe (*L.* IV, *p.* 144).

44. On peut voir dans Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 39) la description de la cérémonie par laquelle Junon l'adopta. Il ajoute que Menœtius, fils d'Actor, fut le premier qui lui sacrifia comme à un héros, et que les Athéniens lui rendirent les premiers les honneurs divins. On peut voir dans Athénée (*L.* VI, *p.* 245) un jeu de mots assez plaisant sur le mariage d'Hercules avec Hébé.

45. Hercules donna le nom d'Hyllus à deux de ses fils : à celui dont il s'agit ici, et à un autre qu'il avoit eu dans l'île de Corcyre, de Mélité fille du fleuve Ægée (*Apollonii schol.* IV, 1169). Van Staveren (*Observat. miscellan. T.* X, *p.* 386) suppose mal à propos, d'après Panyasis cité par le scholiaste d'Apollonius (*ibid.*), et d'après Pausanias, qu'Hercules donna aussi ce nom à un fils qu'il avoit eu d'Omphale. Panyasis dit seulement qu'Hercules

étant en Lydie, y fut guéri d'une maladie par le fleuve Hyllus, et que, pour lui témoigner sa reconnoissance, il donna son nom à deux de ses fils.

46. Diodore (*L.* IV, C. 31) et Ovide (*Héroïde* IX, 53) nomment Lamus le fils d'Hercules et d'Omphale. Il en eut un autre d'une esclave; Hérodote (*L.* I, *C.* 7) le nomme Alcée, et Diodore le nomme Cléolas. Hérodote dit que c'étoit de lui que les rois de Lydie tiroient leur origine.

47. Apollodore a oublié dans cette liste un grand nombre d'enfans d'Hercules. Je vais en faire l'énumération d'après Sevin.

1. Acellas; de Malide, esclave d'Omphale. Etienne de Byzance, *v.* Ἀκέλη.

2. Æchmagoras, qu'il eut de Phyllo fille d'Alcimédon, dans l'Arcadie. Pausanias, L. VIII, C. 12.

3. Antéon, de qui M. Antoine prétendoit tirer son origine. Plutarque, vie de M. Antoine, C. 4.

4. Agathyrsus, Gélon et Scythès, qu'il eut de l'Echidne. Hérodote, L. IV, C. 9.

5. Azon, qui avoit fondé Gaza, ville de la Phénicie. Etienne de Byzance, *v.* Γάζα.

6. Brentus. Le même, *v.* Βρεντήσιον.

7. Brettus, fils d'Hercules et de Balettia fille de Baletus. Le même, *v.* Βρέττος.

8. Cyrnus, qui donna le nom de Cyrné à l'ile qui porte maintenant celui de Corse. Servius sur Virgile, Egl. IX, *v.* 30.

9. Euclia fille d'Hercules et de Myrto, fille de Me-

nœtius et sœur de Patrocle. Plutarque, vie d'Aristide, C. 20.

10. Macaria, fille d'Hercules et de Déjanire, qui se sacrifia pour ses frères. Pausanias, L. I, C. 32. Euripides dans les Héraclides.

11. Phæstus. Pausanias, L. II, C. 6. Suivant d'autres, il étoit fils de Rhopalus fils d'Hercules. J'en parlerai plus au long dans mes notes sur Pausanias.

12. Pandée. Hercules avoit eu dans l'Inde un grand nombre d'enfans, parmi lesquels il n'y avoit que cette seule fille. Arrien, Ind. C. 8.

13. Olynthus, qu'il avoit eu de Bolya. Hégésandre cité par Athénée, L. VIII, p. 334.

14. Tyrrhénus fils d'Hercules et d'Omphale. Denys d'Halicarnasse, L. I, C. 28.

15. Palans fils d'Hercules et d'une fille d'Evandre. Le même, L. I, C. 43.

16. Latinus fils d'Hercules et d'une fille du pays des Hyperboréens. *Ibid.*

17. Aventinus fils d'Hercules et de Rhéa. Virgile, Ænéide, L. VII, *v.* 656.

18. Celtus; de Celtina fille de Brétannus. Parthénius, narr. 30.

19. Antiochus, qu'il avoit eu de Midée, fille de Phylas roi des Dryopes. Diodore, L. IV, C. 31.

20. Polémon, dont j'ai parlé ci-dessus.

J'en oublie sans doute plusieurs. Car, suivant Aristote (*Hist. anim. L.* VII, *C.* 6), il eut soixante et douze enfans, parmi lesquels il n'y avoit qu'une seule fille.

CHAPITRE VIII.

Note 1. Diodore de Sicile (*L.* iv, *C.* 57) dit qu'après sa mort, ses enfans restèrent à Trachine, auprès de Céyx; et l'on voit par Pausanias (*L.* 1, *C.* 22) qu'Hercules lui-même y avoit fait sa demeure, depuis qu'Eurysthée l'avoit chassé de Tirynthe. Apollodore s'est donc trompé en disant qu'ils ne s'y rendirent qu'après la mort d'Hercules.

2. Longin (*du Sublime*, *C.* 27) nous a conservé un fragment d'Hécatée de Milet, historien antérieur à Hérodote, où il est question de cette fuite: « Céyx, » très-fâché de tout cela (probablement des menaces » d'Eurysthée), ordonna sur-le-champ aux Héra» clides de s'en aller. Je ne suis pas, leur dit-il, assez » puissant pour vous défendre; ainsi, pour éviter » votre perte certaine, et les malheurs dans lesquels » vous m'entraîneriez, il faut que vous vous retiriez » chez quelque autre peuple. » Cette fuite des Héraclides prouve la fausseté de ce que dit Strabon sur l'adoption d'Hyllus par le roi des Doriens.

3. La guerre que les Athéniens soutinrent pour la défense des Héraclides, étoit un des événemens desquels ils se glorifioient le plus; et leurs poëtes et leurs orateurs laissoient rarement échapper l'occasion d'en rappeler le souvenir. Euripides en avoit tiré le sujet d'une tragédie qui nous est restée. Les Héraclides furent reçus, suivant lui et suivant Phérécydes (*Antoninus Liber. narr.* 32), par Démophoon fils de Thésée; mais suivant Diodore de Sicile (*L.* iv, *C.*

57) et Pausanias (*L.* I, *C.* 32), ce fut Thésée lui-même qui leur donna cet asile, et qui prit leur défense. Apollodore ne dit rien du sacrifice de Macaria fille d'Hercules, dont il est question dans Pausanias et dans la tragédie d'Euripides.

4. Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 57) raconte de la même manière la mort d'Eurysthée. Pindare dit qu'il fut tué par Iolas, à qui Jupiter rendit sa première jeunesse pour le faire assister à ce combat. Le scholiaste dit que, suivant quelques auteurs, il étoit mort auparavant, et qu'il pria les dieux de le laisser revenir sur la terre pour ce combat. Pausanias (*L.* I, *C.* 44) dit aussi qu'Eurysthée fut tué par lui. Phérécydes, dans Antoninus Libéralis, C. 33, et Strabon (*L.* VIII, *p.* 579) disent bien qu'il fut tué dans ce combat, mais ils ne nomment point celui qui le tua. Cependant Strabon ajoute qu'Iolas lui coupa la tête auprès de la fontaine Macarie. Euripides, qui parle du rajeunissement d'Iolas, dit qu'il prit Eurysthée vivant, et qu'il le présenta à Alcmène. Les Athéniens vouloient lui donner la vie, mais Alcmène le fit mourir malgré eux; et Eurysthée avant de mourir, annonça aux Athéniens que son tombeau seroit fatal aux descendans des Héraclides, c'est-à-dire, aux Lacédémoniens avec qui les Athéniens étoient en guerre lorsqu'Euripides fit cette tragédie; ce qui me feroit croire que cette tradition est de son invention. Elle a cependant été adoptée par Isocrates qui dit, dans son Panégyrique (*p.* 52 *et* 53), qu'Eurysthée fut fait prisonnier par les Athéniens, qui le livrèrent aux Héraclides; et ces derniers le firent périr d'une manière ignominieuse.

5. On ne conçoit pas comment les Héraclides trouvèrent tout à coup des forces suffisantes pour prendre toutes les villes du Péloponnèse, eux qui, sans le secours des Athéniens, n'auroient pu se défendre contre Eurysthée. Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 58) dit à la vérité, que ce premier succès leur avoit procuré beaucoup d'alliés, et cependant il ajoute qu'ils furent repoussés cette première fois, Hyllus ayant été tué en combat singulier par Echémus roi de Tégée. Je ne sais donc où Apollodore a pris que les Héraclides s'emparèrent de tout le Péloponnèse. Au reste, comme leur retour est une des époques les plus importantes de l'histoire de la Grèce, mais qu'elle est en même temps couverte d'obscurité, je vais chercher à l'éclaircir par quelques conjectures.

Phérécydes, dont Antoninus Libéralis (*C.* 33) nous a conservé le récit, dit qu'après la mort d'Eurysthée les Héraclides retournèrent à Thèbes. (Κατοικίζονται πάλιν ἐν Θήβαις, c'est ainsi qu'il faut lire au lieu de πόλιν, qui n'offre aucun sens. Comme leur père étoit né à Thèbes, et qu'il y avoit demeuré long-temps, on parloit de leur retour à Thèbes, comme de leur retour dans le Péloponnèse, qu'ils n'avoient cependant jamais habité; et c'est à ce retour qu'a rapport l'expression πάλιν.) Ce retour dut avoir lieu peu de temps après la première guerre de Thèbes; car je crois pouvoir conjecturer que ce fut cette guerre qui les empêcha de se retirer à Thèbes, lorsqu'ils furent obligés de quitter Trachine. Il sembloit plus naturel en effet qu'ils allassent implorer le secours de la ville qui avoit vu naître leur père, que celui d'une ville qui leur étoit étrangère. Il falloit donc que quelque raison em-

pêchât cette ville de les recevoir ; et je n'en vois pas d'autre que la première guerre de Thèbes, qui dut avoir lieu à peu près à cette époque. Quelques années après leur retour à Thèbes survint la guerre des Epigones. Les Thébains défaits à Glisante n'osèrent pas retourner dans leur ville; une partie d'entre eux suivit Laodamas fils d'Etéocles, et ils allèrent s'établir dans l'Illyrie. Les autres allèrent, suivant Hérodote (*L.* I, *C.* 56) et Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 67), attaquer les Doriens, qui habitoient alors l'Histiæotide, les en chassèrent, et s'y établirent à leur place. Seroit-ce trop hasarder que de conjecturer que ces derniers étoient commandés par les Héraclides ? Diodore dit (*L.* IV, *C.* 58) que les Héraclides, après la mort d'Alcmène, allèrent demander à Ægimius la portion de la Doride qu'il avoit donnée à leur père, qui la lui avoit laissée en dépôt. Cette demande n'est-elle pas la même chose que la prétendue expédition des Thébains ? Cela paroît très-vraisemblable si l'on considère d'abord, que l'époque est à peu près la même, puisque tout cela eut lieu peu de temps avant la guerre de Troyes; en second lieu, qu'il n'est pas probable qu'une portion d'un peuple fugitif, comme l'étoient les Thébains, ait pu s'emparer, à force ouverte, d'une partie du territoire d'une nation qui, peu de temps après, étoit assez puissante pour tenter la conquête du Péloponnèse. Mais en supposant qu'ils se présentèrent avec des chefs qui avoient des droits sur le pays, tout s'explique facilement. Enfin, Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 67) dit que les Thébains habitèrent l'Histiæotide conjointement avec les Doriens; ce qui s'accorde très-bien avec ce que l'his-

toire

toire nous apprend des Héraclides. Car nous voyons qu'ils s'unirent avec les Doriens, de manière à ne former qu'un seul peuple qui se divisa en trois tribus, dont deux prirent le nom des fils d'Ægimius, savoir les Dymanes et les Pamphyliens, et une celui des fils d'Hercules, qui fut celle des Hylléens. Je crois donc qu'Hérodote s'est trompé en disant que les Cadméens (c'est-à-dire les Thébains) chassèrent de leur pays les Doriens, et que ces derniers allèrent s'établir sur le Pinde. Voici ce qui a pu donner lieu à son erreur : lorsque les Héraclides vinrent demander la portion de la Doride qui leur appartenoit, ceux des Doriens qui l'occupoient furent obligés d'aller s'établir ailleurs; et comme le Pinde étoit très-voisin de l'Histiæotide, ils y allèrent, mais ils ne formoient pas toute la nation; et il paroît qu'ils continuèrent à ne faire qu'un seul peuple avec les autres. Ce qui me le fait conjecturer, c'est que je vois que quelques écrivains mettent au nombre des villes Doriennes Pindus, qui n'est point nommée par d'autres. Je crois donc que les Doriens n'avoient d'abord que trois villes, et qu'ils fondèrent cette quatrième lorsque les Héraclides furent venus s'établir parmi eux, et que c'est faute d'avoir distingué ces différentes époques, que les auteurs que j'ai cités (*L.* 1, *C.* 7, *note* 14), sont en contradiction. Ce fut de là, sans doute, que les Héraclides partirent pour leur première expédition contre le Péloponnèse. Car ils la firent conjointement avec les Doriens, comme l'observe Pausanias (*L.* 1, *C.* 41, *et L.* VIII, *C.* 5); ce qui n'auroit pas pu être si cette invasion avoit suivi immédiatement la victoire des Athéniens sur Eurysthée. Ils furent repoussés dans cette première

invasion, et ils y perdirent Hyllus leur chef, comme nous le verrons par la suite. On ignore absolument s'ils revinrent dans leur ancienne patrie, ou si ce fut tandis qu'ils étoient occupés au dehors que les Hestiæens, chassés de l'Eubée par les Perrhæbes, vinrent s'en emparer. Quoi qu'il en soit, les Héraclides et les Doriens restèrent tranquilles durant la vie de Cléodæus fils d'Hyllus. Ce fut à cette époque que se fit la guerre de Troyes. Il paroît que les Doriens n'y prirent aucune part, tout au moins n'en est-il pas question dans Homère; et effectivement, les Héraclides, qui jouissoient d'une grande autorité parmi eux, devoient regarder les Atrides comme des usurpateurs, et par conséquent empêcher les Doriens de se joindre à eux. Leurs forces s'accrurent durant cette guerre, qui épuisa le reste de la Grèce; ils acquirent en outre quelques Etats qui échurent aux Héraclides. Nous avons vu ci-dessus (*note* 36), que le royaume d'Orménium étoit échu à Ctésippus fils d'Hercules, ou à l'un de ses fils; et il est probable qu'Antiochus ou un de ses descendans s'empara, dans le même intervalle de temps, de la Dryopide, sur laquelle il avoit des droits comme fils de la fille de Phylas leur dernier roi. Ils se trouvèrent donc alors assez forts pour tenter une nouvelle invasion dans le Péloponnèse, et nous verrons bientôt quel en fut le succès.

6. Il est très-possible que quelques-uns des Héraclides se soient établis dans l'Attique; nous voyons en effet que les Athéniens avoient donné à l'une de leurs tribus le nom d'Antiochus, fils d'Hercules et de Midée, fille de Phylas; mais ils n'y restèrent pas tous. Voyez Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 58), qui dit que quel-

ques-uns seulement des Héraclides restèrent dans l'Attique.

7. Il y a ici une lacune dans le texte. Hyllus avoit été tué bien avant le règne de Tisamène. En effet, ceux qui ont reculé le plus son expédition, l'ont placée sous le règne d'Orestes; encore Pausanias, qui paroissoit avoir adopté cette opinion dans son premier livre (*C.* 41), s'est-il corrigé lui-même dans le huitième (*C.* 5), où il dit qu'Echémus, qui tua Hyllus, devoit être beaucoup plus ancien qu'Orestes, puisqu'il avoit épousé Lysandra, fille de Tyndare, et puisqu'Agapénor, qui lui succéda, commandoit les Arcadiens au siége de Troyes. Apollodore avoit sans doute adopté la même tradition, car il dit qu'Aristomaque fut tué dans le combat qui se donna sous le règne de Tisamène; or, Aristomaque étoit petit-fils d'Hyllus. Apollodore suppose que c'étoit l'Oracle qui avoit fixé l'époque du retour des Héraclides, et qu'Hyllus s'étoit trompé sur le sens de l'Oracle, en prenant trois fruits pour trois récoltes, tandis que l'Oracle entendoit par là trois générations, ce qui fait environ quatre-vingt-dix ans. Mais Hérodote et Diodore de Sicile ne disent rien de cet oracle rendu à Hyllus. Hérodote (*L.* IX, *C.* 26) dit qu'Hyllus s'étant présenté pour entrer dans le Péloponnèse, les peuples de cette contrée vinrent à sa rencontre vers l'isthme de Corinthe. Alors Hyllus, pour éviter l'effusion du sang, proposa un combat singulier, sous la condition que s'il étoit vainqueur on lui rendroit ses Etats, et que s'il étoit vaincu les Héraclides ne chercheroient pas avant cent ans à rentrer dans le Péloponnèse. Echémus, fils d'Aéropus fils de Phégée, accepta le

défi, et tua Hyllus; les Héraclides et les Doriens se retirèrent. Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 58) dit qu'on n'étoit convenu que d'une trève de cinquante ans, ce qui me paroît plus vraisemblable. Il ne faut pas considérer, en effet, le temps qui s'écoula depuis la mort d'Hyllus jusqu'à la rentrée des Héraclides, mais celui qui s'écoula jusqu'aux tentatives qu'ils firent, et il paroît que les premières furent faites par Aristomaque, fils de Cléodæus, fils d'Hyllus. Œnomaüs, cité par Eusèbe (*Préparat. Evang. L.* V, *p.* 210), dit à la vérité que Cléodæus, qu'il nomme Aridæus, en avoit fait une, mais nous verrons qu'il s'est trompé. Quant à celle d'Aristomaque, elle est constante par ce que dit ici Apollodore, par le témoignage de Pausanias (*L.* II, *C.* 7), et par les détails dans lesquels entre Œnomaüs. Les Héraclides avoient effectivement des droits sur le Péloponnèse, comme étant les seuls descendans de Danaüs, roi d'Argos, qui étoit la métropole du Péloponnèse; car Eurysthée n'avoit point laissé d'enfans (*Pausanias, L.* II, *C.* 18).

8. Cléodæus (car c'est ainsi qu'il faut écrire, au lieu de Cléolaüs) étoit père d'Aristomaque; son nom se trouve donc ici mal à propos, et il faut mettre à la place celui d'Aristomaque, qui étoit en effet père de Téménus, de Cresphontes et d'Aristodème (*Pausanias, ibid.*).

9. Apollodore parle ici de deux Oracles différens; de celui qui avoit été rendu à Hyllus, dont il a parlé un peu plus haut, et de celui qui avoit été rendu à Aristomaque, dont il étoit probablement question dans le passage qui nous manque. Comme tout ce qui nous reste de son récit est abrégé d'une telle

manière, qu'on a beaucoup de peine à le comprendre, je suis forcé de citer un passage un peu long d'Œnomaüs, qui nous a été conservé par Eusèbe, dans lequel on trouve des choses qu'on chercheroit vainement ailleurs. Il dit, en parlant à Apollon :

« Les Héraclides ayant jadis entrepris d'entrer dans » le Péloponnèse par l'Isthme, furent repoussés. Aridæus ayant été tué dans cette invasion, Aristomaque son fils alla te consulter sur la route qu'il falloit » prendre pour y entrer; il avoit en effet le même » projet que son père. Tu lui répondis : *Prends le chemin étroit, les Dieux te donneront la victoire.*

» D'après cet oracle, il prit son chemin par l'Isthme, et il y fut tué dans un combat. Téménus, » son malheureux fils, fut le troisième de cette famille » infortunée qui vint te consulter, et tu lui rendis la » même réponse qu'à Aristomaque son père. *Mais,* » te répondit-il, *c'est en se conformant à cet Oracle,* » *que mon père a été tué ;* alors tu lui dis : *ce n'est* » *point par la terre que je t'ai indiqué le chemin* » *étroit, mais par celle au large ventre* (il étoit difficile en effet de nommer tout simplement la mer). » Alors celui-ci se disposa à passer la mer, en faisant cependant tout ce qu'il falloit pour faire croire qu'il » feroit son invasion par terre. Il établit en conséquence » son camp entre Naupacte et Rhypes. Sur ces entrefaites, Hippotès fils de Phylas tua d'un coup de » flèche Carnus Ætolien, et il fit bien à mon avis. » Aussitôt la peste se met dans l'armée, et Aristodème » lui-même meurt. L'armée se retire, et Téménus » va se plaindre à toi du peu de succès de son entreprise. Il reçoit pour réponse, *qu'il est puni de la*

» *mort de l'envoyé des dieux.* Il reçoit aussi en ré» ponse d'autres vers, par lesquels on lui ordonne » d'adresser des prières à Apollon Carnien. Le pre» mier oracle étoit :

» *Tu as tué notre Envoyé, tu en supportes la » punition. Mais que peut-on faire,* demanda Té» ménus, *pour apaiser votre colère ? Fais vœu » que tu rendras un culte à Apollon Carnien.* »

J'ai inséré dans le texte de ce passage les corrections proposées par Henri de Valois (*Emendat. L.* 1, *C.* 3) et par d'autres, pour le rendre intelligible. Il me reste à faire quelques observations.

Œnomaüs nomme Aridæus le fils d'Hyllus que tous les autres nomment Cléodæus. Je n'ai cependant rien voulu changer, parce qu'il peut avoir suivi des auteurs différens. Quant à ce qu'il dit qu'il avoit péri dans une de ces expéditions, je crois qu'il s'est trompé ; puisque tous les autres disent qu'Aristomaque fut le premier après Hyllus, qui tenta le retour dans le Péloponnèse. Les mots ἐκ κακοδαιμόνων τρίτος, *le troisième de cette famille infortunée*, qu'Œnomaüs avoit pris de quelque poëte, l'auront trompé. Il aura pris Aridæus pour le premier de ces infortunés, tandis que c'étoit Hyllus ; Apollodore dit en effet qu'il avoit consulté l'oracle de Delphes. Aristomaque le consulta ensuite ; Téménus étoit par conséquent le troisième qui le consultoit.

Στεινυγρὸς est, suivant Galien, un mot Ionien qui signifie étroit. Ainsi l'Oracle lui avoit ordonné de prendre le chemin étroit, et Aristomaque crut que c'étoit l'Isthme que l'Oracle lui indiquoit, tandis que c'étoit le trajet de Naupacte à Rhium, qui est effec-

tivement très-étroit. C'est pourquoi l'Oracle lui dit : je lui avois ordonné de prendre le chemin étroit non par la terre, *οὐ κατὰ γῆν*, mais par celle au large ventre, *κατὰ τὴν εὐρυγάστορα*, c'est-à-dire la mer. Le passage qui a rapport à cet oracle, est absolument inintelligible dans Apollodore, malgré toutes les corrections qu'on a proposées, et je le crois mutilé. C'est pourquoi j'y ai remis l'astérisque que M. Heyne avoit ôté, quoiqu'il n'ait pas proposé de meilleure leçon. Mais on peut être assuré que le sens est à peu près celui que je viens d'y donner. Voyez aussi le scholiaste de Thucydides (*L.* I, *C.* 12).

10. Ναυπηγεῖν signifioit *construire des vaisseaux*. C'est de là qu'est venu le nom de Naupacte.

11. Œnomaüs, comme nous l'avons vu dans la note précédente, suppose que cette mort fut la punition du meurtre de Carnus qu'Aristodème n'avoit pas vengée, et par conséquent qu'elle n'arriva qu'après. Pausanias (*L.* III, *C.* I) dit qu'Aristodème fut tué à Delphes, mais qu'on varioit sur l'auteur de sa mort. Il avoit été tué, suivant les uns, par Apollon irrité de ce qu'au lieu de consulter son Oracle, il s'étoit adressé à Hercules qu'il avoit rencontré, pour savoir quand les Héraclides pourroient rentrer dans le Péloponnèse. Suivant d'autres, ajoute Pausanias, il fut tué par les fils de Pylades et d'Electre, cousins de Tisamène fils d'Orestes, contre qui Aristodème entreprenoit cette expédition; et cette dernière opinion lui paroît la plus vraisemblable. Mais les Lacédémoniens prétendoient, suivant Hérodote (*L.* VI, *C.* 52), que c'étoit Aristodème lui-même qui les avoit amenés dans la Laconie, qu'il y avoit été leur premier roi, et qu'il l'étoit déjà lorsqu'il

avoit eu ses deux fils ; il ajoute qu'ils ne s'accordoient en cela avec aucun poëte. Argie sa femme étoit fille d'Autésion fils de Tisamène, fils de Thersandre fils de Polynice. Elle étoit sœur de Théras qui fonda la colonie de Théres (*Hérodote et Pausanias, ibid.*).

12. Ce Carnus étoit de l'Acarnanie, suivant Pausanias (*L.* III, *C.* 13). Conon (*Narr.* 26) dit qu'on donnoit ce nom à un spectre d'Apollon (φάσμα Ἀπόλλωνος) qui suivoit les Doriens et leur prédisoit l'avenir, et qui fut tué par Hippotés ; ce qui paroit assez difficile à concevoir. J'entrerai dans de plus grands détails dans mes notes sur Pausanias, L. III, C. 13.

13. J'ai déjà parlé de cet Oxylus (L. I, C. VIII, not. 2). Il est probable, d'après Pausanias (*L.* V, *C.* 3), et surtout d'après l'inscription citée par Strabon (*L.* XI, *p.* 712), qu'il faut lire ici τῷ Αἵμονος, au lieu de τῷ Ἀνδραίμονος. Il reste une difficulté, c'est que, suivant cette inscription, il descendoit à la dixième génération d'Ætolus, tandis que, suivant celle que j'ai établie dans la note que j'ai citée, il n'en descendroit qu'à la huitième. Ætolus — Calydon — Protogénie — Oxylus — Andræmon — Thoas — Hæmon — Oxylus. Cette généalogie est cependant appuyée du témoignage de Pausanias (*L.* V, *C.* 3), qui dit que Thoas descendoit à la sixième génération d'Ætolus fils d'Endymion ; il est donc probable que l'auteur de l'inscription s'est trompé. Ce fut vraisemblablement pour donner plus de merveilleux à tout cela, que les poëtes imaginèrent l'Oracle dont parle Apollodore. Car il étoit tout naturel, comme l'observe Pausanias, qu'Oxylus donnât du secours aux Héraclides dont il étoit parent ; car Gorgé, mère de Thoas son

grand-père, étoit sœur de Déjanire mère d'Hyllus. Le même Pausanias dit que c'étoit le mulet d'Oxylus qui étoit borgne. On verra la suite de son histoire dans cet auteur, L. v, et dans mes notes.

14. Polybe (*L.* II, *C.* 41) et Pausanias (*L.* II, *C.* 18) disent que Tisamène ne fut point tué, et qu'il se retira dans l'Achaie, d'où il chassa les Ioniens.

15. Pausanias (*L.* II, *C.* 28) dit que, suivant quelques auteurs, Pamphylus épousa Orsobie fille de Déiphonte successeur de Téménus; ce qui ne s'accorde pas avec ce que dit Apollodore.

16. Le surnom de Patroüs étoit celui que chaque nation Grecque donnoit au dieu de qui elle prétendoit tirer son origine. Jupiter, père d'Hercules, étoit honoré sous le nom de Patroüs par tous les peuples d'origine Dorienne. Il n'en étoit pas de même chez les Ioniens; et Platon observe (*T.* I, *p.* 302, *édit. de H. Etienne*) que ni les Athéniens, ni les autres peuples Ioniens ne connoissoient Jupiter Patroüs. Ils donnoient ce surnom à Apollon père d'Ion, de qui ils prétendoient descendre.

17. Les noms des fils de Téménus sont absolument différens dans Pausanias (*ibid.*). Il les nomme Cisus, Cérynès, Phalcès et Agræus. Ce dernier ne voulut point aider ses frères à enlever Hyrnétho leur sœur à Déiphonte; et ce fut probablement pour cela que ses frères le chassèrent; car je crois qu'il est le même que l'Archélaüs dont parle Hygin (*Fab.* 219), qui se rendit maître du royaume de Macédoine, et qui avoit fourni à Euripides le sujet d'une tragédie. J'aurai occasion dans mes notes sur Pausanias de faire des recherches plus étendues sur l'histoire de ces premiers Héraclides.

18. Déïphonte étoit, suivant Pausanias (*L.* II, *C.* 19), fils d'Antimaque fils de Thrasyanor fils de Ctésippus fils d'Hercules. Mais comme Hercules avoit eu deux fils de ce nom, l'un de Déjanire, l'autre d'Astydamie fille d'Amyntor, on ne sait duquel des deux il descendoit.

19. Il y a dans le texte *πείθουσι Τιτᾶνας ἐπὶ μισθῷ*; ce qui n'offre aucun sens. J'ai adopté dans ma traduction la correction de Tannegui Lefebvre, qui propose de lire *πείθουσί τινας*. On pourroit aussi lire *Τιτανίους*, les Titaniens. Il y avoit effectivement dans la Sicyonie un peuple de ce nom; mais comme l'histoire de la mort de Téménus nous est inconnue d'ailleurs, il est très-difficile de savoir comment il faut corriger. Pausanias dit bien que ses fils le firent périr, mais il ne dit pas comment.

20. Déïphonte ne succéda point à Téménus, comme le dit Apollodore. Une partie de l'armée ne voulant point obéir aux meurtriers de Téménus, alla avec lui s'établir à Epidaure. Mais le trône d'Argos fut occupé par Cisus, l'aîné des fils de Téménus. Pausanias, L. II, C. 19, 26.

21. Toute cette histoire est, à ce qu'il paroît, de l'invention des poëtes tragiques. Car Cresphontes, suivant Pausanias (*L.* IV, *C.* 3), fut tué par les principaux de la Messénie, parce qu'il favorisoit trop le bas peuple. Mérope sa femme étoit fille de Cypsèle roi d'Arcadie, qui sauva Æpytus. Dans la tragédie d'Euripides, Cresphontes avoit été tué par Polyphontes son frère, qui voulut ensuite épouser Mérope sa veuve. Voyez Aulugelle, L. VII, C. 3, et Hygin, Fab. 137.

NOTES
SUR APOLLODORE.
LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Note 1. Il y a dans le texte παραγινόμενος εἰς Εὐρώπην. M. Heyne croit qu'il faut lire εἰς Φοινίκην, parce que ce fut effectivement dans la Phœnicie qu'Agénor vint s'établir ; mais comme elle ne dût prendre ce nom que sous le règne de Phœnix, je ne crois pas ce changement admissible.

2. Suivant Phérécydes, cité par le scholiaste d'Apollonius de Rhodes (*L.* III, *v.* 1185), Agénor épousa Damno, fille de Bélus : il en eut pour enfans Phœnix, Isée, qu'Ægyptus épousa, et Mélie, qui fut mariée à Danaüs. Agénor épousa ensuite Argiope, fille du Nil, et il en eut Cadmus.

3. C'étoit l'opinion d'Homère (*Il. L.* XIV, *v.* 321), d'Hésiode et de Bacchylides, cités par le scholiaste d'Homère (*Il. L.* XII, *v.* 396), de Phérécydes, comme on l'a vu dans la note précédente, car il ne la mettoit point dans le nombre des enfans d'Agénor, et d'Hellanicus, cité par le scholiaste d'Homère (*Il. L.* II, *v.* 494). Hérodote, qui parle de son enlèvement (*L.* I, *C.* 1),

dit qu'elle étoit fille d'un roi de Tyr, mais il ne nomme pas ce roi. Le scholiaste d'Euripides (*Phœniss. v.* 5) dit qu'Agénor eut d'Antiope, ou plutôt d'Argiope (comme lit Walckenaer, d'après le passage de Phérécydes que j'ai cité), fille de Bélus, Cadmus, Cilix et Phœnix. Ce dernier eut de Téléphe, fille d'Epiméduse, Pirus, Astypalée, Europe et Phœnice.

4. Il y a dans le texte : πίπτει διὰ τῆς θαλάσσης Ῥόδου ἀποπλέων ταῦρος, ce qui n'offre aucun sens ; aussi M. Heyne croit qu'il faut retrancher ces mots. Sevin propose de lire ῥόδου ἀποπνέων ταῦρος. *Il se jeta dans la mer sous la forme d'un taureau, dont l'haleine sentoit la rose.* Et il cite à l'appui de sa correction un passage d'Eustathe (*p.* 989, *L.* xxxv), qui dit que Rhadamanthe fut nommé Ῥαδάμανθυς· ἐπεί, φασιν, ἡ μήτηρ ἐμάνη, τουτ' ἔστι, πάνυ ἐρωτικῶς διετέθη περὶ ῥόδα, ἅπερ ὁ αὐτὴν ἁρπάσας ταῦρος προΐσχετο, *parce que sa mère devint folle, c'est-à-dire très-amoureuse ; à cause des roses que le taureau qui l'enleva lui présentoit.* Eustathe a pris cela dans le grand Etymologiste (*v.* Ῥαδάμανθυς), qu'il faut suppléer d'après le passage que je cite. Mais d'abord, on ne dit jamais ῥόδου au singulier, dans une pareille circonstance ; et en second lieu, dans le passage d'Eustathe il ne s'agit que de roses présentées par le taureau, et non de l'odeur qu'il exhaloit. Je crois qu'il faut lire κρόκου ἀποπνέων ταῦρος, et je fonde cette conjecture sur le passage suivant du scholiaste d'Homère, qui dit (*Il. L.* xii, *v.* 397) que Jupiter, ἤλλαξεν αὑτὸν εἰς ταῦρον· ὅστις, ἀπὸ τοῦ στόματος κρόκον πνέων, τὴν Εὐρώπην ἀπατήσας ἐβάστασε.

S'étant changé en taureau, dont l'haleine sentoit le safran, il trompa Europe, et l'emporta. Il cite Hésiode et Bacchylides, comme les auteurs de cette tradition (voyez encore le même scholiaste *Il. L.* v, *v.* 529). Apollodore a conservé, à ce qu'il paroît, leurs expressions; ce qui lui arrive souvent. On peut voir l'histoire de cet enlèvement dans Ovide (*Métam. L.* II, *v.* 836), et dans la seconde Idylle de Moschus.

5. Le Sarpédon dont parle Homère (*Il. L.* II et *L.* VI), n'est pas le même que le frère de Minos; et il vécut plusieurs générations après. Ils ont cependant été confondus par plusieurs auteurs.

6. Téléphasse étoit la femme de Phœnix, suivant Moschus (*Id.* II, *v.* 40), et suivant le scholiaste d'Euripides, que j'ai cité note 3, si toutefois elle est la même que Téléphe, dont ce scholiaste parle.

7. Astérion étoit fils de Tectamus ou Tectaphus, l'un des fils de Dorus, fils d'Hellen. Tectamus étoit venu, suivant Andron cité par Etienne de Byzance (*v.* Δω-ρίων), et suivant Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 60), s'établir dans cette île avec des Doriens, des Achæens et des Pélasges, qu'il avoit amenés de la Thessalie. Ce fut probablement à cause de cette origine commune, que les Lacédémoniens conservèrent toujours de très-grandes liaisons avec les habitans de l'île de Crète.

8. Miletus étoit, suivant Nicandre, cité par Antoninus Libéralis (*C.* 30), fils d'Apollon et d'Acacal-

lis, fille de Minos. Craignant la colère de son père, elle l'exposa aussitôt après sa naissance dans une forêt; des louves prirent soin de lui et l'allaitèrent, jusqu'à ce que des bergers l'ayant rencontré l'emportèrent chez eux et l'élevèrent. Etant devenu grand, il étoit si beau que Minos en devint amoureux, et voulut même user de violence envers lui. Ce jeune homme, pour s'y soustraire, s'enfuit durant la nuit, par le conseil de Sarpédon, et se retira dans la Carie, où il fonda la ville qui portoit son nom, et il y épousa Idothée, fille d'Eurytus, roi de Carie. Ovide, dans ses Métamorphoses (*L.* IX, *v.* 442), nomme Miletus *Deioniden*, fils de Déion ou de Déionée; on ne sait pas qui il entend par là. Mais l'opinion la plus commune est celle qui est rapportée ici par Apollodore; elle a été suivie par le grand Etymologiste (*v.* Μίλητος) et par le scholiaste d'Apollonius de Rhodes (*L.* I, *v.* 186). Ce dernier ajoute que, suivant quelques auteurs, il étoit fils d'Euxantius, fils de Minos (car il faut lire dans ce passage Μίνωος au lieu de Μίκωνος. Nous verrons bientôt en effet qu'Euxantius étoit fils de Minos). Ovide dit qu'étant devenu grand, il inspira par son courage des inquiétudes à Minos, et pour les faire cesser, il quitta le pays. On voit par cette histoire, et par celle d'Atymnius, que l'amour des garçons étoit très-répandu chez les Crétois: il y étoit même autorisé par les lois, et c'étoit pour excuser ces lois, qu'ils avoient, suivant Platon (*de Legibus*, *T.* VIII, *p.* 28), inventé la fable de l'enlèvement de Ganymède par Jupiter. On peut voir, sur cet usage infâme et sur les lois qui le concernoient, un fragment d'Ephore, rapporté par Stra-

bon (*L.* x, *p.* 739), et le mémoire sur la Législation de Crète de mon savant ami M. de Ste.-Croix, (*p.* 388 *et suiv.*). Le Législateur introduisit cet amour, suivant Aristote (*Polit. L.* II, *C.* 8, *p.* 212), pour mettre des bornes à la population, en tenant les hommes séparés des femmes. C'étoit par la même raison, sans doute, que Solon avoit cherché à encourager cet amour à Athènes, en le défendant aux esclaves (*Æchines, Orat. in Timarchum. Orat. Grecs, T.* III, *p.* 147, *et Sam. Petit, Lois Attiques, p.* 567). Cette défense prouvoit, comme l'observe fort bien Æschines, qu'il le permettoit aux hommes libres. Je sais bien que Plutarque, en citant cette loi dans son Dialogue sur l'Amour (*T.* IX, *p.* 9 et 10), cherche à y mettre un correctif, en disant que Solon n'avoit entendu parler que d'un amour honnête; mais deux vers de ce philosophe qu'il cite un instant après, font connoitre de la manière la moins équivoque ce qu'il entendoit par l'amour des jeunes gens. On doit chercher l'origine de ce goût dépravé dans la manière de vivre précaire de presque tous les anciens habitans de la Grèce. Les arts nécessaires à la vie, le commerce, l'agriculture y avoient fait si peu de progrès, qu'ils étoient toujours dans le cas de craindre l'excès de la population, à cause des troubles qui en étoient ordinairement la suite. Aussi, presque tous les anciens Législateurs avoient-ils pris des précautions contre cet excès, et Aristote (*L.* VII, *C.* 16 *de ses Politiques*) en fait un précepte, en recommandant de ne permettre aux hommes et aux femmes d'avoir des enfans qu'à une certaine époque, et en conseillant de faire avorter les femmes.

9. Voyez, sur Sarpédon, Hérodote (*L.* I, *C.* 173). Nous avons déjà vu qu'il avoit été confondu avec Sarpédon, fils de Jupiter et de Laodamie, fille de Bellérophon, qui combattoit à Troyes pour la défense des Troyens; et c'est par une suite de cette confusion, que quelques poëtes ont dit que Jupiter l'avoit fait vivre trois générations. Mais le passage d'Hérodote que j'ai indiqué suffit pour les faire distinguer. Le Sarpédon dont parle Homère, régnoit sur une partie des Lyciens, et ils ne prirent ce nom que postérieurement à l'ancien Sarpédon. Diodore de Sicile (*L.* III, *C.* 79) dit qu'il eût un fils nommé Evandre qui lui succéda, et qui, ayant épousé Déïdamie, fille de Bellérophon, en eut le second Sarpédon. Il paroît, par ce que dit Hérodote (*L.* IV, *C.* 5), qu'Europe passa dans la Lycie avec son fils. Quant à Atymnius, ou plutôt Atymnus, on le croyoit fils de Phœnix, fils d'Agénor et de Cassiépée, fille d'Arabus; mais, dans la vérité, il étoit fils de Jupiter (*Apollonii schol. L.* II, 178). Comme Europe étoit, suivant l'opinion la plus vraisemblable, fille de Phœnix, Atymnus passoit pour son frère, et c'étoit en cette qualité qu'on lui rendoit, suivant Solin (*p.* 22), un culte à Gortyne en Crète. On ne voit donc pas comment il avoit pu être aimé par Sarpédon, fils d'Europe.

10. Ephore, cité par Strabon (*L.* X, *p.* 730), dit qu'il y avoit eu un ancien Rhadamanthe qui avoit civilisé les habitans de l'île de Crète et leur avoit donné des lois, et que Minos avoit cherché à l'imiter. Effectivement, Pausanias (*L.* VIII, *C.* 53) dit, d'après Cinæthon, poëte

poëte très-ancien, qu'il y avoit eu un Rhadamanthe qui étoit fils d'Héphæstus, fils de Talus, fils de Crès. Celui dont il s'agit ici régna sur plusieurs îles, suivant Diodore de Sicile (*L.* v, *C.* 79), et leur donna des lois très-sages. Il paroît même, par ce que nous avons vu au sujet d'Hercules, que quelques-unes de ces lois furent adoptées dans la Grèce.

11. Acallé est sans doute celle que d'autres auteurs nomment Acacallis. Apollonius de Rhodes (*L.* IV, *v.* 1491) dit qu'elle fut séduite par Apollon. Minos s'étant aperçu qu'elle étoit enceinte, l'envoya dans la Lybie, où elle accoucha d'Amphithémis et de Garamante. Alexandre, cité par le scholiaste de ce poëte, dit qu'elle avoit eu commerce avec Apollon et avec Mercure; qu'elle avoit eu du premier de ces Dieux Naxus, et du second, Cydon, qui fonda Cydonia, dans l'île de Crète. Pausanias (*L.* VIII, *C.* 32) dit aussi que Cydon étoit fils de Mercure et d'Acacallis, fille de Minos. Nous avons vu ci-dessus (not. 8) que, suivant Nicandre, elle étoit mère de Miletus. Elle étoit probablement la même que la nymphe Acacallis, avec laquelle les habitans d'Elyros, dans l'île de Crète, disoient qu'Apollon avoit couché dans la maison de Carmanor, et elle en avoit eu, suivant eux, deux fils, Phylacide et Phylandre (*Pausanias*, *L.* x, *C.* 16).

12. On peut voir, sur ce taureau, le Commentaire de Bachet de Méziriac sur Ovide, T. I, p. 339.

CHAPITRE II.

NOTE 1. Il y a dans le texte ἡνίκα ἀπὸ τῆς Κρήτης ἐπανήει, *lorsqu'elle revenoit de Crète*. M. Heyne croit que ces mots sont une addition de quelque copiste, c'est pourquoi je les ai mis entre deux crochets. Il observe cependant qu'un critique propose de lire ἀπὸ τῆς Κρητηνίας, *de Crétênie*.

2. Il ne faut pas confondre ce Nauplius avec Nauplius, fils de Neptune et d'Amymone, fille de Danaüs. Voyez L. II, C. I, not. 49.

3. Apollodore a suivi ici l'opinion la plus vraisemblable, en donnant Plisthènes pour père à Agamemnon et à Ménélas. Beaucoup d'autres auteurs les disent fils d'Atrée lui-même, et se fondent sur Homère, qui les nomme souvent les Atrides. Mais comme Plisthènes leur père n'avoit rien fait de remarquable, ils avoient pris le nom de leur grand-père, et regardoient même comme une injure qu'on les désignât par celui de Plisthènes. C'est au moins ce que nous apprenons de Dictys de Crète (*L.* V, *C.* 16), qui, après avoir parlé de la mort d'Ajax et des funérailles que lui firent les chefs de l'armée grecque, dit : *Atque exinde contumeliis Agamemnonem, fratremque agere, eosque non Atridas, sed Plisthenidas et ob id ignobiles appellare.* « Alors les » chefs se mirent à dire des injures à Agamemnon » et à son frère, et à leur dire qu'ils n'étoient pas » Atrides, mais Plisthénides, et nés d'un père sans » mérite. » Hésiode avoit adopté cette tradition,

suivant le scholiaste d'Homère (*Il. L.* I, v. 7). Stésichore, dans des vers conservés par Plutarque (*de sera numinis Vindicta, T.* III, *p.* 239, *édit. de Wyttembach*), donne à Agamemnon le surnom de Plisthénide. Euripides, dans sa tragédie des Crétois, citée par le scholiaste de Sophocles (*Ajax, v.* 1295), disoit qu'Aérope ayant été corrompue par un valet, Catrée s'en aperçut, et la livra pour la noyer à Nauplius, qui, en ayant eu pitié, la maria à Plisthènes. Sophocles dit à peu près la même chose dans Ajax (*v.* 1310). Voyez Méziriac sur Ovide, T. II, p. 250.

CHAPITRE III.

Note 1. Il y a dans le texte καὶ νόθος καὶ Μῶλος. Divers savans proposent de lire καὶ νόθος ὁ Μόλος, *et un fils naturel nommé Molus*. Sevin observe fort bien qu'aucun auteur n'a dit que Molus fût fils naturel de Deucalion. Il croit donc que ces mots καὶ νόθος cachent le nom d'un des fils de Deucalion, et il pense l'avoir trouvé dans celui que prend Ulysse, lorsqu'il parle à Pénélope sans vouloir être reconnu par elle; il lui dit (*Odyssée, L.* XIX, *v.* 181) :

Δευκαλίων δέ μ' ἔτικτε καὶ Ἰδομενῆα ἄνακτα·
Ἀλλ' ὁ μὲν ἐν νήεσσι κορωνίσιν Ἴλιον εἴσω
Ὤχεθ' ἅμ' Ἀτρείδῃσιν· ἐμοὶ δ' ὄνομα κλυτὸν Αἴθων,
Ὁπλότερος γενεῇ· ὁ δ' ἄρα, πρότερος καὶ ἀρείων.

« Deucalion m'a donné le jour, ainsi qu'au roi Ido-
» ménée; mais Idoménée est allé avec les Atrides au

» siége de Troyes; quant à moi, mon nom est Æthon; » je suis plus jeune que lui, il est plus âgé et plus vail- » lant que moi. » Il croit donc qu'il faut mettre ici *καὶ Αἴθων*. Le scholiaste de Lycophron (*v*. 432) dit à la vérité que cet Æthon étoit un personnage de l'invention d'Ulysse; mais il me paroit que Lycophron ne pensoit pas de même, car il le compte parmi les frères d'Idoménée. D'ailleurs, Homère n'auroit pas fait emprunter à son héros le nom d'un personnage imaginaire. Je crois donc cette conjecture à peu près certaine.

2. On n'est point d'accord sur le père de Molus. Diodore de Sicile (*L*. v, *C*. 79) dit qu'il étoit fils de Minos; et Sevin croit que c'étoit aussi l'opinion de Dictys (*L*. 1, *C*. 1); car, en parlant de la succession de Catrée, il dit qu'à l'égard de ses Etats, ils furent partagés entre Idoménée et Mériones : *Hæc quippe Idomeneus cum Merione, (Deucalionis Idomeneus, alter Moli) jussu ejus seorsum habuere.* « Quant à ses Etats, Idoménée et Mériones fils, l'un » de Deucalion, et l'autre de Molus, les partagèrent » entre eux, d'après ses ordres. » (J'ai ponctué ce passage d'après l'observation de Jos. Mercérus, qu'on a négligée dans l'édition *Ad usum Delphini*). Hygin dit aussi qu'ils avoient autant de vaisseaux l'un que l'autre : *Idomeneus Deucalionis filius a Creta navibus XL. Meriones, Moli et Melphidis filius a Creta navibus XL.* « Idoménée, fils de Deucalion, » de Crête : 40 vaisseaux. Mériones, fils de Molus et de » Melphis, de Crête : 40 vaisseaux. » Ce qui suppose qu'ils avoient autant de pouvoir l'un que l'autre.

Mais cela ne prouve pas, comme le croit Sevin, qu'ils fussent à peu près du même âge. Idoménée, en effet, étoit l'un des chefs les plus âgés de la Grèce, car Homère dit, dans l'Iliade (*L.* XXIII, *v.* 361), que bien qu'à moitié blanc, il ne laissa pas que de mettre les Troyens en fuite. Il n'étoit donc pas surprenant que son neveu se trouvât avec lui. Mériones, suivant Homère, étoit l'un des compagnons d'armes d'Idoménée, mais il ne donne nulle part à entendre qu'ils fussent parens. Nous ne savons presque rien de l'histoire de Molus. Plutarque, dans son traité des Oracles qui ont cessé (*T.* II, *p.* 709, *édit. de Wyttembach*), dit que Molus, père de Mériones, ayant violé une nymphe, fut trouvé le lendemain sans tête.

3. Il y a dans toutes les éditions μῦν διώκων, *poursuivant un rat.* Mais on y a mis cette leçon d'après le scholiaste de Lycophron (*v.* 811); car les manuscrits portent μύδας. μυίας. μία, μῦια; ce qui me fait croire qu'il faut lire μυῖαν, *une mouche*, ce qui a plus de rapport avec un tonneau de miel. L'autorité de Tzetzès ne doit pas beaucoup nous arrêter; nous avons en effet déjà vu plusieurs fois qu'il avoit suivi de mauvaises leçons. Hygin (*Fab.* 136) dit que ce fut en jouant à la paume, qu'il se laissa tomber dans un tonneau de miel.

4. L'Oracle lui répondit, suivant Hygin (*Fab.* 136), qu'il étoit né un monstre dans sa maison, et que celui qui pourroit le définir, lui feroit retrouver son fils : Minos ayant questionné ses domestiques, apprit

qu'il venoit de naître dans ses étables un veau qui changeoit trois fois de couleur dans la journée, étant blanc le matin, rouge à midi et noir le soir. Ce fut à cause de cela que Polyidus le compara au fruit de la ronce, qui a ces trois couleurs, suivant ses degrés de maturité. Il est même assez ordinaire de voir sur la même branche des fruits de trois couleurs différentes.

5. Polyidus étoit fils de Cœranus, fils d'Abas, fils de Mélampe suivant Pausanias (*L.* I, *C.* 43). Suivant Phérécydes, cité dans une scholie publiée par M. Heyne (*Homeri. Il. L.* XIII, *v.* 663, *T.* VI, *p.* 648), il étoit fils de Cœranus, fils de Clitus, fils de Mantius, fils de Mélampe. Il avoit épousé Eurydamie, fille de Phylée, fils d'Augias, et il en avoit eu deux fils, Euchénor et Clitus, qui allèrent au siége de Troyes, où Euchénor fut tué par Alexandre. Un auteur dont Suidas rapporte les expressions, mais qu'il ne nomme pas, dit que Glaucus fut ressuscité par un devin de la ville de Galéotis en Sicile. Voici ses expressions, v. Ἀκίσματα : « Il y avoit dans la ville de Galéotis un homme » très-habile dans l'art de dire quelle seroit l'issue » des maladies, et de remédier aux intempéries des » saisons; il savoit deviner par certaines cérémonies » religieuses les causes de la stérilité de la terre et » des animaux, changer cette disposition et donner » des moyens pour rétablir l'abondance et la fécon» dité. On dit que Minos l'engagea à force de pré» sens à venir dans l'île de Crète, et à s'y livrer à » cette recherche si célèbre, de ce qu'étoit devenu » Glaucus, son fils. » Je serois assez tenté de croire

que ce fragment est tiré de l'Histoire Universelle de Nicolas Damascène. Galéotis ou Hybla étoit une ville de la Sicile, dont les habitans étoient célèbres par leurs connoissances dans l'art de prédire l'avenir.

6. Polyïdus, suivant Euripides, découvrit d'abord, par le moyen d'un aigle marin, que le corps de Glaucus n'étoit point dans les flots; une chouette lui fit ensuite connoitre qu'il étoit dans un tonneau de miel, et Ælien (*Hist. Anim. L.* v, *C.* 2) reprend Euripides à ce sujet, parce que, dit-il, il n'y avoit point de chouettes dans l'île de Crète. Voyez la diatribe de Walckenaer, sur les fragmens d'Euripides (*p.* 201). Suivant quelques auteurs, il avoit été ressuscité par Æsculape, comme nous le verrons par la suite.

7. Minos enferma Polyïdus dans le tombeau de Glaucus, suivant Palæphate (*C.* 27) et Hygin (*Fab.* 136). Ce dernier ajoute qu'il lui laissa une épée.

8. Polyïdus, suivant le scholiaste de Lycophron (*v.* 811), cherchoit à se faire tuer par ce serpent, et ce fut en le provoquant pour l'irriter, qu'il le tua. Hygin dit que craignant qu'il ne dévorât le corps de Glaucus, il le tua d'un coup d'épée.

9. Il y a dans toutes les éditions précédentes *εἰς τὸ στόμα ἐπιπτύσαι*. J'ai mis *ἐμπτύσαι* d'après le scholiaste de Lycophron (*v.* 811), comme l'avoit déjà proposé M. Heyne. Servius, sur Virgile (*Ænéïde*, *L.* II, *v.* 247), raconte que Cassandre promit à Apollon de céder à ses désirs, s'il vouloit lui appren-

dre l'art de la divination. Lorsqu'elle l'eût appris, elle ne voulut plus tenir sa promesse ; alors Apollon lui demanda au moins un baiser, elle ne crut pas devoir le lui refuser, et en l'embrassant, il lui cracha dans la bouche ; comme les dons faits par un Dieu sont irrévocables, elle conserva le talent de prédire, mais elle perdit celui de persuader, et l'on ne voulut plus croire à ses prédictions.

CHAPITRE IV.

NOTE 1. Démétrius Scépsius, cité par Strabon (*L.* XIV, *p.* 998), disoit, d'après Callisthènes, que Cadmus, durant son séjour dans la Thrace, y avoit fait exploiter les mines du Mont Pangée. Ces mines étoient d'or, suivant Pline (*L.* VII, *C.* 56), qui dit que Cadmus fit le premier connoître l'art de les exploiter. Quelques auteurs ont prétendu que Cadmus étoit Ægyptien ; mais Pausanias observe (*L.* IX, *C.* 12) que le nom d'Onga qu'il donna à Minerve, prouve qu'il étoit Phœnicien. Son arrivée dans la Grèce, ne précéda que de sept générations le siége de Troyes.

2. Voici cet Oracle, ou plutôt les vers de quelque ancien poëte qui le rapportoit :

Φράζεο δή μοι μῦθον, Ἀγήνορος ἔκγονε Κάδμε·
Ἠοῦς ἐγρόμενος, προλιπὼν ἴθι Πυθὼ δῖαν,
Ἠθάδ᾽ ἔχων ἐσθῆτα, καὶ αἰγανέην μετὰ χερσὶ,
Τὴν διά τε Φλεγύων καὶ Φωκίδος, ἔστ᾽ ἂν ἵκηαι
Βουκόλον ἠδὲ βόας κηριτρεφέος Πελάγοντος·
Ἔνθάδε προσπελάσας ξυλλάμβανε βοῦν ἐρίμυκον,

Ἥ κεν δὴ νώτοισιν ἐπ' ἀμφοτέροισιν ἔχῃσι
Λευκὸν σῆμ' ἑκάτερθε, περίτροχον ἠΰτε μήνης·
Τὴν δὲ σὺ ἡγεμόνα σχὲ περιτρίπτοιο κελεύθου.
Σῆμα δέ τοι ἐρέω μάλ' ἀριφραδὲς, οὐδέ σε λήσει·
Ἔνθα κέ τοι πρώτιστα βοὸς κέρας ἀγραύλοιο
Ἵζηται, κλίνῃ τε πέδῳ γόνυ ποιήεντι·
Καὶ τότε τὴν μὲν ἔπειτα μελαμφύλλῳ χθονὶ ῥέζειν
Ἁγνῶς καὶ καθαρῶς· γαίῃ δ' ὅταν ἱερὰ ῥέξῃς,
Ὄχθῳ ἐπ' ἀκροτάτῳ κτίζειν πόλιν εὐρυάγυιαν
Δεινὸν Ἐνυαλίου πέμψας φύλακ' Ἄϊδος εἴσω.
Καὶ σύ γ' ἐν ἀνθρώποις ὀνομάκλυτος ἔσσεαι αὖθις
Ἀθανάτων λεχέων ἀντήσας ὄλβιε Κάδμε.

« Ecoutes avec attention ce que je vais te dire, » Cadmus, fils d'Agénor. Lève-toi dès l'aurore, » prends tes vêtemens, et, tenant une lance à la » main, laisse la divine Pytho, et mets-toi en route » à travers le pays des Phlégyens et la Phocide, » jusqu'à ce que tu trouves les vaches de Pélagon » et celui qui les garde. Arrivé là, choisis dans le » troupeau une vache qui ait sur chacun de ses flancs » une marque blanche ronde comme la Lune, et » prends-la pour guide dans le chemin que tu vas » faire. Je te donnerai un signe certain et auquel tu » ne peux te méprendre; dès que cette vache bais- » sera la tète et fléchira les genoux, pour se reposer » sur l'herbe, offre-la en sacrifice à la Terre, en- » suite tu enverras aux Enfers le gardien que Mars » a mis à sa fontaine, et tu bâtiras alors sur le som- » met de la montagne une ville. Tu épouseras en- » suite, ô bienheureux Cadmus, une femme de race » immortelle, et ton nom sera à jamais célèbre parmi

» les hommes. » J'ai tiré ces vers du scholiaste d'Euripides (*Phœniciennes, v.* 641), et j'y ai inséré les conjectures de Walckenaer, qui croit qu'ils sont de Mnaséas, ou de quelque poëte Cyclique. Le scholiaste d'Æschyle (*sept contre Thèbes, v.* 492) dit que l'Oracle ordonna à Cadmus de suivre la première chose qu'il trouveroit à la sortie du temple. Cadmus trouva cette vache et la suivit.

3. Le scholiaste de Sophocles (*Antigone, v.* 117) dit que ce serpent étoit né de Mars et de Tilphusse, l'une des Furies (Tilphusse étoit le nom qu'on donna à Cérès lorsqu'elle se changea en Furie. Voyez Pausanias, L. VIII, C. 25). Cadmus le tua d'un coup de pierre, suivant Hellanicus, qui a été suivi par Euripides (*Phœnic. v.* 666, *et ibid. schol.*); mais suivant Phérécrates, ou plutôt Phérécydes, comme Walckenaer croit qu'il faut lire, il le tua d'un coup d'épée.

4. Voici comment cela étoit raconté par Phérécydes (*Apollonii schol. L.* III, 1178): lorsque Cadmus eut fondé Thèbes, Mars et Minerve lui donnèrent la moitié des dents du serpent, et donnèrent l'autre moitié à Æétès. Cadmus les sema tout de suite par l'ordre de Mars dans un champ labouré, et elles produisirent des hommes armés. Cadmus effrayé, leur jeta des pierres; dès qu'ils se sentirent frapper, ils s'en prirent les uns aux autres, et un combat s'étant engagé entre eux, ils se tuèrent mutuellement, à l'exception des cinq que nomme Apollodore, que Cadmus fit citoyens de la ville qu'il fon-

doit. Mais suivant Hellanicus, cité par le même scholiaste (*L.* III, 1185), la Terre n'en avoit pas produit d'autres que ces cinq ; ainsi, d'après lui, il n'y avoit point eu de combat. Je ne rapporterai pas les différentes conjectures qu'on a faites sur leur origine. Pausanias, qui étoit plus à portée que nous de faire des recherches, et qui avoit lu avec soin les anciens poëtes, dit (*L.* IX, *C.* 5) qu'il s'en tient à la tradition reçue sur leur nom et sur leur origine, ses recherches n'ayant pu lui procurer rien de satisfaisant. Ils avoient, à ce qu'on prétend, pour signe distinctif, une lance imprimée sur l'épaule (*Dion Chrysostôme, Or.* IV, *T.* I, *p.* 149). Plutarque (*de sera numinis Vindicta, p.* 268) raconte qu'un certain Python, son contemporain, qui descendoit de ces Spartes, eut un enfant qui portoit cette marque, ce qu'on n'avoit pas vu depuis longtemps. On trouvera tout ce qu'on peut dire sur eux, rassemblé dans une dissertation de J. Jonsenius, ou Jonsius, dans le recueil de Grævius, intitulé *Syntagma dissertationum rariorum, p.* 210. Il paroît par ce que dit Pausanias, que lorsque Cadmus vint s'établir à Thèbes, le pays étoit habité par deux peuples, les Hyantes et les Aones : Cadmus défit les Hyantes, qui s'enfuirent la nuit suivante ; les Aones s'étant soumis, il leur permit de rester dans le pays, et ils se mêlèrent avec les Phœniciens. Il est possible que Cadmus ait, en arrivant, trouvé le moyen d'armer ces deux peuples l'un contre l'autre, ce qui aura donné lieu à la fable des Spartes.

5. Il y a dans le texte : *ἀνθ' ὧν ἔκτεινεν, ἀΐδιον ἐνιαυ-*

τὸν ἐθήτευσεν Ἄρει, ce qui me paroît très-difficile à comprendre. On peut voir dans les notes de M. Heyne (*p.* 556) ses conjectures, qui me paroissent inadmissibles. Sevin propose de lire : ἀνθ' ὧν ἔκτεινεν ἀνδρῶν ; mais ce n'étoit pas Cadmus qui avoit tué ces hommes. On ignore aussi ce que c'est que cette année de huit ans. Hellanicus, cité par le scholiaste d'Homère (*Il. L.* II, *v.* 494), dit que Mars, irrité de la mort du serpent, voulut tuer Cadmus ; mais Jupiter l'en empêcha, et l'engagea même à lui donner Harmonie sa fille en mariage. Cependant Cadmus fut obligé de le servir pendant un an, en expiation du meurtre du serpent.

6. Il y a dans toutes les éditions qui ont précédé celle de M. Heyne, βασιλεῖ, et Sevin croit qu'il faut lire βασίλεια, *un palais*. Le traducteur latin paroît avoir fait la même conjecture, car il traduit : *Ipsi Minerva regiam adornavit*. J'ai cru devoir préférer cette correction à celle de Commelin, que M. Heyne a mise dans le texte. βασιλείαν ne se prend que pour *royaumes*, et Minerve ne distribuoit point les couronnes, mais comme déesse des arts, elle présidoit à la construction des édifices.

7. Harmonie étoit, suivant Diodore de Sicile (*L.* V, *C.* 48), fille de Jupiter et d'Electre, l'une des filles d'Atlas, et sœur de Dardanus et de Jasion. Cadmus étant à la recherche d'Europe, aborda à l'île de Samothrace, dans laquelle ils demeuroient, et il y devint amoureux d'Harmonie, qu'il épousa. Ephore, qui lui donnoit également Electre pour mère, disoit

que Cadmus en étant devenu amoureux, l'avoit enlevée, et qu'encore de son temps on célébroit à Samothrace une fête dans laquelle on faisoit semblant de la chercher. Démagoras disoit qu'Electre étoit venue de la Lybie, s'établir dans l'ile de Samothrace. Jupiter y eut commerce avec elle, et en eut plusieurs enfans, savoir : Eétion, Dardanus et Harmonie. Cadmus allant à la recherche de sa sœur, aborda avec Thasus à l'ile de Samothrace; il s'y fit initier, et durant la cérémonie il vit Harmonie que Minerve lui conseilla d'enlever (*Euripidis schol. Phœniss. v.* 7). Mnaséas, cité par Etienne de Byzance (*v.* Δάρδανος) est d'accord avec les auteurs que je viens de citer, sur les parens d'Harmonie et sur son mariage avec Cadmus. Il paroit qu'Hellanicus avoit suivi la même tradition, car le scholiaste d'Apollonius (*L.* 1, *v.* 916) dit que, suivant cet auteur, c'étoit du nom d'Electre, sa mère, que Harmonie avoit nommé Electride, l'une des portes de Thèbes. Il est vrai que, suivant le scholiaste d'Homère (*Il. L.* II, *v.* 424), Hellanicus paroîtroit avoir fait Harmonie fille de Mars et de Vénus; mais comme cette scholie est tirée d'Apollodore et d'Hellanicus, il est difficile de distinguer ce qui a été emprunté de chacun de ces deux auteurs. Il paroîtroit, d'après le scholiaste d'Euripides (*Phœniss. v.* 7), que, suivant quelques auteurs, Cadmus avoit épousé Electre elle-même; mais je crois avec Walckenaer, que l'auteur de cette scholie a été trompé par le passage d'Ephore, que j'ai cité un peu plus haut, qu'il n'a pas entendu. Le même scholiaste dit que, suivant Dercyllus, Harmonie étoit fille de Dracon, fils de Mars, et roi du pays où Cadmus fonda Thèbes. Cad-

mus le tua, et épousa sa fille. Evhémère, cité par Athénée (*L.* XIV, *p.* 652), disoit que, suivant les Sidoniens, Cadmus étoit cuisinier de l'un de leurs rois, qu'ayant enlevé Harmonie, joueuse d'instrumens et esclave comme lui, il s'étoit enfui avec elle.

8. On peut voir la description de cette noce dans Diodore de Sicile (*L.* V, *C.* 59), et beaucoup plus en détail dans les Dionysiaques de Nonnus (*L.* V, *v.* 88 *et suiv.*). Les Muses et les Grâces y chantèrent, et, si nous pouvons en croire Théognis (*v.* 15), la tradition avoit conservé le refrain de cette chanson.

Μοῦσαι καὶ Χάριτες, κοῦραι Διὸς, αἵποτε Κάδμου
Ἐς γάμον ἐλθοῦσαι, καλὸν ἀείσατ' ἔπος
« Ὅττι καλὸν φίλον ἐστί· τὸ δ' οὐ καλὸν οὐ φίλον ἐστί. »
Τοῦτ' ἔπος ἀθανάτων ἦλθε διὰ στομάτων.

« Muses et Grâces, filles de Jupiter, qui, étant jadis
» aux noces de Cadmus, y chantâtes ce beau vers :
» *On aime ce qui est beau, ce qui n'est pas beau*
» *on ne l'aime pas*. Et ce vers fut répété par toutes
» les bouches divines. »

9. Voyez, sur ce collier, la Thébaïde de Stace, L. II, v. 270 et suiv.

10. Aristée étoit, suivant Pindare, fils d'Apollon et de Cyrène, fille d'Hypsée, roi des Lapithes, qui étoit lui-même fils du fleuve Pénée. La chasse étoit l'unique plaisir de Cyrène; Apollon l'ayant vu sans armes terrasser un lion, en devint amoureux, l'enleva et la conduisit dans la Lybie; Phérécydes dit

que ce fut sur un char attelé de cygnes (*Apollonii schol.* II, 500). Suivant Agrœtas, dans le premier livre de ses Libyques, Apollon la transporta d'abord dans l'île de Crète, et ensuite dans la Libye; mais Mnaséas disoit qu'elle étoit allée de son propre mouvement dans la Libye : Eurypyle étoit, suivant Acestor, roi de la Libye, lorsqu'Apollon l'y transporta. Un lion furieux ravageoit alors le pays, et Eurypyle avoit promis sa couronne à celui qui le tueroit; Cyrène ayant eu cet avantage, monta sur le trône, et donna son nom au pays. Elle y eut deux fils, Autouchus et Aristée. Callimaque parle de ce lion, dans son Hymne à Apollon (*v.* 92). Elle donna Aristée à élever à des Nymphes, qui l'instruisirent dans toutes les parties de l'agriculture. Il vint ensuite à Thèbes auprès de Cadmus, dont il épousa la fille Autonoé (*Diodore de Sicile, L.* IV, *C.* 81); mais Actæon, son fils, ayant été déchiré par ses chiens, il en fut si affligé, qu'il quitta la Grèce et alla conduire une colonie dans l'île de Sardaigne (*Pausanias, L.* X, *C.* 17; *Salluste, cité par Servius, sur les Géorgiques, L.* I, *v.* 14). Diodore de Sicile donne des détails un peu différens; il dit qu'Aristée, après la mort de son fils, alla dans l'île de Céos, sur l'invitation des habitans. Les Cyclades étant dévastées par les chaleurs de la Canicule, les habitans de Céos consultèrent l'Oracle, qui leur dit d'avoir recours à Aristée. Celui-ci étant venu avec quelques habitans de l'Arcadie, éleva un temple à Jupiter Pluvieux, appaisa l'astre de la Canicule par des sacrifices, et recommanda aux habitans d'attendre tous les ans, sous les armes, le lever de la Canicule et

de lui offrir des sacrifices. Depuis ce temps-là, des vents réguliers, que les Grecs nommoient *Etésies*, se lèvent tous les ans à cette époque et rafraichissent l'air (*Apollonii schol. L.* II, *v.* 500; *Hygin*, *Poet. Astron. L.* II, *C.* 4). Il retourna de là, suivant Diodore, dans la Libye, et sa mère lui ayant donné des vaisseaux, il alla dans la Sardaigne; il en civilisa les habitans, et leur apprit l'art de cultiver la terre. Il y eut deux fils, Charmus et Callicarpus. Il y avoit eu, suivant Bacchylides, cité par le scholiaste d'Apollonius (*L.* II, *v.* 500), quatre Aristée; le premier, fils d'Uranus et de la Terre; le second, fils de Carystus; le troisième, fils de Chiron, et le quatrième, celui dont il s'agit ici. Il paroît tout au moins certain qu'il y en a deux; l'un qui épousa la fille de Cadmus, et l'autre qui étoit fils d'Apollon et de Cyrène. Il fut, suivant Apollonius de Rhodes (*L.* II, *v.* 512), élevé dans la Thessalie par Chiron, et il passa de là dans l'Arcadie, suivant Pindare, cité par Servius (*Géorg. L.* I, *v.* 14), et suivant Justin (*L.* XIII, *C.* 7), qui dit qu'il enseigna aux Arcadiens l'art d'élever les abeilles, de faire cailler le lait et de connoître le lever et le coucher des Astres qui pouvoient les diriger dans les divers travaux de l'agriculture. Ce fut lui qui passa dans l'ile de Céos. Quant au voyage de Cyrène dans la Libye, Justin prétend que cette fable ne fût inventée par les Grecs qu'à l'époque où ils allèrent s'y établir, sous la conduite de Battus; ils y trouvèrent une fontaine que les gens du pays nommoient *Cyré*, κύρη. La ressemblance de ce nom avec celui de Cyrène, leur fit imaginer

imaginer la fable de l'enlèvement de cette nymphe et de son transport dans la Libye.

11. Les anciens reconnoissoient plusieurs Bacchus, suivant Diodore de Sicile (*L.* III, *C.* 62—65, *et L.* IV, *C.* 2—5) et Cicéron (*de natura Deorum*, *L.* III, *C.* 23). Mais l'opinion la plus reçue étoit qu'il y en avoit eu deux; le premier, fils de Jupiter et de Proserpine, connu sous le nom de Zagræus, et qui jouoit un grand rôle dans les mystères d'Eleusis, sous le nom d'Iacchus. On racontoit que Jupiter étant devenu amoureux de Proserpine, s'étoit changé en serpent pour en jouir; et elle en avoit eu un fils nommé Zagræus, que les Titans mirent en pièces à l'instigation de Junon. Ils le mirent dans une chaudière pour le faire cuire. L'odeur attira Jupiter qui, ayant reconnu les restes de son fils, foudroya les Titans, et recommanda ces restes à Apollon, qui les enterra sur le Parnasse (*Clément d'Alexandrie, Protrept. p.* 15; *Hygin, Fab.* 167). Minerve ayant trouvé le moyen de soustraire son cœur aux Titans, le donna à Jupiter, qui le réduisit en poudre et le fit avaler à Sémelé; ce qui la rendit mère du second Bacchus (*Hygin, ibid.*). Diodore dit (*L.* III, *C.* 62) que, suivant quelques auteurs, il étoit fils de Jupiter et de Cérès; et c'étoit probablement la tradition reçue dans les mystères d'Eleusis; car le mystique Iacchus, qui avoit assisté Cérès dans la perquisition qu'elle fit pour retrouver Proserpine, ne pouvoit être fils de cette dernière. C'étoit comme fils de Cérès, que ce dieu étoit adoré par les Romains, qui avoient conservé les anciennes traditions grec-

ques. Cicéron, en parlant des hommes qui avoient reçu après leur mort les honneurs de la divinité, dit : *hinc Liber etiam; hunc dico Liberum Semeles natum, non eum quem nostri majores auguste sancteque Liberum cum Cerere et Libera consecraverunt : quod quale sit, ex mysteriis intellegi potest. Sed quod ex nobis natos Liberos appellamus, idcirco Cerere nati nominati sunt Liber et Libera, quod in Libera servant, in Libero non item (De natura Deorum, L. II, C. 24).* « C'est » ainsi que Liber a reçu les honneurs divins. Je parle » de Liber fils de Sémelé, et non de celui que nos » ancêtres avoient consacré, et honoroient religieu- » sement avec Cérès et Libéra. Nous apprenons qui » il est dans les mystères. Mais de même que nous » nommons nos enfans *Liberos*, on a donné aux en- » fans de Cérès les noms de Liber et de Libéra ; ce » qu'on observe à l'égard de cette dernière, mais non » à l'égard de l'autre qu'on nomme Bacchus ». On les honoróit dans le même temple (*voyez Tite-Live, L. III, C.* 55, *et L.* XLI, *C.* 33). Ils étoient aussi réunis à Athènes, dans le temple de Cérès (*Pausanias, L. I, C. 2*) ; ce qui prouve que les Athéniens avoient conservé la même tradition. Le second Bacchus étoit le fils de Sémelé, au sujet duquel Diodore de Sicile (*L. I, C.* 23) raconte qu'Orphée ayant apporté de l'Ægypte dans la Grèce les mystères de l'ancien Bacchus, qui étoit le même qu'Osiris, il arriva que Sémelé fille de Cadmus mit au monde, au bout de sept mois, un enfant qui ressembloit à Osiris. Cet enfant n'ayant pas vécu, Cadmus aidé par Orphée, fit croire aux Grecs que sa naissance étoit une nouvelle

apparition d'Osiris; et l'ayant enchâssé dans de l'or, il établit en son honneur le culte et les cérémonies qu'Orphée avoit apportés de l'Ægypte. Charax, cité par l'anonyme *de Incredibilibus*, imprimé à la suite de Palæphate dans le recueil de Th. Gale, rapporte la chose un peu différemment. Sémelé fille de Cadmus étant devenue enceinte sans être mariée, fut frappée de la foudre, au moment où elle accouchoit. Elle fut tuée, mais l'enfant vécut. La manière dont Sémelé périt, la fit regarder comme une divinité, et on la nomma Thyoné. Cadmus eut le plus grand soin de l'enfant, et il lui donna le nom de Dionysus, en mémoire de la manière dont il avoit échappé aux flammes. Il n'est point question d'Orphée dans ce dernier récit; et effectivement il étoit très-postérieur à Cadmus, et n'avoit guère précédé que d'une génération le siége de Troyes. Hérodote dit que ce fut Mélampe qui introduisit dans la Grèce les cérémonies et le culte de Bacchus; ce qui est plus vraisemblable. On fera bien de consulter, sur l'établissement de ce culte, le savant mémoire de Fréret. Académie des Inscriptions, mémoires, T. xxiii, p. 242.

12. On ne s'accorde point sur les nourrices de Bacchus. Diodore dit qu'il fut confié à une fille d'Aristée, qu'il nomme Nysa, et qu'Apollonius (*L.* iv, *v.* 1131) nomme Macris. Orphée (*Hymne* 48) la nomme *Hippa*, mais ce nom ne nous est connu que par lui. L'opinion la plus commune est celle que rapporte ici Apollodore. Sevin a épuisé tout ce qu'il y avoit à dire là-dessus, dans ses recherches sur les nourrices de Bacchus. Académie des Inscriptions, histoire, T. v, p. 37.

13. Stésichore, suivant Pausanias (*L.* IX, *C.* 2), avoit suivi la même tradition qu'Acusilas. Euripides dit, dans ses Bacchantes (*v.* 337), que Diane le tua, parce qu'il se vantoit de savoir mieux chasser qu'elle. Il semble, par ce que dit Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 81), quoique d'une manière assez obscure, qu'il avoit osé prétendre à la main de la Déesse. Hygin (*C.* 180) dit qu'il avoit voulu la violer; mais dans le chap. suivant, il suit la tradition ordinaire; savoir, qu'il avoit vu involontairement Diane au bain. Au reste, les anciens étoient persuadés que, pour mériter d'être puni, il suffisoit d'avoir vu un Dieu ou une Déesse, sans leur volonté expresse. Minerve le dit elle-même dans l'Elégie de Callimaque (*Lavac. Pallad.*).

Κρόνιοι δ' ὧδε λέγοντι νόμοι
Ὅς κε τιν' ἀθανάτων, ὅκα μὴ θεὸς αὐτὸς ἕληται
Ἀθρήσῃ, μισθῷ τοῦτον ἰδεῖν μεγάλῳ.

« Les lois de Saturne ordonnent que celui qui voit » un des immortels, sans sa volonté expresse, paye » cette vue très-cher. » On peut voir divers exemples de cette punition, dans les notes de Spanheim sur ce poëme de Callimaque, v. 54, 78 et 100.

14. Tout ce passage, que j'ai mis entre deux crochets, est probablement un fragment de l'ouvrage même d'Apollodore, que quelque curieux aura mis en marge de son exemplaire, et qui aura passé de là dans le texte. Il est tellement mutilé, qu'il est

difficile d'en tirer aucun sens. Je n'ai pas cru devoir perdre mon temps à chercher à le corriger, et je le donne tel qu'il est dans l'édition de M. Heyne.

CHAPITRE V.

NOTE 1. Il y a dans le texte : ἐπὶ Ἰνδοὺς διὰ τῆς Θράκης ἠπείγετο ; ce qui signifie à la lettre : *Il alla par la Thrace contre les Indiens*. M. Heyne croit qu'il faut retrancher les mots ἐπὶ Ἰνδοὺς. Effectivement la Thrace n'est pas le chemin pour aller dans l'Inde, surtout en revenant de la Phrygie. Il est probable qu'il y avoit ici quelque chose qui a été oublié par les copistes.

2. Homère (*Il. L.* VI, *v.* 130 *et suiv.*) fait raconter cet événement par Diomèdes, de la manière suivante : Bacchus étant tombé dans un accès de folie, Lycurgue se mit à la poursuite de ses nourrices, et Bacchus fut si épouvanté, qu'il se jeta dans la mer, où il fut reçu par Thétis; Jupiter punit Lycurgue en le privant de la vue, et il ne vécut pas long-temps après. Sophocles dit, dans son Antigone (*v.* 955 *et suiv.*), que Bacchus enferma Lycurgue dans une prison de pierres; et Triclinius, dans ses scholies sur ce passage, raconte que Lycurgue ayant été défait par Bacchus, voulut s'enfuir; mais ses pieds se trouvèrent enlacés par des sarmens de vigne, et Bacchus le fit jeter dans un précipice; ou, suivant d'autres, le fit tomber entre les mains de ses ennemis, qui l'enfermèrent dans une caverne, où il mou-

rut de faim. Suivant Hygin (*Fab.* 132), Lycurgue nia d'abord que Bacchus fût un Dieu. S'étant ensuite avisé de boire du vin, il s'enivra, et voulut violer sa propre mère. Sa raison étant revenue, il prétendit que le vin étoit un poison, et ordonna d'arracher les vignes; mais Bacchus le rendit furieux; dans un de ses accès, il tua sa femme et ses enfans. Ce Dieu le fit ensuite déchirer par des panthères. Voyez Bachet de Méziriac sur Ovide, T. I, p. 163.

3. Il y a dans toutes les éditions : καὶ ἀκρωτηριάσας ἑαυτὸν, *et s'étant coupé les extrémités.* J'ai mis αὐτὸν qui se trouve dans plusieurs manuscrits, et que Sevin croit devoir préférer. Hygin dit bien, à la vérité, que Lycurgue se coupa un pied, croyant couper un cep de vigne, mais ἀκρωτηριάζειν signifie couper toutes les extrémités, ce que Lycurgue ne pouvoit pas faire sur lui-même.

4. M. Heyne croit qu'il faut retrancher ces mots : καὶ τὴν Ἰνδικὴν ἅπασαν, στήλας ἐκεῖ στήσας. Mais je crois qu'il faut les conserver, l'expédition de Bacchus dans l'Inde étoit célèbre dans la Mythologie; et Diodore de Sicile (*L.* III, *C.* 73), parle des colonnes qu'il posa dans toutes ses expéditions.

5. L'aventure de Penthée est assez connue par la tragédie des Bacchantes d'Euripides, et par Ovide, Métam. L. III, 701.

6. Il y eut une guerre très-vive entre Persée, qui régnoit alors à Argos, et Bacchus. Ce dernier y fut même

battu; et Pausanias (*L.* II, *C.* 20 *et* 22) dit qu'on voyoit de son temps les tombeaux des femmes qui faisoient partie de son armée, et qui avoient été tuées dans cette expédition. Ils se réconcilièrent ensuite, suivant le même auteur (*L.* II, *C.* 33), et Persée lui rendit même de grands honneurs. Cependant le poëte Dinarchus, cité par Syncelle (*Chronogr. p.* 162), dit que Bacchus fut tué dans ce combat, et Syncelle ajoute qu'on voyoit son tombeau à Delphes, auprès de la statue d'or d'Apollon, et à l'endroit où étoient déposées les armes d'Auguste et la cithare de Néron. Je ne sais si ce tombeau est le même que celui dont parle Plutarque (*de Iside et Osiride, C.* 35), qui étoit, suivant lui, à Delphes, auprès de l'Oracle. Mais il est probable que celui dont les Delphiens croyoient avoir le tombeau, étoit Bacchus, nommé *Zagræus*, qu'Apollon avoit enterré sur le Parnasse, comme on l'a vu ci-dessus. Ovide dit, dans ses Métamorphoses (*L.* IV, *v.* 605), que ce fut Acrisius qui fit la guerre à Bacchus.

7. Voyez, sur cette histoire, Homère, Hymne à Bacchus; Ovide, Métamorphoses (*v.* 582), et Hygin (*Fab.* 134).

8. Bacchus voulant descendre aux Enfers pour y chercher sa mère, vint jusque sur les frontières de l'Argolide; mais ignorant la route qu'il falloit prendre, il la demanda à un particulier qui est nommé Polymnus par Pausanias (*L.* II, *C.* 37), Prosymnus par Clément d'Alexandrie (*Protrept. p.* 29) et Arnobe (*contra gentes, L.* V, *p.* 176), et Hypolipnus par Hygin (*Poet. Astron. L.* II,

C. 4). On trouvera de plus grands détails à cet égard dans mes notes sur Pausanias.

9. Apollodore a négligé plusieurs faits importans de l'histoire de Bacchus ; savoir, la part qu'il eut à la guerre contre les Géans (*voyez L.* I, *C.* VI, *note* 3) ; son expédition dans les Indes, dont il est question dans presque tous les anciens ; ses amours avec Vénus, dont il eut Priape, et ses amours avec Ariane.

10. Les anciens ne sont point d'accord sur les causes de cet exil de Cadmus. Euripides (*Bacchantes*, *v.* 1320 *et suiv.*) dit que ce fut une punition de Bacchus, dont il n'avoit pas voulu reconnoître la divinité. Suivant Ovide (*Métam. L.* IV, *v.* 563), le chagrin des malheurs qui poursuivoient sa famille, le porta à s'exiler lui-même. Enfin, Syncelle (*Chron. p.* 157) dit qu'il fut chassé de Thèbes par Amphion et Zéthus. Il se retira dans l'Illyrie, où il fonda un Etat qui, suivant Strabon (*L.* VII, *p.* 503), fut long-temps gouverné par sa postérité. Il étoit déjà très-vieux lorsqu'il entreprit cette expédition ; aussi Julius, dans un poëme sur Bacchus, cité par Stobée (*T.* LXXVII ; *Dans Grotius*, LXXIX), disoit-il qu'Agavé sa fille l'avoit porté.

Κάδμον δ' ἀραμένη, τλήμων ἐξῆλθεν Ἀγαυὴ,
Ὃν πατέρα τρομέοντα· φέρεν δέ μιν ἂν ὑπὲρ ὤμων,
Γήραϊ κεκμηῶτα· καλῷ δ' ἐβαρύνετο φόρτῳ.

« L'infortunée Agavé sortit portant sur ses épaules » Cadmus son père, affoibli par l'âge, et qui pou- » voit à peine se soutenir, et elle paroissoit fière de » son fardeau. » Hygin (*Fab.* 254) dit même que ce fut à elle que Cadmus dût son établissement dans

l'Illyrie. Elle tua en effet Lycotherses, roi du pays, et donna ses Etats à son père.

11. Ovide dit que ce fut en punition de ce qu'il avoit tué le serpent consacré à Mars, que Cadmus fut métamorphosé lui-même en serpent. Hygin (*Fab.* 6) a suivi la même tradition. Ptolémée-Héphæstion (*dans Photius, p.* 243) dit qu'il fut changé en lion, ainsi qu'Harmonie; ce qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Suivant le scholiaste de Pindare (*Pyth.* III, *v.* 153), ils furent transportés dans les Champs Elysées sur un char attelé de serpens ailés; mais ce fut sans doute après avoir subi, sous la forme de serpens, la punition qui leur avoit été prédite par Bacchus, suivant Euripides (*Bacchantes, v.* 1320 *et suiv.*)

12. Ce Chthonius est absolument inconnu; il y avoit à la vérité un Sparte de ce nom; mais ces Spartes étoient Thébains, et nous allons voir que Nyctée et Lycus étoient étrangers. D'un autre côté, nous verrons (*C.* X) qu'ils étoient tous les deux fils d'Hyriée, fils de Neptune et d'Alcyone, l'une des filles d'Atlas, et que la nymphe Clonie étoit leur mère. Je crois donc que le mot Χθονίου est une faute; et comme, suivant Hygin (*Fab.* 157), ils étoient fils de Neptune et de Célæno, fille d'Ergéus, je soupçonne que ce mot nous cache quelque surnom de Neptune, tel que celui de Ἐνοσίχθονος que l'abréviateur aura pris pour un nom propre.

13. Il y a dans le texte: οὗτος ἀπώλετο μετὰ Πενθέα, ἐκείνῳ φρονῶν παραπλήσια. M. Siébélis (*Commentarii Societatis Philologicæ Lipsiensis, T.* I, *p.* 101)

propose de lire κατὰ Πενθέα, *celui-ci pensant à peu près comme Penthée, mourut de la même manière.* Cette conjecture me paroît assez vraisemblable.

14. Pausanias (*L.* IX, *C.* 4) raconte cela un peu plus en détail. Polydore confia en mourant à Nyctée, son beau-père, la tutelle de Labdacus son fils. Nyctée se sentant prêt à mourir de la blessure qu'il avoit reçue dans la guerre contre Epopée, remit la tutelle à Lycus, qui rendit le royaume à Labdacus lorsqu'il le vit en état de gouverner; mais Labdacus étant mort peu de temps après, Lycus reprit l'autorité, en qualité de tuteur de Laïus son fils. Ce fut durant cette seconde tutelle, qu'Amphion et Zéthus s'emparèrent de Thèbes. Il paroît qu'ils ne régnèrent pas long-temps, et Laïus rentra dans ses Etats aprés leur mort. Euripides, dans son Hercules Furieux (*v.* 31 *et suiv.*), parle d'un second Lycus, fils de celui dont il est question ici, qui vint à Thèbes postérieurement à Amphion et Zéthus, tua Créon et usurpa l'autorité souveraine. Il fut lui-même tué par Hercules, ce qui est en partie le sujet de la tragédie en question. Mais aucun autre auteur ne parle de ce second Lycus, et il est probable qu'il est de l'invention d'Euripides.

15. Il y a dans le texte : ἀπὸ Εὐβοίας, ce qui est sans doute une faute. Hyriée leur père, demeuroit en effet à Tanagre, dans la Bœotie, suivant Euphorion, cité par le scholiaste d'Homère (*Il. L.* XVIII, *v.* 486), et Phlégyas demeuroit aussi dans la Bœotie; on ne voit donc pas à quel propos il est ici question de l'Eubée. Euripides (*Hercules Fur. v.* 32) dit,

à la vérité, que Lycus, qui fut tué par Hercules, étoit venu de l'Eubée, mais il a très-grand soin de le distinguer du premier Lycus.

16. Il y a dans tous les manuscrits : καὶ Θωτίδος τῆς Βοιωτίδος. Ægius a mis Χρύσης au lieu de Θωτίδος, probablement d'après Pausanias (*L.* IX, *C.* 36), qui dit que Phlégyas étoit fils de Mars et de Chrysé, fille d'Almus; mais il est probable qu'Apollodore avoit suivi une autre tradition, et je crois qu'il faut tout simplement corriger Δωτίδος τῆς Βοιωτίδος. Il y avoit eu plusieurs femmes du nom de Dotis, comme on peut le voir dans Etienne de Byzance (*v.* Δώτιον), et il est très-possible que, suivant quelques auteurs, Phlégyas fût fils de l'une d'elles; nous voyons, en effet, par l'Hymne d'Homère à Æsculape, qu'il y avoit dans ses Etats une plaine qui portoit le nom de Dotium. C'est donc pour la distinguer des autres Dotis, qu'Apollodore ajoute τῆς Βοιωτίδος.

17. Il y a dans toutes les éditions: Συρίαν κατῴκησεν, ce qui est une faute. Sevin corrige Ὑρίαν d'après les vestiges du second manuscrit du Vatican, où on lit οὐρίαν. MM. Heyne et Mittscherlich ont eu la même idée. On voit en effet dans Strabon (*L.* IX, *p.* 620) que, suivant quelques auteurs, Nyctée, père d'Antiope, avoit amené une colonie d'Hyrie auprès de Tanagre, et avoit fondé une ville du même nom au pied du mont Cithæron.

18. Pausanias (*L.* II, *C.* 16) raconte cela plus simplement: Antiope étoit si célèbre par sa beauté, qu'on la disoit fille du fleuve Asope. Epopée, roi de Sicyone, en étant devenu amoureux, l'enleva; Nyctée

marcha contre lui à la tête des Thébains, et lui livra combat. Nyctée ayant été blessé à mort, recommanda en mourant à Lycus son frère, de rassembler des forces plus considérables et de faire tous ses efforts pour reprendre Antiope ; mais Epopée étant mort lui-même des suites de ses blessures, Lamédon, son successeur, rendit Antiope de son plein gré. Ce récit paroît plus vraisemblable que celui d'Apollodore, qui a suivi Euripides, comme nous le voyons par l'extrait qu'Hygin (*Fab.* 8) nous a donné de la tragédie de ce poëte. Le même Hygin (*Fab.* 7) raconte cette histoire différemment, probablement d'aprés quelque autre tragique. Antiope, suivant ce récit, étant mariée à Lycus, fut séduite par Epopée ; Lycus s'en étant aperçu, la répudia et épousa Dircé. Jupiter eut commerce avec Antiope après sa répudiation ; Dircé s'étant sans doute aperçue que celle-ci étoit enceinte, crut que son mari avoit conservé quelque liaison avec elle, et pour s'en venger, elle la fit prendre et l'enferma dans un cachot ; mais lorsqu'elle fut prête à accoucher, Jupiter la fit échapper de sa prison, et elle alla accoucher sur le mont Cithæron. Le scholiaste d'Apollonius (*L.* IV, *v.* 1090) a suivi la même tradition qu'Apollodore. Ce même scholiaste (*L.* I, *v.* 775) soupçonne qu'il y avoit eu deux Antiope, l'une, fille d'Asope, qui étoit celle dont parle Homère (*Odyss.* *L.* X, *v.* 260), et l'autre, fille de Nyctée ; mais cette supposition n'est point nécessaire. Ovide, dans ses Métamorphoses (*L.* VI, *v.* 110), dit que Jupiter, pour séduire Antiope, prit la forme d'un Satyre.

19. Il paroît que, suivant Euripides, Mercure leur

avoit ordonné de laisser la vie à Lycus, et avoit dit à celui-ci de leur céder le royaume de Thèbes. Hygin (*Fab.* 8), le scholiaste d'Apollonius (*L.* IV, *v.* 1090).

20. Il y a dans toutes les éditions qui ont précédé celle de M. Heyne, *τὴν δὲ Δίρκην θριξὶ δήσαντες.* M. Heyne a cru devoir retrancher *θριξὶ* qui manque dans plusieurs manuscrits. Mais Euripides, qu'Apollodore a en vue dans tout ce récit, faisoit mention de cette circonstance, car Hygin qui l'a suivi, dit (*Fab.* 8): *Dircem ad taurum crinibus religatam necant.* « Ils » firent périr Dircé en l'attachant par les cheveux à » un taureau. » En conséquence, j'ai remis ce mot dans le texte. Le tombeau de Dircé étoit dans les environs de Thèbes, mais il n'étoit connu que de ceux qui avoient été commandans de la cavalerie; celui qui sortoit de charge, emmenoit celui qui y étoit nommé, seul et pendant la nuit, et lui montroit ce tombeau; ils y faisoient un sacrifice sans feu, enterroient les restes de ce sacrifice de manière à ce qu'il n'y en eût aucun vestige, et ils retournoient à la ville dans la même nuit (*Plutarque, du Démon de Socrate, T.* III, *p.* 331, *éd. de Wyttembach*). Dircé étoit fille de l'Achéloüs, suivant Euripides (*Bacch. v.* 520), à moins qu'on ne suppose qu'il a seulement voulu parler de la fontaine de ce nom, ce qui me paroit probable, car il dit que Bacchus, à sa naissance, fut lavé dans ses eaux; or, Dircé, femme de Lycus, n'étoit pas encore changée en fontaine lors de la naissance de Bacchus. Elle étoit fille du fleuve Isménus, suivant Nonnus (*Dionys. L.* XLIV, *v.* 31).

On pourroit croire, d'après l'expression de Stace, dans ses Silves (*L.* I, *Silve* IV, *v.* 21), que Dircé avoit été l'une des nourrices de Bacchus.

Aut mitem Tegea, Dirces ve hortabor Alumnum.

Ce qui me semble confirmé par Pausanias (*L.* IX, *C.* 17), qui dit qu'elle rendoit un culte très-assidu à ce Dieu, qui vengea sa mort en rendant Antiope furieuse et en la faisant errer par toute la Grèce. Antiope épousa par la suite Phocus, fils d'Ornytion et petit-fils de Sisyphe; et on leur avoit élevé un tombeau à Tithorée, dans la Phocide. Pausanias, L. IX, C. 17, et L. X, C. 32.

21. Homère (*Odyss. L.* XI, *v.* 266) dit qu'ils fondèrent Thèbes, et qu'ils l'entourèrent de murs pour la défendre plus facilement. Cela doit s'entendre de la ville; Cadmus en effet n'avoit bâti que sur la hauteur, ce qui forma par la suite la citadelle, qu'on nommoit la Cadmée. Il paroît qu'Amphion et Zéthus agrandirent la ville; et comme alors il y en eut une partie dans la plaine, ils furent obligés de la fortifier pour pouvoir la défendre contre les invasions des Phlégyens, qui étoient toujours en guerre avec les Thébains, suivant le scholiaste d'Homère (*ibid.*) : leurs entreprises furent sans succès, tant que Zéthus et Amphion vécurent; mais après leur mort, Eurymachus, leur roi, vint assiéger Thèbes, et la prit. Comme les Phlégyens et les Minyens étoient le même peuple (*voyez Pausanias*, *L.* IX, *C.* 36), l'expédition dont parle le scholiaste pourroit bien être celle dans laquelle les Minyens im-

posèrent aux Thébains le tribut dont Hercules les délivra. Je discuterai cela plus au long dans mes notes sur Pausanias. Syncelle, que j'ai cité ci-dessus (*not.* 8), dit que Zéthus et Amphion chassèrent Cadmus de Thèbes ; ce qui semble appuyé par Phérécydes, cité par le scholiaste d'Apollonius de Rhodes (*L.* I, 775), qui dit que Zéthus et Amphion fortifièrent Thèbes : διότι Φλεγύας πολεμίους ὄντας εὐλαβοῦντο, βασιλεύοντι Κάδμῳ, « parce qu'ils craignoient les Phlégyens, qui » étoient leurs ennemis sous le règne de Cadmus. » Je dois observer que ces deux mots βασιλεύοντι Κάδμῳ ne se trouvent point dans le manuscrit que j'ai cité, et il est évident qu'il faut les retrancher.

22. Chrysippe étoit fils de Pélops et de la nymphe Axioché, suivant le schol. d'Euripides (*Orest. v.* 5). Il y avoit deux traditions sur sa mort. D'après Pisandre, cité par le même scholiaste (*Phœniss. v.* 1748), il fut enlevé par Laïus, qui introduisit le premier dans la Grèce l'amour des garçons ; et Chrysippe se tua de honte de cette aventure. Il paroît qu'Euripides avoit suivi cette tradition dans sa tragédie de Chrysippe (*v. la Diatribe de Walckenaer, sur les fragmens d'Euripides, p.* 20 *et suiv.*). Hygin (*Fab.* 85) dit que Pélops reprit son fils, qui fut ensuite tué par Atrée et Thyestes ses frères. Hellanicus, cité par le scholiaste d'Homère (*Il. L.* II, *v.* 105), ne parle point de cet enlèvement. Il dit que Chrysippe étoit né avant le mariage de Pélops avec Hippodamie. Cette dernière étant jalouse de l'affection que Pélops lui témoignoit, engagea Atrée et Thyestes à le tuer. Pélops les chassa et leur donna sa malédiction, qui

fut la cause de leurs malheurs. Voyez Méziriac sur Ovide, T. II, p. 336 et 337.

23. Il paroît par Homère (*Odyss. L.* XIX, *v.* 518), que Zéthus avoit épousé Aédon fille de Pandare. Il en avoit eu un seul fils nommé Itylus, qu'elle tua. Le scholiaste (*v.* 523) dit que, suivant Phérécydes, il en avoit eu deux enfans, Itylus et Néis. Aédon étant jalouse de la fécondité de Niobé femme d'Amphion, voulut tuer Amabus, celui de ses enfans qu'elle aimoit le plus; mais elle se trompa, et tua son propre fils. Jupiter eut pitié d'elle, et la changea en rossignol. Pausanias semble avoir eu cette tradition en vue (*L.* IX, *C.* 5); car il dit que la femme de Zéthus ayant tué son fils par erreur, Zéthus en mourut de chagrin.

24. Le fonds de cette histoire est dans l'Iliade d'Homère (*L.* XXIV, *v.* 602 *et suiv.*). Homère ne dit point que Niobé fût la femme d'Amphion. Diodore de Sicile, qui en parle (*L.* IV, *C.* 74), ne le dit pas non plus. On pourroit soupçonner, d'après cela, que la fille de Tantale n'étoit pas la même que la femme d'Amphion; et effectivement il paroît que l'événement dont parle Homère s'étoit passé dans la Phrygie. Son histoire est assez connue par les Métamorphoses d'Ovide (*L.* V, *v.* 145 *et suiv.*). Parthénius de Nicée, (*Narr.* 33) la raconte tout différemment; mais comme, à l'exception de Niobé, tous les autres personnages sont différens, il est probable qu'il ne s'agit pas de la même. On peut voir Ælien (*Hist. div. L.* XII, *C.* 36), et A. Gelle (*L.* XX, *C.* 7), sur le nombre de ses enfans.

25.

25. Chloris, que Nélée épousa, étoit, suivant Homère (*Odyssée, L.* XI, *v.* 282), fille d'Amphion, fils d'Iasus et roi d'Orchomène; cependant, Pausanias (*L.* V, *C.* 16) dit, d'après les habitans de l'Elide, qu'elle étoit fille d'Amphion, roi de Thèbes. Il dit ailleurs (*L.* II, *C.* 21) que, suivant les habitans d'Argos, il resta deux filles d'Amphion, Amycla, et Mélibée, qui prit le nom de Chloris, parce que la frayeur qu'elle eut lui fit contracter sur-le-champ une pâleur qu'elle conserva tout le reste de sa vie. Télésille, qu'Apollodore cite ici, étoit d'Argos; il n'est donc pas surprenant qu'elle ait adopté cette tradition.

26. Zéthus mourut de chagrin de la perte de son fils, suivant Pausanias et le scholiaste d'Homère que j'ai cités ci-dessus. Quant à Amphion, Timagoras, cité par le scholiaste d'Euripides (*Phœniss. v.* 162), dit que les Spartes, mécontens de lui, l'attendirent sur le chemin d'Eleuthère, où il se rendoit pour faire un sacrifice, et le tuèrent; ils laissèrent vivre Niobé à cause de Pélops. Hygin (*Fab.* 9) dit qu'Amphion ayant voulu prendre d'assaut le temple d'Apollon, ce Dieu le tua à coups de flèches.

27. Jocaste étoit fille de Créon, suivant Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 64); mais tous les poëtes tragiques disent qu'elle étoit sa sœur, née comme lui de Ménœcée. Ce dernier étoit, suivant le scholiaste d'Euripides (*Phœn.* 949), fils de Clasas, fils de Penthée, fils d'Echion et d'Agavé, fille de Cadmus. Le scholiaste d'Homère (*Odyssée, L.* XI, *v.* 270) dit

que les tragiques étoient les premiers qui lui eussent donné le nom de Jocaste; Homère, en effet, la nomme Epicaste. Suivant Epiménides, cité par le scholiaste d'Euripides (*Phœniss. v.* 13), elle se nommoit Euryclée, et elle étoit fille d'Ecphantus. D'autres disoient que Laïus avoit eu deux femmes, Epicaste, qui fut mère d'Œdipe, et Euryclée.

28. Voici cet Oracle tel qu'il nous a été conservé à la suite de l'Argument des Phœniciennes d'Euripides, de celui de l'Œdipe roi de Sophocles, et dans le scholiaste d'Aristophanes, *Grenouilles*, v. 1216 :

Λάϊε Λαβδακίδη, παίδων γένος ὄλβιον αἰτεῖς·
Δώσω τοι φίλον υἱόν· ἀτὰρ πεπρωμένον ἐστὶ,
Σοῦ παιδὸς χείρεσσι λιπεῖν φάος, ὣς γὰρ ἔνευσε
Ζεὺς Κρονίδης, Πέλοπος στυγεραῖς ἀραῖσι πιθήσας,
Οὗ φίλον ἥρπασας υἱόν, ὁ δ' ηὔξατό σοι τάδε πάντα.

« Laïus, fils de Labdacus, tu me demandes des en-» fans ! je te donnerai un fils; mais le Destin a dé-» cidé que tu perdrois la vie par la main de ce fils. » Jupiter a approuvé cette décision, à la prière de » Pélops, dont tu as enlevé le fils chéri, et qui a » fait ces imprécations contre toi. » Il est probable que ces vers sont tirés ou de l'ancienne Thébaïde, ou de celle d'Antimachus, car Apollon ne les faisoit pas aussi bien.

29. Polybus étoit roi de Sicyone, comme le disent Hérodote (*L.* v, *C.* 67), Pausanias (*L.* II, *C.* 17) et le scholiaste de Pindare (*Nem.* 9, *v.* 50). Il étoit fils de Mercure et de Chthonophylé, fille de Sicyon,

qui fut probablement le fondateur de Sicyone. Apollodore a suivi les poëtes tragiques, qui disent tous qu'il étoit roi de Corinthe, mais cela ne peut pas être, car Corinthe fut gouvernée par les descendans de Sisyphe jusqu'à l'entrée des Doriens dans le Péloponnèse. Voyez Pausanias, L. II, C. 4.

30. On varie sur le nom de la femme de Polybus; Pisandre, suivant le scholiaste d'Euripides (*Phœniss. v.* 1748), la nommoit Mérope, et il a été suivi par Sophocles (*Œdip. Tyr. v.* 775). Le scholiaste de Sophocles (*ibid.*) dit que, suivant Phérécydes, elle se nommoit Méduse, et qu'elle étoit fille d'Orsilochus, frère de Polybus : il ajoute que, suivant d'autres, elle se nommoit Antiochide, et étoit fille de Chalcon.

31. Euripides (*Phœniss. v.* 40) dit que ce fut en allant à l'Oracle de Delphes, qu'Œdipe rencontra Laïus. Se trouvant alors souillé d'un meurtre et ne pouvant aller consulter l'Oracle sans s'être fait purifier, il rebroussa chemin. Sophocles dit qu'il l'avoit rencontré en revenant de Delphes.

32. Tous les poëtes qui ont parlé de cet événement, nomment l'endroit où Œdipe rencontra Laïus σχιστὴν ὁδὸν, *le chemin fourchu.* Voyez Euripides, (*Phœniss. v.* 38), Sophocles (*Œdip. Tyr. v.* 773), et Æschyle, cité par le scholiaste de Sophocles (*ibid.*). On le nommoit ainsi, parce qu'il se partageoit là en trois chemins, dont l'un conduisoit à Thèbes, l'autre à Athènes, et le troisième à Corinthe (*Euripidis*

schol. Phœniss. v. 38). Mais ce n'est pas une raison pour mettre, comme le propose Sevin, dans le texte d'Apollodore σχιστὴν au lieu de στενήν. Il falloit en effet que ce chemin fût étroit, puisque l'écuyer de Laïus ordonna à Œdipe de se ranger. Euripides dit même que ce dernier ne s'étant pas rangé assez promptement, le char lui passa sur le pied. Pisandre, cité par le scholiaste d'Euripides (*Phœniss. v.* 1748), dit que Laïus donna un coup de fouet à Œdipe, ce qui l'irrita tellement, qu'il le tua ainsi que son écuyer. Apollodore suppose qu'Œdipe étoit aussi sur un char.

33. Pausanias (*L.* x, *C.* 5) dit la même chose qu'Apollodore ; mais suivant Pisandre (*ibid.*), Œdipe les enterra lui-même avec leurs vêtemens, et ne prit que l'épée et le ceinturon de Laïus. Euripides (*Phœn. v.* 45) dit qu'il prit son char, et qu'il le donna à Polybus pour lui témoigner sa reconnoissance des soins qu'il avoit pris de son éducation ; et le scholiaste cite deux vers d'un poëme élégiaque d'Antimachus, connu sous le nom de Lydé :

Εἶπε δὲ φωνήσας· Πόλυϐε θρεπτήρια ταῦτα
Ἵππους τοι δώσω δυσμενέων ἐλάσας.

« Il lui dit : Reçois, Polybus, pour les soins que tu » as donnés à mon enfance, ces chevaux que j'ai en» levés à mes ennemis. »

34. Le père du Sphinx étoit, suivant Hésiode (*Théog. v.* 327), Orthrus, le chien de Géryon. Quant à sa mère, elle est plus difficile à déterminer. Car on ne sait pas si dans ce vers :

Ἡ δ' ἄρα Φῖκ' ὀλοὴν τίκε Καδμείοισιν ὄλεθρον.

le mot ἡ, *elle*, se rapporte à la Chimère, dont il est question immédiatement avant, ou à l'Echidne, dont Hésiode a parlé plus haut : je croirois plutôt que c'est à la Chimère. Pisandre, cité par le scholiaste d'Euripides, dit que Junon avoit fait venir le Sphinx du fond de l'Æthiopie pour punir les Thébains de ce qu'ils n'avoient pas fait justice eux-mêmes de l'enlèvement de Chrysippe par Laïus. Comme il faisoit beaucoup de ravages, Laïus voulut aller consulter l'Oracle, pour qu'il lui indiquât le moyen de les faire cesser. Tirésias qui voyoit, par les connoissances qu'il avoit dans l'art de la divination, que Laïus étoit haï des Dieux, voulut l'empêcher d'aller consulter Apollon, et lui dit qu'il falloit plutôt chercher à apaiser par des sacrifices Junon qui préside aux mariages, qu'il avoit irritée par son amour contre nature ; Laïus ne le crut point, et partit pour aller consulter l'Oracle. Il fut tué en chemin. Lycus, historien Thébain, disoit que le Sphinx avoit été envoyé par Bacchus (*Hesiodi schol. p.* 261). On peut voir dans Pausanias (*L.* IX, *C.* 26) les autres traditions sur ce monstre. L'énigme qu'il proposoit se trouve à la suite de l'Argument des Phœniciennes d'Euripides, et dans Athénée, L. X, p. 456.

35. Il y a dans le texte : καὶ συνιόντες εἰς αὐτὸ πολλάκις, ἐζήτει τί τὸ λεγόμενόν ἐστιν, ce qui n'offre aucun sens. M. Heyne propose de lire : συνιόντες πολλάκις, ἐζήτουν ; il retranche εἰς αὐτὸ, mais il a tort ; il faut seulement le changer en εἰς ταυτό. M. Coray pro-

pose de corriger ce passage ainsi : *καὶ συνιόντων εἰς ταὐτὸ πολλάκις, ἐζητεῖτο τί τὸ λεγόμενόν ἐστιν*, et cette correction me paroît la plus vraisemblable.

36. Apollodore a suivi Pisandre, qui met aussi au nombre de ceux qu'il enleva Hippius, fils d'Eurynomus, fils de Magnès, fils d'Æole. Sophocles, dans sa tragédie d'Antigone, fait périr Hæmon sur le tombeau de cette princesse ; mais on sait que les poëtes tragiques étoient en possession d'arranger les fables à leur fantaisie.

37. C'étoit l'opinion de Pisandre, et il disoit qu'Œdipe avoit eu d'Euryganie quatre enfans. Phérécydes, cité par le scholiaste d'Euripides (*Phœniss. v.* 53), dit également qu'Œdipe épousa d'abord sa mère, dont il eut deux fils, Phrastor et Léonytus, qui furent tués dans la guerre que les Minyens, sous les ordres d'Erginus, firent aux Thébains. Il épousa ensuite Euryganie, dont il eut quatre enfans, Antigone, Ismène, qui fut tuée par Tydée auprès de la fontaine qui porte son nom, Etéocles et Polynices. Euryganie étant morte, il épousa Astyméduse. C'étoit aussi l'opinion de l'auteur du poëme nommé l'Œdipodie, cité par Pausanias (*L.* IX, *C.* 5). Pausanias ajoute qu'Onatas, qui avoit peint dans le temple de Minerve Aréia, à Platée, la première expédition des Argiens contre Thèbes, avoit représenté Euryganie plongée dans la douleur par le combat de ses fils. Elle étoit, suivant quelques auteurs, sœur de Jocaste (*Euripid. schol. Phœniss. v.* 53).

38. On peut voir dans l'Œdipe tyran, de Sophocles,

comment tout se découvrit ; mais il est probable qu'il avoit arrangé cela ainsi pour adapter cette fable à la scène ; car, suivant Pisandre, cette découverte se fit différemment. Œdipe ayant quelque sacrifice à faire sur le mont Cithæron, emmena Jocaste sur son char. Lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit nommé le chemin fourchu, il se rappela de ce qui lui étoit arrivé, le raconta à Jocaste, et lui montra le ceinturon qu'il avoit conservé. Jocaste reconnoissant le ceinturon de Laïus, fut très-affligée, mais cependant elle cacha sa douleur ; et elle ignoroit encore qu'Œdipe fût son fils. Peu de temps après vint de Sicyone un vieux berger, qui dit à Œdipe où il l'avoit trouvé, comment il l'avoit emporté et l'avoit donné à Mérope. Il lui montra les langes dans lesquels il étoit enveloppé, et les courroies qui lui lioient les pieds ; enfin il lui demanda une récompense pour l'avoir ainsi sauvé. Alors tout se découvrit, Jocaste s'étrangla, et Œdipe s'arracha les yeux. Sophocles fait aussi périr Jocaste immédiatement après cette fatale découverte ; mais suivant Euripides, dans ses Phéniciennes, elle ne se tua qu'après la mort d'Etéocles et de Polynices.

39. Nous venons de voir que Pisandre disoit aussi qu'Œdipe s'étoit arraché les yeux. Quant à son expulsion de Thèbes par ses fils, elle étoit probablement de l'invention des poëtes tragiques ; car Homère donne à entendre (*Odyss. L.* II, *v.* 274 *et* 275) qu'il fut encore roi à Thèbes après la mort d'Epicaste. Les auteurs que j'ai cités (*note* 37) le supposent aussi, puisqu'ils disent que ce fut d'une seconde femme qu'Œdipe eut tous ses enfans. Enfin, Homère parle

dans l'Iliade (*L.* XXII, *v.* 679—80) des jeux qui furent célébrés à Thèbes, lors de ses funérailles; ce qui suppose qu'il etoit encore roi au moment de sa mort. Il paroît, par deux vers cités par le scholiaste d'Euripides (*Phœniss. v.* 61), que Walckenaer croit tirés de l'Œdipe de ce poëte, que dans cette tragédie Œdipe étoit aveuglé par les esclaves de Laïus. Jocaste dit à la vérité dans les Phéniciennes (*v.* 61), qu'il s'étoit arraché lui-même les yeux; mais il pouvoit avoir raconté cela d'une autre manière, dans une autre tragédie; car les poëtes tragiques, comme nous l'avons déjà observé plusieurs fois, ne craignoient pas de se contredire.

40. On donnoit d'autres raisons de la malédiction d'Œdipe. L'auteur de la Petite Thébaïde, cité par le scholiaste de Sophocles (*Œdipe à Col. v.* 1375), dit qu'Etéocles et Polynices avoient coutume de lui envoyer une portion de toutes les victimes qu'ils sacrifioient, et cette portion étoit l'épaule, qu'on regardoit comme le morceau d'honneur. Un jour, soit par mégarde, soit à dessein, ils lui envoyèrent la cuisse.

Ἰσχίον ὡς ἐνόησε, χαμαὶ βάλεν, εἶπέ τε μῦθον.
Ὤι μοι ἐγὼ, παῖδές με ὀνειδείοντες ἔπεμψαν.
Εὗκτο Διῒ βασιλῆϊ καὶ ἄλλοις ἀθανάτοισι,
Χερσὶν ὑπ' ἀλλήλων καταβήμεναι Ἄϊδος εἴσω.

« Lorsqu'Œdipe s'aperçut que c'étoit la cuisse, il la
» jeta à terre et dit: malheureux que je suis! c'est pour
» m'insulter que mes enfans me l'envoient. Alors il

» pria Jupiter roi, et les autres immortels, de les faire » mourir par la main l'un de l'autre. » On peut voir dans le même scholiaste des vers d'un poëte comique qui tourne en ridicule ces imprécations. L'auteur du poëme cyclique de la Thébaïde, cité par Athénée (*L.* II, *p.* 645), dit que Polynice lui ayant donné à boire dans une coupe d'or qui avoit appartenu à son père, Œdipe crut qu'il vouloit lui reprocher sa mort; et alors il s'emporta en imprécations contre eux, et il les maudit. Le scholiaste d'Homère (*Il. L.* IV, *v.* 376) dit qu'il avoit épousé Astymédùse après la mort de Jocaste. Elle accusa les fils d'Œdipe d'avoir voulu la séduire, et ce fut d'après cette accusation qu'il les maudit.

41. Apollodore, qui étoit Athénien, a adopté la tradition la plus honorable à son pays. Elle est le sujet de l'Œdipe à Colone de Sophocles. Elle avoit été suivie aussi par Androtion, historien Athénien (*Homeri schol. Odyss. L.* II, *v.* 270). Mais Pausanias (*L.* I, *C.* 28) la rejette avec raison. Il dit qu'à la vérité on voyoit à Athènes, auprès de l'Aréopage dans l'enceinte du temple des Euménides, le tombeau d'Œdipe; mais qu'en faisant quelques recherches, il avoit découvert que ses os y avoient été apportés de Thèbes, et que ce que Sophocles avoit dit sur sa mort étoit fabuleux, et contraire à ce que dit Homère, que Mécistée avoit combattu à Thèbes aux jeux qui s'étoient célébrés à la mort d'Œdipe. On ne doit pas ajouter plus de foi à ce que le scholiaste de Sophocles (*Œdipe à Colone, v.* 91) raconte d'après Lysimaque d'Alexandrie, dans le treizième livre de son

histoire de Thèbes : Les amis d'Œdipe voulant l'enterrer à Thèbes, les habitans de cette ville s'y opposèrent à cause de ses malheurs dont ils croyoient voir la cause dans la haine des dieux. Ses amis le portèrent donc dans une petite ville de la Bœotie, nommée Céos ; mais des malheurs de toute espèce étant venus accabler les habitans de cette ville, ils prièrent les amis d'Œdipe de le transporter ailleurs. Alors ils le portèrent à Etéone ; mais pour se cacher ils l'enterrèrent de nuit, et le mirent par mégarde dans le temple de Cérès. Les habitans s'en étant aperçus le lendemain, envoyèrent consulter l'oracle de Delphes sur ce qu'ils devoient faire : le dieu leur dit qu'il ne falloit point troubler le repos de celui qui s'étoit mis sous la protection de la Déesse ; en conséquence il resta dans le temple.

CHAPITRE VI.

NOTE 1. Apollodore a suivi Hellanicus (*Euripidis schol. Phœniss. v.* 71). Suivant cet auteur, Polynices avoit quitté Thèbes à la suite d'une convention faite avec son frère, d'après laquelle il avoit emporté le collier et le manteau dont il a été question plus haut. Suivant Phérécydes (*ibid.*), Etéocles s'étoit emparé du trône par violence, et avoit chassé Polynices de Thèbes. Euripides paroît avoir varié là-dessus, car il suppose (*Phœniss. v.* 71) qu'il y avoit eu un accord entre les deux frères, et il fait ensuite dire à Polynices (*v.* 404) que tantôt il avoit de quoi vivre, tantôt il manquoit de tout ; ce qui suppose, comme l'observe fort bien le schol. (*v.* 71), qu'il

avoit été chassé par la violence. On peut concilier ces différentes traditions en supposant qu'il avoit quitté deux fois Thèbes, comme le dit Pausanias (*L.* IX, *C.* 5) : la première fois d'accord avec son frère et avant la mort d'Œdipe, pour éluder l'effet de ses imprécations. Il se retira alors à Argos, où il épousa la fille d'Adraste. Œdipe étant mort, il retourna à Thèbes, rappelé par Etéocles. Une discussion s'étant élevée entre eux, il quitta Thèbes une seconde fois.

2. Voyez sur la rencontre de Polynices et de Tydée, la Thébaïde de Stace (*L.* I, *v.* 408 *et suiv.*). Euripides (*Phœniss. v.* 412) attribue cette prédiction à Apollon lui-même, et le scholiaste la rapporte d'après Mnaséas en ces termes.

Κούρα μὲν γαμβροῖν ζεῦξαι κάπρῳ ἠδὲ λέοντι,
Οὕς κεν ἴδοις προθύροισι τεοῦ δόμου ἐξ ἱεροῖο
Ἡμετέρου 'στείχειν. μηδὲ φρεσὶ σῇσι πλανηθῇς.

« donne pour époux à tes filles un sanglier et un lion » que tu trouveras à la porte de ta maison, en reve- » nant de mon temple ; et prends garde à ne pas te » tromper ». Je lis dans le troisième vers *στείχων* au lieu de *στείχειν*. C'étoit en effet Adraste qui revenoit du temple.

3. Il y a dans le texte, *γενομένης γάρ αὐτῆς πρὸς Ἄδραστον, διαλυσάμενος, ὤμοσε περὶ ὧν Ἄδραστος διαφέρηται, διακρίνειν Ἐριφύλην συγχωρῆσαι.* Il est évident que le mot *αὐτῆς* ne signifie rien. Gale propose de mettre *ἐργῆς*, mais ce mot n'est pas assez expressif. Ce ne fut pas, en effet, une simple querelle, mais une

guerre très-meurtrière qu'il y eut entre Adraste et Amphiaraüs. J'en ai dit quelque chose (*L.* I, *C.* 9, *not.* 46). Adraste fut même chassé d'Argos par Amphiaraüs, et il se retira à Sicyone, auprès de Polybus son grand-père maternel, suivant Hérodote (*L.* II, *C.* 68), ou son beau-père, suivant le scholiaste de Pindare; et Polybus étant mort sans enfans, il hérita de ses Etats. Mais Amphiaraüs ayant épousé Eriphyle sa sœur, se réconcilia avec lui, le laissa revenir à Argos; et pour assurer la paix, on convint, suivant Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 65), que lorsqu'il s'éléveroit quelque discussion entre eux, on s'en rapporteroit au jugement d'Eriphyle. C'est là sans doute ce que veut dire Apollodore; et d'après cela, je crois qu'il faut adopter la conjecture de Sevin, qui propose de lire γενομένης γὰρ αὐτῷ πρὸς Ἄδραστον διαφορᾶς, διαλυσάμενος. M. Heyne a bien vu que le mot αὐτῷ étoit nécessaire. M. Coray propose de lire γενομένης γὰρ αὐτῷ λύπης πρὸς Ἄδραστον. On trouve le mot λύπη pris dans le sens de *dissension, division, brouillerie*, dans Diodore de Sicile, L. XV, C. 58. Mais je doute qu'un exemple unique suffise pour autoriser cette correction.

4. Il y a dans le texte : ἔπεισε τὸν Ἄδραστον στρατεύειν, ce qui est une faute, comme l'ont déjà observé les précédens éditeurs; il faut lire τὸν ἄνδρα avec Gale, ou τὸν Ἀμφιάραον; je préférerois cette dernière leçon.

5. Capanée étoit, suivant le scholiaste d'Euripides (*Phœniss.* *v.* 185), fils d'Anaxagoras, fils d'Argus, fils de Mégapenthès fils de Prœtus. Hipponoüs

étoit fils de Mégapenthès, suivant le scholiaste de Pindare (*Nem.* IX, *v.* 30), qui ne parle ni d'Anaxagoras, ni d'Argus; enfin, Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 68) ne parle point d'Argus, et Anaxagoras étoit, suivant lui, fils de Mégapenthès. Pausanias reconnoît bien cet Argus (car il faut lire Ἄργου au lieu de Ἀργείου dans le texte de cet auteur, L. II, C. 18, § 4); mais il dit que Capanée étoit frère d'Iphis. Ἶφις μὲν γὰρ ὁ Ἀλέκτορος τοῦ Ἀναξαγόρου Σθενέλῳ τῷ Καπανέως ἀδελφοῦ παιδὶ ἀπέλιπε τὴν ἀρχήν. « Iphis, fils d'Alec- » tor, fils d'Anaxagoras, laissa sa couronne à Sthéné- » lus, fils de Capanée son frère. » Il ne s'accorde en cela avec aucun autre auteur, et il se contredit lui-même, car il dit (*L.* X, *C.* 10, § 2) que Capanée étoit fils d'Hipponoüs; je crois d'aprés cela devoir lire dans le premier passage ἀνεψιοῦ au lieu de ἀδελφοῦ. En effet, Hipponoüs et Alector étoient tous les deux fils d'Anaxagoras, et par conséquent Iphis et Capanée étoient cousins. La mère de Capanée étoit, suivant le scholiaste d'Euripides (*ibid.*), Laodicé, fille d'Iphis, ou suivant Hygin (*Fab.* 70), Astynomé, fille de Talaüs. Je ne sais si Hipponoüs, son père, étoit le même que le roi d'Olène, père de Péribée, dont il a été question (*L.* I, *C.* 8). Comme Alector, père d'Iphis, étoit l'aîné, il étoit assez naturel qu'Hipponoüs fût allé fonder un Etat ailleurs.

6. Hippomédon étoit fils d'une sœur d'Adraste, suivant Pausanias (*L.* X, *C.* 10), et suivant Hygin (*Fab.* 70) qui la nomme Mythidice. Ce dernier nomme son père Nésimachus, mais il est probable que ce nom est corrompu. Sophocles dit, dans son Œdipe à

Colone (*v.* 1317), qu'Hippomédon étoit fils de Talaüs; il ajoute que c'étoit son père qui l'avoit envoyé au siége de Thèbes; mais nous avons déjà vu que Talaüs avoit péri long-temps avant ce siége.

7. J'aurai occasion de parler par la suite de Parthénopée, fils de Milanion et d'Atalante, qu'on a confondu mal à propos avec celui qui se trouva au siége de Thèbes. Ce dernier étoit le fils de Talaüs, dont il a été question L. I, C. IX. Ils avoient été très-bien distingués par Hécatée de Milet, Aristarque de Tégée et Philoclès, cités par le scholiaste de Sophocles (*OEdipe à Col. v.* 1320), et ils disoient tous que c'étoit le fils de Talaüs qui s'étoit trouvé au siége de Thèbes. Antimaque étoit à ce qu'il paroit de la même opinion, car le scholiaste d'Æschyle (*Sept contre Thèbes, v.* 549) dit que, suivant lui, Parthénopée étoit Argien et non Arcadien. Enfin, Pausanias (*L.* IX, *C.* 18), qui nous apprend que, suivant les Thébains, il fut tué par Asphodicus, dit aussi qu'il étoit fils de Talaüs. Cependant Æschyle (*Sept contre Thèbes, v.* 549), Sophocles (*OEdipe à Colone, v.* 1320) et Euripides (*Phœniss. v.* 1113), disent que celui qui étoit au siége de Thèbes, étoit le fils d'Atalante.

8. Mécistée étoit fils de Talaüs, comme nous l'avons vu L. I, C. IX. Æschyle est, suivant Pausanias (*L.* II, *C.* 20), le premier qui ait réduit à sept le nombre des chefs des Argiens qui, suivant lui, étoient en bien plus grand nombre. Il met parmi eux (*L.* X, *C.* 10) Alithersès, qui est probablement le fils d'Ancée dont il avoit parlé L. VII, C. 4.

9. Lycurgue étoit fils de Phérès et frère d'Admète, comme nous l'avons vu L. I, C. IX. Il étoit prêtre de Jupiter à Némée, suivant le scholiaste de Pindare (*Argum. in Nemea*).

10. Il y avoit dans le texte : ἅρματι καὶ δίσκῳ Ἀμφιάραος. J'y ai mis ἅλματι καὶ δίσκῳ, *au saut et au disque* ; effectivement Adraste avoit remporté la victoire de la course des chars, car c'est ce qu'il faut entendre par les mots ἵππῳ ἐνίκησεν Ἄδραστος. La course à cheval étoit absolument inconnue dans les temps héroïques ; c'étoit donc avec son char qu'Adraste avoit remporté la victoire, et d'après cela, Amphiaraüs ne pouvoit l'avoir remportée. J'ai tiré cette correction, que je ne me rappelle pas d'avoir vue dans les ouvrages imprimés de Walckenaer, de ses leçons sur les Antiquités Grecques, qui m'ont été communiquées par M. Marron, ministre du St.-Evangile auprès de l'Eglise réformée, à Paris, qui cultive avec succès la littérature ancienne, dont il a pris le goût dans les savantes Leçons de Walckenaer et de Ruhnkenius.

11. Cette aventure se trouve dans Homère (*Il. L.* IV, *v.* 288) et dans Stace (*L.* II, *v.* 535 *et suiv.*). Lorsque Tydée fut tué au siége de Thèbes, Mæon lui donna la sépulture. Pausanias, L. IX, C. 18.

12. Je ne dirai rien ici des portes de Thèbes, cette discussion auroit besoin d'être accompagnée d'un plan, et on trouvera l'une et l'autre dans mes notes sur Pausanias.

13. Il y a dans le texte : οὖσαν γὰρ τὴν Χαρικλὼ προσφιλῆ τῇ Ἀθηνᾷ, γυμνὴν ἐπὶ πάντα ἰδεῖν. M. Heyne propose de lire οὖσαν γὰρ τῇ Χαρικλοῖ προσφιλῆ τὴν Ἀθηνᾶν αὐτὸν γυμνὴν ἰδεῖν. Il retranche comme on voit les mots ἐπὶ πάντα qui, suivant lui, ne signifient rien. On pourroit, au lieu de les retrancher, lire en un seul mot ἐπίπαν, *omnino*. Mais je crois qu'il faut lire avec Gale γυμνὴν ἐπιστάντα ἰδεῖν. *Tirésias étant survenu la vit nue.*

14. M. Heyne a enfermé entre deux crochets les mots τοὺς ὀφθαλμοὺς, et il croit qu'il faut les retrancher ; mais ils ne me paroissent pas inutiles : et il étoit naturel qu'elle mit les mains sur les yeux de Tirésias pour l'empêcher de la voir. On fera bien de consulter l'Elégie de Callimaque sur les bains de Pallas ; il a adopté le récit de Phérécydes, qu'il a embelli.

15. J'ai mis dans le texte κράνειον au lieu de κυάνεον, d'après la conjecture d'Ægius.

16. Phlégon (*de Mirabil.*, *C.* IV), qui raconte la même histoire d'après Hésiode, Dicæarque, Clitarque, Callimaque, et plusieurs autres, dit que Tirésias répondit que de dix parties qui composent le plaisir amoureux, la femme jouit de neuf et l'homme d'une seule. D'après cela, M. Heyne propose de corriger ici le texte d'Apollodore, et de lire δέκα μοιρῶν περὶ τὰς συνουσίας οὐσῶν, τὰς μὲν ἐννέα ἥδεσθαι γυναῖκας, et il croit que tout le reste a été ajouté par les copistes ; et effectivement, il paroît par les deux vers qu'on va lire, qui sont tirés de la Mélampodie d'Hésiode, suivant le scholiaste de Lycophron (*v.* 682), que c'étoit l'opinion de ce poëte. Mais il pouvoit en

en être question dans plusieurs des ouvrages qui lui étoient attribués, et nous avons vu plusieurs fois qu'on y trouvoit souvent des traditions contradictoires sur les mêmes faits; d'après cela, je ne crois pas qu'on doive rien changer. Ovide, qui raconte cette histoire dans le troisième livre de ses Métamorphoses, se contente de lui faire dire que la femme a beaucoup plus de plaisir que l'homme. M. Heyne croit qu'il faut retrancher un peu plus bas les deux vers que j'ai laissés entre deux crochets : c'est aussi l'avis de Sevin. Ils peuvent cependant être le reste d'une autre tradition que rapportoit Apollodore, et elle aura été mutilée par l'abréviateur. Ptolémée-Héphæstion dit que Tirésias changea sept fois de sexe; il a probablement tiré cela d'une Elégie de Sostrate, dont Eustathe (*sur l'Odyssée, p.* 1665) nous a donné un extrait que je vais traduire, à cause de la rareté de cet ouvrage.

« Tirésias née du sexe féminin, fut élevée par » Chariclo; parvenue à l'âge de sept ans, elle cou- » roit les champs, et elle inspira de l'amour à Apol- » lon, qui lui enseigna l'art de la divination, à con- » dition qu'elle lui accorderoit ses faveurs; lorsqu'elle » eut appris cet art, elle ne voulut plus tenir sa pa- » role, et Apollon pour se venger la changea en hom- » me, afin qu'elle connût par elle-même les effets » de l'amour. Ce fut alors que Tirésias jugea la ga- » geure entre Jupiter et Junon; cette Déesse, pour » le punir de ce qu'il avoit prononcé contre elle, le » changea de nouveau en femme : elle devint amou- » reuse de Calon, habitant d'Argos, et elle en eut » un fils que Junon irritée fit naître louche, et on » le nomma à cause de cela *Strabon*. S'étant moquée

» ensuite d'une statue de Junon, la Déesse la changea » en un homme fort laid, et sa laideur le fit nommer Pithon; Jupiter en ayant eu pitié, le changea » de nouveau en une femme très-belle. Elle alla à » Trœzène, et un jeune homme, nommé Glyphius, » en devint amoureux. Il s'introduisit auprès d'elle » lorsqu'elle étoit dans le bain, et voulut la violer; » mais s'étant trouvée la plus forte, elle l'étouffa; » Neptune qui étoit amoureux de ce jeune homme, » chargea les Parques de faire justice de ce meurtre : elles la condamnèrent à redevenir homme, » et la privèrent de l'art de la divination. Il l'apprit » de nouveau de Chiron, et se trouva avec lui aux » noces de Thétis et de Pélée; là, une dispute s'étant » élevée entre Vénus et les trois Grâces, Pasithée, » Calé et Euphrosyne, il fut pris pour arbitre. Il » donna le prix à Calé, que Vulcain épousa, et Vénus irritée, le changea en une femme vieille et pauvre; mais Calé lui donna une très-belle chevelure, » et la transporta dans l'île de Crète, où Arachnus » devint amoureux d'elle. Etant parvenu à en jouir, » il se vanta d'avoir eu les faveurs de Vénus; alors, » la Déesse furieuse, changea Arachnus en belette, » et Tirésias en rat, animal qui mange très-peu, » tenant en cela de la nature d'une vieille femme, et » qui a conservé la connoissance de l'avenir, car les » cris de ces animaux annoncent les changemens de » temps, et leur fuite d'une maison fait connoître » qu'elle est prête à tomber. »

17. Le combat se livra, suivant Pausanias (*L.* IX, *C.* 9), auprès du fleuve Isménius; il donne, au reste,

à peu près les mêmes détails qu'Apollodore, et il parle des deux combats, quoique M. Heyne dise qu'il ne parle que d'un seul.

18. Il est évident, comme l'a observé M. Heyne, qu'il faut lire τροπὴ au lieu de τρόπαιον.

19. Astacus, suivant Æschyle, descendoit de l'un des Spartes. Pausanias (*L.* IX, *C.* 18) nomme Asphodicus celui qu'Apollodore nomme Amphidicus, et il ajoute que, suivant l'auteur de la Thébaïde, Parthénopée avoit été tué par Périclymène ; c'est aussi ce que disoit Phérécydes, cité par le scholiaste d'Euripides (*Phœniss. v.* 1164).

20. Ménalippe tua aussi Mécistée, frère d'Adraste. Hérodote, L. V, C. 67.

21. Pausanias (*L.* IX, *C.* 18), Phérécydes, cité par le scholiaste de Venise (*Il. L.* V, *v.* 126), et le scholiaste de Pindare (*Nemea.* XI, *v.* 12), disent que Ménalippe fut tué par Amphiaraüs ; et d'après cela, Sevin et M. Heyne croient qu'il faut retrancher du texte d'Apollodore ces mots τιτρωσκόμενος δὲ Τυδεὺς ἔκτεινεν αὐτὸν ; mais il ne faut rien changer. Stace dit expressément que Tydée, blessé par Ménalippe, fit un dernier effort et lui lança un trait qu'il arracha des mains d'Hoplée, son voisin. Tydée ajoute ensuite, lorsqu'on l'a rapporté dans le camp (*Theb. L.* VIII, *v.* 740) :

Caput, ô caput, ô mihi si quis
Apportet Menalippe tuum ! nam volveris arvis :
Fido equidem ; nec me virtus suprema fefellit.

« O Ménalippe, si quelqu'un pouvoit m'apporter ta » tête ! car ton corps est sûrement étendu sur le champ » de bataille, et ma force ne m'a pas abandonné à » mon dernier moment. » Effectivement, Capanée, à la prière de Tydée, va le chercher, et le trouve parmi les morts, ce qui prouve bien que Tydée l'avoit tué. J'ai mis τιτρωσκόμενος γὰρ au lieu de τιτρωσκόμενος δὲ, comme le propose Barthius (*Commentaire sur la Thébaïde*, *v.* 718).

22. Ce Périclymènes, qui étoit sans doute celui qui, suivant quelques auteurs, avoit tué Parthénopée, étoit fils de Neptune et de Chloris, fille de Tirésias (*Pindari schol. Nem.* 9, 57); et il ne doit pas être confondu avec Périclymènes fils de Nélée, qui étoit mort long-temps avant cette guerre.

23. Cérès se changea d'abord en jument pour se soustraire aux poursuites de Neptune, mais ce Dieu s'étant transformé en cheval, jouit d'elle sous cette forme, et ce ne fut qu'ensuite qu'elle se changea en Furie. Voyez Pausanias, L. VIII, C. 25. Il cite quelques vers d'Antimaque, qui disoit que l'autre cheval d'Adraste se nommoit Cærus.

CHAPITRE VII.

Note 1. La guerre que les Athéniens firent aux Thébains pour les forcer à rendre les corps de ceux qui avoient péri dans cette expédition*, avoit été célébrée par tous leurs poëtes et tous leurs orateurs. Elle est le sujet des Suppliantes d'Euripides. On peut

voir aussi Isocrates dans son Panégyrique (*p.* 52), Lysias dans son Discours funèbre (*p.* 59, *T.* IV *des Orateurs Grecs*), et Démosthènes dans son Discours sur le même sujet (*ibid. T.* II, *p.* 1391). Les historiens cependant n'étoient pas d'accord sur ce fait, et beaucoup prétendoient que Thésée avoit obtenu par des moyens de conciliation, que Créon rendit aux Argiens les corps de ceux qui avoient été tués. Voyez Plutarque, *Vie de Thésée, C.* XXIX ; Pausanias, L. I, C. 39.

2. On ne conçoit pas comment Alcmæon, qui avoit été chargé par son père de punir sa mère de ce qu'elle avoit reçu des présens pour l'engager dans cette malheureuse expédition, et qui même, suivant Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 66), avoit été consulter l'Oracle à ce sujet ; on ne conçoit pas, dis-je, comment il avoit pu s'y laisser lui-même engager par elle. Cependant, Diodore de Sicile (*ibid.*) dit la même chose qu'Apollodore. Cela pourroit fort bien être de l'invention des poëtes tragiques, qui auront voulu faire jouer au manteau, dans cette seconde guerre, le rôle que le collier avoit joué dans la première.

3. Pausanias (*L.* II, *C.* 20) nomme onze chefs, au lieu de huit que nomme Apollodore. Ces chefs étoient, suivant lui, Ægialée fils d'Adraste ; Promachus fils de Parthénopée ; Polydore fils d'Hippomédon ; Thersandre ; Alcmæon et Amphilochus fils d'Amphiaraüs ; Dioinèdes fils de Tydée ; Sthénélus fils de Capanée ; Euryale fils de Mécistée ; Adraste fils de Polynices, et Timéas. Comme ces deux derniers ne sont nommés

par aucun autre auteur, Sevin croit que le texte de Pausanias est corrompu ; qu'il faut transposer le mot Πολυνείκους, et le mettre un peu plus haut, après le nom de Thersandre, qui étoit son fils ; et qu'au lieu de ces mots, Ἄδραστος καὶ Τιμέας, il faut lire Ἄδραστος Ταλαοῦ. Pindare en effet dit dans ses Pythiques (VIII, *v.* 68), qu'Adraste se trouvoit à cette seconde expédition. Pausanias (*L.* I, *C.* 33) dit aussi que, suivant les Mégariens, Adraste en revenant de cette expédition, mourut chez eux, accablé par la vieillesse et par le chagrin de la perte d'Ægialée son fils ; mais cette correction me paroît un peu forcée, et je ne la crois pas nécessaire. Il étoit très-possible que Polynices eût donné à un de ses fils le nom du père de sa femme. Timéas, à la vérité, nous est inconnu d'ailleurs ; mais ce n'est pas le seul personnage dont on ne trouve le nom que dans Pausanias.

4. Laodamas ne fut pas tué, puisqu'il conduisit une partie des Thébains dans l'Illyrie, suivant Hérodote (*L.* IX, *C.* 8) et Pausanias (*L.* IX, *C.* 8).

5. On a vu dans le livre précédent, C. VIII, not. 5, qu'une partie des Thébains alla s'établir dans le pays des Doriens, qui prit par la suite le nom d'Histiæotide ; c'est sans doute ce que veut dire Apollodore, ou plutôt son abréviateur, qui aura fait de l'Histiæotide une ville nommée Hestiée.

6. Tirésias, suivant Pausanias (*L.* IX, *C.* 33), fut pris par les Argiens, qui voulurent le conduire à Delphes, mais il mourut à Tilphusse. Hygin (*Fab.* 75) dit qu'il avoit vécu sept générations. Proserpine lui

conserva dans les Enfers la mémoire du passé et la connoissance de l'avenir (*Homère, Odyssée, L.* x, *v.* 493).

7. Le scholiaste d'Apollonius (*L.* I, *v.* 308) dit que, suivant les auteurs de la Thébaïde, les Epigones ayant pris Thèbes, envoyèrent à Delphes Manto, fille de Tirésias, pour les prémices de leur victoire. L'Oracle lui ordonna d'épouser le premier qu'elle rencontreroit au sortir du temple : elle rencontra Rhacius fils de Lébès de Mycènes, et elle l'épousa. Elle s'en alla ensuite avec lui à Colophone, et là, les maux de sa patrie lui étant revenus à la mémoire, elle se mit à pleurer, ce qui fit donner le nom de Claros à l'endroit où elle se trouvoit. Ὠνομάσθη Κλάρος ἀπὸ τῶν δακρύων· συγγενὲς γὰρ τῷ Λ τὸ Ρ· ὡς ὑδρηλοὶ ἀντὶ τοῦ ὑδρηροί. Je ne conçois pas trop cette étymologie, c'est pourquoi je la rapporte dans les propres termes du scholiaste. Pausanias (*L.* VII, *C.* 3) raconte la chose d'une manière plus vraisemblable : Manto ayant été conduite à Delphes avec d'autres captifs, l'Oracle leur ordonna d'aller fonder une colonie ; d'après cet ordre, ils s'embarquèrent pour passer en Asie, et ils abordèrent à Claros. A leur arrivée, les Crétois, qui y étoient déjà établis, accoururent en armes, et les conduisirent à Rhacius leur chef, qui ayant appris de Manto qui ils étoient, leur permit de rester dans le pays, et épousa Manto, dont il eut un fils nommé Mopsus, qui fut lui-même un devin célèbre. Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 66) dit que la fille de Tirésias se nommoit Daphné, et qu'elle resta à Delphes, où elle se rendit célèbre dans l'art

de prédire les choses futures ; elle mit même ses Oracles en vers, et l'on prétendoit qu'Homère en avoit beaucoup profité. Enfin, suivant Servius (*sur l'Æneïde, L.* x, *v.* 198), Manto vint en Italie, elle y épousa Tybéris, dont elle eut un fils nommé Ocnus, qui fonda Mantoue.

8. On a vu (*L.* II, *C.* 7) qu'Oïclée avoit été tué dans l'expédition d'Hercules contre Troyes; cependant, quelques auteurs disoient, suivant Pausanias (*L.* VIII, *C.* 36), qu'il étoit mort dans l'Arcadie, et l'on y montroit son tombeau. Il étoit père d'Amphiaraüs et grand-père d'Alcmæon. Pausanias dit qu'Alcmæon, aussitôt qu'il eût tué sa mère, se retira auprès de Phégée, ce qui est plus vraisemblable. Mais, suivant Ephore, cité par Strabon (*L.* x, *p.* 709), l'expédition contre Thèbes étant terminée, Alcmæon alla avec Diomèdes, et l'aida à rétablir Œnée sur le trône ; il le laissa ensuite dans l'Ætolie, et alla s'établir dans l'Acarnanie. Tandis qu'ils étoient ainsi occupés au dehors, Agamemnon s'empara de l'Argolide dont ils étoient souverains, Diomèdes comme héritier d'Adraste, et Alcmæon comme héritier d'Amphiaraüs ; mais la guerre de Troyes étant survenue quelque temps après, Agamemnon, qui avoit été nommé général des Grecs, craignant qu'ils ne profitassent de son absence pour rentrer dans leurs Etats, aima mieux les leur rendre de bon gré, et les invita à se réunir à lui pour cette expédition. Diomèdes y consentit, mais Alcmæon le refusa, et les Acarnaniens n'allèrent pas au siége de Troyes.

9. Pausanias (L. VIII, *C.* 24) la nomme Alphé-

sibée, ainsi que Properce (*L.* I, *El.* 15), qui dit qu'elle vengea la mort de son mari :

Alphesibœa suos ulta est pro conjuge fratres,
Sanguinis et cari vincula rupit amor.

Elle avoit eu d'Alcmæon un fils nommé Clytius, qui ne voulant pas rester avec les assassins de son père, alla s'établir dans l'Elide, où il fut la souche d'une famille de devins célèbres. Pausanias, L. VI, C. 17.

10. Athénée (*L.* VI, *p.* 232) rapporte un oracle par lequel Apollon demandoit à Alcmæon le collier d'Eriphyle, pour le prix de la guérison qu'il attendoit de lui. Le dieu lui dit ensuite que les Furies ne cesseroient de le tourmenter, que lorsqu'il se seroit établi sur un terrain qui n'eût été formé que depuis la mort de sa mère. Il alla donc s'établir dans des îles que l'Achéloüs venoit de former auprès de son embouchure. Thucydides, L. II, C. 102 ; Pausanias, L. VIII, C. 24.

11. Ce collier fut funeste jusqu'au bout à celles qui le portèrent. Les Phocéens ayant pillé le temple de Delphes, un de leurs principaux chefs le donna à sa femme. Peu de temps après, l'aîné de ses fils étant devenu furieux, mit le feu à sa maison, et elle y brûla toute vive. Diodore de Sicile (*L.* X, *C.* 64), Parthénius de Nicée, Plutarque et Athénée racontent la même histoire, mais avec quelque différence.

12. Thucydides (*L.* II, *C.* 68) dit qu'Amphilochus étant revenu à Argos après le siége de Troyes, ne fut pas satisfait de l'état des choses, et qu'il se retira

dans l'Acarnanie où il fonda Argos, qui fut nommé l'Amphilochien. Suivant quelques autres auteurs, il s'étoit établi dans l'Acarnanie, avant le siége de Troyes, avec Alcmæon son frère. Il alla ensuite à ce siége, mais ne voulant pas revenir par mer, il se mit en route par la Pamphylie, et il y fonda avec Mopsus, fils de Manto, la ville de Malles. Ayant voulu, par la suite, retourner à Argos, il confia la royauté à Mopsus pour la lui garder pendant un an. Amphilochus étant revenu au bout de l'année, Mopsus ne voulut pas la lui rendre; il s'ensuivit un combat singulier dans lequel ils se tuèrent mutuellement (*Strabon, L.* x, *p.* 711, *L.* xiv, *p.* 993; *Tzetzès sur Lycophron, v.* 440). Tzetzès (*ibid.*) ajoute que, suivant Apollodore, Amphilochus fils d'Alcmæon, au retour du siége de Troyes, fut jeté par la tempête sur les côtes du pays que Mopsus gouvernoit. Il voulut lui enlever ses Etats, et il y eut un combat singulier dans lequel ils se tuèrent mutuellement. Il a sans doute tiré cela de quelque ancien scholiaste, qui avoit eu Apollodore plus entier que nous ne l'avons, car cela devoit se trouver ici.

CHAPITRE VIII.

NOTE 1. Je ne crois pas qu'Acusilas eût confondu Pélasgus fils de Niobé avec Pélasgus le fondateur de l'Arcadie. Comme je suis entré dans de très-grands détails à cet égard, dans une dissertation séparée, j'y renverrai mes lecteurs.

2. Charax, cité par Etienne de Byzance (*v.* Παῤῥασία), et le scholiaste d'Euripides (*Orestes, v.* 1646)

disent que Pélasgus avoit épousé une femme du pays nommée Parrhasia. Denys d'Halicarnasse (*L.* I, *C.* 11, *p.* 31) dit qu'il avoit épousé Déjanire, fille de Lycaon, fils d'Æzéus : il a pris sans doute cela de Phérécydes, qu'il cite un peu plus bas (*ibid.* *C.* 13), qui disoit que Lycaon, dont nous allons parler, étoit fils de Pélasgus et de Déjanire.

3. Cyllène étoit, suivant Phérécydes, cité par Denys d'Halicarnasse, la femme de Lycaon.

4. Denys d'Halicarnasse (*L.* I, *C.* 13) dit que Lycaon n'avoit eu que vingt-deux fils. Pausanias (*L.* VIII, *C.* 3) en nomme vingt-sept, mais il ne dit pas qu'il n'en eût pas eu d'autres. La liste que donne Apollodore a été évidemment forgée par quelqu'un de ceux qui prétendoient que l'Arcadie étoit le berceau des Pélasges, et par conséquent de la nation Grecque : on y voit en effet les noms de quelques-uns des principaux peuples de la Grèce. Celle de Pausanias est plus raisonnable, et ne renferme que les noms des fondateurs des villes de l'Arcadie. Quoiqu'Apollodore dise que Lycaon avoit eu cinquante fils, sa liste ne renferme que quarante-huit noms ; car il faut en retrancher une fois celui de Mænalus qui y est porté deux fois. Le nom d'Œnotrus a sans doute été oublié par les copistes, car il n'est pas probable qu'Apollodore l'eût oublié ; et il faut mettre Mélanéus, dont il est question dans Pausanias, à la place du second Mænalus.

5. Nicolas Damascène (*Valesii Excerpta*, *p.* 446) raconte la chose un peu différemment : Lycaon, sui-

vant lui, marchoit sur les traces de Pélasgus, son père. Voulant inspirer à ses sujets l'amour de la justice, il leur dit que Jupiter venoit quelquefois chez lui, sous la forme d'un voyageur, pour examiner la manière dont ils se conduisoient. Il leur dit un jour qu'il attendoit le Dieu, et il se mit en conséquence à préparer un sacrifice. Il avoit, à ce qu'on dit, cinquante fils de différentes femmes; quelques-uns d'eux qui assistoient au sacrifice, voulant éprouver si l'étranger qui étoit venu étoit réellement un Dieu, mêlèrent parmi les chairs de la victime celles d'un enfant qu'ils avoient tué; à l'instant s'éleva une tempête affreuse, et la foudre tua tous ceux qui avoient pris part à la mort de cet enfant. Hygin (*Fab.* 176) raconte cela à peu près de même; mais, suivant Eratosthènes (*Catastér. C.* 8), Clément d'Alexandrie (*Protrept. p.* 31) et Ovide (*Métam. L.* I, *v.* 230), ce fut Lycaon lui-même qui voulut éprouver par ce moyen la divinité de Jupiter. Pausanias (*L.* VIII, *C.* 2) dit qu'il sacrifia un enfant sur l'autel de Jupiter-Lycæen, et qu'il fût sur-le-champ transformé en loup; il ajoute que cette métamorphose d'un homme en loup, avoit eu lieu plusieurs fois par la suite aux mêmes sacrifices, et que ceux qui avoient été ainsi transformés, redevenoient hommes au bout de dix ans, s'ils n'avoient point mangé de chair humaine pendant cet intervalle de temps. Cette fable avoit probablement été inventée par les poëtes, pour détourner les Grecs de l'usage des sacrifices humains, qu'ils tenoient sans doute des Phœniciens; usage que les Carthaginois conservèrent jusqu'à la destruction de leur ville par les Romains. Danaüs venant de l'Ægypte, où ces sacri-

fices étoient en horreur, parvint, jusqu'à un certain point, à les faire cesser; mais cela n'empêcha pas qu'on n'y eût encore recours dans quelques circonstances extraordinaires, comme on le voit par celui que fit Thémistocles, avant la bataille de Salamine. On trouvera des recherches plus étendues sur ces sacrifices, dans mes notes sur Pausanias, L. VIII, C. 2.

6. Eratosthènes (*C.* 8) et Hygin (*Poet. Astron. L.* II, *C.* 4), disent que ce fut Arcas que Lycaon sacrifia. Suivant Lycophron (*v.* 481) et Clément d'Alexandrie (*Protrept. p.* 31), il sacrifia son propre fils. Ovide dit qu'il sacrifia un ôtage du pays des Molosses.

7. Ce passage nous fait connoître la véritable époque de Deucalion, qui est assez difficile à déterminer d'après le nombre des générations, à cause de la confusion qui règne dans la généalogie des descendans d'Æole. Ce que dit Apollodore s'accorde parfaitement avec le nombre de générations que met Homère entre Sisyphe, arrière-petit-fils de Deucalion, et Glaucus qui se trouva au siége de Troyes. Voyez la Dissertation préliminaire.

8. Il faut qu'Apollodore se soit trompé, ou qu'Hésiode ait suivi à cet égard plusieurs traditions; ce qui lui étoit souvent arrivé: car Eratosthènes (*C.* 1), Hygin (*Poet. astron. L.* II, *C.* 1) et le scholiaste de Germanicus (*T.* II, *p.* 38), disent que, suivant lui, Callisto étoit fille de Lycaon. Pausanias et Ovide ont suivi la même tradition; et dans ce cas il y au-

roit une génération de moins entre Pélasgus et Agapénor. Nyctéus qu'Asius lui donne pour père, est sans doute le même que Nyctimus, et peut-être le même que le Cétéus de Phérécydes ; car Ariaethus, cité par Hygin (*Poet. astron. L.* II, *C.* 6), dit que Cétéus étoit fils de Lycaon ; et j'ai suivi cette tradition dans le tableau des générations que j'ai mis dans ma dissertation. Le scholiaste d'Euripides (*Orestes, v.* 1646) dit que Callisto étoit fille de Cétéus et de Stilbé; Cétéus étoit fils de Parthin et d'Archiloché ; le père de Parthin étoit Dorićus fils d'Eicadius et de Coronée. Tous ces noms, excepté celui de Cétéus, sont absolument inconnus. On doit avoir d'autant moins d'égard à ce que dit ce scholiaste, qu'il ajoute que Doriéus régna sur l'Arcadie après Nyctimus ; ce qui mettroit Arcas seulement deux générations avant le siége de Troyes.

9. On peut voir, sur Callisto, Eratosthènes (*Catastér. C.* 1), Hygin (*Fab.* 167, *Poet. astron. L.* II, *C.* 1), et Ovide (*Metam. L.* II, *v.* 405 *et suiv.*). Hésiode, que les deux premiers ont suivi, disoit que c'étoit Diane elle-même qui l'avoit changée en ourse, lorsqu'elle se fût aperçue, en se baignant avec elle, qu'elle étoit enceinte. Elle accoucha d'Arcas après sa métamorphose ; et des bergers l'ayant prise avec son fils, la donnèrent à Lycaon. Elle entra quelque temps après dans l'enceinte consacrée à Jupiter-Lycæen, dont l'entrée étoit interdite non-seulement aux hommes, mais encore aux animaux. Arcas son fils et les Arcadiens se mirent à sa poursuite pour la tuer ; alors Jupiter en ayant pitié, la changea

en constellation. Pausanias (*L.* VIII, *C.* 3) et Ovide disent que ce fut Junon qui la métamorphosa en ourse.

10. On a vu ci-dessus (*note* 6) que suivant Eratosthènes Arcas avoit été sacrifié par Lycaon; mais comme son récit a été tronqué par son abréviateur, je crois devoir le suppléer d'après Hygin, qui a eu l'ouvrage d'Eratosthènes plus complet que nous ne l'avons. Il nous apprend que Jupiter ayant foudroyé la maison de Lycaon, et l'ayant changé lui-même en loup, rassembla les restes d'Arcas, le ressuscita et le donna à élever à quelques bergers. (*Hygin, Poet. astr. L.* II, *C.* 4; *Germanici schol. T.* II, *p.* 45).

CHAPITRE IX.

NOTE 1. Arcas épousa, suivant Pausanias (*L.* VIII, *C.* 4), Erato, nymphe Dryade, et il en eut trois fils, Azan, Aphidas et Elatus. Il avoit eu, avant son mariage, un fils naturel nommé Autolaüs. Azan n'eut qu'un fils nommé Clitor; Aphidas fut père d'Aléus, et Elatus eut cinq fils: Æpytus, Péréus, Cyllen, Ischys et Stymphalus.

2. Comme Alcidamas rapporte cette histoire plus en détail dans le discours qu'il a fait sous le nom d'Ulysse, contre Palamèdes (*Orat. Græc. T.* VIII, *p.* 70), je vais traduire ce qui y a rapport. « Aléus roi de Tégée étant » allé consulter l'Oracle, le dieu lui dit que l'enfant qui » naîtroit d'Augé sa fille, feroit périr ses fils. Aléus retour- » na aussitôt chez lui, établit sa fille prêtresse de Miner- » ve, et la menaça de la tuer, si elle avoit jamais quel-

» que commerce avec un homme. Quelques temps » après, Hercules faisant des préparatifs pour son » expédition contre Augias, vint à Tégée, et Aléus » lui donna un repas dans le temple de Minerve. Hercules y ayant vu Augé, devint amoureux d'elle, et » la viola dans un moment d'ivresse. Dès qu'Aléus » s'aperçut qu'elle étoit enceinte, il envoya chercher » Nauplius, qui étoit connu pour un navigateur habile, et il lui livra sa fille, en lui enjoignant de la » noyer. Nauplius l'emmena, et elle accoucha en » chemin, sur le mont Parthénius, de Télèphe. Nauplius, sans s'inquiéter des ordres qu'on lui avoit » donnés, la vendit avec son enfant à Teuthras roi de » la Mysie, qui se trouvant sans enfans, épousa Augé, et adopta son fils qu'il nomma Télèphe. » Il y a quelque différence entre ce récit et celui d'Apollodore, qui ne dit rien de l'oracle rendu à Alêus. D'ailleurs Alcidamas dit qu'elle avoit accouché sur le mont Parthénius, tandis que, suivant Apollodore, elle avoit caché son enfant dans l'enceinte du temple de Minerve. Il paroît même que, suivant Euripides, elle avoit accouché dans cette enceinte. Clément d'Alexandrie (*Stromates*, *L.* VII, *p.* 841) nous a en effet conservé un fragment de la tragédie d'Augé, dans lequel elle dit à la déesse :

Σκῦλα μὲν βροτοφθόρα
Χαίρεις ὁρῶσα, τῶν νεκρῶν ἐρείπια·
Κὀυ μιαρά σοι ταῦτ' ἔστιν. Εἰ δ' ἐγὼ τέκον,
Δεινὸν τόδ' ἡγῇ.

« Tu te plais à voir des dépouilles sanglantes, les » tristes

» tristes restes des morts, tes yeux n'en sont pas » souillés, et tu trouves mauvais que j'y aie ac- » couché. »

C'est sans doute à cette tragédie qu'a rapport le reproche que dans les Grenouilles d'Aristophane (*v.* 1080) Æschyle fait à Euripides d'avoir introduit sur la scène des femmes accouchant dans les temples; ce qui sembleroit prouver que cela étoit de l'invention d'Euripides. Il en est sans doute de même du reste de l'histoire d'Augé, qu'il avoit arrangée à sa manière; car Strabon (*L.* XIII, *p.* 915) nous apprend que suivant lui Aléus avoit enfermé Augé et son fils dans un coffre qu'il avoit jeté à la mer, mais que Minerve avoit fait aborder ce coffre à l'embouchure du Caïque, où Teuthras l'ayant recueilli, épousa Augé et adopta Télèphe. Mais comme Euripides ne se piquoit pas de suivre toujours les mêmes traditions, il en avoit adopté une autre dans sa tragédie de Télèphe; car on voit par quelques vers de cette pièce que Denys d'Halicarnasse nous a conservés (*de composit. verb. T.* V, *p.* 220), que Télèphe y disoit qu'Augé avoit accouché de lui sur le mont Parthénius. Cependant la tradition qu'il avoit suivie dans sa tragédie d'Augé paroit, d'après ce que dit Pausanias (*L.* VIII, *C.* 4), fondée sur l'autorité d'Hécatée. Pausanias rapporte ailleurs (*L.* VIII, *C.* 48) que suivant la tradition des Tégéates, Augé avoit accouché dans leur pays, à l'endroit où ils avoient bâti par la suite un temple à Lucine.

3. Ménandre (non pas le poëte), cité par l'auteur des proverbes publiés par Schott, d'après le manuscrit

du Vatican, dit que Télèphe tua les fréres de sa mère, et qu'il alla ensuite consulter l'Oracle pour savoir où il pourroit la chercher. La Pythie lui ayant dit d'aller jusqu'aux extrémités de la Mysie, il alla dans la Teuthrantie, où il la trouva. Il fut même sur le point de l'épouser, suivant quelque poëte tragique, dont Hygin a tiré sa fable 100. Il raconte que Télèphe étant arrivé dans la Mysie avec Parthénopée, trouva Teuthras en guerre avec Idas. Teuthras lui promit sa couronne et la main d'Augé sa fille (probablement que suivant cet auteur, Teuthras avoit adopté Augé au lieu de l'épouser), s'il le délivroit de son ennemi. Télèphe, avec le secours de Parthénopée, vainquit Idas; et Teuthras, pour acquitter sa parole, lui donna ses Etats et le maria avec Augé. Mais comme elle avoit juré de n'avoir plus commerce avec aucun homme, elle cacha une épée dans sa chambre dans le dessein de tuer Télèphe, lorsqu'il se présenteroit pour coucher avec elle. Alors les dieux firent paroître au milieu d'eux un serpent énorme. A cette vue, Augé effrayée avoua son projet à Télèphe, qui voulut la tuer. Mais Hercules qu'elle implora, parut sur-le-champ, et la fit connoître à Télèphe pour sa mère. Ælien (*Hist. anim. L.* III, *C.* 47) dit quelque chose de cette tradition, qu'il attribue aux poëtes tragiques. Le reste de l'histoire de Télèphe appartient à celle du siége de Troyes, et ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

4. La femme de Lycurgue se nommoit Antinoé, suivant le scholiaste d'Apollonius (*L.* I, *v.* 134), qui, ainsi que Pausanias, ne lui donne que deux

fils, Ancée et Epochus. Amphidamas étoit frère de Lycurgue, suivant Apollonius de Rhodes (*L.* I, *v.* 161) et Pausanias (*L.* VIII, *C.* 4).

5. Le scholiaste d'Euripides (*Phœniss.* *v.* 152), celui d'Apollonius de Rhodes (*L.* I, *v.* 769), et celui de Théocrite (*Id.* III, *v.* 40), observent qu'il y a eu deux Atalante, l'une dans la Bœotie, fille de Schœnée fils d'Athamas, et l'autre dans l'Arcadie, qui étoit fille d'Iasus. La première étoit célèbre par sa légèreté à la course, et c'étoit elle qui défioit ses amans à cet exercice. Il paroît que les Arcadiens avoient cherché à l'attribuer à leur pays, car Pausanias (*L.* VIII, *C.* 36) dit qu'on montroit, auprès de Schœnonte en Arcadie, l'endroit où elle s'exerçoit à la course ; mais il ne paroît pas y croire beaucoup lui-même. La seconde étoit célèbre par son adresse à tirer de l'arc. Apollodore les a confondues.

6. On peut voir dans les histoires diverses d'Ælien (*L.* XIII, *C.* 1) un très-long discours en style de rhéteur sur la naissance, l'éducation et la manière de vivre d'Atalante. Voyez aussi Callimaque, Hymne à Diane (*v.* 215 *et suiv.*). Ces deux auteurs parlent aussi de sa victoire sur les Centaures Rhœcus et Hylæus.

7. Ces jeux étoient très-célèbres, et on les avoit représentés sur le coffre de Cypsèle, mais il n'y étoit point question d'Atalante ; Pausanias dit même que Pélée et Jason y étoient représentés luttant l'un contre l'autre. Hygin (*Fab.* 293) dit que Pélée y remporta le prix de la lutte.

8. Il y a dans toutes les éditions : *τοὺς δρόμους προϊοῦσα*. J'ai mis, d'après l'observation de M. Heyne, *προϊεῖσα*, *les faisant partir en avant*. Hygin (*Fab.* 185), *Termino constituto, ut ille inermis fugeret, hæc cum telo insequeretur : quem intra finem termini consecuta fuisset, interficeret ejusque caput in stadio figeret.*

9. Toute cette histoire appartient à Atalante, fille de Schœnée, et à Hippomènes. Milanion obtint la main de la fille d'Iasus, en se livrant avec elle aux exercices les plus pénibles. Voyez Properce (*L.* I, *El.* 1, *v.* 9 *et suiv.*), et Ovide (*de l'Art d'aimer, L.* II, *v.* 85 *et suiv.*). On les avoit réprésentés tous deux sur le coffre de Cypsèle, et Atalante tenoit entre ses bras un faon de biche, sans doute pour faire connoître son goût pour la chasse (*Pausanias*, *L.* V, *C.* 19).

10. Vénus avoit cueilli ces pommes sur la tête de Bacchus, suivant Philétas, cité par le scholiaste de Théocrite (*Id.* II, *v.* 118).

Μᾶλα φέρων κόλποισι, τά οἱ ποτε Κύπρις ἑλοῖσα
Δῶρα Διωνύσου δῶκεν ἀπὸ κροτάφων.

« Il avoit dans son sein des pommes que Vénus lui » avoit données ; elle les avoit cueillies sur les tem- » pes de Bacchus. » Voyez Casaubon sur Théocrite, C. 3.

11. Ovide fait subir cette métamorphose à Atalante, fille de Schœnée, et à Hippomènes, et ils furent, suivant lui, changés en lions, pour s'être livrés

à leur passion dans un temple de Cybèle. On pourroit soupçonner, d'après un tableau de Parrhasius, dont il est question dans Suétone (*Vie de Tibère, C.* 44), qu'il ne s'agissoit pas du simple devoir conjugal.

12. Hippomènes étoit fils de Mégaréus, fils d'Onchestus, fils de Neptune. Ovide (*Métam. L.* x, *v.* 605, *et les notes sur cet endroit*).

13. Hygin (*Fab.* 70 *et* 99) dit que Parthénopée étoit fils de Méléagre et d'Atalante. On a vu (*L.* I, *C.* 8) que Méléagre avoit eu envie d'avoir un enfant d'elle; il paroît, par ce que dit Hygin, qu'il étoit parvenu au but de ses désirs, et qu'Atalante, pour ne pas perdre la réputation de sagesse qu'elle s'étoit acquise, exposa son enfant sur le mont Parthénius, à peu près en même temps qu'Augé. Ces deux enfans furent trouvés par des bergers, qui donnèrent à celui d'Atalante le nom de Parthénopée, parce que sa mère passoit pour vierge (παρθένος). Il suivit Télèphe dans la Mysie, comme on l'a vu ci-dessus (*note* 3). On a vu aussi (*C.* VI, *not.* 7) qu'il n'étoit pas le même que celui qui fut tué au siége de Thèbes.

CHAPITRE X.

NOTE I. Six des Atlantides eurent, suivant Hellanicus, cité par le scholiaste d'Homère (*Il. L.* XVIII, *v.* 486), commerce avec des Dieux; savoir: Taygéte, Maïa et Electre avec Jupiter, qui eut Lacédæmon de la première, Mercure de la seconde, et

Dardanus de la troisième ; Alcyone et Celæno avec Neptune : Alcyone fut mère d'Hyriée, et Celæno de Lycus ; Stérope eut de Mars Œnomaüs. Quant à Mérope, elle épousa Sisyphe, et comme elle avoit été mariée à un mortel, elle étoit moins brillante que les autres, et on la voyoit à peine dans le Ciel.

2. Nous avons vu dans la note précédente que, suivant Hellanicus, Stérope étoit la mère et non l'épouse d'Œnomaüs, et c'est l'opinion la plus probable ; autrement, il n'y auroit eu que six générations entre Atlas et Agamemnon, qui descendoit de lui par Hippodamie, fille d'Œnomaüs, tandis qu'il y en a huit entre Atlas et ses autres descendans qui se trouvoient au siége de Troyes, comme nous le verrons ci-après. Ceux qui voudront connoître les autres traditions sur l'extraction d'Œnomaüs, peuvent consulter Bachet de Méziriac, Commentaire sur les Héroïdes d'Ovide, T. II, p. 348 et suiv.

3. Eurypyle, roi de Lybie, étoit aussi fils de Neptune et de Celæno, suivant Acésandre, cité par le scholiaste de Pindare (*Pyth.* IV, 57), et suivant le scholiaste d'Apollonius (*L.* IV, *v.* 1561).

4. Hyriée étoit, suivant Hellanicus, fils de Neptune et d'Alcyone, ce qui est beaucoup plus vraisemblable. Il y a par ce moyen sept générations entre Atlas et Nestor, qui descendoit de lui par Chloris, fille d'Amphion ; Antiope, mère d'Amphion, étoit en effet fille de Nyctée, fils d'Hyriée. Pausanias dit (*L.* IX, *C.* 20) qu'Æthuse étoit fille de Neptune, mais il ne parle point de sa mère.

5. Le mot *καλλίστην*, *très-belle*, que j'ai mis entre deux crochets, doit être placé à la ligne précédente, après le mot *Αἴθουσαν* auquel il se rapporte. Æthuse avoit été une des mortelles qu'Apollon avoit aimées, suivant Clément d'Alexandrie (*Protrept. p.* 27).

6. On peut voir sur Mercure l'Hymne d'Homère; il y fait très au long l'histoire du vol des bœufs d'Apollon. Lucien dit, dans son septième Dialogue des Dieux, qu'il avoit volé le trident de Neptune, l'épée de Mars, l'arc et les flèches d'Apollon, les tenailles de Vulcain, le ceste de Vénus et le sceptre de Jupiter; mais je crois que ces vols sont de son invention. Le scholiaste d'Homère (*Iliade L.* xxiv, *v.* 24) raconte, d'après Eratosthènes, que Maïa sa mère étant à se baigner avec ses sœurs, il leur vola leurs habits, de manière qu'au sortir de l'eau, elles se trouvèrent très-embarrassées, et lorsqu'il se fut amusé quelque temps de leur embarras, il les leur rendit. Nonnus dit, dans ses Dionysiaques, que Mercure prit la forme de Mars pour tromper Junon, et se faire allaiter par elle. On lit un peu plus bas : *οὗτος ἐν πρώτοις ἐπὶ τοῦ λίκνου*. Le savant Walckenaer, dans une note que M. Marron m'a communiquée, propose de lire *ἐν στρωτοῖς*, *à peine dans ses langes sur son berceau*. Ce qui me paroît beaucoup plus clair que le mot *ἐν πρώτοις* qui n'offre aucun sens; et la différence est si petite dans les manuscrits entre le Π et le ΣΤ, qu'un copiste peut facilement avoir pris l'un pour l'autre.

7. Voyez sur le vol de ces bœufs, outre l'Hymne

d'Homère, Ovide, Métam. L. 11, v. 683, et Antonin. Libér. C. 23.

8. On voit clairement que notre auteur a eu ici en vue les vers 115 — 137 de l'Hymne à Mercure attribué à Homère. Le poëte dit d'abord que Mercure fit rôtir à la broche une partie des chairs, et qu'il les divisa ensuite en douze portions, probablement pour les douze Dieux; et il étendit les peaux sur des rochers pour les faire sécher. Il ne voulut point toucher à ces portions qu'il avoit consacrées aux Dieux, quelqu'envie qu'il en eût. Il mit ensuite une partie de la graisse et de la chair dans une chaudière à bords élevés (je ne vois pas comment traduire autrement les mots *αὔλιον ὑψιμέλαθρον*), et mit du bois dessous pour les faire cuire. Il n'ajoute pas, à la vérité, qu'il les mangea; mais Apollodore l'a entendu ainsi. Peut-être avoit-il l'Hymne plus complet que nous ne l'avons; car le passage que je viens de citer, et dont je crois avoir rendu à peu près le sens, me paroît mutilé. C'est aussi l'opinion de M. Aug. Matthiæ, qui a donné sur ces Hymnes des notes qui ont été imprimées à Leipsick, en 1800, in-8°.

9. J'ai rendu le mot *ψήφων* par *dés*. Il y avoit effectivement, suivant le scholiaste de Pindare (*Pyth.* IV, 338), un genre de divination qui se faisoit par ce moyen. Il y avoit sur les tables sacrées des dés; ceux qui vouloient consulter l'Oracle commençoient par dire: *Si j'amène tel point, telle chose réussira, sinon elle ne réussira pas*. Ils jetoient ensuite

les dés. On peut consulter à cet égard Ez. Spanheim sur l'Hymne à Apollon de Callimaque, v. 45.

10. Comme Pausanias entre dans beaucoup plus de détails sur les premiers rois de la Laconie et de la Messénie, je réserve ce que j'ai à en dire pour mes notes sur cet auteur.

11. Nous connnoissons trois traditions sur la naissance d'Æsculape ; la moins vraisemblable, suivant Pausanias (*L.* II, *C.* 26), est celle qu'Apollodore rapporte ici la première. Elle se trouvoit cependant dans quelques ouvrages attribués à Hésiode ; mais Pausanias paroît croire que ces vers avoient été faits sous le nom d'Hésiode, pour flatter l'amour-propre des Messéniens ; elle avoit été adoptée par le poëte Asclépiades, et par Socrates, auteur d'une description d'Argos (*Pindari schol. Pyth.* III, *v.* 14). Asclépiades disoit qu'Arsinoé avoit eu d'Apollon Æsculape, et une fille nommée Eriopis. La seconde tradition, et la plus vraisemblable, suivant Pausanias, étoit que Phlégyas étant venu dans le Péloponnèse, Coronis sa fille, qui avoit été séduite par Apollon, accoucha d'Æsculape sur le mont Myrtium, dans les environs d'Epidaure. On peut voir dans son ouvrage les raisons qu'il donne à l'appui de cette opinion. Il paroît qu'Apollodore rapportoit cela à peu près de même. En effet, Théodoret (*Græcarum affectiorum curatio*, *L.* VIII, *T.* 4, *p.* 905) dit : « Quant » à Æsculape, Apollodore dit qu'il étoit fils d'Ar- » sinoé suivant quelques auteurs, et de Coronis sui- » vant d'autres ; Coronis ayant été violée en secret

» par Apollon, devint grosse, et ayant accouché, elle » exposa son enfant qui fut nourri par une chienne, » jusqu'à ce que quelques chasseurs l'ayant trouvé, » l'emportèrent et le donnèrent à Chiron le centaure, qui l'éleva et lui enseigna la médecine. Æsculape fit les premiers essais de sa science à Epidaure et à Tricca : il étudia tellement cet art, » et y fit de si grands progrès, que, non content » de guérir les malades, il essaya même de ressusciter des morts, ce qui attira sur lui la colère de » Jupiter, qui le foudroya et le tua. » Cela est probablement tiré de la Bibliothèque d'Apollodore, cependant on n'en trouve qu'une partie dans l'ouvrage que nous avons; ce qui prouve que ce n'est qu'un abrégé. Suivant la troisième tradition, qui paroît avoir été la plus généralement répandue, Coronis avoit donné le jour à Æsculape, à Dotium auprès du lac Bœbéïde, dans la Thessalie. Elle a été adoptée par Hésiode, dans des vers cités par Strabon (*L.* x, *p.* 957) et par le scholiaste de Pindare (*Pyth.* III, *v.* 14); elle avoit été adoptée aussi par l'auteur de l'Hymne à Æsculape que nous avons sous le nom d'Homère, et par Phérécydes, cité par le scholiaste de Pindare (*ibid.* *v.* 59). Ischys, à qui Coronis étoit fiancée, étoit de l'Arcadie; ce qui semble appuyer l'opinion de Pausanias. On peut voir ma première note sur le chap. VI du second livre.

12. Apollon, suivant Pindare, chargea Diane de tuer Coronis, et Phérécydes ajoute qu'elle tua en même temps plusieurs autres femmes, et qu'Apollon tua Ischys. Servius (*Ænéide, L.* VI, *v.* 618) dit

que Phlégyas irrité de ce qu'Apollon avoit tué sa fille, alla attaquer le temple de Delphes et le brûla. Apollon, pour le punir, le tua à coups de flèches, et le précipita dans les Enfers. L'histoire de Coronis est racontée plus au long dans la troisième Ode Pythique de Pindare.

13. Il y a dans tous les manuscrits : τοῦ δὲ παρὰ τὴν τοῦ πατρὸς γνώμην ἐλομένου Ἰσχύι τῷ Κλινίως ἀδελφῷ συνοικεῖ. Ægius a mis dans le texte τῷ Ἐλάτου υἱῷ συνοικεῖν, sans avertir si c'est d'après les manuscrits, ou d'après sa propre conjecture. M. Heyne a conçu ce passage ainsi : τὴν δὲ, παρὰ τὴν τοῦ πατρὸς γνώμην [ἐλομένην] Ἰσχύι [τῷ Ἐλάτου υἱῷ] συνοικεῖν. Il croit qu'il faut retrancher les mots que j'ai mis entre des crochets. Ces corrections me paroissent un peu violentes, et je crois, avec Sevin, qu'il faut tout simplement lire ἐρωμένου au lieu de ἐλομένου, et Καινέως au lieu de Κλινίως. « Comme elle aimoit Apollon contre la volonté de son père, elle épousa Ischys, » frère de Cænée. » Ce qui est à peu près le sens de ces vers de Pindare (*Pyth.* III, 23) :

— ἀποφλαυρίξαισά μιν
Ἀμπλακίαισι φρενῶν,
Ἄλλον αἴνησε γάμον, κρύβδαν πατρὸς
Πρόσθεν ἀκερσεκόμᾳ μιχθεῖσα Φοίβῳ.

« L'égarement de son esprit la porta à consentir à » un autre hymen, quoiqu'elle eût auparavant accordé ses faveurs à Apollon à l'insçu de son père. » Je sais bien que le scholiaste croit que κρύβδαν πα-

τρὸς doit se rapporter à ἄλλον αἴνησε γάμον; ce qui signifieroit : « Elle consentit à un autre hymen à » l'insçu de son père. » Et M. Heyne, dans ses notes sur Pindare, paroît adopter cette explication; mais je crois qu'il se trompe. Ce ne fut pas une simple intrigue amoureuse qu'il y eut entre Coronis et Ischys; ce fut un véritable mariage, comme le dit Hésiode dans des vers cités par le scholiaste de Pindare (*Pyth.* III, 48); or, on ne peut pas supposer que ce mariage se fut fait à l'insçu du père de Coronis; tandis qu'il étoit tout naturel qu'il ignorât ses amours avec Apollon. Les mots τῷ Ἐλάτου υἱῷ ne se trouvent dans aucun manuscrit, et je les ai ôtés du texte. Quant à ceux τῷ Καινέως ἀδελφῷ, je ne vois aucune raison pour les retrancher ; Cænée étoit ainsi qu'Ischys fils d'Elatus (*Voyez L.* I, *C.* IX, *not.* 61), et quoiqu'il ne fût pas en usage de désigner les personnages des temps héroïques par le nom de leurs frères, ce n'est pas une raison pour corriger ce passage contre l'autorité de tous les manuscrits.

14. Il y a dans toutes les éditions : τὸ μὲν ἐκ τῶν ἀριστερῶν ῥυὲν, πρὸς φθορὰν ἀνθρώπων ἐχρῆτο· τὸ δὲ ἐκ τῶν δεξιῶν, πρὸς σωτηρίαν. J'ai corrigé, d'après Zénobius (*Cent.* I, *prov.* 18), τῷ μὲν ἐ. τ. ἀ. ῥυέντι — τῷ δὲ. κ. τ. λ. M. Heyne avoit déjà vu qu'il falloit corriger ce passage ainsi. Tatien (*Orat. ad Græc. C.* XII, *p.* 32) dit que Minerve et Æsculape se partagèrent les gouttes de sang qui coulèrent lorsque Persée coupa la tête à Méduse, qu'Æsculape les employoit à soulager les hommes dans leurs maux, et Minerve, au contraire, à les faire périr.

15. Il y a dans toutes les éditions : *ὡς δὲ Στησίχορός φησιν, Ἐριφύλην.* J'ai corrigé *ἐν Ἐριφύλῃ* d'après Sextus Empyricus (*adversus Grammaticos, L.* I, *C.* 12, *p.* 271) et le scholiaste d'Euripides (*Alceste, v.* 2). Sevin et M. Heyne ont déjà vu qu'il falloit corriger ce passage ainsi. Comme il est question dans Sextus Empyricus de quelques autres résurrections, je vais traduire ce qu'il dit : « Les historiens disent qu'Æsculape, le créateur de notre art, fut frappé de la foudre, mais ils ne sont pas d'accord sur ce qui en fut la cause. Stésichore dit, dans son Eriphyle, que ce fut pour avoir ressuscité quelques-uns de ceux qui avoient été tués devant Thèbes ; Polyanthès de Cyrène, dans son Traité de l'Origine des Asclépiades, que ce fut pour avoir guéri les filles de Prœtus, que Junon irritée avoit rendues folles. Suivant Panyasis, ce fut parce qu'il avoit rendu la vie à Tyndare. Staphylus, dans son ouvrage sur l'Arcadie, dit que ce fut parce qu'il avoit guéri Hippolyte, lorsqu'il fut renversé de dessus son char en fuyant de Trœzène, comme le racontent les tragiques : Phylarque, dans son neuvième livre, que ce fut parce qu'il avoit rendu la vue aux fils de Phinée, qui en avoient été privés par leur père ; Æsculape fit cette cure pour complaire à Cléopatre leur mère, qui étoit fille d'Erechthée. Enfin, Télésarque disoit, dans son histoire d'Argos, que c'étoit pour avoir entrepris de ressusciter Orion. » Phérécydes, cité par le scholiaste d'Euripides (*Alceste, v.* 2), dit que Jupiter le foudroya parce qu'il ressuscitoit ceux qui mouroient à Delphes. Enfin, suivant Diodore de Sicile

(*L.* IV, *C.* 71), ce fut pour satisfaire Pluton, qui s'étoit plaint à Jupiter de ce qu'Æsculape empêchoit les hommes de mourir.

16. Il y a dans toutes les éditions : *Ζεὺς δὲ φοβηθεὶς, μὴ λαβόντες ἄνθρωποι θεραπείαν, παρ' αὐτῶν βοηθῶσιν ἀλλήλοις.* J'ai mis, d'après la conjecture de M. Heyne, *μὴ λαβόντες α. θ. παρ' αὐτοῦ.*

17. Voyez, sur les différens Périérès, et sur leur postérité, Bachet de Méziriac sur Ovide, T. I, p. 21 et suiv. J'en parlerai dans mes notes sur Pausanias.

18. Icarius régna, suivant Strabon (*L.* X, *p.* 709), sur une partie de l'Acarnanie, et il y épousa Polycaste, fille de Lygæus. Le scholiaste d'Homère (*Il. L.* XV, *v.* 16) dit qu'il épousa, suivant Phérécydes, Astérodie, fille d'Eurypyle, fils de Télestor, et suivant d'autres, Dorodocé, fille d'Orsilochus. Voyez, sur le surplus de son histoire, Méziriac, T. I, p. 23 et suiv.

19. C'étoit l'opinion de l'auteur du poëme nommé les Vers Cypriens, que quelques-uns attribuent à Homère, mais qui passoit pour l'ouvrage de Stasinus de Chypre. Suivant ce poëme, la Terre se trouvant surchargée de population, et les hommes n'ayant aucune vénération pour les Dieux, Jupiter, pour la soulager, donna occasion à la guerre de Thèbes; mais comme elle n'avoit pas fait périr assez de monde, il tint conseil avec Thémis, suivant l'extrait de ce poëme qu'on trouve à la suite du journal allemand,

intitulé *Bibliothek der alten Litteratur Gottingæ*, 1786, ou avec Momus, suivant le scholiaste d'Homère (*Il. L.* I, *v.* 5), que je crois cependant corrompu en cet endroit. Il vouloit d'abord les tuer avec la foudre, ou les noyer par un déluge, mais Momus l'en empêcha, et lui conseilla deux choses; en premier lieu de marier Thétis avec un mortel, union de laquelle devoit naître un homme très-belliqueux. En second lieu, de faire naître une très-belle fille; ces deux choses devoient nécessairement allumer la guerre entre les Grecs et les Barbares. Ce fut sans doute pour exécuter la dernière partie de ce conseil, qu'il chercha à coucher avec Némésis; mais cette Déesse voulant conserver sa virginité, prit toutes sortes de formes pour se soustraire à ses poursuites. Voici les vers de Stasinus à ce sujet, qu'Athénée (*L.* VIII, *p.* 334) nous a conservés :

Τοὺς δὲ μετὰ τριτάτην Ἑλένην τέκε θαῦμα βροτοῖσι·
Τήν ποτε καλλίκομος Νέμεσις φιλότητι μιγεῖσα
Ζηνὶ, θεῶν βασιλῆϊ, τέκεν κρατερῆς ὑπ' ἀνάγκης.
Φεῦγε γὰρ, οὐδ' ἔθελεν μιχθήμεναι ἐν φιλότητι
Πατρὶ Διῒ Κρονίωνι· ἐτείρετο γὰρ φρένας αἰδοῖ.
Καὶ Νέμεσις κατὰ γῆν τε καὶ ἀτρύγετον μέλαν ὕδωρ
Φεῦγεν· Ζεὺς δ' ἐδίωκε· (λαβεῖν δ' ἐλιλαίετο θυμῷ·)
Ἄλλοτε μὲν κατὰ κῦμα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης
Ἰχθύϊ εἰδομένην πόντον πολὺν ἐξορόθυνεν,
Ἄλλοτ' ἀν' Ὠκεανὸν ποταμὸν καὶ πείρατα γαίης,
Ἄλλοτ' ἀν' ἤπειρον πολυβώλακα. Γίνετο δ' αἰεὶ
Θηρία ὅσσ' ἤπειρος ἀνατρέφει, ὄφρα φύγοι νιν.

« La troisième qu'elle enfanta après eux fut Hélène,

» cette merveille humaine. La belle Némésis l'avoit eue » jadis de Jupiter, le souverain des dieux, qui avoit usé » de violence envers elle; car elle avoit pris la fuite, » et la pudeur l'avoit empêchée de se rendre aux dé- » sirs du fils de Saturne. Elle prit donc la fuite à tra- » vers les terres et l'immensité des mers; mais le Dieu, » qui étoit fortement épris d'elle, la poursuivit tantôt à » travers les flots des mers orageuses, dans lesquels elle » s'étoit plongée, transformée en poisson; tantôt dans » l'Océan, qui est aux extrémités de la terre; tantôt » sur le continent, car elle prit toutes sortes de formes » pour lui échapper. » On ne voit point dans ces vers sous quelle forme elle étoit lorsque Jupiter jouit d'elle, mais il est probable que c'est de ce poëme qu'Apollodore a tiré ce qu'il dit plus bas, qu'elle se changea en oie, et que Jupiter prit la forme d'un cygne pour en jouir. Quelques poëtes plus modernes, voulant sans doute embellir la chose, l'ont racontée un peu différemment. Jupiter, suivant eux, étant amoureux de Némésis, se transforma en cygne, et ayant fait prendre à Vénus la forme d'un aigle, il se fit poursuivre par elle, et alla se réfugier à Rhamnonte en Attique, dans les bras de Némésis qui, l'ayant reçu, s'endormit; et Jupiter profita de son sommeil pour parvenir au but de ses souhaits. Voyez Eratosthènes, Catastérismes (*C.* 25), le scholiaste de Germanicus (*v.* 274, *p.* 67), où il faut lire : *evolaverit in Rhamnusium Attica regionis*, comme l'ont déjà corrigé plusieurs savans, des conjectures desquels on auroit dû faire usage dans la dernière édition, et Hygin (*Poet. astr. L.* II, *C.* 8). Il paroit que la tradition qui donnoit Léda pour mère à Hélène, n'étoit

n'étoit pas très-ancienne ; et le scholiaste d'Homère (*Odyss. L.* II, *v.* 297) l'attribue aux modernes, c'est-à-dire aux tragiques. Phidias avoit représenté sur la base de la statue de Némésis à Rhamnonte, Léda, seulement comme nourrice d'Hélène (*Pausanias, L.* I, *C.* 33). Le scholiaste de Germanicus (*ibid.*) dit que, suivant Cratès poëte tragique, Némésis étoit la même que Léda ; mais il faut ou qu'il se soit mal expliqué, ou qu'il n'ait pas compris Eratosthènes d'où il a tiré cette citation ; car Eratosthènes (*Catastér. C.* 25) dit seulement que suivant Cratès, Hélène étoit sortie de l'œuf que Némésis avoit produit. Le scholiaste d'Euripides (*Orestes, v.* 1387) dit que Léda prit la forme de Némésis pour coucher avec Jupiter ; ce qui est sans doute une erreur. Je crois aussi que c'est par erreur que le scholiaste de Pindare (*Ném.* X, *v.* 150) dit que suivant Hésiode, Hélène étoit fille de l'Océan et de Téthys. Il aura probablement mal entendu Hésiode, qui disoit peut-être dans quelqu'un de ses ouvrages que Némésis étoit fille de l'Océan et de Téthys, quoique dans sa Théogonie (*v.* 223) il la dise fille de la Nuit. Il paroît en effet, par ce que dit Pausanias (*L.* I, *C.* 23), que suivant quelques traditions elle étoit fille de l'Océan.

20. Ce récit est tiré des vers Cypriens, mais il est tronqué. Je crois que l'auteur de ce poëme avoit parlé de deux œufs, et que c'est lui qu'Horace (*Art poét. v.* 147) a en vue, lorsqu'il blâme les poëtes qui avoient commencé l'histoire de la guerre de Troyes par ces deux œufs :

Nec gemino bellum Trojanum orditur ab ovo.

Je fonde ma conjecture sur deux vers de ce poëme, conservés par Clément d'Alexandrie (*Cohort. p.* 26) :

Κάστωρ μὲν θνητὸς, θανάτου δέ οἱ αἶσα πέπρωται.
Αὐτὰρ ὅγ' ἀθάνατος Πολυδεύκης ὄζος Ἄρηος.

« Castor étoit mortel, et devoit subir la loi du tré-
» pas, mais le vaillant Pollux étoit immortel. » Il est très-probable que ces deux vers précédoient immédiatement ceux que j'ai cités dans la note 19, qui commencent par celui-ci :

Τοὺς δὲ μετὰ τριτάτην Ἑλένην τέκε θαῦμα βροτοῖσι.

Elle (Léda) *enfanta après eux Hélène, qui fut la troisième.* Le mot τριτάτην doit s'entendre relativement aux deux enfans qui avoient précédé Hélène ; et ces deux enfans ne pouvoient être que Castor et Pollux. Et comme on n'a jamais dit qu'ils fussent sortis tous les trois d'un seul œuf, il en résulte que, suivant ce poëte, Léda en avoit produit, ou tout au moins fait éclore deux. Je dis, fait éclore, parce que, d'après les vers que j'ai cités dans la note précédente, il me paroît que Léda n'avoit pas produit l'œuf dont Hélène étoit sortie ; car, après avoir dit que Léda l'avoit enfantée, le poëte ajoute sur-le-champ, qu'elle avoit précédemment été enfantée par Némésis ; ce qu'on ne peut expliquer qu'en supposant que cette déesse avoit confié cet œuf à Léda, qui prit soin de le faire éclore. On la regarda donc comme la seconde mère d'Hélène ; ce qui justifie l'expression τίκε. Le schol. d'Euripides (*Orestes, v.* 465) dit que Léda produisit deux œufs ; de l'un sortit Hélène, du second, qui avoit deux germes, l'un de Jupiter, l'autre de Tyndare, sortirent Pollux et Castor. Suivant le

schol. d'Horace (*Art poétique, v.* 147), Léda avoit produit deux œufs : l'un de Jupiter, et l'autre de Tyndare ; Pollux et Hélène étoient sortis du premier, Castor et Clytemnestre du second ; enfin, suivant le scholiaste de Lycophron (*v.* 88), Jupiter avoit eu deux fois commerce avec Léda : la première, sous la forme d'une étoile, et elle en conçut Castor et Pollux ; la seconde, sous la forme d'un cygne, et elle produisit un œuf d'où sortit Hélène.

21. Plutarque parle de cet enlèvement dans la Vie de Thésée (*C.* 29) ; mais il cherche un peu plus bas (*C.* 31) à l'excuser, en citant d'autres écrivains qui disoient qu'Hélène avoit été enlevée par Idas et Lyncée qui l'avoient déposée entre ses mains, ou qu'elle lui avoit été confiée par Tyndare lui-même, qui craignoit qu'elle ne lui fût enlevée par les fils d'Hippocoon. Elle n'avoit alors que sept ans, suivant Hellanicus (*Lycophronis schol. v.* 513), ou dix ans, suivant Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 63). Cependant quelques auteurs disoient qu'elle avoit eu de Thésée une fille ; et l'on montroit à Argos, suivant Pausanias (*L.* II, *C.* 22), un temple qu'Hélène avoit élevé à Lucine, lorsqu'étant ramenée d'Aphidnes par ses frères, elle passa à Argos où elle accoucha d'une fille qu'elle donna à élever à Clytemnestre, qui étoit déjà mariée à Agamemnon. Pausanias ajoute que, suivant Stésichore, Euphorion et Alexandre de Pleuron, cette fille étoit Iphigénie. Voyez aussi Antoninus Libéralis (*Narr.* 27), qui rapporte la même tradition d'après Nicandre.

22. Il faut lire ici : *Σχέδιος καὶ Ἐπίστροφος Ἰφίτου. Schédius et Epistrophus fils d'Iphitus.* Ils étoient

effectivement, suivant Homère (*Il. L.* II, *v.* 517), fils d'Iphitus fils de Naubolus. Cette faute vient probablement de l'abréviateur.

23. Il faut lire ici avec Sevin et M. Heyne : Πηνέλεως Ἱππαλκίμου, καὶ Λήϊτος Ἀλεκτρυόνος. *Pénéléus fils d'Hippalcimus, et Léïtus fils d'Alectryon.* Voyez le catalogue des Argonautes (*L.* I, *C.* 9), et Homère (*Il. L.* XVII, *v.* 602).

24. On disoit que c'étoit en vertu de ce serment, que les Grecs avoient pris les armes pour venger l'injure faite à Ménélas par Paris. Voyez le scholiaste d'Homère (*Il. L.* II, *v.* 329), qui cite Stésichore. Hygin (*Fab.* 77) dit que Tyndare avoit laissé à Hélène le choix de son époux, et qu'elle choisit Ménélas.

25. Pausanias (*L.* III, *C.* 12) dit qu'Icarius proposa sa fille pour prix de la course, et qu'Ulysse l'obtint en remportant la victoire sur les autres concurrens. Voyez aussi le même auteur, L. III, C. 20.

CHAPITRE XI.

Note 1. La première opinion étoit celle d'Homère, qui dit dans l'Odyssée (*L.* IV, *v.* 12) que les dieux n'avoient pas donné à Hélène d'autre enfant qu'Hermione. Mais suivant Hésiode, cité par le scholiaste de Sophocles (*Electre, v.* 539), elle en avoit eu deux :

Ἡ τέκεθ' Ἑρμιόνην δουρικλυτῷ Μενελάῳ·
Ὁπλότατον δ' ἔτεκεν Νικόστρατον ὄζον Ἄρηος.

« Ménélas eut d'elle Hermione et le vaillant Nicos-

» trate, qui étoit beaucoup plus jeune. » Sophocles suit dans son Electre (*v.* 539) la même tradition, car il introduit Clytemnestre faisant des reproches à la mémoire d'Agamemnon, de ce qu'il avoit sacrifié sa fille pour Ménélas, tandis que ce dernier avoit deux enfans qui devoient plutôt être sacrifiés pour leur mère. On lit dans le scholiaste d'Homère, publié par M. de Villoison (*Il. L.* III, *v.* 175), que Ménélas avoit eu d'Hélène un fils qui se nommoit Morraphius suivant Diæthus, ou Nicostrate suivant Cinæthon. Il ajoute que les Lacédémoniens rendoient un culte à deux fils de Ménélas, Nicostrate et Æthiolas. Le scholiaste de Lycophron (*v.* 851) dit qu'Hélène avoit eu de Paris quatre enfans.

2. Il est question de ce Mégapenthès dans l'Odyssée (*L.* IV, *v.* 12). Homère dit qu'il étoit né d'une esclave, δούλης. Mais quelques critiques croyoient, suivant Eustathe (*p.* 1749, *L.* 60), que δούλης étoit un nom propre, *Dulé*, et qu'elle étoit fille d'un certain Zeuxippe. Ils se fondoient sur ce qu'Homère, à ce qu'ils disoient, n'avoit jamais employé le mot δούλης pour dire une esclave; mais c'est une erreur, car ce mot se trouve dans le même sens dans l'Iliade, L. III, v. 409.

3. Les fils des Dioscures se nommoient Anaxis et Mnasinoüs, suivant Pausanias (*L.* II, *C.* 22). Le scholiaste de Lycophron (*v.* 511) dit que Pollux avoit épousé Phœbé, et en avoit eu deux fils, Mnésiléus ou Mnésinoüs, et Asinéus. Castor avoit épousé Hilaïre, dont il avoit eu aussi deux fils, Anogon ou Anaxis, et Aulothus.

4. Il y a dans toutes les éditions *βουλείαν*, ce qui est sans doute une faute, au lieu de *βοῶν λείαν* que j'ai mis dans le texte. M. Heyne n'a mis que *λείαν*, je ne sais pourquoi, car il propose lui-même dans ses notes la leçon que j'ai adoptée. Au reste, on n'étoit point d'accord sur les causes de la querelle entre les fils d'Apharée et les Tyndarides. Théocrite (*Id.* XXII, *v.* 137 *et suiv.*) dit que ces derniers ayant enlevé les filles de Leucippe, les fils d'Apharée, à qui elles étoient promises, se mirent sur-le-champ à leur poursuite; lorsqu'ils les eurent joints, il fut convenu que Castor et Lyncée combattroient seuls; Lyncée ayant été tué, Idas voulut le venger, et Jupiter le tua d'un coup de tonnerre. Cela paroît être aussi l'opinion de Lycophron (*v.* 549 *et suiv.*), qui dit que les Dioscures enlevèrent les filles de Leucippe, pour ne pas avoir de présens à faire pour les obtenir : le scholiaste ajoute qu'Idas et Lyncée leur ayant reproché leur avarice, ils enlevèrent les bœufs d'Apharée pour en faire présent à Leucippe, et ce fut là le sujet de la guerre. Suivant le scholiaste de Pindare (*Nem.* X, *v.* 12), ils enlevèrent les filles de Leucippe au repas même de noces où on les avoit invités. Ovide (*Fastes, L.* V, *v.* 711) dit aussi que ce fut au sujet de l'enlèvement des filles de Leucippe, que s'éleva cette querelle. Hygin (*Fab.* 80) raconte cela un peu différemment. Phœbé étoit prêtresse de Minerve, et Hilaïre prêtresse de Diane; elles étoient promises à Idas et à Lyncée. Les Dioscures en étant devenus amoureux, les enlevèrent; les fils d'Apharée prirent les armes pour se les faire rendre, et il y eut un combat dans lequel Castor

tua Lyncée : Idas voulant lui donner la sépulture, Castor s'y opposa, alors Idas indigné le tua d'un coup d'épée ; Pollux étant survenu tua Idas. Apollodore a, suivant l'observation du scholiaste de Pindare (*Nemea* x, *v.* 114), suivi le poëme nommé *les Vers Cypriens*. D'après l'extrait qu'on en trouve à la suite du journal allemand que j'ai cité, Idas et Lyncée surprirent Castor et Pollux à voler leurs bœufs ; Castor fut tué par Idas, et Pollux tua Idas et Lyncée. Mais il paroit que cette bataille ne suivit pas immédiatement le vol, car le scholiaste de Lycophron et celui de Pindare (*ibid.*) nous ont conservé quelques vers où il s'agit de l'embuscade que les Dioscures avoient dressée.

Αἶψα δὲ Λυγκεὺς
Τηΰγετον προσέβαινε ποσὶ ταχέεσσι πεποιθώς,
Ἀκρότατον δ' ἀναβὰς διεδέρκετο νῆσον ἅπασαν
Τανταλίδου Πέλοπος· τάχα δ' εἴσιδε κύδιμος ἥρως
Δεινοῖς ὀφθαλμοῖσιν ἔσω δρυὸς ἄμφω κοίλης
Κάστορά δ' ἱππόδαμον καὶ ἀεθλοφόρον Πολυδεύκη.

« Lyncée se confiant à la légèreté de ses pieds, monta » aussitôt sur le Taygète, et du haut de son sommet, il parcourut des yeux toute l'île de Pélops, » fils de Tantale. Sa vue perçante lui fit bientôt apercevoir dans l'intérieur d'un chêne creux, Castor » le dompteur de chevaux, et le vaillant Pollux. » M. Heyne, en citant ces vers dans son Commentaire sur Apollodore (*p.* 733), y a ajouté mal à propos la moitié d'un vers : νύξε δ' ἄρ' ἄγχι στάς, *il le frappa étant près de lui.* Ces mots en effet ne pourroient se rapporter qu'à Lyncée, et cependant, sui-

vant l'extrait du poëme que j'ai cité, et suivant Apollodore, ce fut Idas qui frappa Castor et le tua. C'est aussi ce que dit Pindare, qui, suivant son scholiaste, a suivi le même poëme. Voici comment il raconte cet événement : Lyncée les ayant épiés du haut du Taygéte, aperçut Castor assis dans le tronc d'un chêne creux : Lyncée étoit en effet de tous les hommes, celui qui avoit la vue la plus perçante. Ils coururent aussitôt sur lui, et Idas le tua ; mais Pollux qui survint, se mit à leur poursuite. Lorsqu'ils furent arrivés au tombeau de leur père, ils se retournèrent et lui lancèrent une statue de Pluton, qui étoit sur ce tombeau ; elle ne renversa cependant pas Pollux, qui perça Lyncée d'un trait, et Jupiter foudroya Idas. Hygin (*Poet. Astron. L.* II, *C.* 22) et le scholiaste de Germanicus (*p.* 50) disent que Castor fut tué auprès d'Aphidnes, dans une bataille contre les Athéniens ; mais ils ont confondu Aphidnes, ville de l'Attique, où Thésée avoit déposé Hélène, avec Aphidne, ville de la Laconie, auprès de laquelle Castor fut tué, suivant Ovide (*Fastes, L.* V, *v.* 708) et Aviénus (*Periegesis, v.* 373), et où étoient nées les filles de Leucippe, suivant Etienne de Byzance (*v.* Ἄφιδνα). Cet événement eut lieu, suivant les Vers Cypriens, quelque temps après l'enlèvement d'Hélène ; ce qui explique l'inquiétude qu'elle témoigne dans Homère (*Il. L.* III, *v.* 236), de ne pas voir ses deux frères parmi les chefs de l'armée grecque, et cette inquiétude prouve qu'ils n'étoient pas morts lorsqu'elle fut enlevée. On voit, au reste, qu'Idas, fils d'Apharée, ne pouvoit être le même que celui qui épousa Marpesse, fille d'Evénus ; car la fille de celui-ci avoit

épousé Méléagre, qui avoit précédé d'une génération le siége de Troyes.

5. Les Dioscures furent mis au rang des Dieux quarante ans après le combat contre Idas et Lyncée, suivant Pausanias (*L.* III, *C.* 13), ou cinquante-trois ans après la mort d'Hercules, suivant Clément d'Alexandrie (*Stromates*, *L.* I, *p.* 382). Les Grecs les confondirent peu à peu avec les anciens Dioscures ou les Cabires de Samothrace. On peut voir à ce sujet la très-longue et très-savante note d'Hemsterhuis sur le vingt-sixième Dialogue des Dieux de Lucien, T. I, p. 282 et suiv.

CHAPITRE XII.

NOTE 1. On raconte l'histoire de Jasion de plusieurs manières. Cérès étant devenue amoureuse de lui, lui accorda ses faveurs dans un champ qui avoit reçu trois façons; νειῷ ἐνὶ τριπόλῳ, disent Homère (*Odyss.* *L.* V, *v.* 125) et Hésiode (*Théog.* *v.* 968). Homère ajoute que Jupiter le foudroya. Cérès eut de lui Plutus, le dieu des richesses, suivant Hésiode; Corybas, suivant Diodore de Sicile (*L.* V, *C.* 49), ou Plutus et Philomélus, suivant Hygin (*Poet. Astron.* *L.* II, *C.* 22). Ovide raconte d'une manière très-agréable cette aventure de Cérès, dans ses amours (*L.* III, *El.* 10). Un ancien écrivain, cité par Denys d'Halicarnasse (*L.* I, *C.* 61), dit qu'il fut foudroyé dans l'île de Samothrace, pour avoir osé prétendre aux faveurs de Cérès. Hellanicus, suivant le scholiaste d'A-

pollonius (*L.* I, *v.* 916), racontoit que Jupiter l'avoit foudroyé pour le punir d'avoir insulté la statue de Cérès : καί φασι κεραυνωθῆναι αὐτὸν ὑβρίζοντα ἄγαλμα τῆς Δήμητρος. Conon (*Narr.* 21) dit que ce fut pour avoir voulu violer un fantôme de cette Déesse : φάσμα Δήμητρος αἰσχῦναι βουληθεὶς. Comme ὑβρίζειν se prend dans le même sens que αἰσχῦναι, on pourroit croire qu'il faut lire dans le scholiaste d'Apollonius, φάσμα, au lieu de ἄγαλμα. Mais Scymnus de Chio (*Orbis Descript.* *v.* 683) dit aussi qu'il fut foudroyé pour avoir commis quelque impiété envers la statue de cette Déesse. On ne s'accorde pas non plus sur le nom de ses parens; il étoit, suivant le scholiaste de Théocrite (*Id.* III, *v.* 50), fils de Minos et de la nymphe Phronie; suivant Servius sur Virgile (*Ænéide, L.* I, *C.* 23) et Lactance (*Divin. Institut. L.* I, *C.* 23), il étoit fils de Corythus et d'Electre.

2. Homère ne parle de Dardanus qu'en passant, et il dit seulement qu'il étoit fils de Jupiter (*Il. L.* XX, *v.* 215). Mais il paroît qu'Arctinus, l'un des poëtes Cycliques qui avoit raconté, en cinq livres, l'expédition de Memnon pour la défense des Troyens, et comment il fut tué par Achille, avoit parlé plus au long de cette origine, sans doute à l'occasion de Memnon, qui descendoit aussi de Dardanus. Atlas étoit, suivant lui, un des rois de l'Arcadie : il avoit sept filles nommées les sept Pléïades. D'Electre, l'une d'elles, et de Jupiter naquirent Dardanus et Jasion. Dardanus épousa Chrysé, fille de Pallas, et il en eut deux fils, Dimas et Idæus. Les plaines de l'Arcadie ayant été submergées, et les montagnes ne pouvant suffire à

la nourriture de tous les habitans, Dimas resta dans le pays avec une partie du peuple, et le reste partit avec Dardanus et Jasion. Ils allèrent d'abord dans l'île de Samothrace; mais comme elle n'étoit pas très-fertile, Jasion y resta avec une partie de la colonie, et les autres passèrent en Asie avec Dardanus. (J'ai réuni ce que Denys d'Halicarnasse dit dans le chap. 61, à ce qu'il dit dans le chapitre 68; car, quoiqu'il ne cite Arctinus que dans le dernier, il est évident que tout cela est tiré du même auteur.) Cette tradition paroît assez vraisemblable; Dardanus devoit être postérieur d'une génération à Pallas dont il avoit épousé la fille, et nous trouvons effectivement huit générations de Nyctimus, frère de Pallas, à Agapénor, et sept de Dardanus à Hector et à Ænée, qui étoient contemporains d'Agapénor. Virgile dit, à la vérité, que Dardanus étoit allé de l'Italie s'établir dans l'Asie; mais il a cru, en qualité de poëte, pouvoir faire usage d'une tradition locale qui donnoit pour père à Dardanus et à Jasion Corythus, qui avoit donné son nom à la ville de Cortone, car on croit que c'est elle que Virgile et Silius Italicus nomment Corythus. Mais ce Corythus lui-même devoit aussi habiter l'Arcadie; car on voit dans Pausanias (*L.* VIII, *C.* 45) que les Corythæens étoient une tribu des Tégéates; ils avoient sans doute pris leur nom de ce Corythus, et c'étoit probablement de cette tribu que Cortone avoit pris le sien. Quoi qu'il en soit, on voit que suivant la tradition la plus ancienne, Dardanus étoit Arcadien, et que, par conséquent, les Troyens étoient Pélasges d'origine, ce qui est d'ailleurs constant par la manière dont en parlent Homère et les

autres poëtes qui avoient chanté le siége de Troyes; car on voit, par leurs ouvrages, que les Troyens avoient les mêmes Divinités, et les mêmes noms d'hommes que les Grecs; et l'on ne peut douter qu'ils ne parlassent la même langue. Lycophron (*v.* 72) dit que Dardanus fut chassé de l'île de Samothrace par un déluge, et qu'il passa en Asie sur des outres. Le poëte Ister, cité par Eustathe sur Denys le Périégète (*p.* 96), parle bien effectivement d'un déluge qui ouvrit le détroit nommé l'Hellespont, sépara l'Europe de l'Asie, et inonda l'île de Samothrace; mais ce déluge, suivant Diodore de Sicile (*L.* v, *C.* 49), étoit bien antérieur à Dardanus.

3. L'auteur du traité *de Progenie Augusti*, connu sous le nom de Messala Corvinus, le scholiaste de Lycophron (*v.* 1303) et Servius (*Æneide*, *L.* I, *v.* 38, *et L.* III, *v.* 104) disent que Teucer avoit passé de l'île de Crète dans l'Asie; Servius (*L.* III, *v.* 108) ajoute que, suivant Trogue Pompée, l'île de Crète étant en proie à la famine, Scamandre la quitta avec un tiers des habitans, pour aller chercher fortune ailleurs. L'Oracle d'Apollon leur avoit dit de se fixer dans le pays où ils seroient attaqués durant la nuit par les habitans de la terre. Etant arrivés dans la Phrygie, les rats mangèrent pendant la nuit les cordes de leurs arcs et les courroies de leurs boucliers. Scamandre croyant voir en cela l'accomplissement de l'Oracle, bâtit une ville au pied du mont Ida. Quelque temps après il eut la guerre avec les Bébryces, peuple voisin; il remporta la victoire, mais il tomba dans le fleuve Xanthus, et ne reparut

plus; on donna son nom à ce fleuve. Teucer son fils lui succéda, et donna à ses sujets le nom de Teucriens. Il ajoute ensuite que, suivant d'autres, ce fut Teucer lui-même qui amena cette colonie, et que ce fut à lui que fut rendu cet oracle. Mais Lycophron (*v.* 1303 *et suiv.*) paroît croire que Scamandre et Teucer passèrent ensemble en Asie. Strabon (*L.* XIII, *p.* 907) raconte aussi cette histoire, et il ajoute que Callinus, ancien poëte Elégiaque, est le premier qui ait dit que les Teucriens fussent venus de l'île de Crète. Il rapporte encore une autre tradition qu'on trouve aussi dans Denys d'Halicarnasse (*L.* I, *C.* 61), qui cite pour son auteur Phanodème, qui avoit écrit sur les antiquités de l'Attique. Suivant cette tradition, Teucer étoit né dans l'Attique, et les Athéniens cherchoient à le prouver, en faisant remarquer que le premier roi des Troyens se nommoit Erichthonius, comme le premier roi de l'Attique.

4. Hellanicus, cité par Etienne de Byzance (*v.* Ἀρίσϐη), donne le même nom à la fille de Teucer que Dardanus épousa. Céphalon, cité par le même auteur, dit qu'elle se nommoit Arisbé.

5. On peut voir sur Ganymèdes l'article de Bayle, dans son dictionnaire; il ne laisse presque rien à désirer. J'observerai seulement que l'histoire qu'il raconte d'Hébé, qui, s'étant laissée tomber en versant à boire aux dieux, laissa voir ce que la pudeur veut qu'on cache; ce qui la fit priver de son emploi; j'observerai, dis-je, que cette histoire ne se trouve point dans Servius, quoique le Dictionnaire poétique de

Charles Etienne le cite à ce sujet. Je pense que Charles Etienne aura pris cela dans la Mythologie de Natalis Comes (*L.* II, *C.* 5), qui l'a pris lui-même dans les Généalogies des dieux de Bocace (*L.* IX, *C.* 2).

6. Jupiter voulant empêcher Vénus de se moquer des dieux et des déesses à qui elle avoit fait avoir des aventures avec des mortels, la rendit elle-même amoureuse d'Anchise, dont elle eut Ænée. Homère, ou celui qui a pris son nom, raconte cette aventure de la manière la plus agréable, dans l'Hymne à Vénus. Quant à l'autre fils de Vénus et d'Anchise que nomme Apollodore, il ne nous est pas connu d'ailleurs. Voyez sur Ænée et sur ses ancêtres, Bachet de Méziriac sur Ovide, T. II, p. 142. L'auteur de l'Hymne à Vénus remarque que les hommes de la famille de Dardanus étoient célèbres par leur beauté, et presque semblables aux dieux, *ἀγχίθεοι*. En effet, Ganymèdes fut enlevé par Jupiter; Jasion, Anchise, Tithon, furent aimés par des déesses, et Paris étoit, comme on le sait, célèbre par sa beauté.

7. Les différentes fables sur le Palladium et sur son origine, sont expliquées dans le plus grand détail dans le Commentaire de Méziriac sur Ovide, T. I, p. 60, et dans le neuvième *Excursus* de M. Heyne, sur le second livre de l'Ænéide, édit. de 1788. On peut y avoir recours.

8. Il y a dans le texte: *τοῖς δὲ ποσὶ συμβεβηκὸς*, ce que M. Heyne explique ainsi: *est adeo dictum pro una junctis pedibus incedens*; ce qui ne me paroît

pas très-clair. Il ne s'agit pas ici de marche : συμβεβηκὸς τοῖς ποσί signifie les pieds joints, comme dans Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 76), διαβεβηκότα τὰ σκέλη signifie les jambes séparées.

9. Il y a dans tous les manuscrits, et dans toutes les éditions qui ont précédé celle de M. Heyne, διαῤῥίψαι μετ' αὐτῆς. Gale a proposé de corriger μετ' Ἄτης, et M. Heyne a admis cette conjecture dans le texte. Il se fonde sur ce que le scholiaste d'Homère (*Il. L.* XIX, *v.* 126) dit que lorsque Jupiter précipita Até du ciel, elle tomba sur une montagne de la Phrygie à laquelle elle donna son nom. Mais Jupiter ne précipita Até qu'à l'occasion de la naissance d'Hercules, époque bien postérieure à la descente du Palladium. D'après cela, j'ai cru devoir rétablir l'ancienne leçon. Electre étoit, suivant quelques auteurs, celle des Pléïades qui avoit disparu ; et il est très-possible que quelque poëte eût dit qu'elle avoit été chassée du ciel pour s'être laissée corrompre par Jupiter.

10. Comme les Troyens devoient avoir beaucoup plus de rapports avec l'île de Crète qu'avec le Péloponnèse, je crois qu'il faudroit mettre ici le nom de Catrée, au lieu de celui d'Atrée. Cela est d'autant plus probable, que Pélops ayant été chassé de ses Etats par Ilus père de Laomédon, suivant Pausanias (*L.* II, *C.* 22), il ne devoit pas y avoir de grandes liaisons entre leurs enfans.

11. Il est probable, comme l'a observé Méziriac, qu'il faut lire ici καθ' ἑνίους δὲ Λευκίππην ; car, sui-

vant Alcman, cité par le scholiaste de Lycophron (*v.* 18), Priam étoit fils de Leucippe.

12. L'histoire de Tithon est tirée de l'Hymne à Vénus (*v.* 519 *et suiv.*). L'Aurore avoit demandé l'immortalité pour lui à Jupiter, qui la lui accorda; mais elle avoit oublié de demander une éternelle jeunesse, de sorte que Tithon étant venu à vieillir, en vint au point de ne pouvoir plus faire usage de ses membres, et il ne lui resta que la voix. L'Aurore l'enferma dans une chambre de cristal, suivant l'Hymne à Vénus, ou le changea en Cigale, suivant le scholiaste de Lycophron (*v.* 18).

13. Emathion fut tué par Hercules, comme on l'a vu L. II, C. V. Memnon amena des troupes au secours des Troyens, et il fut tué par Achille.

14. Mérops, le père d'Arisbé, étoit sans doute celui dont il est question dans l'Iliade (*Catalog. v.* 338). Il étoit père d'Amphion et d'Adraste, qui furent tués au siége de Troyes. Ephore, cité par Etienne de Byzance et Servius, disent qu'Arisbé sa fille étoit mariée à Paris; ce qui est beaucoup plus vraisemblable. La mère d'Æsaque étoit, suivant Ovide (*Métam. L.* II, *v.* 763), Alexirrhoé, fille du fleuve Granique. Ce poëte raconte la mort d'Æsaque un peu différemment.

15. Hécube étoit fille de Dymas, suivant Homère (*Il. L.* XVI, *v.* 718 *et ailleurs*). Elle étoit fille de Cissée, suivant Euripides (*Hécube, v.* 3). Voyez Méziriac sur Ovide, T. I, p. 401.

16.

16. Voyez Méziriac (*ibid.*, *p.* 404 *et suivantes*) sur la naissance et la vie de Paris.

17. Creüse fut mariée à Ænée, comme on le voit dans l'Ænéide. Quant à Laodicé, elle étoit, suivant Homère (*Il. L.* III), mariée à Hélicaon fils d'Anténor; et Pausanias (*L.* X, *C.* 26) dit que Polygnote, dans le tableau où il avoit représenté la prise de Troyes, ne l'avoit pas mise au nombre des captives, et qu'il avoit suivi en cela Leschés, l'auteur du poëme intitulé, *la Prise de Troyes.* Il ajoute que ce poëte racontoit qu'Ulysse ayant trouvé, pendant la nuit dans laquelle Troyes fut prise, Hélicaon blessé, l'avoit reconnu, et l'avoit mis en lieu de sûreté. Pausanias observe à ce sujet qu'Euphorion de Chalcide s'est écarté de toute vraisemblance, en imaginant sa fable sur Laodicé. Il s'agissoit, dans cette fable, de ses amours avec Acamas fils de Thésée; on en trouvera le récit dans le Commentaire de Bachet de Méziriac sur Ovide, T. I, p. 126. Quintus Calaber (*Paralipom. ab Hom. L.* XIII, *v.* 545) dit que lorsque Troyes fut prise, elle pria les dieux de la faire disparoître, plutôt que de la laisser emmener en esclavage. Jupiter exauça sa prière, et la fit engloutir par la terre. Tout le monde connoît l'histoire de Cassandre et de Polyxène.

18. Homère (*Il. L.* XIV) fait dire à Priam qu'il avoit eu cinquante fils; dix-neuf d'Hécube, et les autres de diverses femmes. Il en nomme quelques-uns dont on ne trouve pas les noms dans Apollodore. Comme leurs aventures sont faciles à connoître par la lecture d'Homère et de Virgile, je n'en dirai rien ici.

19. On trouvera de plus grands détails sur la vie de Paris, sur ses aventures et sur sa mort, dans le Commentaire de Bachet de Méziriac, sur l'épître d'Œnone à Paris, T. 1, p. 401 et suiv.

20. Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 74) ne donne que douze filles au fleuve Asope; savoir: Corcyre, Salamine, Ægine, Pyrène, Cléone, Thèbe, Tanagre, Thespie, Asopis, Sinope, Œnia et Chalcis. Il paroit qu'il en a oublié quelques-unes, car il dit, dans le chapitre suivant, qu'Œnomaüs étoit fils de Mars et d'Harpinna l'une des filles du fleuve Asope; et il ne parle point de Némée qui étoit l'aînée de toutes, suivant Pausanias (*L.* V, *C.* 22). On voit qu'il n'y en avoit aucune qui n'eût eu l'honneur de donner son nom à quelque contrée.

21. Ovide (*Métam. L.* VI, *v.* 216) dit que Jupiter se changea en feu pour séduire Ægine :

Aureus ut Danaen, Asopida luserit igneus.

Ce qui a peut-être rapport au tonnerre qu'il lança sur son père. Suivant d'autres, il se changea en aigle pour l'enlever (*v. Athénée, L.* XIII, *C.* 2, *p.* 566; *les Homélies attribuées à St.-Clément, Homélie V, C.* 13; *et Nonnus dans ses Dionysiaques, L.* VI, *v.* 212).

22. La fable du changement des fourmis en hommes, est tirée d'Hésiode, dans ses Généalogies héroïques. Il y disoit en parlant d'Ægine :

Ἡ δ' ὑποκυσσαμένη τέκεν Αἰακὸν ἱππιοχάρμην.

Αὐτὰρ ἐπεί ῥ' ἥβης πολυηράτου ἵκετο μέτρον,
Μοῦνος ἐὼν ἤσχαλλε· πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε,
Ὅσσοι ἔσαν μύρμηκες ἐπηράτου ἔνδοθι νήσου,
Τοὺς ἄνδρας ποίησε βαθυζώνους τε γυναῖκας.
Οἳ δή τοι πρῶτον ζεῦξαν νέας ἀμφιελίσσας.

« Ayant eu commerce avec Jupiter, elle donna le » jour au vaillant Æaque. Lorsqu'il fut parvenu à » l'âge de puberté, il se désoloit d'être seul ; alors » Jupiter transforma en hommes et en femmes les » fourmis qui se trouvoient dans cette ile agréable. » Ils furent les premiers qui fabriquèrent des vais- » seaux pour parcourir les mers. » Cette origine est uniquement fondée sur une étymologie, car il est probable, comme l'observe Servius sur Virgile (*Ænéide, L.* II, *v.* 7), d'après Eratosthénes, qu'il y avoit des Myrmidons dans la Thessalie, avant la naissance d'Æaque, et qu'ils avoient pris leur nom de Myrmidon fils de Jupiter et d'Euryméduse, qui avoit épousé Pisidice fille d'Æole, et qui régnoit sur le pays d'où Achille amena les Myrmidons au siége de Troyes. Il n'y a donc aucune apparence qu'ils fussent une colonie venue de l'ile d'Ægine avec Pélée ; et je crois au contraire que ceux de l'ile d'Ægine étoient une colonie de ceux de la Thessalie qu'Æaque y avoit conduite. On ne peut guère douter en effet qu'Æaque ne fût né dans la Thessalie, car Ægine sa mère y épousa Actor fils de Myrmidon. Pindare dit (*Olymp.* IX, 105) qu'elle eut de ce second mariage Ménœtius père de Patrocle. D'aprés cette tradition, Patrocle auroit été proche parent d'Achille ; cependant Homère n'en dit pas un mot. Je crois donc que Pindare s'est trompé, et que

Ménœtius étoit fils d'un autre Actor, comme je l'ai déjà dit ci-dessus (*L.* I, *C.* IX, *note* 66). On ignore si Ægine étoit aussi mère d'Irus père d'Eurytion, qui laissa ses Etats à Pélée, comme nous le verrons bientôt.

23. J'ai rétabli dans le texte Σκίρωνος, d'après presque tous les manuscrits, d'après l'autorité de Pausanias (*L.* II, *C.* 29) qu'on a aussi voulu corriger mal à propos, et surtout d'après celle de Plutarque (*Vie de Thésée, C.* 10), qui entre, à ce sujet, dans des détails qui ne permettent pas de soupçonner que son texte soit corrompu. Il dit que le Sciron que Thésée tua auprès de Mégare étoit, suivant quelques auteurs, un homme très-juste, et qu'il n'est pas probable que Cychrée roi de Salamine eût voulu lui donner sa fille en mariage, ni Æaque devenir son gendre, s'il eût été tel que le dépeignent ceux qui ont écrit la vie de Thésée. Pindare, à la vérité, semble donner à entendre qu'Æaque avoit épousé la fille de Chiron; car il dit (*Ném. Ode* V, *v.* 12) que les Æacides descendoient de Jupiter et de Saturne; ce qui ne peut s'entendre qu'en faisant Endéïde fille de Chiron, qui étoit fils de Saturne. Mais Pindare s'écarte si souvent des traditions reçues, qu'on peut supposer que les poëtes lyriques s'étoient attribués, avant les poëtes tragiques, le privilége d'accommoder les fables à leurs idées; ce que nous avons déjà vu au sujet de Ménœtius et de Tlépolème. Méziriac, dans son Commentaire sur Ovide (*T.* I, *p.* 144), prétend que Plutarque a été trompé par la ressemblance des noms, et qu'il faut lire Χείρωνος dans Pausanias et dans Apollodore. Il se fonde sur ce que, suivant Plutarque,

la femme de Sciron se nommoit Chariclo ; ce qui est, comme on le sait, le nom de la femme de Chiron. Mais outre que ce nom peut avoir été porté par toutes les deux, Plutarque peut s'être trompé sur le nom de la femme de Sciron. Méziriac ajoute que Cychrée étoit le beau-père de Sciron, et par conséquent le bisaïeul de Télamon, à qui cependant il donna une de ses filles en mariage ; ce qui ne paroît pas vraisemblable : mais il l'est tout aussi peu, que Chiron, après avoir marié sa fille à Æaque, ait vécu assez long-temps pour pouvoir élever Achille son arrière-petit-fils. Les difficultés étant égales de part et d'autre, je crois qu'il ne faut rien changer.

24. M. Heyne croit qu'il faut lire *Ἄκτορος*. Il dit que cet Actor demeuroit à Ægine ; mais il se trompe. Le scholiaste de Pindare et celui d'Homère qu'il cite, disent seulement, comme nous l'avons vu plus haut, qu'il avoit épousé Ægine ; et ils ajoutent que ce mariage se fit dans la Thessalie. Il ne faut donc rien changer.

25. Presque tous les manuscrits portent *φύλην*, d'où on a fait *πηγὴν*, *fontaine*. Le Mss. d'Oxford, cité par Gale, porte *φυκὴν*, ce qui signifie un *poisson de mer*, nommé *mole* en français. M. Heyne propose de lire *φώκην*, *phoque ;* et j'ai cru devoir adopter cette correction : c'étoit sans doute à cause de cette métamorphose qu'on avoit donné à son fils le nom de Phocus.

26. Les prières que fit Æaque, au nom de la Grèce entière, ont été célébrées par un grand nom-

bre d'écrivains. On peut voir entre autres, Isocrate, (*Evagoræ Encomium, p.* 191), Pausanias (*L.* I, *C.* 44, *et L.* II, *C.* 29), Clément d'Alexandrie (*Stromates, L.* VI, *p.* 753), et Pindare, dans sa troisième Ode Néméenne (*v.* 17 *et suiv.*), où il dit que ses trois fils prièrent avec lui. Il me semble cependant, d'après ses expressions, que les prières dont il s'agit n'avoient rapport qu'à l'île d'Ægine. Le Stymphale dont parle Apollodore, étoit fils d'Elatus et petit-fils d'Arcas, il pouvoit par conséquent être contemporain de Pélops et d'Æaque; mais nous ne trouvons des traces de cette guerre dans aucun autre auteur. Diodore de Sicile (*L.* IV, *C.* 61) dit que cette calamité fut occasionnée par les imprécations de Minos, irrité de ce que les Grecs n'avoient pas voulu venger la mort de son fils. Je crois avoir lu quelque part qu'elle avoit été la punition des crimes d'Atrée.

27. Apollonius de Rhodes (*L.* I, *v.* 95) attribue ce meurtre à une imprudence; mais Pindare ne paroit pas du même avis, car il dit (*Ném.* V, *v.* 70):

Αἰδέομαι μέγα εἰπεῖν, ἐν δίκᾳ τε
Μὴ κεκινδυνευμένον,

« Je n'ose pas parler d'un grand événement auquel » la justice ne présida pas. » Le scholiaste dit que Phocus fut tué dans le Gymnase, et que, tandis que Pélée lui lançoit le disque, Télamon lui donnoit par derrière un coup d'épée. Pausanias (*L.* II, *C.* 29) dit qu'ils commirent ce meurtre par complaisance

pour leur mère, qui supportoit avec peine la présence du fils de la concubine de son mari. On montroit encore de son temps la pierre qui avoit servi de disque à Pélée. On peut voir dans Antoninus Libéralis (*C.* 38), et dans Ovide (*Métam. L.* II, *v.* 346), comment Psamathé vengea la mort de son fils.

28. Il y a dans toutes les éditions : *κτείνας δὲ ὄφιν οὗτος ἀδικοῦντα τὴν νῆσον, ἧς αὐτὸς ἐβασίλευε.* J'ai corrigé le texte d'après la conjecture de M. Heyne. Elle est fondée sur ce que dit le scholiaste de Lycophron (*v.* 175), que ce fut après avoir tué ce serpent, que Cychrée fut roi de l'île.

29. On peut voir sur la mère d'Ajax, sur la naissance de ce dernier, et sur la manière dont il fut rendu invulnérable, Méziriac sur Ovide (*T.* I, *p.* 247 *et suiv.*). Pindare, dans sa sixième Isthmique, dit qu'Hercules se trouvant avec Télamon, celui-ci le pria d'invoquer Jupiter. Alors Hercules étant sur sa peau de lion, pria ce dieu de donner à Télamon un fils, et de le rendre invulnérable comme la peau de lion sur laquelle il étoit. Le scholiaste (*ibid. v.* 53) dit qu'il avoit suivi en cela le poëme nommé *Megalæ Eoæ*. Le scholiaste de Sophocles (*Argum. in Ajacem*), celui d'Homère (*Il.* XXIII, *v.* 821), et celui de Lycophron (*v.* 455), disent qu'Hercules étant venu à Salamine, peu de temps après la naissance d'Ajax, l'enveloppa dans sa peau de lion, ce qui le rendit invulnérable, à l'exception de l'endroit qui se trouva à découvert, parce que la peau étoit percée par le carquois d'Hercules.

CHAPITRE XIII.

Note 1. Eurytion étoit, suivant le scholiaste d'Apollonius de Rhodes (*L.* I, *v.* 71), fils d'Irus frère de Ménœtius ; et ces deux derniers étoient fils d'Actor roi d'Oponte. Mais il a été induit en erreur par Pindare, qui a confondu Actor roi de la Phthiotide, avec Actor père de Ménœtius ; et le passage d'Apollonius qu'il expliquoit, auroit dû lui faire sentir que ce poëte regardoit ces deux Actor comme différens. Il dit en effet qu'Actor envoya d'Oponte Ménœtius son fils ; or, comme suivant Pindare Oponte n'avoit été fondée que par Ménœtius, il est évident qu'Actor son père ne pouvoit pas y demeurer. Apollonius suppose donc qu'Actor père de Ménœtius étoit établi à Oponte ; ce qui se rapporte assez à ce que j'ai dit d'Actor fils de Déionée. Il parle ensuite d'Eurytion, fils d'Irus fils d'Actor ; mais il ne dit pas que cet Actor fût le même que le père de Ménœtius. M. Heyne a très-bien vu aussi qu'il ne falloit pas les confondre. Eurytion demeuroit dans la Phthiotide, comme on le voit par ce qu'Apollodore dit ici, et par Phérécydes cité par le scholiaste d'Homère (*Il. L.* XV, *v.* 175), qui dit que Pélée épousa Antigone fille d'Eurytion. Le scholiaste de Lycophron (*v.* 175), qui cite également Phérécydes, le nomme Eurytus, et dit qu'il étoit fils d'Actor ; mais il est probable qu'il s'est trompé, et qu'il l'a confondu avec Eurytus frère de Ctéatus fils de Molione et d'un autre Actor ; car il paroît constant, par Apollonius de Rhodes et par un passage des Hymnes de Pindare que cite le schol. d'Aristides (*T.* II, *p.* 125),

qu'Eurytion étoit fils d'Irus, et petit-fils d'Actor; ce qui est d'autant plus vraisemblable, que Pélée étoit lui-même petit-fils d'Ægine qu'Actor avoit épousée. Cependant on voit, par ce que dit Apollodore, que quelques auteurs disoient qu'Eurytion étoit fils d'Actor, et cette tradition pouvoit avoir été suivie par Phérécydes.

2. Apollodore a suivi Phérécydes; suivant Staphylus, cité par le scholiaste d'Apollonius de Rhodes (*L.* IV, *v.* 816), Pélée avoit épousé Philomèle fille d'Actor fils de Myrmidon. Le scholiaste d'Homère (*Il. L.* XV, *v.* 175), qui cite le même auteur, dit qu'elle se nommoit Eurydice, mais je crois qu'il faut le corriger d'après celui d'Apollonius. En effet, le scholiaste d'Aristides (*T.* II, *p.* 125) dit que Pélée épousa Polymèle fille d'Actor et sœur d'Irus père d'Eurytion; or ce nom se rapproche assez de celui de Philomèle. C'est probablement d'après Staphylus, que Diodore de Sicile dit que Pélée avoit été expié par Actor.

3. La femme d'Acaste se nommoit Hippolyte, suivant Pindare (*Ném.* IV, 95). Il dit ailleurs (*Ném.* V, 49) qu'elle étoit fille de Créthée. Un ancien auteur, dont Suidas rapporte un fragment (*v.* Ἑταίρα), la nomme Astydamie.

4. Le scholiaste de Pindare (*Ném.* IV, *v.* 95) nous a conservé quelques vers d'Hésiode qui ont rapport à cet événement:

Ἥδε δέ οἱ κατὰ θυμὸν ἀρίστη φαίνετο βουλὴ,
Αὐτὸν μὲν σχέσθαι, κρύψαι δ' ἀδόκητα μάχαιραν

Καλὴν ἦν οἱ ἔτευξε περικλυτὸς Ἀμφιγυήεις
Ὡς τὴν μαστεύων οἶος κατὰ Πήλιον αἰπὺ
Αἶψ' ὑπὸ Κενταύροισιν ὀρεσκώοισι δαμείη.

« Il (Acaste) crut que le meilleur moyen pour le » faire périr, étoit de le laisser là, et de cacher, sans » qu'il s'en aperçût, le beau glaive qui lui avoit été » forgé par Vulcain, afin qu'en le cherchant sur l'es- » carpé Pélion, il tombât entre les mains des Cen- » taures. » Le même scholiaste dit (*ibid. v.* 88) que son épée lui fut rendue par Vulcain. Celui d'Apollonius (*L.* I, *v.* 224) dit que, suivant d'autres, elle lui fut rendue par Mercure ou par Chiron lui-même.

5. Il y a dans tous les manuscrits : γαμεῖ δὲ ὁ Πηλεὺς Πολυδώραν τὴν Περιήρους ἐξ ἧς αὐτῷ γίνεται Μενέσθιος ἐπίκλην ὁ Σπερχειοῦ τοῦ ποταμοῦ. Ce passage est évidemment corrompu : Polydore étoit fille de Pélée; elle eut du fleuve Sperchée un fils nommé Ménesthius. Elle épousa ensuite Borus fils de Périérès, et Ménesthius passa pour son fils. C'est là ce que dit Homère dans son Iliade (*L.* XV, *v.* 173 *et suiv.*). C'étoit sans doute aussi ce que disoit Apollodore. D'après cela j'ai cru devoir admettre dans le texte les conjectures de M. Heyne.

6. Thémis avoit prédit, suivant Pindare (*Isthm.* VIII, *v.* 69 *et suiv.*), que si Thétis étoit mariée à Jupiter ou à Neptune, elle auroit un fils plus puissant que son père, et qui inventeroit une arme plus redoutable que la foudre et que le trident. Pro-

méthée dit la même chose dans la tragédie d'Æschyle (*v.* 915 *et suiv.*). C'est surtout d'après le passage de Pindare, que Méziriac, dans ses Commentaires sur Ovide (*T.* I, *p.* 219), a proposé de lire ici Θέμιδος, au lieu de Θέτιδος, qu'on trouve dans les anciennes éditions; et à l'exemple de M. Heyne, j'ai cru devoir mettre cette correction dans le texte. Voyez aussi le premier dialogue des dieux de Lucien. Cette prédiction avoit été faite par les Parques, suivant Hygin (*Poet. Astron. L.* II, *C.* 16); et Prométhée, que la punition à laquelle il étoit condamné privoit du sommeil, l'avoit entendue. Une scholie publiée par M. Heyne (*Il. L.* XIII, *v.* 350, *T.* VI, *p.* 635), nous apprend que, suivant Ménalippides, Jupiter avoit déjà couché avec Thétis, et qu'elle étoit enceinte d'Achille, lorsqu'il la donna en mariage à Pélée.

7. On peut voir les différentes traditions sur le mariage de Thétis et de Pélée, dans le Commentaire de Méziriac sur Ovide (*T.* I, *p.* 218 *et suiv.*). Il paroit que Phérécydes ne parloit point de toutes ces métamorphoses, car le scholiaste de Lycophron (*v.* 175) dit que Pélée l'enleva sur son char et l'emmena à Pharsale, et de là dans la ville qui fut nommée Thétidium. Staphylus disoit que Chiron, qui étoit très-versé dans l'astronomie, voulant donner une grande illustration à Pélée, annonça que Jupiter devoit lui donner Thétis en mariage, et que les dieux viendroient à ses noces au milieu des orages et des tonnerres. Ce bruit s'étant répandu, il fit venir en secret Philomèle fille d'Actor; et ayant prévu un orage, il saisit ce

moment pour célébrer le mariage (*Apollonii schol. L.* IV, *v.* 816).

8. Ptolémée Héphæstion (*dans Photius, Cod.* 190) fait l'énumération suivante des présens que les dieux firent à Pélée, lors de son mariage avec Thétis. Jupiter lui donna les ailes qui avoient appartenu à Arcé sœur d'Iris, qui ayant pris parti pour les Titans, dans la guerre qu'ils firent aux dieux, avoit été précipitée dans le Tartare. Vulcain lui donna une épée, Vénus une coupe sur laquelle l'amour étoit sculpté; Neptune lui donna les chevaux Xanthus et Balius; Junon un manteau, Minerve des flûtes, et Nérée une petite boîte du sel dont les dieux faisoient usage. Ce sel avoit la vertu d'exciter l'appétit, et de faire digérer tout de suite ce qu'on avoit mangé. Il rapporte sur Achille beaucoup d'autres choses qui n'ont aucun rapport aux traditions connues. On les trouvera dans l'ouvrage de Méziriac, à l'endroit que j'ai cité.

9. L'auteur du poëme d'Ægimius, cité par le scholiaste d'Apollonius de Rhodes (*L.* IV, *v.* 816), dit que Thétis eut de Pélée plusieurs enfans, et qu'elle les jetoit au moment de leur naissance dans une chaudière d'eau bouillante, pour éprouver s'ils étoient mortels. Elle en avoit déjà fait périr plusieurs; mais Pélée se fâcha, et l'empêcha d'y jeter Achille. Il lui dit même des injures, suivant Sophocles, dans le drame satirique intitulé *les Amoureux d'Achille*, cité par le même scholiaste, et Thétis l'abandonna. Ptolémée Héphæstion dit qu'elle avoit fait périr six

de ses enfans, et que Pélée sauva le septième, qui fut Achille.

10. On peut voir, sur l'éducation d'Achille, Pindare (*Ném.* III, *v.* 75 *et suiv.*), Apollonius de Rhodes (*L.* I, *v.* 558), l'Achilléide de Stace, et Bachet de Méziriac (*T.* I, *p.* 230 *et suiv.*). Homère ne parle point du tout de l'éducation d'Achille par Chiron, et il dit même assez positivement (*Il. L.* XVII, *v.* 57) que Thétis l'avoit élevé elle-même. Elle n'avoit donc point abandonné Pélée, comme l'ont dit les poëtes plus modernes.

11. Pindare parle deux fois de cette expédition dans ses Néméennes, savoir: Od. III, v. 38, et Od. IV, v. 88. Il dit dans le premier passage, que Pélée prit Iolchos sans le secours de personne; mais le scholiaste observe que, suivant Phérécydes, il fit cette expédition avec Jason et les fils de Tyndare. Nicolas Damascène (*Valesii Excerpta*, *p.* 444) dit la même chose; ce qui prouve que la vengeance de Pélée n'étoit pas le seul motif de cette expédition, et que celle que Jason avoit à exercer contre la famille de Pélias, y entroit pour beaucoup.

12. Il y a dans tous les manuscrits, et dans les anciennes éditions: διελὼν μέλη. M. Heyne, qui a bien vu qu'il manquoit quelque chose, a mis διελὼν τὰ μέλη. Mais, comme l'observe M. Coray, διελὼν ne peut régir que l'αὐτὴν sous-entendu; il faudroit donc κατὰ μέλη. Il croit qu'il faut lire μεληδὸν; et il observe que le Δ de Διήγαγε a pu faire disparoître la dernière

syllabe de μιληδὸν. C'est précisément le μιλτοπάρῃ τιμὰν d'Homère (*Il. L.* XXIV, *v.* 409). J'ai cru devoir admettre sa conjecture dans le texte.

13. Pausanias (*L.* I, *C.* 22) observe que le travestissement d'Achille en fille, et son séjour à Scyros, sont de l'invention des poëtes postérieurs à Homère; car ce poëte parle de Scyros (*Il. L.* II, *v.* 665) comme d'une île conquise par Achille, et il dit qu'il y avoit pris Iphis qu'il avoit donnée à Patrocle. L'auteur des vers Cypriens, suivant l'extrait que j'ai déjà cité, dit que les Grecs firent deux expéditions contre Troyes: dans la première, ils débarquèrent dans la Mysie qu'ils prirent pour la Troade, et ils furent repoussés par Télèphe. A leur retour, ils furent dispersés par la tempête, et Achille aborda à Scyros où il épousa Déïdamie. Le scholiaste d'Homère (*Il. L.* IX, *v.* 664) dit qu'Achille fit son expédition contre Scyros, pendant le temps que les Grecs mirent à se rassembler en Aulide pour leur expédition contre Troyes. Cette île avoit été peuplée par des Dolopes, sujets de Pélée, qui s'étoient révoltés contre lui; et ce fut pour les soumettre qu'Achille alla les attaquer. Ce scholiaste paroît avoir tiré cela de quelque ancien poëte, à en juger par ces expressions:

Ἔπλεον εἰς Σκῦρον Δολοπηΐδα

qui sont le commencement d'un vers hexamètre. Le même scholiaste observe que la guerre de Troyes, avec les préparatifs, dura vingt ans; qu'ainsi Néoptolème pouvoit en avoir dix-huit lorsqu'il se rendit à

ce siége. La tradition que suit Apollodore est de l'invention des poëtes tragiques, suivant le même scholiaste, qui dit, en parlant de Scyros : *οἱ μὲν νεώτεροι ἐκεῖ τὸν παρθενῶνά φασιν· ἔνθα τὸν Ἀχιλλέα ἐν παρθένου σχήματι Δηϊδαμείᾳ παρακλίνουσιν.* « Les modernes » placent là l'endroit où Achille, travesti en fille, cou- » cha avec Déidamie. » J'ai déjà observé que par l'expression *οἱ νεώτεροι*, *les modernes*, les scholiastes entendent en général les poëtes tragiques. Les amours d'Achille et de Déidamie ont été célébrés par Bion (*Id.* 8), par Ovide (*Art d'aimer, L.* I, *v.* 681), et par Stace dans son Achilléide.

14. Apollodore a fait ici comme dans l'histoire précédente; il a mieux aimé suivre les poëtes tragiques, que de s'en tenir au récit d'Homère qui est plus simple et plus naturel. Phœnix raconte lui-même dans l'Iliade (*L.* IX, *v.* 448 *et suiv.*), qu'Amyntor son père aimoit une jeune fille dont il vouloit faire sa concubine, et qu'il négligeoit la mère de Phœnix, qui, pour se venger, pria son fils de chercher à obtenir, avant son père, les faveurs de cette fille, espérant sans doute que lorsqu'elle auroit goûté avec un jeune homme les plaisirs de l'amour, elle prendroit le vieillard en aversion. Phœnix n'eut pas beaucoup de peine à se faire préférer à son père, qui en fut si irrité, qu'il lui donna sa malédiction, et souhaita qu'il n'eût jamais d'enfans; imprécation qui eut son effet. Euripides avoit tiré de ce récit le sujet d'une tragédie, dans laquelle il avoit voulu peindre Phœnix plus vertueux que ne l'avoit fait Homère. Car, suivant lui, il n'avoit pas voulu coucher avec la con-

cubine de son père (*Voyez le scholiaste de Venise, Il. L.* IX, *v.* 453). C'est probablement de cette pièce que sont tirées les autres circonstances qu'Apollodore rapporte; savoir, la calomnie de la concubine, et la manière dont Amyntor punit son fils en lui arrachant les yeux (*Voyez Wulckenaer dans sa Diatribe sur les fragmens d'Euripides*, *C.* 24). Quelques grammairiens avoient eu la même délicatesse qu'Euripides, et au lieu de ce que Phœnix dit dans Homère :

Τῇ πιθόμην, καὶ ἔρεξα

ils vouloient qu'on lût :

Τῇ οὐ πιθόμην οὐδ' ἔρεξα.

« Je ne voulus point lui obéir, et ne fis pas ce qu'elle me » conseilloit de faire. » (*Homeri schol. ibid.*) C'étoit par une délicatesse du même genre, qu'Aristarque s'étoit permis de retrancher dans ce récit de Phœnix quatre vers dans lesquels il dit qu'il fut sur le point de tuer son père, mais que ses amis l'en empêchèrent. Plutarque nous les a conservés dans son Traité *De audiendis poetis* (*T.* VI, *p.* 95), et il reprend avec raison Aristarque de sa témérité. On peut voir sur Amyntor ma note 36 au chap. VII du second livre.

15. Il paroît qu'il y a ici une lacune; car bien que le reste des actions d'Achille dût être raconté à l'endroit où Apollodore faisoit l'histoire de la guerre de Troyes, qui est perdue maintenant, il devoit au moins

moins parler ici de la mort de Pélée. Euripides (*Troades, v.* 1127) dit que lorsqu'Achille fut mort, Acaste fils de Pélias chassa de ses Etats Pélée, qui se retira dans l'Epire auprès de Néoptolème son petit-fils. Le scholiaste de Pindare (*Ném.* III, 167) dit que, suivant Callimaque, il finit malheureusement ses jours dans l'île de Cos. On trouvera de plus grands détails sur tout cela, dans Dictys de Crète (*L.* VI, *C.* 7), et dans Bachet de Méziriac sur Ovide (*T.* II, *p.* 303).

CHAPITRE XIV.

Note I. Les Athéniens prétendoient avoir eu plusieurs rois avant Cécrops ; savoir : Ogygès, qui est sans doute le même que celui qui régna sur la Bœotie ; Périphas, qui fut changé en aigle, suivant Antoninus Libéralis (*C.* 6) ; Porphyrion, qui avoit élevé un temple à Vénus Uranie (*Pausanias, L.* I, *C.* 14) ; Côlænus (*Id. L.* I, *C.* 31), et Actæus dont Cécrops épousa la fille. Mais comme l'Attique étoit divisée en plusieurs petits Etats, il est probable que quelques-uns de ces rois ont régné à la même époque. Cependant il paroit certain que les Athéniens avoient eu quelques rois avant Cécrops, car Hérodote dit (*L.* VIII, *C.* 44) qu'ils s'appeloient anciennement Pélasges Cranaens, et qu'ils prirent, sous le règne de Cécrops, le nom de Cécropides. Avoient-ils pris le nom de Cranaens, de Cranaüs ? étoit-ce de la nature de leur terrain qui étoit très-aride (Κραναὸν) ? Cela est assez difficile à décider ; mais il paroît certain, par ce que dit Hérodote, que les Pélasges y avoient envoyé une colonie avant le règne de Cécrops. Ogygès étoit peut-

être le chef de cette colonie; et comme elle dut se répandre non-seulement dans l'Attique, mais encore dans la Bœotie, qui en étoit très-voisine, les habitans de ces deux contrées regardèrent Ogygès comme leur fondateur. Il paroît même, par ce que dit Strabon (*L.* IX, *p.* 624), que Cécrops avoit aussi régné sur la Bœotie; ce qui semble prouver que dans l'origine ces deux Etats n'en formoient qu'un. Le scholiaste d'Aristophanes (*Plutus, v.* 773) dit que Cécrops étoit Ægyptien. Il a été copié par Suidas et par le scholiaste de Lycophron.

2. Nous avons déjà vu (*L.* II, *C.* 1) la même dispute entre Neptune et Junon, au sujet de l'Argolide. Neptune avoit aussi disputé Corinthe au Soleil, suivant Pausanias (*L.* II, *C.* 1); Delphes à Apollon, Ægine à Jupiter, et Naxos à Bacchus, suivant Plutarque (*Symposiaques, L.* IX; *Probl.* 6, *T.* III, *p.* 1063, *édit. de Wyttembach*). Saint-Augustin (*de Civitate Dei, L.* XVIII, *C.* 9) raconte la chose un peu différemment, probablement d'après Varron. Un olivier ayant paru tout à coup dans un endroit de la citadelle, et une source d'eau dans un autre, Cécrops envoya consulter l'Oracle, qui répondit que Neptune étoit désigné par l'eau, et Minerve par l'olivier; que c'étoit aux habitans à choisir celle des deux divinités de laquelle ils voudroient donner le nom à la ville. Cécrops ayant alors convoqué tous les habitans, hommes et femmes (car les femmes avoient alors voix aux assemblées), mit la chose en délibération. Les hommes donnèrent tous leurs suffrages à Neptune, mais les femmes les donnèrent à

Minerve; et comme il y avoit une femme de plus qu'il n'y avoit d'hommes, Minerve fut choisie. Neptune irrité inonda le pays; et pour apaiser sa colère, on infligea aux femmes pour punition: 1°. d'être privées du droit de donner leurs suffrages dans les assemblées; 2°. de ne pouvoir faire porter leur nom à leurs enfans; 3°. de ne jamais être désignées sous le nom d'Athéniennes. Servius sur Virgile (*Géorgiques*, *L.* I, *v.* 12) dit que les dieux promirent de donner Athènes à celui des deux qui feroit aux hommes le présent le plus utile. Alors Neptune d'un coup de son trident, fit sortir de la terre un cheval, et Minerve en la frappant de sa lance, lui fit produire un olivier. Ce dernier présent ayant paru plus utile, parce que l'olivier est l'emblème de la paix, on donna le pays à Minerve. Ovide (*Métam.* *L.* VI, *v.* 70 *et suiv.*) paroît avoir suivi la même tradition.

3. Ce jugement a été, suivant Pausanias (*L.* I, *C.* 21 *et* 28), le premier qui ait été rendu par l'Aréopage.

4. Antoninus Libéralis (*Narr.* 41), probablement d'après Nicandre, et Ovide dans ses Métamorphoses (*L.* VII, *v.* 672), ont confondu Céphale qui fut enlevé par l'Aurore, avec Céphale fils de Déionée, dont je parlerai bientôt plus au long.

5. Apollodore est le seul qui dise que Tithon étoit fils de l'Aurore. Hésiode dit dans sa Théogonie (*v.* 985) qu'elle avoit eu de Céphale Phaéthon que Vénus enleva à cause de sa beauté; et elle le fit gardien de son temple. Je crains bien qu'il n'y ait ici

quelque confusion de la part de l'abréviateur. Apollodore a dit (*C.* 12) que l'Aurore avoit enlevé Tithon; peut-être parloit-il aussi de cet enlèvement au sujet de celui de Céphale. Le Phaéthon dont il s'agit ici, n'est point celui dont Ovide raconte l'histoire au commencement du second livre de ses Métamorphoses. Ce dernier étoit fils du Soleil et de Clymène, suivant Ovide, et Hygin (*Fab.* 152), ou du Soleil et de Rhode, suivant le scholiaste d'Homère (*Odyssée*, *L.* XVII, *v.* 208). Hésiode en avoit aussi fait l'histoire dans quelqu'un de ses ouvrages, suivant Hygin (*Fab.* 154).

6. On n'est point d'accord sur les parens de Cinyre. Le scholiaste de Pindare (*Pyth.* II, *v.* 27) dit que, suivant quelques auteurs, il étoit fils d'Apollon et de Papho; ou, suivant d'autres, d'Eurymédon et de la nymphe Paphie. Il étoit, suivant Hésychius (*v.* Κινύρας), fils d'Apollon et de Pharnacé. Il étoit fils de Théias, suivant Suidas (*v.* Κινύρας). Enfin, suivant le scholiaste de Théocrite (*Idylle* I, *v.* 109), il étoit fils d'Apollon et de Smyrne. Sa richesse avoit passé en proverbe, comme on peut le voir dans les Parœmiographes grecs. Clément d'Alexandrie (*Protrept. p.* 27) dit qu'il avoit été aimé par Vénus, et que c'étoit lui qui avoit introduit dans l'île de Chypre le culte de cette déesse; et effectivement nous voyons par Hésychius (*v.* Κινυράδαι), et par le scholiaste de Pindare (*Pyth.* II, 27), que les prêtres de cette déesse, dans cette île, se nommoient Cinyrides, ou Cinyrades. On lui attribuoit aussi, suivant Lucien (*de Syria Dea, C.* 9), la fondation du temple de

Vénus, sur le mont Liban. Il étoit probablement un des ancêtres de celui dont il est question dans l'Iliade (L. II, *v.* 20), qui donna à Agamemnon une cuirasse. Le scholiaste dit qu'il avoit promis de fournir à l'armée grecque des vivres durant le siége. Mais il manqua à sa parole, et s'attira par là les malédictions d'Agamemnon. Les dieux, à la suite de ces imprécations, lui firent perdre l'esprit; et il osa disputer le prix de la musique à Apollon, qui le perça à coups de flèches. Les cinquante filles qu'il avoit se précipitèrent de désespoir dans la mer. Cela ne s'accorde pas avec ce que dit Théopompe dans le douzième livre de ses histoires, dont on trouve l'extrait dans la Bibliothèque de Photius (*Cod.* 176, *p.* 202), que les Grecs, commandés par Agamemnon, s'emparèrent de l'Ile de Chypre, et en chassèrent Cinyre et ses sujets. Mais je crois qu'il faut lire dans ce passage: Ἕλληνες οἱ σὺν Ἀγαπήνορι, au lieu de σὺν Ἀγαμέμνονι. Nous voyons en effet dans Pausanias (*L.* VIII, *C.* 5), qu'Agapénor fonda la ville de Paphos dans l'île de Chypre, ou plutôt, qu'il la transporta dans un autre endroit, comme le dit Strabon (*L.* XIV, *p.* 1002), qui ajoute qu'on voyoit encore de son temps les ruines de l'ancienne Paphos, et un vieux temple de Vénus Paphienne, à quelque distance de celle qui avoit été fondée par Agapénor. Pour fonder une nouvelle ville, il falloit qu'il eût détruit celle sur laquelle régnoit Cinyre; la correction que je propose est donc très-probable. Cinyre, suivant le scholiaste d'Homère que j'ai cité, se retira à Amathonte avec ses sujets, et il y transporta probablement le culte de Vénus, par

lequel cette ville ne fut pas moins célèbre que Paphos.

7. Il y a deux traditions sur Adonis. Suivant les uns, il étoit né dans la Syrie de Théias fils de Bélus. Voyez Antoninus Libéralis (*Narr.* 34), Oppien (*Halieut.* III, *v.* 403), Lucien (*de la Déesse de Syrie, C.* 6), et le scholiaste de Lycophron (*v.* 829). Le même scholiaste (*v.* 831), et Servius sur Virgile, disent qu'il étoit fils de Cinyre, et qu'il étoit né dans l'ile de Chypre. Ovide (*Métam. L.* x, *v.* 309) et Hygin (*Fab.* 58) lui donnent bien Cinyre pour père, mais ils le font naître dans la Syrie. Cette variation a donné lieu au scholiaste de Lycophron de supposer qu'il y avoit eu deux Adonis, mais cette supposition n'est pas nécessaire. Le culte d'Adonis venoit des Orientaux ; et comme en introduisant dans l'Ile de Chypre le culte de Vénus, Cinyre y avoit établi aussi les fêtes d'Adonis qui en faisoient partie, les poëtes en célébrant les louanges d'Adonis y joignoient ordinairement celles de Cinyre. « Les » louanges de Cinyre, dit Pindare dans sa deuxième » Ode Pythique (*v.* 27 et 28), retentissent souvent » dans la bouche des habitans de Chypre. » Ce fut-là sans doute ce qui le fit passer pour son père.

8. On croit ordinairement que Myrrha est la traduction latine du mot Σμύρνα, *Smyrne*. Cependant le scholiaste de Lycophron emploie ce mot-là en grec; et il est probable qu'il faut lire μύῤῥα, au lieu de μοῖρα dans le scholiaste de Théocrite (*Id.* 1, *v.* 101). Elle étoit, suivant Antoninus Libéralis, fille de Théias

fils de Bélus, et de la Nymphe Orithye. Suivant Hygin (*Fab.* 58), elle étoit fille de Cinyre et de Cenchréis.

9. La colère de Vénus venoit, suivant le scholiaste de Théocrite (*Id.* 1, *v.* 109), de ce que Myrrha, en déliant ses cheveux, avoit osé les comparer à ceux de cette déesse; ou de ce que sa mère avoit osé se comparer à Vénus, suivant l'auteur des Argumens des Métamorphoses d'Ovide (*L.* x, *v.* 109). Enfin Servius sur Virgile (*Egl.* x, *v.* 18) dit que cet amour fut un effet de la colère du Soleil; mais il ne nous en fait point connoître le sujet. Tout le reste de l'histoire de Smyrne se trouve de la même manière dans les auteurs que j'ai cités. Antoninus Libéralis nomme sa nourrice Hippolyte, et il ajoute que son père se tua de chagrin d'avoir commis cet inceste.

10. Apollodore est le seul qui dise qu'Adonis descendit aux enfers avant sa mort. Quant à ce qu'il ajoute, qu'il fut tué par un sanglier, cette tradition, qui a été suivie par tous les poëtes, n'a certainement aucun rapport avec l'autre; et Apollodore l'avoit sans doute racontée d'après d'autres auteurs; ce que l'abréviateur n'aura pas remarqué. Au reste, la mort d'Adonis avoit donné lieu à un grand nombre de fables. On disoit que Mars, jaloux de la préférence que Vénus donnoit à Adonis, s'étoit changé en sanglier, et l'avoit tué. Ce fut pour l'en punir, ajoute le scholiaste d'Homère publié à Venise (*Il. L.* v, *v.* 385), que les Aloïdes, à qui Vénus avoit donné Adonis en garde, enfermèrent Mars. Ptolémée Héphæstion (*dans Photius*, *Cod.* 190, *p.* 243) dit que Vénus ayant privé de la vue

Erymanthe fils d'Apollon, parce qu'il l'avoit vue lorsqu'elle se baignoit en sortant des bras d'Adonis, Apollon irrité le changea en sanglier, et ce fut lui qui tua Adonis. Vénus empressée de voler au secours de son amant, oublia de se chausser; en marchant sur un rosier, elle s'enfonça une épine dans le pied, et le sang qui découla de sa blessure rendit rouges les roses, qui jusque-là avoient été blanches (*Géoponiques*, *L.* XI, *C.* 17). Athénée (*L.* II, *p.* 69) dit qu'Adonis étant mort, Vénus mit son corps sur des laitues, qui prirent alors la vertu anti-aphrodisiaque qu'on leur connoît. Plutarque, dans ses Symposiaques (*L.* IV, *Quest.* 5), cite des vers de Phanoclès, où il dit qu'Adonis étant à la suite de Vénus, fut enlevé par Bacchus qui étoit devenu amoureux de lui.

11. Je crois pouvoir retrancher Cranaüs du nombre des rois d'Athènes, et il est probable qu'il n'a été imaginé que pour donner une origine au nom de Cranaens que portoient les Athéniens; car Hérodote (*L.* VIII, *C.* 44) dit qu'ils portoient ce nom avant le règne de Cécrops. On voit la même chose dans Scymnus de Chio (*v.* 559–60); et Isocrates (*Panathen. p.* 258) donne Erichthonius pour successeur immédiat à Cécrops. D'après cette dernière autorité je crois devoir aussi supprimer le règne d'Amphictyon qui, comme je l'ai dit dans mes notes sur le livre premier, me paroît un personnage imaginé pour attribuer aux Athéniens l'origine des Amphictyons, qui n'ont sans doute été institués que très-long-temps après. Voyez, au reste, sur cet Amphictyon, l'opinion du savant Fré-

rel, à la suite de l'ouvrage de M. de Sainte-Croix, intitulé : *des Gouvernemens fédératifs des Anciens.*

12. Erichthonius et Erecthée sont le même nom, comme l'observe le grand Etymologiste (*v.* Ἐριχθεύς), qui raconte cette histoire avec les détails suivans. Jupiter voulant accoucher de Minerve, fit venir Vulcain pour lui ouvrir la tête ; mais Vulcain ne voulut pas lui rendre ce service, qu'il ne lui eût promis en mariage la fille qu'il alloit mettre au monde. Minerve étant sortie, Vulcain voulut la poursuivre ; le reste de l'histoire est comme ici. Lucien, dans ses Dialogues des Dieux (*Dial.* VIII, *T.* 1, *p.* 226), y fait allusion. Hygin (*Fab.* 166) et Servius sur Virgile (*Eglog.* IV, *v.* 62) disent que Vulcain voulant se venger de Junon qui l'avoit précipité du ciel aussitôt après sa naissance, fit pour tous les dieux des siéges en or et en diamans. Junon s'étant assise sur le sien, se trouva tout à coup suspendue dans les airs. Vulcain pouvoit seul la délivrer, mais il refusoit de le faire, en disant qu'elle n'avoit pas rempli envers lui les devoirs d'une mère. Alors Bacchus s'étant rendu auprès de lui, l'enivra et l'amena dans l'assemblée des dieux ; et Jupiter lui promit de lui accorder ce qu'il demanderoit, s'il vouloit délivrer Junon. Neptune, qui n'aimoit point Minerve, conseilla à Vulcain de la demander en mariage. Jupiter la lui accorda ; mais lorsqu'il se rendit dans la chambre nuptiale, la déesse, qui s'étoit armée pour l'attendre, se défendit avec succès. Antigonus Carystius (*Hist. mirab. C.* 12), dit qu'elle disparut du lit au moment où Vulcain se disposoit à lui rendre le devoir conjugal. Jupiter, suivant

Fulgence, la lui avoit accordée comme une récompense pour la foudre qu'il lui avoit forgée. Cicéron (*de Natura Deorum*, *L.* III, *C.* 22) dit que le premier Vulcain, fils d'Uranus, avoit épousé Minerve, et qu'Apollon étoit leur fils. Clément d'Alexandrie (*Protrept. p.* 24) dit aussi que suivant Aristote Apollon étoit fils de Vulcain et de Minerve.

13. Il y a dans toutes les éditions παρεσπειραμένον, que M. Heyne a cru devoir conserver à cause de l'expression d'Ovide (*Métam. L.* II, *v.* 551) : *adporrectumque draconem* ; mais le mot *adporrectum* signifie *étendu auprès*, et παρεσπειραμένον signifie tout le contraire. J'ai donc cru devoir mettre περιεσπειραμένον, *entortillé autour*. Antigonus Carystius (*C.* 10) dit qu'on trouva deux serpens entortillés autour de lui.

14. Voyez Ovide (*Métam. L.* II, *v.* 551 *et suiv.*) et Antigonus Carystius (*C.* 12). Ce dernier dit que Minerve ayant confié cette corbeille aux filles de Cécrops, alla à Pallène chercher une montagne qu'elle vouloit placer devant la citadelle pour la fortifier. Elle apportoit cette montagne, lorsque la Corneille venant au-devant d'elle lui apprit que la corbeille étoit ouverte. Minerve indignée jeta la montagne à l'endroit où elle est maintenant (c'est aujourd'hui le mont Lycabetti), et elle défendit à la corneille d'entrer dans la citadelle.

15. L'enceinte des temples étoit un lieu sacré, et l'on n'y enterroit que ceux que les dieux honoroient d'une faveur spéciale. On peut en voir quelques exemples dans Clément d'Alexandrie, *Protrept. p.* 39.

16. Icarius ayant planté la vigne, et l'ayant cultivée avec le plus grand soin, un bouc y entra et en brouta toutes les feuilles. Icarius irrité le tua, et ayant fait un ballon de sa peau, invita ses voisins à danser autour; ce qui fut l'origine de la tragédie. D'autres disent qu'Icarius ayant appris de Bacchus l'art de faire le vin, voulut faire connoitre cette liqueur. Il en remplit des outres qu'il mit sur un chariot, et parcourut l'Attique en en faisant boire aux bergers. Quelques-uns en ayant bu un peu trop, s'endormirent. Leurs camarades croyant qu'Icarius les avoit empoisonnés pour emmener leurs troupeaux, le tuèrent et le jettèrent dans un puits, ou, suivant d'autres, l'enterrèrent au pied d'un arbre. L'ivresse ayant procuré un sommeil agréable à ceux qui avoient bu, à leur réveil ils cherchèrent Icarius pour lui témoigner leur reconnoissance. Alors ses assassins prirent la fuite, et se retirèrent dans un autre pays. Erigone sa fille ne le voyant pas revenir, se mit à sa recherche; mais ses perquisitions auroient été inutiles, si la chienne d'Icarius ne fût venue en hurlant la prendre par sa robe. Elle la conduisit à l'arbre sous lequel il étoit enterré, et Erigone s'y pendit. Ces détails sont tirés d'Hygin (*Poet. astron. L.* II, *C.* 4), qui paroît en avoir puisé la plus grande partie dans un ouvrage d'Eratosthènes qui est cité dans une scholie sur l'Iliade d'Homère (*L.* XXII, *v.* 19), publiée d'abord par Walckenaer à la suite des notes de Fulvius Ursinus sur Virgile, et ensuite par M. de Villoison, dans son édition des Scholiastes d'Homère. Le scholiaste le cite sous le nom de *Catalogues*, *ἱστορεῖ Ἐρατοσθένης ἐν τοῖς ἑαυτοῦ καταλόγοις*. Mais comme cet ouvrage est in-

connu d'ailleurs, Walckenaer croit qu'il faut lire καταστεριγμοῖς, et il pense que l'ouvrage grec que nous avons sous ce nom, n'en est qu'un abrégé ; et effectivement Hygin, qui en a tiré presque tout le second livre de son *Poeticon astronomicum*, en cite souvent des passages qu'on ne trouve pas dans l'ouvrage d'Eratosthènes. Voyez les notes de Walckenaer sur le scholiaste en question, p. 66 et 67. Servius sur Virgile (*Géorgiques*, *L.* II, 389) dit que pour venger la mort d'Icarius et d'Erigone, les dieux affligèrent l'Attique d'une épidémie, dont un des effets étoit d'inspirer aux jeunes filles un dégoût de la vie, à la suite duquel elles s'étrangloient. L'oracle ayant été consulté, répondit qu'il falloit chercher les corps d'Icarius et d'Erigone ; et comme, après beaucoup de recherches inutiles, on ne put parvenir à les trouver, les Athéniens, pour montrer le zèle qu'ils mettoient à exécuter les ordres des dieux, inventèrent l'escarpolette dans laquelle ils se balançoient en l'air, pour prouver qu'ils cherchoient ces corps dans tous les élémens. Le scholiaste de Germanicus (*T.* II, *p.* 79) dit que le dieu leur ordonna d'offrir à Icarius et à Erigone les prémices des moissons et des vendanges, et qu'ils inventèrent l'escarpolette en mémoire de la manière dont Erigone s'étoit ôté la vie. Ovide dans ses Métamorphoses (*L.* VI, *v.* 125) dit que Bacchus, sous la forme d'un raisin, séduisit Erigone.

17. Les Thraces sur qui Térée régnoit, occupoient alors la Daulie, qui est une partie de la Phocide suivant Thucydides (*L.* II, *C.* 29). Quelques auteurs

disoient, suivant Strabon (*L.* IX, *p.* 648) et Pausanias (*L.* I, *C.* 41), qu'ils demeuroient dans la Mégaride, mais Pausanias ne paroît ajouter aucune foi à cette tradition.

18. Il y a peu de fables qui aient été racontées de plus de manières différentes. Tout le monde connoît le récit qu'en fait Ovide dans ses Métamorphoses (*L.* VI, *v.* 424 *et suiv.*). Conon (*Narr.* 31), Zénobius (*Cent.* III, *prov.* 14), le scholiaste d'Aristophanes (*Oiseaux*, *v.* 212), Proclus et Tzetzès dans leurs Commentaires sur Hésiode (*p.* 129 *et* 130), et le dernier dans ses Chiliades (*Chil.* VII, 142) racontent cela à peu près de même qu'Ovide. Servius sur Virgile (*Eglog.* VI, *v.* 78), qui fait le même récit, ajoute que suivant d'autres, Térée ayant fait croire à son beau-père que Progné étoit morte, lui demanda Philomèle en mariage; ce qui s'accorde avec ce que dit Apollodore. Hygin (*Fab.* 45) raconte cela différemment. Il dit que Térée fit croire à Pandion que Progné étoit morte, et lui demanda Philomèle en mariage. Pandion envoya Philomèle avec lui, et lui donna des gardes que Térée jeta dans la mer. Ayant ensuite violé Philomèle, il l'envoya au roi Lyncée, dont la femme nommée Phaéthuse étoit amie de Progné. Phaéthuse croyant que Philomèle étoit la concubine de Térée, la conduisit sur-le-champ à Progné qui la reconnut, et elles résolurent de se venger. Tandis qu'elles en cherchoient les moyens, Térée fut averti par des prodiges, qu'Itys son fils étoit menacé de mourir de la main d'un de ses plus proches parens. Il crut que cette prédiction concernoit Dryas son frère, et il

le fit mourir. Elles se vengèrent ensuite comme on le sait. Hygin a confondu, à ce qu'il paroit, deux histoires très-différentes; ce qui lui arrive souvent.

19. Voici encore un des points sur lesquels les poëtes sont le moins d'accord. Progné fut changée en rossignol, suivant Apollodore, Conon, Zénobius, le scholiaste d'Aristophanes, les deux scholiastes d'Hésiode et Eustathe sur Homère (*p.* 1875). Elle fut au contraire changée en hirondelle, et Philomèle en rossignol, suivant Virgile (*Egl.* VI, *v.* 79), Servius, Ovide (*Métam. L.* VI, 511), et Hygin (*Fab.* 45). Ils ont été suivis par tous nos poëtes français, qui ont presque toujours pris Philomèle pour le rossignol. Les poëtes grecs, au contraire, ont presque toujours pris Progné pour le rossignol, et ils ont été suivis par Catulle (*Carm.* LXV, *v.* 12) et par Horace (*L.* IV, *Ode* 12, *v.* 5 *et suiv.*), grands imitateurs des poëtes grecs. On peut voir dans Antoninus Libéralis (*Narr.* XI), et dans le scholiaste d'Homère (*Odyssée, L.* IX, *v.* 578), deux fables différentes sur l'origine du rossignol, qui n'ont aucun rapport à celle-ci. Suivant Pausanias (*L.* I, *C.* 5), Philomèle et Progné étoient filles du second Pandion.

CHAPITRE XV.

NOTE 1. Il ne faut pas confondre ce Butès avec Butès fils de Téléon, et l'un des Argonautes. C'étoit de celui dont il s'agit ici, que descendoit la famille des Etéobutades dans laquelle étoit prise la prêtresse de Minerve Poliade (*Harpocration, v.* Ἐτεοβουτάδαι). Le

temple dont il étoit prêtre est sans doute celui que Pausanias (*L.* I, *C.* 26) nomme Ἐρέχθειον, *Erechthéum*, et que quelques écrivains ont cru avoir été consacré à Erecthée lui-même. Voyez Cicéron *de Natura Deorum*, L. III, C. 19.

2. Voyez sur Xuthus, L. I, C. VIII, note 11. L'histoire de Creüse est assez connue par la tragédie d'Ion d'Euripides. Apollodore ne dit rien des secours que Xuthus, ou Ion son fils (car on ne s'accorde pas à cet égard), donna à Erecthée, dans la guerre contre les Eleusiniens.

3. On trouvera de plus grands détails dans les Métamorphoses d'Ovide (*L.* VII, *v.* 700 *et suiv.*), et dans Hygin (*Fab.* 189). C'est de là que l'Arioste a tiré le conte de la coupe enchantée, qui a si bien été rendu par La Fontaine. Ces deux auteurs, ainsi qu'Antoninus Libéralis (*Narr.* 41) ont confondu ce Céphale avec celui qui fut enlevé par l'Aurore; mais Apollodore les a fort bien distingués. Phérécydes, cité par le scholiaste d'Homère (*Odyss. L.* II, *v.* 320), dit que Céphale voulant éprouver la vertu de sa femme, fit semblant de partir pour un long voyage. Ayant ensuite changé de forme, il revint dans sa maison, et offrit à Procris une parure (κόσμον) pour le prix de ses faveurs. Procris éblouie par cette parure, et voyant d'ailleurs que la figure de celui qui la lui offroit étoit assez agréable, y consentit; alors Céphale se fit reconnoître. Antoninus Libéralis dit qu'il lui avoit fait offrir ces présens par une esclave; Procris les ayant d'abord refusés, il offrit le double,

et elle se laissa séduire. Le rendez-vous étant accordé, et Procris s'étant mise au lit pour attendre l'étranger, Céphale entra avec des flambeaux, et se fit reconnoitre.

4. Meursius (*de Regibus Athen. L.* II, *C.* 13) prouve très-bien que Procris fille d'Erechthée étoit plus ancienne que Minos. Il suppose donc qu'Apollodore et les autres se sont trompés, et qu'elle étoit fille de Pandion II. Mais il est probable qu'il y avoit eu plusieurs Procris. Hygin (*Fab.* 253) parle de Procris fille d'Erechthée, qui eut avec son père un commerce incestueux. Quant à celle qui fut mariée à Céphale, il dit en deux endroits qu'elle étoit fille de Pandion. Palæphate dit la même chose.

5. Antoninus Libéralis ne dit point que Procris coucha avec Minos. Ce prince, suivant lui, ne pouvoit avoir d'enfans, parce qu'il émettoit, au lieu de semence, des serpens, des scolopendres et d'autres bêtes venimeuses, qui faisoient périr les femmes avec lesquelles il avoit commerce, à l'exception de Pasiphaé, qui étant fille du Soleil étoit immortelle. Procris lui promit de remédier à cela : à cet effet, elle prit la vessie d'une chèvre, l'introduisit dans les parties d'une femme ; et Minos y ayant évacué tous ces animaux, coucha immédiatement après avec Pasiphaé, et en eut des enfans. Il donna à Procris pour récompense le chien dont il a été question, L. II, C. IV, et un javelot qui ne manquoit jamais son coup.

6. Voici comment Antoninus Libéralis et Hygin racontent la réconciliation de Procris avec son mari. Elle

Elle se fit couper les cheveux, et s'étant habillée en homme, elle alla à Thorique, bourgade de l'Attique, que Céphale habitoit. Ils lièrent amitié, et ils alloient souvent ensemble à la chasse. Céphale voyant que Procris ne manquoit aucune bête, à cause de la bonté de son chien et de son javelot, lui demanda à les acheter. Elle refusa de les vendre. Il lui offrit la moitié de ses Etats; elle refusa encore. Enfin, vivement pressée, elle fit semblant de céder à ses instances, et les lui promit, à condition qu'il lui serviroit de Ganymède. Céphale y ayant consenti, elle se fit reconnoître; et après lui avoir reproché sa faute, qui étoit bien plus inexcusable que celle dans laquelle elle étoit tombée, elle lui donna le chien et le javelot, et ils se réconcilièrent. Sa mort est assez connue par les Métamorphoses d'Ovide. Phérécydes la racontoit à peu près de même, excepté que, suivant lui, c'étoit à la Nuée que Céphale s'adressoit.

7. Hercules les tua pour se venger de ce qu'ils avoient empêché le navire Argos de retourner le chercher lorsqu'on s'aperçut qu'il étoit resté dans la Mysie. Voyez Apollonius (*L.* 1, *v.* 1303 *et suiv., ou p.* 92 *de la traduction de M. Caussin*). On donnoit, suivant le scholiaste, différentes raisons de la colère d'Hercules contre eux. Sémus disoit qu'elle venoit de ce qu'ils l'avoient vaincu à la course; suivant Stésimbrote, il avoit eu un différend avec eux, au sujet des présens que Jason avoit faits aux Argonautes; enfin, suivant Nicandre, il les tua pour se venger de Borée leur père, qui l'avoit jeté sur l'île de Cos.

8. Toute cette fable a sans doute été inventée par quelque poëte tragique, pour donner à Eumolpe une origine Athénienne; et je crois même pouvoir conjecturer qu'elle avoit été employée par Euripides, car il me paroît probable que c'étoit d'Eumolpe qu'il disoit dans sa tragédie d'Erechthée (*Etienne de Byzance, v.* Αἰθίοψ):

Αἰθιοπίαν νιν ἐξέσωσας ἐπὶ χθόνα.

« Tu le mis en sûreté dans l'Æthiopie. » Ce vers s'adressoit sans doute à Neptune, et avoit rapport à la fable qu'on lit ici. Au reste, d'après cette fable, Erechthée auroit été le bisaïeul d'Eumolpe. On voit par là combien peu se sont embarrassés de la vraisemblance les poëtes qui ont imaginé cette généalogie.

9. J'ai laissé ce passage tel qu'il est dans les Mss. et dans les éditions antérieures à celle de M. Heyne. Il l'a conçu ainsi dans la sienne : ὡς δὲ ἐτελειώθη ἔνδον ἐν Βενθεσικύμης, ὁ ἀνὴρ τὴν ἑτέραν κ. τ. λ. Mais je crois qu'il n'y a dans tout cela que le mot ἔνδον de corrompu, et qu'il nous cache le nom du mari de Benthésicyme. Comme cette histoire nous est absolument inconnue d'ailleurs, ce nom est impossible à rétablir.

10. Ismarus est probablement celui que Pausanias (*L.* 1, *C.* 36) nomme Immaradus, et qui fut tué, suivant lui, par Erechthée.

11. Il y a dans les trois manuscrits de la Bibliothèque nationale πρὸς αὐτοῦ, dont j'ai fait πρὸς αὐτόν; ce qui me paroît mieux que πρὸς τούτου qui est dans les anciennes éditions, et προτοῦ que M. Heyne a mis dans

la sienne. Μάχην ne me paroît pas non plus le mot propre en cet endroit; mais toute cette histoire est si peu connue, que je n'ose proposer aucune conjecture.

12. Ce sacrifice étoit le sujet de la tragédie qu'Euripides avoit faite sur Erechthée. On peut voir Meursius, *de Regibus Atheniensium*, *L.* II, *C.* 9.

13. Pausanias dit qu'Erechthée tua Immarade fils d'Eumolpe, mais qu'il périt lui-même dans le combat. Jupiter, suivant Hygin (*Fab.* 46), le foudroya à la prière de Neptune pour venger la mort d'Eumolpe son fils. Euripides, dans sa tragédie d'Ion (*v.* 282), dit que Neptune le fit engloutir par la terre.

14. Il n'est point question du règne de ce second Cécrops dans la chronique de Paros. On y voit cependant que Pandion II étoit fils d'un Cécrops, et c'est l'opinion la plus reçue. Malgré cela, je croirois assez volontiers avec Eusèbe, que Pandion II étoit fils d'Erechthée. Il devoit en effet y avoir au moins autant de générations entre Erechthée et Ménesthée qui commandoit les Athéniens au siége de Troyes, qu'entre Erechthée et Thésée qui étoit mort quelque temps avant ce siége; et si nous admettons ce Cécrops, nous en trouverons une de plus entre Erechthée et Thésée. Voici les deux généalogies.

ERECHTHÉE.

Cécrops II.	**Ornée.**
Pandion II.	**Pétée.**
Ægée.	**Ménesthée.**
Thésée.	

Ce devroit cependant être tout le contraire; car, à la manière dont Nestor parle de Thésée dans l'Iliade, il semble qu'il étoit de la génération qui avoit précédé le siége de Troyes. Au reste, toute cette histoire des premiers rois de l'Attique offre des difficultés qu'il est impossible de résoudre; et cela n'est pas surprenant: les poëtes tragiques, qui étoient presque tous Athéniens, et qui écrivoient pour des Athéniens, ont dû s'exercer de préférence sur des sujets tirés de leur histoire; et outre cela, ils manquoient rarement de l'amener bien ou mal à propos dans ceux qu'ils tiroient de l'histoire des autres peuples. C'est ainsi qu'Euripides, dans sa Médée, fait parler Ægée comme n'ayant point encore eu d'enfans. C'est ainsi que, suivant d'autres poëtes, Ægée avoit épousé Médée, qui voulut empoisonner Thésée, lorsqu'il vint se présenter à son père pour se faire reconnoître; et cependant il est constant que Thésée étoit contemporain des Argonautes, et qu'il étoit par conséquent déjà un homme fait lorsque Médée vint dans la Grèce. Euripides, dans ses Phéniciennes (*v.* 859 *et suiv.*), fait dire à Tirésias qu'il vient de faire remporter aux Athéniens la victoire sur Eumolpe. Le sujet des Phéniciennes est, comme on le sait, la mort d'Etéocles et de Polynices, et la défaite des Argiens. Ce fut à la suite de cette défaite, que, suivant le même poëte dans ses Suppliantes, Thésée força, par la voie des armes, Créon à permettre qu'on donnât la sépulture aux Argiens. Ainsi, d'après ce que Tirésias dit, la guerre contre Eumolpe auroit eu lieu sous le règne de Thésée, tandis que dans *Erechthée* il la plaçoit sous le règne de ce prince, qui vivoit trois générations avant.

Je pourrois, seulement d'après les tragédies qui nous restent, citer plusieurs autres exemples pareils. On peut juger par là de la confusion que ces poëtes ont dû répandre sur l'histoire de l'Attique.

15. Métion étoit, comme nous l'avons vu ci-dessus, un des fils d'Erechthée. Pausanias (*L.* I, *C.* 5) dit que Pandion ayant été chassé d'Athènes par les Métionides, n'y revint pas, et qu'il mourut dans la Mégaride. Voyez, sur l'extraction de Pylas, le même auteur, L. I, C. 39.

16. Il est probable que le scholiaste de Lycophron (*v.* 494) en disant que, suivant quelques auteurs, Ægée étoit fils de Scyrius, a eu ce passage d'Apollodore en vue; mais comme ce Scyrius nous est inconnu d'ailleurs, M. Heyne croit qu'il faut lire Σκίρωνος, *Sciron*. Il étoit, suivant Pausanias (*L.* I, *C.* 39), fils de Pylas, et il avoit épousé la fille de Pandion. Il est très-possible que quelques auteurs aient dit qu'Ægée étoit son fils.

17. Pandion leur partagea ses Etats. Suivant Sophocles, cité par Strabon (*L.* IX, *p.* 601), Ægée, comme l'aîné, eut l'Attique proprement dite, et la principale portion dans l'autorité. Lycus eut la partie vis-à-vis l'Eubée; Nisus la Mégaride, et Pallas le sud de l'Attique. Mais il est plus probable, comme le disent Apollodore et Pausanias, qu'ils se partagèrent eux-mêmes ces Etats après les avoir conquis. La discorde se mit bientôt entre eux: Ægée dépouilla en effet Lycus et Pallas de leurs Etats. Lycus se retira dans la Messénie, suivant Pausanias (*L.* IV, *C.* 2), ou dans le

pays qui prit de lui le nom de Lycie, suivant Hérodote (*L.* 1, *C.* 173); ce que j'examinerai dans mes notes sur Pausanias. Pallas resta à Athènes, et chercha à y exciter des mouvemens contre Ægée, jusqu'à l'époque où il fut tué avec ses fils par Thésée. Pausanias, L. 1, C. 22 et 28.

18. L'histoire de l'Attique nous offre quatre exemples de filles sacrifiées pour le salut de la patrie : 1°. celui des filles d'Erechthée ; 2°. celui des filles d'Hyacinthe ; 3°. celui des filles de Léos, l'un des héros Eponymes, ou qui avoient donné leur nom aux tribus : elles se dévouèrent pour faire cesser une épidémie qui ravageoit la contrée ; 4°. Celui de Macarie fille d'Hercules, qui se dévoua pour faire obtenir aux Athéniens la victoire sur Eurysthée. Il est très-probable que ces sacrifices sont pour la plupart de l'invention des poëtes tragiques ; et il paroît que les filles d'Hyacinthe, dont Apollodore parle ici, étoient les mêmes que les filles d'Erechthée. En effet, Démosthènes (*T.* 1, *p.* 1397) dit qu'Erechthée, pour sauver son pays, dévoua à la mort ses filles, qu'on nomma les Hyacinthides. Suidas (*v.* Παρθένοι) dit d'après Phanodémus et Phrynichus, qu'on les nommoit *les Vierges*. Elles étoient au nombre de six : Protogénie, Pandore, Procris, Creüse, Orithye et Chthonie. Protogénie et Pandore s'offrirent à être sacrifiées pour leur pays, à l'occasion d'une invasion des Bœotiens. Elles furent sacrifiées dans un village nommé Hyacinthe ; ce qui leur fit donner le nom d'Hyacinthides. Ce nom aura donné aux poëtes tragiques l'idée de les distinguer des filles d'Erechthée ; et comme le nom d'Hya-

cinthe étoit célèbre à Lacédémone, ils firent venir leur père de cette ville.

19. Je remets ce que j'ai à dire sur Dædale, à mes notes sur Pausanias. Je ne dirai rien non plus sur Thésée, dont l'histoire a été tronquée par le temps. Heureusement que sa vie écrite par Plutarque nous console de cette perte. Il n'en est pas de même de l'histoire de Pélops et de sa famille, qui faisoit partie de l'ouvrage d'Apollodore, et qu'on ne peut suppléer que difficilement.

CHAPITRE XVI.

NOTE 1. Il y avoit dans le texte : *ἠνάγκαζε τοὺς παριόντας πίτυς κάμπτοντας ἀνέχεσθαι· οἱ δὲ διὰ τὴν ἀσθένειαν οὐκ ἠδύναντο κάμπτειν, καὶ*...... J'ai adopté les conjectures de M. Heyne. On voit par Ovide (*Métam. L.* VII, *v.* 400) que c'étoit lui-même qui courboit les pins ; et c'est ce que signifie son surnom de *πιτυοκάμπτης*.

DIGRESSION

SUR LES PÉLASGES. *

L'Histoire des premiers siècles de la Grèce étoit si obscure, que les Grecs eux-mêmes, quoique entourés de monumens qui la leur rappeloient sans cesse, la regardoient comme très-incertaine. On trouvera donc étonnant qu'avec bien moins de secours qu'ils n'en avoient, j'ose essayer d'en éclaircir quelques parties, mieux qu'ils ne l'avoient fait. Cela ne paroîtra cependant pas impossible à ceux qui voudront bien considérer que les Anciens étoient très-peu exercés dans l'art de la critique, surtout de celle qui a l'histoire pour objet ; et que les préjugés dans lesquels ils étoient élevés, les empêchoient de se livrer aux recherches qui auroient pu donner un résultat contraire à ces préjugés. C'est ainsi, par exemple, qu'habitués au nom d'Hellènes, par lequel ils se distinguoient des Barbares, ils parurent oublier que ce nom n'étoit dans l'origine que celui d'une peuplade particulière,

(*) J'avois destiné cette digression à être placée à la tête de tout l'Ouvrage ; mais la grosseur du second volume m'ayant forcé de mettre la Table des matières à la fin du premier, j'ai cru devoir placer ici cette Digression, pour que les deux volumes fussent à peu près égaux.

c'est-à-dire des Doriens, et qu'il n'étoit devenu le nom général des Grecs que long-temps après le siége de Troyes. Ils se regardèrent donc comme étrangers aux peuples qui avoient occupé la Grèce avant Deucalion, et ne s'occupérent qu'à imaginer des généalogies pour s'enter sur quelqu'une des branches de sa race. C'est d'après ce préjugé, qu'Apollodore, ou celui qui a abrégé ses ouvrages, a placé la généalogie de Deucalion, immédiatement après celle des dieux, et que beaucoup de poëtes Grecs l'ont regardé comme le premier homme, quoiqu'il soit certain qu'il y avoit eu plusieurs souverains avant lui à Argos, et dans d'autres parties de la Grèce.

C'est également par une suite de ce préjugé, qu'Ephore, cité par Strabon (*L.* v, *p.* 337) et Denys d'Halicarnasse (*L.* I, *C.* 17) ont fait des Pélasges une nation particulière, qui avoit bien à la vérité habité la Grèce pendant quelque temps, mais qui en avoit été chassée par les Hellènes, et avoit fini par être entièrement détruite, au lieu de reconnoître que c'étoit d'elle que les Grecs descendoient. C'est principalement pour rectifier ces fausses idées, que j'entreprends cette digression, dans laquelle je me propose de faire voir comment les Grecs, tous Pélasges dans l'origine, se partagérent, à la suite de quelques divisions intestines, en deux nations principales, qui furent les Ioniens et les Doriens.

Comme dans le courant de cette digression, je serai obligé à chaque instant de me fonder sur le nombre de générations qu'il y a entre tel ou tel individu, ce qui est à peu près la seule chronologie qu'on ait pour ces temps reculés, je crois devoir commencer par mettre sous les yeux un tableau comparé de la

généalogie des trois familles régnantes dans la Grèce, qui prétendoient à la plus haute antiquité.

ARGOS.

Inachus.
Phoronée.
Niobé.
Argus.
Phorbas.
Triopas.

Agénor.	Iasus.
Crotopus.	Io.
Sthénélus.	Epaphus.
Gélanor.	Libye.
	Bélus.

Thessalie.		Arcadie.
	Danaüs.	Pélasgus.
	Hypermnestre.	Lycaon.
Deucalion.	Abas.	Nyctimus.
Hellen.	Acrisius.	Callisto.
Æole.	Danaé.	Arcas.
Sisyphe.	Persée.	Aphidas.
Glaucus.	Alcée.	Aléus.
Bellérophon.	Amphytrion.	Lycurgue.
Hippolochus.	Hercules.	Ancée.
Glaucus.	Tlépolème.	Agapénor.

La généalogie des rois d'Argos est tirée en partie de Pausanias, et en partie d'Apollodore. Ils ne sont pas

toujours d'accord sur les noms, comme on l'a vu dans mes notes; mais ils le sont sur le nombre des générations, et ils s'accordent avec Clément d'Alexandrie et Tatien (A). Celle des rois d'Arcadie est également tirée d'Apollodore et de Pausanias. J'ai même mis une génération de plus que ne le font ces deux écrivains, qui disent que Callisto étoit fille de Lycaon. On a vu (*L.* III, *C.* VIII, *note* 8) les raisons qui m'ont engagé à mettre cette génération de plus. Quelques auteurs placent à une époque un peu plus reculée Pélasgus le fondateur de l'Arcadie (B), mais toutes les probabilités se réunissent en faveur de l'opinion que j'ai adoptée. La postérité d'Arcas est établie de la manière la plus authentique par Apollodore et par Pausanias; et de l'aveu de presque tous les écrivains, il n'y a eu qu'un roi entre Lycaon et lui. D'un autre côté, Lycaon étoit, suivant Pausanias (*L.* VIII, *C.* 2), contemporain de Cécrops, qui vivoit environ neuf générations avant le siége de Troyes; et nous avons vu dans Apollodore, que le déluge de Deucalion arriva sous le règne de Nyctimus son fils; ce qui confirme encore la généalogie que j'ai adoptée.

La généalogie de Glaucus est tirée d'Homère, et c'est ce que nous avons de plus authentique sur la postérité de Deucalion. On a vu dans mes notes que beaucoup d'autres branches de cette famille ne comptoient également que huit générations depuis Deucalion jusqu'au siége de Troyes.

On voit par ces généalogies, qui sont fondées sur les documens les plus authentiques, que Pélasgus, le fondateur du royaume d'Arcadie, étoit contemporain de Danaüs. Denys d'Halicarnasse s'est donc trompé en di-

sant qu'Œnotrus son petit-fils étoit antérieur de dix-huit générations au siége de Troyes. Il avoit probablement été induit en erreur par Ephore; car il paroît, par ce que dit Strabon (*L.* v, *p.* 337), que cet historien croyoit les Pélasges originaires de l'Arcadie. Ce système a déjà été réfuté par Théod. Ryckius (*Dissertatio de primis Italiæ incolis post Holstenii notas ad Stephanum Byzantinum*); mais comme M. Larcher a cru devoir l'adopter dans sa Chronologie d'Hérodote, je vais entrer dans quelques détails qui prouveront que Denys d'Halicarnasse et Ephore ont confondu Pélasgus le premier roi de l'Arcadie, avec Pélasgus fils de Niobé, l'un des premiers rois de l'Argolide, et que les habitans de ce pays étoient connus sous le nom de Pélasges (C), dès les temps les plus reculés. Nous voyons d'abord dans Diodore de Sicile (*L.* v, *C.* 81), que Xanthus fils de Triopas emmena de l'Argolide une colonie de Pélasges, et alla s'établir avec eux dans l'île de Lesbos, sept générations avant le déluge de Deucalion. Xanthus étoit frère d'Agénor et d'Iasus, et il y a effectivement sept générations entre eux et Nyctimus, qui étoit contemporain de Deucalion; ainsi cette tradition de Diodore porte tous les caractères de la vérité. Deux ou trois générations après, six générations après Pélasgus fils de Niobé, et environ cinq avant le déluge de Deucalion, Pélasgus, Achæus, et Phthius, allèrent, suivant Denys d'Halicarnasse (*L.* I, *C.* 17), s'établir dans la Thessalie. Il dit positivement qu'ils étoient partis de l'Argolide; et lors même qu'il ne le diroit pas, le nom de Larisse qu'ils donnèrent à leur ville principale, celui d'Argos qu'ils donnèrent au pays, nous feroient assez connoître leur

origine; car il n'y avoit aucune ville de ce nom dans l'Arcadie, et tout le monde sait que la citadelle d'Argos se nommoit Larisse. Pausanias dit (*L.* II, *C.* 24) que c'étoit en mémoire de Larisse fille d'un Pélasgus roi d'Argos; mais ce qu'il y a de certain, c'est que les Pélasges donnèrent ce nom à la première ville qu'ils fondèrent dans tous les pays où ils s'établirent (*voyez Strabon, L.* IX, *p.* 672, *et Etienne de Byzance à ce mot*); ce qui prouve évidemment que ces colonies étoient venues de l'Argolide et non de l'Arcadie.

On ne peut donc douter que le nom de Pélasges ne fût celui des habitans de l'Argolide, avant même qu'il fût question de l'Arcadie, et cela est encore démontré par d'autres passages des auteurs les plus anciens. Voici ce qu'Æschyle fait dire à Pélasgus, dans ses Suppliantes : « Je suis Pélasgus, souverain de cette con- » trée habitée par les Pélasges, qui portent le nom de » leur roi; je commande aux lieux qu'arrosent, vers » le couchant, le Strymon et l'Axius; mon empire » confine aux Perrhæbes, au Pinde voisin de la Pæo- » nie, aux monts de Dodone, et de l'autre côté, » n'a de bornes que l'humide élément (D). » Or on sait que Pélasgus étoit roi d'Argos. Hérodote (*L.* II, *C.* 171) dit que les filles de Danaüs apprirent aux femmes des Pélasges à célébrer les Thesmophories; et comme ce fut à Argos qu'elles vinrent s'établir, il en résulte que l'Argolide étoit Pélasge à cette époque. Ce passage prouve même que le reste du Péloponnèse l'étoit aussi, car voici ce que dit Hérodote : « Les » filles de Danaüs apportèrent ces mystères d'Ægypte, » et les enseignèrent aux femmes des Pélasges; mais

» dans la suite, les Doriens ayant chassé les anciens » habitans du Péloponnèse, ce culte se perdit, excepté » chez les Arcadiens, qui étant restés dans le Pélo- » ponnèse, et n'ayant pu en être chassés, furent les » seuls qui le conservèrent ». Il me semble qu'il est difficile de donner à entendre, d'une manière plus claire, que les habitans du Péloponnèse étoient tous Pélasges, lorsque les Doriens vinrent s'y établir. Quant au reste de la Grèce, il ne peut y avoir aucun doute sur la Thessalie ; elle avoit été peuplée, comme nous l'avons vu, par Pélasgus et ses frères. Il ne peut pas non plus y en avoir au sujet de l'Attique. Hérodote dit positivement (*L.* I, *C.* 57) que ses habitans étoient Pélasges d'origine, et (*L.* VIII, *C.* 44) qu'avant le règne de Cécrops ils étoient connus sous le nom de Pélasges Cranaens. M. Larcher (*Chronologie d'Hérodote, C.* 8, § II) prétend à la vérité qu'Hérodote s'est trompé, mais on trouvera dans ce qui va suivre la réponse aux difficultés qu'il propose. On a vu dans ma note première (*L.* III, *C.* XVI) que la Bœotie avoit été dans le principe soumise aux mêmes rois que l'Attique ; ce qui semble prouver qu'elle étoit aussi une colonie de Pélasges.

Le nom de Pélasges fut donc, dans le principe, celui des habitans de l'Argolide, et il devint celui de toute la Grèce, à mesure qu'ils y portèrent la civilisation par leurs colonies. Aussi Hérodote dit-il (*L.* II, *C.* 56) que toute la Grèce se nommoit anciennement Pélasgie. C'est en parlant des femmes qui fondèrent l'oracle de Dodone ; il nous apprend qu'elles avoient été amenées de Thèbes en Ægypte par des Phéniciens, et que l'une d'elles fut vendue chez les Thesprotes,

peuple du pays qui prit par la suite le nom de Grèce, et qui portoit alors celui de Pélasgie. Δοκέει ἐμοὶ ἡ γυνὴ αὕτη τῆς νῦν Ἑλλάδος, πρότερον δὲ Πελασγίης καλευμένης τῆς αὐτῆς ταύτης, πρηθῆναι ἐς Θεσπρωτούς. D'après la traduction de M. Larcher, on croiroit que c'est à la Thesprotie seule qu'Hérodote attribue le nom de Pélasgie, et l'on voit par sa note que c'est ainsi qu'il a entendu ce passage; mais malgré toute la déférence que j'ai pour les lumières de ce savant respectable, je crois que le sens que je lui donne est le plus naturel.

Il s'agit maintenant de rechercher les causes qui firent oublier ce nom, de telle manière qu'on crut que la nation qui l'avoit porté avoit elle-même disparu, et à quelle époque cela arriva. Le nom général de la nation dut naturellement devenir d'un usage beaucoup moins fréquent, lorsque les colonies se furent multipliées. Chacune de ces colonies avoit pris un nom particulier; quelques-unes même avoient envoyé d'autres colonies, et comme la nation n'étoit jamais dans le cas de se réunir pour des expéditions générales, on n'avoit aucune occasion d'employer le nom général. La guerre de Troyes elle-même ne peut pas être regardée comme une expédition faite en commun par les Grecs, car les Doriens, qui étoient déjà un peuple considérable, ne s'y trouvèrent pas; et les Troyens contre qui elle se faisoit étoient eux-mêmes Grecs d'origine. C'est probablement pour cela qu'Homère n'a pas employé, pour désigner les Grecs sous les ordres d'Agamemnon, le nom de Pélasges, qui convenoit également aux assiégés et aux assiégeans, mais les noms Δαναοὶ, Ἀργεῖοι, Ἀχαιοὶ, qui étoient ceux des peuples les

plus puissans de la Grèce Européenne. On ne peut cependant douter que tous les Grecs ne portassent encore le nom de Pélasges à cette époque ; car Euripides dans son Oreste le donne à chaque instant aux Argiens, et Virgile, qui n'a jamais employé aucune expression au hasard, nomme indifféremment les Grecs qui faisoient le siége de Troyes, *Pelasgi, Graii, Danai* et *Achivi*. Ovide se sert aussi souvent du mot *Pelasgi* pour désigner les Grecs en général, et il n'est pas probable que ces deux poëtes, qui étoient tous deux très-savans, eussent employé ce nom s'il avoit cessé d'être en usage.

Voici maintenant quelles furent les causes de l'oubli absolu de ce nom. On a vu (*L.* II, *C.* VIII, *note* 5) que les Héraclides n'avoient pris aucune part à la guerre de Troyes. Ils ne pouvoient en effet se trouver à une expédition commandée par les Atrides qu'ils devoient regarder comme des usurpateurs. Ce fut probablement eux qui empêchèrent les Doriens d'y aller, car Homère n'en parle point dans le Catalogue des vaisseaux. Cette guerre ayant jeté la Grèce dans le plus grand épuisement, les Doriens en profitèrent pour tenter une invasion sur le Péloponnèse ; et après avoir été repoussés plusieurs fois, ils parvinrent à s'emparer de la plus grande partie de cette presqu'île. Ils ne chassèrent cependant pas tous les peuples qui l'habitoient. Les Arcadiens se maintinrent dans leur indépendance par la force des armes. Les Eléens s'y maintinrent aussi par des traités avec les Doriens. Les Argiens, les Messéniens et quelques autres peuples se soumirent aux vainqueurs, et partagèrent leurs terres avec eux ; mais les Achæens furent chassés de la Laconie. Ils se jetèrent sur l'Ægialée qui étoit alors occupée

cupée par les Pélasges Ioniens, les en chassèrent, et s'y maintinrent indépendans des Doriens. Les Ioniens se retirèrent chez les Athéniens, qui consentirent à les recevoir, en mémoire des services que leur avoit rendus Ion fils de Xuthus, ou plutôt, comme l'observe Pausanias (*L.* VII, *C.* 1), parce qu'ils craignoient d'être conquis par les Doriens; et effectivement, avec leur secours ils parvinrent à arrêter le progrès des armes des Doriens, et à les empêcher de passer Mégare. Les Ioniens restèrent, à ce qu'il paroit, quelque temps dans l'Attique; car ils y vinrent sous le règne de Mélanthus, et ils n'en sortirent qu'après la mort de Codrus son fils (*Pausanias, L.* VII, *C.* 1 *et* 2), qui périt, comme on le sait, dans la bataille qui ôta aux Doriens l'espoir de s'emparer de l'Attique. Le danger étant passé, et le territoire de l'Attique ne pouvant pas suffire à cet accroissement de population, les Ioniens songèrent à aller former quelque part un nouvel établissement, et ils se décidèrent à passer en Asie. Les Athéniens, les Thébains, les Minyens d'Orchomène, les Phocéens, excepté ceux des environs de Delphes, et les Abantes de l'Eubée, concoururent à cette expédition, qui partit sous les ordres de Nélée et des autres fils de Codrus (*Pausanias, L.* VII, *C.* 2 *et* 3). Cette expédition se fit au nom des Ioniens, qui en formoient la majeure partie; mais comme leur ancienne patrie étoit sous une autre domination, comme ils étoient partis d'Athènes, que c'étoit cette ville qui leur avoit fourni les moyens d'exécuter leur entreprise, et qui leur avoit donné des chefs, elle prit à leur égard les droits de Métropole, et ils la regardèrent comme telle (E). Ce fut ou à cette époque, ou quelque temps après,

que les Athéniens adoptèrent le nom d'Ioniens; car il n'est point vraisemblable qu'ils l'aient pris par reconnoissance pour les services que leur avoit rendus Ion fils de Xuthus. D'abord ces services ne sont rien moins qu'avérés, comme on l'a vu dans mes notes. En second lieu, s'ils avoient pris ce nom de lui, ils l'auroient eu à l'époque du siége de Troyes : cependant Homère ne le leur donne que dans un seul endroit, et ce passage me paroît très-suspect. Mais voici, à ce que je crois, ce qui fit prendre ce nom aux Athéniens. Les Ioniens, une fois établis en Asie, y parvinrent bientôt au plus haut degré de prospérité ; et tandis que la Grèce Européenne étoit plongée dans la barbarie qui avoit été la suite de l'invasion des Doriens, l'Ionie voyoit fleurir chez elle le commerce, les arts, les sciences et les lettres ; et ce fut de son sein que sortirent les premiers philosophes, les premiers poëtes et les premiers sculpteurs. Il n'est donc pas étonnant que les Athéniens, fiers d'une pareille colonie, aient cru s'honorer en adoptant son nom. Mais la puissance des Lacédémoniens ayant pris par la suite un accroissement considérable, et celle des Athéniens ayant au contraire été toujours en déclinant, leurs colonies ellesmêmes ayant été affoiblies par les guerres qu'elles avoient eues les unes contre les autres, contre les rois de Lydie, et en dernier lieu contre les rois de Perse, qui les avoient réduites en esclavage, le nom d'*Hellènes* prit le dessus, et devint le nom général de tous les Grecs. Mais cela n'arriva probablement que lorsque la crainte des armes des Perses força les Grecs d'Europe à se réunir.

On voit maintenant comment il faut entendre ce que

dit Hérodote (*L.* I, *C.* 56), *que les Pélasges n'étoient jamais sortis de leur pays.* Comme Argos et les autres villes du Péloponnèse étoient soumises aux Doriens, Athènes étoit devenue la métropole de la nation Pélasgique; et ce fut sans doute par cette raison qu'elle donna, à différentes époques, retraite à des Pélasges chassés de la Bœotie, de l'Italie et de l'île de Samothrace (F). Hérodote a donc pris la métropole pour la nation entière, ce qui est une chose assez ordinaire; et dans ce sens, il a eu raison de dire que les Pélasges n'étoient jamais sortis de leur pays, puisque la ville d'Athènes étoit presque la seule ville de la Grèce qui fut habitée depuis sa fondation par le même peuple.

Il ne sera pas inutile d'ajouter ici quelques détails sur les Hellènes, et sur les causes de leur séparation d'avec les Pélasges. Je dis de leur séparation, car il me paroît évident qu'avant leur entrée dans le Péloponnèse, ils ne formoient qu'un seul peuple avec eux; c'est ce qui résulte des termes d'Hérodote que je crois que M. Larcher a mal rendus. Il dit (*L.* I, *C.* 58): « Quant à la nation Hellénique, s'étant séparée de la na-» tion Pélasgique, elle étoit foible et très-petite dans » les commencemens. » M. Larcher a traduit: *foible, séparée des Pélasges.* Mais le mot ἀποσχισθὲν signifie *s'étant séparée.* Ce qui suppose que, dans le principe, ils ne formoient qu'une seule nation avec les Pélasges; et nous avons vu (*L.* I, *C.* VII, *note* 3) que Deucalion étoit probablement originaire du Péloponnèse. Aussi les Æoliens, qui étoient ses descendans, se regardèrent-ils toujours comme Pélasges, ainsi que le dit Hérodote (*L.* VII, *C.* 95), et les Doriens eux-mêmes ne s'en séparèrent que par une suite de la

division qui se mit entre les Pélasges, à l'occasion suivante. Amphitryon fils d'Alcée, l'aîné de la famille de Persée, et par cela même chef de tous les Pélasges, ayant été privé de ses droits par Sthénélus son oncle, se retira à Thèbes. Mais les guerres perpétuelles de cette ville contre les Eubœens et contre les Minyens d'Orchomène, celle qu'il eut lui-même à soutenir contre les Téléboens, pour recouvrer les biens du pére de sa femme, l'empêchèrent de faire aucune tentative pour rentrer dans ses Etats. Il n'en fut pas de même d'Hercules son fils ; et à travers toutes les fables dont les poëtes ont surchargé son histoire, on aperçoit assez évidemment qu'il fut presque toujours en guerre avec Eurysthée fils de Sthénélus. Il paroît cependant par le séjour qu'il fit à Tirynthe, qu'il rentra dans ses Etats; mais ce n'étoit pas à cela que se bornoient ses prétentions : il vouloit se faire reconnoître pour chef des Pélasges, comme étant l'aîné des descendans d'Inachus et de Persée ; et ce fut là sans doute la principale cause de la guerre qu'il fit aux Eléens, aux Pyliens et aux Achæens de Lacédémone. Ce qui semble le prouver, c'est qu'après les avoir vaincus, il ne s'empara pas de leur pays, mais il y laissa les souverains légitimes, sous la seule condition qu'ils reconnoîtroient tenir de lui leur autorité. Il conserva probablement Tirynthe jusqu'à sa mort; mais à cette époque, Eurysthée s'en empara et en chassa ses fils, qui se réfugièrent d'abord à Thèbes, et ensuite dans le pays des Doriens, comme nous l'avons vu L. II, C. VIII, note 5. Les Doriens prirent les armes pour faire valoir leurs droits ; ce qui occasionna une scission entre eux et ceux des

Pélasges qui reconnoissoient l'autorité des Atrides, qu'Eurysthée avoit choisis pour ses successeurs.

Il me reste maintenant à faire quelques observations sur deux passages d'Hérodote qu'on pourroit m'opposer. Il dit à la fin du paragraphe que je viens de citer, que les Pélasges étoient une nation barbare; ce qu'il cherche à établir par la comparaison de la langue des Hellènes, avec celle des peuplades purement Pélasges qui existoient de son temps. Comment concilier cela avec ce qu'il avoit dit, que la nation Pélasge n'étoit jamais sortie de son pays, c'est-à-dire de la Grèce? Voici comment je crois pouvoir résoudre cette difficulté: c'est qu'il a pris le mot Barbare, uniquement comme l'opposé du mot Hellène, suivant la définition qu'en donne Thucydide qui dit (*L.* 1, *C.* 3), en parlant d'Homère: *οὐ μὴν οὐδὲ Βαρβάρους εἴρηκε· διὰ τὸ μηδὲ Ἕλληνάς πω (ὡς ἐμοὶ δοκεῖ) ἀντίπαλον εἰς ἓν ὄνομα ἀποκεκρίσθαι.* « Il n'a point nommé les Barbares, parce que » (à ce que je crois) les Hellènes, qui en sont l'op» posé, n'étoient pas encore réunis sous une déno» mination commune. » On voit par ce passage que, lorsque cette dénomination eût été adoptée, on donna le nom de Barbares à tous ceux à qui elle ne pouvoit pas convenir. Hérodote a donc commis un anachronisme en donnant aux Pélasges le nom de Barbares, à une époque où il n'étoit pas encore connu. Mais comme on ne connoissoit de son temps que les Hellènes et les Barbares, et que les Pélasges n'étoient point Hellènes, il a cru pouvoir les désigner par ce nom de Barbares. Quant à ce qu'il ajoute, que les Pélasges parloient une langue barbare, et que ceux d'entre eux qui parloient la langue grecque, comme par exemple les Athé-

niens, la parloient parce qu'ils avoient adopté celle des Hellènes; je crois qu'à cet égard il s'est trompé. Il a tiré cette conséquence de la comparaison qu'il avoit faite entre la langue grecque qu'on parloit de son temps, et le langage de quelques peuplades Pélasges qui étoient restées long-temps isolées. Comme ce langage lui avoit paru barbare et inintelligible, il en avoit conclu que les Athéniens et les autres peuples Pélasges d'origine, avoient adopté celui des Hellènes. Mais les anciens connoissoient si peu l'art de comparer les langues, pour découvrir l'analogie qu'elles pouvoient avoir les unes avec les autres, que ce raisonnement ne peut être d'aucune force. Varron, cité par Aulugelle (*L.* 1, *C.* 18), observe que les Grecs ignoroient pour la plupart que *Lepus* et *Puteus* fussent des mots grecs d'origine, et que le nom de Grecs que leur donnoient les Romains, fut leur ancien nom. Varron lui-même, tout savant qu'il étoit, n'a fait que soupçonner l'analogie qu'il pouvoit y avoir entre le grec et le latin; cependant cette analogie a été établie par Jos. Scaliger, Saumaise, et par d'autres savans, de la manière la plus frappante. D'après cela, en supposant que le langage des Crestoniens et des autres colonies isolées dont parle Hérodote, fût resté tel qu'il étoit lorsqu'ils avoient cessé d'avoir des liaisons suivies avec le reste de la Grèce, celui des autres Grecs s'étant perfectionné par les communications qu'ils avoient les uns avec les autres, et par les travaux des poëtes, il devoit y avoir, à l'époque où vivoit Hérodote, assez de différence entre ces deux langues, pour qu'il ne pût soupçonner aucune analogie entre elles.

Je termine ici cette Digression, qui m'a paru né-

cessaire pour rectifier les fausses idées sur les Pélasges qu'on a avancées dans plusieurs ouvrages très-savans. On voit d'ailleurs par là quelle fut l'origine de cette rivalité entre les Athéniens et les Lacédémoniens, qui fut la principale cause de la guerre du Péloponnèse, et de la ruine de la Grèce. Argos, qui étoit l'ancienne métropole, étant entre les mains des Doriens, qui étoient un peuple nouveau, Athènes, la plus ancienne des villes Pélasges, prétendoit exercer sur tous les Grecs les droits de métropole. Lacédémone, de son côté, les réclamoit comme étant gouvernée par les Héraclides, qui étoient les descendans d'Inachus, premier roi des Pélasges. On sait quelles furent les suites de cette rivalité, et l'on doit me savoir gré d'en avoir développé les causes.

NOTES
SUR CETTE DIGRESSION.

NOTE A. Ces deux auteurs paroissent se contredire. Le premier dit dans ses Stromates (*L.* 1, *p.* 379) qu'Inachus avoit précédé le siége de Troyes de vingt et une générations, et Tatien (*Orat. ad Græc.*, *C.* 59) n'en compte que vingt. Cette différence vient sans doute de ce que Clément a compté ces générations en descendant de Triopas à Danaüs par Iasus et Io, tandis que Tatien les a comptées par Agénor ; ce qui fait la différence d'une génération.

B. Charax, cité par Etienne de Byzance (*v.* Παῤῥασία), et le scholiaste d'Euripides (*Orestes*, *v.* 1646) disent qu'il étoit fils d'Arestor, fils d'Ecbasus fils d'Argus. D'après cela il auroit été contemporain d'Agénor et d'Iasus. Ses successeurs furent, suivant le scholiaste d'Euripides, Lycaon, — Nyctimus, — Doriéus, —Parthin, —Cétéus, qui fut pére de Callisto. Comme presque tous ces rois nous sont inconnus d'ailleurs, j'ai cru devoir m'en tenir aux auteurs que je cite.

C. Je soupçonne que le nom de Pélasges étoit celui que prenoient tous les rois d'Argos, comme ceux d'Ægypte prenoient celui de Pharaon. Ce qui donne quelque probabilité à cette conjecture, c'est qu'il est question dans divers auteurs de plusieurs rois de l'Argolide qui ont porté ce nom, tandis qu'on n'en trouve aucun dans les suites qui nous ont été conservées par Appollodore,

Apollodore, Pausanias, Tatien, Eusèbe et Varron dans St. Augustin (*de Civitate Dei*, *L.* XVIII). Il me paroît évident que Pélasgus fils de Niobé est le même qu'Argus. Pausanias parle (*L.* I, *C.* 14, *et L.* II, *C.* 22) de Pélasgus fils de Triopas, et (*L.* II, *C.* 23) de Pélasgus père de Larisse, tous les deux rois d'Argos. Hygin (*Fab.* 124) met au nombre de ces rois Pélasgus fils d'Agénor. Enfin Æschyle, dans le passage que j'ai cité, nomme Pélasgus le roi sous le règne duquel Danaüs vint à Argos, et presque tous les autres écrivains donnent à ce dernier le nom de Gélanor. Il me paroît donc probable que les autres avoient, ainsi que lui, deux noms, ou plutôt que celui de Pélasgus étoit un titre. Ce qui vient encore à l'appui de cette conjecture, c'est que ce nom paroît aussi avoir été adopté par les différens chefs des colonies que les Pélasges envoyèrent ; car Strabon dit (*L.* V, *p.* 338) que plusieurs héros portèrent le nom de Pélasgus, et le donnèrent à des peuples ; et effectivement, nous avons vu que la colonie qui alla dans la Thessalie étoit commandée par un Pélasgus. Ce fut aussi un Pélasgus qui conduisit une colonie dans l'Epire, suivant Plutarque (*Vie de Pyrrhus*, *T.* II, *p.* 715). C'étoit un autre Pélasgus qui, suivant Servius sur Virgile (*Ænéïde*, *L.* VIII, *v.* 479), avoit fondé la ville d'Agylla en Italie. Enfin il est très-probable que les Pélasges de l'Asie, qui étoient établis à Larisse sur les bords de l'Hellespont, y avoient été conduits par un Pélasgus, puisque ce nom étoit encore celui de leur roi, à l'époque du siége de Troyes, comme on le voit dans Homère (*Il.* *L.* II, *v.* 843, *et L.* XVII, *v.* 288).

D. Ce passage prouve qu'Æschyle regardoit Argos comme la métropole des Pélasges, car tous ces pays avoient des rois; et l'autorité que Pélasgus s'attribue sur eux devoit se réduire à celle que lui donnoit la qualité de chef de la métropole. Argos ne cessa pas de l'être, lorsque Danaüs se fut emparé du trône. Elle le fut encore sous le règne des Pélopides, et ce fut plutôt à la prépondérance du peuple qu'il gouvernoit, qu'à la sienne propre, qu'Agamemnon dut le commandement de l'armée grecque. Il paroît que même lorsqu'ils furent devenus Doriens, les Argiens ne renoncèrent pas à cette prérogative; car nous voyons dans Hérodote (*L.* VII, *C.* 148) que lorsqu'ils furent invités à se réunir au reste de la Grèce, pour repousser les Perses, ils dirent « qu'ils le vouloient bien, pourvu qu'on leur donnât la moitié du » commandement; que de droit ce commandement » leur appartenoit en entier, mais qu'ils se contenteroient de la moitié. »

E. C'est ce qu'Hérodote entend, lorsqu'il dit (*L.* I, *C.* 146) qu'ils étoient partis du prytanée d'Athènes. Le prytanée étoit ce que nous appelons *hôtel-de-ville*, ou *maison commune*. On y tenoit un feu perpétuellement allumé; et les colonies en partant prenoient de ce feu pour allumer celui qui devoit brûler dans leur prytanée.

F. Je dis qu'ils leur donnèrent retraite à diverses époques, quoiqu'on ne parle en général que d'une seule peuplade qui se réfugia dans l'Attique, où elle s'établit au pied du Mont Hymette, et où elle bâtit le

mur pélasgique. Mais les auteurs qui en parlent sont si-peu d'accord sur le pays d'où elle sortoit, qu'il est presque impossible de supposer qu'ils n'aient pas eu en vue des peuplades différentes. Hérodote (*L.* II, *C.* 51) dit qu'ils habitoient auparavant l'île de Samothrace. Suivant Strabon (*L.* IX, *p.* 616), ils avoient été chassés de la Bœotie par les Bœotiens et les Minyens d'Orchomène, à l'époque du passage en Asie des Æoliens, sous les ordres des fils d'Orestès. Enfin il semble par ce que dit Thucydides (*L.* IV, *C.* 109), qu'ils étoient venus de l'Italie; car il les nomme Tyrrhéniens, nom qu'avoient pris les Pélasges qui s'étoient établis en Italie, suivant Hellanicus cité par Denys d'Halicarnasse, L. I, C. 28. Voilà donc trois peuplades Pélasges qui sont venues s'établir dans l'Attique. Hérodote ne les distingue pas précisément, mais il est difficile de concilier ce qu'il en dit, si l'on veut l'entendre d'une seule nation Pélasge. Il nous apprend (*L.* VI, 137) que les Pélasges qui étoient établis au pied du Mont Hymette, ayant été chassés par les Athéniens, allèrent s'emparer de l'île de Lemnos. Cette île étoit alors habitée par les Minyens (*idem*, *L.* IV, *C.* 145), qui furent forcés de se réfugier à Lacédémone. Après y avoir demeuré quelque temps, ils se soulevèrent; on les mit en prison. On peut voir dans le même endroit comment leurs femmes les délivrèrent. Mais enfin ils partirent avec Théras fils d'Antésion, qui avoit été tuteur des fils d'Aristodème, et par conséquent l'un des chefs des Doriens, lors de leur entrée dans le Péloponnèse. Il n'est pas possible de confondre cette peuplade avec celle dont il parle (*L.* II,

C. 51), qui vint de la Samothrace s'établir dans l'Attique, à l'époque à laquelle les Athéniens commençoient à se ranger parmi les Hellènes; car lorsque Théras partit, les Hellènes commençoient à peine à être connus, et les Athéniens étoient en guerre avec eux. Je crois donc que ceux qui s'établirent dans l'île de Lemnos étoient ceux qui avoient été chassés de la Bœotie; et que ceux qui vinrent de l'île de Samothrace s'établir dans l'Attique, leur étoient très-postérieurs. Pausanias (*L.* VII, *C.* 4) nous apprend que les Ephésiens, sous les ordres d'Androclus l'un des fils de Codrus, chassèrent de leur île les Samiens, dont une partie s'empara de l'île de Samothrace. Ce fut alors sans doute que les Pélasges quittèrent cette île; et comme à cette époque la puissance des Doriens étoit solidement établie dans le Péloponnèse, et qu'ils paroissoient avoir renoncé au projet de s'étendre au dehors, les Athéniens pouvoient bien avoir contracté des alliances avec eux. Ces derniers Pélasges furent probablement ceux qui construisirent le mur pélasgique. Quant à ceux dont parle Thucydides, on voit dans Strabon (*L.* v, *p.* 345) qu'il y avoit dans l'Italie, et à peu de distance d'Ostie, un endroit nommé ***Regis-Villa,*** qui avoit été jadis, à ce qu'on disoit, le palais de Malæotus, roi Pélasge, qui s'étoit retiré à Athènes avec ses sujets. Il ajoute ensuite que ces Pélasges étoient de la même nation que ceux qui habitoient Agylla; mais on ne sait pas à quelle époque cela se passa.

FIN.

ADDITIONS
ET CORRECTIONS.

TOME PREMIER.

Page 4, *ligne* 3, Ὑπερίωνα; *lisez*, Ὑπερίονα.

5, *l.* 1; *lisez*, Il eut ensuite de la Terre d'autres fils.

6, *l.* 9, Ῥία; *lisez*, Ῥέα.

7, *l.* 2, Dictée; *lisez*, Dicté.

— *l.* 4, Adraste; *lisez*, Adrastée.

11, *l.* 16, Phorcydes; *lisez*, Phorcides.

— *l.* 24, Galathée; *lisez*, Galatée.

13, *l.* 6, Ilithie; *lisez*, Ilithye.

— *l.* 11, Dione; *lisez*, Dioné.

— *l.* 13, Euphrosine; *lisez*, Euphrosyne.

19, *l.* 1, Auprès du lac Tritonide; *lisez*, sur les bords du fleuve Triton. *Voyez* la Table géographique de M. Larcher sur Hérodote, à ce mot.

— *l.* 4, Cœus; *lisez*, Cœus.

— *l.* 21; Elare; *lisez*, Elaré *ou* Elara.

21, *l.* 15, ne laissa pas de jouer dessus; *lisez*, ne laissa pas que de jouer dessus.

— *l.* 22, Phérécyde; *lisez*, Phérécydes, *et de même ailleurs.*

22, *l.* 12, Ἠώς; *lisez*, Ἠώς.

28, *l.* 10, ἠμμένας; *lisez*, ἡμμένας.

29, *l.* 7, Les jambes couvertes d'écailles de serpens. *Je me suis mal expliqué. Il faudroit traduire à la lettre,* des écailles de serpens pour jambes. *Il est évident qu'Apollodore a emprunté ces expressions de quelque poëte, qui vouloit dire par là, qu'ils avoient des serpens au lieu de jambes; car c'est ainsi que les géans sont représentés*

sur les anciens monumens, et entre autres dans une petite statue de Minerve qui est au Musée Napoléon, et c'est pour cela qu'Ovide (Metam. L. 1, v. 184), les nomme anguipedes. *Je dois cette remarque à M. Visconti.*

Pag. 29, *l.* 11 *et* 12, Porphyrion et Alcyonée étoient surtout remarquables ; *lisez*, Porphyrion et Alcyonée étoient les plus redoutables de tous.

— *l.* 14 *et* 15, L'autre avoit enlevé dans Erythie les bœufs du Soleil ; *lisez*, l'autre avoit emmené d'Erythie les bœufs du Soleil.

30, *l.* 3, 'πιλεύτα ; *lisez*, ἐπιλεύτα.

— *l.* 4, 'Ηρακλεῖ ; *lisez*, 'Ηρακλεῖ.

31, *l.* 1, Hercule ; *lisez*, Hercules, *et de même ailleurs.*

33, *à la fin*, étant tel et si puissant, etc. ; *lisez*, tel et si puissant, Typhon, lançant contre le ciel des pierres enflammées, s'y portoit, etc.

41, *l.* 15, Ce fut d'Hellen, etc. ; *lisez*, Ce fut d'Hellen que prirent le nom d'Hellènes, ceux qu'on nommoit auparavant les Grecs.

43, *l.* 3, Déionée ; *lisez*, Déion.

— *l.* 6, *c'est par erreur que le chiffre* 16 *a été placé dans cette ligne ; il se rapporte à une note qui concerne les fils d'AEole, et il doit être placé à la ligne* 3, *après le mot* Périérès.

49, *l.* 19, le fruit de la vigne ; *lisez*, le plant de la vigne.

51, *l.* 10, dans une armoire, *lisez*, dans un coffre.

53, *l.* 2, Céphée et Ancée, fils de Lycurgue ; *lisez*, Céphée, et Ancée fils de Lycurgue, *pour faire sentir que ce dernier seul étoit fils de Lycurgue.*

— *l.* 5, Amphytrion ; *lisez*, Amphitryon.

— *l.* 18, Lorsqu'ils furent tous rassemblés autour du sanglier, *lisez*, Lorsqu'ils eurent enveloppé le sanglier.

55, *l.* 14, Iphiclès ; *lisez*, Iphicle, *C'étoit un des fils de* Thestius.

Pag. 57, *l.* 13, Gorgès, *lisez*, Gorgé.

65, *l.* 14, Il est condamné à ce supplice, etc., *jusqu'à la fin de l'alinéa ; lisez*, Il subit cette punition, pour avoir indiqué à Asope, qui cherchoit sa fille Ægine, Jupiter qui l'avoit enlevée en secret.

— *l.* 25, Périères; *lisez*, Périérès. *De même p.* 67, *l.* 3.

66, *l.* 11; *εἶναι*; *lisez*, *εἶναι*.

69, *l.* 16, et Pélias la tua, etc.; *lisez*, et Pélias la tua au pied même des autels, et en général il continua à témoigner peu de respect pour Junon.

72, *l.* 1, *των*; *lisez*, *τῶν*.

75, *l.* 20, les oiseaux; *lisez*, les oiseaux de proie.

76, *l.* 17, *ἧκεν*; *lisez*, *ἧκεν*.

77, *l.* 18, Eryphile; *lisez*, Eriphyle.

80, *l.* 1, *ὑπὲρ αὐτοῦ*; *lisez*, *ὑπὲρ αὐτοῦ*.

— *l.* 5, Ἰολκῷ; *lisez*, Ἰωλκῷ.

81, *l.* 6, Iolchos; *lisez*, Iolcos.

84, *l.* 9, *effacez la virgule après* Ἰάλμενος.

90, *l.* 14; *effacez la virgule après* ὑπό.

94, *l.* 7, Ἐφέρετο δὲ; *lisez*, Ἐφέρετο δὲ.

95, *l.* 3, y gouverner; *lisez*, se gouverner.

97, *l.* 9, à l'entrée; *lisez*, à l'embouchure.

98, *l.* avant-dern., *βάλλων ἀφανεῖς λίθους*; *il faut lire*, *βάλλων, ἀφανὴς, λίθους, ce que j'ai exprimé dans ma traduction. On peut voir dans les notes de M. Heyne, les autres conjectures qui ont été faites sur ce passage. Mais je crois celle-ci évidente, et c'est par inadvertance que je ne l'ai pas mise dans le texte.*

99, *l.* 15, qu'il falloit jeter; *lisez*, qu'il falloit jeter de loin.

109, *l.* 3, Iolchos; *lisez*, Iolcos; *de même dans les autres endroits.*

111, *l.* 21, Ascræenne; *lisez*, Acræenne.

125, *l. dernière*, pour femme; *lisez*, pour femmes.

128, *l.* 13, Ἱπποκορυστὴς; *lisez*, Ἱπποκορυστής.

Pag. 133, *l.* 19, pour avoir méprisé une statue de Junon; *lisez*, pour avoir méprisé la statue en bois de Junon. *Il s'agit sans doute de celle qui étoit dans le temple célèbre qu'on voyoit auprès d'Argos.*

135, *l.* 10, Prætus; *lisez*, Prœtus.

— *l. dernière*, Mégapeuthès; *lisez*, Mégapenthès.

137, *l.* 16, qui étoit si puissant, etc.; *lisez*, qui étoit tel, que c'étoit à peine si plusieurs personnes auroient pu parvenir à le dompter.

143, *l.* 13 et 14, Phorcydes; *lisez*, Phorcides.

— *l.* 3 et 14, montré, *lisez*, indiqué. *En prenant dans le sens propre l'expression* Ὑφηγησαμένων, *il sembleroit qu'elles l'avoient conduit; mais Phérécydes, qu'Apollodore a suivi dans ce récit, dit seulement qu'elles lui indiquèrent le chemin.*

144, *l.* 4, φολίσι δρακόντων. *A la lettre*, la tête parsemée d'écailles de serpens; *mais ici, comme ci-dessus, p.* 29, *les écailles sont prises pour les serpens en entier.*

153, *l. dernière*, le trône; *lisez*, les Etats.

155, *l.* 1, ne voulant pas le; *lisez*, ne voulant pas les.

157, *l.* 11, le pays de Thèbes; *lisez*, la Cadmée. *Ce nom étoit celui de la citadelle de Thèbes; mais il paroît qu'on le donnoit aussi à tout le territoire de Thèbes, car Hérodote donne le nom de Cadméens à tous les Thébains.*

163, *l.* 11, soit à la lance; *lisez*, soit en lançant le javelot.

165, *l.* 9 et 10, Clymène; lisez, Clyménus.

167, *l.* 2 et 10, Amphytrion, *lisez*, Amphitryon.

— *l.* 8, Antoméduse; *lisez*, Automéduse.

168, *l.* 5, ἐπιτρωσσομένους; *lisez*, ἐπιτασσομένους.

— *l.* 7, συνετελεσθέντας; *lisez*, συντελεσθέντων.

— *ib.* ἔσθεσαι; *lisez*, ἔσεσθαι.

176, *l.* 8, αὐτὸν ἤνοιξε. *Je crois qu'il faut lire*, αὐτὸς ἤνοιξε, l'ouvrit lui-même.

Pag. 178, *l.* 20, *μιᾶ*; *lisez*, *μιᾷ*.

181, *l.* 18, qui déposa contre son père; *ajoutez*, en disant qu'il étoit convenu de donner un salaire.

— *l.* 26, Hercules tua Eurytion à son arrivée, etc.; *lisez*, tua Eurytion qui étoit venu voir sa prétendue.

191, *l. avant-dernière*, *et* 193, *l.* 2 Poltyus; lisez, Poltys.

193, *l. avant-dernière*, *et ailleurs*, Lybie; *lisez*, Libye.

195, *l.* 9, courut dessus lui, *lisez*, courut sur lui.

— *l.* 13, qui ayant rencontré; *lisez*, qui ayant atteint.

197, *l.* 1, au taureau, *lisez*, à un taureau.

199, *l.* 10, *mettez une virgule après l'*Echidne.

200, *l.* 20, Διεξιὼν δὲ Ἀσίας. *Il faut lire*, Ἀσίαν, *comme l'a observé M. Heyne.*

206, *l.* 13 et 14, *καὶ τὰς πλευρὰς κατεάξας. Il faut lire*, *κάτεαγὰς*, *Heyne.*

— *l. avant-dern.*, *τὸ θηρίον ἔπεισε*, *Il faudroit peut-être lire avec Gale*, *ἐπίεσε*. *Cependant le mot ἄγχων qui précède, exprimant la même chose d'une manière plus forte, je crois cette correction inutile.*

219, *l.* 20, Périclymènes; *lisez*, Périclymène.

231, *l.* 3, Déjanire apprenant de Lichas; *lisez*, ayant appris de lui. (*C'est-à-dire du hérault.*)

232, *l.* 21, Κλαάμητιδος; *lisez*, Καλαμήτιδος.

233, *l.* 6 et 7, il eut de Procris, etc.; *lisez*, il eut, des filles de Thestius, savoir: de Procris, l'ainée de toutes.

— *l.* 19, Erythrus; *lisez* Erythras.

— *l.* 22, Astybie; *lisez*, Astybias.

— *l.* 23, Philéis; *lisez*, Phyléis.

235, *l.* 2, Terpsicrates; *lisez*, Terpsicrate.

— *l.* 4, Patrocles; *lisez*, Patrocle.

— *l.* 6, Toxicrates; *lisez*, Toxicrate.

— *l.* 14, Cræsus; *lisez*, Crœsus.

237, *l.* 4, et s'enfuirent dans la Grèce; *lisez*, et s'enfuirent à travers la Grèce.

Pag. 246, *l.* 1 *et* 2, *αὐτῶν τῶν* Ἡρακλειδῶν *ὑπάρχειν. Il faut lire comme le propose T. Lefebvre*, *αὐτὸς τῶν*.

248, *l.* 12, *ἐπαρθεις*; *lisez*, *ἐπαρθείς*.

249, *l.* 7 *et* 8, Agénor s'étant établi dans l'Europe; *lisez*, étant venu en Europe.

257, Althemênes, *lisez*, Althemènes.

258, *l.* 10, *ἐπαινῃει*; *lisez*, *ἐπαινῄει*.

263, *l.* 10, *après ces mots*, ne le fit périr; *ajoutez*, s'il l'épargnoit.

264. *l.* 9, *ἐνθα*; *lisez*, *ἔνθα*.

267, *l.* 21, Phérécydes dit qu'il; *lisez*, Phérécydes dit que Cadmus.

283, *l.* 18, Hérodote; *lisez*, Hérodore.

295, *l.* 9, il s'en rapportoit; *lisez*, il s'en rapporteroit.

299, *l.* 13, Omoloïdes; *lisez*, Homoloïdes.

Ib., *l.* 24, Evérus, *lisez*, Evérès.

— *l. dernière*, l'un des Spartiates; *lisez*, l'un des Spartes.

300, *l.* 7, *αὐτοῦ*, *lisez*, *αὑτοῦ*.

305, *l.* 3, *et* 18, Périclymènes; *lisez*, Periclymène.

Ib. *l.* 13-14, en dévora la cervelle; *lisez*, en avala la cervelle.

309, *l. avant-dern. C'est par erreur qu'on a mis le chiffre* 5; *il n'y a aucune note pour cet endroit.*

311, *l.* 4, Hestiæa. *C'est à ceci que se rapporte la note* 5, *qui a été indiquée mal-à-propos à la page* 309, *et qui se trouve mal placée dans le volume de Notes, car elle devroit suivre celle qui la précède.*

315, *l.* 4, qui étoit couché avec elle; *lisez*, qui avoit commerce avec elle.

317, *l.* 21, Pélasge, *lisez*, Pélasgus.

319, *l.* 12, *Arpalée*; *lisez*, Harpalée.

Ib., *l.* 14, Clétor; *lisez*, Clitor.

Ib., *l.* 21-22, de Mænalus l'un d'eux; *lisez*, de Mænalus leur frère aîné.

Pag. 323, *l.* 12, Prætus; *lisez*, Prœtus.

328, *l.* 5, Ἡλέκτρα; *lisez*, Ἠλέκτρα.

341, *l.* 23, pour disputer sa main; *lisez*, pour disputer la main d'Hélène.

346, *l.* 1, εἱς; *lisez*, εἰς.

353, *l.* 8, qui l'avoit effrayé; *lisez*, effrayée.

Ib., Podarque; *lisez*, Podarcès, *et de même dans les autres endroits.*

362, *l.* 17 et 18, συγγυμαζόμενον; *lisez*, συγγυμναζόμενον.

363, *l.* 14, et elle cessa; *lisez*, et la stérilité cessa.

372, *l.* 16, Κλυτίας; *lisez*, Φθίας.

373, *l.* 20, Patrocles; *lisez*, Patrocle, *et de même dans les autres endroits.*

375, *l* 23, *lisez*, Jupiter leur donna; *lisez*, Jupiter, pour terminer cette dispute, leur donna.

— *l.* 24, Erechtée; *lisez*, Erechthée.

376, *l.* 15, Ποσειδῶν δὲ, etc. *Je n'ai point entrepris de corriger ce passage qui me paroît désespéré. Comme l'histoire dont il est question est connue d'ailleurs, j'ai rendu, dans ma traduction, le sens qui me paroissoit le plus vraisemblable.*

386, *l.* 12, *κρύπτων ἐπὶ τῶν χωρίων*. Je rapporte cela à Progné, dans ma traduction, parce qu'il étoit naturel que Térée cachât Progné, qu'il vouloit faire passer pour morte. Il paroît cependant par ce que dit Ovide (*Métam. L.* VI, *v.* 521), que ce fut Philomèle qu'il cacha. Au reste, tout ce passage est encore un de ceux qui prouvent que cet ouvrage est un abrégé fait à la hâte; car il est évident qu'Apollodore racontoit deux traditions différentes. Suivant l'une, qui est celle qu'Ovide a suivie, Térée avoit violé Philomèle, et lui avoit coupé la langue, pour l'empêcher de se plaindre : suivant l'autre, dont on trouve quelques traces dans Hygin (*Fab.* 45), il fit croire à Pandion que Progné étoit morte, et lui demanda Philomèle en mariage. D'a-

près cela, je crois que les mots κρύπτειν ἐπὶ τῶν χωρίων se rapportent à Philomèle, et que ce fut elle qu'il cacha à la campagne.

391, *l.* 13, car il aimoit; *lisez*, car elle aimoit.

397, *l.* 4, Pandion resté à Mégare; *lisez*, Pandion étant à Mégare.

— *l.* 14, fille d'Oplès; *lisez*, fille de Hoplès.

400, *l.* 17, Ὑανίνθου; *lisez*, Ὑακίνθου.

403, *l.* 19, craignant qu'il ne le surpassât dans son art; *lisez*, craignant que, vu ses talens naturels, il ne le surpassât dans son art.

TOME SECOND.

Pag. 1, *l.* 12, ne laisse pas d'être; *lisez*, ne laisse pas que d'être.

Ib. l. 17, *effacez le point qui est à la fin du vers.*

2, *l.* 3, J'ai rendu le mot διφυῆ, par les expressions *qui a les deux sexes.* M. Visconti croit qu'il pourroit ne signifier que *double* « ; Phanès, » ajoute-t-il, « comme je crois » l'avoir rendu probable, a donné l'origine au Janus des » Romains. J'en ai parlé au long dans le VIe. volume du » *Museo Pio - Clementino*, pl. VIII, et pl. B. à la fin du » volume, où j'ai parlé aussi du rapport de Phanès avec Bacchus, » Mais διφυής signifie précisément *qui a double nature;* et en supposant que Janus fût la même divinité que Phanès, on lui avoit donné un double visage, pour représenter cette double nature.

Ib, *l.* 11, φαω; *lisez*, φάω.

36, *l.* 16, Voici ce qu'on....; *lisez*, Quant à Thamyris, voici ce qu'on....

37, *l.* 13, Antonius; *lisez*, Antoninus.

38, *l.* 15, Parthénopée; *lisez*, Parthénopé.

Pag.

Pag. 7, *l.* 24, Ουρανός; *lisez*, Οὐρανός.

8, *l.* 13, et l'heureuse Theia; *lisez*, et l'heureuse Thia. Je n'ai pas été assez constant dans ma manière d'écrire ce nom, ainsi que celui de Thiodamas, qui se trouve plusieurs fois dans cet ouvrage. Ils s'écrivent en grec : Θεία et Θειοδάμας, et en latin, *Thia*, et *Thiodamas*. On trouve le premier dans Catulle (*de comâ Berenices*, *v.* 450), et le second dans Ovide (*in Ibin*, *v.* 490), et *Thiodamanteo Hylæ*, dans Properce (*L.* 1, *El.* 20, *v.* 6).

16, *l.* 12. M. Visconti observe avec raison que la tête de la Gorgone, placée sur l'Egide, ne peut pas trop convenir aux fables de la Titanomachie; mais Eratosthènes, à l'endroit que je cite, et Hygin son traducteur (*Poët. Astron. L.* II, *C.* 13) disent très-positivement que Jupiter avoit cette tête sur son Egide, lors de la guerre contre les Titans.

19, *note* 12 *oubliée*. Quelques-uns de ces noms de Néréïdes sont corrompus. J'ai laissé dans le texte Πρωτομέδουσα. M. Heyne a mis dans son édition Ποντομέδουσα, d'après plusieurs manuscrits. Il y a si peu de différence entre le Π et l'H, qu'il est très-probable qu'il faut lire Ἠιόνη, comme dans Hésiode, au lieu de Πιόνη. Il faut aussi corriger, d'après le même poëte, Νημερτής, au lieu de Νεόμηρις; et Ἰάνειρα, au lieu de Δηιάνειρα, d'après Homère. Il. L. XVIII, v. 47, Μελίτη, au lieu de Μελίη; et Νησαίη, au lieu de Ἰσαίη, d'après Homère et Hésiode.

20, *l.* 3, ils avoient; *lisez*, ils s'étoient.

21, *l.* 28, λέητον; *lisez*, λέκτρον.

23, *l.* 23 et 24. ἀγλαο-Κάρπους; *lisez*. ἀγλαοκάρπους.

28, *l.* 6, lorsque Otus et Ephialte, fils d'Aloès; *lisez*, lorsqu'Otus et Ephialtès, fils d'Aloée.

38, *l.* 16 et 20, Lygie; *lisez*, Ligie.

40, *l.* 9 et 10, Harpocratien ; *lisez*, Harpocration. *Ajoutez à la fin de la note.* Le scholiaste de Venise (*Il. L.* VIII, *v.* 39), dit que le Cyclope Brontès étoit le père de l'enfant dont Métis étoit enceinte, lorsque Jupiter l'avala.

— *l. avant-dernière*, Lybie ; *lisez*, Libye.

43, *l.* 11, *et cubilibus* ; *lisez*, *è cubilibus*.

44, *l.* 18, qui erre sur les mers ; *lisez*, qui erres sur les mers.

45, *l.* 18, Elare ; *lisez*, Elara.

— *l.* 20, Minyée ; *lisez*, Minyas.

— *l.* 21, Orchomène ; *lisez*, Orchoménus.

47, *l.* 22, on peut traduire ce passage ainsi : « on raconte » qu'il arriva à ce joueur de flûte quelque chose de par- » ticulier. Il disputoit un prix, lorsque la languette de » son instrument se replia (*ou* se brisa) et s'attacha à son » palais. Il n'en continua pas moins à jouer sur les seuls » roseaux, dont il se servit comme d'un chalumeau. » Mais de quelque manière qu'on le traduise, ce passage n'en est pas moins inintelligible pour ceux qui ont la moindre idée des diverses manières dont on joue des instrumens à vent.

49, *l.* 1, lui avoit ; *lisez*, lui avoient.

50, *l.* 2, *cataster.* 3 ; *lisez*, *cataster.* 32.

Même page, *l.* 11, *ajoutez à la note* 12, j'ai traduit διαβαίνειν τὴν θάλασσαν, par *marcher sur les flots.* M. Visconti croit que je me suis trompé, et voici ce qu'il dit : « Orion traversoit les flots tout de même que Saint-Chris- » tophe, la copie d'Orion ; *et aqua non pertingebat ad* » *culum*, suivant la phrase d'un ancien bréviaire. Le » passage suivant de Virgile (*AEn. L.* X, *v.* 763), cité » par M. Heyne, me paroît décider la question.

Quam magnus Orion
Cum pedes incedit medii per maxima Nerei
Stagna viam scindens, humero supereminet undas.

» διαβαίνειν a rapport à cette manière de raconter la fable

» que Virgile a suivie, et non à cette même fable, telle » qu'elle est racontée par les Scholiastes. » je ne crois pas cette explication admissible ici. Les vers de Virgile n'ont rapport qu'à la grandeur d'Orion, dont il cherche à nous donner une idée, en disant que lorsqu'il marchoit dans la mer, tout son corps, depuis les épaules, paroissoit au-dessus des flots ; mais il n'avoit besoin pour cela d'aucune faveur de Neptune, puisque c'étoit à sa taille seule qu'il devoit cet avantage. Au reste, ce don de Neptune est expliqué plus clairement par Eratosthènes, qui dit : *δοθῆναι δὲ αὐτῷ δωρεὰν, ὥς τε ἐπὶ τῶν κυμάτων πορεύεσθαι καθάπερ ἐπὶ τῆς γῆς, qu'il avoit été doué de la faculté de marcher sur les flots comme sur la terre.* C'est ce passage qui m'a décidé sur le sens que je devois donner à Apollodore.

59, *l.* 5, Iambes ; *lisez*, Iambiques.

61, *l.* 7, *manu ; lisez, manu'* pour le nominatif *manus.*

64, *l.* 23, Erechtée ; *lisez*, Erechthée.

67, *l.* 25, Rhætus ; *lisez*, Rhœtus.

79, *l.* 23, *μενεπτλόλεμοι ; lisez*, *μενεπτόλεμοι.*

84, *l. avant-dernière*, *θεμισοπόλου* ; *lisez*, *θεμιστοπόλου.*

85, *l.* métérologiques ; *lisez*, météorologiques.

— *l. dernière*, *addition.* Mes notes étoient déjà imprimées, lorsqu'il m'est tombé entre les mains un ouvrage de M. Pinkerton, intitulé : *Recherches sur l'origine et les divers établissemens des Scythes ou Goths.* J'y trouve, p. 97, ces singulières expressions : « je crois qu'un ou deux écri- » vains Grecs les plus modernes se servent du mot Γραι- » κὸς (ou Grec) du latin *Græcus*, ou poétiquement » *Graius.* Il est impossible d'expliquer comment les Ro- » mains furent conduits à donner ce nom à tout un peu- » ple, si on ne le fait pas dériver du mot grec Γραικὸς » (*anilis*), venant lui-même de Γραῖα (*anus*), *vieille* » *femme*, étymologie que le mot poétique latin *Graius* » semble aussi justifier. Il doit donc avoir eu pour prin-

» cipe l'extrême mépris d'un peuple guerrier pour ce » peuple savant. » D'après une assertion faite d'un ton aussi affirmatif, on ne sera pas peu étonné d'apprendre que le nom de *Grecs*, Γραικοὶ, se trouve dans Aristote, qui florissoit sous le règne d'Alexandre, époque à laquelle les Romains étoient à peine connus, même de nom, hors de l'Italie; dans Lycophron et dans Callimaque, qui fleurirent environ soixante ans après lui, et avant que les Romains se fussent emparés de la Grèce, dans Apollodore et dans la Chronique de Paros : enfin que Varron, cité par Aulugelle (L. I, C. 18), dit que le nom *Græcus* étoit l'ancien nom des Hellènes. Si M. Pinkerton regarde tous ces auteurs-là comme modernes, je le prie de nous dire quels sont ceux qu'il regarde comme anciens.

Pag 86, *l.* 7, que les Ioniens tenoient; *lisez*, que les Ioniens tiennent.

116, *l.* 8, lorsque Tydée étoit venu ; *lisez*, lorsque Tydée vint.

120, *l.* 2, fille de Bysalte; *il faut lire* Bisalte, malgré le texte d'Hygin. Ovide qui parle en passant de cette fable (*Metam.*, *L.* VI, *v.* 117), dit: *Aries Bisaltida fallis.*

125, *l.* 22, que Phrixus étoit; *lisez*, que Phrixus fut.

128, *l.* 19, Præteus ; *lisez*, Prœtus.

135, *l.* 19, Périclymènes ; *lisez*, Périclymène.

137, *l.* 14 *et suiv.*, j'ai mal traduit la fin de ce passage. Voici comment il faut le rendre : « il avoit une foule d'a» vantages dont le détail seroit impossible ; et il en fut » par la suite la dupe, grâces à l'adresse de Minerve. »

138, *l.* 19, dans l'aride Gérène ; *lisez*, dans l'agréable Gérène. *Ces vers sont tirés d'Etienne de Byzance*, *v.* Γερηνία.

144, *l.* 6, Bias seul osa les lui promettre ; *lisez*, Bias seul osa lui promettre de les enlever.

148, *l.* 12, fille de Polybus, roi d'Argos ; *lisez*, fille de Polybus, et roi d'Argos.

Pag. 157, *l.* 10, que Ménœtius avoit envoyé; *lisez*; qu'Actor avoit envoyé.

159, *l.* 17 *et* 21, Pæas; *lisez*, Pœas.

— *l.* 21, Θαυμακία; *lisez*, Θαυμακία.

160, *l.* 16, *note* 71, *addition*. M. Visconti croit qu'il ne faut rien changer. On nommoit aussi Bacchus Φάνης, et Φάνος y a beaucoup de rapport. Il y avoit dans l'île de Chios un promontoire nommé Phanes (Φάναι), qui étoit célèbre par ses vins, suivant Virgile, *Georg.* (*L.* II, *v.* 98). Il est donc possible que quelque auteur eût dit que Phanus étoit fils de Bacchus.

162, *l.* 23, *note* 79. C'est par erreur que j'ai mis Acaste au nombre des Argonautes oubliés par Apollodore.

175, *l.* 4, après ces mots, sur un vase funéraire publié par Winkelman (*Hist. de l'Art*, *pl.* 18, *éd. de* 1789, *in*-8°.); *ajoutez*, ou plutôt sur une ciste mystique de Bacchus, comme M. Visconti l'a prouvé.

178; on n'étoit pas d'accord sur le nom de ses deux fils; *lisez*, on n'étoit point d'accord sur leur nom.

180, *à la fin*, que de délivrer Phinée d'elles; *lisez*, que de les chasser du palais de Phinée.

189, *l.* 15, λίπτος; *lisez*, λιπτός.

191, *l.* 8, s'étoit emparé; *lisez*, s'étoit emparée.

— *l* 15, Ascræenne; *lisez*, Acræenne.

192, *l.* 24, il ajoute que Médée fut élevée; *lisez*, que Médus fut élevé.

196, *l* 12, copié Pausanias; *lisez*, copié Apollodore.

198, *l.* 16, Nonnius; *lisez*, Nonnus.

205, *l.* 19, M. Schulz; *lisez*, M. Schutz.

— *l. dernière*, *retranchez le point qui est après* ἐπαινυμεν, *et mettez-le à la fin du vers.*

211, *à la fin*, *note* 36, *addition*. Minerve avoit cependant à Argos un temple célèbre, dans lequel on gardoit le bouclier de Diomèdes. Il en est question dans l'élégie de Cal-

limaque, *in Lavacra Palladis.* Mais elle n'étoit pas pour cela la divinité tutelaire de cette ville.

219, *l.* 8, a supprimé ; *lisez*, a tronqué.

— *l.* 19, *note* 50, *addition.* M. Visconti me fait remarquer que Kuhnius, dans ses notes sur Pausanias, *L.* II *p.* 168, a fait la même conjecture que Sevin, excepté qu'il propose de lire ἐπυρσοφόρει, ce qui s'accorde mieux avec le passage d'Euripides que j'ai cité. On voit par sa note qu'il a entendu le reste du passage comme moi. Il paroît, comme l'observe M. Visconti, que Sophocles supposoit aussi Nauplius dans un petit bateau ; car la tragédie qu'il avoit faite à ce sujet, se trouve citée sous le nom de Ναύπλιος καταπλέων, *Nauplius navigateur*, et sous celui de Ναύπλιος πυρκαεὺς, *Nauplius faisant luire des feux.* Et comme le compilateur de cet abrégé suit assez volontiers les tragiques, on pourroit croire que c'est à la tragédie de Sophocles qu'il fait allusion. Properce parle aussi de cette fable, dans ces vers (*L.* IV, *El.* I, *v.* 15), qui m'ont été indiqués par M. Visconti.

Tu diruta fletum
Supprime, et Euboicos respice, Troja, sinus.
Nauplius ultores sub noctem porrigit ignes,
Et natat exuviis Græcia pressa tuis.

225, *l.* 7, sa fille les deux tiers ; *lisez*, sa fille et les deux tiers.

230, *l.* 17, *note* 5, *addition.* J'ai cru mal-à-propos que le passage d'Apollodore relatif à la Chimère, étoit corrompu ; et voici l'observation de M. Visconti à cet égard. « Aucun monument, en commençant par la grande Chi-
» mère Etrusque du Musée de Florence, et en descendant
» jusqu'aux médailles impériales les moins anciennes de
» la colonie de Corinthe, n'a omis la tête de chèvre dans
» la figure de ce monstre, c'est-à-dire que dans tous ces

» monumens, la tête de chèvre avec son col sort du milieu du dos de la Chimère. Il ne falloit donc pas interpréter Apollodore contre l'expression littérale du texte, » appuyée de quelques centaines de monumens, seulement pour le rendre plus conforme à un passage d'Homère où la figure de ce monstre est seulement désignée, » et d'après lequel la tête de chèvre, si elle n'est pas expressément indiquée, n'est pas non plus expressément » exclue. » D'après cette observation, il faut corriger ma traduction, sur celle que j'ai mise au commencement de cette note.

244, *l.* 11, les leur ayant refusé; *lisez*, refusés.

247, *l.* 25, *et p.* 248, *l.* 1, Chalcodoon; *lisez*, Chalcodon.

255, *l.* 15, Apollonia; *lisez*, Apollonis. Je dois ajouter à cette note, que c'est M. Visconti qui a le premier publié cette épigramme dans son ouvrage sur les Inscriptions Triopéennes, et il l'a illustrée par des monumens.

260, *l.* 27, (*Olymp.* IV, 53). Le Scholiaste dit; *lisez*, (*Olymp.* III, 53). Ce poëte ajoute (*v.* 55), qu'Hercules, etc.

269, *l.* 8, βουσασία; *lisez*, βουστασία.

— *l.* 12, βοόσασις; *lisez*, βοόστασις.

271, *l.* 13, Arrétias; *lisez*, Arétias.

277, *l. dernière*, δύς; *lisez*, δύο.

278, *l.* 1, j'a cru; *lisez*, j'ai cru.

288, *l.* 14, 16, 25, Perges; *lisez*, Perge.

— *l. avant-dern.*, Hémathīon; *lisez*, Emathion.

291, *l.* 11, être qui signifie simplement posé; *lisez*, qui signifie simplement être posé.

295, *l.* 27, *après ces mots*, qui obéissoient à Nestor; *ajoutez*, voici la traduction des vers d'Homère: « Ceux qui » habitent Tricca, l'escarpée Ithome, et OEchalie, la » ville d'Eurytus l'OEchalien, marchoient sous les ordres » de Podalire et de Machaon fils d'Esculape, et célèbres » médecins. Ils conduisoient trente vaisseaux. » *Il faut*

retrancher l'apostrophe qui est sur le ν final du mot Οἰχαλίην, *dans le second vers.*

306, *note* 4, Chalcodoon ; *lisez*, Chalcodon.

307, *l.* 20, note 16; *lisez*, note 17.

313, *l.* 5, voici la traduction des vers d'Homère : « Le redoutable Pluton fut bien percé lui-même d'une flèche aiguë, lorsque le même homme, le fils de Jupiter, le livra aux douleurs les plus cruelles, en le blessant à Pylos, parmi les morts.

314, *l.* 22, Lycimnius ; *lisez*, Licymnius.

315, *note* 16, *ajoutez*, cette correction est de M. Heyne.

332, *au bas*, aux fils d'Hercules dont je parle dans cette note, on peut ajouter Némausus, fondateur de la ville de Nîmes, suivant Etienne de Byzance.

339, *l.* 11, Lysandra; *lisez*, Timandra.

344, *l.* 5, Thères ; *lisez*, Théra.

350, *l.* 19 et 21, Euxantius; *lisez*, Euxanthius.

351, *l.* 9, AEchines ; *lisez*, AEschines.

367, *l. dernière*, M. Visconti croit que les mots μεθ' ὅπλων qui se trouvent dans le scholiaste d'Apollonius, et que j'ai rendus par ceux *sous les armes*, peuvent signifier *avec des instrumens*, et il entend par là des tubes, comme les anciens en employoient pour observer les astres. Le mot ὅπλα se prend souvent pour les instrumens d'un art quelconque, ce qui rend cette explication très-vraisemblable.

383, *l.* 6, L. 1, v. 775 ; *lisez*, v. 735.

— *l.* 11, je dois observer ; *lisez*, cependant, je dois observer.

390, *l.* 5, Hippius ; *lisez*, Hippias.

395, *l.* 17 et 22, στίχειν ; *lisez*, στείχειν.

403, note 20, *lisez*, Menalippus. *Et de même dans les autres endroits.*

404, note 23, Pausanias ne dit point que Cérès se changea en Furie, mais il dit qu'elle se mit en colère, ce que les Arcadiens

Arcadiens nomment, ἐριννύειν, et que ce fut pour cela qu'on lui donna le nom d'*Erinnys*. On pourroit croire d'après cela qu'il faut lire dans Apollodore : *μετὰ τὴν συνουσίαν*.

Pag. 404, *l*. 10 et 14. Periclymènes ; *lisez*, Periclymène.

423, *l*. 28, ΞΤ ; *lisez*, ΣΤ.

429, *note* 15, *addition*, AEsculape ressuscita aussi Androgée fils de Minos, suivant Properce, qui dit, L. II, El. I, v. 64.

> *Et deus extinctum, Cressis, Epidauriis, herbis.*
> *Restituit patriis Androgeona focis.*

440, *l*. 12, j'ai rendu les mots ἄγαλμα Ἀΐδα qui se trouvent dans le texte de Pindare, par ceux *une statue de Pluton*, ce qui est une faute, comme l'a observé M. Visconti. Les mots ξεστὸν πετρὸν qui suivent prouvent que c'étoit tout simplement une espèce de colonne qui étoit sur le tombeau d'Apharée, comme le dit Théocrite (Id., XXII, v. 207). On peut voir à ce sujet le Museo Pio Clementino de M. Visconti, T. IV, pl. XLIV, et pl. B. n°. 4 et 5.

448, *l*. 4, v. 519 ; *lisez*, v. 219.

449, *l*. 7, Troyes ; *lisez*, Troie. *C'est par inadvertance que j'ai écrit Troyes, tant dans le premier volume que dans celui-ci.*

465, *l*. 7, dans l'île de Cos ; *ajoutez*, ou plutôt dans Icos, l'une des Cyclades, comme le dit Antipater de Sidon, Epigr. 69.

504, *note C*. *Pélasges ; lisez*, Pelasgus.

TABLE DES AUTEURS

Corrigés ou expliqués dans les notes.

TABLE DES AUTEURS

Cités dans le premier Tome.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS LES DEUX VOLUMES.

Les chiffres romains indiquent les tomes, et les chiffres arabes les pages.

AB—AC

BA

231 ; il veut monter au ciel, et Pégase le précipite dans les Champs Aléens, *ibid.*; il devient aveugle, et périt misérable, *ibid.*; ses enfans, II, 232. — Bellérus, roi de Corinthe, tué par Belléro-phon, II, 226.—Bélus, fils de Neptune et de Lybie, et roi d'Ægypte, I, 123; épouse Anchinoé, *ibid.*; ses fils, *ibid.* — Benthésicyme, fille de Neptune et d'Amphitrite, élève Eumolpe, I, 393. — Bergius, le même que Dercynus, II, 281.

Bias, tué par Pylas son frère, I, 395.—Bias, fils d'Amythaon, I, 71; recherche en mariage Péro, I, 73; l'obtient par le moyen de Mélampe son frère, I, 77, II, 145; enfans qu'il a d'elle, I, 77, II, 147, 165, 168, 170; Mélampe lui fait avoir le tiers du royaume d'Argos, I, 77, 135, II, 225; il épouse une fille de Prœtus, I, 135, II, 226. — Bias, père d'Anaxibie, I, 71, II, 140. — Bias, fils de Priam, I, 357. — Biche Cerinyte (la), *voy.* Cerinyte. — Bisaltes (les) chassés de leur pays, II, 275. —Bistoniens (les), peuple de Thrace, vaincus par Hercules, I, 185. — Bithynis, mère d'Amycus, I, 89; nymphe Méliade, II, 174.

Bodone, ancien nom de Dodone, II, 80. — Bœotie (la). Halmus s'y établit, II, 128. — Bœotus, fils de Neptune et d'Arné, II, 94. — Bœufs de Phylacus, enlevés par Mélampe, I, 73, 75. — Bœufs d'Electryon. Combat à ce sujet, I, 155. —Bœufs de Géryon emmenés par Hercules, I, 193; mis dans sa coupe, 195; sacrifiés à Junon par Eurysthée, 197. Bœufs du Soleil enlevés par Alcyonée, I, 29. Bœufs que gardoit Apollon enlevés par Mercure, I, 331. — Bœum, ville de la Dryopide, II, 92. — Bolya, l'une des femmes d'Hercules, II, 233. — Borée enlève Orithye, I, 391; en a Zétès et Calaïs, I, 391; et Cleopatre femme de Phinée, II, 177; est père de Lycurgue et de Butés, II, 98; prive Phinée de la vue, I, 91, II, 178; l'enlève, II, 180; jette Hercules sur l'île de Cos, 481. — Borés, chien d'Actæon, I, 273. — Borus, fils de Penthilus, II, 137, et père d'Andropompus, 138. — Borus, fils de Périérès, épouse Polydore, fille de Pé-

C A

nie, II, 264; attirés par les Sirènes, ils périssent de faim, II, 264, 265. — Centaurus, fils d'Apollon et de Créüse, II, 171. — Centimanes (les), fils d'Uranus et de la Terre, II, 1, 4. — Céphale, fils de Déion ou Déionée, I, 65, 157, 389; enlevé par l'Aurore, I, 65, II, 479; épouse Procris, I, 65, 389; se convainc de son infidélité, I, 389, II, 479; se réconcilie avec elle, I, 391, II, 481; reçoit d'elle un chien, I, 157; la tue involontairement, I, 391; est exilé d'Athènes, I, 331; marche avec Amphitryon contre les Téléboens, I, 159; épouse Clymène, II, 151. — Céphale, fils de Mercure et de Hersé, eut de l'Aurore Tithon, I, 377; on le confond avec le précédent, II, 467.— Céphalion, berger, fils d'Amphithémis et de la nymphe Tritonide, II, 166. — Céphée, fils de Bélus, I, 123; roi d'Æthiopie, I, 145; ou des Artéens ou des Phéniciens, II, 239; époux de Cassiépée, I, 145; expose sa fille Andromède, I, 147; la donne en mariage à Persée, *ibid.* — Céphée, fils d'Aléus, I, 323; dit mal à propos, fils de Lycurgue, II, 108; va à la chasse du sanglier de Calydon, I, 53; l'un des Argonautes, I, 83; roi de Tégée, I, 221; accompagne Hercules avec ses vingt fils dans son expédition contre Lacédémone, *ibid.*; y est tué avec eux, *ibid.* — Céphise, l'une des Muses, fille d'Apollon, II, 27. — Céphise, père de Diogénie, I, 389.

Cérauniens (les monts), I, 105. — Cerbère, amené des enfers par Hercules, I, 205, 207; son écume produit l'aconit, II, 293. — Cercaphus, fils du Soleil et de Rhode, II, 54. — Cercaphus, fils d'Æole, père d'Orménus, II, 324. — Cercestes, fils d'Ægyptus, épouse Dorie. — Cercopes (les), enchaînés par Hercules, I, 213, II, 301; héros d'un poëme attribué à Homère, *ibid.*; leur caractère, *ibid.* — Autres Cercopes, fils de Thia, II, 300; trompent Jupiter qui les change en singes, *ibid.*; autres Cercopes, fils de Limné ou Memnonis, II, 300, 301; ravagent la Bœotie, 301; leur aventure avec Hercules, *ibid.* — Cercyon, fils d'une fille d'Amphictyon,

y

DÆ

EC

FA

GA

HA

d'Evandre, *ib.*; il tue Scylla, fille de Phorcus, 283; il rend impraticable le lit du Strymon, et amène les bœufs à Eurysthée, I, 197; 11°. les pommes d'or des Hespérides, I, 199; il tue Cygnus, fils de Mars et de Pyrène, et combat Mars, *ib.*, II, 285; il trouve dans l'Illyrie, vers l'Eridan, des nymphes qui lui indiquent la demeure de Nérée, I, 199; il le lie et le force à lui indiquer la demeure des Hespérides, *ib.*; il tue dans la Libye Antée, fils de Neptune, 201, II, 286; il a d'Iphinoé, femme d'Antée, un fils, II, 286; il est attaqué par les Pygmées, *ibid.*; il tue en Egypte Busiris, Amphidamas son fils et Chalbès son héraut, I, 201, II, 286, 287; il traverse l'Asie, aborde dans l'île de Rhodes; aventure qui lui arrive, I, 201, II, 287; il tue dans l'Arabie Emathion, fils de l'Aurore, I, 203, II, 289; il passe dans la Libye, traverse l'Océan, I, 203, II, 288; il tue sur le Caucase l'aigle qui mangeoit le foie de Prométhée, I, 203; il prend le Ciel sur ses épaules, et envoie Atlas cueillir les pommes d'or; ruse qu'il emploie pour remettre le Ciel sur les épaules d'Atlas, I, 203, II, 290; il tue le serpent des Hespérides, et cueille lui-même les pommes, I, 205; il les porte à Eurysthée qui les lui rend, et il les donne à Minerve, *ibid.*; 12°. Cerbère, I, 205; il se fait purifier et initier par Eumolpe, *ibid.*, II, 291; il descend aux enfers par Ténare, I, 205; il délivre Thésée et Ascalaphe, 207, II, 292; il égorge un des bœufs de Pluton, et lutte avec Ménœtius, I, 207; il prend Cerbère, et remonte avec lui par Trœzène, *ibid.*, II, 292; il le montre à Eurysthée, et le reconduit aux enfers, I, 209, II, 292; il donne Mégare en mariage à Iolas, et demande Iole pour lui, et est refusé, I, 209; il demande Iole pour Hyllus son fils, II, 294, 297, 298, 329; il enlève Alceste à Hadès, I, 81, 209, II, 150; il tue Iphitus, I, 211, II, 299; il se fait purifier par Déiphobe, I, 211; attaqué d'une maladie très-grave en punition de ce meurtre, il va à Delphes consulter l'Oracle, *ibid.*; la Pythie ne veut pas lui répondre; il pille le temple et em-

IAC

LAB

MA

NAU

OC

PÆ

REG

SA

S

TA

sexe

VE

ULY

XAN

YE

ZA

FIN DE LA TABLE.

